Gift of Holger Pedersen
to John Webster Spargo
Kjøbenhavn ca. 1928
Gift of the Editor 1955

VILH. THOMSEN

SAMLEDE AFHANDLINGER

III

VILH. THOMSEN

3371
2

SAMLEDE AFHANDLINGER

TREDJE BIND

MED 4 TAVLER

GYLDENDALSKE BOGHANDEL · NORDISK FORLAG · KØBENHAVN OG KRISTIANIA
MCMXXII

UDGIVET MED UNDERSTØTTELSE AF
STATEN, CARLSBERGFONDET OG RASK-ØRSTED-FONDET

TRYKT I 500 EKSPL.

LANGKJÆRS BOGTRYKKERI
KØBENHAVN

TIL

MIN HUSTRU

12. OG 22. AUGUST 1922

INDHOLD

Side

Tyrkiske runeindskrifter fra Mongoliet og Siberien. — Inscriptions runiques turques de Mongolie et de Sibérie 1

Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi. Notice préliminaire (1893) 3

Postscriptum 1920 20

L'alphabet runiforme turc (1894—96) 27

Voyelles, p. 32. — Consonnes, p. 39. 𐰇, 𐰉, 𐰋 p. 45. 𐰍, 𐰏 p. 46. 𐰑, 𐰓 p. 47. 𐰔, 𐰖 p. 48. 𐰗, 𐰘 p. 49. 𐰚 p. 50. 𐰛, 𐰜 (𐰝) p. 51. 𐰞, 𐰠, 𐰡 p. 53. 𐰢, 𐰣, 𐰤, 𐰥 p. 55. 𐰦, 𐰧 p. 57. 𐰨, 𐰩 p. 59. 𐰪, 𐰫 p. 60. 𐰬, 𐰭, 𐰮, 𐰯 p. 61. 𐰴, 𐰵, 𐰶 p. 65. — Double point, p. 68. — Remarques sur l'origine de l'alphabet, p. 70.

Une lettre méconnue des inscriptions de l'Iénisséi (1913). 83

Turcica. Études concernant l'interprétation des inscriptions turques de la Mongolie et de la Sibérie (1916)..... 92

1. 𐰋𐰺, un^{1}q̊, on^{1}q̊, p. 93. — 2. 𐰃𐰉𐰇𐰍𐰇𐰆:𐰇𐰋𐰆𐰺𐰚𐰋 : id^{2}i-oqs^{1}z : kökt^{2}ür^{2}k, p. 105. — 3. 𐰺𐰋𐰆𐰺𐰋 — 𐰋𐰃𐰺𐰋𐰋𐰇 : 𐰋𐰃𐰺𐰇𐰇, j^{1}r^{1}qinda : j^{1}l^{1}ms^{1}inda : — q̊un^{1}ur^{1}t^{1}i (I E 33), p. 114. — 4. 𐰴𐰉, ärinč, p. 122. — 5. *Azu — igid baryu*; 𐰺𐰋-, 𐰇𐰏-, *γu*, *-gü*, p. 134. — 6. 𐰆𐰺𐰇, 𐰀𐰺𐰇 *buŋ* et ses dérivés, p. 138. — 7. 𐰇𐰉𐰏𐰇 j^{2}ügr^{2}ü; 𐰺𐰆𐰋𐰇 j^{1}q̊r^{1}u, 𐰺𐰆𐰋𐰺𐰇 j^{1}uγr^{1}u, p. 161. — 8. Quelques formes casuelles méconnues, p. 175. — 9. Note sur la chronologie dans l'inscription de Tonyoukouk, p. 183. — A. Glossaire, p. 193. — B. Index des notes de grammaire, p. 195. — C. Index des textes étudiés, p. 196.

Tyrkiske (uiguriske) manuskripter i runeskrift fra kinesisk Turkistan..... 199

Ein Blatt in türkischer »Runen«-schrift aus Turfan. Hierzu Taf. I (1910) 201

Dr. M. A. Stein's Manuscripts in Turkish »Runic« Script from Miran and Tun-huang. With Plates II—IV (1912) ... 217

Sur le système des consonnes dans la langue ouigoure (1901) 269

Fra Øst-Turkestans Fortid (1914—15)..... 293

Side
Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós (Hongrie) (1917) 325
Études lyciennes, I (1899) 355
Santali 443
Bemærkninger om de khervariske (kolariske) Sprogs Stilling (1892) 445
Nogle Bemærkninger om Santalsproget (1892) 453
Gammel-tyrkiske indskrifter fra Mongoliet i oversættelse og med indledning (hidtil utrykt) 463

TYRKISKE RUNEINDSKRIFTER FRA MONGOLIET OG SIBERIEN

—

INSCRIPTIONS RUNIQUES TURQUES DE MONGOLIE ET DE SIBÉRIE

DÉCHIFFREMENT DES INSCRIPTIONS DE L'ORKHON ET DE L'IÉNISSÉI

NOTICE PRÉLIMINAIRE[1])

Depuis deux siècles environ l'on savait que, dans le Midi de la Sibérie, aux abords du cours supérieur de l'Iénisséi, existaient des inscriptions d'un alphabet particulier qu'on ne connaissait d'aucune autre localité et rédigées dans une langue dont on ne possédait pas la clef. Toutefois il y a peu d'années seulement que le monde savant eut l'occasion de connaître ces remarquables inscriptions en nombre relativement grand et reproduites d'une manière plus exacte. C'était le résultat du travail très méritoire, intitulé *Inscriptions de l'Iénisséï recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie* (Helsingfors 1889), et le fruit de recherches que ladite société avait fait entreprendre dans les contrées en question sous la direction de M. J.-R. Aspelin. En 1892, M. le Professeur O. Donner a publié, à titre de complément de cet ouvrage, un mémoire intitulé *Wörterverzeichniss zu den Inscriptions de l'Iénisséï* (Mémoires de la Société Finno-ougrienne, IV). Toutefois, la sensation que produisit dans

[1]) [Cette notice a été publiée dans le Bulletin de l'Académie Royale des Sciences et des Lettres de Danemark, Copenhague, pour l'année 1893 = Oversigt over det kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger . . . i Aaret 1893, p. 285—299, après avoir été lue dans la séance du 15 décembre 1893. La présente réimpression a reçu, outre de légères modifications d'expression, quelques additions de texte, mises entre crochets. Traduction en russe par V. Rosen: Дешифровка орхонскихъ и енисейскихъ надписей (Записки восточнаго отдѣленія Имп. русскаго археологическаго общества, VIII, С.-Пб. 1894, p. 327—337).]

le monde des philologues et archéologues la publication des inscriptions de l'Iénisséi, fut surpassée encore par celle que provoquèrent les découvertes nouvelles faites dans la partie septentrionale de la Mongolie, près du fleuve Orkhon et du lac Kocho-Tsaïdam, non loin des
286 ruines des vieilles cités de Karakoroum et de Kara-Balghassoun. Ces découvertes ont mis au jour des monuments plus grandioses encore, datant d'une civilisation parente de celle de l'Iénisséi: dans les inscriptions qu'on y trouve, l'alphabet est, à quelques écarts près, le même que celui de cette dernière région, et l'idiome est manifestement sinon le même, du moins apparenté de très près.

[Jusqu'à nos jours, ces remarquables monuments étaient restés absolument inconnus aux savants de l'Occident. C'est seulement en 1889 qu'ils ont été découverts par un littérateur russe de la ville d'Irkoutsk, N. Iádrintzeff, qui, sur l'initiative de la Société de géographie d'Irkoutsk, dirigea pendant l'été de ladite année une expédition à l'emplacement de Karakoroum. A l'occasion du Congrès des archéologues russes qui, au mois de janvier 1890, avait lieu à Moscou, on exposa une collection de dessins provenant de cette expédition et représentant des inscriptions ainsi que beaucoup d'autres objets. Cette exposition, surtout celle des inscriptions, fit sensation parmi les archéologues, et on ne tarda pas à faire des démarches pour approfondir l'étude des précieux monuments qui venaient ainsi d'être mis au jour, et entreprendre des recherches ultérieures.]

Ces recherches furent ouvertes par le savant finlandais M. A. O. Heikel, qui entreprit, en 1890—1891, un voyage dans les parages en question; d'un autre côté le gouvernement russe organisa plusieurs fois, à partir de 1891, des expéditions sous la direction de l'éminent turcologue M. W. Radloff.

Les résultats de ces expéditions furent publiés dans le magnifique ouvrage intitulé *Inscriptions de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par la Société Finno-ougrienne* (Helsingfors 1892), et dans la collection non moins imposante de phototypies, publiée en 1892, à Saint-Pétersbourg, sous le titre de *Atlas der Alterthümer der Mongolei. Im Auftrage der kaiserl. Akademie der Wissenschaften herausgegeben von Dr. W. Radloff.* Quant à la manière dont le texte même des inscriptions a été reproduit dans l'un et l'autre de ces ouvrages, je dirai seulement que, là où il y a des différences, la reproduction typographique de l'édition de la Société finno-ougrienne est, en général, bien supérieure au texte des planches retouchées de l'*Atlas* de Radloff. Cependant, malgré l'avantage qu'il y a à disposer, pour les collationner, de ces deux publications, la lecture laisse encore des doutes en beaucoup d'endroits, et il serait fort désirable qu'une nouvelle édition critique en soit publiée dès qu'on saura lire et interpréter les inscriptions.

Renvoyant, pour tous les détails ultérieurs, aux ouvrages cités, je rappelle seulement qu'ici nous avons essentiellement à faire avec les deux grands monuments marqués I et II dans les *Inscriptions de l'Orkhon*, et *K* et *X* dans l'*Atlas* de Radloff. Mais, outre ceux-là, on trouve des fragments plus ou moins grands de plusieurs autres, 287
et la poursuite des recherches semble multiplier constamment ces fragments. Outre de fort grandes inscriptions en caractères iénisséiens, ces grands monuments, dont I = *K* est passablement bien conservé, tandis que II = *X* est assez fortement mutilé, portent l'un et l'autre des inscriptions chinoises sur celle des quatre faces qui a regardé l'ouest à l'époque où les monuments étaient encore debout. La partie chinoise du monument I — j'emploie dès à présent les notations des *Inscriptions de*

l'Orkhon — a été interprétée par M. G. v. d. Gabelentz dans ce même ouvrage, p. XXV et suiv. Elle a fait ensuite l'objet d'une autre interprétation plus exacte et plus détaillée fournie par le sinologue hollandais, M. G. Schlegel, dans son mémoire intitulé *La stèle funéraire du Téghin Giogh* (Mém. de la Société Finno-ougrienne, III, Helsingfors 1892). Il en ressort que, conformément aux témoignages des historiens chinois, le monument fut élevé à la mémoire de *K'iueh-ti(k)-k'in*, c.-à.-d. du prince (en turc, *tigin*) *K'iueh* (quant à la forme exacte de ce nom comp. plus loin), fils de *Kou(t)-tou-lou(k) k'o-han*, c.-à-d. du kagan ou khan Koutloug (en turc, *qutluγ*, 'heureux'), et frère cadet du kagan régnant, qu'on appelle simplement *Pi(t)-kia k'o-han* (comp. plus loin; d'autres sources lui donnent le nom de *Me-ki-lien* ou *Mogilan*, *Moguilaine*). L'inscription est pourvue d'une date exacte correspondant, selon M. Schlegel, au 28 janvier 733 de notre ère[1]). De sources chinoises nous tenons que ce prince *K'iueh* appartenait à la dynastie des *Tou-kiue* ou Turcs, peuple puissant dans ces contrées, depuis le milieu du VI^e^ siècle jusqu'en 745, époque à laquelle leur empire fut renversé par une tribu apparentée, les Ouigours; et qu'il mourut en 731.

Le second monument doit être à peu près contemporain du premier, et une assez grande partie de son inscription est tout à fait, ou peu s'en faut, identique à de grandes portions de l'inscription du monument I. Il fut indubitablement élevé en l'honneur du frère du prince désigné en premier lieu, savoir le kagan Me-ki-lien, qui mourut en effet en 734.

Au point de vue historique, la place et la provenance
288 de ces monuments sont donc assez nettement définies;

[1]) [Comme je l'ai démontré dans mon ouvrage *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées* . . . (Helsingfors 1896), p. 172—173, la vraie date de notre ère correspondant à la date chinoise du texte est le 1er août 732.]

mais ce qui jusqu'ici a défié toute tentative d'explication, ce sont les inscriptions copieuses tracées avec l'alphabet énigmatique mentionné plus haut, et qui couvrent les autres côtés de ces monuments. Ce sont ces inscriptions qui vont faire l'objet de la présente notice.

De même que les inscriptions chinoises, celles dont nous allons nous occuper sont arrangées en lignes verticales, de telle sorte que les caractères sont couchés ayant la cime à gauche, le pied à droite. Il est évident, comme l'ont prouvé suffisamment d'autres auteurs, que les lignes doivent se lire de haut en bas, comme par exemple en chinois ou en mongol, et non de bas en haut. Cela revient donc à dire que, disposant les lignes horizontalement et redressant les lettres, on doit lire de droite à gauche, comme c'est le cas, par exemple, dans une inscription au moins, savoir celle du frontispice assez bien conservé du monument III, pl. 46 des *Inscript. de l'Orkhon* = *Atlas* Radloff, pl. XXXV, 1, ou dans certaines inscriptions de l'Iénisséi.

Autre question. Dans quel ordre sont disposées les lignes verticales, les unes par rapport aux autres? En d'autres termes, faut-il les lire de droite à gauche, comme par exemple en chinois, ou de gauche à droite, comme par exemple en mongol? Dans les *Inscriptions de l'Orkhon*, comme dans l'*Atlas* Radloff, c'est ce dernier arrangement qu'on a adopté. Si par exemple nous regardons le côté est du monument I, nous voyons que, dans les deux publications, la ligne la plus à gauche est désignée comme première ligne (l. 1) et la plus à droite comme 40e ligne (l. 40). Il semble bien que le choix de cette ordonnance ne s'appuie que sur un seul argument (voir *Inscript. de l'Orkhon*, p. XLIII et G. Huth: *Die Inschrift von Karakorum*, Berlin 1892, p. 20 et suiv.), à savoir que, si l'on donne la position normale à chaque ligne et à ses lettres,

et qu'on regarde comme ligne de départ la plus à droite, on obtiendra l'arrangement surprenant que la ligne qui devrait suivre serait placée au-dessus de celle qui pré-
289 cède. Ce raisonnement est dépourvu de toute importance. La disposition des inscriptions en lignes verticales exclut toute idée de dessus ou de dessous dans leur succession; cette sorte de scrupules nous viennent uniquement de notre tendance à nous figurer le texte à l'état renversé pour en lire les lignes, selon notre habitude, horizontalement, de droite à gauche.

D'ailleurs nous avons un moyen très simple de résoudre cette question avec une parfaite certitude, c'est de comparer exactement les portions considérables qui sont communes aux deux inscriptions. Ce moyen n'a pas été mis à profit par les éditeurs, et, d'une part, les expressions qu'emploie M. Donner (*Inscript. de l'Orkhon*, p. XLVI) pour mentionner ce fait, et, d'autre part, la manière dont est dressé le tableau comparatif des passages parallèles, montrent que l'observation ne s'appuie pas sur un collationnement approfondi des deux inscriptions. Si, par exemple, en suivant le tableau, on compare I, 18 avec II, 23 et qu'on poursuive la lecture de I, 19 en le confrontant avec II, 24, 22, on ne peut pas ne pas s'étonner de la manière bizarre dont, dans les passages parallèles, les mots sont mis pêle-mêle. Mais si nous essayons d'aller en sens inverse, la chose devient tout autre: le commencement de I, 40 se retrouve dans la fin de II, 40 (II, 41 et la majeure partie de II, 40 n'ayant aucun parallélisme direct avec I); le reste de I, 40 se retrouve mot à mot comme constituant la première moitié de II, 39, tandis que la continuation immédiate de ce dernier est I, 39, dont, à son tour, la fin est le commencement de II, 38, et ainsi de suite: le mot-à-mot se poursuit et — avec seulement quelques écarts très peu nombreux,

et dont la plupart sont d'ordre graphique, — se retrouve jusque dans le commencement de I, 11, qui est celui de II, 18, point à partir duquel les concordances du texte en fait de détails diminuent de plus en plus.

Une relation analogue se manifeste quand on compare le passage I, 54 jusqu'au milieu de 44 (côté sud) avec la portion fort mutilée II, 77—70 (côté nord), qui lui est 290
parallèle. Outre que, cela va de soi, nous avons dans ce fait un moyen important pour établir le texte dans beaucoup d'endroits ou combler des lacunes, ceci nous montre avec évidence que les lignes se suivent de droite à gauche, comme en chinois, de sorte que, par exemple, l'inscription du côté est du monument I commence en réalité par la ligne désignée comme la 40e dans les éditions, tandis que celle désignée comme l. 1 devient de fait la 40e [1]).

C'est ce que confirme ultérieurement un autre détail. En considérant le côté sud du monument II (pl. 30 des *Inscript. de l'Orkhon* correspondant à la pl. XXIV de l'*Atlas* Radloff), on verra qu'entre les lignes 45 et 46 (Radloff: *X a*, l. 3 et 4) il y a un intervalle assez grand qu'on a laissé sans caractères et qui évidemment forme la limite entre deux sections. Or, il arrive que la ligne 46 s'arrête à peu près au milieu de la longueur ordinaire des lignes, apparaissant comme la ligne finale de la section qui se termine à l'intervalle laissé vide, tandis que la ligne 45, commençant par les mêmes mots que les sections nouvelles, l. 41 et l. 77 = I, 54 (formule des titres du khan), constitue également l'introduction à une section nouvelle.

[1]) En réponse à une lettre où, provisoirement et sans en mentionner encore aucun détail, je lui avais fait savoir que je venais de trouver le déchiffrement des inscriptions, M. Radloff m'en a adressé une, datée du $\frac{22 \text{ novbr.}}{4 \text{ décbr.}}$ 1893, dans laquelle il tenait à constater les résultats auxquels il était lui-même arrivé, et me communiquait que lui, de son côté, avait fait cette même observation.

Le plan d'après lequel les lignes sont arrangées, peut donc être représenté ainsi:

i h g
f e d
c b a

Quant à la question de savoir lequel des côtés est le premier, elle est de moindre importance, car dès l'abord on voit bien que de nouvelles sections prennent leur commencement tant sur le côté est des deux monuments
291 que sur le côté sud du monument I correspondant au côté nord du monument II. Cependant, le large côté est est manifestement le côté principal: c'est là aussi, je crois, qu'il faut chercher le commencement proprement dit[1]).

Les tentatives qui, à ma connaissance, ont été faites jusqu'ici pour déchiffrer soit les inscriptions de l'Iénisséi, soit celles de l'Orkhon, n'ont abouti à aucun résultat; aussi bien, elles ne sont appuyées sur aucune méthode claire et sûre. On s'est attaché aux ressemblances extérieures entre ces singuliers caractères et des lettres d'autres alphabets. De son côté, M. Donner, dans l'introduction des *Inscript. de l'Orkhon*, p. XLIII et suiv., comme dans divers petits articles précédents, a suivi cette manière de voir, faisant remarquer des similitudes avec l'alphabet grec comme avec ceux de l'Asie-Mineure; mais il ne faut pas oublier que ces derniers sont distants, d'environ mille ans ou plus, de l'époque de nos inscriptions. De telles ressemblances ne sont que des feux fol-

[1]) [A la page 88 de mon ouvrage cité, *Inscriptions de l'Orkhon*, j'ai signalé la manière bizarre dont, par suite d'une inadvertance, les inscriptions turques ont été distribuées sur les trois faces du monument I, différemment de ce qui se voit dans les parties correspondantes du monument II, et j'ai démontré que cela ne peut s'expliquer qu'en supposant que l'inscription du côté sud, I S, a été gravée la première, avant I E, qui se continue immédiatement dans I N. En conséquence, il faut regarder l'inscription I S (= II N) — sorte de discours moral et politique du kagan — comme une introduction à la grande partie I E + N (= II E + S), qui donne un exposé de l'histoire des Turcs, particulièrement des événements auxquels les deux défunts ont pris part.]

lets pour ainsi dire. C'est seulement après qu'on aura pu déterminer, par d'autres voies, la valeur des signes, qu'une comparaison avec d'autres alphabets présentera de l'intérêt pour élucider l'origine de l'écriture.

Ensuite il sera correct, en premier lieu, de s'en tenir exclusivement aux inscriptions de l'Orkhon en laissant de côté celles de l'Iénisséi; car ces dernières présentent des difficultés particulières et suscitent beaucoup de doutes, et à leur égard je crois maintenant pouvoir prétendre qu'on ne serait jamais parvenu à les déchiffrer par elles-mêmes.

Les seuls points de départ qu'on ait pour le déchiffrement sont: 1° les inscriptions elles-mêmes; les circonstances dans lesquelles se présentent les différents signes ou mots; des variantes dans l'épellation d'un seul et même mot, et d'autres faits pareils; 2° les renseignements que pourront fournir les inscriptions chinoises. Quant à ces dernières, cependant, il est évident tout d'abord — comme d'autres l'ont déjà fait observer — qu'ici nous ne sommes pas en présence de bilingues 292
ordinaires. En premier lieu, il résulte d'un calcul du nombre moyen de mots en chaque ligne que l'inscription tracée avec l'alphabet étranger est 4 ou 5 fois plus longue que l'inscription chinoise. Mais, en outre, tout le style et la forme spéciale de cette dernière rendent vraisemblable *a priori* — et tel est en effet le cas, — que les deux inscriptions sont tout à fait indépendantes l'une de l'autre[1]).

En me servant de ces moyens j'ai réussi, je crois, à

[1]) Seul le commencement de l'inscription du côté est, la 40e ligne des éditions — dont voici ma traduction: »Lors de la création du ciel bleu (*kök täŋri*) en haut et de la terre brune (*jaγγz jir*) en bas, furent créés, au milieu des deux, les fils des hommes, etc.« — a une ressemblance fort lointaine avec le commencement de l'inscription chinoise du monument I: »Oh, ciel si bleu! il n'y a rien qui ne soit abrité par toi! Le ciel et les humains sont liés entre eux, et l'univers est homogène, etc.«

déchiffrer entièrement cette écriture singulière, qui avait résisté jusqu'ici à toutes les attaques. Je vais indiquer succinctement la voie que j'ai suivie et les résultats auxquels je suis parvenu.

Le nombre des signes est de 38 et pas davantage, l'un des signes qu'on avait regardé comme établi, le ł, n'étant en fait qu'une leçon fautive d'autres caractères (ɬ ou h). Comme on s'en est déjà aperçu, les mots sont ordinairement séparés par un double point, cependant, pas toujours. Notamment certains petits mots, tels que pronoms, noms de nombre, etc., se soudent, dans la plupart des cas, à un mot soit subséquent, soit précédent, fait qui a donné à quelques savants (par ex. M. Huth, dans le mémoire cité p. 7 [288]) l'occasion de supposer à tort que nous sommes ici en présence d'un idiome particulier, dont les formes grammaticales seraient — à l'instar de l'ostiak de l'Iénisséi, — formées à l'aide de préfixes et de suffixes. C'est à juste titre que MM. Donner (*Inscript. de l'Orkhon*, p. XLVIII) et Radloff (Préface de l'*Atlas*)
293 ont contesté la justesse d'une pareille conclusion.

L'abondance de signes rend immédiatement probable que nous n'avons pas affaire à une écriture alphabétique ordinaire ayant un signe spécial pour chaque son séparé, mais que ce doit être ou une écriture syllabique ou, du moins, une écriture variant jusqu'à un certain point les signes d'une seule et même articulation phonétique, d'après les conditions où elle se trouve placée.

Ma première tâche fut d'examiner s'il y avait des signes particuliers pour les voyelles et quels étaient ces signes, et en somme le succès fut assez facile. Pour résoudre provisoirement la question, je partis de cette considération que si l'on a une combinaison *xyx*, c'est-à-dire si le même signe se trouve avant et après un autre dans le même mot, la probabilité prépondérante est pour

que, dans le cas d'*x* consonne, *y* soit voyelle, et *vice versâ*. En comparant de plus près les combinaisons analogues qui se présentent et les signes qui y entrent, on pourra généralement, avec facilité et certitude constater les voyelles, surtout lorsqu'on a des matériaux aussi étendus que le sont nos textes. C'est de cette façon que dès longtemps j'ai trouvé que 𐰴, 𐰃 et 𐰍 doivent représenter des voyelles, constatation concordant remarquablement avec une autre observation qui devait naturellement conduire au même résultat. En effet, la comparaison des diverses écritures de mots identiques entre eux dans les textes parallèles, a révélé comme un fait tout à fait général que précisément ces trois signes tantôt se trouvent tracés, tantôt font défaut, détail qui ne se présente de la même manière pour aucun des autres signes. La seule explication possible est que ces signes représentent des voyelles et qu'une voyelle peut à volonté figurer ou s'omettre, quand il est aisé de la sous-entendre.

En poursuivant l'examen des rapports entre chacun de ces signes-voyelles et le reste des signes, qu'on doit conséquemment considérer comme figurant les consonnes, je ne tardai pas à constater que ces rapports étaient, 294
dans une certaine mesure, soumis à des règles fixes, et que, par exemple, toute voyelle quelconque ne saurait figurer à côté d'une consonne donnée. Il y avait d'une part 𐰴, où je ne pouvais voir que le symbole d'*u* (et d'*o*); d'autre part, il y avait les deux autres signes dont les rapports avec les consonnes dénotent une plus proche parenté mutuelle, tandis qu'ils s'écartent bien davantage du signe d'*u*. 𐰃, à en juger par son mode d'apparition, ne saurait être que *i*; je pris provisoirement 𐰍 pour *e*; mais cette supposition était erronée, et m'empêcha longtemps de progresser: aujourd'hui je sais que ce signe représente *ö*, *ü*, sons qu'au début je croyais exprimés

par le signe d'*u*[1]). En ce qui regarde *a*, j'admettais que cette voyelle n'avait pas de figure spéciale, à l'instar de ce qui a lieu, par exemple, dans les alphabets hindous; ce fut seulement plus tard que j'acquis la certitude parfaite qu'en général c'est bien là ce qui se produit pour *a* aussi bien que pour *ä*, et cela aussi bien au commencement d'un mot que dans le corps; mais que néanmoins *a*, ou selon les circonstances *ä*, a aussi pour signe propre 𐰀, dont l'emploi toutefois se limite pour ainsi dire exclusivement à la fin des mots.

L'ensemble de ces relations m'amena à concevoir plus clairement les nombreux signes de consonnes comme étant des représentations différentes d'un même son suivant les différents genres de voyelles, ce qui vient confirmer la supposition que nous sommes en présence d'une langue soumise aux lois de l'harmonie des voyelles. Et de même, la comparaison des changements du mode de tracé des mêmes mots, ainsi que quelques observations statistiques sur l'apparition des divers signes, m'inspirèrent, à l'égard d'un nombre assez considérable
295 de ces signes, l'idée d'une parenté entre ces derniers, ou une suggestion relative à leur caractère explosif, nasal, etc. Pour ce qui concerne un petit nombre de signes, il

[1]) Je crois devoir faire observer que d'après la communication donnée dans la lettre citée p. 9 [290], note, M. Radloff, lui aussi, a vu des voyelles dans les trois signes susdits et la lettre *i* dans le deuxième de ces signes, 𐰃; mais à tort il attribue à 𐰆 la valeur de *a*, et à 𐰇 celle de *o*, *u*, *ö*, *ü*. [Dans la même lettre il écrit: »Ich bin zu der festen Überzeugung gekommen, dass die Wörter 𐰋𐰇𐰆𐰋, 𐰆𐰉𐰇𐰍 und 𐰃𐰏𐰉𐰃𐰚 die Titulaturen Kaghan, Tegin (oder Teŋgin) und Bäg(in?) sind«. Or, ces trois mots sont *budun* 'peuple', *qaγan* 'kagan, khan' et *bilgä* 'sage'. Sur onze lettres qui y figurent, il n'y avait que deux ou trois dont, par hasard, il avait donné la valeur correcte, à savoir 𐰆 *n* et 𐰚 *b* (à 𐰃 *i* il substitue ici arbitrairement *ä*); pour les autres neuf ou huit ses suppositions étaient toutes fautives. Radloff ne s'était pas non plus aperçu du système caractéristique des consonnes, voir plus loin. Dans ces conditions, on comprend qu'il ne lui était pas possible de pousser plus avant ses essais de déchiffrement. Il n'est pas sans intérêt de comparer ce qu'il dit de son rapport au déchiffrement dans son ouvrage *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei* p. 176 (3me livraison, 1895).]

me fut évident qu'ils devaient représenter, non point des sons isolés, mais des combinaisons de consonnes. Toutefois, je ne puis m'arrêter ici à donner plus de détails sur ces points.

Mais pour progresser dans cette voie, il va de soi qu'il était nécessaire de trouver la signification de certains mots déterminés, et surtout il fallait bien rechercher quelques-uns des noms propres qui figurent dans le texte chinois. Longtemps je cherchai en vain, et je ne m'en étonne pas aujourd'hui, sachant que la plupart de ces noms ne figurent aucunement dans nos inscriptions. Pourtant il y avait deux mots sur lesquels, au commencement, se concentra de plus en plus mon attention.

L'un d'eux était un mot qui se rencontre fréquemment, aussi bien dans les inscriptions de l'Orkhon que dans celles de l'Iénisséi, soit seul, soit avec certains suffixes, et qui se présente, par exemple, assez souvent d'une manière saillante, au commencement de nouvelles sections ou dans des combinaisons qui me parurent assez vraisemblablement admissibles comme formule titulaire du khan (*le kagan céleste*, comp. *Inscript. de l'Orkhon*, p. XXIX, XXXV [4]). C'était 𐰇𐰾𐰉, mot qui, au point de vue de la forme, a cela de caractéristique que considéré à part, et non par suite d'une désinence de flexion, il se termine par la voyelle que j'avais déterminée comme étant *i*. Ces considérations m'amenèrent à y chercher le mot *täŋri* (*tengri*), qui est commun au mongol et à toutes les langues turques (où il a pris quelquefois des formes plus récentes) et signifiant 'ciel, dieu'.

Le second mot, auquel je revins mainte fois, était 𐰋𐰺𐰇𐰾𐰚, qui paraît souvent sur le monument I, tandis qu'il semble ne pas figurer sur le monument II. Après de longues hésitations, je finis par être de plus en plus convaincu que c'est le seul mot possible où se puisse

296 cacher le nom complet du prince en mémoire de qui le monument a été élevé. Dans l'inscription chinoise on l'appelle, comme nous l'avons vu (p. 6 [287]), *K'iueh-ti(k)-k'in*, nom que jusqu'ici on a regardé comme correspondant à une forme turque *Kök-tigin*, c'est-à-dire le prince Kök ('bleu'; la forme employée par M. Schlegel, »*Giogh*«, n'est pas heureuse). Les doutes qui m'empêchèrent longtemps de voir avec certitude ce nom dans le mot cité plus haut, étaient fondés soit sur la signification erronée que, dès le début, j'avais attribuée au deuxième signe (à partir de la droite, 𐰍), soit et principalement, sur le fait que je ne pouvais pas justifier la valeur d'un *k* représentée par le signe 𐰴 en la substituant dans d'autres mots. Il m'a fallu faire encore beaucoup de déchiffrement, avant d'en arriver à une notion claire de l'ensemble: 𐰴 n'est pas *k*, mais bien *l* (avec les voyelles palatales), et par conséquent le nom du prince n'est point *Kök* — mot qui se présente en effet comme appellatif (comp. p. 11 [292], note) se terminant par le symbole général de *k*, 𐰃, — mais bien *Kül-* ou *Köl-tigin*. La langue chinoise ne possédant pas *l* à la fin des syllabes, on l'a rendu à l'aide d'une syllabe se terminant, dans l'ancienne langue, en *t* [*k'üt*] qui est aujourd'hui tombé dans la plupart des dialectes chinois; comp. par exemple *pi-kia* ou, comme l'écrit M. Schlegel conformément à l'ancienne prononciation, *pit-kia* (comp. p. 6 [287]), qui n'est pas un nom propre, mais un nom commun, en turc *bilgä* (𐰚𐰇𐰴𐰆), c'est-à-dire 'sage'.

Ces deux mots me donnèrent la signification du mot extraordinairement fréquent 𐰋𐰴𐰍𐰋, car le dernier signe (à gauche, 𐰋), d'après ce que j'avais déjà trouvé précédemment, représente le même son que le premier signe de *Kül*, 𐰃. C'est *türk*: 'turc' (= chinois *Tou-kiue*, p. 6 [287]). Ceci nous fixe sur le caractère de la langue, qui est bien

le turc, comme on pouvait s'y attendre d'après les données historiques et les mots et noms qui se présentent dans les inscriptions chinoises accompagnant le texte.

En substituant dans d'autres mots les valeurs littérales ainsi trouvées, un nombre de plus en plus grand de ces mots me devinrent clairs et intelligibles comme étant du turc pur, en même temps qu'ils me révélaient un par 297
un le sens de tel et tel signe jusqu'alors obscur, jusqu'à ce qu'enfin l'alphabet fut là, au complet. Bien qu'en ce moment je trouve encore ténébreux beaucoup de détails des inscriptions elles-mêmes, mon opinion n'en est pas moins qu'aujourd'hui je sais déchiffrer et comprendre de ces inscriptions des portions assez considérables pour ne garder plus aucun doute sur l'exactitude de mon déchiffrement de l'alphabet[1]).

Provisoirement je me borne à communiquer ici l'alphabet tel que je l'ai déchiffré. Je ferai remarquer qu'en transcrivant j'ai suivi la manière dont M. Radloff désigne les sons dans sa *Vergleichende Grammatik der nörd-*

[1]) Je citerai à ce propos le titre complet du *kagan céleste*, comme on le lit I, 54 [I S 1] = II, 77 [II N 1]: *täŋritäg täŋridā bolmyš türk bilgä qaγan*, mot à mot: »le sage kagan des Turcs, qui a été au ciel, qui ressemble au ciel (ou à Dieu)«, ou bien II, 41 [II N 1] et 45 [II S 13] avec la variante *täŋri jarytmyš*: »qui a illuminé le ciel« [plutôt *täŋri jaratmyš*: »institué par le ciel«], au lieu de *täŋridā bolmyš*: »qui a été au ciel« [»émané du ciel«]. Ce titre reparaît encore sous une autre forme sur le frontispice du monument III, datant du temps des Ouigours (*Inscript. de l'Orkhon*, pl. 46 = *Atlas* Radloff, pl. XXXV, 1; comp. ci-dessus, p. 7 [288] et que je lis: [*b*?]*u täŋrikn täŋridā q*[*u*]*t bulmyš al*[*p*] *bilgä täŋ*[*r*]*i uյγur q*[*aγan . . . .*], c'est-à-dire: »le vaillant et sage kagan céleste des Ouigours, qui a trouvé le bonheur au ciel«. Sans avoir connaissance de mon déchiffrement, qui d'ailleurs venait alors d'être mené à bout, M. Radloff a eu la bonté de me communiquer, dans la lettre souvent citée, qu'au commencement de l'inscription écrite en alphabet »ouigour« [»sogdien«] que porte ce même monument, il a réussi à lire la formule suivante qui exprime le titre du khan: »le sage et vaillant kagan, qui a trouvé le bonheur au ciel« [concernant cette inscription voir F. W. K. Müller, *Ein iranisches Sprachdenkmal aus der nördlichen Mongolei*, Sitzungsberichte der K. Preuss. Akad. 1909, p. 726—730]. (Pour la reproduction chinoise de ce titre comp. *Inscript. de l'Orkhon*, p. XXIX, 2° et G. Schlegel, *Die chinesische Inschrift auf dem uigurischen Denkmal in Kara Balgassun*, Helsingfors 1896, p. 6 et 8.) Si d'une part cette communication m'a donné le moyen de combler la lacune d'une lettre au milieu du mot *q*[*u*]*t*, 'bonheur', d'un autre côté cette concordance fournit une preuve importante que mon déchiffrement est exact.

lichen Türksprachen, I, Leipzig 1892 (par ex. *u* = *ou* français; *y*, voyelle mixte, à peu près comme *y* polonais; *j* = *i* consonne, etc.). Quant aux voyelles, comp. p. 12 (293) et suiv.; comme exemple de la suppression des voyelles je me borne à citer la combinaison fréquente 𐰃𐰚, c'est-à-
298 dire *alp* 'brave, vaillant', et *alyp* 'prenant'. Dans les consonnes, je marque par l'apposition d'un [1] des signes employés seulement en combinaison avec les voyelles vélaires (*a*, *o*, *u* et généralement *y*); je désigne par [2] les consonnes qui ne servent qu'avec les voyelles palatales (*ä*, *ö*, *ü*, *i*); la voyelle *y* fluctue un peu entre les deux groupes, et il y a certaines consonnes pour lesquelles, avec cette voyelle, on préfère les signes du second groupe, surtout *j* et *s*.

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
𐰀	𐰁	𐰂	𐰃	𐰄	𐰅	𐰆	𐰇	𐰈	𐰉
a,*ä*	*y*,*i*	*o*,*u*	*ö*,*ü*	*q*(*k*[1])	*q* après (devant) *y*	*q* après (devant) *o*, *u*	*γ*(*g*[1])	*k*(*k*[2])	*k* après (devant) *ö*, *ü*

11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24
𐰊	𐰋	𐰌	𐰍	𐰎	𐰏	𐰐	𐰑,𐰒	𐰓	𐰔	𐰕	𐰖	𐰗	𐰘
g(*g*[2])	*t*[1]	*t*[2]	*d*[1]	*d*[2]	*p*	*b*[1]	*b*[2]	*ŋ*(*ng*)	*n*[1]	*n*[2]	*m*	*r*[1]	*r*[2]

25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38
𐰚	𐰛	𐰜	𐰝	𐰞	𐰟	𐰠	𐰡	𐰢	𐰣	𐰤	𐰥	𐰦	𐰧
l[1]	*l*[2]	*j*[1]	*j*[2]	*-j*(*-i*)	*s*[1]	*s*[2],*š*[2]	*z*	*š*	*č*	*ič*	*nd*(*nt*)	*nč*	*ld*(*lt*)

Je ne puis fournir ici de plus amples preuves de mon déchiffrement. La preuve proprement dite ne peut naturellement être fournie que par la langue résultant de la substitution des valeurs littérales trouvées, et cette langue est un véritable idiome turc, parfaitement harmonique, de très près apparenté à l'ouigour, avec lequel il n'est pourtant pas tout à fait identique; à certains égards notre idiome semble être plus primitif, et, de plus,

il possède l'avantage d'une phonographie beaucoup plus 299
délicate que ne saurait le permettre l'écriture ouigoure. Le moment, non plus, n'est pas encore venu de déterminer dès maintenant l'origine de l'alphabet. Je me contenterai provisoirement d'attirer l'attention sur la ressemblance entre certains signes et des formes de l'alphabet (sémitique-)pehlevi.

En me bornant provisoirement à ces remarques, je me réserve de communiquer ailleurs et plus en détail les résultats de mon déchiffrement.

POST-SCRIPTUM 1920

De différents côtés on a exprimé le regret que je n'aie pas donné le présent mémoire sous une forme moins sommaire, mettant le lecteur à même de suivre, plus en détail, le procédé adopté par moi pour le déchiffrement des inscriptions en question. A ce reproche je répondrai que pour plusieurs raisons la chose était moins facile qu'on ne le croit peut-être: tout d'abord à cause de la nécessité, d'ordre pratique, qui imposait un emploi très restreint de lettres turques, ce caractère ne se trouvant pas à la disposition du compositeur; les lettres isolées ou les mots entiers qui étaient jugés indispensables, ont dû être taillés en bois[1]). D'autre part, il est assez difficile de donner à des lecteurs qui ne doivent pas être supposés connaître les inscriptions en question une idée tant soit peu complète du procédé employé, ou d'exposer et de motiver avec détail les idées et les associations qui devaient aboutir, laissant de côté tant et tant d'autres, acceptées à titre provisoire et finalement rejetées.

Pour ma part, j'avais pris connaissance de ces inscriptions dès qu'eurent paru les publications finlandaises ci-dessus mentionnées. Depuis, je m'étais reporté de temps en temps, quand j'en avais le loisir, avec, cependant, des

[1]) A l'intention du présent volume, l'imprimerie Langkjær a eu la complaisance de faire l'acquisition d'un assortiment complet en cet alphabet, ce qui m'a permis d'augmenter le nombre des citations turques dans la réimpression ci-dessus de mon mémoire.

interruptions prolongées, à cette écriture bizarre et attrayante dont l'interprétation pourrait bien donner des résultats intéressant, au plus haut point, la linguistique et l'histoire de l'Orient. A côté des textes ici publiés, dont le rapprochement minutieux en ce qui concerne l'épellation des mots identiques dans les parties parallèles des inscriptions des deux monuments était, par exemple, de première importance, je me suis servi avec grand profit du »vocabulaire« donné par l'édition intitulée *Inscriptions de l'Orkhon*, et peut-être surtout d'une liste que j'avais moi-même dressée et où les mots étaient inscrits en sens inverse, en commençant par leur lettre finale. Ainsi, peu à peu, les signes et leur combinaison en mots m'étaient devenus parfaitement familiers, avant que je pusse encore y attacher aucun sens précis.

Au risque de tomber dans des redites, je vais maintenant tâcher d'indiquer avec un peu plus de détail et en me basant sur mes notes datant de l'époque, quelles sont les voies qui m'ont conduit au déchiffrement définitif.

Au sujet des voyelles, j'ai peu de chose à ajouter à ce que j'ai dit plus haut, à la page 12 sqq. Si j'ai attribué, sans hésiter, à la lettre 𐰃 la valeur *i* (respectivement *y* [*i̯*, *ï*] au cas où le mot contient des voyelles vélaires), c'est en partant de la considération suivante: cette lettre qu'on trouve très souvent, soit à la première syllabe, soit à la syllabe finale et surtout, mais pas exclusivement, à la fin des mots, ne peut certainement pas avoir la valeur *a* (*ä*) puisque, selon toute apparence, cette voyelle n'est presque jamais représentée par un signe particulier, sauf à la fin des mots, où il semble bien qu'elle est rendue par un 𐰀. Quant aux voyelles *u*, *o* (dont la notation est d'ailleurs, très vraisemblablement, 𐰺) ou *ü*, *ö*, elles n'entrent pas non plus en ligne de compte, toutes ces voyelles ne se rencontrant que dans des cas relativement

rares en syllabe finale. Par contre, le son *i* (*y*) occupe très souvent cette place en langue turque; il y est, par exemple, d'un usage courant dans les formes de l'affixe pronominal de la troisième personne et, de même, à la troisième personne du prétérit des verbes. Pour ce qui est du quatrième signe vocalique, , nous aurons tout à l'heure l'occasion d'y revenir.

Autrement difficile fut la reconnaissance du reste des caractères, beaucoup plus nombreux, dans lesquels il fallait voir des consonnes. Leur nombre étant, dans les inscriptions de l'Orkhon, de 34, il ne saurait répondre à une quantité égale de consonnes distinctes, car, dans cette hypothèse, on arriverait à un contingent dépassant de beaucoup la teneur en consonnes qui peut être regardée comme normale dans une langue turque. Bien avant de pouvoir déterminer la valeur d'aucun des signes, le rapprochement des formes à double épellation dans les parties parallèles des inscriptions m'avait fait constater que et devaient avoir la même valeur phonétique que le signe principal , mais ne s'employaient que dans les cas où cette consonne était accompagnée des voyelles et , respectivement, et que devait équivaloir à , précédé ou suivi de ; que, de même, pouvait alterner avec , avec , avec la combinaison et avec .

Mais, même ainsi, il nous reste un nombre de caractères supérieur au contingent probable de la langue en consonnes. Il faut donc que, dans une certaine mesure, les diverses valeurs phonétiques aient été rendues, chacune, par plus d'un signe, comme, en effet, nous venons de le constater pour les signes , et ou et . Or, l'idiome dans lequel étaient rédigées les inscriptions appartenant probablement à la famille des langues turques, connaissant, par conséquent, l'harmonie des voyelles, il

était naturel de penser que sa richesse en signes pouvait, du moins en grande partie, s'expliquer par le fait qu'une seule et même valeur consonantique y était représentée par deux notations différentes, selon la nature vélaire (*a*, *o*, etc.) ou palatale (*ä*, *ö*, etc.) des voyelles du mot en question.

Un trait caractéristique de l'ouïgour et des langues turques orientales modernes est de ne connaître, en fait de consonnes initiales, dans les mots turcs proprement dits, que les occlusives *q*, *k*, *t* (*p*) et *b*, ainsi que les sifflantes et chuintantes sourdes *s* et *č*, et, enfin, *j* (*y*) et rarement *š*, *m* et *n*; il y avait donc tout lieu de croire qu'il en était de même, ou à peu près, pour la langue des inscriptions et que c'étaient ces mêmes valeurs, et notamment celles de consonnes occlusives, qu'il fallait attribuer aux signes figurant sans comparaison le plus fréquemment comme initiales, à savoir 𐰴 et 𐰃 (avec les formes accessoires ci-dessus indiquées 𐰽, 𐰄 et 𐰋), 𐰚, 𐰉, 𐰆, 𐰓, 𐰇, 𐰠, 𐰢.

Mais ici a surgi la difficulté la plus sérieuse de tout le travail de déchiffrement: dans l'écriture qui nous occupe, toutes les lettres consonnes étaient susceptibles de prendre la place d'initiale. Comment s'expliquer une telle anomalie? Des mots commençant par un *r*, par exemple, ou par un *γ* (fricative gutturale sonore)? C'était à l'encontre de toutes les lois reconnues en langue turque. Depuis longtemps déjà, plus exactement: depuis l'été 1893, je me doutais, par exemple, que sous le groupe de caractères 𐰖𐰍𐰴, qui revient très souvent dans les inscriptions de l'Orkhon aussi bien que dans celles de l'Iénisséi, se cachait le mot *qaγan* 'kagan, khan', et, en effet, ce soupçon s'est vérifié par la suite. Mais mon grand scrupule c'était que le 𐰍 qui, dans cette hypothèse représenterait le *γ*, se trouve aussi au commencement des mots.

La contre-indication me paraissait de si grand poids que non seulement je crus devoir renoncer à cette interprétation du mot en question, mais que même j'eus des doutes sur le caractère turc de la langue et abandonnai, en conséquence, provisoirement, tous essais de déchiffrement. Nous allons voir tout de suite comment la difficulté s'évanouit d'une manière aussi simple qu'imprévue.

Après quelques mois de diversion, j'eus un jour, — c'était le 25 novembre 1893 —, l'idée d'une autre voie à prendre. Et, en effet, c'est en m'y engageant qu'en moins de temps que je n'aurais pu croire, je me suis trouvé devant la solution. Une heure de travail a suffi pour l'établissement de presque tout l'alphabet, après quoi, prenant tel ou tel groupe de caractères et y substituant les valeurs trouvées j'obtenais partout des mots turcs existants ou de simples groupes de mots donnant un sens bien satisfaisant. Sur une ou deux lettres, je n'étais pas encore fixé, les points de repère sûrs faisant encore défaut. Ce fut l'affaire de quelques jours, et l'alphabet était là, reconstitué. Quant à la lecture des textes dans leur ensemble et leur interprétation, la grande besogne restait encore à faire, et aujourd'hui encore il y a des mots, des phrases entières, qui défient la collaboration d'un si grand nombre de turcologues savants.

Mon point de départ était cette fois les deux mots cités p. 15—16 (p. 295—6) 𐰇𐰼𐰴, dans lequel je devinais *täŋri* 'ciel', et 𐰋𐰺𐰇𐰴𐰼𐰍, qui devait être le nom du prince, en l'honneur duquel le monument I avait été érigé, à savoir *K . . tigin*. D'après la forme chinoise de ce nom: *Kʿiueh-ti(k)-kʿin*, dont les deux dernières syllabes reproduisent le titre turc *tigin*, *tegin* 'prince', il fallait supposer que le nom propre du prince, énoncé dans la première syllabe *kʿiueh* (ou, d'après l'ancienne prononciation, *kʿüt*), a eu en turc la voyelle *ü* ou *ö*, et que

c'étaient ces deux valeurs que désignait le caractère 𐰾. Comme nous l'avons vu plus haut, ce nom s'est trouvé être *Kül*. Les deux mots considérés contenaient, outre le 𐰃 = *i*, le 𐰇 = *t* voisin de voyelles palatales. Les valeurs du 𐰾 = *ö*, *ü* et du 𐰴 = *k* étaient confirmées aussitôt par la combinaison, entre autres, 𐰃𐰚𐰇:𐰴𐰍 *kök täŋri* 'le ciel bleu' (*kök* 'bleu' = ouïgour, etc. *kök*, osm. *gök*), commencement de I E 1 = finl. I 40 et II E 2 = finl. II 40, cf. p. 11 (292) note. En substituant de même les valeurs déjà vérifiées ou présumées dans les mots 𐰋𐰚𐰍𐰇 (qui est extrêmement fréquent et dont je savais que son 𐰋 désignait la même consonne, *k*, que représente ailleurs le 𐰴) et 𐰇𐰚𐰍𐰇 — deux mots que j'avais pris, jadis, pour des dérivés différents d'une même racine —, j'obtenais respectivement *türk* 'turc' et *tört* 'quatre' (= ouïgour, etc. *tört*, osm. *dört*). Plus loin, je trouvais, par exemple, (I SE = finl. I 41) 𐰍𐰆𐰴 *kün*, le mot courant turc pour désigner le 'jour' et, devant ce mot, un autre: 𐰃𐰢𐰚𐰉𐰃𐰉 *.igr.i*, qui était, dans mon idée, *jigirmi*, mot turc d'un usage aussi courant que le précédent et qui veut dire 'vingt'; donc: 'vingt jours'. La justesse de cette hypothèse, selon laquelle 𐰉 = *j* et 𐰢 = *m*, fut corroborée, par exemple, par 𐰚𐰃𐰉 *jir* 'terre' (cf. p. 11 [292] note) et par la combinaison 𐰃𐰢𐰚𐰉:𐰇𐰚𐰍𐰇 *tört jigirmi* (II E 15 = finl. II 27) c.-à-d. les deux nombres cardinaux 'quatre' et 'vingt', combinaison à laquelle j'attribuais alors le sens de 'vingt-quatre' (maintenant nous savons que c'est 'quatorze' qu'elle signifie, c'est-à-dire «quatre sur la dizaine vingt«).

Il nous mènerait trop loin et même il ne serait guère possible d'exposer en détail, comment un mot établi en amenait d'autres, comment la reconnaissance de telle lettre entraînait celle de telle ou telle autre lettre. Cependant il y a un point dont je voudrais encore parler.

Nous avons vu plus haut que 𐰍 = *g*, 𐰚 = *r*, etc. et ces valeurs sont incontestablement les bonnes malgré qu'on les voit souvent — de même que le 𐰴 dont il a été question plus haut — figurer comme initiales, occupant une place qui, d'après les lois de phonétique turque, leur est normalement interdite. L'explication ne m'est apparue qu'au moment où j'ai trouvé le groupe de caractères 𐰖𐰾𐰚𐰍𐰺𐰖𐰇 (I E 31 = finl. I 10) dont je connaissais les signes 𐰇 = *t* et 𐰖 = *l* (avec voyelles vélaires) pour les avoir préalablement déchiffrés dans d'autres mots. Je lisais: *lty jigirmi*, et le premier de ces mots ne saurait être autre chose que le nombre cardinal *alty*, l'équivalent de 'six' dans toutes les langues turques (»six sur la dizaine vingt«, c'est-à-dire 'seize'). Donc, *a*, pas plus que *ä*, ne s'écrit pas au début du mot; cette voyelle se trouve impliquée dans la consonne (à moins que celle-ci n'en implique une autre, comme c'est le cas, par exemple, pour 𐰃 *oq*, *uq*, 𐰉 *ič*). Mais alors rien n'empêche que 𐰀𐰴𐰋 puisse signifier *qaγan*. La combinaison 𐰖𐰴 *γy* se lit *aγy* 'richesse, trésor', de même que, par exemple, 𐰖𐰃𐰚 *rti* veut dire *ärti* 'il était', etc.

Pour tous détails ultérieurs relatifs à l'alphabet dans son ensemble et les caractères pris séparément, je renverrai le lecteur au mémoire suivant du présent volume.

L'ALPHABET RUNIFORME TURC

[Le présent mémoire constitue la première partie (p. 7—54) de mon travail *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilh. Thomsen* (Mémoires de la Société Finno-ougrienne V, Helsingfors 1896). Il fut écrit et imprimé au printemps de 1894, sauf le dernier chapitre (p. 44—54), qui date de l'été suivant; un nombre restreint d'exemplaires étaient aussitôt distribués à titre de première livraison et présentés au Xe Congrès international des Orientalistes, qui se tenait à Genève, la même année. La réédition que j'en donne aujourd'hui a reçu les rectifications admises dans les dernières parties de l'ouvrage en question, et, en dehors de cela, quelques erreurs ont été rectifiées ou supprimées; dans les cas où j'ai trouvé utile d'admettre, le plus souvent en notes, des remarques ou des renvois de date plus récente, je les ai placés entre crochets. Les pages 10—44 ont été traduites en russe par le regretté turcologue P. M. Melioranskij dans son travail Памятникъ въ честь Кюль тегина, p. 13—46 (Записки восточнаго отдѣленія имп. археологическаго общества, XII, Спб. 1899). La dernière, et principale partie de mon susdit travail, comprenant la transcription des deux grandes inscriptions I et II, avec traduction, annotations détaillées et un historique, ne sera pas reproduite ici (voir le tome I de mes *Samlede Afhandlinger*, Forord p. 1).

Sous l'abréviation *Denkm. Kül-T.* se désignaient, dans l'édition originale, les renvois à une édition provisoire publiée par W. Radloff, quelques semaines après la publication de ma *Notice préliminaire*, et basée sur mon déchiffrement. Elle était intitulée *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. I. Das Denkmal zu Ehren des Prinzen Kül Tegin.* St. Ptb. 1894. Ces renvois, tous de nature polémique, ont été, en partie, supprimés ici; ceux qui restent ont tous été conférés avec et rectifiés sur la dernière des éditions remaniées successives des deux inscriptions qu'a données Radloff, celle qui a paru dans son ouvrage *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei, Neue Folge.* St. Ptb. 1897, p. 130—156.]

Je dresse ici l'alphabet runiforme turc comme je l'ai 7
donné dans ma *Notice préliminaire*, en plaçant comme formes principales (bien qu'indubitablement elles ne soient pas les plus primitives) les caractères, au nombre de 38, qui figurent sur les deux grands monuments »turcs« proprements dits, c'est-à-dire ceux qui sont marqués I et II dans les *Inscriptions de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise 1890 et publiées par la Société Finno-*

ougrienne (Helsingfors 1892), et *K* et *X* dans l'*Atlas der Alterthümer der Mongolei, im Auftrage der Kais. Akademie der Wissenschaften herausgegeben von Dr. W. Radloff* (Saint-Pétersbourg 1892)[1]).

Dans le tableau j'ajoute d'abord les variantes qui figurent sur le monument III des *Inscriptions de l'Orkhon* (pl. XXXV de l'*Atlas* de Radloff), monument postérieur aux deux déjà nommés de près d'un siècle et qui date du temps de la dynastie ouigoure. L'inscription en caractères turcs que porte ce monument, à côté d'inscriptions en caractères »ouigours« [sogdiens] et en chinois, n'offre pas seulement de petits écarts dans la forme des signes,
8 mais encore dans la langue: autant que les fragments peu nombreux nous permettent d'en juger, le dialecte de cette inscription n'est pas »turc« proprement dit, mais ouigour[2]).

D'autre part j'ajoute les variantes les plus importantes et les moins douteuses qu'offrent les inscriptions de

[1]) Ce ne sont pourtant pas les seules inscriptions que nous aient laissées les Turcs (Tou-kioue). Il y faut joindre par exemple celles qui sont reproduites sur la planche XXVI de l'*Atlas* de Radloff, surtout l'inscription assez longue trouvée près de l'Ongin [cf. la planche LXXXIII]. Cependant, à l'aide de la photographie seule, on n'arrive qu'à en lire des parties assez rares. Quelques-uns des caractères (par exemple t^1, b^2, m) ont, dans l'inscription de l'Ongin, des formes plus arrondies que dans les inscriptions I et II. [Autrement importante est la très remarquable inscription de Tonyoukouk qui a été reproduite par Radloff, sous une forme malheureusement fort peu satisfaisante, dans sa publication *Die alttürk. Inschr. d. Mongolei. Zweite Folge. 1899.* Les variantes de caractères qu'offrent ces deux inscriptions sont désignées, à la première colonne du tableau, p. 30—31, par un O. et par un T., respectivement.]

[2]) [J'ajoute en outre, entre crochets, des variantes présentées par d'autres inscriptions ouigoures; voir notamment G. J. Ramstedt, *Zwei uigurische Runeninschriften in der Nord-Mongolei* (Journal de la Société Finno-ougrienne XXX, 3, 1913). Aux formes de ce type se rattachent les exemples d'écriture runique que nous offrent un petit nombre de manuscrits ou de fragments de manuscrits mis au jour dans le Turkestan oriental, sauf que, dans les manuscrits, les caractères ont un aspect plus cursif, plus arrondi. Ex. 𐰴 = 𐰴; 𐰚 = 𐰚; 𐰾 = 𐰾, 𐰾; 𐰆 = 𐰆; 𐰾 = 𐰾; 𐰽 = 𐰽. Quant aux signes indiquant des combinaisons particulières de sons, telles que *ut*, *up*, etc. des mémoires suivants en feront mention.]

l'Iénisséi[1]). Du reste, quant à ces dernières inscriptions, je n'y toucherai que rarement: elles présentent tant de particularités qu'on doit en faire l'objet d'un travail à part. Ces particularités se révèlent, non seulement par les formes des lettres, mais encore par la négligence qui y règne souvent, soit dans l'épellation des mots, soit dans la manière dont les inscriptions ont été taillées. On ne peut donc pas s'étonner qu'évidemment l'édition imprimée n'ait pas réussi à surmonter toutes les difficultés que présentent l'identification des signes et la reproduction typographique de ces inscriptions, et qu'il y ait beaucoup de détails qui suscitent de grands doutes (nous en verrons des exemples plus loin): je suis convaincu que sans pouvoir consulter les originaux ou des estampages exacts, ce serait peine perdue que de vouloir en tenter le déchiffrement ou l'interprétation en totalité. Même le dialecte paraît différer un peu de celui des inscriptions de l'Orkhon: on peut supposer que c'est une forme ancienne du kirghiz[2]). (Parmi les variantes, j'exclus les formes à rebours employées dans les cas où exceptionnellement on a écrit de gauche à droite. Je désigne par „ qu'on emploie aussi la forme des inscriptions de l'Orkhon, et par — que telle lettre fait défaut, sauf dans les inscriptions dont le numéro est ajouté entre parenthèses.)

Dans le tableau j'exprime par un [1] les signes de consonnes qui ne s'emploient qu'en combinaison avec les voyelles vélaires (*a*, *o*, *u* et, en général, *y*), et par [2] les consonnes dont l'emploi est restreint aux voyelles palatales.

[1]) *Inscriptions de l'Iénisséi recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie.* Helsingfors 1889. — O. Donner, *Wörterverzeichniss zu den Inscriptions de l'Iénisséi.* Ibid. 1892.

[2]) Comp. Klaproth, *Journal asiatique* II, 1823, p. 5 et suiv. = *Mémoires relatifs à l'Asie* I, 1824, p. 160 et suiv. — *Inscr. de l'Iénisséi*, p. 7.

9

Orkhon I et II [avec O. et T.]	Orkhon III [ouig.]	Iénisséi
a, *ä*		„ [parfois *a*, *ä*]
y, *i*, [*e*]		„ [*e*]
o, *u*		„
ö, *ü*		„
q (k^1)		„
[O.] *q*, après ou devant *y*		— (XXXVII)
q, après ou devant *o*, *u*	[„]	
[T.] *γ* (g^1)		
k (k^2)		„
[O.,T.] *k*, après ou devant *ö*, *ü*	[]	
[O.] *g* (g^2)		„
[O., T.] t^1	[]	
t^2		„
d^1		„
d^2		„
p		„
[O., T.] b^1		„
[O. T.] b^2	[]	
j^1		„
j^2		„ (P)
i [*j* ou *ń*]		— (XXXVII)
ŋ (*ń*, *ng*)		„ [$ŋ^1$, $ŋ^2$]
n^1		„
n^2	[„]	„
m		„
r^1		„
r^2		„
l^1 (*ł*)		„
l^2 (*l*)		„
č		„
ič	[„]	?

Orkhon I et II [avec O. et T.]	Orkhon III [ouig.]	Iénisséi
𐰽 [O., T. 𐱃 𐰽] *s*¹	[𐱃]	𐰴 𐰺 𐰾
𐰾 *s*² (*š*)		,,
𐱃 [O., T. 𐱃 𐰽] *š*	𐱃	𐱃 𐰺 𐰾 𐰴 𐰼 𐰽 𐰾
𐰺 𐰻 𐰼 [O., T. 𐰼] *z*	𐰼 𐰼	𐰼 𐰽 𐰽 𐰽
𐰢 [O. 𐰢, T. 𐰢] *nd*	𐰢	— [cf. 𐰣]
𐰽 *nč*	[,,]	,, 𐰽 𐰽 𐰽
𐰾 *ld*	[,,]	—(XXXIII, XXXVII)

Ajoutez encore le double point : qu'on emploie pour séparer les mots.

En allant faire plus ample mention des divers signes, je ferai encore remarquer une fois pour toutes que dans la transcription j'exprime des voyelles qui, dans le texte original, ne sont pas écrites, mais qu'il faut sous-entendre, à l'aide de petits caractères, par exemple $^{a}l^{y}p$ 𐰇𐰃, et que j'emploie ◡ entre deux mots qui dans l'original ne sont pas écrits séparément. Dans les exemples que je cite avec renvoi aux inscriptions I ou II, j'emploie les mêmes désignations que j'ai introduites dans mon édition de ces inscriptions (par exemple I E 1 = ligne 1 du côté est de l'inscription I), au lieu de la (fausse) indication des lignes[1]) donnée par les *Inscriptions de l'Orkhon* et que j'avais suivie dans l'édition originale de ce mémoire. Mais en général je n'ajoute point de renvois aux exemples, ces derniers étant aisés à retrouver à l'aide du vocabulaire joint à la grande édition finlandaise. De même, je regarde en général comme superflu que les exemples cités par moi soient additionnés de parallèles avec les autres langues turques: je crois pouvoir supposer que, grâce au conservatisme phénoménal de cette famille de

[1]) Voir ma *Notice préliminaire*, p. 289—290 [p. 8—9 de ce volume].

langues, la plupart de ces exemples seront d'emblée intelligibles pour quiconque a de simples connaissances d'une langue turque.

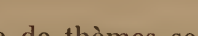
VOYELLES

Pour désigner les voyelles, on a les quatre signes que voici:

𐰀 *a*, *ä* 𐰃 *y*, *i* 𐰆 *o*, *u* 𐰇 *ö*, *ü*.

Le premier de ces signes, 𐰀, s'emploie presque exclusivement à la fin des mots, où il revient avec une fréquence extraordinaire; d'autre part, je ne saurais citer aucun exemple sûr dans lequel un *a*, *ä* final des inscriptions de l'Orkhon eût été laissé sans indice. Au contraire, tant au commencement des mots qu'à l'intérieur, les voyelles *a*, *ä* restent presque toujours sans indice. S'il faut lire *a* ou *ä*, soit que la voyelle figure dans l'écriture, soit qu'on l'y omette, cela dépend des consonnes du mot[1]). Il est très rare de rencontrer un mot où aucune consonne ne fournisse de renseignement décisif sur la nature des voyelles. Je cite comme exemples: 𐰀𐰉𐰆𐰉 *tuta*, tenant (gérondif), 𐰀𐰚𐰃𐰉 *t^{a}γda*, sur la montagne, 𐰀𐰴𐰆𐰃𐰋 *t^{ä}ńridä*, au ciel, 𐰀𐰋𐰆𐰃𐰋 *q^{a}γ^{a}nqa*, au khan, 𐰀𐰗𐰃𐰍 *jirkä*, au pays, 𐰆 *^{a}ny*, acc., le, 𐰋𐰃 *^{a}ŋ^{a}r*, dat., 𐰀𐰸 *^{a}nda*, là (locatif, de 𐰀𐰆 *ol*, il), 𐰋𐰃𐰉𐰋 *^{a}q‿^{a}tyn*, son cheval blanc, 𐰋𐰸, à moi, sans doute comme dans la plupart des autres langues turques *m^{a}ŋa*, non *m^{ä}ŋä*, en dépit du nominatif 𐰋𐰸 *m^{ä}n*. Comme exemples de l'emploi exceptionnel de 𐰀 dans d'autres positions, l'on peut citer 𐰋𐰃𐰉𐰀 I E 7 = 𐰋𐰃𐰉 II E 7 *atyn*, son
11 nom; 𐰀𐰀 *ač*, affamé I S 8, II N 6, II E 38; 𐰀𐰋𐰸𐰀𐰉𐰆𐰉 I SE *bu‿tamqa*, sur cette paroi (*tām*); de même quelquefois à

[1]) [Un groupe à part est formé par les inscriptions — toutes provenant de contrées voisines de l'Oulou-Kem — où 𐰀 ne signifie que le seul son *a*, le son *ä* s'y trouvant désigné par un nouveau caractère, le 𐰁. Dans les inscriptions de l'Iénisséi, et d'autres encore, le signe 𐰀 s'emploie souvent, au lieu des deux-points, pour séparer les mots.]

la dernière syllabe de thèmes se terminant en *a*, quand ils sont augmentés d'un affixe, comme II E 35 *taplamady*, il n'approuvait pas (pour empêcher qu'on ne lise *tapylmady*);  I E 4 *syγtamᵘš juγlamᵘš*, ils se lamentaient et pleuraient[1]).

Parmi les autres signes de voyelles, le signe est, à proprement parler, la voyelle *i*; mais, employé en combinaison avec les signes de consonnes qui caractérisent les voyelles vélaires, ce même représente certainement un autre son, savoir la variation *mixte* qui se retrouve encore dans la plupart des langues turques, et ressemble à l'*y* polonais. Dans ce cas, par conséquent avec les consonnes du premier groupe (celles qui se combinent avec les voyelles vélaires), nous transcrivons par *y*[2]), et n'employons *i* qu'avec les consonnes du second groupe (avec les voyelles palatales). La possibilité d'une troisième signification de n'est peut-être pas exclue: j'y reviens tout de suite. — est à la fois *u* (*ou* français) et *o*, sert et d'*ü* (*u* français) et d'*ö* (*eu* français). Quant à décider laquelle des deux valeurs assumables pour chacun de ces signes on doit choisir pour les divers cas, l'unique règle pour nous est de suivre les dialectes turcs encore en usage. Il faut certainement admettre que la place des sons *o*, *ö* a été, comme dans la grande majorité de ces dialectes, limitée à la première syllabe du mot. C'est donc seulement à l'égard de cette syllabe qu'il peut quelquefois y avoir doute sur ce point, et cela dans les

[1]) [Dans tous ces mots, le *a* est une voyelle longue, et c'est proprement cette quantité qui s'exprime par le *a*; par exemple: *āt*, nom, *āč*, qui a faim, ont l'*a* long, par opposition à *at*, cheval, *ač-*, ouvrir, qui l'ont bref. Cf. V. Grønbech, *Forstudier til Tyrkisk Lydhistorie*, Kbh. 1902, p. 58 sqq. Pour la quantité des voyelles dans le *Kutadgu Bilig*, cf. M. Hartmann dans *Keleti Szemle*, *Revue orientale*, III, p. 141—152. Les mêmes différences de quantité ont existé pour les autres voyelles.]

[2]) [Pour cet *i* mixte que je rends ici par *y*, j'ai adopté dans la suite la notation *i̯*; d'autres auteurs écrivent *ï*.]

seuls cas où les dialectes actuels ne donnent pas de renseignements certains, ou dans les mots qu'on ne retrouve dans aucun de ces dialectes.

Ces trois signes de voyelles s'écrivent toujours, ainsi que ᛇ, à la fin des mots, par exemple ᛚᛥᛇ *ᵃlty*, six, ᛚᚺᛚᛩ *jiti*, sept, ᚾᛉᚿᚺ *törü*, loi; les assez nombreux dérivés adverbiaux en ᚲᚺᚴ *-γᵃru*, ᚾᛉ᛫ *-gᵃrü* comme ᚲᚺᚴᛚᚺᚲᛇ *quryγᵃru*, en arrière, ᚾᛉ᛫᛫ᛉᛚ *ilgᵃrü*, en avant; les gérondifs à terminaison vocalique (égaux au thème du présent, moins *r*?) comme ᛁ᛬ᛉᛚᛝᚿᛇ *ᵃly‿birmⁱš*, il laissa prendre, il procura, ᛚᚺᛚ *iti*, faisant, ᚾᛉᚿ *ölü*, mourant, ᚲᚱᛇᚠᚢ *bᵃšlᵃju*, commençant, ᚠ᛫ᛩᛉᚠᛁ *sülᵃjü*, entrant en campagne, faisant une expédition, etc.

Au contraire, dans les terminaisons, excepté tout à fait
12 à la fin du mot, ces trois voyelles s'omettent plus souvent qu'elles ne s'écrivent, par exemple ᛞᛋᚱᛇᚴᚲ *oγlᵃnᵘɣᵘz*, vos garçons (princes), ᛞ᛬ᛥᛥᛇ *ᵃltᵘmᵘz*, nous prîmes, ᚴᛁᚺᛉ᛬ᛥᚺ *tᵃmⁱr‿qᵃpᵘγ*, porte de fer, ᛫ᚺᛚᛝ *bitⁱg*, écrit, ᛉ᛫ᚴᚷᛁᛁ *ᵃšidgⁱl*, écoute, ᛥᛦ = ᛥᛁᛦ *ᵃčim*, mon oncle (*äčī*); ᛞᛥᚲ (= ᛫ᚲᚳᚲ Ién. XX,64) *otᵘz*, trente, ᚲᛥᚲᚢ (= ᚲᚲᛥᚲᚢ I E 14, Ién. XX,73, XXV,411) *budᵘn*, peuple; ᛉ᛬ᛥᚾᚿ *kümᵃš*, argent, ᚺᛦᚿ = ᚺᚾᛦᚿ *üčün*, à cause de. Dans les cas tels que ᛇᛥᚺ *ᵃrtuq*, plus, surplus, ᚸᛁᚢ *bᵃlyq*, ville, la voyelle de la seconde syllabe est indiquée par la consonne finale.

En raison de la relation réglementée qui, dans tous les idiomes turcs, existe entre les voyelles d'un mot, il est, la plupart du temps, facile de suppléer la voyelle sous-entendue, et en tout cas c'est à peine si, pour les lecteurs du temps, ce point a pu susciter aucune difficulté. Autre chose est le fait qu'il n'en reste pas moins diverses séries de cas où nous sommes fondés à hésiter sur la nuance de la voyelle ou, en d'autres termes, sur la portée que peut avoir eue l'influence de l'harmonie vocalique. En cela ma pensée porte surtout sur les cas

où, à proprement parler, un affixe a les voyelles grêles *y*, *i* et où le thème contient une voyelle labiale: *o*, *u*, *ö*, *ü*. Dans les langues turques connues, ces cas admettent, en plus ou moins forte proportion, une affection labiale de la voyelle de l'affixe[1]). Et la question se pose: Comment se comportait à cet égard la langue de nos inscriptions ou, en tout cas, quels principes doit-on suivre dans la transcription? En somme, à mon sens, on doit soutenir qu'au moins dans la langue des deux grands monuments I et II, l'influence labiale en question a été moins prononcée que dans la plupart des idiomes turcs plus récents, principalement dans les mots ayant plus de deux syllabes; mais la tendance se faisait déjà sentir. Le phénomène de la labialisation se manifeste plus fortement dans la langue du monument III, qui ressemble à cet égard à l'ouigour tel que nous le rencontrons dans le *Kutadgu Bilig* (comp. p. 28 [7—8]).

Parmi les affixes commençant par une consonne, nous trouvons toujours, par exemple, la terminaison de la 3e personne du prétérit sous les formes *-dy*, *-di*, *-ty*, *-ti* finissant par 𐰃, par exemple 𐰃𐰍𐰚𐰇 *boldy*, il devint, 𐰃𐰉𐰋𐰚𐰇 13
buzdy, il détruisit, 𐰃𐰖𐰽𐰃 *ölti*, il mourut. D'après quoi, l'on a bien aussi 𐰉𐰉𐰋𐰚𐰇 *buzdʸm*, je détruisis (c'est indubitablement ainsi qu'on doit lire II E 37), 𐰋𐰉𐰉𐰋𐰚𐰇 *buzdʸmʸz*, 1re personne du pluriel, etc. — La terminaison *-myš*, *-miš* du (participe du) prétérit garde également partout *y*, *i*, comme le montre l'épellation fréquente par 𐰆, car ce signe, en tant qu'il remplace 𐰽 *š* (et 𐰾 *s*[1]), ne peut s'employer qu'après ou avant *y*, *i* (voir plus loin), par exemple 𐰆𐰉𐰆𐰇 *bolmʸš*, non pas *bolmuš*. Dans le cas de l'affixe 𐰼𐰆 *-lʸγ*, 𐰾𐰽 *-lⁱg*, qui s'écrit toujours sans signe vocalique, il paraît probable qu'il ne s'y est pas

[1]) Voir Radloff, *Vergleich. Grammatik der nördlichen Türksprachen, I. Phonetik* (Leipzig 1882), §§ 35—40, 50—53. Comp. le même auteur dans l'*Internationale Zeitschr. für allgem. Sprachwiss.* II, p. 18—20.

produit de labialisation, mais la chose n'est guère susceptible de démonstration[1]). Il est vrai que la transcription chinoise de *Kou(t)-tou-lou(k)* (nom du père de Kültéghin) suppose une forme telle que *qutluγ*, heureux (formé du thème monosyllabique *qut* + *-lyγ*), mais cette forme labialisée est peut-être empruntée à un autre dialecte, comp., par exemple, 𐰴𐰺𐰣𐰴𐰺𐰍 (à lire de gauche à droite) *qutluγ*, Lén. X,1; nous trouvons également, Orkh. III, 4, 5, 𐰲𐰖𐰽𐰣𐰖𐰾 *küčlüg*, fort (comp. aussi 𐰾𐰍𐰃 III, 2, 10 *uluγ*, grand = 𐰾𐰃 ailleurs).

En fait d'affixes commençant par une voyelle (ou ajoutés à l'aide d'une voyelle insérée), l'influence labiale a manifestement été un peu plus forte, surtout quand l'affixe se termine par une consonne; mais c'est à peine si cette influence s'est exercée dans toute sa portée. Dans l'affixe pronominal de la 3e personne, nous trouvons toujours 𐰃 *y*, *i*[2]), même après les voyelles labiales, par exemple 𐰃𐰍𐰾 *oγly*, acc. 𐰖𐰃𐰍𐰾 *oγlyn*, son fils; 𐰃𐰋𐰺𐰇 *budᵘny*, acc. 𐰖𐰃𐰇⁰ *-nyn*, son peuple; 𐰃𐰖𐰖 *süsi*, acc. 𐰖𐰃𐰖𐰖 *süsin*, son armée (*sü*). Quant à la question de savoir s'il faut lire *oγlym* ou *oγlum* 𐰺𐰃𐰍𐰾, mon fils, *budunym* ou *budunum* 𐰺𐰃𐰋𐰺𐰇, mon peuple, *özim* ou *özüm* 𐰺𐰖𐰃𐰼, moi-même, les matériaux nous manquent pour la trancher. C'est seulement dans I E 24 qu'apparaît 𐰼𐰘𐰼𐰖 *sögüküŋ*, tes ossements, et III, 5, 4, 𐰺𐰖𐰴𐰼 *özüm*, qui dénote au moins un certain degré d'influence labiale. — Devant la marque d'accusatif 𐰍 *-γ* (après les voyelles palatales, 𐰓 *-g*; comp. plus bas) nous trouvons 𐰃 *u* en 𐰾𐰍𐰃𐰖𐰴𐰍 (c'est ainsi qu'il faut lire I N 2) *qᵃrluquγ*, le(s) Karlouk(s) (nom de peuple), 𐰾𐰍𐰇𐰺𐰃 *quⁿčᵘjuγ* I E 20 = 𐰾𐰇⁰ II E 17, princesse (dans les inscriptions de l'Iénisséi épouse)[3]). Mais est-ce qu'alors, par ex-

[1]) [Le nom de peuple 𐰚𐰼𐰘𐰖𐰽 *bökli* n'est pas formé à l'aide de l'affixe *-lig*.]

[2]) [Cf. *Turcica*, p. 31; voir plus loin dans ce volume.]

[3]) *Qunčuj*, mot emprunté au chinois *Koung-tchou*, princesse. Comp. 𐰃𐰺𐰃𐰴 Lén. I,8, 𐰃𐰽𐰃𐰴 XX,12. XV,9 il faut sans doute lire 𐰺𐰃𐰺𐰽𐰃𐰴 ou 𐰺𐰃𐰽⁰ au lieu de 𐰺𐰃𐰆𐰆𐰃𐰴, leçon de l'édition imprimée.

emple 𐰴𐰞𐰺𐰍 désigne *budunγ*, ou forcément rien que 14
budunuγ? — Devant le suffixe du gérondif 𐰃 *-p*, on n'écrit jamais la voyelle (excepté dans 𐰃𐰓𐰺𐰍 I E 35 = 𐰃𐰓𐰺𐰍 I E 40 *joryp*, du thème dissyllabique *jory-*, aller); on ne peut donc pas démontrer rigoureusement quelle a été la voyelle de la dernière syllabe dans des mots tels que 𐰃𐰇𐰺𐰍, étant, devenant, *bolᵘp* ou — comme dans presque toutes les langues turques modernes — *bolᵘp*? 𐰃𐰇𐰺, étant assis, *olᵘrᵘp* ou *olᵘrᵘp*?

A l'égard de ce point tout entier, il faut donc renoncer à acquérir certitude parfaite et je préférerais employer dans ces cas douteux un signe particulier [*ᵴ ë*].

Dans la première syllabe d'un mot, et plus encore au commencement des mots, il est assez rare qu'on omette 𐰺 et 𐰀, et on ne les omet guère que lorsque la présence d'une de ces voyelles est appelée par d'autres conditions, surtout quand elle est indiquée par l'une des consonnes 𐰴 ou 𐰋, par exemple 𐰴𐰍 = 𐰴𐰺𐰍 *joq*, non, 𐰚𐰺𐰴𐰢 passim, 𐰚𐰴𐰢 II E 34 (𐰚𐰃𐰺𐰢 II E 1, S 9, Lén. XXV,6, 324) *toquz*, neuf (nom de nombre) (𐰇𐰇𐰍 II E 3, abusivement pour 𐰇𐰇𐰺𐰍 ibid. *bulᵘɣ*, coin [du monde]); 𐰃𐰠𐰾𐰉𐰋𐰏 I E 2 = ᵒ𐰉𐰋𐰀𐰏 *jükᵘn͡dᵘr-mⁱš*, il fit se baisser, il courba; 𐰃𐰢𐰓𐰺𐰺𐰴 I E 33, 36, ce qu'à mon avis il faut lire *oqun͡urty* (*oqun*, cas instrumental de *oq*, flèche), il frappa de flèches; 𐰾𐰀𐰋 I S 10 = 𐰾𐰋𐰀 II N 7 et ailleurs, *öküš*, nombreux. Bien qu'on pût être porté à le supposer, la combinaison 𐰃𐰀𐰋𐰃𐰢, par exemple, dont le sens doit être »son nom et sa renommée«, ne peut donc pas représenter *ᵃty͡ᵒküsi*, (racine *ök-* [plutôt *ög-*], louer), mais il faut admettre un mot *kü*. (C'est ce même mot que nous avons dans 𐰇𐰆𐰀𐰋 I E 12 *kü͡ᵃšⁱdⁱp*, en entendant le bruit.)

Dans la première syllabe il en est autrement de 𐰃. On doit ici, à ce qu'il semble, faire une distinction de deux séries différentes de mots, à l'égard desquelles on cons-

tate une concordance remarquable avec les relations phonétiques des langues apparentées. D'un côté se trouvent les mots qui, dans tous les idiomes turcs, ont l'*i* pur. Dans ces mots-là, nos inscriptions ne comportent jamais l'omission de 𐰃; en tout cas elle est tellement exceptionnelle, qu'il faut y voir une erreur, par exemple 𐰃𐰇𐰃 *ini-*, frère cadet; 𐰇𐰚𐰉𐰚𐰃 *ilg^{a}rü*, en avant (très souvent; une seule fois 𐰇𐰚𐰉𐰚 I E 21); 𐰃𐰃𐰋, 𐰃𐰓𐰃𐰋 *kiši*, homme; 𐰚𐰃𐰺 *bir*, un; toutes les formes de la racine 𐰚𐰃𐰺 *bil-*, savoir, par exemple, très souvent, 𐰃𐰉𐰚𐰃𐰺 *bilgä*, sage (seulement 𐰃𐰉𐰺𐰚𐰚𐰃 II E 10 = 𐰃𐰉𐰚𐰃𐰺𐰚𐰃 I E 11 *ilbilgä*).

Il y a, au contraire, d'autres mots où 𐰃 tantôt s'écrit, tantôt s'omet: dans le cas d'un *y*, les doubles formes sont pourtant assez rares, par exemple 𐰇𐰓𐰾𐰽 = 𐰇𐰓𐰾𐰃𐰽 *jymš^{a}q*, mou, tendre (turc orient., etc. *jumšaq*), tandis que, pour l'*i* palatal, la fréquence est grande, par exemple 𐰚𐰽 = 𐰚𐰃𐰽 *jir*, terre, pays; 𐰾𐰋𐰚𐰺 = 𐰾𐰋𐰚𐰃𐰺 *birt^{i}m*, je donnai, et autres formes de la même racine; 𐰃𐰃𐰺 *biš*, cinq, mais 𐰆𐰇𐰉𐰺 II E 28 *b^{i}šb^{a}lyq*, Bichbalik (»Cinq-ville«), nom propre; 𐰃𐰋𐰽 = 𐰃𐰋𐰃𐰽 *jiti*, sept; 𐰃𐰾𐰚𐰽 = ^{0}𐰽𐰃𐰽 *jig^{i}rmi*, vingt; formes du thème 𐰇 = 𐰇𐰃 *il*, peuplade, empire; 𐰃𐰋 toujours dans les inscriptions de l'Orkhon = 𐰃𐰋𐰃 *iki* Lén. XXIV,$_{74}$, deux; de même, sans doute 𐰢𐰾𐰴𐰋 I E 21, à côté de 𐰢𐰾𐰴𐰋𐰃 *itd^{i}m^{i}z*, nous fîmes; 𐰢𐰽𐰋𐰇𐰍𐰋 I N 8, ailleurs c'est toujours 𐰢𐰽𐰃𐰋^{0}, *kül‿tig^{i}n*, etc. Dans ces cas, les langues apparentées ont en majeure partie *ä* (*e*), parfois *i*, par exemple, *äl*, *el*, *il*, peuplade. Sans doute il est tout à fait invraisemblable que dans le dialecte même de nos inscriptions l'on ait fait indistinctement usage des deux formes, en sorte que, par exemple, 𐰚𐰽 indique la prononciation *jär*, et 𐰚𐰃𐰽 la prononciation *jir*. Je suis plutôt porté à admettre qu'ici — comme aussi dans certains autres mots, qui ne figurent accidentellement que, soit avec 𐰃, comme ^{0}𐰃𐰋 *ti-*, dire, soit sans 𐰃, comme la première syllabe de 𐰴𐰃𐰇

ᵃšid-, écouter, — le dialecte n'a eu ni *ä* ni *i*, mais un troisième son intermédiaire à *ä* (qui doit avoir été à peu près l'*a* dans l'anglais *fat*) et *i*, de même que (d'après l'échelle phonétique des idiomes turcs) *o* intermédiaire à *a* et *u*, les rapports avec *i* devenant par conséquent ceux de *o* à *u*, d'*ö* à *ü*: ce serait donc telle ou telle espèce de *e* (*é*) (et de même un *e* mixte correspondant à *y*?). Faute de signe propre, on pourrait très bien concevoir ce son 16
comme ayant été exprimé tantôt par *ä*, tantôt par *i*[1]). En attendant je me donne pour règle, dans les transcriptions de cette étude, de maintenir *i* lorsque, d'un mot donné, on trouve des formes ayant ᛚ ou ne l'ayant pas, telles que *jir*, *jⁱr*. Si, au contraire, il ne se trouve pas de formes latérales avec ᛚ, j'emploie *ä*, par exemple *ᵃšid*[2]).

Quant à la figuration des quasi-diphthongues, comparez ce qui vient plus loin sous les titres *j* (ᛑ, ᛩ, ᛯ) et *b* (ᛅ, ᛟ).

CONSONNES

Relativement aux consonnes, il faut d'abord rappeler de nouveau que, pour la plupart d'entre elles, il y a

[1]) [L'existence de cet *e* dans la langue de nos inscriptions est confirmée par le fait que, dans les inscriptions de l'Iénisséi, ce son est représenté par un signe spécial ᛝ. Voir, plus loin, l'étude intitulée *Une lettre méconnue des inscriptions de l'Iénisséi*. Sans doute, un son de cette valeur approximative a existé originairement dans les langues turques, dont la plupart l'ont par la suite confondu soit avec *ä*, soit avec *i*.]

[2]) En mentionnant ce même phénomène, M. Radloff a avancé l'opinion que voici: le signe ᛚ ne représente pas seulement *y*, *i*, mais au commencement d'un mot et dans la 1re syllabe il peut aussi être tout simplement l'expression du son *ä*. M. Radloff transcrit donc partout *jär*, *äl* (mais *bilgä* etc.). Cette hypothèse ne me paraît pas admissible. Entre autres objections, on doit faire ressortir que cet alternat entre ᛚ et un *ä* non figuré ne peut généralement se présenter que dans une certaine série de mots, tandis qu'il y a beaucoup de mots qui de fait ont *ä* à la première syllabe et dans lesquels la figuration de ce son pourrait paraître aussi nécessaire, sinon plus nécessaire que dans beaucoup de ces mots-là, mais où l'on ne trouvera jamais tracé le ᛚ. Et, en somme, pourquoi écrire, par exemple, ᛘᛚᛁᛩ, si la prononciation était *jär* tout simplement? C'est bien ᛘᛩ qui en serait l'expression adéquate, ne pouvant signifier autre chose que *jär*, tandis que le ᛚ rendrait seulement équivoque la lecture.

17 deux signes différents, dont l'un ne sert qu'en combinaison avec les voyelles vélaires (*a*, *o*, *u* et en général *y*), l'autre ne servant que combiné avec les voyelles palatales (*ä*, *ö*, *ü*, *i*). Le son propre de la consonne a été sans doute dans la plupart des cas tout à fait le même; 𐰉 ^{a}t, par exemple, n'a pas été différent de 𐰇 ^{ä}t; 𐰀 ^{a}b n'a pas différé de 𐰃 ^{ä}b, etc. Toutefois il est indubitable que, tout comme aujourd'hui encore dans la plupart des idiomes turcs, il a existé une différence déterminée entre les sons vélaires 𐰴 (avec les formes latérales 𐰶 et 𐰽), 𐰾 et les sons palataux 𐰺 (et 𐰼), 𐰿. C'est pourquoi en transcrivant j'emploie différents signes: pour les premiers sons, *q* et *γ*, pour les derniers, *k* et *g*. Eux aussi, les deux signes de *l*, savoir 𐰸 et 𐰾, ont pu désigner deux sons différents, *ł* et *l*, que nous trouvons aujourd'hui dans la plupart des langues turques; j'ai cru pouvoir renoncer à les distinguer dans la transcription[1]). Il est fort rare de voir confondues les deux séries de consonnes dans les inscriptions de l'Orkhon, surtout dans celles du monument I, où la taille est très soignée (on doit ici faire abstraction de certaines particularités qui marquent constamment l'emploi de 𐰋 j^2, de 𐰍 s^2 et de 𐰢 n^2; à ce sujet, voir plus loin). En voici des exemples: 𐰚𐰆𐰋𐰚𐰴 I N 7 au lieu de 𐰚𐰋𐰋𐰚𐰢 II E 31, 𐰚𐰆𐰾𐰉𐰢 I N 11 au lieu de 𐰚𐰋𐰾𐰉𐰢 I S 2, tandis que, dans la reproduction typographique des *Inscr. de l'Orkhon*, les formes 𐰚𐰃𐰉𐰾𐰿 I,59, 𐰋𐰆𐰇𐰺 I,68, 𐰇𐰾𐰔𐰉 I,70, par exemple, sont dues à une faute de lecture: il faudrait lire ^{0}𐰾𐰚, 𐰋𐰋𐰉𐰺, 𐰺𐰾^{0}. Il est beaucoup plus fréquent de rencontrer de pareilles confusions dans les inscriptions de l'Iénisséi [et celle de l'Ongin].

On peut encore remarquer que les consonnes qui peuvent se présenter au commencement des mots sont *q*, *k*, *t*, *b*, *j*, *s*, *č*, très rarement, *n*, *m*, *š* et, seulement dans des

[1]) Concernant ces sons-là, comp. Radloff, *Phonetik*, p. XVI—XVII et § 148 et suiv.

mots empruntés au chinois, *l*, jamais *γ*, *g*, *d*, *ŋ*, *r*, *z* et, paraît-il, *p*. Quand, au commencement d'un mot écrit, on trouve un signe représentant un de ces sons (ou les groupes *nd*, *nč*, *ld*), on doit toujours considérer ce signe comme précédé d'une voyelle sous-entendue (comp. plus haut), tandis que le reste des consonnes est équivoque 18
à cet égard[1]). On doit, au contraire, faire ressortir que toutes les consonnes simples, entre autres aussi *γ*, *g*, *d*, peuvent figurer aussi bien à la fin de mots ou de thèmes que dans le corps.

Nous trouvons donc, avec certaines restrictions, à côté 188
des sons sourds *q*, *k*, *t*, (*p*) et *s*, les sons sonores *γ*, *g*, *d*, (*b*) et *z*, et les différents signes de ces deux séries sont toujours employés avec la plus grande précision et ne se confondent jamais. En s'appuyant spécialement sur les langues turques du Nord-Est, on à supposé généralement jusqu'ici que, partout où ils se trouvent dans les langues turques, les susdits sons sonores résultent d'un »affaiblissement« secondaire des sons sourds correspondants, et que cet affaiblissement s'est produit particulièrement devant une voyelle (Radloff, *Phonetik*, §§ 147, 269—281, 308—334; comp. Vámbéry, *Etymolog. Wörterb. d. turko-tatar. Sprachen*, p. XV). Or, un examen approfondi montrera que cette explication ne donne satisfaction que dans une minorité de cas et que, le plus souvent, elle porte

[1]) [En effet, tous les signes consonnes sont en même temps signes syllabes: ils désignent non seulement telle ou telle consonne, mais aussi une syllabe composée de la consonne en question *précédée* d'une voyelle. La valeur de cette voyelle est en général *a* ou *ä*, respectivement, de sorte que , par exemple, veut dire *aq* ou simplement *q*, *äk* ou *k*, *aγ* ou *γ*, *and* ou *nd*. Dans certains cas, la voyelle qui précède la consonne a d'autres valeurs; ex. *oq*, *uq*, *yq*, *ök*, *ük* (soit *q*, *k* devant *o*, *u*, *y* ou *ö*, *ü*), *ič*, cf. p. 30. Que les consonnes fussent dénommées, en tant qu'éléments alphabétiques, par leur valeur-syllabe, c'est ce que nous montre un fragment d'alphabet runiforme, avec transcription en écriture manichéenne, trouvé à Turfan et publié par A. von Le Coq dans son travail intitulé *Köktürkisches aus Turfan*, Sitz.-Ber. Preuss. Akad. Wiss. 1909, p. 1050—2.]

à faux ou ne peut être appuyée que par des suppositions arbitraires. Nos inscriptions nous apprennent ultérieurement que déjà la plus ancienne phase des langues turques que nous connaissions a eu les deux séries de sons, distinguées avec précision l'une de l'autre et indépendantes de toute influence extérieure[1]), et la répartition des deux séries concorde, pour le fond, exactement avec ce que nous trouvons dans les langues turques du Sud
189 et de l'Asie Centrale, p. ex., l'osmanli et le djagataï. Ces faits nous conduisent avec nécessité à une conclusion analogue à celle où l'on est arrivé pour les langues indo-européennes, par exemple, à l'égard du système primitif des voyelles ou des consonnes vélaires et palatales, savoir que, dans les sons sonores des langues turques nous n'avons pas une différenciation postérieure et plus ou moins fortuite des sons primitifs sourds, mais que, à côté de *q*, *k*, *t*, *s*, qui peuvent figurer dans toutes les positions, et différemment de ceux-ci, les langues turques ont eu, dès l'état primitif (ou du moins, d'un commun accord antérieurement à toute époque abordable à la science), sauf au commencement des mots, une série de sons sonores, *γ*, *g* (*ǧ*), *d* (*ð*), *z*, et en outre *b*, figurant dans toutes les positions, à côté de *p* qui ne figure pas au commencement des mots[2]). C'est donc ce système primitif que nous trouvons conservé, de la manière la plus parfaite, dans la langue ancienne turque des inscriptions. C'est ce même système qui a été directement continué dans les langues

[1]) Dans *Denkm. Kül T.* et ses éditions postérieures, M. Radloff suppose une vaste confusion de consonnes sourdes et de consonnes sonores, surtout *t* et *d*, partiellement aussi *q* et *γ*, *k* et *g*; par conséquent il introduit, dans la transcription, de nombreux changements motivés par la théorie ou réglés sur les formes des idiomes turcs modernes. Je considère un pareil procédé comme mal fondé et, sous ce rapport aussi, je m'en tiens strictement à la désignation telle que la donne l'original.

[2]) [Il se peut faire qu'un état préhistorique de la langue ait présenté, à côté de ces consonnes, dont nous allons préciser le rôle, d'autres occlusives sonores figurant au commencement des mots et qui ont pu être conservées dans les langues turques du Sud?]

turques du Sud et de l'Asie Centrale, toutefois avec certaines modifications postérieures, par exemple, l'extension, surtout en osmanli, du domaine des sons sonores ou la diphthongaison des voyelles en remplacement de ces mêmes sons. Loin d'avoir »conservé, de la manière la plus parfaite, le caractère spécifique turc« (Radloff, l. c., § 334), le système phonétique des langues turques du Nord-Est présente en général, à mon sens, beaucoup plus d'écarts du système primitif que ceux des autres langues turques. Un point qui en fournit un exemple éclatant, c'est précisément la manière dont les deux séries mentionnées de consonnes se répartissent dans ces langues (qui ont en général les sons sourds au commencement et à la fin des mots, les sons sonores dans le corps des mots, devant une voyelle, avec toutefois certaines différences dans les différentes langues). Mais ici même il y a beaucoup de phénomènes qu'on ne saurait expliquer qu'en supposant l'existence primitive des sons sonores à côté des sons sourds et indépendamment du système actuel.

Parmi les sons sonores, *γ* est prononcé aujourd'hui comme fricative pharyngale = arabe ع, tandis que *g* est occlusive vélaire ou palatale (remplacée souvent, toutefois, par des fricatives *ġ* ou *j*). Il est impossible de décider si la prononciation ancienne turque a été la même qu'aujourd'hui, ou si la différence des deux sons a pu par exemple tenir seulement au lieu d'articulation, sans porter en même temps sur leur mode de formation; peut-être ont-ils été, tous deux, tantôt occlusives (surtout le *g*), tantôt, et même le plus souvent, fricatives (*γ*, *g*). Concernant *b*, qui en tout cas au commencement des mots n'a pu être qu'occlusive, voir p. 51—53 (24—26). Plusieurs 190
difficultés se rattachent à la question de la valeur de *d* et de la répartition de *d* et de *t*, surtout au commence-

ment des affixes. Si l'on considère tous les faits relatifs à cette question, on est porté à supposer que le son désigné par les caractères ⋟ et ×, n'a pas été l'occlusive *d*, mais plutôt la fricative *ð*, δ[1]). Bien que ce son n'existe aujourd'hui, à ce qu'il semble, dans aucune des langues turques, son existence à une époque antérieure est en tout cas accusée par le changement respectivement en *j*, *i* ou en *z*, *s* dans les langues modernes, à la fin des thèmes ou dans des formations »amorphes«; car ce changement ne peut absolument pas partir directement de l'occlusive *d*, mais seulement de *ð*, soit que ce son ait existé de prime abord ou que, de bonne heure, il ait, à son tour, remplacé l'occlusive *d*. (Le changement de *d* [*ð*] en sifflante [*z*] dans les dialectes de l'Abakan, doit en tous cas être antérieur à la loi qui y règle aujourd'hui la répartition des sons sourds et des sons sonores, et qui a amené, en des cas déterminés, surtout à la fin des mots, le changement de *z* en *s*. J'ajoute que tout ce phénomène est présenté dans Radloff, *Phonetik*, §§ 274, 338 comme un »affaiblissement« de *t* [conservé, en soïon, qui a encore *d* dans le corps des mots devant une voyelle, et en iakoute], »affaiblissement« fortuit, ayant lieu dans certains cas et par lequel *t* se transformerait en *j* ou en *s* respectivement; comp. Vámbéry, *Etym. Wörterb.*, p. XVI, où l'historique de ce phénomène reste tout à fait obscur). La supposition ci-dessus exposée expliquerait aussi pourquoi après *n* et *l* on n'écrit jamais *d*; en effet, nous voyons que toutes les langues qui ont ailleurs le son *ð* (par ex., l'islandais, le danois, le grec moderne, etc.), l'évitent, pour des causes physiologiques évidentes, après *l* et *n* et l'y remplacent, règle générale, par l'occlusive *d*. Voilà sans doute pourquoi l'on a formé des

[1]) [De même en ouigour. Dans les manuscrits ouigours écrits en alphabet arabe on exprime toujours le *d* par ذ, c.-à-d. ð.]

signes particuliers, pour les combinaisons *nd* et *ld*, combinaisons où entre l'occlusive *d*, qui en dehors de ces cas n'a pu figurer qu'assez rarement, et, pour cette raison, on a pu regarder comme superflu de l'exprimer seule par un signe particulier. Si, à côté de ces signes, on écrit aussi *n*, *l* + *t* (comp. *bäŋkü*, dans les inscriptions de l'Iénisséi, au lieu de *bäŋgü*, voir p. 52 [25]), c'est qu'on aura trouvé plus naturel d'exprimer ce son occlusif par *t* que par la supposée fricative *d* (de même, en certains cas, après *r*, dans des affixes commençant d'ailleurs par *d*, ou dans des formes comme *yty* pour *yð-dy*?, voir p. 48—49 [22]). — J'ajoute que, si l'on a aussi formé un signe particulier pour la combinaison *n* + *č*, c'est indubitablement que, dans la prononciation de cette combinaison, il y a eu quelque différence d'avec les sons ordinaires *n* + *č*; mais cette différence a-t-elle porté sur *n* (*ń* palatal?) ou sur *č* (*ǯ*, *dj*?)? C'est ce qu'on ne peut pas décider.

Comme exemple de redoublement de consonnes pour- 18
rait servir ᛕᛉᛉᚴ *illig* (de *il*, peuplade, empire + *-lig*). Toutefois on omet souvent de redoubler les consonnes en de pareils cas.

Nous allons maintenant examiner de plus près les divers signes de consonnes.

ᚺ, ᛩ, ᛇ.

ᚺ est le signe ordinaire de la vélaire occlusive sourde *q* (voir plus haut, p. 40 [17] et p. 41 [18] note), qui peut figurer en combinaison avec chacune des voyelles vélaires, *a*, *o*, *u* et *y*, par exemple, ᚲᛯᚺ $q^a\gamma^a n$, khan, ᛇᚲᚺ *qul*, esclave, ᛁ᛬ᛇᚴᚺ *qylm^{y}š*, fit; ᛇᚺ *-qa*, terminaison du datif (= ouig.) comme ᛇᚺᚲᛯᚺ $q^a\gamma^a nqa$, au khan, ᛇᚺᚴᚼᛞ j^azyqa, à la plaine; ᚺᚺᛇᚲᛇ *qulq^{a}q*, oreille (ouig. id.), ᚺᛇᚩᛞ j^abl^aq, mauvais, lâche (= ouig.).

A côté de ᚺ et alternant avec ce signe figurent cependant deux autres signes, plus limités dans leur emploi,
19 savoir ᚾ, dont l'emploi n'a lieu qu'après ou devant la voyelle *y* (ᛚ), et ᛇ (Ién. ᛏ), celui-ci ne s'employant qu'après ou devant les voyelles *o*, *u* (ᚬ), par exemple, ᛖᛚᚴ II E 14 = ᛖᛚᚨ ibd. *qyldy*, il fit, ᚨᚼᛚᚴ I NE = ᚺᚼᛚᚺ I N 2 *qyrq*, quarante; ᛋᚨᚼᛚᚴ II E 17 et ailleurs = ᛋᚺᚼᛚᚺ I E 20 *qyrqᵘz*, Kirghiz; ᛋᛚᚴ *qyz*, fille, ᛇᛒᚴᛁᚭ *bᵃlyqda*, dans la ville; — ᛁᚬᛇ = ᛁᚬᚨ *qul*, un esclave; ᛏᚬᛇ II E 3 et ailleurs = ᛏᚬᚨ I E 2 *qop*, tous; ᛋᚬᛇᛝ souvent = ᛋᚨᚬᛝ II E 1, S 9, ᛋᚨᚬᛟ Ién. XXV,8, 324, *toquz*, neuf (nom de nombre); ᛟᛒᛝᛚᛇᛝ I S 13 = ᵒᛚᚨᚬᛝ I S 12 *toqytdᵘm*, j'ai fait tailler; ᛚᛇᚼᚭᚬᚭ *bujᵘrugy*, son (ses) grand(s) officier(s).

ᚴ, ᚱ.

ᚴ est l'explosive palatale *k*, et peut figurer combinée avec chacune des voyelles palatales *ä*, *i*, *ö*, *ü*, par exemple, ᛚᚺᛉᚴ *kᵃlti*, il vint, ᛚᛉᛚᚴ, ᛚᛚᚴ *kiši*, homme, ᚺᛖᛚᚺᛉᚺᚴ *kül‿tigⁱn*, n. pr., ᚴᚺᚴ *kök*, bleu, ᛋᚺᚴ *küŋ*, une esclave, ᛇᚴᛉᛚᚭ *jirkä*, au pays, ᚴᛉᛖᛟ *bᵃglⁱk*, principauté, noblesse.
20 A côté de ᚴ, et avec la même valeur phonétique, figure ᚱ (ailleurs ᛒ; comp. Donner, *Wörterverzeichn.*, p. 24), mais seulement après ou avant *ö*, *ü* (ᚺ), par conséquent parallèle à la consonne vélaire ᛇ, par exemple ᚴᚺᚱ I E 3 (ᛒᛚᚴ Ién. V,81; comp. Donner, l. c., p. 18) = ᚴᚺᚴ *kök*, bleu; ᚺᛖᛚᚺᛉᚺᚱ I E 26, W = ᵒᛉᚺᚴ *kül‿tigⁱn*, n. pr.; ᚺᚺᚱ I E 4, 8 = ᚺᚺᚴ II E 5, 8 *kün*, soleil, jour; ᛉᚺᚱ I S 10 *öküš* = ᛉᚴᚺ II N 7 *ökᵘš*, nombreux; ᚺᚱᚼᚺ I S 8 = ᚺᚴᚺᚼᚺ ibd. *ötükᵃn*, nom propre de la »forêt natale« des Turcs; ᛁᛟᛉᚭᚱᛩ I E 2 ᛁᛟᛋᚭᚴ[ᚺᛩ] II E 3 *jükᵘndᵘrmⁱš*, il fit se baisser; ᚱᛉᚺᚢ *türk*[1]), turc; ᚱᚷᛟᛉᛚᛝ *bilmᵃdük*, ignorance.

[1]) Le *r* intermédiaire n'empêche donc point que dans ce seul mot *ü* influe sur la figuration de *k*. Ou peut-on supposer la prononciation dissyllabique: **türük*?

𐰴, 𐰍.

Parallèlement aux sons sourds *q* et *k* dont on vient de parler, nous avons pour les sons en *g* correspondants les deux signes 𐰴, que je transcris *γ* et qui ne s'emploie qu'avec les voyelles vélaires, et 𐰍, *g*, en combinaison avec des voyelles palatales[1]). Aucun de ces sons ne peut figurer au commencement des mots, tandis que, dans d'autres positions, ces sons reparaissent très fréquemment, et ils se sont conservés là où les langues modernes les ont modifiés ou rejetés[2]); par exemple, 𐰖𐰴𐰃 *$q^aγ^an$*, khan, 𐰴 *^aγy*, richesse, 𐰴𐰋 *$j^aγy$*, ennemi; 𐰃𐰍𐰴𐰣 *tig^in*, prince, 𐰇𐰍𐰴𐰣 *bilgä*, sage, 𐰴𐰍 *$t^āgi$* (après un datif) jusque; 𐰴𐰢 *$t^aγ$*, montagne, 𐰴𐰃 *$q^ap^yγ$*, porte (osm. *qapu*); 𐰍𐰣 *$b^āg$*, prince, chef, 𐰍𐰽𐰴𐰣 *bit^ig*, écrit, 𐰍𐰉𐰴𐰣 *bil^ig*, savoir, sagesse; de même 𐰍𐰽 *$-t^āg$*, tout comme, particule affixe qui n'est pas soumise à l'harmonie des voyelles, par exemple, 𐰍𐰽𐰴𐰉𐰃𐰣 *$börit^āg$*, comme un loup, des loups, 𐰍𐰽𐰖𐰆 *$qoɣt^āg$*, comme un mouton, des moutons.

Entre d'autres terminaisons qui contiennent ces sons, 21
on peut signaler l'affixe adjectif extrêmement fréquent 𐰴𐰇 *$-l^yγ$*, 𐰉𐰉 *$-l^ig$*, comme 𐰴𐰇𐰖𐰴𐰃 *$q^aγ^anl^yγ$*, ayant un khan, 𐰴𐰇𐰜𐰓 *$b^ašl^yγ$*, ayant une tête, 𐰉𐰉𐰠𐰴𐰽 *tizlig*, ayant des genoux. — Une particularité du dialecte de nos inscriptions qui se trouve aussi en ouigour c'est la terminaison *γ*, *g* à l'accusatif, comme 𐰉𐰣𐰇 *süg*, acc. de *sü*, armée, 𐰴𐰖𐰴𐰃 *$q^aγ^an^yγ$*, 𐰉𐰃𐰍𐰴𐰽 *tig^in^ig*, 𐰉𐰉 *$^ar^ig$*, homme (de même, par ex., Lén. XXV,28), etc.[3]) — Une autre particularité de la langue des inscriptions, est l'usage de *γ*, *g* dans les affixes de la 2e

[1]) [Cf. p. 43 (189); les deux sons ont probablement toujours un caractère fricatif, γ, g, abstraction faite de la combinaison ŋg, cf. p. 52 (25).]

[2]) Comp. Radloff, *Phonetik*, §§ 269, 363—364.

[3]) Sans oser faire l'historique de cette terminaison, je crois qu'il faut voir dans la terminaison *-i*, *-y* de l'accusatif en turc-osman, dans le dialecte d'Aderbeïdjan et en iakoute une forme amuie de la susdite ancienne terminaison; la terminaison *-ni* au contraire si commune en d'autres idiomes turcs, est empruntée à celle du pronom, tels que *buny*, accusatif de *bu*, celui-ci (proprement *bun-y*).

personne du sing. et du plur. du prétérit des verbes, au lieu de *ŋ* que nous rencontrons dans toutes les langues apparentées, par exemple, 𐰴𐰼𐰇𐰃 *b^{a}rd^{y}γ*, tu allas, 𐰴𐰍𐰇𐰃 *qyld^{y}γ*, tu fis, 𐰉𐰇𐰚𐰃 *ölt^{i}g*, tu mourus[1]); 𐰋𐰴𐰼𐰇𐰃 *b^{a}rd^{y}γ^{y}z* I SE vous allâtes (mais 𐰇𐰚𐰼𐰇𐰃 *b^{a}rd^{y}ŋ^{y}z*, Atlas Radl. pl.XXVI, 4, tombeau à Askhete), 𐰋𐰉𐰇𐰓 *^{a}rt^{i}g^{i}z*, vous fûtes (mais 𐰇𐰚𐰇𐰓 *^{a}rt^{i}ŋ^{i}z*, lén. XXI,340). Mais, adapté aux substantifs, l'affixe de la 2^{e} personne a en général *ŋ* (comp. plus bas 𐰚), et c'est pure exception, à peine même dans le mon. I, si *γ*, *g* a pénétré jusqu'ici, comme 𐰉𐰆𐰉× ^{a}*dgüg*, ton bien I E 24 = II E 20; 𐰴𐰚𐰃 *buŋ^{y}γ*, ta peine I S 8. 𐰉𐰖[𐰆] [*sö*]*ŋük^{i}g* II E 20 = 𐰚𐰆𐰖𐰚𐰆 *söŋüküŋ* I E 24, tes ossements; 𐰋𐰉𐰓𐰇𐰇 *tör^{ü}g^{i}n* II E 19 = 𐰋𐰚𐰇𐰓𐰇 *törüŋ^{i}n* I E 22, tes lois (acc.).

22 𐰔, 𐰇.

Pour *t* l'on a les deux signes 𐰔 (mon. III 𐰨, Ongin 𐰩, Lén. 𐰪) et 𐰇, le premier pour les voyelles vélaires, l'autre pour les voyelles palatales, mais évidemment sans différence de prononciation, par exemple, 𐰴𐰔 *t^{a}γ*, montagne, 𐰋𐰃𐰸𐰔 *toquz*, neuf (9), 𐰔𐰃𐰚𐰔 *t^{a}ŋut*, Tangout (n. pr.), 𐰔𐰴𐰆 *sy^{y}γ^{y}t*, lamentation, 𐰔𐰃 *ot*, feu, 𐰆𐰔 ^{a}*ty* 1^{0} son nom, 2^{0} son cheval, 𐰆𐰔𐰸 ^{a}*lty*, six, 𐰃𐰃𐰔𐰸 ^{a}*ltun*, or; — 𐰆𐰓𐰚𐰇 *t^{a}ŋri*, ciel, 𐰋𐰉𐰆𐰇 *tig^{i}n*, prince, 𐰃𐰓𐰚𐰇 *türk*, turc, 𐰓𐰋𐰇 *t^{a}m^{i}r*, fer, 𐰇𐰓𐰚𐰇 *tört*, quatre, 𐰆𐰇𐰆𐰣 *jiti*, sept.

En fait d'affixes commençant par *t*, nous trouvons au locatif (et à l'ablatif?) *-ta*, *-tä* au lieu de l'ordinaire *-da*, *-dä* après *l* (*r*, *n*) [cf. p. 45], comme 𐰸𐰔𐰸𐰃𐰣 *jolta*, sur le chemin, 𐰸𐰇𐰓𐰚𐰍 *köŋ^{ü}ltä*, dans le cœur, 𐰸𐰇𐰓𐰣 *j^{i}rtä* I S 13, à un lieu, 𐰸𐰇𐰚𐰓𐰇 *örp^{ä}ntä*, à Eurpen(?). — De même, au prétérit, *-ty*, *-ti* au lieu de *-dy*, *-di*, en général après *l* et *r* ainsi qu'après *d*, qui alors s'efface, comme 𐰆𐰔𐰸 ^{a}*lty*, il prit, 𐰆𐰇𐰓𐰚 *ölti*, il mourut; 𐰆𐰇𐰓 ^{a}*rti*, il fut, 𐰆𐰇𐰓𐰚𐰍 *körti*, il vit, voyait,

[1]) [Cependant l'inscription de Tonyoukouk présente la terminaison *ŋ*: 𐰚𐰃𐰍𐰆𐰸 *ičikdiŋ*, tu es rentré, l. 3.]

𐰾𐰇𐰛𐰚 *birtⁱm*, je donnai, 𐰾𐰇𐰛𐰸 *ölᵘrtⁱm*, je tuai; 𐰚𐰆𐰚 *yty*, il envoya (*yd-* + *-dy*), 𐰾𐰇𐰚 *igⁱtⁱm*, je relevai, rétablis (*igid-* + *-di*). En outre le nom verbal en *-tuq*, *-tük* à côté de 23
-duq, *-dük*, comme 𐰴𐰺𐰚𐰆𐰴𐰃 *boltûqynda*, lorsqu'il était devenu; 𐰋𐰇𐰛𐰚 *birtük*, donné, don[1]).

𐰣, ×.

Les signes de *d* sont 𐰣 avec les voyelles vélaires, × avec les palatales; ils ont sans doute partout la valeur fricative de ð, δ, comp. p. 44 (190). Cette consonne ne figure point au commencement des mots, mais souvent dans le corps, plus rarement à la fin, par exemple, 𐰍𐰣 *ᵃdᵃq*, pied (ouig. *adaq*, t. or., osm., etc. *ajaq*), 𐰖𐰏× *ᵃdgü*, bon; 𐰽𐰣𐰃 *jᵃdᵃγ*, qui marche à pied, fantassin (ouig. *jadaγ*, t. or. *jajaq*, osm. *jaja*), 𐰃𐰣𐰴 *budᵘn*, peuple (ouig. *budun*), 𐰚×𐰚 *idi*, maître; 𐰣𐰀 *šᵃd*, I E 14, 17, 27, etc., titre d'un haut dignitaire, ×𐰚 *ᵃšid*, écoute, ×𐰖 *öd*, temps.

Le sens de ces signes ressort le plus manifestement de certains affixes (comp. plus haut, *t*) comme locatif (et ablatif) 𐰴𐰣 *-da*, 𐰴× *-dä*, par exemple, 𐰴𐰣𐰽𐰆 *tᵃγda*, sur la montagne, 𐰴𐰣𐰀𐰴 *bᵃšda*, à la tête (sur le sommet, etc.), 𐰴𐰣𐰆𐰼𐰃 *jurtda*, à la yourte, 𐰴𐰣𐰼𐰴 *bᵃlyqda*, dans la ville, 𐰴×𐰚𐰸𐰋 *tᵃŋridä*, au ciel, 𐰴×𐰸𐰚𐰉 *jirdä*, dans le pays (= 𐰴𐰋𐰸𐰉 *jⁱrtä*, p. 48 [22]); ou le prétérit (l'imparfait) 𐰚𐰣 *-dy*, 𐰚× *-di*, par exemple, 𐰚𐰣𐰆𐰃𐰆 *tutdy*, il tint, 𐰚×𐰋𐰚 *itdi*, il fit, 𐰚𐰣𐰻𐰃 *učdy*, il s'envola, 𐰾𐰣𐰽𐰴 *bᵃsdᵘm*, je comprimai, attaquai, 𐰾𐰣𐰲𐰃𐰴 *buzdᵘm*, je dévastai, 𐰚×𐰏𐰋 *tᵃgdi*, il atteignit, attaqua, 𐰚𐰣𐰽𐰴 *bᵃrdy*, il alla (après *r* autrement en général *t*, comp. p. 48 [22]), 𐰾𐰣𐰾𐰚𐰣 *udymᵃdᵘm*, je ne dormais pas, 𐰾×𐰚𐰋𐰚 *bitidⁱm*, j'ai écrit; en outre le nom verbal en *-duq*, *-dük*,

1) [Cf. p. 44—45 (190). Citons le cas inverse de la terminaison adverbiale 𐰚𐰆, 𐰚𐰋 *-ty*, *-ti*, après une voyelle, à côté de 𐰚𐰣, 𐰚× *-dy*, *-di*, après une consonne, ex. 𐰚𐰋𐰖𐰏× *ädgü-ti*, bien, 𐰚𐰣𐰽𐰆𐰋 *qatyγ-dy*, durement, 𐰚×𐰏𐰸 *jig-di*, supérieurement, mieux. Cf. les formes telles que 𐰚𐰃𐰣𐰽𐰆 *tγda-qy*, qui est sur les montagnes, 𐰚𐰽𐰃𐰸𐰴𐰆 *tabγač-γy*, qui est en Chine.]

par exemple, 𐰚𐰆𐰞𐰆𐰣 *učduqda*, quand il s'envola, 𐰃𐰍𐰴𐰀 *t^{a}gdük*, assaut, 𐰃𐰍𐰾𐰉𐰇 *bilm^{a}dük*, ignorance.

Comp. avec *t* et *d* plus loin 𐰘, 𐰽.

1.

Il ne peut y avoir aucun doute que ce signe ne signifie *p*, sans distinction aucune suivant la sorte de voyelles que contiennent les mots en question. 1 figure le plus souvent comme finale, surtout dans les gérondifs en *-p*
24 (et aussi *-pan*, *-pän*) si extraordinairement fréquents ici comme dans tous les idiomes turcs[1]), par exemple, 𐱁𐰾𐱁 *tut^{u}p* (ou *tut^{a}p*), 𐰚𐱁𐰾𐱁 *tut^{u}p^{a}n*, tenant, ayant tenu, 𐰚𐰆 *^{a}l^{u}p*, prenant (*aly* dans la locution 𐰇𐰾𐰉𐰇𐰚 *^{a}ly ‿ birm^{i}š* est une autre formation du gérondif, voir p. 34 [11]), 𐰚𐰆𐰾𐰃 *bol^{u}p* ou *-^{u}p* (voir p. 37 [14]), étant devenu, 𐰉𐰋𐰍 *k^{a}l^{i}p*, 𐰘𐰚𐰋𐰍 *k^{a}l^{i}p^{a}n*, venant, étant venu, 𐰉𐰉 *tip*, disant, etc. De même 𐰚𐰆 *^{a}lp*, vaillant, 𐰉𐰾𐰴 *qop*, tous.

Dans le corps des mots aussi, 1 figure assez souvent, par exemple, 𐰚𐰘𐰋𐰚𐰘𐰇𐰾𐰇 *t^{a}m^{i}r ‿ q^{a}p^{u}γqa*, à la porte de fer, 𐰚𐰚𐰃 *t^{a}pa*, contre, 𐰇𐰘𐰚𐰘𐰇 *tüpüt*, le Tibet.

Au contraire, le son *p*, ici comme dans la plupart des idiomes turcs et mongols, semble ne pas figurer au commencement des mots, où il est remplacé par *b* (si certaines langues turques, et particulièrement des langues du Nord, ont aujourd'hui le *p* dans cette position, c'est que très certainement il n'y faut pas voir un trait primitif, mais au contraire une évolution postérieure). Les seuls exemples qu'on ait de 1 écrit au commencement des mots, sont les noms de peuple 𐰾𐰋𐰚:𐰋𐰚 I E 4, II E 5, noms inconnus, et le thème 𐰚𐰆 dans 𐰦𐰾𐰚𐰆 I E 19 (comp. 𐰾𐰚𐰆𐰾𐰉𐰴 I E 1, 13, II E 3, 12), ainsi que 𐰆𐰇𐰋𐰃𐰚𐰆 II S 13, qui doit être apparenté avec le mot précédent. Il est in-

[1]) Voir par ex. Mirza Kasem-Beg, *Gramm. d. türk.-tatar. Sprache*, Leipzig 1848, p. 140 et suiv., § 312—317.

dubitable que partout ici l'on a une voyelle *a* précédant *p*: $^{a}p^{a}r$ $^{a}pur^{y}m$, $^{a}p^{a}m^{y}z$[1]), $^{a}pa_t^{a}rq^{a}[n]$.

𐰉, 𐰚 (𐰛).

Pour *b* l'on a deux signes: avec les voyelles vélaires, 𐰉 (et diverses variantes dans les inscriptions de l'Iénisséi, voir p. 30 [9]); avec les voyelles palatales, 𐰚 (I NE 𐰛; autres variantes 𐰜, 𐰝 et 𐰞; voir ibd.). Entre ces deux signes il n'y a, certainement, pas eu de différence phonétique. A 25
l'encontre des sons mentionnés dans ce qui précède, *b* a sa place spéciale au commencement des mots, tandis que *p* semble y faire défaut, par exemple, 𐰆𐰉 *bu*, celui-ci, 𐰆𐰣𐰆𐰉 *bud^{a}n*, peuple, 𐰃𐰣𐰇𐰆𐰉 *bolm^{y}š*, fut, et autres formes de la même racine, 𐰃𐰣𐰴𐰉 *b^{a}rdy*, il alla, 𐰓𐰉 *b^{a}š*, tête; 𐰋𐰚 *b^{ä}g*, prince, 𐰉𐰃𐰚 *bir*, un, 𐰇𐰉𐰉𐰃𐰚 *birlä*, avec, 𐰣𐰲𐰉𐰃𐰚 *birt^{i}m*, je donnai, 𐰋𐰲𐰃𐰚 *bit^{i}g*, écrit, 𐰉𐰉𐰴𐰚 *böri*, loup.

On doit remarquer spécialement qu'ici nous trouvons *b* dans les cas où la syllabe thématique se termine par une nasale et où tous les autres idiomes turcs (même l'ouigour), à la seule exception des langues méridionales telles que l'osmanli, ont permuté *b* en *m*. Ce point est donc un témoignage remarquable de l'ancienneté de notre langue, mais ne saurait servir de preuve péremptoire d'une plus proche parenté avec les idiomes turcs méridionaux[2]). Ainsi nous trouvons 𐰃𐰆𐰉 *buny*, accusatif, et 𐰇𐰢𐰆𐰉 *bunda*, locatif et adverbe, ici, de 𐰆𐰉 *bu*, celui-ci (ouig., djag., etc. *bu*, *muni*, *munda*, osm. *bu*, *bunu*, *bunda*); 𐰲𐰃𐰃𐰚 *bin^{i}p*, en montant (à cheval) (ouig., djag., etc. *min-*, osm. *bin-*); 𐰇𐰃𐰚 (𐰉𐰃𐰞 Ién. III,187, 𐰇𐰃𐰞 XIX,10) *biŋ*, mille (ouig.,

[1]) Ce thème *apa-* figure seulement combiné avec le thème 𐰀𐰇 *čū-* ou plutôt *äčü-*, dans les formes *äčüm_apam* et *äčümiz apamyz*, où *-m* et *-miz*, *-myz* doivent être les affixes pronominaux de la 1e personne, sing. et plur. Le sens exact de chacun de ces mots m'est inconnu, mais le tout signifie évidemment quelque chose comme mes, nos ancêtres, aïeux.

[2]) Comp., par exemple, J. Schmidt, *Die Verwandtschaftsverhältnisse der indogerm. Sprachen*, Weimar 1872, p. 19 et suiv.

djag., etc. *miŋ*, osm. *biŋ*); de même 𐰴𐰍𐰺 *b^{a}ŋgü*, éternel, 𐰚𐰇𐰍𐰺 *b^{a}ŋgü‿t^{a}š*, »pierre éternelle«, monument, et dans les inscriptions de l'Iénisséi 𐱅𐰾𐰴𐰍𐰺 *b^{a}ŋgüm^{i}n*, mon monument XXI,166, 𐰾𐰍𐰺 XXIX,29, avec 𐰾 au lieu de 𐰴, 𐰃𐰆𐰴𐰍𐰺 *b^{a}ŋkü‿q^{a}ja* XXXII,1 = 𐰃𐰆𐰴𐰍𐰾 *m^{a}ŋkü‿q^{a}ja* XXXII,37, rocher éternel, commémoratif, monumental (ce mot ne figure d'ailleurs que dans les langues ayant *m*: ouig. *mängü*, djag. *mängi*, altaï *möŋkü*, comp. mongol *möngke*); de plus 𐰃𐰾 *buŋ*, peine, chagrin, I S 3, 𐰣𐰍𐰃𐰾 *buŋs^{y}z* I S 5, II E 29, N 12, 14, 𐰚𐰃𐰍𐰃𐰾 *buŋsyz* Lién. XIX,213, sans peine (ouig. *mung*, *mungsuz*, djag., iakoute *mung*, comp. osm. *buŋal-*, être asphyxié, anxieux). Le seul mot
26 qui paraisse faire exception à cette règle, est 𐰴𐰾 *m^{a}n*, je, 𐰍𐰾 *m^{a}ŋa*, à moi, mais Lién. [et l'inscription de Tonyoukouk] 𐰴𐰺 *b^{a}n*, voir les citations dans Donner, *Wörterverz.*, p. 12 (comp. osm. *bän*, *baŋa*). Comp. 𐰾𐰃𐰚𐰍𐰍 *k^{ä}ŋüt^{a}rb^{a}n*, II E 18 = 𐰾𐰾𐰚𐰇 *-t^{a}rm^{a}n* I E 21, nom d'une localité.

Comme exemples de *b* dans le corps des mots ou à la fin je cite 𐰋𐰖𐰃𐰇 *t^{a}bγ^{a}č*, chinois[1]), 𐰋𐰃𐰾 *j^{a}bl^{a}q*, mauvais, lâche (ouig. *jablaq* ou *javlaq*), 𐰣𐰃𐰾 *j^{a}b^{y}z*, faible, vilain (ouig. *jabuz*, *javuz*, turc or. ياووز, osm. ياوز *javuz*), 𐰋𐰍𐰽 *s^{a}by*, sa parole (pas »sa renommée«) (ouig. *sab*, *sav*, *sau*), 𐰃𐰍𐰽 *sub*, eau (ouig. *sub*, *suv*), 𐰋𐰴𐰺 ^{ä}*bdä*, à la maison, 𐰣𐰋𐰺 ^{ä}*bin*, sa maison (acc.) (donc *äb* maison = ouig. *äb*, *äv*, osm. *äv*), 𐰋𐰣𐰼𐰋 *s^{ä}b^{i}n^{i}p*, se réjouissant (ouig. *säbin-*, *sävin-*, osm. *sävin-*).

Quant à la prononciation du *b*, il paraît qu'elle a varié selon la position de cette consonne dans les mots. Après les voyelles, elle avait, en tout cas, une valeur fricative, sans doute en fricative bilabiale, β (devenue *v*, *w*, dans la plupart des idiomes plus récents; cf. p. 48 et *d*, p. 49

[1]) Cf. dans l'auteur byzantin Théophylacte Simocatta VII, 7 et 9, le nom Ταυγάστ, soi-disant désignation d'»une ville importante, colonisée par les Turcs«, mais se rapportant évidemment à la Chine, comme l'a montré déjà Klaproth, dans ses *Mémoires relatifs à l'Asie* III, 1828, p. 261 sq.

[23]), donc *taβγač* (cf. Ταυγάστ), *äβ*, etc.; au commencement des mots (et après une consonne: *käŋütarban*, voir ci-dessus), elle se prononçait probablement en *b* occlusif. En transcrivant je me conforme strictement aux inscriptions et écris partout *b*.

𐰺, 𐰃, 𐰽.

Parmi ces trois signes 𐰃 représente *j* (*i* consonne, *y*) avec les voyelles vélaires, 𐰺 (Ién. XXXVII 𐰴?) avec les palatales; toutefois, du moins au commencement des mots, 𐰺 s'emploie aussi presque toujours devant la voyelle mixte *y*. Au commencement des mots ou des syllabes, ces deux caractères sont très communs, par exemple, 𐰾𐰍𐰃 *j^{a}γy*, ennemi, 𐰋𐰍𐰃 *j^{a}γ^{y}z*, brun, sombre, 𐰾𐰋𐰃 *j^{a}zy*, plaine, 𐰍𐰃 *j^{a}š*, 1^{0} âge, an, 2^{0} larme, 𐰾𐰢𐰇𐰋𐰃 *j^{a}r^{a}tm^{y}š*, (qui) a organisé[1]), 𐰇𐰢𐰃, 27
𐰇𐰃 (Ién. 𐰾𐰃) *joq*, non, 𐰇𐰘𐰇𐰋𐰢𐰃 *jurtda*, à la yourte; 𐰍𐰾9, 𐰍𐰺 *jir*, terre, pays, 𐰾𐰢𐰍𐰀𐰾9, ^{0}𐰀𐰺 *jigirmi*, vingt, 𐰾𐰋𐰾9, 𐰾𐰋𐰺 (𐰾𐰋𐰴 Ién. XXXVII,$_{43}$?) *jiti*, sept, 𐰋𐰋𐰺 (𐰇𐰴 ibd. $_{110}$?) *jüz*, cent; (𐰇𐰋)𐰇𐰾9 *jyl*(*qa*), (dans l')année, 𐰾𐰇𐰇𐰾9 (𐰾𐰃𐰍𐰴 ibd. $_{172}$?) *jylqy*, (troupeau de) chevaux, (𐰇𐰋)𐰍𐰾9 *jyš*(*qa*), (à la) forêt, 𐰋𐰍𐰢𐰾9, ^{0}𐰢𐰺 *jymš^{a}q*, mou, tendre. Il est très rare que *j* soit tombé au commencement des mots devant *y*, *i*, ce qui est souvent le cas dans les dialectes modernes[2]), par exemple, 𐰋𐰋𐰇 *yr^{a}q*, lointain, pas *jyraq*. Comme exemples des deux signes à l'intérieur des mots, je cite: 𐰇𐰋𐰃𐰢𐰍 *buj^{u}ruq*, officier, 𐰢𐰃𐰇𐰍𐰍 *b^{a}šl^{a}ju*, commençant, 𐰋𐰾𐰃𐰢𐰣𐰇 *ydm^{a}jyn*, je n'enverrai pas, 𐰋𐰺𐰾𐰋 *tij^{i}n*, en disant (afin que).

A la fin d'une syllabe, 𐰃 figure comme formant le dernier élément d'une diphtongue en *i*, par exemple, 𐰃 *aj* (*aï*), mois (accolé toujours, dans l'écriture, à d'autres mots, comme 𐰾𐰇𐰢𐰋𐰃 I N 13, *^{a}j‿^{a}rtuqy*, un mois plus (quatre

[1]) C'est sans doute ainsi qu'il faut lire aussi II E 1, dans le titre du khan: *täŋri jaratmyš*, »institué par le ciel« (non pas *jarytmyš*, »qui a illuminé le ciel«, comme je l'avais interprété dans ma *Notice prélim.*, p. 17 [297]).

[2]) Comp. Radloff, *Phonetik*, §§ 244, 247.

jours), 𐰉𐰃𐰠𐰆 II E 37 *biš^{i}nč^{a}j*, le cinquième mois, 𐰉𐰍 *b^{a}j*, riche, 𐰖𐰍𐰉 II E 37, 𐰖𐰍𐰍𐰉 III, 1, 5 *ujγur*, ouigour. (En fait de diphtongues palatales, il n'y a pas d'exemples; 𐰽 semble donc ne jamais servir de cette manière à la fin d'une syllabe?)

Pour désigner une valeur distincte, sans doute, mais peu différente, on emploie aussi, dans les inscriptions de l'Orkhon, 𐰾, que je transcris ici *i̯*, et qui ne figure qu'à la fin d'une syllabe, le plus souvent précédé de la voyelle *a*: 𐰴𐰾 *^{a}i̯^{u}γ*, pervers, mauvais, perversité[1]), 𐰋𐰋𐰾𐰍 *j^{a}i̯d^{u}m* II E 33, j'étendis, je dispersai, 𐰾𐰍𐰠𐰇 *čuγ^{a}i̯*, pauvre, 𐰾𐰍𐰠𐰇 *quyt^{a}i̯*, 28 nom propre de peuple. De même on trouve aussi 𐰾 après *o* dans 𐰽𐰃𐰾𐰯 *qoi̯-t^{a}g*, comme un mouton, et après *u* dans 𐰾𐰇𐰣𐰀 *^{a}zquyi̯a* I E 34, très peu, = *az*, peu, + l'affixe diminutif ou renforçant *-qyi̯a*, = *-qyna* (*-γyna*), en d'autres langues turques[2]). Les inscriptions de l'Iénisséi, au contraire, n'emploient pas ce signe. Seulement dans celle de Kemtchik, Djirgak (XXXVII), on trouve 𐰺, par ex., 𐰋𐰖𐰃𐰺𐰋 31 *t^{a}i̯l^{a}r^{u}m*, mes poulains(?).

[Le son désigné par ce caractère, qui dans presque tous les idiomes plus récents s'est confondu avec le *j* (*y*) ordinaire, était certainement différent du *j* (𐰍, 𐰽). Je m'étais déjà prononcé en ce sens dans l'édition première de ce travail, p. 192. Depuis, l'inscription de Tonyoukouk est venue apporter la preuve que le son en question comportait un élément nasal. En effet, le nom de Tonyoukouk (𐰚𐰚𐰍𐰋𐰢 *Tonjuquq* II S 14) s'y trouve écrit 𐰚𐰚𐰾𐰋𐰢 *Toi̯uquq*. En conséquence de quoi, Radloff s'est cru fondé à attribuer au signe 𐰾 la valeur d'un *n* mouillé (*ń*); pour ma part, je pencherais plutôt pour un *j* nasalisé (*j̨*), entraînant, probablement, une certaine nasalisation de la voy-

[1]) [Pas »vertueux, civilisé, civilisation«. Le vrai sens a été indiqué par F. W. K. Müller, Uigurica, 1908, p. 50, 55.]

[2]) Comp. *azγyna*, Radloff, *Wörterb.* I, p. 575; *Phonetik*, p. 239 § 399; p. 33. [En ouigour se trouve aussi l'affixe *-qy(j)a*, *-ki(j)ä*.]

elle qui précède, comme cela se voit encore en iakoute, en karagasse et en ouriankhaï, cf., par exemple, *ajyγ*, *aǰyγ* = iakoute *aǰy*, péché, *qoǰ*, *qoi*, brebis, mouton = ouriankhaï *qoǰ-um*, mon brebis. En langue ouigoure ancienne, on trouve, à côté de *ajyγ*, l'écriture *anjyγ* (F. W. K. Müller, *Uigurica*, p. 50).]

.

Ces caractères représentent les diverses nasales. A cette catégorie appartient le son figuré par , la nasale vélaire-palatale *ŋ* (ou *ṅ*). [Dans la plupart des inscriptions] ce même signe est commun à toutes les voyelles. [Seulement dans celles de l'Iénisséi on trouve les deux signes , , *ŋ*[1], et , dans la valeur de *ŋ*[2].]

Le son *ŋ* ne peut jamais figurer au commencement d'un mot. Quand nous trouvons écrit en pareil lieu, il y a toujours une voyelle sous-entendue qui précède , par exemple, *ᵃŋᵃr* (égal à l'ouig.), à lui, lui (datif), *ᵃŋ-ilki*, *ᵃŋ-ilik*, le premier, premièrement (*äŋ*, particule devant le superlatif et semblables). Voici d'autres exemples: *tᵃŋri*, ciel, *bᵃŋgü*, éternel (voir plus haut p. 52 [25]), *kün*, (une) esclave (à coté de *qul*, [un] esclave), *köŋᵘl*, cœur, esprit, *tᵃŋut*, Tangout, nom propre, *bulᵘŋ*, coin, point cardinal (ouig., koïbal, karagasse, mongol, bouriate id.), *sᵃŋün*, titre d'un haut fonctionnaire, emprunté, selon moi, au chinois *tsiang-kiun*, général. En fait d'affixes on peut remarquer *ŋ* comme désinence du génitif[1]), par exemple *mᵃnⁱŋ*, mon, à moi, *bizⁱŋ*, notre, á nous, *budᵘnʸŋ* I E 1, du peuple, *kül_tigⁱnⁱŋ* (cette formation est assez 29
rare dans les substantifs, car le génitif s'exprime presque toujours sans désinence particulière, et par l'affixe pos-

[1]) Après des thèmes se terminant en voyelle, il semble qu'on emploie la désinence *-nyŋ*, *-niŋ*: *bajyrqu-nyŋ* I E 35.

sessif ajouté au mot régissant, par ex. 𐰚𐰃:𐰆𐰕𐰇 *bud^{u}n ^{a}ty*, le nom [*at*] du peuple). 𐰖 *-ŋ* sert également d'affixe possessif pour la 2^{e} personne du singulier, pluriel 𐰣𐰖 *-ŋ^{y}z*, *-ŋ^{i}z* (comp. sous 𐰴, 𐰾, p. 48 [21]), par exemple 𐰖𐰍𐰴 *oγl^{y}ŋ* I E 24, ton (tes) fils, 𐰆𐰖𐰍𐰴 *oγl^{y}ŋ^{y}n*, acc., II E 20, etc.; en outre 𐰖 *-ŋ* constitue la désinence du pluriel pour la 2^{e} personne de l'impératif, par exemple 𐰖𐰽𐰚𐰘 *bil^{i}ŋ* I S 12, 13, II E 33, sachez, 𐰖𐰉 *^{a}š^{i}d^{i}ŋ* I E 22, écoutez. 𐰽𐰖 *-ŋa* forme le datif des pronoms et de l'affixe pronominal de la 3^{e} personne, par exemple 𐰽𐰖𐰢 *m^{a}ŋa*, à moi, 𐰽𐰖𐰚𐰋 *j^{a}šyŋa*, dans sa (*n^{e}*) année, 𐰽𐰖𐰃𐰚 *jir^{i}ŋä*, à son pays.

Le son *n* a les deux signes 𐰆 pour les voyelles vélaires et 𐰣 (qu'il faut bien distinguer de 𐰣 *z*) pour les voyelles palatales. Après 𐰚, cependant, aussi au sens de *y*, l'emploi de 𐰣 est plus fréquent que celui de 𐰆. Il n'y a que très peu de mots commençant par le son *n*, à peine d'autres que 𐰽𐰣 *nä*, quoi, quel, et ses dérivés 𐰽𐰇𐰣 *n^{ä}nčä*, combien, et 𐰖𐰣 *n^{ä}ŋ*, quelque chose, chose, bien, 𐰖𐰣𐰖𐰣 *n^{ä}ŋn^{ä}ŋ*, quoi que ce soit[1]). Au contraire nous avons *n*, par exemple dans 𐰚𐰆 *^{a}ny*, le (acc.), 𐰚𐰆𐰣 *q^{a}ny*, où, 𐰆𐰆, *on*, dix, 𐰆𐰴𐰣 *q^{a}γ^{a}n*, khan; 𐰣𐰉 *s^{ä}n* I S 8, tu, 𐰣𐰾𐰚𐰣 *tig^{i}n*, prince, 𐰢𐰣𐰚 *in^{i}m*, mon frère cadet (*ini*), 𐰣𐰣𐰗 *kün*, jour; 𐰆𐰚𐰍𐰗 *qyš^{y}n*, en hiver, 𐰆𐰃𐰋 *j^{a}z^{y}n*, au printemps (II S 2; cas instrumental; ici, après *y*, on écrit toujours 𐰆); 𐰇𐰢𐰆𐰚𐰣 *qyl^{y}nm^{y}š*, fut 30 fait (*qyl-* + *-yn*, signe du passif); 𐰆𐰚𐰴𐰣 I E 7 = 𐰣𐰚𐰆^{0} II E 7 et ailleurs, *q^{a}γ^{a}nyn*, son, leur khan (acc.), 𐰣𐰚𐰍𐰴 *oγlyn*, son, leur fils, etc.; 𐰆𐰍𐰕𐰕 *tut^{y}p^{a}n*, ayant tenu, 𐰣𐰍𐰽𐰖 *k^{ä}l^{i}p^{ä}n*, étant venu (comp. p. 50 [23—24]).

𐰢 est *m*, quelles que soient les voyelles du mot où figure cette consonne. Au commencement d'un mot, on trouve 𐰢 dans 𐰣𐰢 *m^{ä}n*, je (comp. p. 52 [26] sous 𐰸 et p. 55 [28] sous 𐰖); en outre, par exemple, 𐰖𐰾𐰢 *^{ä}mg^{ä}k*, peine; 𐰽𐰢𐰋 *j^{ä}mä*, puis, 𐰚𐰢𐰍𐰾𐰚𐰋 *jig^{i}rmi*, vingt. 𐰢 est très fréquent

[1]) [Comp. *Turcica*, p. 57—58.]

comme affixe de la 1re personne du singulier, par exemple 𐰋𐰃𐰠 *in^{i}m*, mon frère cadet (*ini*), 𐰋𐰉𐰍 *oγl^{u}m*, mon fils, au datif 𐰉𐰋𐰃𐰠 *in^{i}mä*, à mon frère cadet, 𐰉𐰋𐰚𐰇 *j^{a}šu^{u}ma* (𐰉𐰆𐰋^{0} *j^{a}šu^{u}mqa* II E 15), dans ma (*n^{e}*) année; au plur. 𐰇𐰋 *-m^{u}z*, *-m^{i}z*, comme 𐰇𐰋𐰃𐰍𐰴 *törüm^{i}z*, notre loi. Également dans les verbes, tels que 𐰋𐰔𐰉 *^{a}lt^{u}m*, je pris, 𐰋𐰴𐰍𐰠 *birt^{i}m*, je donnai, au pluriel 𐰇𐰋𐰔𐰉 *^{a}lt^{u}m^{u}z*, 𐰇𐰋𐰴𐰍𐰠 *birt^{i}m^{i}z*, et bien d'autres (remarquer cette dernière forme de la 1re personne du pluriel, différente de la forme ordinaire des langues turques: *-dyq*, etc.). — Concernant l'affixe du participe (et de l'indicatif) du prétérit 𐰚𐰋, 𐰃𐰋 *-m^{u}š*, *-m^{i}š*, voir plus loin, sous 𐰚. Avec à peu près le même sens, mais seulement comme une sorte de participe pur, se présente un affixe particulier 𐰉𐰋𐰲, 𐰉𐰋𐰆 *-γma*, *-gmä*, par exemple, 𐰉𐰋𐰆𐰍𐰴𐰇 *köt^{ü}r^{ü}gmä* II E 21 = 𐰚𐰋𐰍𐰴𐰇 *köt^{ü}rm^{i}š* I E 25, qui a élevé, 𐰉𐰋𐰆𐰍𐰠 *bir^{i}gmä*, qui a donné, I E 25, 𐰉𐰋𐰆𐰴𐰠 *bit^{i}gmä*, qui a écrit, I S 13, S E, 𐰉𐰋𐰲𐰏 *bar^{u}γma*, qui est allé, I E 24, II E 20[1]). — Avec 𐰋 *-ma-*, *-mä-*, on obtient, comme dans les autres langues turques, la forme négative des verbes, par exemple, 𐰋𐰘𐰋𐰃𐰓 *udym^{a}d^{u}m*, je n'ai pas dormi, 𐰋𐰘𐰋𐰉𐰃 *qylm^{a}d^{u}m*, je n'ai pas fait, 𐰇𐰋𐰖𐰍𐰠 *bilm^{a}z* (qui) ne sait pas, 𐰓𐰇𐰋𐰉𐰓 *bolm^{a}zun*, qu'il ne soit pas. (Je dois mentionner ici que dans les deux inscriptions I et II, en turc proprement dit, il n'y a aucun exemple de cet affixe de l'infinitif, qui dans la plupart des langues turques est d'ailleurs général: *-maq*, *-mäk* [𐰇𐰍𐰃𐰉𐰋𐰇 *^{a}rm^{a}q-čy-syn*? I E 6], tandis que nous trouvons dans III, 4, 9, 𐰃𐰇𐰋𐰚𐰆𐰲𐰃:𐰇𐰋𐰚𐰴𐰓𐰇 *qonušm^{a}q t^{a}rt^{u}šm^{a}q*.)

𐰲, 𐰚 31

représentant *r*, 𐰲 avec les voyelles vélaires, 𐰚 auprès des palatales. La confusion des deux signes est rare dans les inscriptions de l'Orkhon, comme 𐰃𐰋𐰲𐰣𐰍𐰼 *jük^{ü}nd^{ü}rm^{i}š*

1) [Sur le sens de ce participe, voir *Turcica*, p. 36—37 note.]

II E 3, au lieu de 𐰇𐰾𐰚⁰ I E 2, et ailleurs. Le son *r* ne figure jamais au commencement des mots; là où il paraît avoir cette position, il y a toujours une voyelle sous-entendue. En voici des exemples: 𐰋𐰺(𐰃𐰋) (*ⁱkin‿*)*ᵃra* I E 1, entre (les deux), 𐰴𐰣𐰺 *ᵃrtuq*, plus, surplus; 𐰋𐰣𐰽 *urty*, il frappa, 𐰋𐰢𐰺𐰴 *bᵃrdy*, il alla, 𐰋𐰺𐰃 *qᵃra*, noir; 𐰆𐰚(𐰾) (*on‿*)*ᵃrⁱg*, (dix) hommes (acc.), 𐰋𐰃𐰚 *ᵃrti*, il était; 𐰚𐰋𐰠 *bir*, un, 𐰽𐰚𐰚𐰋𐰠 *birlä*, avec, 𐰋𐰚𐰺𐰃 *tᵃŋri*, ciel, 𐰖𐰚𐰺𐰃 *türk*, turc.

Exemples de *r* en affixes: pluriel en *-lar*, *-lär* dans un petit nombre de noms de personnes comme 𐰚𐰽𐰆𐰠 *bᵃglᵃr*, plur. de 𐰆𐰠 *bᵃg*, prince, chef, dignitaire, 𐰾𐰺𐰇𐰾𐰴 *qunčᵘjlᵃrʸm*, mes princesses, épouses (comp. p. 36 [13]) (le plus souvent le pluriel n'a pas d'expression spéciale; surtout cette désinence ne figure jamais dans aucune forme verbale, où la 3ᵉ personne du pluriel est toujours la même qu'au singulier); 𐰾𐰺𐰽𐰋𐰴 *quryᵞᵃru*, en arrière, 𐰃𐰚𐰆𐰽𐰋 *ilgᵃrü*, en avant; le présent des verbes en *r* (participe et indicatif) comme 𐰺𐰋𐰺𐰇 *bᵃryr*, allant, il va[1]), 𐰚𐰽𐰋𐰠 *bilⁱr*, sachant, il sait, 𐰺𐰴𐰍 *jᵃšᵃjur*, étant âgé; les subjonctifs en 𐰺𐰸 *-sᵃr* et 𐰚𐰺 *-sᵃr*, comme 𐰚𐰺𐰋 *ᵃrsᵃr*, s'il est[2]); des dérivations transitives telles que 𐰾𐰣𐰺𐰴𐰣𐰺 *urturᵗʸm*, j'ai fait frapper, graver (*ur-* + *-tur*), 𐰾𐰃𐰚𐰽𐰃 *ölᵘrtⁱm*, je tuai (*öl-*, mourir + *-[t]ur*), 𐰋𐰃𐰚𐰽𐰃𐰽𐰸 *kᵃlürti*, il fit venir, apporta, (*käl-*, venir)[3]).

Je mentionne encore ici le singulier affixe verbal 𐰺𐰸, 𐰚𐰺 et, avec le *t* transitif, 𐰣𐰺𐰸, 𐰃𐰚𐰺, qui sans doute doit se vocaliser *-sʸrᵃ-t-*, *-sⁱrᵃ-t-* et se rapprocher du kirghiz *qansyra-*, perdre son sang (»sich verbluten«)[4]); par exemple

[1]) [Concernant la forme 𐰺𐰴𐰢𐰺 *barur*, v. *Turcica*, p. 63 note 1.]

[2]) Les formes en *-sar*, *-sär*, ne sont pas des participes, mais des subjonctifs, correspondant à *-sa*, *-sä* (3ᵉ personne) dans tous les autres dialectes turcs.

[3]) Comp. par exemple Mirza Kasem-Beg, *Gramm.*, §§ 218, 363.

[4]) Cité dans Radloff, *Phonetik*, p. 258 et 428; cf. le même, *Wörterbuch der Türk-Dialecte* II, p. 130. Comp. kirghiz *ojusra-*, karatchaï *ojsura-*, »die Besinnung verlieren« (*oï*, »Geist, Verstand«, ibid. I, p. 1041), kirghiz, altaï, etc. *öksürä-*, *öskürä-*, »verwaist sein« (*öksüs*, *ösküs* »Waise« de *ög*, mère), téleoute etc. *joqsyra-*, »verarmen, in Noth gerathen« (*joqsys*, *-syz*, »arm«); kasan *ālsirä-* »kraftlos werden, schwach werden, ermüden« et *ālsirät-*, »schwächen, schwach machen«, en kirghiz *elžirä-* »zerfallen, aus einander gehen« (*āl* en kas., kirgh., = arab. *hāl*?, »Kraft, Macht«. Voir Radloff, *Wörterb.*, sous les mots cités).

𐰃𐰞𐰍𐰚𐰇𐰃:𐰃𐰞𐰉𐰃 *ilsirᵃmiš qᵃγᵃnsʸrᵃmʸš* I E 13, 𐰃𐰞𐰴𐰉𐰃 *ilsirᵃt-* 32
miš, 𐰃𐰞𐰋𐰍𐰚𐰇𐰴 *qᵃγᵃnsʸrᵃtmʸš* I E 15, II E 13. Cet affixe, j'en suis convaincu, a ici, tout comme dans le mot kirghiz, un sens privatif, en sorte que, par exemple, *qaγan-syra-* signifie perdre le khan et la forme transitive, faire perdre à qn son khan, priver de son khan (»dékhaniser« pour ainsi dire [*sit venia verbo!*])[1]. Il faut sans doute relier cette formation à l'affixe *-syz*, *-siz*, privé de, sans, soit que *-syra-* représente *-syz-ra-*, ou que, supposition plus vraisemblable, *z* se soit changé en *r*.

𐰴, 𐰉 33

sont les signes de *l*: le premier, 𐰴, avec les voyelles vélaires (comp. plus haut, p. 40 [17]); l'autre, 𐰉, avec les palatales. Au commencement des mots turcs purs, *l* se comporte tout à fait comme *r*. Voici quelques exemples: 𐰴𐰃 1⁰ *ᵃlp*, vaillant, 2⁰ *ᵃlʸp*, en prenant, 𐰋𐰢𐰴 *ᵃlty*, six, 𐰃𐰢𐰴 *ᵃltʸm*, je pris, 𐰔𐰢𐰴 *ᵃltun*, or, 𐰃𐰢𐰴𐰍 *qᵃltʸm*, je restai, 𐰴𐰔𐰼 *qul*, un esclave, 𐰴𐰍𐰴𐰔 *olᵘrʸp*, étant assis[2]), 𐰴𐰋𐰗 *jyl*, an, 𐰃𐰞𐰴𐰋𐰍 *qylmʸš*, il fit, 𐰃𐰞𐰴𐰘𐰔 *oγlʸm*, mon fils; — 𐰖𐰉 *ᵃlig* (proprement *ällig*), cinquante, 𐰉𐰋 *il*, peuple, empire, 𐰴𐰖𐰉𐰋𐰢 *bilgä*, 34
sage, 𐰴𐰉𐰋 *kᵃlip*, en venant, 𐰋𐰍𐰉𐰍 *ölti*, il mourut, 𐰇𐰖𐰋𐰍𐰉𐰍𐰋 *kül‿tigin*; au contraire, 𐰇𐰆𐰴𐰉 II S 11 *lisün* = *Li-tsᶜün*

[1]) Voici les exemples des susdites formations qui se présentent dans nos inscriptions: I E 13 *ilsirämiš qaγansyramyš budunγ*, »les peuples qui avaient perdu leur indépendance et leur khan«; I E 15 = II E 13 *illigig ilsirätmiš*, *qaγanlγγγ qaγansyratmyš*, *jaγγγ baz‿qylmyš*, etc., »à ceux qui formaient un peuple (indépendant), il enleva leur peuple (c.-à-d. leur indépendance); ceux qui avaient un khan, il les priva de leur khan; il pacifia les ennemis, etc.«; de même I E 18 *illigig ilsirätdimiz*, *qaγanlγγγ qaγansyratdymyz*; I E 10 *türk budun ölüräjin uruγsyratajyn*, »je veux tuer le peuple turc et le rendrai sans postérité». [Dans toutes ses traductions, dès *Denkm. Kül T.* jusqu'à la plus récente, Radloff a complètement méconnu le sens de ces formes, qui a toutefois été confirmé de façon probante par nombre d'exemples dans les manuscrits ouigours trouvés au Turkestan oriental.]

[2]) Le thème *olur-* remplace une forme primitive **oltur-*, de même que les formes transitives *ölür-*, tuer, *kälür-*, apporter, remplacent **öltür-*, **kältür-*; voir p. 58 (31) sous le titre 𐰇, 𐰘.

encore de nos jours dans le dialecte de Canton (*Li-tsoan*, Schlegel, *Li-thsiouen*, Stan. Julien) nom propre chinois.

Des affixes contenant *l* sont, par exemple, -l^ar, -l^ar, voir p. 58 (31); -$l^{ų}\gamma$, -l^ig, voir p. 47 (21); -γ^aly, -g^ali, désinence du supinum, comme $^al\gamma^aly$ pour prendre, *ölg^{a}li* pour mourir; -$\gamma^{ų}l$, -g^il, impératif, comme ^{a}*šidg^{i}l* I Š 1, écoute; *l* est le signe caractéristique du passif, comme *tir^{i}l^{i}p* I E 12, se rassemblant (*tir-* + *-il-*), etc.

ⱘ, ⱙ.

La signification de ⱘ est manifestement *č* (c.-à-d. *tch*). La seule question possible est de savoir si, à côté de *č*, la langue a pu avoir le son *ǯ* (c.-à-d. *dj*), qui a dû alors être représenté par ce même signe. Dans la transcription j'emploie toujours *č*. Exemples: *čyγ^aǰ*, pauvre; *ačs^{ų}q*, satiété, *üč*, trois, *üčün*, par, à cause de, *kič^{i}g*, peu, *^{t}bγ^ač*, chinois, *$\gamma\gamma^a$č*, bois. En outre, les affixes *-ča*, *-čä*, tels que *subča*, comme de l'eau, $^t\gamma$*ča*, comme une montagne, *otča*, comme du feu, *üg^{ų}zčä*, comme un fleuve; et *-čy*, *-či*, affixe bien connu qui revient dans toutes les langues turques et s'attache aux thèmes nominaux, pour former des noms d'agent, par exemple, ^{t}*mγ^ačy*, garde des sceaux, *juγčy* *syγ^{ų}tčy*, qui pleure et se lamente (des substantifs *juγ*, deuil, funérailles, *syγyt*, lamentation), *itgüči*, faiseur (du thème verbal *it-*, faire, plus l'affixe nominal *-γu*, *-gü*; comp. osmanli *-uǯy*, *-yǯy*). Citons en outre l'affixe -$d^ačy$, -$d^ači$ (et -$t^ačy$, -$t^ači$) que nous ne rencontrons, dans les inscriptions, qu'ajouté aux thèmes verbaux se terminant en *r* ou en *l* dont il sert à former le participe futur et, ce dernier se combinant aux formes du passé de *är-*, être, le conditionnel. Ex. *ol^{u}rt^{a}čy* I S 8, qui

sera assis, ᚴᚣᚼᛉᚿᚴ *körtᵃči* II N 14, qui va voir, ᚴᚣᚼᛉᚾ *öltᵃči*, mourant, ᚴᚣᛗᚿᚦ *jᵃŋʸld͡ᵃčy*, qui va s'égarer, ᚴᚣᛗᚢᚦ *bold͡ᵃčy* I N 9, 11, II N 14 = ᚴᚣᛟᛁᚢᚦ *boltᵃčy* II E 31, devenant, ᚼᛋᚼᛉ:ᚴᚣᛗᚼᚢᛟᚦ *jᵃtu‿qᵃld͡ᵃčy* *ᵃrtⁱŋⁱz* I N 9, vous seriez restés couchés. Je ne sais guère comment ᚴᚣᛁᛏᛁᛁ, nom propre de cheval, doit se lire et s'expliquer. La forme la plus approchée est sans doute *ᵃlp‿šᵃlčy*; mais une forme comme, par exemple, *ᵃlp‿ᵃšlᵃčy* n'impliquerait aucune impossibilité formelle. — Il y a quelque chose de singulier dans l'emploi de ᚣ dans la forme ᚢᚢᚣᛁᚢᚦ I E 11, II E 10, *bolčun*, dont le contexte semble devoir faire une 3ᵉ personne de l'impératif au lieu de **bolzun*, qu'il devienne, qu'il subsiste.

Le caractère ᛉ ne figure qu'un petit nombre de fois, mais représente évidemment la même consonne que ᚣ. Le seul document à l'aide duquel nous puissions déterminer la valeur de ᛉ, est le doublet ᛏᚠᚢᛏᛉ II E 9 = ᛁᚠᚢᚣᚴ I E 10, *ičⁱkmⁱš*, dont le sens est quelque chose comme entra, ou rentra (formé de *ič*, intérieur, comme ᛁᚠᚺᛏᛟ I E 11, ᛁᚠᚲᛏᛟ I E 12, ᛏᚠᚢ⁰ II E 32, *tᵃšʸqmʸš*, sortit, de *taš*, extérieur). On a donc ici ᛉ = ᚣᚴ *ič*, ce avec quoi concorde II E 37, où nous trouvons côte à côte les deux mots ayant clairement la même racine, ᚴᚲᚢᛉ:ᛇᚠᛋᚣᚴ 36 *ičⁱkⁱgmä* *ič͡ⁱkdi*, ceux qui rentrèrent rentrèrent [c.-à-d. quelques-uns rentrèrent], et dont le dernier est encore identique à ᚴᚲᚢᚣᚴ I E 38. Je transcris donc ce signe *ič͡*.

ᛊ, ᛁ, ᛏ, ᚼ.

La parenté de ces caractères, au moins des trois premiers, se révèle tout de suite, sans qu'on ait à considérer leur valeur, quand on voit comment ᛁ alterne, dans certaïns cas, avec ᛊ, dans d'autres avec ᛏ (j'en citerai tout à l'heure des exemples); et si l'on considère de plus près les cas où nous trouvons employés ces caractères,

on ne tardera pas à voir qu'ils ne peuvent représenter que les sifflantes.

Des trois premiers caractères, les deux dont l'emploi est le plus nettement limité, sont 𐰋, qui est, dans les inscriptions de l'Orkhon, le *s* sourd, avec les voyelles vélaires, et 𐰽, qui y représente *š* (*ch* français) et est adaptable à toutes les voyelles, bien qu'il figure moins souvent avec les voyelles palatales qu'avec les voyelles vélaires. 𐰾, au contraire, est d'une application plus compliquée. A proprement parler, 1° c'est le signe de *s* avec les voyelles palatales; mais 2° souvent aussi un emploi collatéral le fait figurer avant ou après la voyelle *y*[1]) au lieu de 𐰋, et 3° enfin, il est commun, surtout dans l'inscription du mon. I, comme remplaçant de 𐰽 *š* avec (après) les voyelles palatales, en certains cas (la terminaison *-myš*), mais presque seulement dans le mon. I (et III), avec *y*. Le fait que l'emploi de 𐰾 dans ce dernier sens n'est rien moins que généralement admis, montre qu'il ne s'agit essentiellement que d'une graphie peu fixée et qu'on ne doit pas y voir de véritable changement phonétique de *š* en *s*[2]), pas même une particularité de dialecte personnelle à celui qui a rédigé ou taillé l'inscription. Citons
37 quelques exemples où figurent ces trois caractères:

[1]) Jamais avec les autres voyelles appartenant au groupe vélaire, *a*, *o*, *u*. Le signe 𐰾 en combinaison avec les consonnes caractéristiques de ce groupe accuse toujours le voisinage de la voyelle *y*.

[2]) Comp. Radloff, *Phonetik*, §§ 208, 278 et suiv., 344 et suiv. — [Quant à la désignation des sifflantes et chuintantes sourdes, les différents groupes des inscriptions divergent, à plus d'un égard, l'un de l'autre. La plupart des inscriptions ne font pas de distinction entre *s* et *š* et ne présentent pour les deux sons que deux signes: 𐰽 ou 𐰽 (dans l'inscription de Tonyoukouk 𐰽, lettre ressemblant à 𐰋), dont la valeur est aussi bien s^1 que $š^1$, et, d'autre part, 𐰾, qui est aussi bien $š^2$ que s^2 (cf. p. 31 [9]). Il faut, sans doute, supposer que c'est là le fonds primitif de l'alphabet en sifflantes sourdes. Ce n'est que dans l'orthographe des deux inscriptions de l'Orkhon qu'on paraît avoir introduit une différentiation des deux signes 𐰽 (variante postérieure de la forme 𐰽) et 𐰋, signes qui, au début, ont pu être identiques; on a donc limité à s^1 la valeur de 𐰋 et à *š* celle de 𐰽, figurant non seulement avec les voyelles vélaires, mais aussi, notam-

𐰸:𐰃𐰸 *sub*, eau, 𐰇𐰋𐰸 *sᵃju*, par (au sens distributif, ouig. id., iakoute *ājy*, Böhtlingk, *Jakut. Wörterb.*, p. 7), 𐰢𐰸𐰽 *sᵃnsʸz*, innombrable, 𐰢𐰸𐰾𐰺 *tonsʸz*, sans vêtement, 𐰴𐰸𐰺 ᵃ*sra*, en bas (comp. coman *astry*, ouig. *astyn*), 𐰚𐰼𐰸𐰃 *bᵃsdy*, il (pressa, foula aux pieds,) attaqua. — Dans les mots 𐰸𐰸𐰾𐰺 *toγsʸq-*, lever du soleil (𐰴𐰼𐰸𐰸𐰾𐰺 *toγsʸq-da*, dans l'orient, 𐰴𐰸𐰸𐰾𐰺 datif, proprement *toγsʸq-qa*), et 𐰸𐰸𐰺𐰃 *bᵃtsʸq-*, coucher du soleil (𐰚𐰸𐰼𐰸𐰸𐰺𐰃 *bᵃtsʸq-dᵃqy*, qui est dans l'occident), et en face du *toγuš*, *batyš* de la plupart des autres langues, 𐰸 n'a certainement pas le sens de *š*; mais ici l'on doit voir des formations avec un autre affixe, *-syq* 38
et non *-š*[1]). (Sur le monum. III, 3 on constate au contraire un écart d'avec le dialecte des autres monuments, savoir des formes qui concordent avec l'ouigour, telles que [𐰴]𐰇𐰾𐰸𐰇 *toγšu*[*q*], [..]𐰴𐰾𐰇𐰃 *bᵃtšʸq*[..] [ou *-sᵘq*, *-sʸq*].)

𐰼: 1⁰ *s* avec les voyelles palatales: 𐰢𐰚𐰼 *sᵃkⁱz*, huit, 𐰚𐰾𐰼 *silⁱk*, pur, 𐰴𐰼 *sü*, armée (= ouig.), 𐰼𐰴𐰼 *süsi*, son armée, 𐰼𐰼𐰴𐰼 *inisi*, son frère cadet, 𐰢𐰼𐰾𐰼𐰺 *bilⁱgsⁱz*, sans sagesse.

2⁰ *s* avec la voyelle *y*: 𐰺𐰸𐰼 *syγʸt*, lamentation, 𐰾𐰇𐰺𐰸𐰼 *syγtamʸš* II E 5 = 𐰼𐰇𐰺𐰸𐰼𐰸 I E 4, ils se lamentaient, 𐰸𐰼𐰼𐰼𐰺 *bᵃtsyqyŋa* I S 2 = 𐰃𐰸𐰼𐰺 II N 2, au coucher (du soleil), à l'occident (comp. plus haut), 𐰼𐰼𐰸𐰃 *jᵃγysy*, son ennemi, 𐰢𐰼𐰸𐰃 *jᵃγʸsʸz*, sans ennemis.

3⁰ *š* avec les voyelles palatales et après *y* (= 𐰾): 𐰼𐰺 *biš*, cinq (plusieurs fois) = 𐰾𐰼𐰺 *biš* I E 18; 𐰼𐰼𐰸 = 𐰸𐰼𐰸 *kiši* I S 7 (II E 28), homme; extraordinairement souvent

ment dans la dernière des deux inscriptions, II, avec les palatales, et remplaçant dans ce cas 𐰼, dont encore I a gardé assez bien l'ancienne valeur double de *š*[2] à côté de *s*[2]. Dans les inscriptions de l'Iénisséi nous trouvons, le plus souvent, pour le son *š* un signe particulier 𐰇 (et rarement 𐰢 ou 𐰣); là où on emploie ce signe, 𐰾 a la seule valeur de *s*[1].]

[1]) Comp. peut-être 𐰚𐰼𐰾 I S 7, ce que je lis non pas *ölsäk*, mort (Radl.), mais *ülüsik*, part, portion, division, comp. *ülüš* dans les autres dialectes. La forme 𐰼𐰺𐰃 (voir plus bas) indique que l'affixe a la voyelle *y*, *i*. [Je ne tiens pas compte des cas où 𐰼 est employé abusivement au lieu de *s*[1], *š*[1], comme, par exemple, souvent dans l'inscription de l'Ongin.]

= *-m^{y}š*, *-m^{i}š*, affixe du prétérit (du participe), la première de ces formes très fréquente en I, la dernière en II, (comp. *bulm^{y}š*, ayant trouvé, III, 1, 3, Ién. *^{a}rm^{i}š*, était, XXII,15, ? XXXVII,215, comp. Donner, *Inscr. de l'Orkhon*, p. XLVII, autrement, par exemple, *^{a}rmiš* XX,97, XVIII,129); *j^{i}tm^{i}š* I E 12 = *j^{i}tm^{i}š* II E 11, soixante-dix (comp. *^{a}lt-m^{y}š*, soixante, Ién. I,35); I S 6 = , *öküš*, nombreux; II N 3, S 11 = *küm^{ü}š* I S 5, N 12, II N 11 argent; *sün^{ü}š*, combat, I E 15, *sün^{ü}šd^{i}m^{i}z*, nous combattîmes, I N 1, 7 = *sün^{ü}š-* partout ailleurs.

Si l'on trouve seulement des formes en , sans formes parallèles en , mais répondant aux formes en *š* des autres langues, il est vraisemblable que l'écart d'avec ces dernières formes est purement graphique. Ainsi *^{a}šid* I S 2, *^{a}šidg^{i}l* I S 1 (II N 1), écoute, *^{a}šid^{i}ŋ* I S 10, (II N 8), etc., écoutez (= *äšit-*, *ešit-*, *išit-* dans les autres langues); de même *iš*, affaire, occupation, travail, dans
39 la locution que présentent assez frequemment soit I, soit II *iš^{i}g‿kü$^{č i}$g bir-*, »donner (vouer) à qn (son) travail et (ses) forces«, servir qn avec zèle, s'employer pour qn, comp., par exemple, osm. *iš güž*, affaires importantes, occupations sérieuses, *išlü güžlü*, sérieusement occupé[1]).

b^{a}š-, tête, *t^{a}š*, pierre, (Ién. , ,) *j^{a}š*, âge, an; larme, *^{a}šs^{y}z*, sans nourriture, *jyš*, la forêt noire, *jymš^{a}q*, mou; comme affixe dans la forme réciproque des verbes, par exemple: *sözl^{a}šd^{i}m^{i}z*, nous nous parlâmes. Pour plus d'exemples, voir plus haut sous , 3^{0}.

Reste à parler d'un signe sur la nature duquel, en tant que sifflante, on ne peut avoir de doute, savoir (en III

[1]) Radloff, *Denkm. Kül T.* et jusque dans sa dernière édition, lit et transcrit *ãs*, intelligence, sens, le mot en question. La locution osmanli citée plus haut me paraît décidément militer contre cette manière de voir.

et dans toutes les autres inscriptions, presque toujours à l'envers: 𐰸; pour d'autres formes dans celles de l'Ién. voir p. 31 [9]). La valeur qui se présente immédiatement pour ce caractère et qui s'adapte partout, est *z*, commun à toutes les voyelles. Ceci concorde avec le fait que rarement on le trouve écrit au commencement des mots et, alors, manifestement, dans des cas où on doit le lire comme précédé d'une voyelle (*a*, *ä*). Dans la pluralité des cas il représente ici le mot 𐰼 (qui s'écrit toujours accolé au mot suivant) *ᵃz*, peu, peu nombreux; autre exemple: 𐰴𐰺𐰼 *ᵃzuqy* I E 39, ses (leurs) provisions (turc orient. *azuq*). Au contraire, 𐰼 est fréquent dans d'autres positions, par exemple, 𐰼𐰺𐰣 *toquz*, neuf, 𐰼𐰣𐰾 *otᵘz*, trente, 𐰴𐰼𐰽 *üzä*, en haut, dessus, 𐰴𐰼𐰽 *özi*, lui-même, 𐰾𐰼𐰽 *özⁱm*, moi-même, 𐰴𐰼𐰃 *jᵃzy*, une plaine, 𐰺𐰸𐰼𐰇 *qᵃzγᵃn-* (avec différents affixes), gagner, 𐰼𐰴𐰸 *biz*, nous; 𐰼𐰾- 1° *-mᵘz*, *-mⁱz*, affixe de la 1re personne du pluriel, comme 𐰼𐰾𐰽𐰽𐰇 *törümⁱz*, notre loi; 𐰼𐰾𐰣𐰉 *ᵃltᵘmᵘz*, nous prîmes, 𐰼𐰾𐰇𐰽 *ᵃrtⁱmⁱz*, nous étions, 𐰼𐰾𐰽𐰇𐰴 *itdⁱmⁱz*, nous fîmes; 2° *-mᵃz*, *-mᵃz*, affixe de la forme négative du présent des verbes, comme 𐰼𐰾𐰖𐰴𐰸 *bilmᵃz*, (qui) ne sait pas, 𐰺𐰼𐰾𐰉𐰺𐰃 *bolmᵃ-* *zun*, qu'il ne soit pas, ne devienne pas. 40

𐰆, 𐰋, 𐰚.

Ces trois caractères occupent une position particulière, car il est manifeste qu'ils ne représentent pas des sons isolés, mais des combinaisons phoniques. Chacun d'eux est applicable à toutes les voyelles.

𐰆 ne figure pas très souvent; mais sa signification ressort du doublet 𐰾𐰆𐰴𐰽 II E 24, et ailleurs = 𐰾𐰣𐰉 𐰴𐰽 I E 29, *qyltᵘm*, je fis. On a donc ici 𐰆 = 𐰣𐰉 *lt*. Avec ceci concordent les formes 𐰴𐰆𐰺𐰃, 𐰽𐰆𐰽𐰋 (2e personne), prétérit des thèmes 𐰉𐰺𐰃 *bol-*, devenir, 𐰉𐰋 *jᵃɣᵘl-*, commettre une faute. De ce dernier thème additionné de l'affixe du nom verbal

-duq, *-tuq*, nous trouvons 𐰋𐰍𐰃𐰣𐰺𐰞 II E 16, et finalement nous lisons 𐰍 dans les thèmes en 𐰃 devant l'affixe 𐰍𐰉 *-d^{a}čy*, 𐰍𐰉 *-d^{a}či* (comp. plus haut p. 60—61 [35]) dans 𐰋𐰍𐰍𐰉𐰺𐰞 I S 11 et 𐰍𐰉𐰺𐰖 I N 9 (comp. 𐰍𐰉𐰓𐰃𐰖 II E 31) des deux mêmes thèmes, *j^{a}ŋ^{y}l-* et *bol-*, ainsi que dans 𐰍𐰉𐰺𐰋 I N 9, de 𐰃𐰋 *q^{a}l-*, rester. Ces formes fournissent donc toutes des indications dans le même sens, relativement à la signification de ce caractère.

Néanmoins on doit faire ressortir qu'en général, dans les inscriptions de l'Orkhon, 𐰍 s'emploie seulement dans le petit nombre de thèmes que je viens de désigner, et seulement dans les cas où les langues apparentées ont *ld* (*l* appartenant au thème, *d* à l'affixe); au contraire, 𐰍 ne remplace jamais un *lt* commun aux langues turques (par exemple, on lit toujours exclusivement 𐰍𐰓𐰃 *alty*, six, ou analogues). On doit donc laisser indécise la question
41 de savoir si 𐰍 est à proprement parler *lt* ou si ce ne serait pas plutôt *ld* (avec *d* occlusif, voir plus haut p. 43—44 [190] et 49 [23]). Telles que sont les inscriptions de l'Orkhon à cet égard, je préfère en tout cas transcrire ici le caractère en question *ld*, et ne saurais voir un obstacle qui s'y oppose, dans le fait qu'il n'alterne qu'avec *lt*, non pas avec *ld*, parce que, après *l*, on écrit toujours *t*, pas *d*. (Là où l'on écrit 𐰚𐰃, 𐰴𐰽, les sons *l* et *d*, c'est-à-dire *ð*, δ, sont, à ce qu'il semble, toujours séparés dans la prononciation par l'interposition d'une voyelle, comme 𐰾𐰴𐰽𐰇 *sül^{a}d^{i}m*, j'entrai en campagne, je fis une expédition, comp. 𐰇𐰽𐰇 *sülä*, impératif, II E 40; 𐰍𐰚𐰃𐰃𐰍 *qyl^{y}čl^{a}dy* I N 5, il sabra, de 𐰇𐰍 *sü*, armée, **qylyč* (ouig., djag., etc.), sabre, épée, additionnés de l'affixe *-la-*, *-lä-*, qui forme des verbes dénominatifs.)

Parmi les inscriptions sibériennes, les n^{os} XXXIII (Tachebá) et XXXVII (Kemtchik) sont seuls à fournir des exemples de 𐰍 (Donner, *Wörterverz.*, p. 53, 65 et suiv.).

Mais ici la valeur paraît être simplement *lt*, par exemple, 𐰋𐰃𐰠 *ᵃltun*? XXXIII,16, or; 𐰴𐰞𐰃𐰠 *ᵃltyjᵘz*? XXXVII,108, six cents?; 𐰚𐰀𐰾𐰃𐰠 *ᵃltmᵘšᵃt*? ibd. 234, soixante chevaux?

𐰢 (III ⊙, Ongin ⊛) représente une combinaison semblable, dont le premier élément est *n*; c'est donc *nt* ou *nd* (concernant la signification de ⊙, ◈ dans les inscriptions de l'Iénisséi, voir p. 55 [28]). En ce qui concerne les inscriptions de l'Orkhon, je préfère transcrire partout *nd*, et cela pour les mêmes raisons qui m'ont fait transcrire 𐰃 *ld*. Voici les preuves de cette valeur du caractère en question: 1° les doublets 𐰣𐰢𐰍𐰗 II E 22 = 𐰣𐰲𐰍𐰍𐰗 I E 27, *kündᵘz*, *küntᵘz*, de jour (djag. *kündüz*, osm. *gündüz*); 𐰍𐰢𐰗 I E 23, II E 19 = 𐰍𐰲𐰍𐰗 I N 4 *kᵃndü*, *kᵃntü*, lui-même (ouig. *kändü*, etc.); 𐰴𐰢𐰞𐰣 II E 31 = 𐰴𐰲𐰍𐰞𐰣 I N 7 *ᵃzgᵃndi*, *-nti*, n. pr.; 2° le fait qu'un *n* à la fin d'un thème est toujours tombé devant 𐰢, tandis que les formes qui se produisent de cette manière sont parallèles à celles formées à l'aide d'affixes commençant par *d* (ou *t*), par exemple, 𐰺𐰢𐰖𐰽 *budunda*, dans le peuple (𐰽𐰖𐰽), 𐰺𐰢𐰃𐰍 *qᵃγᵃnda*, de la part du khan (𐰽𐰃𐰍), 𐰺𐰢𐰴𐰃𐰽 *oγlynda*, dans, de son (ses) fils (𐰋𐰴𐰃𐰽 *oγlyn*, accusatif et base des autres cas hors du nom.), 𐰖𐰢𐰃𐰣𐰍 *qᵃzγᵃndᵘm*, je gagnai (= 𐰖𐰚𐰽𐰃𐰞𐰍 Ién. XX,31; thème 𐰽𐰃𐰣𐰍), 𐰖𐰢𐰇𐰘 *sᵃqᵘndᵘm*, je pensai, je me désolai 42 (𐰽𐰇𐰘); 3° cette valeur donne, partout où on la substitue, des formes intelligibles et exactes, par exemple, 𐰺𐰢𐰽 *bunda*, ici, 𐰺𐰢 (𐰺⊙ III, 2,13) *ᵃnda*, là, 𐰃𐰢 *ᵃndᵃγ*, tel, ainsi[1]), 𐰽𐰢𐰍 *qᵃndᵘn* ou *-dᵃn*, d'où, 𐰴𐰖𐰢𐰽𐰴 *qondᵘrmᵘš*, il fit s'établir; de même 𐰾𐰽𐰢𐰼 *šᵃnduŋ* (ou *šᵃntuŋ*), nom d'une localité à l'est des Turcs, en chinois Chantoung; 𐰴𐰃𐰴:𐰽𐰢𐰴 II S 11 *čyndᵃn* (ou *čyntᵃn*) *yγᵃč*, bois de sandal (ouig. »*tschintan*, Aloeholz [bois d'aloès], chin. *tschîn-thân*«, Klaproth,

[1]) Formé du thème *an-*, celui, + *-täg*, comme. Comp. 𐰃𐰖𐰽, Ién. XXII,10, le seul exemple que j'aie noté de la combinaison 𐰖𐰽. Dans les inscriptions de l'Orkhon on ne trouve jamais ni 𐰖𐰽 ni 𐰚𐰍, seulement [𐰖𐰽?] 𐰣𐰍 ou 𐰢.

Abh. üb. die Sprache und Schrift der Uiguren, 1822, infol., p. 15; du sanscrit *candana*).

Reste le caractère 𐰴. Ici, il est vrai, nous manquons de doublets graphiques pour indiquer la route; mais diverses raisons rendent évident que ledit caractère ne saurait représenter un son isolé et convient seulement à une combinaison de consonnes commençant par *n*, et l'unique valeur applicable, qui convient d'ailleurs à tous les cas, est *nč* (y compris également *nǯ*, si toutefois la langue a comporté ce son, voir plus haut p. 45 [190] et p. 60 [34])[1]). De cette manière nous trouvons diverses formes pronominales: 𐰋𐰴𐰺 *bunča*, tant, cette quantité (turc orient. *munǯa*), 𐰋𐰴 ^{a}*nča*, tant, à ce degré (t. or. *anča*), 𐰋𐰴𐰍 n^{a}*nčä*, combien (abakan *nänčä*); les nombres ordinaux se terminent par 𐰴 *nč*, fait qui a son pendant le plus approximatif en ouigour, par exemple, 𐰴𐰃𐰍 *üč^{i}nč* I E 33, N 6, troisième, 𐰴𐰓𐰏𐰍 *tört^{i}nč* I N 6, II E 11, quatrième, 𐰴𐰇𐰘 *biš^{i}nč*, cinquième, 𐰴𐰓𐰉 *jit^{i}nč*, septième, 𐰴𐰺 *on^{y}nč*, dixième; en outre 𐰋𐰴𐰇𐰏𐰍𐰏𐰍 *törüsinčä*, conformément à ses lois (*-sin-* + *-čä*). I S 11 et II N 14 nous avons, deux fois même, le mot 𐰚𐰇𐰴, que je lis ^{a}*d^{y}nčyγ* et rattache à l'ouigour *adynzyq*, *-zaq*(?), autrement (*adyn*, autre, en outre, au contraire). Si j'ai raison, *nč* serait ici pour *ns*, comme *lč* pour *ls* en *bolčun*, p. 61 (35). — En dehors des affixes, nous avons 𐰴, par exemple en 𐰓𐰴𐰖 *s^{a}nčdy*, il perça, vainquit (t. or., osm. *sanǯ-*), 𐰍𐰴𐰓 *jinčü*, perle (t. or., osm. *inǯü*).

43 DOUBLE POINT

Nous venons de parcourir en détail tous les 38 signes qui représentent les lettres de l'alphabet. L'écriture turque ajoute cependant à ces caractères un signe de plus,

[1]) [Dans le fragment mentionné p. 41 note et contenant une portion de l'alphabet turc avec transcription en alphabet manichéen, 𐰃 est rendu par *ält* et ⊙ par *änd*. L'indication des valeurs est évidemment peu exacte et peu décisive. 𐰴 n'y figure pas.]

le double point (:), qui sert à la ponctuation, car il est destiné à séparer les mots ou plutôt à marquer la fin d'un mot.[1]) Ce signe se met donc, non seulement entre deux mots dans une même ligne, mais encore en général à la fin d'une ligne et jamais au commencement. (Je ferai remarquer entre parenthèses que jamais un mot ne se scinde d'une ligne à l'autre, mais que les lignes finissent toujours par un mot entier et peuvent en conséquence être d'inégale longueur. Il ne faut en excepter que les cas très rares où, pour des motifs spéciaux, on a visé à ordonner symétriquement les lettres, comme on l'a fait dans le fronton du monument III, où cet arrangement combiné avec les formes un peu raffinées des lettres mêmes, constitue un élément de l'ornementation; aussi dans ce fronton le double point ne figure-t-il nulle part.)

Toutefois il s'en faut de beaucoup que ce signe soit constamment employé après chaque mot: très souvent nous trouvons deux et même trois mots écrits de suite sans être séparés par le double point, et paraissant alors ne former qu'un mot. Dans la plupart des cas, cela n'est dû qu'à des considérations d'art graphique, et la règle principale est la longueur de chaque mot: tel mot qui ne se compose que d'une lettre, comme ^{a}t, cheval, ^{a}j, mois, ^{a}r, homme, ne s'écrit jamais seul, mais s'accole toujours au mot suivant ou au mot précédent; les mots de deux lettres se trouvent en général plus fréquemment fusionnés avec d'autres qu'écrits isolément; dans les mots de trois lettres, c'est le contraire qui est vrai. En somme, moins les mots sont courts, plus la règle de les isoler par le double point fait loi, et plus les exceptions à cette règle se limiteront tout au plus aux cas où il y a une com-

[1]) [Au lieu du double point les inscriptions de l'Iénisséi emploient souvent le signe , proprement *a*.]

binaison logique spéciale, par exemple, celle d'un substantif avec son adjectif, son nom de nombre ou analogue, les appositions ou les mots coordonnés, qui constituent comme un seul concept, une postposition avec
44 le mot qu'elle régit, et autres semblables. Voici quelques exemples épars: 𐰇𐰃𐰚𐰇 *$^{a}q\smile{}^{a}tyn* I E 40, son cheval blanc; 𐰚𐰼𐰍𐰼𐰚 *tor$^{a}\gamma\smile{}^{a}t* I E 33, cheval alezan, bai; 𐰚𐰃𐰍𐰆:𐰴𐰺𐰚𐰴 *ol$\smile{}^{a}t\smile{}^{a}$nda ölti* I E 33, ce cheval mourut là; 𐰚𐰾𐰍𐰃:𐰃𐰆𐰃𐰴𐰆 I E 1 = 𐰋𐰃𐰆𐰃:𐰴𐰆𐰆 II E 2 *üzä kök t^{a}ŋri*, le ciel bleu en haut; 𐰃𐰴𐰆𐰚 *$^{i}kin\smile{}^{a}ra* I E 1, entre les deux; 𐰃𐰾𐰚 *$^{i}ki\smile{}^{a}r^{i}g* I E 36 (N 2), deux hommes (acc.); 𐰾𐰆𐰆𐰉𐰚𐰉 *j$^{i}ti\smile{}jüz\smile{}^{a}r* I E 13, II E 11, sept cents hommes; 𐰴𐰼𐰃𐰺𐰚 *$^{a}čim\smile{}q^{a}\gamma^{a}n*, mon oncle le khan; 𐰃𐰺𐰾𐰴𐰼𐰃 I E 3 = ^{o}𐰾𐰴^{o} II E 4 *$^{a}lp\smile{}q^{a}\gamma^{a}n\ {}^{a}rm^{i}š$*, c'était un vaillant khan; 𐰃𐰾𐰃𐰉𐰚𐰃 *iš$^{i}g\smile{}küč^{i}g*, travail et force (acc.; voir p. 64 [39]); 𐰆𐰃𐰚𐰃𐰼𐰃𐰆 II E 13 = 𐰆𐰃𐰚𐰃:𐰼^{o} I E 15 *j$^{a}rl^{y}q^{a}duq$* üčün, par le décret, par la grâce; 𐰃𐰺𐰃𐰇𐰆 *qop\smile{}$^{a}lm^{y}š$* I E 2, il(s) pri(ren)t tous.

REMARQUES SUR L'ORIGINE DE L'ALPHABET

Reste encore la question de l'origine de cet alphabet si singulier et de ses rapports avec les autres alphabets. Je vais essayer de formuler brièvement ma manière de concevoir cette question, entrant aussi peu que possible dans des détails inconnus sinon par hypothèse.

S'en tenant exclusivement à la forme des lettres, sans pouvoir tenir compte de leur signification, il semble que jusqu'ici l'on ait été fortement enclin à chercher en Europe le point de départ de l'alphabet, et l'on ne peut nier que plus d'un signe présente effectivement par sa forme une ressemblance plus ou moins frappante avec telles lettres de divers anciens alphabets européens. Ainsi M. Donner[1]) a cru pouvoir signaler »la conformité générale existant entre les caractères de l'Iénisséi et ceux qui

[1]) *Inscriptions de l'Orkhon*, p. XLIII et suiv.

dérivent des alphabets du système d'écriture grecque en Asie Mineure, notamment ceux des Lyciens et des Cariens«[1]). Mais, outre que l'intervalle chronologique considérable — un millénaire, au moins — qui sépare les 45
inscriptions turques des inscriptions d'Asie Mineure dont il s'agit, doit éveiller de forts doutes sur la justesse de l'assertion, la différence complète qui se révèle entre les significations respectives de tous les signes de forme analogue, s'oppose nettement à toute tentative d'établir par cette voie la filiation de l'ancien alphabet turc.

D'autres ont comparé notre alphabet aux anciennes runes du Nord et pensé qu'il a pu trouver son origine dans ces runes et venir d'Europe par le Nord de la Sibérie. Mais il appert aujourd'hui que, non plus que dans le cas de l'alphabet grec et ceux de l'Asie Mineure, il n'y a pas trace de ressemblance, quant aux détails, entre les deux alphabets en question, et qu'entre eux on ne peut pas non plus imaginer de solidarité génétique. La ressemblance se réduit à certaines concordances de forme communes devant se présenter facilement d'elles-mêmes. Il y a surtout un point qu'on peut mettre en relief, c'est que l'alphabet turc, comme les runes, ne se compose essentiellement que de lignes verticales ou obliques et évite les traits horizontaux[2]) (le turc pourtant, contraire-

[1]) [Dans un travail plus récent *Sur l'origine de l'alphabet turc du Nord de l'Asie* (Journal de la Société Finno-ougrienne XIV, 1, Helsingfors 1896) paru après la publication première du présent mémoire, Donner s'est rallié, pour l'essentiel, à la manière de voir ci-dessous exposée, alléguant, à l'appui, les amples matériaux d'une étude comparative. J'ajoute que sur beaucoup de questions de détail je ne saurais adopter les vues de mon regretté ami.]

[2]) La seule exception qui contienne d'une manière conséquente le trait horizontal, est le caractère des monuments de l'Orkhon I et II; mais, précisément, il n'est pas admissible que ce soit là la forme originelle de ce signe, qui doit bien plutôt se présenter sous l'aspect de , (cf. p. 62 [36] note 2 et p. 77 [50]). Au surplus, la forme des signes de ces deux monuments est quelquefois sans doute moins primitive que dans certains autres monuments, surtout ceux de l'Iénisséi, par exemple, en regard de , [III] en regard de , () en regard de .

ment aux runes, emploie parfois les lignes courbes; comp. ᛅ, ᛩ, ᛑ, ᛍ). Si mon ingénieux compatriote J.-H. BREDSDORFF a eu raison de présumer, comme il l'a déjà dit en 1822, qu'en ce qui concerne les runes cette apparence est due surtout au fait qu'elles devaient être taillées dans le bois,
46 ce qui rendait impraticables les traits suivant le fil[1]), il ne serait pas invraisemblable que le même motif ait pu accidentellement être pris en considération pour la forme des caractères turcs[2]). Toutefois, j'estime qu'il y aura avantage à dénommer alphabet *runique* ou *runiforme* l'alphabet qui nous occupe ici, par opposition aux divers autres alphabets employés en langue turque (manichéen, sogdien, ouigour, arabe)[3]).

Ni dans le Sud ni dans le Nord de l'Europe, on ne trouve donc de point d'attache pour l'alphabet »runique« turc, et toute idée de lui trouver une origine européenne doit par conséquent s'évanouir.

Or, en examinant d'un peu plus près cet étrange alphabet et surtout l'originalité qui le détache de tous les alphabets que pourrait rappeler d'ailleurs la forme extérieure des caractères, savoir ses différentes séries de signes pour les mêmes consonnes d'après les différentes voyelles, on ne saurait douter que, considéré dans son ensemble, il n'a pu surgir que pour s'adapter précisément à une de ces langues turques si distinctement caractérisées par la nature de leur vocalisme. S'il en est ainsi, on trouvera sans doute aussi tout de suite vraisemblable qu'un assez grand nombre de ces signes affectés aux

[1]) Comp. WIMMER, *Die Runenschrift*, Berlin 1887, p. 97 et suiv.

[2]) Comp. ce que rapportent les écrivains chinois sur les Turcs (Tou-kioue). »Ils n'ont point d'écriture [c.-à-d. d'écriture comme la chinoise], et pratiquent des entailles sur des plaques de bois pour faire des contrats«, STAN. JULIEN, Documents historiques sur les Tou-kioue, dans le Journ. Asiatique, 6e série, III, 1864, p. 351. Autre part nous lisons: »Les caractères de leur écriture ressemblent à ceux des barbares«, ibid., p. 335. Comp. ABEL RÉMUSAT, Recherches sur les langues tartares, Paris 1820, p. 65 et suiv.

[3]) [Pour la dénomination arbitraire de *Kök-Türk*, voir plus loin, *Turcica*, p. 20 note 1).]

mêmes sons doivent être l'invention libre de celui ou de ceux qui, appréciant le caractère phonétique de la langue turque, ont su composer si ingénieusement cet alphabet, qui convient en effet mieux à cette langue qu'aucun des autres alphabets, qui ont été en usage pour une langue turque.

D'autre part il n'est pas moins clair que, non seulement l'impulsion qui a fait naître cet alphabet, mais encore le fonds propre d'où furent tirés ses caractères, doit provenir du dehors, et, pour trouver dans quelle direction remonter au point de départ, il n'est pas nécessaire de chercher longtemps. Comme je crois possible de le démontrer avec certitude, et comme je l'ai déjà brièvement donné à entendre dans ma *Notice préliminaire* (p. 19 de ce volume), c'est dans le Sud-Ouest, dans la région iranienne.

La source d'où est tirée l'origine de l'alphabet turc, sinon immédiatement, du moins par intermédiaire, c'est la forme de l'alphabet sémitique qu'on appelle *araméenne*[1]). C'est ce que prouvent quantité de ressemblances 47

[1]) De même que je dois considérer comme arbitraires et mal réussies les interprétations publiées par M. le professeur A. Tötterman dans divers petits mémoires et portant sur certaines des inscriptions de l'Iénisséi (Souliek), je ne puis pas non plus approuver les rapprochements qu'il établit entre les signes de l'écriture de Souliek et ceux des alphabets sémitiques (*Studien über die Suljekfelsen-Inschriften* dans l'Öfversigt af Finska Vetensk. Societetens Förhandlingar, XXXI, Helsingfors 1889, pl. III; comp. *Fünf Suljekinschriften nach ihren Texten festgestellt*, ibid. 1891, in 4o, pl. X). Le signe 𐤕 *t* est le seul où par hasard nos opinions se rencontrent. — Dans le *Babylonian and Oriental Record*, VII, no 4, déc. 1893, p. 94, M. le professeur Terrien de Lacouperie a formulé l'hypothèse que notre alphabet est une adaptation des caractères »indo-bactriens« [kharoshthi] et himyarites. J'avoue que je ne peux aucunement me ranger à cette hypothèse du savant orientaliste. Il est vrai qu'en apparence cet alphabet »indo-bactrien« présente une certaine ressemblance d'habitus général avec l'alphabet turc; mais cette ressemblance s'efface entièrement, aussitôt qu'on passe aux détails, excepté peut-être un très petit nombre de points (tels que *s*, *t*, *l*?), ce dont l'explication doit, à mon sens, être cherchée dans une souche commune: l'alphabet sémitique (araméen). En ce qui concerne l'alphabet himyarite, il m'est au contraire impossible d'y trouver un rapprochement quelconque pour notre alphabet, et je ne vois pas non plus que les faits histori-

spéciales dans la forme et la signification des lettres, outre que la direction de l'écriture de droite à gauche concorde aussi particulièrement bien avec cela [1]).

On sait quelle extension prit, à dater des Achéménides, l'alphabet araméen dans l'empire perse, et quel rôle important il y a joué. Non seulement il s'y est maintenu
48 longtemps, même sous les Sassanides, pour servir à la langue araméenne, que parlait un grand nombre des sujets de l'empire perse, mais il est redevenu à son tour le prototype de divers autres alphabets qui plus tard se sont développés dans la région iranienne et chez les peuples voisins [2]). Celui de ces alphabets que nous connaissons le mieux, est l'alphabet pehlvi tel que nous l'avons dans ses différentes phases d'évolution, en monnaies, inscriptions et manuscrits (ainsi que dans l'alphabet zend, fort proche parent du pehlvi) [3]). Mais à côté de l'alphabet pehlvi, l'époque s'étendant à peu près jusqu'au VII[e] siècle de notre ère en a vu encore plusieurs autres,

ques invoqués par ce savant auteur, suffisent à écarter les difficultés historiques et chronologiques qui s'opposent à l'admission de ladite hypothèse.

1) Quand on écrit de haut en bas et, de plus, de telle manière que les lignes se suivent de droite à gauche (voir ma *Notice préliminaire*, p. 7 [288] et suiv.), j'ai la plus grande tendance à y voir une imitation secondaire du chinois, laquelle, surtout dans les inscriptions I et II de l'Orkhon, a dû être d'autant plus naturelle qu'elles semblent avoir été tracées par des artisans chinois. Le fait que dans ce cas les signes sont couchés, montre toutefois qu'antérieurement on a dû avoir l'habitude d'écrire par lignes horizontales, de droite à gauche. Je doute donc qu'on puisse d'emblée mettre ceci en parallèle avec ce que Hiouen-Thsang raconte des habitants de Souli (Kachgar [Sogd]), savoir qu'ils ont une écriture de 32 lettres et qu'ils lisent de haut en bas (Hiouen-Thsang, Mémoires trad. par Stan. Julien, Paris 1857, I, p. 13).

2) Voir, par ex., Ph. Berger, *Histoire de l'écriture dans l'antiquité*, Paris 1891, p. 213 et suiv., et le tableau vis-à-vis de la p. 300. Taylor, *The Alphabet*, London 1883, I, p. 250, II, 219 et suiv.

3) Comp. la Zeitschrift für vergleich. Sprachforsch. XXIV, pl. I (Hübschmann-Euting); Berger, ouv. cit., p. 249 et suiv.; Taylor, ouv. cit. II, p. 236 et suiv.; Drouin, *Observations sur les monnaies à légendes en pehlvi et pehlvi-arabe*, Revue archéologique, 3e série, IV—VI, 1884—85 (pl. V [XVII], XXIII); le même, *La numismatique araméenne sous les Arsacides*, Journ. Asiat., 8e série, XIII, 1889, p. 376 et suiv.

chez les peuples iraniens et leurs voisins. Ainsi on a signalé, dans des monnaies de Boukhara datant des VI^e^ et VII^e^ siècles, des traces d'un alphabet »sogdien«, évidemment d'origine araméenne et ayant un caractère un peu moins cursif que l'alphabet pehlvi[1]). Il y a encore une série de monnaies dont les légendes présentent un autre alphabet (»khovarezmien«?) qui semble appartenir au même type principal que le »sogdien«, mais qu'on n'a même pas encore déchiffré[2]). A ceux-ci viennent s'ajouter divers autres alphabets qui ont été en usage chez différents peuples »touraniens«, devenus successivement voisins ou maîtres de peuples iraniens[3]).

Concernant l'histoire et les détails de tous ces alpha- 49
bets il y a encore tant de questions obscures que, pour le moment, je ne vois pas la possibilité d'établir avec certitude à laquelle de ces sources on doit plutôt rapporter la base de l'alphabet turc. Serait-ce directement à l'alphabet araméen même ou indirectement, par l'intermédiaire de l'un des alphabets iraniens qui en dérivent?

Je dresse ici un tableau des caractères de l'alphabet turc, tels qu'à mon sens ils proviennent, directement ou indirectement, de l'alphabet araméen. Des raisons de typo-

[1]) Lerch, *Sur les monnaies des Boukhar-Khoudahs*, Travaux de la 3e session du Congrès internat. des Orientalistes, St.-Pétersbourg 1876, II, p. 417 et suiv. Comp. Drouin, Revue archéol. VI, 1885, p. 146 et pl. XXIII,10; le même, Journal numism. 1891, p. 222; *Catalogue des monnaies arsacides*, etc. décrites par A. de Markof (Collections scientifiques de l'Inst. des langues orientales, partie V, St.-Pétersbourg 1889), p. 133, nos 1—9.

[2]) Markof, l. c., nos 734—771, p. 49—54; M. Drouin (Journ. num. 1891, p. 222, comp. p. 466) comprend ces deux alphabets sous le nom d'»araméo-kouchan«.

[3]) Comp. Drouin, Journ. num. 1891, p. 215 et suiv. (*Les monnaies touraniennes*), et ibid. p. 454 et suiv. (*Sur quelques monnaies turco-chinoises des VIe, VIIe et VIIIe siècles*). [Ces conceptions anciennes ont subi une revision radicale — sauf en ce qui concerne le pehlvi — par suite des riches trouvailles de textes, rédigés en alphabets différents, que nous devons aux explorations récentes en Turkestan oriental. L'appellation de sogdien a pris actuellement, surtout après les découvertes retentissantes de F. W. K. Müller, une acception très différente de celle où elle était employée par Drouin, voir, par exemple, Gauthiot, *De l'alphabet sogdien* dans le Journal As. 1911, p. 81—95. De ce dernier alphabet sogdien un état un peu plus récent est connu sous le nom d'ouigour; de là dérivent, après des modifications ultérieures, les alphabets mongol et mandchou.]

graphie me forcent, en ce qui concerne la forme exacte des lettres de l'alphabet araméen et de ses dérivés, à me contenter de renvoyer le lecteur aux passages cités plus haut, où l'on trouvera des renseignements sur ces alphabets, et je ne fais qu'indiquer, à l'aide des lettres hébraïques correspondantes, les parallélismes qui me paraissent évidents ou, en tout cas, plus ou moins plausibles. Par l'addition de *a.*, *p.*, [et *a.-s.*] respectivement je désigne que le caractère turc en question me paraît plutôt ressembler à la lettre correspondante de l'alphabet araméen, du pehlvi [ou de l'araméen-sogdien[1])].

א *a.*, *p.*, [*a.-s.*] = 𐽀
ב *a.*, *p.*, [*a.-s.*] = 𐽁
ג *a.*, *p.* = 𐽂?
ד *p.*, [*a.-s.*] = 𐽃
ה *a.*, *p.* = 𐽄?
ו (*a.*), *p.* (comp. zend), [*a.-s.*] = 𐽅
ז *p.* = 𐽆 𐽇 (additionné du trait vertical)
(„ *a.* = 𐽆?)
ח = 𐽇
ט *p.*, [*a.-s.*] = 𐽉 et peut-être 𐽀(?)
כ *a.*, *p.*, [*a.-s.*] = 𐽊 𐽋
ך *a.* (l'angle à droite), *p.*, [*a.-s.*] = 𐽋
מ *p.*, [*a.-s.*] = 𐽌
נ (*a.*), *p.*, [*a.-s.*] = 𐽍

[1]) [Je désigne par là un alphabet figurant parmi les trouvailles faites par Sir M. A. Stein au Turkestan oriental et qui a été étudié par A. Cowley dans le J. R. A. S. 1911, p. 159—166 (»*Another unknown Language from Eastern Turkestan*«) et R. Gauthiot, ibid. p. 497—507 (»*Note sur la Langue et l'Écriture inconnues des Documents Stein-Cowley*«). Le document en question est conçu en langue sogdienne avec certains cryptogrammes sémitiques. L'écriture est l'araméenne cursive, apparentée à l'alphabet pehlvi sassanide, dont elle diffère cependant sous beaucoup de rapports. Malgré le caractère cursif et quoique le document considéré soit certainement antérieur à l'écriture turque de plusieurs siècles, il y a des ressemblances manifestes et incontestables entre les deux. Peut-être sera-t-il permis de supposer que, à côté de ce type cursif, un semblable alphabet d'un caractère plus raide et plus monumental ait été en usage en Sogdiane jusqu'à l'époque où l'alphabet turc a pris naissance.]

(כ *p.*, [*a.-s.*]	= ᚲ, ᛤ p. 37 note? ᛩ?)	50
פ *a.*, *p.*, [*a.-s.*]	= ᛚ	
צ *a.*, [*a.-s.*]	= ᛩ?	
(,, *p.*, [au sens de *č*]	= ᛉ?)	
ר *a.*, (*p.*), [*a.-s.*]	= ᛋ	
ש *a.*, (*p.*), [*a.-s.*]	= ᛘ ᛯ (ᛯ)	
ת *a.*, *p.*, [*a.-s.*]	= ᚺ	

Comme signes caractérisant spécialement l'alphabet araméen et ses dérivés, je mets surtout en relief les trois derniers, ᛋ, ᛯ, ᚺ, tandis que, tout en concordant exactement avec le type araméen, ᛚ, par exemple, ne fait que reproduire en même temps le cachet sémitique commun.

Quant aux autres caractères turcs inexplicables dans le système qu'on vient d'indiquer, il est bien possible que quelques-uns proviennent de l'emploi arbitraire de lettres superflues (telles que ע?) ou de doublets autres que ceux auxquels on a déjà fait allusion; peut-être aussi y a-t-il eu d'autres impulsions du dehors, surtout de l'alphabet grec, que les auteurs de l'alphabet turc auraient bien pu voir, par exemple sur des monnaies, sans en 51
comprendre rien, et auquel ils auraient pu emprunter la forme extérieure de tel ou tel caractère, sans égard à sa valeur (comme ᛒ, ᛟ, ᛁ, ᛗ, ᛊ, ᛉ, ᛪ, ᛉ). Cependant tout cela resterait à l'état d'hypothèses dénuées de toute espèce de preuves. Après tout, on doit bien considérer tous ces caractères comme des formations nouvelles n'ayant pas de modèle direct.

Il n'est guère possible de méconnaître, entre les formes des caractères voyelles ᚨ *a*, ᛚ *i* et ᚾ, ᛇ *ü*, *ö*, un certain parallélisme. A ce qu'il paraît, ᚨ aussi bien que ᚲ *u*, *o* sont empruntés à un alphabet d'origine araméenne; au cas où il en serait de même pour ᛚ (voir plus haut),

le caractère turc aurait dû subir l'influence du ᛇ. [Dans ᛗ, ᚾ, il faut voir une formation purement turque créée par la fusion du ᚲ et du ᛚ, entraînant la coïncidence de la branche inférieure du ᚲ (qui a dû avoir sa place en avant, c'est-à-dire à droite du ᛚ) avec la branche oblique du ᛚ. Le caractère combiné signifierait donc proprement *ui*, et c'est bien là, dans d'autres alphabets, tels que l'ouigour, la notation du son *ü*. Signalons à ce propos le progrès effectué par notre alphabet sur l'état représenté dans l'alphabet sémitique et même, plus ou moins, dans les autres qui en dérivent, où les signes correspondant à ceux qui signifient, dans notre alphabet, les voyelles pures, sont d'abord et surtout signes consonnes (ᚨ = ʾ, ᚢ = *v*, *w*, ᛁ = *j*).]

[Les caractères consonnes de ce genre ne désignent essentiellement pas d'autres sons que ceux qui sont représentés dans la série précédente de caractères, et pour la plupart leur formation s'est faite seulement en vertu du principe propre de l'écriture, savoir les séries doubles de signes consonnes, tandis qu'un très petit nombre (trois) sont destinés à désigner des combinaisons de consonnes. Ni dans l'un ni dans l'autre cas nous ne trouvons, dans les alphabets avoisinants que nous connaissions et datant d'une époque qui puisse être envisagée ici, quoi que ce soit de correspondant, et il est difficile de se prononcer sur leur origine. Toutefois, en ce qui concerne un certain nombre de ces signes, il ne paraît pas douteux qu'ils soient en dernière analyse idéographiques, représentant un objet déterminé dont la dénomination turque se reflète dans la valeur phonétique du signe. C'est ainsi que, selon toute probabilité, ᛑ j^1, ^aj n'est rien autre que l'image de la lune, turc *aj*; ᛇ, ᛏ *oq*, *uq* est celle d'une flèche, turc *oq*; ᛯ b^2, ^ab reproduit la tente turque, *äb*, avec son grillage caractéristique (*käräkü*) en bas et sa toiture en

feutre (cf. plus loin le mémoire *Stein's Manuscripts in Turkish »Runic« Script*, p. 211 de l'original, la note relative à XVIII). Ces rapprochements, qui, à mon avis, sont incontestables, font soupçonner qu'il y a d'autres signes dont il faut expliquer l'origine par la même voie, quoique elle soit moins évidente et encore très douteuse[1]).]

Si, en outre, on demande à quelle époque l'alphabet a pris naissance ou, en tout cas, est parvenu aux Turcs orientaux, nous pouvons avec assurance répondre que ce dernier fait n'a guère été possible avant l'époque où ce peuple a commencé à jouer un rôle dans l'Asie Centrale, par conséquent vers le milieu du VI[e] siècle de notre ère. C'est aussi à cette époque ou peu après que les Turcs, notamment les Turcs occidentaux, commencèrent à étendre à l'Ouest leur domination, entre autres sur la Sogdiane, après avoir vaincu les Ephthalites et s'être ainsi mis en contact avec les peuples iraniens et la civilisation iranienne. En tout cas, c'est seulement peu de temps après 52
ces événements que nous trouvons les Turcs occidentaux en possession d'une écriture, l'ambassade turque qui alla à Constantinople en 568 apportant des lettres (συλλαβαί, ἐπιστολαί, γράμμα σκυθικόν) que l'empereur lit avec l'aide d'interprètes[2]). Rien n'empêche de supposer que ces lettres ont été écrites avec cet alphabet; mais si les choses se sont passées ainsi, ou si leur alphabet a été un de ces autres alphabets dont on a laissé entrevoir l'existence

[1]) [Citons à titre d'hypothèses quelques exemples, qu'on trouvera peut-être plus ou moins fantastiques: *r*², *ār* = *ar*, homme; *l*², *āl* = *al*, main (avec l'avant-bras); , *t*¹, *at* = *at*, cheval, exprimé par les quatre pattes de l'animal ou par (les jambes d')un homme à chevauchons sur le dos schématisé d'un cheval; , *n*², *ān*, cf. le thème *en-*, descendre (impératif *en*, descends), représenté par l'image d'un escalier?; , γ, *aγ*, peut-être = *aγ*, filet, particulièrement si ce nom a pu désigner une épuisette de pêche; , *š* = *ašik*, porte (entrée de la tente)? Il va sans dire que la vérification exacte de ces rapprochements est hors de question.]

[2]) Ménandre Protector, ch. 18 (Fragm. histor. Græc. coll. C. Müller, IV, Paris 1851, p, 226).

dans ce qui précède, c'est ce dont naturellement on ne saurait rien savoir ni rien prouver[1]).

En considérant les formes raides des lettres et l'affinité apparente de certaines d'entre elles avec les formes spécialement araméennes même d'ancien type, on aurait sans doute plutôt l'impression que notre alphabet doit être un peu plus ancien qu'on ne le croirait d'après ces faits. Toutefois, si l'hypothèse énoncée p. 72 (45—46), et concernant la cause des formes angulaires des lettres, à l'instar des runes, est bien établie, cette difficulté, il est vrai, disparaît ou peu s'en faut: alors on pourrait expliquer la chose en disant que les lettres auraient reçu pour ce motif un plus fort cachet de raideur et, en apparence, d'antiquité qu'on n'aurait dû s'y attendre d'après l'époque à laquelle elles appartiennent. Mais d'autre part il est naturellement possible aussi — comme des allusions faites par des auteurs chinois peuvent même sembler le confirmer — que dès l'abord l'alphabet n'ait pas pris naissance chez les Turcs proprement dits (Tou-kioue), mais chez une autre tribu turque, d'où il aurait été transporté chez les Turcs[2]). En ce cas, la conclusion serait que l'origine de cet alphabet aurait pu devancer un peu l'époque indiquée. On doit bien sûrement espérer et compter que l'avenir amènera de nouvelles trouvailles
53 qui éclaireront mieux toutes ces questions. Les expressions des annales ou des auteurs chinois concernant les écritures des peuples étrangers sont en général trop flottantes et trop vagues pour qu'on puisse rien tirer de solide d'elles seules.

[1]) M. Drouin (Revue archéol. VI, 1885, p. 146; Revue numism. 1891, p. 466) songe en ceci à l'alphabet »araméo-kouchan« (khovarezmien et sogdien) en supposant que »cette écriture resta celle des Turcs occidentaux jusqu'à la conquête ouigoure (745), pendant que les caractères »runiques« étaient employés par les Turcs orientaux de l'Altaï et de Karakorom«; voilà ce qui n'est pas vrai.

[2]) Comp. Ab. Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, p. 45; Drouin, Revue archéol. VI, 1885, p. 145; Radloff, *Das Kudatku Bilik*, LXXXIV et suiv.

Des Turcs (occidentaux) l'alphabet a continué sa route vers le Nord, surtout dans les régions de l'Iénisséi supérieur, c'est-à-dire, sans aucun doute, chez les Kirghiz, par conséquent encore chez une peuplade turque. Comme un certain nombre des formes de lettres que nous trouvons employées ici, sont indubitablement plus primitives que celles que nous rencontrons dans les deux grands monuments de l'Orkhon, nous pouvons supposer avec certitude que l'extension de l'alphabet aux régions de l'Iénisséi est antérieure à ces deux monuments, et a dû avoir lieu au moins dans le VII[e] siècle, sinon déjà au VI[e]. On peut présumer que, dans ces régions lointaines, cet alphabet s'est aussi maintenu un peu plus longtemps que chez les Turcs et les Ouigours; mais là-dessus on ne peut rien préciser, car, autant que je puisse voir, les inscriptions de l'Iénisséi ne contiennent aucune indication chronologique directe.

Après le renversement de l'empire turc, en 745[?], par les Ouigours, l'ancien alphabet turc se présente encore à nous, sous des formes évidemment plus jeunes et plus raffinées, dans le monument III de l'Orkhon, qui provient de la dynastie ouigoure et paraît dater de 832. Mais ce serait bien aussi là le dernier document relatif à cette écriture, et en outre nous trouvons déjà sur le même monument l'écriture qui prend alors la haute main jusqu'au moment où, à son tour, elle est supplantée par l'alphabet arabe: l'écriture dite *ouigoure*, [mais qui est en effet sogdienne, et cette portion de l'inscription est, à ce que maintenant nous savons, conçue en langue sogdienne, langue du manichéisme, et pas en turc]. On doit supposer que si l'écriture ouigoure triomphe de l'ancien alphabet turc malgré la supériorité de ce dernier pour les moyens de représenter les différents sons, c'est d'une part, en général, la puissance avec laquelle une civilisation étran-

gère exerce son influence, d'autre part, le fait qu'étant cursifs à un haut degré, ces caractères sont plus commodes à tracer, tandis que la portée de l'ancienne écriture n'était calculée que pour l'entaille sur bois ou pierre. Il serait en outre intéressant de découvrir, dans l'écriture ouigoure, des réminiscences, non pas de forme naturelle-
54 ment, mais de principe datant de cette antique écriture. Mais je ne crois pas qu'il y en ait, de ces réminiscences[1]). Le seul point de ce genre dont il puisse être question, serait peut-être l'usage du caractère représentant *i* pour correspondre non seulement à *i*, mais fréquemment aussi à l'*ä* de la plupart des langues modernes, usage qui se répète aussi dans l'emploi de l'alphabet arabe. Toutefois je doute que la supposition d'une telle filiation dans ce phénomène soit admissible, et je suis plutôt porté à voir partout des manifestations parallèles d'un seul et même motif, celui que j'ai indiqué plus haut, p. 38—39 (15—16).

Ainsi donc l'ancien alphabet turc disparaît sans vestiges après une existence de quelques centaines d'années[2]).

[1]) J'ajoute que, à mon avis, les ressemblances spécieuses de l'alphabet turc et l'alphabet dit *hunno-scythique* (voir P. Király de Dada, Babyl. and Oriental Record VI, no 10, 1893, p. 227 et suiv., 233) sont trop peu nombreuses et trop imperceptibles pour justifier une parenté particulière des deux alphabets.

[2]) [Concernant des manuscrits présentant ce même alphabet qui ont été trouvés au Turkestan oriental, voir plus loin.]

UNE LETTRE MÉCONNUE DES INSCRIPTIONS DE L'IÉNISSEI[1]). 1

A côté de la forme ordinaire de la lettre *b*[2], 𐰉 ou 𐰋, nous trouvons parfois dans les grandes inscriptions de la Mongolie les formes accessoires, d'un type plus cursif, 𐱅 ou 𐱃. Dans l'inscription de l'Ongin, par exemple, on emploie toujours l'une ou l'autre de ces deux formes[2]), et 𐱅 figure, par exemple, dans les deux lignes turques gravées à côté de l'inscription chinoise du monument de Kul téghin (I W). Dans les inscriptions provenant des environs du cours supérieur de l'Iénissei et de ses affluents, dans la Mongolie du Nord et la Sibérie du Sud[3]), la chose est plus compliquée. Elles présentent les deux caractères 𐰉 et 𐱅, mais il y a cela de singulier que ces deux formes ne se remplacent pas l'une l'autre. Nous y rencontrons, par ex., extrêmement souvent le mot 𐰸𐱅, écrit toujours par 𐱅. Si 𐱅 n'est qu'un doublet de 𐰉, il semble qu'on ne 2
puisse lire ce mot autrement que *bäl*. Mais qu'est ce que ce mot inconnu et isolé? A la page 376 de ses *Alttürkische Inschriften* M. Radloff se donne grande peine à l'expliquer. Au moyen d'une suite de combinaisons extrêmement hasardées, il finit par supposer que *bäl* signifie

[1]) [Imprimé (1913) dans *Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja, Journal de la Société Finno-ougrienne*, XXX,4 (Helsingfors 1913—18).]

[2]) Voir Radloff, *Alttürkische Inschriften*, p. 245, 253.

[3]) Voir *Inscriptions de l'Iénisséi recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie*, Helsingfors 1889; Radloff, ouv. cité, p. 299 ss.

»Götzenbild zum Schutze des Hauses«; mais dans les traductions il conserve *Bäl.*

Mais est-ce qu'en réalité un pareil mot existe? Et est-il bien sûr qu'il faut lire *bäl* et non pas quelque autre chose?

Ce qui frappe dès l'abord et paraît propre à faire naître des doutes sur l'identité de 𐰴 et de 𐰀 dans ce groupe d'inscriptions, c'est que, comme je l'ai déjà dit, le mot cité s'écrit toujours et sans aucune exception par 𐰴, jamais par 𐰀[1]), tandis que, dans les mêmes inscriptions, nous trouvons partout 𐰀 là où il s'agit d'un vrai *b*[2]; toujours par ex., 𐰉𐰀 *bäg*, 𐰋𐰀 *bän* 'je', jamais 𐰉𐰴, 𐰋𐰴, etc.

Pour pouvoir répondre aux questions ci-dessus il sera nécessaire de comparer le petit nombre d'autres mots dans les mêmes inscriptions où figure la lettre 𐰴. Je la transcris provisoirement par *x*.

Nous commençons par l'inscription d'Ouyoug Touran (*Inscriptions de l'Iénisséi* III,126–142; RADLOFF, *Atlas der Alterthümer der Mongolei*, pl. LXXV, 2 a—b; id., *Altt. Inschr.*, p. 306—307, »Uj Tu. b« 1): 𐰾𐰆𐰃𐰍𐰾:𐰃𐰍𐰾𐰇:𐰍𐰾𐰴𐰍𐰃, c.-à-d. *üč jxtmiš*[2]) *jašimqa adirilim.*

3 Dans ses transcriptions M. RADLOFF donne **üčjbtmš**, *üč jätmiš*, et il traduit ce passage: »In meinem drei und sieb-

[1]) Si, dans le glossaire qui fait suite à ses *Altt. Inschr.*, p. 376, M. RADLOFF écrit 𐰃𐰍𐰾𐰲𐰴 »(U Tsch. III 3,2)«, cela est dû à une inadvertance. Son texte, p. 321, a la forme correcte (= *Inscriptions de l'Iénisséi* XII,22). P. 319, »Tsch. O. a 2,2«, présente à tort 𐰃𐰍𐰾𐰲𐰴. L'inscription porte 𐰴; voir RADLOFF, *Atlas der Alterthümer der Mongolei*, pl. LXXXVI, 3. De même p. 326 et 376, »K K 2,2«, 𐰴 est fautif. D'après un dessin fait sur l'original par M. GRANÖ (comp. *Inscr. de l'Ién.* XVII,11), la forme de la lettre est angulaire, il est vrai, mais bien différente du 𐰀 du mot suivant.

[2]) Si la pierre porte un double point entre *jx* et *tm(i)š*, comme l'indiquent *Inscr. de l'Ién.* aussi bien que M. RADLOFF, cela est dû à une faute du graveur. D'ailleurs, dans l'estampage de cette inscription conservé au Musée National de Helsingfors, où j'ai eu l'occasion de l'étudier, je n'en ai pu voir de trace, et les lettres 𐰴 et 𐰇 sont si rapprochées l'une de l'autre qu'il n'y a guère assez d'espace pour un double point. Ce ne sont sans doute que de petites cavités fortuites dans la pierre.

zigsten Jahre habe ich mich getrennt«, ce qui est indubitablement correct, abstraction faite de ce que nous n'avons appris que plus tard, que le nombre signifie non pas soixante treize, mais 'trois sur la septième dizaine', c.-à-d. 'soixante trois'. En ce qui concerne la présence du 𐰚, ce n'est que dans le glossaire, p. 367 sous *jätmiš*, qu'il dit brièvement, au sujet de cet endroit, »𐰇𐰾𐰉:𐰚𐰖𐰍 (für 𐰇𐰾𐰉𐰖𐰍)« — mais est-ce une faute du graveur? ou comment faut-il l'expliquer?

Comparons maintenant au passage cité un endroit de l'inscription d'Oznatchennaïa, monument découvert par M.-A. Castrén en 1847[1]) (*Inscr. de l'Ién.* XVIII,73–84; Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 328): *bxš* (:𐰇𐰚𐰴) *qirq är . . r*. (le reste de la ligne après le premier *är* est illisible). M. Radloff lit ainsi ces mots: *b* (𐰴, pour *bän*) *bäš* (𐰇𐰚) *qirq är jaš ärt*[*im*], et il les traduit: »Ich war sechs(!) und vierzig Jahre alt«. Non seulement la leçon *är jaš ärt*[*im*] et la traduction citée sont en tout cas inadmissibles, mais ce qui est absolument invraisemblable et sans parallèle, c'est qu'ici 𐰴 serait une abréviation de *bän* 'je', et 𐰇𐰚 *bäš* 'cinq'. Évidemment c'est le mot entier 𐰇𐰚𐰴 *bxš* qui représente le nom de nombre 'cinq'. Mais, s'il en est ainsi, il me semble évident que, dans ce groupe d'inscriptions, 𐰚 n'est point identique à 𐰴 *b*[2], mais que c'est le signe d'une voyelle.

Or les deux mots en question, les noms de nombre 'cinq' et 'sept' (avec son dérivé 'soixante-dix') appartiennent à ceux qui dans la plupart des inscriptions s'écrivent tantôt — et le plus souvent — par 𐰉 *i* dans la syllabe radicale, tantôt sans signe de voyelle (= *ä*): *biš* et *b*(*ä*)*š*, *jiti* et *j*(*ä*)*ti*. Dans mes *Inscr. de l'Orkhon déchiffrées*, p. 15—16 (= ce volume p. 38—39), j'ai émis l'opinion que dans ces cas on a eu une voyelle propre *e* (*é*), diffé- 4

[1]) *Inscr. de l'Ién.*, p. 7 et suiv.

rente de l'*ä* aussi bien que de l'*i*, et étant à *i* comme *o* à *u*, *ö* à *ü*. Depuis lors je me suis de plus en plus convaincu de la justesse de cette opinion et de l'existence dans la langue des plus anciens documents turcs d'une telle voyelle, dont surtout l'iakoute (p. ex. *biär-* 'donner' < *ber-* [*bēr-*], *biäs* 'cinq' < *beš* [*bēš*], parallèlement à *uon* 'dix' < *on* [*ōn*], *uot* 'feu' < *ot* [*ōt*], etc.), le tchouvache et certains des idiomes turcs du sud ont aujourd'hui encore conservé des continuations, tandis que les autres idiomes modernes l'ont généralement confondue avec *ä*, plus rarement avec *i*[1]). M. Radloff aussi, qui s'était d'abord prononcé énergiquement contre ma manière de voir[2]), a fini par se ranger complètement à mon avis[3]).

Or, c'est évidemment cette voyelle que, à une certaine époque et dans un certain domaine, on a désigné par 𐰇, sans que je puisse rien dire sur l'origine de ce signe, le même qui ailleurs figure comme doublet cursif de 𐰀, 𐰆 *b*[2]. Je le transcrirai donc *ė* — en réservant *e* sans marque aux cas où cette même voyelle n'est pas exprimée dans l'écriture —, p. ex. *üč jėtmiš jašγmqa adγrγltγm*, 'dans ma soixante troisième année je me suis séparé (= je suis mort)', *bėš qγrq är . .*, 'trente cinq hommes . .'.

S'il en est ainsi, on voit que le mot mystérieux »*bäl*« disparaît tout simplement. Partout où figure le mot 𐰉𐰇 (jamais écrit 𐰉𐰀) il faut le lire *ėl*, mot commun et bien

[1]) Comp. [Budenz J., *Khivai tatárság* (*özbeg*) (Nyelvtudományi közlemények, IV, Pest 1865, p. 317 s.); V. Grønbech, *Forstudier til tyrkisk lydhistorie*, Copenhague 1902, p. 99—108;] K. Foy, *Türkische Vocalstudien* (Mittheil. des Seminars für Orient. Sprachen, Jahrg. III, Abth. II Westasiat. Studien, Berlin 1900); le même: *Azerbaiğanische Studien* (ibid. VI, 1903), p. 133 s., 172 s. Je ne nierai pas que là où les susdits changements ont eu lieu, la prononciation de l'*é* n'ait pu transitoirement flotter soit entre *é* et *ä*, soit entre *é* et *i*. Mais je ne puis nullement admettre, comme le pense Foy, que l'épellation des anciennes inscriptions tantôt par *i*, tantôt par zéro (*ä*) dès l'abord ne reflète qu'un flottement individuel de la prononciation entre *i* et *ä*.

[2]) *Alttürk. Inschr., Neue Folge*, p. 5 ss. (Comp. *Zur Geschichte des türk. Vokalsystems*, Bull. de l'Ac. Imp. des Sciences de St.-Pétersb. V série, XIV, 1901, p. 452 sqq.)

[3]) *Alttürk. Studien* V, même Bull., 1911, p. 428 s.

connu, qui dans les autres inscriptions — et parfois dans celles-ci même[1]) — s'écrit soit 𐰴𐰍 *il*, soit 𐰴 (*äl*) *el* et qui signifie 'tribu, horde'. Cette signification convient partout au contexte. Il suffira d'en citer un petit nombre d'exemples. *Inscr. de l'Ién.* I,1–40 = Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 304 (»Uj Ta.« 1): *siz élimä qunčujǰma oγlanǰma budunǰma sizimä altmiš jašǰmda*, »à vous ma tribu, mon épouse (mes épouses), mon (mes) fils, mes gens, à vous les miens, dans ma soixantième année«; ou Radloff, ouv. cité, p. 309 (»Ba. III« 3): *täŋridäki künkä jerdäki élimkä bükmädim* (ou *bök-*), »je n'ai pu demeurer(?) chez le soleil sur le ciel ni chez ma tribu sur la terre«. Si quatre fois[2]) nous trouvons la combinaison *täŋri élim*, »ma tribu céleste« ou »divine«, cela n'indique aucun rapport particulier au ciel, mais ce n'est qu'une expression de vénération de la tribu comme institution divine, p. ex. *I. de l'I.* I,41–72 = Radloff, p. 304 (»Uj Ta.« 2): *atïm éltoγan tütuq bän, täŋri élimkä élčisi ärtim*, »concernant mon nom, je suis Eltogan Toutouk, j'ai été chef (*élči*) de ma tribu céleste (divine)«. Très souvent nous rencontrons la combinaison *qanïm élim* ou *élim qanïm*, »mon khan et ma tribu«, p. ex. *I. de l'I.* V,111–127, 132–144 = Radloff, p. 312–313 (»UE.« 4): *qanïm élimä sizimä ajïta*[3]) [*bükmädim* ....]

[1]) Pour des exemples voir Radloff, *Alttürk. Inschr.*, p. 353–354.

[2]) Radloff, ouv. cité, p. 370 (*täŋri*), p. 376 (*bäl*).

[3]) Sur ce mot 𐰚𐰃𐰍𐰇 (écrit aussi 𐰚𐰃𐰇 et par une faute d'orthographe 𐰚𐰴𐰍𐰇, 𐰚𐰴𐰇), qui est extrêmement fréquent, en différentes combinaisons et dans des positions très variées, dans les inscriptions sépulcrales de l'Iénissei, voir Radloff, ouv. cité, p. 368. Il le transcrit *jïta* et lui attribue particulièrement le sens de »getrennt sein von«, mais du reste il ne sait pas en donner d'explication satisfaisante. A mon avis il faut nécessairement le lire *ajïta*; la preuve, c'est que ce mot si fréquent s'écrit toujours et sans aucune exception par 𐰇 *j*[1], *aj*, jamais par 𐰉 *j*[2], qui autrement s'emploie si souvent, au lieu de 𐰇, au commencement d'un mot devant *j*. (L'épellation assez fréquente 𐰚𐰃𐰇 (𐰚𐰴𐰇), sans 𐰍 *i*, peut aussi militer en faveur de cet avis, puisque 𐰍 ne s'omet que très rarement à la première syllabe d'un mot, mais très souvent dans les autres.) Cette forme *ajïta* doit être un gérondif pétrifié en *-a* du verbe *ajït-*, 'faire dire', donc proprement 'en le faisant dire (par la pierre)'. Le sens de l'exemple ci-dessus

qanɣim élimä ajɣta adiɣiltɣim; *I. de l'I.* XVIII,46–60. = RADLOFF, p. 327—328 (»OC.« 3): *élim qanɣim sizimä adiɣildɣim*. Ce qui montre que 𐰴𐰺 est en réalité *él*, c'est que dans la même combinaison nous trouvons parfois ce mot écrit 𐰴 ou 𐰴𐰇, p. ex. *I. de l'I.* V,229–263. = RADLOFF, p. 313 (»UE.« 7): *qara buduɣim qatiɣlaɲɣ* (𐰋𐰃𐰴𐰆𐰍), *él törüsin ɣdmaŋ* (𐰆𐰆𐰉𐰇:𐰍𐰃𐰴𐰍𐰴𐰺) *ajɣta siz elim* (𐰆𐰴𐰍𐰃) *qanɣim*[1]), »mes gens (litt. mon peuple noir), raffermissez-vous, n'abandonnez pas les mœurs de la tribu, dis-je, vous ma tribu, mon khan«; *I. de l'I.* XXXI,10–14 = RADLOFF, p. 344 (»AJ.« 2): *elim* (𐰆𐰴) *qanɣim*; *I. de l'I.* XXV,166–180 = RADLOFF, p. 341 (»TschM. c« 2): *ilimkä qanɣimqa bükmädim*.

Je passe à l'examen du reste des cas où l'on peut constater la présence de la lettre 𐰺.

Dans l'inscription très difficile d'Ouyoug Archan (*I. de l'I.* II, RADLOFF, p. 305) le premier mot est 𐰆𐰍𐰺 *éšim*, »mon (mes) camarade(s)« ou peut-être »mon épouse« (»mes épouses«)[2]).

serait donc, librement traduit, »je vous fais dire (c.-à-d. je vous fais savoir), mon khan et ma tribu, que je suis mort« (cf. par exemple, l'emploi du sanskrit *iti*).

[1]) Dans ce groupe d'inscriptions 𐰃 ou 𐰇 est η^1 (différent de 𐰋, 𐰓 = 𐰍 *š*), tandis que 𐰴, qui dans le groupe de l'Orkhon est le seul signe de η, est η^2 (aussi après *ɣ*, comme ici dans *qatiɣlaɲɣ*). RADLOFF, l. c., lit à tort »*bäl tör sü* (𐰉𐰃) *ɣdmiš jɣta*« etc., ce qu'il traduit: »(ich, der ich) Bäl, Ehrenplatz und Heer hergegeben, (bin) von euch, meinem Volk, meinem Chane (getrennt)«. Dans ses *Alttürk. Inschr.*, *Neue Folge*, p. 157, il admet qu'on peut aussi lire *törüsin* (que porte nettement l'inscription; par inadvertance il écrit 𐰴𐰺 au lieu de 𐰴𐰆); mais la nouvelle traduction qu'il y donne de »*ɣdmiš*« et de tout le passage est absolument inadmissible: »von den ihre Bäl-Sitte geweiht habenden, d. h. ihren, den Bāl-Dienst ausgeführt habenden, d. h. von euch, meinem Volke, meinem Chane (habe ich mich getrennt)«.

[2]) Comp. RADLOFF, *Wörterbuch* I, p. 903. La signification de 'compagne, épouse' paraît n'être pas étrangère à la langue des inscriptions. Comp. *I. de l'I.* IX,39–48. = RADL., p. 322 (»U. Tsch. V« 3): 𐰇𐰋𐰚𐰏𐰴𐰍𐰚𐰴, ce que je serais porté à lire (de gauche à droite) *qujda eki ešimä*, »à mes deux épouses dans le *quj*«, plutôt que *qujda kišimä*, »aux hommes dans le *quj*«; car dans le *quj*, le gynécée, le harem, on s'attendrait à ne voir mentionner que des femmes. S'il en est ainsi, ce ne serait qu'une variante de ce que les inscriptions expriment ordinairement par *qujda qunčujɣma*, »à mes épouses dans le *quj*«.

Dans la l. 2 de la même inscription je lis, d'après les estampages et les photographies de l'expédition finlandaise, 𐰴𐰍𐰃𐰴𐰚 *elim ėtdim*, »j'ai organisé ma tribu«, de *ėt-* »faire, mettre en ordre, organiser«, écrit ailleurs tantôt -𐰃𐰞, tantôt -𐰃. (Dans la l. 4 il n'y a pas de 𐰋.) 7

Le dernier mot de l'inscription très mutilée *I. de l'I.* XVI semble être 𐰞𐰴𐰽𐰋 **ėkn²ma**, c.-à-d. *ėki inimä*, »à mes deux frères cadets«. Le nom de nombre 'deux', ailleurs 𐰇𐰞 ou 𐰇, a précisément eu la voyelle *é*. (C'est décidément à tort que Radloff, p. 325, lit (𐰴𐰍)𐰴𐰇𐰋, ce qu'il transcrit *bükmädim*.) 𐰞𐰴𐰽𐰇𐰋 serait donc identique à 𐰴𐰽𐰞𐰇 **kin²m**, c.-à-d. *eki inim* (*I. de l'I.* III,39–42, non pas 𐰴𐰽𐰇𐰇 *künüm*, Radloff, p. 306, »Uj Tu a« 1,10), et aussi à 𐰞𐰴𐰽𐰋𐰇 **kėn²ma** dans l'inscription d'Ouloukem Elegeš[1]), soit que le graveur soit venu à transposer 𐰋 et 𐰇, soit que 𐰋 soit employé ici fautivement au lieu de 𐰞 *i*[2]).

Il y a encore deux mots dans lesquels figure la lettre en question 𐰋 et où, par conséquent, nous avons des exemples de la voyelle *é*. Ce sont 𐰀𐰋𐰇 et 𐰸𐰋𐰢. Le premier de ces mots se trouve deux fois, d'abord dans l'inscription d'Oznatchennaïa (*I. de l'I.* XVIII,61–72 = Radloff, p. 327, »OC.« 3):

𐰴𐰘𐰞𐰃𐰴:𐰀𐰋𐰇:𐰔𐰢𐰞

Dans son texte Radloff donne sans aucune remarque 𐰀𐰴𐰇 [**kmš**], mais dans sa transcription littérale »**ḳḅš**«, ce qui répondrait à 𐰀𐰋𐰇; néanmoins il le lit *kümüš*, et dans le glossaire (p. 366) il écrit même 𐰀𐰴𐰽𐰇 **kümš** avec renvoi à cet endroit. Il le traduit donc: »von Gold und Silber bin ich getrennt«. Il va sans dire maintenant qu'il faut lire: *altun kėš adiŗildim*. Quant à la traduction voir plus bas.

[1]) C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas ce que donne *I. de l'I.* V,412–419, ni avec Radloff, p. 313 s., l. 12, 𐰞𐰴𐰃𐰇 »*äki äbimä*«, »meinen beiden Häusern«.

[2]) Ou peut-on supposer une forme *éni*? Comp. Foy, *Türkische Vocalstudien*, p. 206 note 3?

L'autre endroit où figure 𐰴𐰍, et qui contient aussi le mot 𐰸𐰍𐰺, est dans l'inscription d'Ouyoug Touran (*I. de l'I.* III,55–96 = RADLOFF, p. 306, »Uj Tu. a« 2):

:𐰃𐰉:𐰺𐰸𐰍𐰇𐰉𐰃:𐰺𐰼𐰋𐰃:𐰃𐰇𐰺𐰸𐰍𐰺:𐰴𐰍𐰍:𐰴𐰸𐰋𐰺𐰼𐰃
𐰃𐰼𐰃:𐰃𐰺𐰇𐰆:𐰺×𐰺𐰉𐰺

Ici RADLOFF donne correctement dans son texte 𐰴𐰍𐰍, 8 mais il le transcrit par *kümüšlüg*, en faisant remarquer dans le glossaire (p. 366): »das Wort 𐰴𐰍𐰍 ist offenbar ein Schreibfehler für 𐰴𐰸𐰍𐰺𐰍 [*kümüšlig*]«. En outre il ne tient pas compte de la combinaison 𐰍𐰼 dans le mot suivant, c.-à-d., selon lui, deux *b*², et il hésite (comp. *Alttürk. Inschr.*, *Neue Folge*, p. 157) entre les leçons 𐰺𐰼𐰋𐰃, 𐰺𐰼𐰋𐰃 ou 𐰺𐰼𐰃𐰃; dans ce mot 𐰋 *n*¹ est en réalité tout net et incontestable. Voilà donc la traduction qu'il donne de tout ce passage: »Bei euch meinem mit Gold und Silber verzierten Bäl, meinem But (Bant, Bajat) Himmels-Bäl konnte ich nicht verweilen, von euch (habe ich mich getrennt)«, ou comme dans le glossaire p. 377 (sous *bäl*) »bei meinem But (Bant, Bajat), der bei meinem gold- und silberverziertem Bäl sich befindet, bei meinem Himmels-Bäl verblieb ich nicht«. Mais qu'est ce que c'est que »But (Bant, Bajat)«, sur lequel M. RADLOFF ne nous donne aucun renseignement?

Je transcris ce passage ainsi: *altunlig* (inexactement pour *-lïγ*) *kėšig bėlimtä bantĵm*, *täŋri ėlimkä bükmädim sizimä ajĵta*, et je le comprends tout autrement que M. RADLOFF.

A mon avis *bantĵm* ne peut être que le prétérit de *ban-*, 'se lier', forme réflexive de *ba-* 'lier'; *bėlimtä*, de *bėl*, 'la taille' (osm., čag. بيل, azeri *bėl*), donc 'à ma taille'; *kėšig*, accusatif de *kėš*. Mais qu'est ce que c'est que *kėš*? Dans le *Wörterbuch* de RADLOFF (II, p. 1180 et 1181) nous trouvons plusieurs mots de la forme *käš* (*keš*) auxquels on peut songer: *käš* (כֵּישׁ) en karaïme (= pers. كش), 'der

Köcher'; *keš* en karakirghiz, 'der Gürtel'; *käš* en soïone, 'das Fell, Leder'. Parmi ces mots le karakirghis 'la ceinture' conviendrait parfaitement ici sous tous les rapports, et en supposant cette signification, il faut tout simplement traduire ainsi le passage en question: »je me suis (ou je m'étais) ceint la taille de la ceinture ornée d'or; je ne suis pas demeuré(?) chez ma tribu céleste, (c'est ce que je) fais dire à vous, les miens«.

Le passage de l'inscription d'Oznatchennaïa serait donc de même à traduire: »je me suis séparé de la ceinture d'or«. Est-ce que cette mention de la ceinture d'or se rapporte à quelque usage particulier? Était-ce, p. ex., l'insigne du chef ou d'un autre dignitaire de la tribu? Ou faut-il y voir seulement l'expression du prix qu'attachaient les Turcs aux ceintures précieuses[1])? Je n'en sais rien dire.

Je crois avoir montré que dans les inscriptions de 9
l'Iénissei la lettre 𐰉 désigne non pas *b*[2], mais la voyelle *ė*, dont, par conséquent, l'existence dans la vieille langue des inscriptions est démontrée par-là. En résumant, je répète encore les exemples malheureusement peu nombreux de la présence de cette voyelle qui se trouvent dans les inscriptions, à savoir: *ėki* 'deux', *ėl* 'tribu', *ėš* 'camarade' ('compagne'?), *ėt-* 'faire, organiser', *bėl* 'la taille', *bėš* 'cinq', (*jėti* 'sept',) *jėtmiš* 'soixante-dix', *kėš* 'ceinture'.

[1]) Cf. Thomsen, *Inscriptions de l'Orkhon*, p. 59, d'après Stan. Julien: »Leurs ceintures ont des ornements en creux et en relief«.

TURCICA

ETUDES CONCERNANT L'INTERPRÉTATION DES INSCRIPTIONS TURQUES DE LA MONGOLIE ET DE LA SIBÉRIE[1])

3 Occupé depuis plusieurs années de préparer une nouvelle édition des inscriptions runiques turques, dont la Société Finno-ougrienne de Helsingfors m'a fait l'honneur de me charger, j'ai désiré étudier d'avance et d'une manière plus détaillée que ne le comportait l'édition projetée, un petit choix des mots ou des passages isolés dont l'interprétation m'a paru avoir besoin d'une revision. En même temps, les présentes études, que je me réserve de faire suivre éventuellement par d'autres, pourront donner une idée de ma méthode générale et du but que je me suis proposé; d'autre part, il en ressortira aussi, j'ose le croire, combien en effet il est besoin d'une nouvelle édition critique de ces monuments si précieux pour l'histoire des langues et des peuples turcs.

Concernant la manière de transcrire, je ferai remarquer qu'à part tels cas spéciaux où il importait d'indiquer exactement les caractères inscrits sur les monuments, je me suis contenté d'une transcription phonétique, aussi correcte que possible, et qui ne laissera pas de faciliter la lecture des textes cités. Cette transcription

[1]) [*Mémoires de la Société Finno-ougrienne* XXXVII, Helsingfors 1916. Dans la présente réimpression, ces études ont été abrégées à différents endroits, surtout en ce qui concerne des remarques polémiques, plus rarement elles ont été augmentées d'additions nouvelles.]

est imprimée en *italiques*. Par *ə* je désigne une voyelle vélaire ou »mixte«, par *ə̈* une voyelle palatale dont la couleur ne peut être constatée avec certitude; dans la plupart des cas on peut hésiter, d'un côté, entre *u* (ou) et *ị* (*i* »mixte«, ailleurs designé par *y* ou *ï*) et, d'autre part, entre *ü* et *i*. Pour rendre, au besoin, par un signe fixe chacune des lettres runiques, j'emploie des »**égyptiennes**«. Dans cette transcription les exposants [1] et [2] ont le même sens que dans mes travaux antérieurs: [1] = »avec des voyelles vélaires ou mixtes«, [2] = »avec des voyelles palatales«. La lettre q̊ représente ᛇ (*uq*, *oq*, *qu*, *qo*), q̊ ᚦ, ᚴ (*jq*, *qị*), k̊ ᚱ, ᛒ (*ük*, *ök*, *kü*, *kö*) et j̃, *j̊* ᛉ, qui, à mon avis, désigne plutôt un *j* (*y*) nasalisé, comme en iakoute ou en karagasse-ouriankhaï, qu'un *n* mouillé (*ń*). 4

1. ᛇᛁᛁ, un[1]q̊, on[1]q̊.

Dans les récits historiques des grandes inscriptions turques nous rencontrons une dizaine de fois le mot ᛇᛁᛁ **un[1]q̊**, **on[1]q̊**, qui jusqu'à présent a toujours été lu *unuq*. M. Radloff l'a rendu par »anhängend« ou »geliebt«, et moi je l'ai suivi en traduisant ce mot par 'soumis', 'fidèle' ou 'bien-aimé'. En effet, malgré l'absence de formes analogues dans les autres idiomes turcs et bien que la formation en *-uq* (*un-uq*) puisse faire naître des doutes, certains passages semblent militer en faveur de l'explication qui y voit un dérivé du thème verbal très répandu *una-* »annehmen, auf etwas eingehen, einverstanden sein, folgen, folgsam sein, Gefallen haben an etwas«[1]), ou d'un thème apparenté ouigour *unu-* (*unun-*) »sich anpassen«, si ce mot a existé[2]). Mais, en dehors des passages auxquels l'une ou l'autre des dites acceptions se laissent

[1]) Radloff, *Versuch eines Wörterbuches der Türk-dialecte* I, p. 1640.

[2]) Ibid. p. 1641 et suiv. Toutefois, dans son *Kudatku Bilik, Theil II, Text und Überzetzung*, 1910, M. Radloff lit et traduit autrement tous les exemples cités dans le Wörterbuch.

apparemment appliquer sans aucune difficulté, on en trouve, il est vrai, d'autres où elles semblent forcées ou franchement inadmissibles.

Et si nous étudions de plus près les passages où figure le mot en question, nous constatons un fait assez curieux, à savoir qu'il s'emploie toujours et exclusivement en parlant des Turcs occidentaux, tantôt comme appellation isolée, tantôt parallèlement au nom *Türgiš*, qui désigne la tribu principale des Turcs occidentaux à l'époque des inscriptions, celle dont était issue la dynastie des kagans occidentaux alors régnant (*türgiš qaγan*)[1]. Abstraction faite de cet emploi déterminé, nous ne le rencontrons jamais aux endroits où on pourrait s'attendre à retrouver un adjectif ayant les significations ci-dessus indiquées. Mais alors le plus naturel ne serait-il pas d'y voir tout simplement un nom des Turcs occidentaux? C'est ce dont pour ma part je suis convaincu, et je lis maintenant non pas *unuq*, mais *on oq*[2]), qui veut dire littéralement 'les Dix Flèches'. Or, »les Dix Flèches« (= »les Dix Hordes«) c'est précisément le nom qu'emploient constamment les sources chinoises pour désigner les Turcs occidentaux[3]); il n'est donc pas sans intérêt de pouvoir prouver que déjà les Turcs eux-mêmes ont fait application du même nom »les Dix Flèches«, *on oq*.

[1]) Thomsen, *Inscr. de l'Orkhon* (Mém. Soc. Finno-ougr. V), p. 70 note 3; Hirth, *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk* (dans Radloff, *Alttürk. Inschriften, Zweite Folge*), p. 73 sqq.; Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, pp. 34, 43 sqq., 271, 282 et suiv., etc.; F. W. K. Müller, *Uigurica* II, p. 95 note.

[2]) On sait que l'écriture runiforme ne distingue pas les voyelles *o* et *u* (ou), et que, d'autre part, les mots qui ne se composent que d'une lettre, comme ↓ *oq*, ne s'écrivent jamais seuls, mais s'accolent toujours à l'un des mots voisins. Voir Thomsen, ouv. cit., p. 43 [ici p. 69].

[3]) E. H. Parker, *A Thousand Years of the Tartars*, p. 237; G. Schlegel, *Das uigur. Denkmal von Kara Balgassun* (Mém. Soc. F.-ougr. IX), p. 111—113; Hirth, ouv. cit., p. 26, 67—69; Chavannes, ouv. cit., p. 27—28, 34, 265, etc.; comp. Deguignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs*, etc. I, 2, Paris 1756, p. 11 (Thomsen, ouv. c., p. 138).

En ce qui concerne l'origine de ce nom, les renseignements que nous fournissent les documents chinois peuvent se résumer comme suit. Vers l'an 635, les Turcs occidentaux furent (ou étaient?) divisés en dix tribus[1]). Le chef de chaque tribu recevait du kagan une flèche; de là le nom des »dix flèches« désignant les dix tribus ou les dix hordes. Celles-ci se groupaient en deux ailes ou divisions, l'une de droite (occidentale; appelée par les 6
Chinois Nou-che-pi), l'autre de gauche (orientale; appelée Toulou), comprenant chacune cinq »flèches«.

Je ne me prononcerai pas sur la valeur certainement assez contestable de l'explication ici donnée de l'origine du mot flèche au sens de tribu, horde, ni sur la nature de l'organisation par »flèches«. Elle pourrait bien être d'origine ancienne chez les Turcs et leurs voisins[2]) et semble avoir été non pas strictement analogue à la masse ordinaire et variée de tribus turques, mais, bien que reposant sans doute sur un fond de ce genre, essentiellement d'ordre administratif ou militaire et pour cette raison astreinte à un nombre fixe et symétrique: 2×5. Quoi qu'il en soit, à l'époque en question la division par flèches a dû être particulièrement caractéristique pour les Turcs occidentaux puis qu'ils sont désignés expressément par le nom »les Dix Flèches«. Dans les traductions que je donne plus loin, je garderai pour *on oq* ce nom, »les Dix Flèches«.

Que ce soit bien le mot *oq* 'flèche' auquel, dès l'origine, nous avons affaire dans cette combinaison, c'est là

1) Les sources chinoises (voir Hirth, ouv. c., p. 26, 3) fixent-elles expressément à cette époque même l'établissement de l'organisation en question? Je n'en puis juger, mais comp. Parker, l. c.; Hirth, l. c.; Chavannes, ouv. c., p. 27—28. Toutefois, comme il y avait alors une période de faiblesse, je serais plus porté à supposer que cette division date déjà du grand fondateur et organisateur de l'empire des Turcs occidentaux, Istämi Kagan (mort en 575 ou 576; comp. plus loin, p. 105—106 [17—18]).

2) Schlegel, ouv. cit., p. 112, dit même: »Diese Eintheilung in *Pfeile* stammt aus der alten Hunnenzeit«.

un point sur lequel je tiens à insister. M. Radloff[1]), il est vrai, a proposé une autre hypothèse, mais elle me paraît tout à fait invraisemblable et inadmissible. D'après M. Radloff, l'expression »les dix flèches«, synonyme de »les dix tribus« serait due à une »falsche Volksetymologie und falsche Lesung eines geschriebenen Legendentextes« où on (un Turc) aurait lu par erreur *oq* au lieu de *uq* »Geschlecht«. Mais d'abord il est hors de toute vraisemblance qu'un Turc ou des Turcs, qui devaient connaître de vive voix la vraie forme du mot, se soient rendus coupables d'un tel quiproquo et l'aient fait passer pour toujours aux Chinois (pendant la première moitié du VII[e] siècle!?). Puis, l'existence en vieux turc du mot supposé *uq* est plus que douteuse. C'est un mot isolé qui ne se rencontre que dans les dialectes modernes de l'Altaï et, comme tant d'autres mots, il y est évidemment em-
7 prunté au mongol, où le mot correspondant **ug** et d'autres formations apparentées sont très répandus. En outre il ne signifie point une 'tribu' ou autre société de semblable genre et étendue, mais il désigne seulement la famille (dans le sens étroit), la descendance. Verbitskij[2]) le traduit par »родъ, поколѣніе, потомство«, c.-à-d. »famille, génération, postérité«, et Radloff[3]), par »Geschlecht, Familie, Herkunft«, par ex. *uγį joq kiži* (littéralement: »un homme sans *uq*«, c.-à-d.) »ein Mensch, der seine Vorfahren nicht kennt«, *uqtaŋ uqa* »von Geschlecht zu Geschlecht« (= »отъ предковъ до предковъ, изъ поколѣнія въ поколѣніе« Verbitskij, »de génération en génération«), *jaqšį uqtū* »wohlgeboren«, et le verbe *uqta-* »ein Geschlecht gründen, aufrecht erhalten«[4]). Enfin, il faut

[1]) *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei, Zweite Folge*, p. XVIII.

[2]) Словарь алтайскаго и аладагскаго нарѣчій тюркскаго языка, 1884, p. 399.

[3]) *Wörterbuch der Türk-dialecte* I, p. 1605, 1613.

[4]) Comp. le mongol **ug**, khalkh. *uG*, kalm. *uG*, 'commencement, origine, naissance, racine; famille; existence; originaire, principal'; par ex. *uG zergə* 'di-

noter qu'une pareille métonymie du mot 'flèche' se trouve ailleurs. Le regretté P. M. Melioranskij[1]) allègue contre l'hypothèse de Radloff que la division par »flèches« (*tirä*) existe encore aujourd'hui chez les Turkmènes[2]), et d'après une communication de M. G. J. Ramstedt le mongol *sumun* 'flèche' désigne aussi une troupe militaire de 120—200 hommes[3]). Le mot mongol a également été emprunté par certains des Turcs septentrionaux d'aujourd'hui, au 8
moins par les Ouriankhaï, au sujet desquels M. N. T. Katanov raconte[4]) que »tous les Ouriankhaï se divisent administrativement en 5 khochoun (хошунъ, *qošun*). Chaque khochoun se divise en quelques familles (нѣсколько родовъ) ou soumyns (сумынъ, *subu*, *odaq*), ce qui signifie une compagnie (рота)«. Du reste, il va sans dire que l'interprétation que j'ai entrepris de donner ici du mot ↓)) est absolument indépendante du sens primitif du mot *oq*. Je reviendrai plus loin sur ce mot et sur les différentes manières dont il peut s'écrire.

Après ces remarques je vais citer et, au besoin, étudier tous les passages qui nous présentent le mot ↓)) *on oq*, en commençant par l'inscription de Tonyoukouk[5]), où il se rencontre cinq fois (N⁰ 1—4).

gnité ou titre originaire et héréditaire (d'un fonctionnaire)', *uG gˌazr* 'pays natal', *uG elntsəG* 'ancêtre, auteur d'une famille', *ugˌ ugē* (litt. 'sans *uG*') 'd'origine inconnue; qui n'a pas d'ancêtres, »homo novus«, de bas étage'; *uktē* 'de telle origine, de telle naissance; bien né, de haute naissance', etc. (Bienveillante communication de M. G. J. Ramstedt.)

1) Памятникъ въ честь Кюль Тегина (Записки восточн. отдѣленія И. Русск. Археолог. Общества, XII, 1899, et à part), p. 99, à la fin de la note 22.

2) Comp. Vambéry, *Čagataische Sprachstudien*, p. 268; Pavet de Courteille, *Dictionnaire turk-oriental*, p. 254; Radloff, *Wörterb.* III, p. 1365.

3) Voir maintenant son mémoire *Zwei uigurische Runeninschriften* (Journal de la Soc. Finno-ougr. XXX_3), p. 47. Comp. aussi Binstead, JRAS. 1914, II, p. 852 note.

4) Письма изъ Сибири и Восточнаго Туркестана (Спб. 1893), p. 11—12.

5) Publiée par M. Radloff dans ses *Alttürk. Inschr.*, *Zweite Folge*, 1899. Grâce à l'obligeance de M. Ramstedt, qui a visité ce monument deux fois, j'ai en outre sous mes yeux d'excellentes photographies faites pendant son dernier voyage en 1908—09, avec des notes concernant différents détails, et une copie complète écrite à la main en 1899 et indépendante de l'édition Radloff.

N° 1. Tonyoukouk l. 19—20 (= 20—21 Radloff[1])): *tabγač qaγan jaγĭmĭz ärti, on oq qaγani*[2]) *jaγĭmĭz ärti,* | r[1]t[1][. . . . . .] *küč*[. . . . . .] *boldï. ol üč qaγan ögläšip* etc.

9 M. Radloff, qui dans sa ligne 21 ne lit rien devant *boldï*, traduit ainsi ce passage: »Da wurde der Chinesen-Chagan unser Feind und die ihm anhängenden (*unuq*) Chane wurden unsere Feinde. | . . . . . wurden. Diese drei Chagane hielten einen Rath«, etc. Il s'agit en effet de trois kagans, et la suite fait voir que les trois personnes ainsi désignées sont l'empereur de Chine (*tabγač qaγan*), le kagan des Turcs occidentaux (*türgiš qaγan*, l. 21 [22]) et le kagan des Kirgiz. De ces trois noms, *on oq qaγani* de la l. 19 est évidemment le même que *türgiš qaγan*[3]), tandis que le troisième nom a dû se trouver dans la lacune qui occupe aujourd'hui la plus grande partie du commencement de la ligne 20 (21). Il est absolument impossible d'y faire tenir tous les trois noms, comme le veut M. Radloff (p. 49). Comme je l'ai indiqué dans le texte cité, on y lit nettement 𐰴𐰇 r[1]t[1] et 𐰋𐰍𐰃 küč. La lacune intermédiaire s'étend sur l'espace de six ou sept lettres, celle entre *küč* et *boldï* en a compris huit ou neuf. De la dernière lette avant *boldï* on ne voit qu'un court trait vertical en haut de la ligne, c.-à-d. la partie supérieure à gauche de 𐰇 z, à ce qu'il semble. Je supposerais donc que l'inscription a porté

: 𐰺𐰼𐰚[𐰇𐰣𐰽:𐰚𐰽𐰆:𐰉𐰾]𐰋𐰍𐰚[:𐰇𐰆𐰃𐰺:𐰴]𐰴𐰇

[1]) La ligne 18, indiquée par Radloff, mais qu'il laisse toute vide, n'a jamais existé, de sorte qu'à partir de sa ligne 19 il faut retrancher une unité dans son numérotage de toutes les lignes suivantes.

[2]) C'est ce que porte la pierre, non pas *qani*. M. Radloff fait remarquer à juste titre (p. 29 *ad* 2,2) que dans cette inscription *qan* veut toujours dire »Beherrscher kleinerer Stammvereinigungen, die keinen ganz selbständigen Staatskörper bilden, d. h. Unterfürst«; seuls les »Oberfürsten« s'appellent *qaγan*.

[3]) Observez la différence grammaticale entre *on oq qaγani* (au sens génitif), 'le kagan des Dix Flèches', et *türgiš qaγan* (au sens adjectif ou appositif, comp. Radloff, *Altt. Insch., Neue Folge*, p. 98), 'le kagan (qui est de la tribu ou de la dynastie des) Türgiš'.

art[uq (ou *artuqi*) *qirqiz*] *küč[lig qaγan jaγimiz*] *boldi*, ou quelque chose de semblable.

Et alors il faut traduire ainsi ce passage: »L'empereur de Chine (le kagan chinois) était (déjà) notre ennemi, et le kagan des Dix Flèches (= des Turcs occidentaux) était (de même) notre ennemi. [De] plus, le vig[oureux kagan des Kirgiz] devint [notre ennemi]. Ces trois kagans tinrent conseil« etc.

N° 2. L. 30 (= 31 Radl.). Des espions viennent rapportant: *türgiš qaγani tašiqmiš tedi, on oq buduni qaliziz tašiq-* 10
miš ter[1]), c.-à-d.: »le kagan des Türgiš est (censé être) parti, disaient-ils, et le peuple des Dix Flèches est (censé être) parti sans exception, disent-ils«. Et de nouveau trois espions viennent rapportant:

N° 3. L. 33 (= 34 Radl.): *qaγani sü tašiqdi, on oq süsi qaliziz tašiqdi ter*, c.-à-d.: »(voilà) le kagan parti avec une armée et l'armée des Dix Flèches partie sans exception, disent-ils«.

A ces deux endroits il s'agit donc des Turcs occidentaux. Il est vrai qu'ici la traduction »das ihm anhängende Volk, Heer« (Radloff) donnerait à peu près le même sens que »le peuple, l'armée des Dix Flèches«, mais c'est cette dernière traduction qui est la seule vraie. On a voulu insister sur ce fait que non seulement le kagan s'est mis en marche suivi d'une armée de sa propre tribu, les Türgiš, mais aussi le gros des Turcs occidentaux, sur lesquels il avait usurpé la souveraineté.

Après avoir relaté la victoire remportée par les Turcs sur le kagan des Türgiš, qui fut fait prisonnier avec une cinquantaine d'hommes et dont le yabgou et le chad ont été tués, le récit continue ainsi:

N° 4. L. 42—44 (= 43—45 Radl.): *ol-oq tün budunin* 11

[1]) Ici *türgiš qaγani*, avec affixe pronominal, parallèle à *on oq buduni*, n'est pas en contradiction avec la note 3 p. 98. Voir Radloff, ouv. c., *Neue Folge*, p. 98 en bas, 104.

saju ɟtɟmɟz, ol sabɟy ešidip on oq bägläri buduni qop | (43) *kälti jükünti. käligmä bäglärin budunin etip jɟyɟp, az*[*č*?]*a budun täzmiš ärti, on oq süsin sülätdim,* | (44) *biz jemä sülädimiz anɟ* (*i*)*rtimiz* (𐰇𐰾𐰇𐰃 **n¹ir²t²mz**), etc., c.-à-d.: »la même nuit nous envoyâmes (des sommateurs) par tout leur peuple. Ayant entendu ce message, les begs et le peuple des Dix Flèches vinrent, tous faire leur soumission. Après avoir organisé et réuni ceux des begs et du peuple qui étaient venus (se joindre à nous), et comme un petit nombre (?) du peuple s'était enfui, j'ordonnai à l'armée des Dix Flèches de se mettre en campagne, et nous nous y mîmes également et nous les poursuivîmes, etc.«

12 Ici mon texte s'écarte en plusieurs détails de celui de M. Radloff. Dans la première phrase, l'inscription porte nettement 𐰇𐰾𐰚𐰃 *ɟtɟmɟz* 'nous envoyâmes', non pas 𐰇𐰾𐰚𐰋 *altɟmɟz*, comme le lit M. Radloff (»Noch dieselbe Nacht unterwarfen wir all ihr Volk«, ce qui est en contradiction avec ce qui suit). Dans la phrase suivante, sa traduction ne tient pas compte du mot »*unuq*« (c.-à-d. *on oq*) devant *bägläri buduni*: »die Bege und ihr [?] Volk«; »*unuq*« est donc tout simplement omis. Ici, en effet, il serait impossible de le traduire par »uns anhängend«.

Dans sa l. 44 (selon moi, 43) M. Radloff lit: »*käligmä bäglärin budunin itip jaziqa tägi budun täzmiš ärti*«, ce qu'il traduit: »Von den herbeikommenden Begen und
13 ihrem [?] Volke sich scheidend, entfloh das (nur?) bis zur Ebene (gekommene? [!]) Volk«. Il comprend arbitrairement (comp. sa p. 77) *itip* (avec *t* et à voyelles palatales) 'faisant, organisant' comme identique à *ɟdɟp* (avec *d* et à voyelles vélaires-mixtes) 'abandonnant', et la leçon »𐰴𐰉𐰇𐰴𐰃𐰉𐰇𐰆« »*jaziqa tägi*« ('jusqu'à la plaine'), qui n'a, en effet, aucun rapport logique avec le contexte, est pure fantaisie. Au lieu de ces mots, la pierre porte 𐰇·𐰉𐰃𐰃𐰆 *ɟɟyɟp az*[·]*a*. *Jɟyɟp*, parallèle à *itip* (*etip*), est le gérondif de

coordination de *jjγ-* 'entasser; réunir, rassembler'. Dans la lacune entre 𐰖 et 𐰀 (c'est 𐰀 **a** en effet qu'il faut lire d'après M. Ramstedt, et non pas 𐰃 **i**), on voit 𐰚, qui ne peut guère être autre chose que la base de 𐰚 **č**, donc *az*[*č*]*a*, c.-à-d. *az* 'peu' + l'affixe *ča*, quoique le sens de cet affixe, joint à *az*, ne me soit pas bien clair et que je n'en connaisse pas par ailleurs d'exemple. Les mots *az*[*č*]*a budun täzmiš ärti* constituent une incise qui contient le motif de ce qui suit; pour des constructions ana- 14
logues, voir par ex. l. 22 ou l. 30, selon Radloff, (*qaγani alp ärmiš, ajγučjsi bilgä ärmiš,* »— da der Chagan ein Held ist und sein Rathgeber weise ist, —«).

Les inscriptions de l'Orkhon (Kocho-Tsaïdam) nous présentent la même application du terme 𐰇𐰏𐰆 *on oq* que l'inscription de Tonyoukouk.

N⁰ 5. I E 18—19 = II E 16: *türgiš qaγan türkämiz budunsm ärti; bilmädükin üčün — — qaγani ölti, buj(u)ruqi bägläri jemä ölti, on oq budun ämgäk körti,* c.-à-d.: »le kagan (des) Türgiš était de nos Turcs, de mon peuple; comme il était sans sagesse, etc., le kagan fut tué, de même les bouy(ou)rouks (c.-à-d. les hauts fonctionnaires) et les begs furent tués; le peuple des Dix Flèches endura (littéralement: vit) du mal«.

On remarquera la combinaison des termes *türgiš qaγan* et *on oq budun* que nous avons déjà rencontrés dans l'inscription de Tonyoukouk.

N⁰ 6. I N (12—)13 se trouvent énumérés les représentants envoyés par les divers souverains ou peuples voisins aux funérailles de Kül tegin et parmi eux les envoyés du kagan des Turcs occidentaux:

on oq oγlsm türgiš qaγanda maqarač tamγačj oγuz bilgä tamγačj kälti, c.-à-d.: »de la part de mon fils des Dix Flèches, du kagan (des) Türgiš[1]) vinrent Maka-

[1]) Ou peut-être: »de la part de mes fils des Dix Flèches (= de mon peuple des Turcs occidentaux, cf. p. 103 avec la note 2) et du kagan (des) Türgiš, etc.«?

ratch[1]) le tamgatchi (garde des sceaux) et Ogouz Bilgä le tamgatchi«.

Selon toute probabilité, les rapports de Bilgä kagan et de son »fils« (? c.-à-d. gendre, voir II N 9) n'étaient pas de nature à pouvoir justifier l'attribution du titre de »bien-aimé« (»*unuq*«).

N° 7. I S 12 = II N 15. Au premier abord, le passage qui contient ici le mot 𐰃𐰆𐰑 pourrait sembler militer contre l'interprétation de ce mot ci-dessus proposée; cependant je crois qu'une étude plus approfondie des détails de ce passage fera vite évanouir tout doute à son sujet.

Après une lacune, dont malheureusement la plus grande partie est commune aux deux inscriptions et dont la fin contenait probablement une simple apostrophe: *türᵘk budun*, »ô peuple turc«, ou une exclamation semblable, il est continué ainsi:

on oq oγlıŋa tatiŋa tägi bunį körü biliŋ.

Les interprétations qu'on a données jusqu'ici de ces mots étaient à plusieurs égards fautives, même en faisant abstraction du mot litigieux. L'auteur de la présente étude traduisait (*Inscr. de l'O.*, p. 119 et 133): »jusqu'à vos fils bien-aimés et vos descendants(?), en le voyant, sachez ceci«, et M. Radloff dans sa dernière traduction (*Altt. Inschr., Neue F.*, p. 153, 154) disait: »bis auf deine (eure) geliebten Söhne und Enkel(?) dieses sehend, möget ihr (Alles) wissen«. La traduction russe de P. M. Melioranskij est à peu près identique à celle de M. Radloff. Aucun de nous n'attachait l'importance qu'il fallait à ce fait que, dans les deux inscriptions, le mot 𐰃𐰍𐰃𐰓𐰏 *oγlıŋa* et, en I, 𐰃𐰍𐰇𐰢𐰢 *tatiŋa* s'écrivent par un 𐰇 i (ī?) dans l'avant-dernière syllabe. La présence de cette lettre prouve péremptoirement que nous avons affaire à l'affixe pronominal

[1]) Nom d'origine indienne = *Mahārāj*, introduit dans les pays situés au nord de l'Inde avec le bouddhisme et qui figure souvent dans les documents trouvés au Turkestan oriental.

de la 3e et non pas à celui de la 2e personne, qui s'écrit toujours sans ſ i (*oγlɐŋa*, c.-à-d. *oγlïŋa* ou *oγlŭŋa*, *tatïŋa*). L'affixe de la 3e personne désigne ce que d'autres langues expriment par le génitif du mot précédent. Par conséquent, les mots on^{1}o̊q *oγlïŋa—tägi* ne doivent pas être rendus »jusqu'à tes (vos) fils bien-aimés«, mais »jusqu'aux fils des on^{1}o̊q«, c.-à-d. »des *on oq*«, »des Dix Flèches« = des Turcs occidentaux.

Mais s'il en est ainsi, nous sommes fixés approximativement sur le sens jusqu'ici obscur du mot *tat*, qui ne peut désigner un degré de famille ou de descendance, mais seulement une relation sociale ou politique. C'est donc tout simplement le même *tat*, تات, qui est expliqué dans le Dictionnaire čagataï de Šeiχ Suleiman comme signifiant »les populations qui se sont assujetties au gouvernement des Turcs«, ou dans le *Dictionnaire turc-français* de Barbier de Meynard comme étant »le surnom donné aux populations d'origine persane ou kurde dans 16
le Turkestan«[1]). Quelle que soit l'origine de cette dénomination, c'est, sans aucun doute, un mot employé par les Turcs dès un temps assez reculé pour désigner les éléments étrangers compris dans leurs domaines (les *peregrini* ou les métèques, pour ainsi dire) et dont précisément dans l'empire des Turcs occidentaux le contingent, d'origine soit turque soit non-turque, essentiellement persane, était assez considérable[2]).

[1]) Cf. I. Kúnos, *Šejχ Sulejman Efendi's Čagataj-Osmanisches Wörterbuch*, Budapest 1902, p. 184 (comp. p. 179: *tažik* »Fremd (in Mittelasien werden die persisch sprechenden *'tažik'*, und die türkisch sprechenden *'tat'* genannt)«); Pavet de Courteille, *Dict. turk-oriental*, p. 194: »gens de bas étage qui n'habitent pas dans les villes; ceux qui s'attachent à la personne d'un grand, sans faire partie de ses esclaves« (significations d'origine secondaire, au moins quant à la première d'elles); Radloff, *Wörterb.* III, p. 899 et suiv.; Vambéry, *Noten zu den alttürk. Inschriften* (Mém. Soc. Finno-ougr. XII, 1899), p. 88—89; Melioranskij dans les Записки восточн. отдѣл. И. Русск. Археолог. Общества XII, 1900, p. 0154 et suiv.

[2]) Concernant les vastes domaines assujettis par les Turcs occidentaux pendant l'époque de leur prospérité dès le milieu du VIe siècle, voir Chavannes, ouv.

Dans le passage qui nous occupe, ce sens convient à merveille. Les *tat* y sont opposés aux »fils des Dix Flèches«, c.-à-d. à ceux qui par leur naissance même appartenaient à l'une des dix *oq* ou tribus (divisions) confédérées. Il faut donc traduire ainsi ce passage (en tenant compte de ce fait que sans doute on a eu tort de comprendre la construction subordonnante *körü biliŋ* comme identique à *körüp biliŋ* I S 13):

»[O peuple turc!?] jusqu'aux fils des Dix Flèches et à leurs *tat* (= jusqu'aux Turcs occidentaux et à leurs sujets d'origine étrangère), sachez regarder ceci (c.-à-d. ce que j'ai fait inscrire ici)«.

Voilà un avis que le kagan adresse à tous ses sujets,
17 vrais ou prétendus, même aux plus éloignés parmi eux, en indiquant par le »jusqu'à« une étendue dans l'espace et dans les couches sociales et non pas dans le temps.

N° 8. Reste encore un texte qui est décisif pour le sens de 𐰴𐰃. C'est un passage de l'inscription en caractères runiques que porte le grand monument ouigour trouvé par MM. Ramstedt et Pälsi près de Chine-ousou dans la Mongolie. M. Ramstedt a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition des photographies, exécutées sur place, de cette inscription, malheureusement très mutilée. On y lit dans la l. 11 du côté nord[1]):

üč qarluq jablaq saqiŋip täzä bardi, qurija on oq(q)a (𐰇𐰴𐰃) *kirti*, c.-à-d. »les Trois-Karlouk, saisis de lâcheté (littéralement: pensant lâchement), s'enfuirent et se rendirent chez les Dix Flèches dans l'ouest«.

Ce passage ne permet pas d'autre explication et, à mon

c., p. 300 et *passim* ailleurs. A l'époque des inscriptions, les Turcs orientaux ou septentrionaux (les Turcs d'Ötüken) prétendaient la souveraineté sur leur frères occidentaux et sur leurs anciens domaines jusqu'à la Porte de Fer (comp. ici p. 105—107).

[1]) Voir maintenant l'édition de M. Ramstedt, *Zwei uigurische Runeninschriften* (Journ. Soc. Finno-ougr. XXX,8), p. 16—17, 47.

avis, il est absolument concluant, d'autant plus que nous avons ici l'indication expresse »dans l'ouest«.

1912.

2. 𐰋𐰺𐰴𐰋𐰴:𐰃𐰍𐰖>𐰇×𐰇, id²ioqs¹z:kökt²ür²k̲ (I E 3 = II E 4).

On sait que les inscriptions des côtés est des deux grands monuments de l'Orkhon (ou de Kocho Tsaïdam), érigés respectivement en l'honneur de Kül tegin (mort en 731) et de Bilgä kagan (mort en 734) et désignés ici par I et II (les *K* et *X* de M. Radloff), s'ouvrent par un aperçu de l'ancienne histoire des Turcs à partir de la fondation de leur empire par les deux grands kagans que les inscriptions nomment *Bumïn qaγan* et *Istämi* (is²t²mi I) ou *Estämi* (*Eštämi*? s²t²mi II) *qaγan* (vers le milieu du VI^e^ siècle).

D'après les sources chinoises, le fondateur proprement 18
dit de l'empire des Turcs (Tou-kiue) avait nom *T'ou-men* (mort en 552). A côté de lui elles mentionnent son frère cadet *Che-tie-mi* (mort en 575 ou 576), qu'il associa à ses exploits en occident et qui fut en effet l'ancêtre des chefs des Turcs occidentaux (»les Dix Flèches«). L'empire turc se trouvait donc, dès l'origine, divisé en deux moitiés presque indépendantes: l'empire oriental (ou septentrional), dont les kagans représentaient la branche aînée de l'ancienne dynastie, branche issue de T'ou-men, et l'empire occidental, représentant la branche cadette. Ce qui, pendant les premières dizaines d'années, seul les retenait ensemble, c'était le faible lien de la suzeraineté plus nominale que réelle exercée par la branche aînée sur la branche cadette. Mais dès 582 au plus tard, les Turcs occidentaux non seulement s'affranchirent définitivement de cette suzeraineté, mais entrèrent même en opposition ouverte avec leurs frères orientaux. Cela n'empêcha pas,

d'ailleurs, ces derniers de revendiquer toujours leurs soi-disant droits à la suprématie sur l'Occident, même, comme le montrent les inscriptions, après la restauration vers la fin du VII[e] siècle.

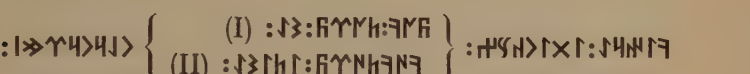
Si nous comparons ces faits aux données des inscriptions, il s'ensuit incontestablement que, des deux kagans mentionnés là, *Istämi qayan* est identique à Che-tie-mi (= Στεμβισχάγαν dans l'auteur byzantin Théophylacte Simocatta; nommé par l'auteur Ménandre Διζάβουλος, Δηλζίβουλος et Σιλζίβουλος, nom dans la dernière partie duquel on a voulu voir le turc *jabγu*, ancien titre des chefs des Turcs occidentaux), et que *Bumïn qayan* ne peut être autre que T'ou-men; toutefois, il y a lieu de supposer que, dans la tradition des Turcs, il a été confondu avec son fils et deuxième successeur, celui que les Chinois appellent *Mou-han* (553—572), conquérant encore
19 plus grand que T'ou-men[1]). La forme chinoise du nom *Mou-han* fait supposer en turc de l'Orkhon la forme **Buqan* ou **Boqan*[2]). Pourvu que les formes des noms que présentent les sources chinoises soient relativement exactes, ce que selon toute analogie on est fondé à croire, je serais même porté à supposer que, dans la tradition des Turcs, »*Bumïn*« est dû à une contamination non seulement des deux personnes, mais aussi des deux noms **Buqan* et **Tumïn*.

Après des guerres victorieuses contre »les peuples des quatre coins du monde«, les limites dans lesquelles les deux kagans régnaient et »firent s'établir« les peuples

[1]) Pour les rapports de ces différents kagans et les origines de la dynastie turque cf. Marquart, *Chronologie der alttürk. Inschriften*, p. 2; le même, *Historische Glossen*, WZKM. XII, p. 184–5, 188, 196; Hirth, *Nachworte*, p. 88; Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux*, p. 2, 20, 219—220, 226—228, 259—260, etc.; Barthold, dans Записки восточн. отдѣл. И. Археолог. Общ. XV, p. 0178–9, 0184.

[2]) Cf. Βώχανος, nom d'un général des Turcs occidentaux, dans Ménandre, éd. de Bonn, p. 404 ligne 8? [Comp. ce volume p. 51—52.]

assujettis sont indiquées par les inscriptions comme s'étendant de *Qadirqan jiš* (les monts Khingan?) à l'est jusqu'à *Tämir qapiγ*, la Porte de Fer (au delà du fleuve Iaxartes et de la Sogdiane) à l'ouest[1]). Au moins en ce qui concerne la Porte de Fer, ce seront là en effet à peu près les limites sud-ouest des Turcs occidentaux au temps de leur prospérité ou, en d'autres termes, celles de l'entité géographique qui constituait l'empire turc sous Mou-han et Istämi, si, avec les inscriptions, on le regarde comme formant alors un tout indivisé[2]). Puis on continue ainsi (I E 3—4 = II E 4):



ekin ara idioqsiz kök türᵘk { *anča* (I) / *iti anča* (II) } *olurur ärmiš.*

Le nom à demi légendaire *kök türᵘk*, »les Turcs bleus«[3]), qui ne figure qu'à ce seul endroit commun aux deux inscriptions, y est évidemment employé pour désigner l'ensemble varié de tribus ou de populations »des quatre coins du monde«, réunies jadis sous le double empire turc pendant la période brève mais brillante de sa prétendue unité et dans les vastes limites mentionnées par les inscriptions. Il implique donc un contraste formel avec l'état de choses des temps suivants et la scission hostile entre l'orient et l'occident[4]).

1) Cf. mes *Inscr. de l'O.*, p. 137.

2) Cf. Hirth, ouv. cité, p. 88; Chavannes, ouv. cité, p. 229.

3) Cf. mes *Inscr. de l'O.*, p. 138. P. Melioranskij fait remarquer dans Сборникъ трудовъ орхонской экспедиціи. IV. Древне-тюркскіе памятники въ Кошо-Цайдамъ (1899), p. 17 n. 3, que »le bleu est la couleur favorite chez beaucoup de tribus turques comme le rouge dans les bylines et les contes russes«.

4) En conséquence de ce que je viens d'exposer, je ne puis qu'être parfaitement d'accord avec M. Radloff en rejetant énergiquement l'application du nom *kök türk*, »köktürkisch«, aux inscriptions elles-mêmes et à leur époque, ou même à tout ce qui est écrit en alphabet »runique«, quelle qu'en soit la provenance. L'usage des Turcs eux-mêmes a assigné à ce nom une valeur toute

Dans ce passage, le mot qui a surtout fait l'objet des contestations c'est le complément de *kök türük* : *idioqsiz* 'sans *idi* ni *oq*'. Parmi les interprétations jusqu'ici données de ce mot composé je regarde comme inacceptables, outre celle que j'en ai moi-même proposée dans mes *Inscr. de l'O.*, p. 138, celles qu'en a données M. Radloff. Ce savant, qui maintient la transcription *idiuqsiz* (cf. plus haut p. 96), a d'abord traduit le mot par »herren- und geschlechtslos« (*Altt. Inschr.*, p. 5, 44, 439, 449), puis par »keine herrschenden [*idi*!] adligen Geschlechter [*uq*] habend« (même ouv., *Neue F.*, p. 131). Absolument inadmis-
21 sible est la traduction arbitraire et copieusement pourvue de points d'interrogation qu'en a donnée Melioranskij dans son texte (ouv. cité, p. 64): »не знавшіе (тогда?) ни господъ (?) ни слугъ (?)«, c.-à-d. »ne connaissant (alors?) ni des seigneurs (?) ni des serviteurs (?)«. Ses doutes ont abouti à l'abandon définitif de cette interprétation: dans sa note 22 (p. 99) il traduit: не имѣвшіе хана и племенъ т. е. племенной организаціи« = »n'ayant pas de khan ni de tribus, c.-à-d. d'organisation par tribus«. Le composé en question est traduit dans un sens analogue par M. W. Bang[1]): »die früher (?) herrenlosen und hordenlosen Kök Türk«. J'aurai plus loin une restriction à faire concer-

différente: il s'appliquait exclusivement aux origines de leur histoire, c'est-à-dire à une période antérieure aux inscriptions de près de deux cents ans. Il n'est pas vrai que »Bilgä Khan sein [!] Volk an mehreren [!] Stellen ganz unzweideutig die *kök Türk* nennt« (W. Bang, *Die Köktürkische Inschrift auf d. Südseite des Kül Tägin-Denkmals*, 1896, Vorwort). Peut-être qu'en 1896, quand il fut d'abord proposé par M. Bang (l. c) pour désigner le peuple de Bilgä kagan et sa langue, et quand les matériaux étaient beaucoup plus restreints qu'ils ne le sont actuellement, ce nom a pu paraître pratique; aujourd'hui il est aussi superflu et équivoque que contraire à l'histoire. Pour l'écriture le nom de »runique« me paraît satisfaisant, et quant à la langue, il me semble préférable de la désigner, soit d'une façon globale, sous le nom de »vieux turc« ou, si l'on veut, de »turc runique« — soit s'il s'agit d'en distinguer les nuances, comme du »(vieux) turc de l'Orkhon«, du »turc de l'Iénisséi«, etc., et d'autre part comme de l'ouigour, quand il est vraiment question de langue ouigoure (»ouigour runique«, par ex. Kara Balgassoun et Chine-ousou).

[1]) *Zu den Kök Türk-Inschriften der Mongolei*, T'oung-Pao VII, p. 331—332, 348 (tirage à part p. 10—11, 27); cf. ibid. IX, p. 120.

nant la traduction de M. Bang. Mais pour l'essentiel, les deux dernières traductions sont les seules admissibles.

Le mot *idi* signifie 'maître, seigneur', soit un souverain, un kagan (voir par ex. I S 4 = II N 3[1]) ou l'inscription de Tonyoukouk 11), soit un seigneur quelconque (par ex. 22
JRAS. 1912, p. 209$_{100}$ du maître d'un cheval), mais jamais il ne s'emploie comme adjectif »herrschend« ni au sens de »Adel«. Deux fois (I E 19 et 20 = II E 16 et 17) nous

[1]) Comme cet endroit a été mal compris par la plupart des interprétateurs, je saisis l'occasion d'en dire en passant quelques mots. Le texte porte: *Ötükän jïšda jig idi joq ärmiš.* Dans sa dernière traduction M. Radloff rend ainsi ce passage: »Im Ötüken Bergwalde gab es keinen mächtigen [*jig*] Adel [*idi*!]«; sa traduction antérieure disait pourtant mieux: »— gab es keinen vortrefflichen Herrn (ausser mir)«; Melioranskij: »не было хорошаго (т. е. настоящаго?) владыки« = »il n'y avait pas de bon (c.-à-d. vrai?) souverain« [mais à cette époque les Turcs avaient leur propre kagan]; M. Bang: »Die Güter waren (vor meiner Thronbesteigung [!]) ohne Herrn«, traduction sous tous les rapports inadmissible. Seule la traduction que j'ai donnée dans mes *Inscr. de l'O.*: »Dans la forêt d'Eutuken ils n'avaient pas de ... suzerain«, rendait au moins assez correctement la pensée, quoique la traduction du mot *jig*, dont je ne comprenais pas le sens, eût été laissée en blanc. Or c'est précisément la combinaison *jig* (*jeg*) *idi* qui implique l'idée de »suzerain«; car *jeg* (écrit j^{2}ig, quelquefois j^{2}g = *jäg*) ne signifie pas »bon«, comme on le traduit souvent, mais a toujours le sens comparatif (ou superlatif) de 'meilleur, le meilleur, supérieur, suprême; principal'. (Si dans les textes plus récents, on trouve aussi la formation comparative pléonastique *jegräk* au lieu de *jeg*, on n'en peut nullement conclure que *jeg* signifie 'bon'; comp. *artuqraq* pour le simple *artuq* 'surplus, plus', comme on peut dire par ex. en italien *più meglio.*) A *jeg idi*, proprement 'seigneur supérieur ou suprême', ce qui est plus que *idi* seul, on peut comparer par ex. *üstünki jig qunčui* »die oberste Hauptgemahlin«, Müller, *Uigurica* II, p. 23$_{19}$; *jig üstünki linqua čäčäk iligi qanï* »le Très Haut Roi Suprême de la fleur de lotus« (Buddha), ibid., p. 56 (14) $^{1-2}$; *jig üstünki — burχan*, Radloff et Malov, *Suvarṇaprabhāsa* I, 13 b ^{10}, II, 3 a $^{2-3}$, etc. Un dérivé de *jeg* est le verbe *jegäd-* (*jigäd-*) 'être ou devenir supérieur, avoir ou prendre le dessus, exceller' (pour l'affixe *-ad-*, *-äd-*, qui forme des verbes dénominatifs et intransitifs, cf. plus loin); dans les textes provenant du Turkestan oriental il figure souvent en combinaison fixe avec *ut-* 'vaincre': *ut- jigäd-* ou *jigäd- ut-* 'gagner la victoire'. Le sens du passage en question est donc: »Dans la forêt d'Ötüken il n'y a pas (ou ils n'ont pas) de seigneur suzerain«, ou, librement rendu: (depuis que les Turcs habitent) la forêt d'Ötüken, ils n'ont pas été et ne seront pas assujettis à la suprématie d'un autre souverain (comme ils l'ont été auparavant à l'empereur de Chine), et voici le lieu d'où ils ont su et sauront maintenir leur *el* (c.-à-d. leur empire et leur indépendance sous leur propre kagan: *el tutsïq jer Ötükän jïš ärmiš*). Ici et dans les lignes suivantes de cette partie des deux inscriptions, la forme verbale *ärmiš* (*jïmšaq ärmiš*, *jaγutïr ärmiš*, *jorïlmaz ärmiš* etc.) est employée, comme souvent ailleurs, en parlant d'un état permanent ou d'une série d'actions continuées pendant un temps plus ou moins long et qui, au moment actuel, n'ont pas encore cessé, ou bien d'une expérience faite auparavant et qui continue à être vraie.

trouvons *idisiz* 'sans seigneur' employé en parlant de tribus qui n'appartiennent à aucune des grandes confédérations ayant à leur tête un kagan et que, pour cette raison, le kagan turc a soin d'organiser (*et-*) sous sa souveraineté. C'est précisément dans ce sens que *idi—siz* figure ici, comme nous allons tout de suite le voir.

Le second élément du mot composé qui nous occupe, ne peut être que le mot *oq* 'flèche', qu'il soit d'ailleurs épelé 𐰃𐰆 **oq**, comme à cet endroit-ci, ou 𐰆 **o̊q**, comme dans 𐰆𐰃 *on oq* (voir p. 93—97) et 𐰃𐰆𐰆 *oqun* (p. 116). Par
23 contre, je regarde comme absolument fautive la transcription »*uq*« et la traduction »Geschlecht« (voir p. 96). Nous avons vu que *oq* 'flèche' était le terme propre d'une organisation d'ordre essentiellement administratif, qui s'était particulièrement développée ou conservée chez les Turcs occidentaux (»les Dix Flèches«). Et, en effet, l'attribution à cette organisation d'un caractère essentiellement administratif s'accorderait extrêmement bien avec ce fait qu'ici *oq* est immédiatement coordonné à *idi*, le kagan.

Si, après cela, nous entreprenons de traduire le texte de I, que jusqu'ici on a toujours regardé comme texte principal, la seule traduction possible sera:

»Ainsi (= dans cette étendue) étaient assis (= demeuraient) entre ces deux (limites) les 'Turcs bleus' sans seigneur (= souverain, kagan) ni (organisation par) 'flèches'«.

Mais voici ce qui est tout simplement absurde. Comment peut-on dire que les Turcs n'avaient ni de seigneur ni d'organisation, au même moment où il s'agit précisément de célébrer, dans toute cette partie des inscriptions, les deux premiers kagans turcs et leurs excellents grands fonctionnaires (*bujruq*) et noblesse (*bäglär*)? Ici il y a incontestablement une contradiction criante qui n'a pu échapper à l'attention de tous les interprétateurs; évi-

demment c'est cela qui nous a fait recourir à toutes sortes de moyens pour concilier avec le contexte l'étrange adjectif *idioqsiz*. La chose serait très simple si, avec M. Bang (voir p. 108), on pouvait traduire »die (früher) herrenlosen etc.«, ou si, comme dans l'édition russe du travail de M. Radloff[1]), on pouvait se contenter de l'hypothèse que »ici il s'agit de ces temps légendaires où les Turcs n'avaient pas l'aristocratie de naissance que nous rencontrons dès l'époque historique«[2]). Mais il n'en est rien; si l'on avait voulu dire cela, il aurait nécessairement fallu l'indiquer expressément.

Or, la chose est bien différente, si l'on part non pas 24
du texte de l'inscription I, mais de celui de II. Ici il y a un petit mot auquel jusqu'ici on n'a attaché aucune importance et qu'on n'a pas même bien compris. L'inscription II porte: »— *kök türük iti anča olurur ärmiš*« au lieu de la leçon de I: »— *kök türük anča* etc.«. Cet *iti*, bien compris, change complètement le sens du passage entier et les difficultés s'évanouissent. Radloff identifie ce mot avec l'ouigour *äti* 'très' et traduit »*äti anča*« par »so sehr lange«. Mais évidemment *iti* (*eti*) ne peut être que le gérondif du verbe *et-* 'organiser', régi de *olurur*. Quant à la forme, comp. par ex. I E 1: *eti birmiš*, et concernant la construction de *olur-* avec ce gérondif, I S 8: *tuta olurtači-sän* ou l'inscription de Tonyoukouk 62 (63 R.): *bilgä qaγan budunɛγ egidü olurur* »Bilgä kagan est assis (= règne) en ayant soin du peuple«. Alors il faut interpréter ainsi le passage en question:

[1]) Сборникъ трудовъ орхонской экспедиціи. IV. Древне-тюркскіе памятники въ Кошо-Цайдамъ, p. 17 note 4.

[2]) L'expression »légendaires« se rapporte, à ce qu'il semble, à l'hypothèse assurément inacceptable, proposée ailleurs par M. Radloff (*Alttürk. Inschr.*, p. 434, cf. ibid., p. 167 n. et 173 n.), que le *Bumin qaγan* des inscriptions est identique à Wen-ming, empereur légendaire de Chine et, d'après les Chinois, ancêtre des chefs des Hioungnou (cf. W. Barthold, *Historische Bedeutung der altt. Inschr.*, p. 5 [dans Radloff, ouv. c., *Neue F.*] et, par contre, Hirth, ouv. cité, p. 88).

»Ainsi (= dans cette étendue) ils (c.-à-d. les deux kagans) étaient assis (= régnaient) en organisant entre ces deux (limites) les 'Turcs bleus' qui étaient sans seigneur (= souverain, kagan) ni (organisation par) 'flèches'«.

De cette leçon il va de soi que ce dernier attribut, c.-à-d. l'adjectif *idioqsiz*, est à juste titre appliqué aux populations qui venaient d'être soumises à l'empire turc nouvellement fondé ou qui le furent successivement, et dont l'organisation a pu occuper les premiers kagans pendant une grande partie de leur règne. De même qu'ailleurs un peuple est dit être *idisiz* jusqu'à ce que le kagan turc l'organise (*et-*) sous sa souveraineté, l'état désigné ici par l'adjectif *idioqsiz* n'a en réalité pris fin que dès le moment où les kagans avaient achevé de régler les relations de dépendance de tous leurs sujets et l'ensemble de l'appareil administratif.

A d'autres égards encore le texte de II est bien préférable à celui de I et à l'interprétation qu'il exige. D'abord il a cet avantage qu'un seul et même sujet des phrases — les deux kagans — est maintenu essentiellement d'un bout du passage jusqu'à l'autre (dans I dès l. 1 jusqu'au commencement de la l. 4), tandis qu'il y a quelque chose de choquant dans le changement qui, en I, fait tout à coup de *kök türük* le sujet d'une phrase isolée. Puis, l'emploi du verbe *olur-*, 'être assis, s'asseoir', est plus conforme à l'usage ordinaire. Ce verbe, il est vrai, peut quelquefois figurer au sens de 'habiter' en parlant d'un peuple; mais beaucoup plus souvent on l'emploie en parlant du kagan qui 'est assis' ou 's'assied' sur le trône, c.-à-d. qui 'règne' ou 'prend les rênes du gouvernement'. C'est de cette manière qu'il se rencontre un peu plus haut (*Bumin qaγan Istämi qaγan olurmiš*) et de nouveau un peu plus loin (I E 5 = II E 6: *biligsiz qaγan olurmiš*), et *passim* ailleurs. La forme du verbe, l'imparfait des-

criptif (*eti*) *olurur ärmiš*, est en parfait accord avec cette conception: elle désigne la série suivie d'actes gouvernementaux ayant pour but d'organiser les sujets.

Après tout, je ne puis pas douter que dans l'inscription I on n'ait voulu exprimer la même chose que porte II, mais le lapicide, sinon déjà celui qui a mis au net le manuscrit ou le dessin d'après lequel il faut supposer que le lapicide a travaillé (l'auteur de l'inscription, Iollig tegin lui-même?), a oublié par inadvertance le mot important 𐰃𐰍𐰃 it²i, ce qui a perverti le sens de la phrase entière. Dans l'inscription II, postérieure à I de trois ans environ, ce mot, qui avait été omis dans I, aurait été restitué. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que les deux inscriptions ont le même auteur, Iollig tegin, qui, en revisant le texte de I, n'a pas pu ne pas observer la faute qui, à mon avis, y a été commise.

Je ne m'engagerai pas dans le problème insoluble de savoir quel a été dans II le modèle des parties communes aux deux inscriptions: était-ce, par exemple, le brouillon ou le dessin conservé de I? ou bien une nouvelle copie revue, faite directement d'après le monument I? On n'en sait rien. Quoi qu'il en soit, je ferai seulement remarquer que, ailleurs aussi, lorsqu'il y a des écarts entre les deux textes parallèles, le texte de II est presque toujours préférable à celui de I, par ex. II E 6: *biligsiz ärmiš ärinč*, mais I E 5: *biligsiz ärinč*, avec omission fautive de *ärmiš*; II E 7: *uŋ oγlin qul qiltï* etc., en 26
regard de I E 7: *uŋ oγlin* (!) *qul boldï* etc., construction contraire à la grammaire; II E 19: *qaγanïŋa*, mais I E 23 à tort *qaγanïŋïn*; II N 6: *ačsar*, ce qui vaut mieux que I S 8: *ačsïq*, qui a été influencé par le mot suivant *tosïq*, etc. D'autant plus faut-il regretter l'état mutilé du monument II, qui a fait disparaître des grandes parties de l'inscription.

3. 𐰇𐰴𐰍𐰍𐰚 — 𐰚𐰃𐰇𐰋𐰚:𐰚𐰃𐰇𐰉𐰴, j¹r¹qinda: j¹l¹ms¹inda — q̊un¹ur¹t¹i (I E 33).

L'inscription I E 32—34 contient le récit d'un combat qui aurait été livré lorsque Kül tegin avait 21 ans d'âge, c'est-à-dire en 706[1]), contre le général chinois Cha-tch'a Tchong-i, qu'on nomme ici, aussi bien que dans II E 26, *Čača säŋün*, »le général (chinois *tsiang-kiun*) Tchatcha«.

Remarquons en passant qu'on lit très bien dans l'inscription I, l. 32, malgré une fissure traversant le mot en question: 𐰴:𐰋𐰋𐰃𐰇𐰴𐰍𐰚:𐰇𐰉𐰃𐰃𐰃𐰇𐰚𐰚 *Čača säŋünkä süŋüšdimiz*, »nous luttâmes contre Čača sängün«, et non pas: 𐰇𐰉𐰃𐰃:𐰚𐰚 »*Čača sünki*«, comme le veut M. Radloff[2]). Dans »*sünki*« on a voulu voir une transcription du petit nom Tchong-i du général, interprétation qui ne se justifierait d'ailleurs par aucune analogie des transcriptions turques de noms ou de mots chinois. Non seulement, au point de vue phonétique, il aurait été sans exemple de rendre Tchong-i par »*sünki*« au lieu de *𐰇𐰍𐰚 **čoŋi*, **čuŋi* (*č* > *s*! *o* > *ü*! *ng*, *ŋ* > *n*!! + *k*!), mais encore les personnes chinoises mentionnées dans les inscriptions y sont-elles toujours désignées par leur premier nom seul, le nom de famille, suivi de leur titre; jamais ailleurs on n'y joint leur petit nom. Aussi M. Radloff lit-il à l'endroit correspondant II E 26: *Čača säŋün*. On a fait valoir contre ma lecture
27 qu'au sens de 'lutter contre q., combattre q., livrer bataille à q.' le verbe *süŋüš-* ne saurait se construire avec le datif au lieu d'avec la postposition *birlä*, ce qui est en effet la construction commune; mais cette objection est dénuée de tout fondement; cf., par exemple, l'inscription de Tonyoukouk l. 49 (l. 50 Radl.): *tabγačqa jeti jegirmi*

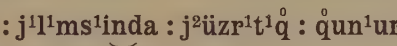
[1]) Cf. Stan. Julien, Journ. asiat., VIe série, IV, p. 424.

[2]) Il faut regretter que cette leçon erronée ait été admise sans réserves par plusieurs auteurs postérieurs, voir, par exemple, Marquart, *Chronologie der alttürk. Inschriften*, p. 1, 16.

sünüšdi, qïtaɟqa jeti sünüšdi, oγuzqa beš sünüšdi, c.-à-d.: »contre les Chinois, il lutta dix-sept fois; contre les Kitaï, il lutta sept fois; contre les Ogouz, il lutta cinq fois« (comp. aussi von Le Coq, *Chuastuanift*, Abh. K. Pr. Ak. W. 1910 [1911], p. 83: »*yäkkä söngüškäli-i*«, »um mit dem Dämon Kämpfe zu liefern«). Il y aurait plutôt eu lieu de s'étonner qu'au sens ci-dessus indiqué *sünüš-* se construisît avec le nominatif (cas indéfini) »*sünki*«, construction dont certainement on ne saurait citer d'autre exemple.

Apparemment, le combat a été dur et le jeune Kül tegin s'y est distingué de façon brillante. Nous en sommes informés par ce fait que trois chevaux ont été tués sous lui l'un après l'autre, et surtout par cette remarque finale (l. 34): [—] *tägdükin türᵘk bäglär qop bilir-siz*, »son (ou leur) attaque (l'attaque de Kül tegin ou de l'armée chinoise?), vous vous la rappelez (littéralement: vous la savez, connaissez) tous, vous, les begs turcs«.

Après le récit des trois chevaux successivement abattus, l'inscription porte (l. 33):



j¹r¹qinda : j¹l¹ms¹inda : j²üzr¹t¹q̊ : q̊un¹ur¹t¹i.

Le dernier mot présente évidemment une fusion graphique des deux mots q̊un¹ ur¹t¹i. Ici ᛝᚣ q̊un¹ doit nécessairement être lu *oqun*. C'est là le vrai cas instrumental du mot *oq* 'flèche', écrit soit ᚣ (ici et dans la combinaison ᚣᛝ *on oq*, p. 93 sqq.), soit ᚺᛝ (I E 3 = II E 4, p. 107 sqq). Il est parfaitement justifiable que la voyelle brève de la terminaison du cas instrumental (après une consonne proprement *-ɨn, -in*) soit labialisée après la voyelle labiale de la syllabe radicale. Les objections opposées par M. W. Bang[1]) à mon interprétation du mot

[1]) Dans Marquart, ouv. cit., p. 107—108.

en question, interprétation que j'avais déjà donnée dans mes *Inscr. de l'O.* (p. 14, 109), sont très mal fondées, et il en est de même de l'interprétation qu'il propose lui-même (»*konurty*« au sens de »zu Boden werfen, fällen«) et qui a déjà été suffisamment réfutée par MM. Radloff
28 (*Altt. Inschr., Zweite F.*, p. XXIII) et Melioranskij (ouv. cité, p. 121). Il va sans dire que 𐰴 (représentation figurative d'une flèche *oq*!) rend aussi bien la syllabe *oq* que la syllabe *uq*, cf. 𐰴𐰢 *joq*, 𐰚𐰃𐰴𐰺 *toqiḍi*, la particule enclitique 𐰴 *oq*, etc., et un mot *oqun* (même à *u* bref dans la terminaison) pourrait s'écrire soit 𐰴𐰴 q̊un[1] soit 𐰴𐰍 oq̊n[1], comme *toquz*, par exemple, s'écrit soit 𐰚𐰴𐰺 t[1]q̊uz soit 𐰚𐰍𐰺 t[1]oqz, et de même *öküš* 𐰃𐰍 k̊üs[2] ou 𐰃𐰏 öks[2], etc. C'est par pur hasard que, les deux fois où figure la forme *oqun*, elle s'écrit 𐰴𐰴 et non pas 𐰴𐰍 (cf. le cas instrumental 𐰴𐰃𐰢 *jolun* 'par le chemin', Tonyoukouk l. 24 [25 Radl.]). La combinaison *oqun ur-* signifie 'atteindre de flèche(s)'.

Tout en concédant que ma lecture et mon interprétation d'*oqun* sont strictement admissibles, M. Radloff préfère pour sa part lire *aqun*, qu'il traduit par »Angriff« (*Altt. Inschr.*, p. 232 l. 4 »Ueberfälle«; ibid. p. 219, *Neue F.*, p. 59, 159 »Streifzug«); mais c'est là une transcription que rien n'autorise. La lettre 𐰴 peut se lire *uq*, *oq* et aussi, quoique moins souvent, *qu*, *qo*, jamais *aq*, dont le signe exclusif est 𐰍. En outre »*aqun*« »Angriff« est un mot forgé par M. Radloff sur le modèle de osm. آقين *aqın* »incursion pour faire du butin; razzia« (Samy; cf. آقينجي *aqınǰı* »soldats irréguliers qui font des excursions pour piller le sol ennemi«, id.). Aussi Melioranskij s'est-il prononcé (l. c.) à la fois contre la leçon *aqun* et contre l'hypothèse d'une construction »*aqun ur-*« au sens de »Angriff machen«.

En conséquence de ma manière de voir, j'ai traduit dans mes *Inscr. de l'O.*, les mots *jüz artuq oqun urtı* par

»il atteignit de flèches plus de cent (hommes)«[1]), en y 29
voyant un parallèle à la ligne 36: *bir ärig oqun urtï*, »il atteignit d'une flèche un homme«[2]). Il n'y a certainement rien à objecter à cette traduction au point de vue de la grammaire ni en ce qui concerne le sens général du passage en question, pris isolément. Qu'il y ait d'autres considérations qui la rendent contestable, c'est ce que nous allons voir plus loin.

Melioranskij, qui s'est rangé entièrement à mon avis pour la lecture (ouv. cité, p. 72 et 121), considère au contraire qu'il est question de flèches ennemies ayant atteint l'armure de Kül tegin (sans le blesser), et traduit en conséquence (sous des réserves exprimées par un point d'interrogation): »въ его вооруженіе [*jaraqinda*] — болѣе чѣмъ ста стрѣлами попали«, c.-à-d. »dans son armure — on l'atteignit de plus de cent flèches«. Cette traduction fournit sans doute un sens satisfaisant. Il est vrai que certaines circonstances pourraient faire objection contre elle, tel le brusque changement de sujet: rien ne nous avertissait nettement que tout à coup ce sont les ennemis qui deviennent le sujet de la phrase, où Kül tegin figure momentanément comme régime direct. Néanmoins, 30
la traduction de Melioranskij mérite d'être considérée de plus près; nous y reviendrons plus loin.

[1]) Autre traduction possible, en partant de la même manière de voir: »il atteignit (les ennemis) de plus de cent flèches«. Pourvu que Kül tegin soit en effet le sujet de la phrase, cette interprétation aurait peut-être même été préférable, puisque le mot *ärig* 'homme(s)' fait défaut.

[2]) La suite de cette phrase de la l. 36 porte: *eki ärig udïšru* ( ) *sančdï*, ce qui se retrouve mot à mot I N 2. Jusqu'ici le mot *udïšru* a été mal compris. Évidemment c'est un gérondif en *u* qu'il faut analyser ainsi: *ud-* 'suivre q.', *udïš-* 'se suivre, venir l'un après l'autre', *udïšur-* 'faire marcher à la suite l'un de l'autre', d'où le gerondif *udïš(u)ru* 'en les faisant marcher l'un après l'autre'. Il faut donc traduire ainsi la phrase entière: »(et) il transperça deux hommes l'un après l'autre«. Si l'on a ajouté *udïšru*, c'est pour empêcher le lecteur de prendre cette phrase dans le sens attribué à ma leçon par M. Radloff (ouv. cité, *Neue F.*, p. 141 note 1, cf. p. 167): »Zwei Männer durchbohrte er mit einem Lanzenstosse [?!]«. Les leçons divergentes qu'a maintenues M. Radloff lui-même dans les passages cités, sont en contradiction avec les traits de l'inscription, et ses interprétations sont, à mon avis, inadmissibles.

Restent les deux premiers mots de ce passage : 𐰚𐰃𐰍𐰇 𐰚𐰃𐰋𐰞𐰆𐰇 j¹r¹qinda : j¹l¹ms¹inda, qui sont tous deux des locatifs en *-da* et présentant l'affixe pronominal de la 3e personne. Le premier de ces mots, que j'ai lu précédemment *jaraqinda* et traduit »dans son armure«, en l'identifiant à osm., djag. *jaraq* 'arme', doit sans doute plutôt être vocalisé *jarïqinda*, *jarïq* étant le mot propre pour '(armure,) cuirasse, haubert', cf. Müller, *Uigurica* II, p. 78 30: »*yarïq kädip*« (et ibid. p. 86 48: »*yarïγ kätip*«, graphie inexacte d'un autre manuscrit), »— einen Panzer anlegte«; Houtsma, *Türk.-arab. Glossar*, p. 103: »*jaryk* Harnisch« (à côté de »يراقلا *jarakla*, *-n* sich waffnen«, p. 105); Melioranskij, Арабъ филологъ о турецкомъ языкѣ, p. 0115: »يارق jарык панцырь«. De même il faut sans doute lire *jarïqlïγ* le mot 𐰚𐰃𐰋𐰞𐰆, figurant I E 23 = II E 19, et le traduire non pas par l'expression plus générale 'armé' (*jaraqlïγ*, que nous avons peut-être I E 32: *jaraqlïγ äligin* »à main armée«), mais par 'muni de cuirasse, cuirassé', ce qui formerait précisément un parallélisme antithétique en faisant pendant au *süŋüglig* 'armé de lance' qui vient après[1]).

Le deuxième mot du passage 𐰚𐰃𐰋𐰞𐰆𐰇 j¹l¹ms¹inda est l'un des plus contestés et moins compris des inscriptions qui nous occupent. Sans rendre compte ici des différentes interprétations proposées[2]), je constate simplement que, malgré toutes les divergences, une seule chose a paru évidente à tous les interprétateurs, à savoir que nous nous trouvons ici en présence d'un thème se terminant par *-ma*, augmenté de l'affixe *-si* de la 3e personne.

[1]) Je fais observer en passant que le mot abstrait qui signifie 'convenance', »Passendheit, Passendsein« (Radloff) est *jaraγ*, non pas *jaraq*, en ouigour et de même sans doute en vieux turc, où les inscriptions n'en présentent pas d'exemple.

[2]) Thomsen, *Inscr. de l'O.*, p. 109, 155 note 40; Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 231—232, 443. *Neue F.*, p. 59, 139, 159, *Zweite F.*, p. XXIV; Bang dans Marquart, ouv. cité, p. 107—8; (Melioranskij, ouv. cité, p. 121 et suiv.).

Déjà en rédigeant mes *Inscr. de l'Orkhon* j'avais conscience qu'en interprétant ainsi on admettait à ce seul 31
endroit une épellation par 𐰴 s¹ de l'affixe qui s'écrit partout ailleurs, sans exception aucune, par un 𐰃 s², 𐰆𐰃 s²i, quelles que soient les voyelles du thème, — pour cette raison probablement que l'*i* (*ī*?) de cet affixe était, dans le turc de l'Orkhon, une voyelle palatale invariable. Mais alors je n'attachais pas à ce fait toute l'importance qu'il aurait fallu. C'est Melioranskij qui y a attiré l'attention (ouv. cit., p. 121) — sans tenter d'ailleurs une interprétation du mot, dont il laisse la place en blanc dans sa traduction (p. 72), mais en indiquant la conséquence nécessaire de son observation, qui est que l'*s* doit faire partie du thème de ce mot.

Dès lors, une seule leçon s'offre comme possible: *ajalmasinda*, forme ci-dessus mentionnée de *aj-almas* 'diamant de lune'[1]), c'est-à-dire ornement de diamants en forme de croissant, fixé sans doute au casque. A coup sûr le mot *almas* (de gr. ἀδάμας) a pénétré en Orient (Perse) assez tôt pour pouvoir figurer en turc au VIII^e^ siècle[2]), et quant à la forme dudit ornement, il est peut-être permis de croire qu'à cette époque le croissant était déjà devenu l'emblème des Turcs[3]).

Au cas où l'interprétation donnée dans mes *Inscr. de*

[1]) Radloff, *Wörterbuch* I, p. 5—6 (*ai* »mondförmig«).

[2]) [Le sens ancien-grec du mot ἀδάμας, 'acier', était certainement perdu en grec même avant que les langues orientales l'aient emprunté. Ce n'est qu'au figuré qu'on paraît parfois désigner comme diamant l'acier luisant des lames. Ainsi, par exemple, l'historien turc Saad-eddin dit, en parlant de la bataille de Kossovo, qui eut lieu en 1389, que »par les torrents de sang, les lames de diamants se transformèrent en lames de jacinthe, l'acier miroitant des javelots se changea en rubis, etc.«. Dans le passage qui nous occupe, la signification d'acier est absolument exclue.]

[3]) [Concernant l'histoire de ce symbole, voir F. Schiern, *Bemærkninger om Oprindelsen til nogle osmaniske Traditioner*, dans Oversigt over det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger i 1877 (Copenhague 1877—78), p. 148—174, avec un résumé en français: *Sur l'origine de quelques traditions ottomanes*, ibid., Résumé, p. 39—53; C. Brockelmann dans Keleti Szemle, Revue orientale, XVII, p. 187—190.]

l'O. serait juste (voir plus haut p. 116—117), il faudrait traduire ainsi le passage en litige: »dans (= vêtu de) son armure et (paré de) son diamant (en forme) de lune il atteignit de flèches plus d'une centaine« (où peut-être: »il atteignit (les ennemis) de plus de cent flèches«). Cependant, j'avoue que la justesse de cette traduction me paraît maintenant plus contestable qu'auparavant, et voici pourquoi: l'emploi syntactique du locatif pour exprimer, comme je l'avais supposé, la chose dont on est vêtu, est certainement sujet à caution. Pour exprimer cette idée, une construction telle que *jarʒiqin kädip* (voir ci-dessus p. 118) serait sans doute plus conforme au génie des langues turques. Précisément en ce qui concerne les deux locatifs, l'interprétation de Melioranskij (voir p. 117) a, par contre, le grand avantage de présenter une explication sous tous les rapports satisfaisante en les attachant
32 directement au verbe *urtï*. Compris de cette manière, ces locatifs nous avertissent en effet que c'est l'armure et l'ornement caractéristique de Kül tegin qui ont été atteints du grand nombre de flèches, et que, par conséquent, les ennemis doivent être le sujet de la phrase, bien qu'on n'ait pas jugé nécessaire d'indiquer cela expressément. Enfin, je l'admets, il est plus vraisemblable qu'il ait pu former le but de »plus de cent flèches«, tirées par nombre d'ennemis, que de supposer que lui seul en eût pu avoir dans son carquois une quantité si énorme, quelque approximative qu'en soit l'évaluation. En conséquence de ces considérations, j'ai été amené à regarder comme seule juste l'interprétation de Melioranskij, en abandonnant celle que j'avais précédemment proposée.

Il est fort regrettable que le passage en question soit suivi d'une lacune assez considérable, s'étendant sur l'espace de 11—14 lettres (comme c'est à la fin de la ligne

[33], il est impossible d'en supputer plus exactement le nombre). Sans elle, le sens des mots précédents aurait sans doute été plus immédiatement accessible. On y lit:

[.....] 𐰴𐰚𐰇𐰛:𐰃𐰇𐰉𐰣:𐰃𐰍𐰇𐰔

j²izka : b¹š¹iŋa : b²ir²t² [.....].

En me fondant sur l'interprétation du passage précédent que je viens d'exposer, je suis porté à conjecturer la lecture et le supplément suivants: *jezkä bašiŋa bir t[ägmädi* (ou *t[ägürmädi*) .....]. Dans le mot j²iz, *jez* je verrais l'identique de l'altaï *jäz*, *jäs*, kas. *jiz*, kirg. *žez* 'laiton'[1]), et je traduirais donc ces mots par: »[pas] une [ne toucha (ne pénétra dans)] (ou: [ils ne lui firent toucher (ne la firent pénétrer dans)]) le métal ni (dans) sa tête«[2]). Cette lecture est en bonne harmonie avec ce qui 33
précède selon l'interprétation de MELIORANSKIJ, qu'elle vient ainsi corroborer[3]).

La lacune est suivie, au commencement de la ligne 34, du passage cité plus haut p. 115: *tägdükin türᵘk bäglär qop bilir-siz*. Si nous considérons que, dans la dernière partie du récit de ce combat, Kül tegin est mentionné seulement comme attaqué, non pas comme attaquant, il faut supposer que le mot *tägdükin* »sa ou leur attaque«, se réfère à l'armée chinoise plutôt qu'à Kül tegin, et la fin de la lacune peut par conséquent avoir contenu soit le nom *Čača säŋün* ou une autre désignation analogue de l'armée chinoise, soit quelque complément commun, par exemple *ol küčlig*, »cette violente«.

[1]) RADLOFF, *Wörterb.* III, p. 376 et 377: »Kupfer, Messing«; ibid. IV, p. 85 (kirg): »Messing, Blech«; BÁLINT, *Kazáni-tatár szótár*, 1876, p. 83.

[2]) Je traduis *jez* par 'métal' en laissant indécis qu'est-ce qu'il faut entendre par là. Est-ce la garniture de l'ornement aux diamants? Ou bien le métal du casque ou de la cuirasse? Je n'en peux rien dire.

[3]) Les idées sur la lacune en question que j'ai émises dans mes *Inscr. de l'O.*, p. 197 (*ad* p. 155) sont insoutenables. Au lieu de j²izka RADLOFF veut voir dans le premier mot »*järiŋä*«; mais cette lecture est en contradiction avec les traces qui restent des lettres gravées, et sa traduction: »an ihrer Stelle und für ihre Köpfe (nahm er) einen T[ümen ....]« m'est incompréhensible.

Je termine cette étude en répétant la traduction du passage entier qui vient après le récit des trois chevaux successivement tués: »Dans sa cuirasse et son diamant (en forme) de croissant ils l'atteignirent de plus de cent flèches, mais [pas] une (d'elles) [ne pénétra, ou: ils ne la firent pénétrer] dans le métal ni dans sa tête. Leur [violente?] attaque (ou: l'attaque de [Čača sängün, ou de l'armée chinoise?]), vous vous la rappelez tous, vous, les begs turcs.«

4. 𐰃𐰍𐰼, *ärinč.*

Un mot dont le sens propre et la fonction sont encore assez obscurs et contestés, c'est 𐰃𐰍𐰼 *ärinč.*

Je vais d'abord énumérer tous les endroits où il se trouve, et je me dispenserai provisoirement d'en tenir compte dans les traductions, où apparemment on peut bien en faire abstraction.

N⁰ 1. I E 3 = II E 4: *bilgä qaγan ärmiš, alp qaγan ärmiš*; *buj(u)ruqi jemä bilgä ärmiš ärinč, alp ärmiš*
34 *ärinč*; — — *anï üčün ilig anča tutmïš ärinč*; c.-à-d.: »C'étaient de sages kagans, c'étaient de vaillants kagans; leurs bouy(ou)rouks (= hauts fonctionnaires) de même étaient sages, étaient vaillants; — — voilà pourquoi ils pouvaient maintenir ainsi (ou dans cette étendue) l'empire«.

Sur les deux kagans dont il s'agit ici voir p. 105—106.

N⁰ 2. I E 5 = II E 5—6: *anda kisrä inisi qaγan bolmïš ärinč, oγlïti qaγan bolmïš ärinč*; *anda kisrä inisi äčisintäg qïlïnmaduq ärinč, oγli qaγïn-täg qïlïnmaduq ärinč*; *biligsiz qaγan olurmïš ärinč, jablaq qaγan olurmïš ärinč, buj(u)ruqi jemä biligsiz ärinč* (I; *ärmiš ärinč* II), *jablaq ärmiš ärinč*; c.-à-d.: »après, leurs frères cadets devinrent kagans et leurs fils devinrent kagans; mais après, les frères cadets ne sont point faits comme les frères aînés, les fils ne sont point faits comme leurs pères;

des kagans sans sagesse, de mauvais kagans montèrent sur le trône (littéralement: s'assirent); leur bouy(ou)rouks de même étaient (II; sont I, cf. p. 113) sans sagesse, étaient mauvais«.

N° 3. Tonyoukouk 2—3: [*türk*] *budun — — qanin qodsp tabγačqa jana ičikdi, täŋri anča temiš ärinč: qan bertim,* | [*qaniŋiŋin*] *qodsp ičikdiŋ. ičikdük üčün täŋri ölütmiš* (? IA≫hYN) *ärinč. türk budun ölti, alqindi, joq boldi*; c.-à-d.: »le peuple [turc] — — abandonna son khan et rentra en Chine. Mais le (dieu du) Ciel disait ainsi: Je t'avais donné un khan, mais abandonnant [ton khan] tu es rentré. Parce qu'ils étaient rentrés, le Ciel les fit mourir(?). Le peuple turc mourut, languit, périt.«

C'est IA≫hYN que semble porter l'inscription; mais la lettre Y I² est étroitement serrée entre N et h, bien que plus profondément gravée que le reste des lettres. Il faut donc supposer qu'ayant d'abord été oubliée elle a été ajoutée après coup. S'il en est ainsi, je ne puis lire que *ölütmiš* (ou *ölätmiš*?), quoique je ne connaisse pas par ailleurs ce verbe, mais seulement le substantif *ölüt* ou *ölät*, en osm. et djag., 'maladie contagieuse et mortelle, mortalité'. Toutefois, il pourrait bien y avoir eu une telle formation transitive, 'faire mourir', un peu différente peut-être quant au sens de *ölür-* 'tuer'. Comp. *ölütči* »Mörder« (Müller, *Uigurica*, p. 9), *ölütči* ou *ölätči* id. (*Qutadγu Bilig* 67,15), qui peut aussi bien ou même mieux être dérivé 35
du verbe dissyllabe *ölüt-* (ou *ölät-*?) que du substantif mentionné; dans le cas de thèmes verbaux de plus d'une syllabe, l'affixe *-či* est très souvent ajouté immédiatement au thème, et non pas, comme toujours pour les thèmes monosyllabes, à un dérivé nominal en *-γu, -gü*; comp. *tilänči, ötünči*, etc. Si, par contre, la lettre intercalée Y I² ne compte pas, il faut sans doute lire *täŋri ötämiš*, »le Ciel (le leur) rendit«, de *ötä-*, osm. *ödä-*, etc. 'payer'.

N° 4. I E 10—11 = II E 10: *üzä türᵘk täŋrisi türᵘk ɟduq jeri subi anča etmiš* (I; *etmiš ärinč* II): *türᵘk budun joq bolmazun tejin, — — qaŋɟm Elteriš qaγanɟγ ögäm Elbilgä qatunɜγ täŋri töpäsindä tutɜp jügärü kötürmiš ärinč* (I; *kötürti ärinč* II); c.-à-d.: »le Ciel des Turcs en haut et le saint Ier-soub (c.-à-d. la divinité de la Terre et de l'Eau) des Turcs firent ainsi: pour que le peuple turc ne fût point anéanti, — — ils élevèrent vers le haut mon père Elteriš kagan et ma mère Elbilgä katoun, les soutenant du sommet du Ciel«.

En ce qui concerne la dernière phrase de cette traduction, l'ordre des mots prouve nettement et incontestablement que les mots *täŋri töpä-si*(*ndä*) sont étroitement unis par la relation de dépendance. Puis, il faut sans doute comprendre *töpäsindä* comme cas ablatif, non pas comme locatif, comme je l'ai fait auparavant dans mes *Inscr. de l'Orkhon*, p. 101. C'est à juste titre que Melioranskij (ouv. cité, p. 105) a élevé des objections à la logique de la traduction que j'y ai donnée: »les tenant au sommet du ciel«; si les divinités les tiennent déjà au sommet du ciel, elles ne peuvent les élever encore plus en haut. Je crois maintenant qu'il faut se figurer la chose un peu autrement: on a imaginé les puissances célestes trônant »au sommet du ciel« et étendant d'en haut les bras pour soutenir le kagan et la katoun et les élever ainsi au-dessus de tout le peuple. M. Radloff[1]) au contraire et, se rangeant à son avis, Melioranskij voient en *täŋri* le sujet de la phrase et comprennent *töpäsindä* comme »par leur sommet«, c.-à-d. le sommet (le toupet)
36 du kagan et de la katoun. Radloff traduit donc ainsi ce passage: »Daher fasste der Himmel meinen Vater, den Elteres kagan, und meine Mutter, die Elbilge-Chatun, beim Scheitel [Schopfe] und hob sie hoch empor«. A mon

[1]) *Altt. Inschr., Neue F.*, p. 133.

avis, cette traduction est absolument incompatible avec la construction. Pour exprimer ce sens l'auteur aurait dû placer *täŋri* — l'un seul des deux sujets indiqués au commencement du passage — à la tête, devant *qaŋim*, non pas devant *töpäsindä*. Mais ajoutez à cela l'extrême platitude de l'idée d'un dieu du ciel prenant les deux personnes par le toupet, par les cheveux, et les tirant ainsi en haut. Mon sentiment m'y fait voir un contraste avec l'esprit et le noble langage du texte. Le tout me paraît donc dénoncer d'emblée comme inadmissible cette interprétation.

N° 5. I E 25—26 = II E 20—21: *qaŋim qaγaniγ ögäm qatunəγ kötürmiš* (I; *kötürägmä* II) *täŋri el berigmä täŋri, türük budun ati küsi joq bolmazun tejin, özämin ol täŋri qaγan olurtdi ärinč*; c.-à-d.: »le Ciel qui avait élevé mon père le kagan et ma mère la katoun, le Ciel qui (leur) avait donné l'empire, ce même Ciel m'établit moi-même comme kagan, pour que le nom et la réputation du peuple turc ne fussent pas éteints«[1]).

[1]) Les mots »*äl bärigmä täŋri*« sont rendus dans les traductions de M. Radloff par »der Himmel, der Volksspender« ou »der stammspendende Himmel«, et concernant la signification des participes ou »noms d'agent« en *-γma*, *-gmä*, le même savant s'est prononcé ainsi (ouv. cité, *Neue F.*, p. 117): »Das Nomen agentis auf *-γma* bezeichnet den grade eine Handlung Ausführenden, oder sich in einem Zustande Befindenden ohne Rücksicht auf jedes Zeitverhältniss«. Je ne puis admettre la justesse de cette définition pour le vieux turc (de l'Orkhon). A mon avis, ces formes s'y rapportent toujours nettement au passé. La différence entre elles et les participes ordinaires du passé en *-miš*, *-miš*, c'est que les formes en *-γma*, *-gmä* impliquent toujours la même idée d'autopsie que le passé personnel en *-di*, *-di*, dont elles sont en quelque sorte les participes, tandis que les formes en *-miš*, *-miš*, employées au sens participial, désignent seulement le passé en général. Je crois que cette définition conviendra partout; mais il va sans dire que, souvent, l'emploi de l'une ou de l'autre de ces formes n'est qu'une affaire de goût. A cet endroit, par ex., la leçon de II *kötürägmä* correspond exactement à la forme personnelle *kötürti* de la ligne 10 (voir plus haut n° 4), tandis que l'inscription I porte, les deux fois, *kötürmiš*. Il faut remarquer, d'ailleurs, que les participes en question figurent dans nos textes exclusivement comme compléments d'un substantif ou isolés, en fonction substantive, et qu'ils ne se rencontrent jamais munis d'une désinence casuelle ni d'autres affixes. (*Udiγm(a)γ*, JRAS. 1912, p. 200, xx, cf. p. 212, est le seul exemple, que je sache, d'un accusatif, à moins que ce ne soit une faute d'écriture, — comme il y en a tant dans le même manuscrit — pour *udiγliγ*, correspondant au mot parallèle *jatiγliγ*.) Toute cette formation en *-γma*, *-gmä* a de bonne

37 N° 6. II E 35: [ü]zä täŋri ǰduq jer-sub [. . . qa]ɣan quti taplamadi ärinč; c.-à-d.: »ni le Ciel en haut ni le saint Ier-soub (voir n° 4) ni le bonheur (ou: la majesté) du kagan ne lui étaient en aide (littéralement: ne l'acceptaient, ne l'approuvaient)«.

A cause des lacunes il n'est pas bien clair de qui ni de quoi il s'agit dans ce texte (peut-être d'un kagan séditieux des Ogouz? ou de Bögü kagan, fils de Kapagan kagan? cf. plus loin, dans l'article 9).

N° 7. Tonyoukouk l. 38 (39 Radl.): *tujmadi, täŋri Umaj ǰduq jer-sub basa berti ärinč*; c.-à-d.: »ils (les ennemis) ne se sont pas aperçus (de nous; c'est que) le Ciel, Oumaï et le saint Ier-soub les auront terrassés« [1]). (RADLOFF: »Sie
38 haben (uns) nicht wahrgenommen (und das ist ein Zeichen, dass) der Himmel, der Umai, das geweihte Jersub, sie niedergedrückt hat«.)

heure été abandonnée. Hors des inscriptions, on n'en trouve d'exemples que dans les textes provenant du Turkestan oriental, mais, comme c'est le cas pour les anciens participes futurs en *-dači*, ils n'y expriment plus aucun rapport de temps.

1) La combinaison du verbe *ber-* 'donner' avec le gérondif de subordination (l'infinitif) en *-a*, *-i*, *-u* d'un autre verbe (littéralement: »donner — c.-à-d. faire la faveur — à qn. de faire qch.«) désigne en vieux turc toujours que c'est pour un autre, dans son intérêt, à son profit ou sur sa demande, qu'on entreprend l'action exprimée par le gérondif (cf., par ex., osm. *alï-vär-* »prendre [en hâte], acheter [en hâte ou] pour un autre«, SAMY). Ainsi, par ex., II S 10: *budunəma anča qazɣanu bertim*, »j'ai tant acquis pour mon peuple«; Tonyoukouk 15: *qaɣanïm ötüntük ötünčəmin ešidü berti*, »mon kagan me fit la faveur d'écouter (daigna écouter) le rapport que je lui présentais« (cf., par ex., *aju ber-*, *ajïtï ber-*, etc., souvent dans Qutadɣu Bilig, en parlant de ce qu'un supérieur dit, etc., à un inférieur); II N 9—10: *türgiš qaɣanqa qïzïm* [*qunčujəɣ*] *ǰdï* (non pas *alï*) *bertim*, *tür*[*giš qaɣan*] *qïzïn oɣləma alï bertim*, »j'envoyai (sur sa demande) au kagan des Türgiš [la princesse] ma fille, et je pris pour mon fils la fille du [kagan des] Tür[giš]«; I E 8 = II E 8: *tabɣač qaɣanqa körmiš, älig jïl išig küčəg bermiš*; — — *tägi süläjü bermiš, tabɣač qaɣanqa elin alï bermiš*, »ils obéirent à l'empereur de Chine et le servirent pendant cinquante ans; pour lui ils firent des expéditions jusqu'à — —, et au profit de l'empereur de Chine ils assujettirent (littéralement: prirent) les peuples« (à savoir ceux contre lesquels ils faisaient pour lui des expéditions; non pas »au kagan chinois ils livrèrent leur [propre] empire«, »sie übergaben ihre Stammgemeinschaft dem chinesischen Kaiser«, ce qui a été relaté auparavant). Pour rendre l'idée exprimée, dans le passage en question (n° 7), par *basa berti*, on pourrait donc le traduire librement ainsi: »les puissances divines nous auront fait la faveur de frapper l'ennemi de cécité« ou »par égard pour nous, elles l'auront frappé de cécité«.

N⁰ 8. I E 24 = II E 20: *barduq jerdä ädgüg ol ärinč*: *qanïŋ subča* (I; *ügüzčä* II) *jügürti*, etc.; c.-à-d.: »dans les pays où tu es allé, voilà le profit que tu en auras tiré (littéralement: c'est là ton bien): ton sang y coula comme un ruisseau (I; comme une rivière II)«, etc.

N⁰ 9. Kemtchik, Kaïabachi (*Inscriptions de l'Iénisséi* XVII 121–142; Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 326, »KK 5«; cf. le même, *Atlas der Alterth. der Mong.*, pl. LXXIX 2 c): *jeg ärdükäm ol ärinč*: *Qara Säŋirig jerlädim*; c.-à-d. »ce sera là mon principal événement (le plus mémorable événement de ma vie): je suis allé à (ou: j'ai habité ou séjourné à?) Kara Sengir«. (Radloff: »Dies ist meine Trefflichkeit[1]) etc.«.)

N⁰ 10. Ongin, »Oa« l. 2 (Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 250—251, cf. même ouv., *Neue F.*, p. 157): »*täŋri bilgä qaγanqa saqïnu äsig küčüg bärsigim bar ärmis ärinč*«, »An den Tengri Bilgä-Chan denkend, hatte ich meinen Sinn und meine Kraft geweiht« (Radloff).

Ma connaissance de cette inscription si mal conservée et si obscure se fondant exclusivement sur l'édition de M. Radloff et les reproductions publiées dans son *Atlas der Alterthümer der Mongolei*, pl. XXVI et LXXXIII, je 39
préfère ne donner que son texte et sa traduction, sans en pouvoir garantir la justesse dans tous les détails. Au lieu de »*äsig*« »Sinn« il faut en tout cas lire *išig*, 'le travail, le service'.

J'omets II E 33, où 𐰴𐰍 𐰃²𐰽𐰆 se trouve après une lacune et n'est peut-être que la dernière partie d'un autre mot dont le commencement est perdu, et de même l'inscription d'Ouibat (*Inscr. de l'Ién.* XXV 34–46), où la leçon de Radloff (*Altt. Inschr.*, p. 340, »Tsch. M. b 2«): »*tutuγqa bardï ärinč*« est plus que douteuse.

[1]) *Ärdük* ne peut être que le participe ou l'adjectif verbal en *-duq*, *-dük* de *är-* 'être', donc proprement '(ce) qui a été, qui a eu lieu', et n'a certainement rien à voir avec *ärdäm*, '*virtus*, mérite, vertu', dérivé de *är* 'homme, *vir*' comme ouig. *täŋridäm* 'divinité' de *täŋri*.

Or, qu'est-ce que c'est que ce mot *ärinč*?

Dans mes *Inscriptions de l'Orkhon* (p. 197) j'ai supposé que *ärinč* pouvait être une espèce de gérondif, dont toutefois »le sens semble plus ou moins affaibli en celui d'un adverbe« (déjà, maintenant, (ne) plus). Je regarde à présent cette explication comme insoutenable. Une interprétation très différente a été proposée par M. Radloff[1]) qui, sous le titre »die Form der Vollendung *ärinč*« se prononce ainsi: »Ich führe die sehr merkwürdige Verbalform *ärinč* als Verbum finitum auf, weil sie stets als solches in den uns vorliegenden Texten auftritt. Selbständig tritt es nur einmal auf [notre n° 8]: 'in dem Lande, wohin du gegangen, dein Gutes ist dies gewesen'. — Sonst tritt *ärinč* meist an das Participium auf *mįš* — — selten an das Participium auf *duq* [notre n° 2]. Auffallend ist das Auftreten von *ärinč* an den Imperfectum *kötürdi* [lire *kötürti*] *ärinč* [notre n° 4, II], dies ist vielleicht ein Versehen[!], da K 11,18 [= I E 11] *kötürmiš ärinč* steht. Aber K 26,2 und X 21,15 [notre n° 5] scheint in beiden Denkmälern *olurttį* [lire *olurtdį*] *ärinč* zu stehen«, et de même II E 35 (n° 6) *taplamadį* (𐰚𐰃𐰠𐰇𐰃𐰍𐰣)[2]) *ärinč* et dans l'inscription de Tonyoukouk (qui n'a été découverte que plus tard) *basa berti ärinč* (n° 7). C'est ce qui montre qu'il n'y peut être question d'une faute. M. Radloff ajoute encore: »Sehr auffallend ist, dass kein anderer Dialekt eine Spur einer solchen Verbalform auf *nč* bietet und dass auch im Alttürkischen diese Form nur bei dem Verbum substantivum *är* auftritt«. On pourrait objecter que ces difficultés suffisent à montrer combien toute cette interprétation porte à faux. Et quand, à propos des deux exemples qu'en présente l'inscription de Tonyoukouk (n° 3), M. Radloff propose l'hypothèse que *ärinč* désigne »eine wieder-

[1]) *Alttürk. Inschriften, Neue Folge*, p. 92—93; comp. p. 115.

[2]) C'est à tort que M. Radloff lit *tapqįlmadį* ou *tapįqlamadį*, formes qui n'existent pas. Comp. mes *Inscr. de l'O.*, p. 181 note 99 [ici p. 33].

holte Handlung«[1]), il me devient tout à fait impossible de le suivre.

A l'encontre de M. Radloff, je maintiendrai que jamais le mot *ärinč* ne peut être conçu comme »verbum finitum« (mode personnel d'un verbe). Il figure toujours à la fin de la proposition, après le verbe (y compris le verbe substantif »est« non exprimé), comme un appendice détaché et en dehors de la construction grammaticale. Qu'on dise (n° 4) *etmiš* tout court (I), il(s) fi(ren)t«, ou bien *etmiš ärinč* (II), cela revient au même au point de vue de la grammaire, comme ce serait aussi le cas, par ex., pour *ädgüg ol ärinč* (n° 8) ou *ädgüg ol* sans *ärinč*, »c'est là ton bien«.

Avant d'étudier la nature et la fonction du mot en question, remarquons que *ärinč* se trouve parfois aussi en ouigour, employé exactement de la même manière que dans le vieux turc des inscriptions, et que le Qutadγu Bilig en présente plusieurs exemples. Dans son *Wörterbuch* (I p. 768, cf. p. 770) et la première partie de sa traduction de ce grand poème[2]) M. Radloff a partout attribué à ce mot, là aussi où, hors de la construction, il est placé à la fin d'une proposition, le sens du substantif *ärinč* ou *ärič* 'aise, bien-être, affection', par ex. vers 36,5: *tüzü birlä qiłip törämiš qiłinč | ölüm buzmaγinča buzulmaz ärinč*: »Das angeborene Thun, das gleichmässig handelt, sein Wohlbehagen vergeht nicht, bis der Tod es zerstört«. 41 Ici il faut simplement supprimer les mots »sein Wohlbehagen« (»die Ruhe«, *Wörterb.* l. c.) comme traduction fautive de *ärinč*. C'est seulement à propos du vers 83,15 que M. Radloff s'est prononcé pour l'identité de l'emploi de *ärinč* dans ce vers et de celui qu'en présentent les inscriptions: *bu arquq qiłinčliγ nä mungluγ ärinč*,

[1]) *Alttürk. Inschr., Zweite Folge*, p. 31. Il a donc abandonné l'hypothèse non moins inadmissible qu'il avait proposée ibid., *Neue F.*, p. 115.

[2]) *Das Kudatku Bilig*, Theil II, 1910.

»Mit wie vielen Leiden sind die Ränkesüchtigen belastet?« (*K. B.* II, p. 196; dans le *Wörterbuch* I, p. 769 encore: »Was für einer qualvollen Ruhe geniesst der böse Handelnde?«). Dans la note relative à ce vers l'éditeur dit: »Ich will darauf aufmerksam machen, dass hier *ärinč* ebensowie das AT. 𐰃𐰍 als Verbum finitum [!?] gebraucht wird«. Parmi les autres exemples que présente le Qutadγu Bilig du même emploi de *ärinč* (comme 107,14 et [171],14 [p. 261, manuscrit du Caire]; cf. notre p. 131 n. 1), je ne mentionnerai encore qu'un seul, où, d'ailleurs, la construction ne m'est pas bien claire; c'est le vers 148,19: *qajusï kötürmiš bolur küč ärinč*, »Mancher von ihnen wird erhoben, da er stark ist«[1]). En regard de la note citée ci-dessus, à propos du vers 83,15, on lit avec étonnement la note de M. Radloff relative à ce vers (ouv. cité, p. 442): »*ärinč* ist hier offenbar ein Gerundium [!?] von *är-*, wie das AT. 𐰃𐰍, wörtlich 'da Gewalt vorhanden war'«[2]).

En ce qui concerne la forme, on ne peut pas douter que *ärinč* ne soit un substantif dérivé de *är-* 'être' par
42 l'affixe *-n-č*[3]). La plupart des mots formés par cet affixe sont des dérivés de verbes se terminant en *-n*, de sorte que l'*n* appartient au thème verbal et l'affixe n'est constitué que par le seul *-č*, par ex. *ökünč* 'repentir', de *ökün-*

[1]) Plutôt: »tel parmi eux est élevé et gagne (littéralement: il lui devient) de la force«?

[2]) Dans les textes jusqu'ici publiés provenant du Turkestan oriental, le mot *ärinč* figure dans Müller, *Uigurica* II, p. 22,4: *ärinč tapγγči*, »Lieblings-Dienerin«, où nous avons la signification mentionnée ci-dessus p. 129. Ibid. p. 87,59: *bilip qïlmatïm* [pour *-dïm*] *ärinč bilmätin uγmatïn* [pour *uq-*] *χïltïm ärsär*, »wenn ich wissend etwas nicht getan, ohne es zu wissen und verstehen etwas getan habe, etc.«, *ärinč* est évidemment une faute du copiste pour *ärsär*, car dans ce sens on n'emploie jamais *ärinč*. [Je regrette vivement de n'avoir pas fait attention, dans l'édition première, du fait que *ärinč*, employé au sens dont il est question dans cette étude, figure aussi dans Paul Pelliot, *La version ouïgoure de l'histoire des princes Kalyāṇaṃkara et Pāpaṃkara* (T'oung-pao, 2e Série, XV, No 2; Cl. Huart, *Le conte bouddhique des deux frères* [Journ. Asiat. Janv.-Févr. 1914]), 10,1, 11,3, 45,5, et que, dans la note relative à 10,1, M. Pelliot en a déjà expliqué le sens de la même manière que moi; voir plus loin p. 133.]

[3]) Cf. Radloff, *Altt. Inschr., Neue F.*, p. 93; Melioranskij, ouv. cité, p. 101.

'se repentir', *säbinč* 'joie', de *säbin-* 'se réjouir' (*säb-* 'aimer'), et beaucoup d'autres, mais un affixe *-nč* figure aussi, joint, par voie analogique, à des verbes primitifs, par ex. *qorqɯnč* 'crainte', de *qorq-* 'craindre', etc. Comme tous ces dérivés sont des substantifs purs désignant l'action ou l'état exprimés par le verbe, il doit en être de même pour *ärinč*, et le sens primitif de ce mot serait donc 'le fait d'être, l'existence, la réalité', 'das Sein', 'τὸ εἶναι, οὐσία'. Toutefois, je ne puis citer aucun exemple sûr de cette signification, pas même dans le langage didactique du Qutadγu Bilig[1]). Peut-être ne faut-il y voir que l'effet du hasard, mais il se peut aussi que le sens primitif ait de bonne heure été oublié et qu'il se soit différencié en deux directions. D'une part, il aurait pris la signification de 'aise, bien-être' (voir p. 129). Ce serait là une spécialisation, une potentiation, pour ainsi dire, du sens général 'existence, (manière d')être', dont on trouve souvent des analogies pour de pareils *vocabula media*[2]). D'autre part, l'emploi particulier de *ärinč* qui nous occupe ici reflète évidemment, comme nous allons le voir, le même sens primitif.

Si maintenant nous en revenons à regarder de plus près 43
les passages cités *in extenso* plus haut p. 122—127 (nos 1—10), on verra tout de suite qu'ils ont cela de commun de ne pas employer *ärinč* là où il est question d'un simple

[1]) M. Radloff a cru en trouver un exemple dans le vers 83,13: *bešinči jaraγsiz bu jalγan ärinč* »das fünfte Ungehörige ist die Lüge«, à propos duquel il fait remarquer dans la note: »*jalγan ärinč* 'das lügnerische Sein'«. Mais comme *jalγan* n'est pas seulement adjectif, 'menteur', mais aussi bien substantif, 'mensonge', je crois plutôt que c'est dans ce sens qu'il faut le prendre ici et que *ärinč* y est employé comme dans les exemples cités p. 129—130.

[2]) Comp., par ex., en sanskrit *bhava* 'naissance, existence; réalité; bien-être, prospérité'; *bhūti* 'existence parfaite; habilité; prospérité, bien-être, bonheur'; *sativa* 'existence, réalité; essence, nature d'un être; force, énergie; intelligence, etc.' — Un verbe ouigour *ärin-* »sich wohl, behaglich fühlen, ruhen, etc.«, cité par Radloff, *Wörterb.* I, p. 767 et regardé par lui comme base dudit mot *ärinč*, *ärič*, ne semble pas exister. Au moins, dans les trois vers qu'il y cite, il lit maintenant autrement dans son édition, *Kudatku Bilik* II.

fait historique avéré. Il s'agit toujours de propos où celui qui parle émet son opinion individuelle, soit sous forme d'axiome ou de jugement général (comme dans les nos 8 et 9 et dans tous les exemples cités du Qutadγu Bilig), soit, dans un récit historique, en parlant de choses dont, proprement dit, il ne sait rien de certain, mais qu'il avance comme une supposition, en concluant *a posteriori* de faits connus (nos 1—7). Ainsi on emploie *ärinč*, après le passé en *-miš* ou, sans ce passé, après l'adjectif verbal ou le participe en *-duq*, dans les nos 1 et 2, en parlant de faits appartenant à un passé assez lointain, sur les détails desquels on n'a pas dû être bien exactement informé à l'époque des inscriptions (les qualités des hauts fonctionnaires des anciens kagans et même la succession assez compliquée de ces kagans et leurs caractères respectifs). On a su que les premiers grands kagans étaient vaillants et puissants et que sous leurs successeurs les affaires sont allées de plus en plus mal, et on en conclut aux qualités plus ou moins bonnes des kagans et de leurs hauts fonctionnaires. Mais particulièrement on ajoute le mot *ärinč* en parlant d'une prétendue intervention directe des puissances divines, proposée pour expliquer des faits d'une certaine importance et qui ont été plus ou moins inespérés (nos 3—7). Dans ces cas *ärinč* est également le plus souvent précédé du passé en *-miš*, mais aussi, et assez fréquemment, du passé (»d'autopsie«) en *-di*, quand il s'agit d'un événement dont celui qui parle a été témoin oculaire et dans lequel, à son avis, l'intervention divine a été manifeste.

Quant à sa formation, *ärinč* est donc un substantif qui, dès l'origine, a été ajouté comme une proposition à part
44 (= *ärinč ol*): »c'est un fait«, »voilà la vérité«. Mais ce sens est allé en s'affaiblissant, et le mot en question a fini par exprimer non pas un fait réel, mais seulement

l'affirmation de la justesse d'un jugement ou d'une supposition. La nuance de valeur que l'addition de *ärinč* prête à une proposition sera donc quelque chose comme ce que nous exprimerions par 'certainement', 'sans doute', 'il est à croire que', 'selon toute vraisemblance' ou des tournures analogues[1]). En conséquence, notre n° 1, par ex., serait plus exactement à traduire ainsi: »C'étaient de sages kagans, c'étaient de vaillants kagans; leur bouy(ou)-rouks de même étaient sans doute (ou: à ce qu'il faut croire, ou: ont dû être, ou: auront été, etc.) sages, etc.; voilà évidemment pourquoi ils ont pu maintenir ainsi l'empire«. Ou n° 3: »Le peuple [turc] — — abandonna son khan et rentra en Chine. Mais alors assurément le Ciel aura dit ainsi: Je t'avais donné un khan, mais abandonnant [ton khan] tu es rentré. Ce doit être parce qu'ils étaient rentrés que le Ciel les a fait mourir(?). Aussi (de fait, comme je l'ai vu moi-même) le peuple turc mourut-il (*ölti*), etc.« Dans ma traduction des n^{os} 7—9 j'ai déjà indiqué, à l'aide du futur, l'idée désignée, selon moi, par *ärinč*.

S'il fallait chercher dans les langues apparentées une analogie de cet emploi de *ärinč*, je citerais particulièrement la forme *turu* des dialectes de l'Altaï. Ce mot, proprement le gérondif (?) du verbe *tur-* 'être debout, se trouver, être', signifie »assurément, selon toute vraisemblance, évidemment (une supposition avec assurance)«[2]) et, de même que *ärinč*, il a sa place à la fin de la proposition, en dehors de la construction grammaticale, par ex. *ämdi mäniŋ örgöm qapšaγai püdär turu* 'maintenant, selon toute vraisemblance, mon palais sera bientôt achevé«;

[1]) [C'est le même résultat auquel est arrivé M. Pelliot (voir ci-dessus p. 130 note 2), qui attribue à *ärinč* »le sens de 'ce doit être', indiquant une conclusion à laquelle on arrive par le raisonnement, bien qu'on n'ait pas encore la preuve par les faits«.]

[2]) Voir Verbitskij, ouv. cité, p. 375: »навѣрно, по всей вѣроятности, видимо (предположеніе съ увѣренностію)«.

jüs jaš jažayan kižä qudaidiŋ pijaŋinaŋ polotton turu, »l'homme atteint l'âge de cent ans, selon toute vraisemblance, par la grâce de Dieu«.

45 5. *Azu—igid baryu*; 𐰀𐰍-, 𐰃𐰍- *-yu, -gü.*

Après avoir mentionné, dans les inscriptions du côté sud de I et du côté nord de II, tout ce qu'il a fait pour le bien du peuple turc, qui, au regret du kagan, n'a pas toujours su apprécier son infatigable soin ni les bons conseils qu'il lui a donnés, et qui, pour son propre malheur, s'est trop souvent laissé égarer par les Chinois et leur partisans, Bilgä kagan termine par ces paroles (I S 10 = II N 7—8):

𐰀:𐰀𐰍𐰖𐰃𐰍:𐰋𐰢𐰢𐰖𐰀𐰖𐰀𐰏

azu bu sabŋimda igid baryu.

Jusqu'ici, tous ceux qui se sont occupés des inscriptions, moi-même aussi bien que MM. Radloff, Bang et Melioranskij, nous avons mal compris ce passage d'un bout à l'autre. En outre, nous avons tous commis la faute de l'unir à la proposition suivante: *türük bäglär budun, buŋ ešidiŋ*, dont il formerait, selon nous, le premier membre. C'est ainsi que j'ai traduit, bien qu'avec beaucoup d'hésitation[1]): »Pour tirer profit (?) de mon allocution, écoutez ceci, vous nobles et peuple turc!«; Radloff dans sa dernière traduction: »Auf dass ihr durch diese meine Rede aufgerichtet werdet, Türken-Bege und Volk, höret dies!«; Melioranskij, à peu près de même: »Pour vous instruire (?), etc.«; Bang: »Da ihr jetzt (?) durch diese meine Worte erbaut seid, etc.«. En réalité, nous sommes en présence de deux propositions dont la première termine une partie du discours du kagan, tandis que la dernière apostrophe en introduit une nouvelle, et dans le passage qui nous occupe il faut interpréter

[1]) *Inscr. de l'O.*, p. 118, cf. p. 171 note 77.

tous les mots principaux autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Azu n'est pas, comme la plupart des interprétateurs l'ont pensé[1]), une particule préfixée au pronom démonstratif *bu* à l'instar du pronom composé *oš-bu* 'ceci, celui-ci' en ouigour. Comme le montrent nombre d'exemples dans les documents ouigours trouvés au Turkestan orien- 46
tal, *azu* est la conjonction 'ou' et rien d'autre[2]). C'est à tort que, dans son *Wörterbuch* (I, p. 610) et partout dans son édition transcrite du Qutadγu Bilig, M. Radloff donne, comme forme ouigoure de ce mot, *ažu* au lieu de *azu*. Aussi le manuscrit du Caire a-t-il partout ازو.

Igid n'a aucun rapport au verbe *egid-* (*igid-*, *ägid-*) 'élever, relever', comme nous l'avions tous supposé; moins encore faut-il le changer en »*igidä*«, »*ägidä*« pour en faire le gérondif de ce verbe[3]), qui d'ailleurs devait être *egidü*, non pas *egidä*. C'est évidemment l'adjectif et substantif *igid*, dont M. Radloff a démontré l'existence et le sens: »falsch; Fälschung, Lüge, Betrug«[4]).

Barγu, enfin, n'est point un nom verbal en *-γu* — affixe très commun en ouigour, mais extrêmement peu usité en turc de l'Orkhon — de *bar-* 'aller'[5]), mais il faut dissoudre ce mot en *bar* 'il y a', augmenté d'une enclitique *-γu*, dans laquelle je vois une particule interrogative,

1) Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 223, *Neue F.*, p. 74 (»*azu-bu* (oder *ozu-bu*?)«!), 152 (»*az-bu*«), 162; Melioranskij, ouv. cité, p. 92 note 16; Vambéry, *Noten zu den alttürk. Inschriften*, p. 76, 102. Pour ma part, je n'ai jamais pu me ranger à cet avis.

2) Est-ce proprement un gérondif en *-u* du verbe *az-* 's'égarer' = 'en s'égarant (en se trompant dans la première alternative), autrement'? (Cf. mes *Inscr. de l'O.*, p. 171 n. 77.)

3) Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 210, *Neue F.*, p. 55, 152; Melioranskij, l. c.

4) *Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer*, 1909, p. 29 note 30 (l. 42, 43, 56 du texte); cf. v. Le Coq, *Dr. Stein's Turkish Khuastuanift*, JRAS. 1911, renvois p. 309; le même, *Chuastuanift, ein Sündenbekenntnis der manich. Auditores*, Abh. Preuss. Ak. W. 1910, p. 15[2]. *Igidsiz*, F. W. K. Müller, *Uigurica* (I), p. 35, par conséquence, signifie 'exempt de faux, véridique'.

5) Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 210, *Neue F.*, p. 55, 97.

différente quant au sens et à l'emploi de l'affixe interrogatif ordinaire *-mu* et exprimant une question en réponse à laquelle on compte sur un »non« formel.

Je traduis donc ainsi ce passage: »Ou y a-t-il du faux dans ces paroles de moi? Non?« (Num quid falsi in his verbis meis est?) = »(assurément vous attesterez qu')il n'y a rien de faux dans ce que j'ai dit«. Si le lecteur veut prendre la peine de comparer cette traduction aux antérieures, il verra tout de suite combien est profonde la différence et comment cette traduction seule tient compte de tous les détails du texte.

47 La particule mentionnée *-γu* se retrouverait, selon moi, sous sa forme palatale *-gü*, dans un autre passage, que jusqu'ici on n'a pas su non plus expliquer d'une manière satisfaisante et dont la vraie interprétation dépend exclusivement du sens de cet affixe *-gü*. C'est I S 11:

bödkä körügmä bäglär-gü jaŋıldačı-sız.

Il semble impossible que le kagan ait voulu dire: »Vous, les begs qui avez obéi au trône (?), vous allez tomber en faute (= me trahir)«. En changeant arbitrairement *-gü* en *-g(är)ü* et en supposant à ce propos un caractère général que le texte (le futur en *-dačı*) ne comporte pas, M. Radloff, il est vrai, traduit ainsi ce passage: »Ihr seid nun einmal [!] geneigt, von [!!] den dem Throne treu anhängenden Begen [!] abzufallen«. Mais le sens exige décidément l'expression de l'espoir ou de la conviction qu'on ne fera pas cela[1]). C'est ce qu'on obtient en concevant, de même que ci-dessus, le passage comme une question entraînant la réponse »non«, et en traduisant ainsi: »Vous autres begs qui avez obéi (été fidèles) au trône (?), est-ce que vous allez tomber en faute? Non?« = »vous, au

[1]) M. W. Bang, *Südseite*, p. 17, 20, a bien vu que le sens de ce passage doit nécessairement être négatif; mais le moyen auquel il a recours, en identifiant »*ägü*« au mongol *ügei* 'ne—pas', est absolument inadmissible.

moins, vous n'allez pas me trahir, j'espère?« Si l'on a joint la particule en question au mot *bäglär*, non pas, comme on aurait pu s'y attendre, au verbe, c'est qu'on a voulu insister sur le fait que ce sont les begs que le kagan compte voir fidèles, lors même que le peuple ne le serait pas.

Si déjà la concordance des deux passages mentionnés milite en faveur de l'interprétation proposée de la particule *-γu*, *-gü*, je crois en avoir trouvé après coup une confirmation décisive dans R. B. Shaw, *Vocabulary of the Language of Eastern Turkistán*[1]): »غو *ghu*. An affix corresponding with our 'n't' in 'isn't there?' 'doesn't it?' E. g. *bâr-ghu* '(there is) isn't there?'«. Toutefois, si cette indication du sens spécial de *-γu* est exacte, il a dû se 48
changer en l'opposé de ce qu'il était dans la vieille langue, car ici *bar-γu* signifie incontestablement »il n'y a pas, non?«, »(there is not) is there?« Mais comme un changement si fondamental me paraît extrêmement invraisemblable, je suis plutôt porté à supposer qu'il est arrivé à l'auteur anglais de se rendre coupable d'une inadvertance. Dans les textes recueillis à Turfan et publiés par M. A. von Le Coq[2]) nous trouvons en plusieurs endroits une enclitique invariable غو *γō*, qui est sans doute l'identique de l'affixe غو *γu* mentionné par Shaw. Parfois, il est vrai, la signification de cet affixe *γō* n'est pas bien nette, mais il y a des passages où le sens doit être exactement le même que dans les inscriptions, par ex. p. 50 (4,13): »*bārïsänγō bārïsän*«, »Willst du gehen, willst du fortgehen?«, c.-à-d. »tu ne vas pas t'en aller, non (j'espère)?«, ou p. 58 (7,13): *álma χányō álma χán bäγrïŋg säniŋg qättïγan*, »Almā χān, oh Almā χān! Ist

[1]) Ou: *A Sketch of the Turki Language as spoken in Eastern Turkistán*, II, *Vocabulary*, JRAS. of Bengal, Extra Number to Part I for 1878. p. 138.

[2]) *Sprichwörter und Lieder aus der Gegend von Turfan* (Baessler-Archiv, Beiheft I, 1901).

dein Herz (Leber) (gänzlich) verhärtet?«, c.-à-d. »ton cœur n'est pas endurci, non (j'espère)?«. Par contre, si l'on compte sur la réponse »oui«, »si« ou qu'on laisse indécise la réponse, on n'emploie pas *γō*, mais *mu*, *mō*, par ex. p. 48 (2,4): »*šūbu dätt maŋga bármō*«, »Ist das nicht ein Schmerz für mich?«; ibid. (1,4): »*munčïma bayrïŋg qaturmu*«, »Ist deine Leber (Herz) so hart?«; p. 52 (4,36): »*tïrik ölmä-m-dō kišï*«, »Stirbt man da nicht lebendigen Leibes?«[1]).

49 **6. 𐰴𐰆, 𐰉𐰴𐰆 *buŋ* et ses dérivés.**

Un mot que nous rencontrons assez souvent dans les inscriptions est celui de *buŋ* et ses dérivés: l'adjectif négatif *buŋsiz* 'exempt de *buŋ*' et, une fois, le verbe *buŋad-*.

C'est en parfaite conformité avec les lois phonétiques y établies que déjà dans mes *Inscr. de l'O.*, p. 25 [p. 52 du présent volume] et p. 91 note 2 j'avais identifié le mot *buŋ* avec le *müŋ* (*mung*) de l'ouigour, du djagataï et de l'iakoute. Dans Radloff, *Wörterb.* (IV, p. 2178), le mot *muŋ* est traduit par »Mühe, Leiden, Sorge, Kummer, Trauer«; dans Pavet de Courteille, *Dict. turk-oriental* (p. 504), par »douleur, chagrin, peine, difficulté« et dans les textes cités en outre par »malheur«; dans Böhtlingk, *Jakutisch-deutsches Wörterb.* (p. 150), par »Qual, Mühe, Anstrengung«.

[1]) Comp. l'inscription de Tonyoukouk l. 5: *qaγanmu qïsajïn? tedim*, »(le) pousserai-je (à se faire) kagan? disais-je«. En effet, c'est bien 𐰴𐰆𐰃𐰍𐰺 *qaγan-mu* que porte l'inscription et non pas 𐰴𐰆𐰃𐰍𐰺𐰃 *qaγanïmïn*, »mon kagan«, comme lit M. Radloff. La seule traduction possible de cette leçon serait: »je pousserai (presserai) mon kagan« — titre que le chad n'a pas encore pris — et non pas: »ich beschloss (ihn) zu drängen, die Chaganswürde anzunehmen«. Cf. le même auteur, *Altt. Inschr., Zweite F.*, p. 4, 33–34, 117. Au lieu d'être jointe au verbe, la particule interrogative se trouve unie à *qaγan*, parce que c'est cette dignité dont il est question et sur laquelle on hésite (cf. ci-dessus p. 98 note 2). La réponse à la question que Tonyoukouk s'est faite, le résultat de ses délibérations, vient à la l. 6: *täŋri bilig bertük äčün özüm-ök qaγan qïsdïm*, »comme le Ciel me donna de la sagesse, c'était moi-même qui (le) poussai (à se faire) kagan«, et le futur kagan dit (l. 6-7): *Bilgä Toȳuquq — birlä Elteriš qaγan bolajïn*, »avec Bilgä (le sage) Tonyoukouk — (à mes côtés) je serai (= je consens à être) Elteriš kagan«.

M. Radloff n'a pas cru pouvoir se rallier au rapprochement proposé par moi, rapprochement qui lui semble particulièrement inacceptable dans les cas où *buŋ* se trouve uni à une négation: *buŋ joq* ou *buŋsiz*. Tout en étant d'avis que »sprachlich«, c'est-à-dire au point de vue phonétique, il n'y aurait pas à redire, et en se servant lui-même en certains endroits de cette même interprétation (cf. *Altt. Inschr.*, p. 378), il dit à ce sujet (ibid. p. 236): »Da *muŋ* nun [lisez: nur?] 'die innere Erregung, Gram, Kummer, Qual' bedeutet [ce qui n'est pas le cas, nous allons le constater plus loin], so wäre *buŋ joq* oder *buŋsiz* als 'kummerlos, ohne Gram, ohne Qual' aufzufassen. Diese Bedeutung scheint mir aber durchaus nicht für alle Stellen zu passen, in denen diese Worte in den Inschriften auftreten [non, certainement]«. L'idée que M. Radloff s'est faite ensuite de la signification de *buŋ*, la voici: Partant de *buŋsiz*, qui serait, d'après lui, synonyme[?] de *kärgäksiz*, et en traduisant ce dernier mot par »ohne Ende, endlos«[1]), M. Radloff avait imaginé à *buŋ* le sens hypothé- 50

[1]) M. Radloff a plus tard modifié son avis sur le sens primitif des mots *kärgäk* et *kärgäksiz*, qu'il traduit respectivement par »begrenzt, beschränkt« et par »unbeschränkt, in unbeschränkter Menge« (*Nachträge zum Chuastuanit*, Bull. de l'Acad. Imp., 1911, p. 884). Pour ma part, je suis depuis longtemps décidé, pour le mot *kärgäk*, en faveur d'un sens analogue, mais de fonction substantive: 'mesure; terme, borne' (cf. Marquart, *Chronologie*, p. 101, où, en s'appuyant sur un raisonnement très forcé, M. Bang propose de l'interpréter par »Maass«). Selon moi, *kärgäk* serait un dérivé de la racine *kär-* 'étendre', sans doute formé par l'intermédiaire d'un verbe **kärgä-* 'avoir telle mesure ou telle borne, être borné' (= »beschränkt sein«, Radloff, l. c.); cf., d'une part, p. ex. *ämgäk* 'mal, souffrance', de *ämgä-* 'endurer du mal, souffrir', *bulγaq* 'trouble', de *bulγa-* 'troubler', et d'autre part, dans les langues de l'Altaï, *kärä*, *krä* 'mesure' (*kärälä-* 'mesurer', *krälä-* »mässig sein, den Umständen entsprechend sein«, Radloff, *Wörterb.*), dérivé immédiatement de *kär-*(?). En conséquence, *kärgäksiz* (figurant seulement I N 12 et II S 11, où il est question de dons funéraires, et où, certes, on ne saurait y substituer *buŋsiz*) signifierait 'sans mesure', 'immense', 'unermesslich'. Le substantif simple *kärgäk* se rencontre dans les inscriptions seulement dans la combinaison *kärgäk bul-* ou *bol-*, locution euphémique pour 'mourir', ayant pour sujet le nom d'une personne, par ex. *Kül tegin özinčä kärgäk bulaj* ou *boldj*, I E 30, »conformément à son destin, Kül tegin atteignit (non pas »sa fin«, mais) le terme (de sa vie, »modum vitae«)«, c'est-à-dire: au moment fixé par les divinités du destin, il mourut. (La construction grammaticale de cette locution n'est pas encore tout à fait claire. Est-ce *bol-* 'devenir' ou bien *bul-* 'trouver, obtenir, atteindre' qui y entre?

tique de »Maass, Ende, Grenze«, et à *buŋsiz* celui de »ohne Ende (Maas, Grenze), endlos, gross, mächtig«. Après avoir
51 d'abord supposé l'existence de deux mots différents *buŋ*, l'un signifiant »Ende, Grenze«, l'autre »Qual, etc.«, il semble avoir plus tard vu, dans les deux significations prétendues, des embranchements d'un sens originaire »Beengung«[1]).

Si *kärgäk* peut être adjectif, proprement 'mesuré, atteignant le terme', c'est bien *bol-*; mais si *kärgäk* est substantif, ce que je trouve plus vraisemblable, c'est plutôt *bul-*, quoique la chose soit un peu compliquée, les langues turques modernes présentant des analogies à l'une et à l'autre des deux alternatives; pour *bol-*, cf. surtout dans les idiomes de l'Altaï des expressions telles que, par ex., *amir bol-* 'se calmer' (*amir* 'paix, tranquillité'), *su bol-* 'se mouiller' (*su* 'eau') etc., voir Verbitskij, ouv. cité, p. 260-261. — *Öz* 'le soi-même' — d'où *özinčä* 'conformément à son öz' (= »à son tour«, *Inscr. de l'O.*) — désigne ici comme ailleurs, par ex. *özäm* (*sic*; ni *inim*, ni *izim*), I S 9, et notamment dans les documents provenant du Turkestan oriental, l'ensemble de tout ce qui constitue l'individualité d'une personne et sa vie entière, y compris le terme prédestiné de son existence. Faut-il croire qu'en ajoutant *özinčä* (»κατὰ μοῖραν«, »suo fato«) on entend faire connaître que la personne en question est morte d'une mort naturelle et non pas d'une mort violente? (Voir Bang, l. c., p. 104; mais sa traduction »wie von selbst« n'est pas bonne; cf. aussi W. Schulze, *Der Tod des Kambyses*, Sitzb. Preuss. Ak. W., 1912, p. 689 sqq. [et le même auteur, ibid. 1918, p. 331-2]).)

De la notion primitive de *kärgäk* ('mesure, terme') se seraient développées celles de 'règle, précepte' ('devoir'? dans le Khuastuanift manichéen; cf., par ex., 'modus, norma'), puis 'nécessité, nécessaire, il faut', dont les dernières se trouvent déjà dans les textes provenant du Turkestan (voir, par ex., p. 142 fin de la note 1) et sont les seules courantes dès le Qutadγu Bilig (*käräk*) et dans tous les idiomes turcs modernes (*käräk*, *gäräk*). Mais un autre emploi particulier de *kärgäk*, se rattachant immédiatement au sens primitif, nous est offert par le même Khuastuanift dans le membre de phrase suivant: *näčä äksük kärgäk bolti ärsär*, où il est question de certains rites. Indépendamment de M. Radloff, je suis, il y a longtemps, arrivé à peu près à la même interprétation corrigée que ce savant en donne dans l'ouv. cité, Bull. 1911, p. 887 (St. 289-290): »da (wenn) so viele Mängel und Einschränkungen (bei der Ausführung der Satzungen) eingetreten sind (stattgefunden haben), —«. A mon avis, la traduction littérale de ce passage serait: »quot defectus aut circumscriptiones fuerint, —«, c.-à-d. »pour le cas où (dans l'exécution de tel ou tel rite) il y aurait eu (à notre insu) un défaut ou (de propos délibéré) une limite (= une restriction ou un raccourcissement apportés aux pratiques religieuses), —«. C'est dans le même sens qu'il faut entendre *näčä äksüt(d)ümüz kärgät(d)imiz ärsär*, où *kärgät-* (leçon établie par M. v. Le Coq et reconnue juste par M. Radloff, l. c., Bull., p. 884) est la forme transitive de **kärgä-* (voir ci-dessus) et doit signifier '(mesurer,) limiter, mettre des bornes' (*äksüt-* 'rendre défectueux, exécuter d'une façon défectueuse').

[1]) *Altt. Inschr.*, p. 142-143, 236-238, 378; *Neue F.*, p. 180; *Zweite F.*, p. 103. Dans le Bulletin, 1911, p. 883, M. Radloff dit, à propos de l'ouigour *muŋ* »Leiden, Qual«: »im A[lt-]T[ürkischen] entspricht ihm 𐰃𐰍 [*buŋ*]«, et dans son *Wörter-*

En face de ces interprétations, à mon avis arbitraires 52
et parfaitement invraisemblables, je maintiens toujours celle que j'ai déjà proposée dans mes *Inscr. de l'O.* et d'après laquelle le *buŋ* du turc de l'Orkhon et de l'Iénisséi serait, dans toutes les constructions où il se rencontre, identique, pour le sens aussi bien que pour la forme, au *mung* ouigour.

Le mot *buŋ*, ouigour etc. *muŋ*, veut dire en réalité non seulement 1° »die innere Erregung«, 'peine, douleur, chagrin, souci', mais aussi 2° 'peine' = 'travail, fatigue; difficulté', 'Mühe, Beschwer', et enfin 3° 'besoin, indigence, misère', 'Noth, Elend'[1]). Toutefois, ces significations sont si rapprochées l'une de l'autre qu'il est difficile de les séparer, et le plus souvent on peut traduire le mot de plusieurs manières. C'est M. Radloff lui-même qui a établi le sens de »Noth« et qui se trouve ainsi en contradiction formelle avec son propre énoncé ci-dessus cité. Dans son édition du »*Chuastuanit das Bussgebet der Manichäer*« nous lisons en effet (p. 10 l. 107—8)[2]): *azu mung üčün azu bušï birgäli qïzγanïp jiti türlüg bušï arïγ nomqa tükäti birü umadïmïz ärsär*, etc., ce qu'il rend, à la page 19, de la façon suivante: »Da wir aber, sei es aus Noth, sei es, weil es uns leid thut [?] die Sühnespenden [»Almosen«, F. W. K. Müller, v. Le Coq] dar-

buch, IV, p. 2178, sous le mot *muŋ*, il ajoute: »= *buŋ*«; mais ibid., p. 1809—1810 le vieux turc *buŋ* est traduit seulement par »Grenze, Beengung« et *buŋsïz* par »ohne Grenze, ohne Beengung«, sans aucune indication de l'existence en vieux turc des significations identiques à celles de l'ouigour *muŋ* qui, dans son édition des inscriptions, sont maintenues par M. Radloff lui-même.

1) [Dans T'oung-pao, XV, 1914, p. 267 (45) M. Pelliot traduit très bien *mung* par »ce dont on manque, dont on a besoin, qui cause du souci«.]

2) Cf. A. von Le Coq, *Chuastuanift*, Abh. Preuss. Ak. W. 1910 (1911), p. 18[26], 19[41], 20[2] et la note 25 (p. 33); le même, JRAS., 1911, p. 292 sqq. l. 200, 230, 251 et la note 40 (p. 304). Dans le cas qui nous occupe, la traduction par »Noth«, donnée par M. Radloff, est sans doute préférable à celle proposée par M. v. Le Coq: »Torheit«, »foolishness« (d'après l'osm. *buŋ*, *böŋ*; voir, à sujet de ce mot, plus loin p. 149 note). [C'est aussi l'avis de M. Pelliot, ouv. cité, p. 241, note relative à 26,1.]

zubringen, diese sieben verschiedenen Sühnespenden den Satzungen gemäss in vollem Umfange nicht darbringen konnten«, etc. [le commencement devait être: »Wenn wir — nicht imstande gewesen sein sollten«, etc., v. Le Coq] et dans la note relative à ce passage (note 76 p. 38), il
53 dit: »Ich übersetze *muŋ* 'Qual' hier durch 'Noth', weil dieses Wort einen passenden Gegensatz zu dem Folgenden: 'oder weil wir es nicht gern thun' bildet«. Par conséquence, *mung* peut signifier »Noth« [1]).

Dans *buŋsiz* (*buŋsuz*) = ouig. *mungsuz*, nous retrouvons le *buŋ* aux sens ci-dessus indiqués, et il faut donc interpréter ce dérivé, de même que le synonyme *buŋ joq*, selon les cas par 'exempt de peine, de soucis, de privations' etc. A côté de son emploi en parlant de personnes [2]), il remplit souvent — comme le remarque aussi M. Rad-

[1]) C'est peut-être particulièrement pour marquer cette signification qu'on emploie aussi en ouigour la combinaison *mung taq*, qui se trouve deux fois dans l'ouvrage cité (*mungumuz taqïmïz*) et dont, selon M. Radloff, le dernier membre serait identique au mot *taq* 'chauve, calvitie'. A la page 20 il traduit ladite combinaison par »Noth und Elend«, ce qui rend sans doute bien le sens de ce passage (cf. la note 82 p. 38: »Die Zusammenstellung dieser beiden Nomina ['unsere Qual und unsere Kahlheit'] beweist, dass die frühere Auffassung von *muŋ* (vergl. Anm. 76 ['Noth', voir ci-dessus]) richtig ist«. Comp. aussi ouv. cité p. 19 IX et Bull., 1911, p. 883-884). Que ce soit bien *taq* et non pas *taqï* (Bull. l. c.), c'est ce que montre un passage dans Cl. Huart, *Le conte bouddhique des deux frères* (Journal Asiat., Janv.-Févr. 1914) 26,1-4. L'éditeur y lit: »*nä mungtaγ bolti kim antaγ tangri täg ärd[i]ni täg ögöküngüz-ni ölüm yärin-kä ïdur-siz*«, et le traduit: »que de temps il y a[!?] qu'ainsi, comme le ciel, comme le bijou, vous envoyez au lieu de la mort vos chers enfants!« Cf. ibid., dans le glossaire, p. 53: »*mung-taγ* tel«. L'éditeur a donc cru y trouver le mot *muntaγ* 'tel'; mais évidemment il faut lire *nä mung taq*, etc., et traduire: »qu'aviez-vous besoin (littéralement: quelle peine et misère y avait-il) d'envoyer ainsi au lieu de la mort votre enfant qui ressemble au ciel [lire *tängri*] et au bijou?« Cf. ibid. 47,2: *nä kärgäk boltï kim*, etc., »(quelle nécessité y avait-il =) pourquoi fallait-il que, etc.!« [Dans son excellente édition de ce même texte (voir ci-dessus p. 130 note 2), M. Pelliot a bien traduit l'endroit en question: »Quels besoins (*mung taq*) se sont manifestés pour que vous envoyez ainsi votre enfant, [lui] semblable au ciel, semblable au joyau, à la terre de mort?« et dans la note et le »lexique« il s'est prononcé exactement comme moi concernant la forme et le sens de cette combinaison: *mung taq* (pas *taqï*), 'besoins'.]

[2]) Dans le Qutadγu Bilig, *mungsuz* figure particulièrement comme épithète de Dieu: *mungsuz bajat*, *mungsuz idi* (*mungï joq idi*), ce que M. Radloff rend par »mühseloser (kummerloser) Gott«. Comp. en grec θεοὶ ῥεῖα ζώοντες ou ἀκηδέες (cf. ὥστε θεοὶ δ'ἔζωον ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες, νόσφιν ἄτερ πόνων καὶ ὀϊζύος, Ἔργα καὶ ἡμ. 112—113).

LOFF (*Altt. Inschr., Zweite F.*, p. 80, note relative à 49,5) — des fonctions adverbiales en désignant que la quantité de telles ou telles choses est assez grande pour ne pas comporter de soucis, de besoins, de difficultés, de man- 54
que, et alors il peut généralement être rendu par 'assez, suffisamment' ou bien 'en abondance' ('hinlänglich, reichlich, vollauf'), — ce qui marque, cela va sans dire, un degré bien plus faible que ne le feraient les expressions absolues »endlos« ou »grenzenlos«.

Je vais maintenant examiner l'un après l'autre les passages des inscriptions où se rencontrent les mots qui nous occupent, afin de montrer que l'interprétation proposée par moi se laisse partout appliquer, et par la même occasion je rectifierai certains détails dans les traductions antérieures.

A. *buŋ*.

N° 1. I S 3: *ol amtï aɟïy joq türük qaγan Ötükän jïš olursar, eltä buŋ joq*; c.-à-d.: »quand, débarassé de cette perversité d'aujourd'hui, le kagan turc réside dans la forêt d'Ötüken, les tribus n'ont (ou: n'auront) pas de souci (ou: ne sont [seront] pas dans le besoin, ne manqueront de rien)«.

Amtï veut dire 'à présent, maintenant', voir, par ex., I E 9: *elim amtï qanï*, »où est maintenant mon empire?« (Un mot *matï* ou *amatï*, »trefflich«, n'a certainement pas existé.) L'usage des langues plus récentes exigerait sans doute un dérivé adjectif *amtïqï, ämtiki*, 'actuel, moderne'; mais dans l'ancienne langue turque on rencontre assez souvent un adverbe de lieu ou de temps joint immédiatement à un substantif, p. ex. *üzä täŋri* »le ciel en haut«, *bükün künkä tägi*, »jusqu'au jour d'aujourd'hui« (MÜLLER, *Uig.*, p. 9), d'une époque plus récente: *üzäki* (*üstünki*), *bükünki kün* (id., *Uig.* II, p. 78 40). — Par *aɟïy*, 'méchan-

ceté, perversité; méchant, pervers' (Müller, *Uig.*, p. 50, 55; cf. iakoute *aǰi* 'péché'), on désigne ici l'esprit de révolte qui s'était répandu dans un grand nombre des tribus et qui les poussait à préférer le genre de vie raffiné des Chinois à l'existence plus rude des nomades Turcs. — Par *buŋ* que, pour employer la plus ample expression, j'ai traduit par 'souci', il faut sans doute entendre les préoccupations touchant la subsistance; on pourrait donc aussi bien le rendre par 'dénuement' ou 'besoins' (cf. ci-
55 dessus et Bang, *Südseite*, p. 9, 18: »so haben die Äle keine Bedürfnisse«). L'allusion que va faire le kagan aux expéditions entreprises dans des régions très lointaines et pour lesquelles l'Ötüken formait une excellente base d'opération, s'accorde très bien avec cette interprétation, car les conquêtes et le butin que faisaient les Turcs dans ces expéditions représentaient une grande partie de leurs ressources.

Dans sa traduction la plus récente (*Altt. Inschr.*, *Neue F.*, p. 150; voir aussi, à part quelques modifications, son *Wörterbuch* IV, p. 1809, article *buŋ*, et cf. *Altt. Inschr.*, p. 236—238), M. Radloff relie ce passage au passage suivant en en faisant une seule période fort compliquée: »Ich bin von [?] der Stammgemeinschaft [*eltä*], die der Türken-Chan, der jene treffliche [*matï*?] Schlauheit [*aǰïγ*?] nicht besitzt [?], im Ütüken beherrscht [! *olursar*, subjonctif !], sehr weit [!! *buŋ joq* = »ohne Ende« !] nach — — gezogen«. J'écarte cette traduction, la trouvant de tout point inacceptable.

N° 2. I S 8: *Ötükän jer olurвp arqiš tirkiš ǰ(d)sar, näŋ buŋвγ joq, Ötükän jïš olursar, bäŋgü el tuta olurtačï-sän*; c.-à-d.: »Si, demeurant dans le pays d'Ötüken, tu envoies des caravanes, tu n'auras aucun souci (ou besoin); si tu restes dans la forêt d'Ötüken, tu continueras à maintenir un empire éternel«. On pourrait aussi traduire: »— cara-

vanes, et si tu restes dans la forêt d'Ö., où tu n'as aucun souci, tu continueras etc.«; mais je trouve cela moins vraisemblable que la traduction que j'ai donnée. (Radloff, ouv. cité, *Neue F.*, p. 151: »Sitzest du aber ruhig im Ütüken-Bergwalde, so bist du im Stande, die ewigen Stämme zusammen zu halten, die [!] im Ütüken-Bergwalde wohnen [*olursar*! subjonctif], der keine Sorge [»*buŋaγ*«] (verursachenden[!]) Waaren [*näŋ*!] hat[1]), die[!!] man mit[!] Karawanen versendet [! subjonctif!]«, et plus tard (1911) dans son *Wörterb.* IV, p. 1808, sous l'article »*buŋaγ*«: »im Ütükän-Lande dich niederlassend wirst du ein ewiges Volk sein, das[?] Karawanen aussendet [subjonctif!] und ohne Reichthümer [*näŋ*] und ohne Beengung [»*buŋaγ*«] im Ütükän-Bergwalde wohnt [subjonctif!]«. Dans mes *Inscr. de l'O.*, je rendais ce passage à peu près 56
comme ci-dessus, à part les mots »où il n'y a ni richesses (*näŋ*) ni chagrin«; les traductions de Bang et de Melioranskij s'accordent essentiellement avec la mienne (Bang: »ohne Reichthümer, aber auch ohne Bedürfnisse«).

Le mot 𐰚𐰇𐰛 𐰃𐰞𐰋𐰇 est lu *buŋaγ* par M. Radloff et identifié à un mot ouigour *munγaq* auquel il attribue la signification »Qual, Kummer« (*Wörterb.* IV, p. 2187), mais qu'il ne trouve qu'une seule fois, à savoir dans le Qut. Bilig 14,13, vers qui offre pas mal de difficultés et de leçons douteuses et qui fait malheureusement défaut dans le manuscrit du Caire. Est-ce qu'en réalité ce mot existe? Je suis sûr que non, et voilà pourquoi. Le vers en question appartient à une partie du poème qui décrit le réveil de la nature au printemps. En voici la teneur: *Ilik külmüs oinar čäčäklär üzä | sïγït munγaq aγnar jürir täp käzä*, ce que M. Radloff traduit ainsi: »Der Ilik-külmüs(?) spielt über den Blumen, | um seine Qual und seinen Jam-

[1]) Cette traduction — si d'ailleurs elle était admissible — présupposerait l'ordre des mots suivant: *buŋuγ joq näŋ*.

mer zu endigen, wälzt er sich fort(?)«. Ici il faut remarquer deux choses. D'abord, les verbes du second hémistiche signifient en réalité littéralement: »se roule(nt) et va (vont) en se promenant«. Il n'y a aucun mot qu'on puisse traduire par »endigen«; peut-être que l'éditeur, en conséquence de ses fatales idées sur la phonétique ouigoure, s'est avisé de rapporter le gérondif *käzä*, dont le *z* est assuré par la rime, à *käs-* 'couper' au lieu de *käz-* 'marcher, se promener; courir (çà et là)'. Mais comment concilier »Qual und Jammer« avec la traduction indiquée des verbes? Puis, l'épellation *munγaq* par *n-γ* au lieu de *ng* (= *ŋ*), qu'on écrit toujours dans *mung* (*muŋ*) avec tous ses dérivés, est extrêmement étrange, bien plus, cela interdit tout rapprochement de ces mots. Or, un mot *munγaq*, écrit de cette même façon, figure ailleurs en ouigour (= *muiγaq* en téléoute[1]), au sens de la femelle du cerf dit maral, *sįγun*[2]) ou *sįγįn*. Si nous regardons tout le con-

[1]) L'existence des deux formes parallèles *munγaq* et *muiγaq* s'explique peut-être par des continuations différentes d'une forme primitive hypothétique **muj̃γaq*.

100 [2]) Le mot *sįγun* figure aussi dans l'inscription de la partie conservée de la tablette ou fronton surmontant la grande inscription chinoise, fortement mutilée, du côté ouest du monument II (II W): *taγda sįγun tä(z)sär*, »quand le maral fuira dans les montagnes«. Je prends l'occasion de dire ici quelques mots sur cette petite inscription, que j'ai étudiée dans mes *Inscr. de l'O.*, p. 87, 133 et 187 note 117. J'y ai montré qu'elle n'a guère pu se composer de plus de 9 lignes et que chaque ligne a probablement contenu 13 à 16 lettres. De plus, j'ai essayé de compléter les lignes, dont toutes les fins sont mutilées, par des hypothèses qui, pour la plupart, s'offrent presque d'elles-mêmes. A propos de mon interprétation, M. Radloff s'est prononcé assez cavalièrement ainsi: »Von dem Texte X. c. [= II W selon moi] ist mehr als die Hälfte der längsten Zeile zerstört, der Text ist daher viel länger, als Herr Thomsen annimmt, und seine Ergänzungen unbedingt falsch« (*Altt. Inschr., Neue F.*, p. 156). Pour justifier ces objections il aurait d'abord fallu démontrer ou rendre probable que, dès l'origine, l'inscription en question a dû occuper toute la hauteur de la partie rectangulaire de la tablette; mais cette démonstration reste à faire et, selon moi, elle n'est pas possible. Il ne m'a pas échappé, cela va sans dire, que, selon mon interprétation, la longueur des lignes n'a pas même pu égaler la moitié de la tablette; mais j'ai supposé, ce que je continue à trouver incontestable, que, de même que c'est le cas pour la tablette qui surmonte l'inscription chinoise du monument I, la partie détruite de celle de II a dû porter un petit nombre de caractères chinois. Au-dessus d'eux on aura laissé un espace vide, dont le nouveau
101 kagan a profité pour y faire graver après coup sa petite inscription élégiaque. Aussi les lettres de celle-ci sont-elles considérablement moins grandes et plus serrées que dans les autres inscriptions du même monument. Je maintiens

texte, je ne doute pas que ce ne soit ce mot qui figure ici et que *siγɨt* 'pleurs, lamentation' ne soit une faute de 57
copiste pour *siγun* ou *siγɨn* (cf. le vers 152,23: *siγun munγaq*). On peut donc traduire ainsi l'hémistiche en question: »Le maral et la biche se roulent (ou s'ébattent) et poursuivent leur course«[1]). Je crois que cela suffira pour montrer qu'un mot ouigour »*munγaq* Qual« n'existe pas, et l'identification de *buŋaγ* à un tel mot, avec lequel la forme *buŋaγ* ne conviendrait pas même (*ŋ—nγ*, *γ—q*), perd de cette manière tout appui. Une autre hypothèse que, de mon côté, j'avais émise sous toutes réserves (*Inscr. de l'O.*, p. 170), et selon laquelle il faudrait peut-être lire *buŋ-oγ*, en voyant dans la dernière partie du mot la particule »*oγ*« 'même, aussi', doit également être écartée, cette particule s'écrivant toujours *oq* (voir par exemple l'inscription de Tonyoukouk, où elle se rencontre souvent).

Je suis persuadé, à présent, que *γ* n'est tout simplement que l'affixe pronominal de la 2e pers. du singulier, = *ŋ*. Il est vrai que je ne saurais alléguer, à l'appui de ma supposition, de substitutions absolument analogues, tandis que les exemples abondent d'un *g* remplaçant le même *ŋ* uni à des voyelles palatales (cf. *Inscr. de l'O.*, p. 21); mais peut-être ne faut-il voir dans ce fait que l'effet d'un pur hasard, d'autant plus qu'à la 2e pers. sg. des formes verbales du passé nous trouvons constamment *γ* à côté de *g*. Dans l'espèce, on est tenté de s'expliquer le *γ* comme provenant d'une dissimilation tendant à éviter la rencontre de deux *ŋ* consécutifs (*buŋəŋ*). Le mot *buŋ*

donc décidément la justesse de ma conception et, pour l'essentiel, des suppléments par moi proposés. Quelques détails auront peut-être besoin d'être modifiés.

[1]) Les deux mots *ilik* et *külmüs* dans le premier hémistiche sont sans doute de même les noms de deux animaux (peut-être mâle et femelle?). [*Ilik* ne peut être que le mot bien connu *ilik*, *älik* 'chevreuil'; cf. Radloff, *Wörterb.* I, p. 815, 1484; Thomsen, *Stein's Manuscripts in Turkish »Runic« Script*, JRAS. 1912, p. 208, LXIII, et plus loin dans ce volume. *Külmüs* m'est inconnu; assurément pas un oiseau, comme le suppose Radloff, *Wörterb.* II, p. 1480.]

lui-même est employé exactement comme dans le n° 1 p. 143; mais au lieu de *eltä*, nous avons ici l'affixe *-γ*, c.-à-d. littéralement: »il n'y a pas ton souci (ou ton besoin)« = »tu n'as (n'auras) pas de souci (ou de besoins)«.

La traduction de *näŋ* par »richesse«, adoptée jusqu'ici par nous tous, est entièrement erronée. Il est vrai que, en divers endroits du Qutadγu Bilig, on peut bien le traduire par »Habe« — »bien(s), richesse« — comme le fait toujours M. Radloff; mais, en réalité, ce n'est qu'un pronom et adjectif indéfini, formé du pronom et adjec-
58 tif interrogatif *nä* 'quoi, quel', et dans nos inscriptions aussi bien que dans les textes provenant du Turkestan oriental il s'emploie toujours de cette manière (*näŋnäŋ* 'quidquid'). De sa fonction comme adjectif indéfini nous trouverons un exemple incontestable plus loin, dans notre n° 3 (et peut-être ici); mais c'est surtout comme pronom neutre (= 'aliquid', 'quelque chose'; 'chose') qu'il figure (ce 'aliquid' pourrait bien avoir pris, plus tard, le sens de »Habe«, 'bien(s), richesse', cf. l'espagnol *algo*). D'ailleurs, *näŋ* a sa place principale dans des phrases négatives = 'ullus, quidquam', 'aucun, rien', et très souvent il a pour seule fonction de renforcer ou de compléter la négation (à peu près comme le font les explétifs français *pas* (*du tout*), *point*). Ci-dessus j'ai traduit *näŋ buŋ* par »aucun souci (ou besoin)«; j'aurais aussi bien pu dire »souci (ou besoin) de rien« ou »point de souci (ou besoin)«; car ce sont des nuances entre lesquelles la langue turque ne saurait distinguer.

N° 3. Tonyoukouk l. 56—57 (57—58 Radl.). En continuation immédiate de ce qui se lit aux l. 54—56 (55—57 R.): »Si Elteriš kagan n'avait pas fait des conquêtes et que moi-même je n'en eusse fait à sa suite (= en l'imitant, en marchant sur ses traces), il n'y aurait eu ni empire ni peuple; (c'est uniquement) parce que lui a fait

des conquêtes et parce que moi-même à sa suite j'ai fait des conquêtes, (que) l'empire est devenu empire et que le peuple est devenu peuple. A présent je suis moi-même devenu vieux et avancé en âge«, on lit:

näŋ jerdäki qaγanlïγ budunqa büntägi (𐰇𐰞𐰃𐰺𐰀𐰴) *bar ärsär, nä buŋi bar ärtäči ärmiš.*

En voici, selon moi, la seule traduction possible: »Si un peuple habitant n'importe quel pays et soumis à un kagan a (à sa tête) un fainéant (?), quel chagrin (ou misère, malheur) il en résulterait pour lui!«

Sur *näŋ* pronom indéfini, 'quelque, n'importe quel', joint comme adjectif au *jer* de *jerdäki* 'qui est dans un pays', voir ci-dessus à la fin du n° 2. — Le premier mot de la ligne 57 est très certainement un 𐰇𐰞𐰃𐰺𐰀 b²ün²t²gi, où la voyelle de la première syllabe est 𐰺 ü, ö: *büntägi* ou *böntägi*; la voyelle de la deuxième syllabe est difficile à fixer, c'est pourquoi je la rends par *ë*, tout en penchant 59
pour *ü*. Nous nous trouvons en présence d'un mot jusqu'ici inconnu *büntäg* ou *böntäg* + l'affixe pronominal de la 3e pers. *-i* (»il y a [*bar*] son —« = »il a«). A en juger par le contexte, je pense que ce mot doit signifier une personne incapable, dépourvue d'initiative, un 'fainéant', ou quelque chose d'approchant, mais cette traduction est purement conjecturale[1]). — Il convient en outre de rappeler que *bar ärsär* (subjonctif) veut dire »s'il y a« ou »s'il y avait« et que *bar ärtäči ärmiš* (conditionnel) signifie »il y aurait«.

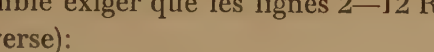
[1]) Cf. peut-être djag. *bön-* 'vieillir, tomber en décrépitude'; (»*muntuk*, verstümmelt, ein krüppelhafter Mensch«, »*munγan*, alter Mann«, Kúnos, *Šejχ Sulejman Efendi's Čag.-Osm. Wörterb.*, p. 146?; ouig. *mün* 'crime, péché'? [hongrois *bün* id.?]); osm. *bön* (*bön*) ou *bun* (*buŋ*), بون, بوك, 'imbécile, sot, idiot', d'où *buna-* (*buŋa-*), *bönä-* (*böŋä-*) -بونا, -بوكا 'tomber en enfance, devenir idiot'. Je crois que la forme primitive du mot osm. est *bön* et que la diversité des formes tient à une contamination avec le vieux mot *buŋ* 'peine', qui est perdu dans cette langue. Toutefois, on en a peut-être conservé un dérivé direct dans *bunal-* (*buŋal-*) -بونال, -بوكال = djag. *muŋal-* 'être ébahi, anxieux; être suffoqué par la fumée; pâmer'.

En comparant mon texte avec celui de M. Radloff, on constatera deux divergences. D'abord M. Radloff indique la présence d'une grande lacune — marquée dans son texte par 35 points de suspension — au commencement des deux lignes auxquelles il attribue les numéros 58 et 59. Or il n'y a pas ici de lacune et il n'y en a jamais eu. Dès l'origine, la pierre a présenté ici un vice, d'étendue assez considérable, qui la rendait impropre à recevoir la gravure. On voit bien que la partie de la surface qui précède immédiatement cette défectuosité et où, à la rigueur, on aurait pu placer des lettres, est absolument intacte et que, tout autour, l'écriture est très distincte. Dans les deux lignes en question, le lapicide n'a pratiqué ses gravures qu'en arrière (au dessous) de l'endroit vicié, en regard de la 28e lettre de la ligne complète qui précède; elles sont donc toutes deux de beaucoup plus courtes que les autres. En plus de cela, M. Radloff lit, au lieu du 𐰚𐰆𐰃𐰍𐰴 bien lisible, 𐰚𐰆𐰃𐰍𐰚 b²in²t²gi, ce qu'il transcrit *äbin tägi*[!]. Et entre nos deux traductions, la
60 divergence s'accuse encore plus nettement. M. Radloff traduit[1]): »Für das Volk, das in allen [?*näŋ*?] Ländern dem (Türk) Chagan anhing [*qaγanlïγ*] | [35 points de suspension] wenn bei[?] den Häusern [»*äbin*«] ihr Geschlecht(?) [*tägi*?!] gedeiht [p. 84: »vorhanden ist«], was haben sie dann für Sorgen (eine Grenze)«. J'avoue ne pas comprendre, même dans l'hypothèse d'une lacune, comment cette traduction se laisse concilier avec les expressions et les formes grammaticales du texte.

N° 4. Oulou-Kem, Eleges, W 2—3; *Inscr. de l'Iénisséi* V 397-406, 346-360; Radloff, *Atlas* LXXIII; *Altt. Inschr.*, p. 313—314, »UE.« l. 11—10 (le sens logique des phrases

[1]) Quant au numérotage des lignes, il faut remarquer que, dans sa traduction, M. Radloff a sauté le numéro 58, de sorte qu'ici les numéros 59—64 correspondent aux 58—63 de son texte (en réalité 57—62).

semble exiger que les lignes 2—12 Radl. se lisent en ordre inverse):


2 (11 R.)

3 (10 R.)

buŋsm joq ärdim | buŋ baŋa b[?] *bat ärmiš : öldim*; c.-à-d.: »j'ai vécu (littéralement: été) sans avoir de chagrin (souci); le chagrin (ou le malheur) s'est vite approché de moi: je suis mort«.

Mon texte, pour lequel j'ai pu mettre à profit la collation soigneuse de M. Granö, s'écarte en divers points de ceux des publications ci-dessus indiquées. L'édition de M. Radloff hésite entre les transcriptions *buš, boš*, qu'il traduit par »Zorn«, et *buŋ* »Kummer«. La dernière transcription est la seule bonne. Pour la lettre ◈ = *ŋ*[1], voir mon étude publiée sous le titre: *Une lettre méconnue*, etc., JSFOu. XXX,4, p. 6 [ici p. 88] note 1. Parmi les autres points dignes de remarque qu'offre ce texte, il n'y en a pas, je crois, qui intéresse la signification de *buŋ* ni le sens du passage pris dans son ensemble.

N° 5. Barlyk III; Radloff, *Atlas* LXXVIII; *Altt. Inschr.*, p. 309, »Ba. III«, l. 2—3: *buŋusuz* ( ) *ulyatjm*, *buŋ* ( ) *bu ärmiš*: | *täŋridäki künkä jerdäki elimkä bükmädim*; c.-à-d.: »j'ai grandi sans chagrin (souci); le chagrin le voici: je n'ai pu rester(?) auprès du (= sous le) soleil 61
au ciel ni auprès de (= avec) ma tribu sur la terre«.

M. Radloff lit (l. c.): »*Buŋusuz uluy atjm, Buŋu(suz) bu ärmiš*, »Bungusuz ist mein hoher Name, Bungu(suz) dieser ist«. Dans l'ouvr. cité, *Neue F.*, p. 157 il remplace les derniers mots par »*bunda bu ärmiš*«, »mein hoher Name war hier dieser«. A ces leçons on peut objecter non seulement que *buŋ* n'a pas de terminaison vocalique (en effet, il n'y a ni *u* ni *a*, et encore moins *-suz*!), mais aussi que, dans les inscriptions de la Mongolie occi-

dentale et de l'Iénisséi, le signe ⵔ, ⵔ n'a jamais la valeur de nd mais toujours celle de ṅ[1] (cf. n° 4). *Buŋusuz*, est sans doute identique à *buŋsiz* (voir n[os] 6—11, surtout n° 9). Y voir le nom du défunt est peu justifiable, celui-ci ayant été nommé déjà (l. 1) *Külüg čur*, fils de *Bajna saŋun*. Voilà aussi pourquoi 𐰴𐰆𐰃𐰃𐰺 ul[1]γat[1]m ne peut pas se lire *uluγ atim* »mein hoher Name«, expression qu'on ne rencontre jamais ailleurs; il faut y voir, avec Vambéry (ouv. cit., p. 93), *ulγatim*, passé de *ulγad-* 'grandir' (cf. plus loin p. 160).

Concernant la ligne 3, cf. *Une lettre méconnue*, p. 5 [ici p. 87].

B. *buŋsiz.*

N° 6. II N 12. Le kagan rappelle d'abord comment, par ses expéditions, il a procuré à »mes Turcs, à mon peuple« (*türkämä budunəma*) de l'or, de l'argent, des chevaux, etc. etc.; ensuite, il se résume en ces mots: [*türkämi*?]*n buŋsiz qildim*, c.-à-d.: »j'ai rendu [mes Turcs?] exempts de soucis (ou aisés)«.

Du premier mot, la dernière lettre 𐰢 n[2] a seule été conservée. Il faut donc supposer que c'était un mot à voyelles palatales. Je rétablis par conjecture le mot [*türkämi*]*n* qui correspondrait au *türkämä* qui précède; mais il va sans dire qu'on pourrait aussi proposer d'autres suppléments, par ex. [*bäglärimi*]*n* 'mes begs' — cependant il est peu probable que l'énoncé se rapporte aux begs exclusivement — ou [*budunəγ mä*]*n*. Le dernier mot est nettement 𐰴𐰋𐰢 *qildim* et non pas *qilinmiš* (Radloff, ». . . . endlos geworden«; voir aussi *Wörterb.* sous *buŋsiz*: »da er ohne Beengung sich entwickelt hatte«[!]).

62 N° 7. II N 13—14: [—] *bu qaγaniŋda bu bäglärig*[*dä bu jeriŋdä su*]*bəŋda* [*adiriłmasar*?], *tü*[*rᵘk budun*], | *özəŋ ädgü körtäči-sän, äbiŋä kirtäči-sän, buŋsiz boldači-sän*; c.-à-d.:

»[à la condition que] toi, [ô peuple] tu[rc, tu ne t'éloignes pas] de ton kagan que voici, [de] tes[1]) begs ici, de ton pays (textuellement: [de ta terre et] ton eau) [ici], | tu auras toi-même du bon temps (littéralement: toi-même tu verras[2]) du bien), tu rentreras dans ta maison et vivras (litt.: seras) sans souci (ou: sans besoins, tu ne manqueras de rien)«.

Les mots mis entre crochets représentent mes essais de remplir les nombreuses lacunes par voie conjecturale. (Radloff: »von diesem deinem Chane diese Bege . . . . . von deinem Worte (*sabiŋda*) . . . . . Türk . . . . . | Du bist bereit mir[3]) treu (*ädgü*!) anzuhängen, in deine Häuser zu treten und ungehindert (*buŋsiz*) zu leben«.)

N⁰ 8. II E 29: *qarluq budun buŋsiz* [*är*]*ür barur ärikli jaγï boldï*; c.-à-d.: »le peuple Karlouk qui vivait (alors) sans souci (= dans l'aisance) et dans l'indépendance est devenu (notre) ennemi«, (Radloff, *Altt. Inschr.*, *Neue F.*, p. 140: »die Karluk wurden in ihrer grenzenlosen Unabhängigkeit uns feindlich«, ou bien — *Wörterb.* IV, p. 1810, l'article *buŋsiz* — »das Karluk-Volk war wegen seines freien [!] Umherziehens [?!] ein mächtiger [*ärkli*!] Feind«.) Le passage correspondant de I N 1 ne contient pas le mot *buŋsiz*.

Les Karlouk étaient un peuple turc établi à l'ouest des Turcs orientaux et de l'Altaï et au nord des Turcs occidentaux. La plupart du temps ils parvenaient, à ce qu'il semble, à maintenir leur indépendance, et assez souvent ils faisaient la guerre à l'un ou à l'autre de leurs voisins.

La combinaison *är- bar-*[4]), littéralement 'être et aller', 63

[1]) Sur *g* = *ŋ*, affixe pronominal de la 2e pers. sg., voir p. 147.

[2]) Sur *ädgü kör-* comp. p. 101 n⁰ 5 : *ämgäk körti*, »endura (littéralement: vit) du mal«.

[3]) M. Radloff lit à tort *mäni* 'me' (accusatif) au lieu de *özüŋ*; mais sa traduction exigerait le datif *maŋa* (*kör-* 'voir', avec le datif, 'obéir à qn.'). La traduction des formes en *-dačï* par »du bist bereit« n'est pas bonne.

[4]) Dans cette combinaison nous avons la forme *barur*, influencée peut-être par *ärür*; autrement c'est *barjr* (I E 10) comme en ouigour.

veut dire 'vivre et se remuer à son gré', 'pouvoir faire ce qu'on veut', c.-à-d. 'être son maître, être libre, indépendant' (voir mes *Inscr. de l'O.*, p. 151 note 30; je l'y ai traduit par »vivre en liberté« ou »jouir de la liberté«). La même combinaison se trouve I E 23 = II E 19, où nous avons deux expressions parallèles dont les membres de phrase se font pendant:

körügüŋən üčün egidmiš bilgä qaγaniŋa[1]),
(» ») *ärmiš barmiš ädgü eliŋä.*

c.-à-d.: »contre ton sage kagan qui, grâce à ton obéissance, t'a relevé et contre ton bon empire qui (par la même raison) a été indépendant«; RADLOFF par contre (ouv. cité, *N. F.*, p. 136 note 3): »gegen deinen durch deine Treue erhobenen Bilge-Chan und deine in Sein und Wandel gute Stammgemeinschaft«. Remarquons que la traduction de *egidmiš* par le participe passif »erhoben« n'est certainement pas admissible, d'autant moins que le kagan se propose précisément de montrer qu'au contraire c'est lui qui a relevé le peuple, à condition toutefois que le peuple lui restât loyalement soumis. La traduction de *ärmiš barmiš* par »in Sein und Wandel« me paraît encore moins satisfaisante, une telle détermination accessoire devant s'exprimer autrement (**ärü baru*? ou **ärig bariγda*?), tandis que les deux participes parallèles *egidmiš* et *ärmiš barmiš* représentent évidemment chacun un aspect essentiel du substantif auquel ils se rapportent, et ici c'est notamment sur l'indépendance et la liberté de l'empire turc que le kagan veut appeler l'attention[2]). Dans

[1]) Ainsi II; I à tort *qaγaniŋiŋ*. Voir plus haut p. 113. Le mot *bilgä* se trouve seulement dans I.

[2]) La combinaison *är- bar-*, qui, dans I E 23 = II E 19, est certainement employée en bonne part, constate, dans II E 29 = I N 1, seulement le fait que, au moment en question, les Karlouk étaient autonomes, sans qu'il soit nécessaire de sous-entendre que cela se soit manifesté d'une manière particulièrement arrogante. Mais ce n'est pas à dire que cette combinaison ne s'emploie pas aussi en mauvaise part; de l'idée d'indépendance, de liberté de faire ce qu'on veut, on passe

la traduction citée plus haut que donne M. Radloff, dans 64
ses *Altt. Inschr., N. F.*, de l'endroit qui nous occupe, j'avais d'abord supposé que le mot »Unabhängigkeit« se rapportait à *ärür barur*; mais j'ai vu après coup que dans son glossaire, ibid. p. 163, il traduit *ärikli* par »frei, unabhängig«! Qu'est-ce que signifie donc *ärür barur*? Et comment peut-on traduire *buŋsiz ärür barur ärikli* par »in ihrer grenzenlosen Unabhängigkeit«? Concernant *buŋsiz*, il me paraît incontestable que ce mot a décidément le sens que j'ai indiqué plus haut et non pas celui de »grenzenlos«.

Ärikli, r²kl²i, n'est pas une mauvaise graphie pour *ärklig* 'fort', ce qui serait le seul exemple en vieux turc de l'apocope de l'affixe *-lig* en *-li*, et un mot *ärikli* »frei, unabhängig« n'existe pas. C'est au contraire une espèce particulière de substantif verbal ou de participe du verbe *är-* 'être'. Cette formation en *-i-kli*, qui paraît bornée à ce verbe seul, me semble toujours exprimer un état concomitant à l'action principale, mais qui n'a qu'un caractère provisoire ou temporaire ('pendant que', 'tant que'). Pour exprimer, dans les cas d'autres verbes, la même idée il faut employer une forme composée avec *ärikli* comme auxiliaire; ainsi, par ex., ici: *ärür barur ärikli*[1]). Il n'y a

aisément à 'celle d'arrogance, d'insolence, et il nous est conservé un cas au moins où le dérivé substantif *ärig barɣ* (proprement 'le fait d'être et aller', 'liberté', etc.) a pris tout à fait le sens d'insolence ou de brutalité; voir F. W. K. Müller, *Uigurica* II, p. 25—26²·³: *ilgin adaqɨn arčuni tongaɣ ölärgülüg ärig barɣ qɨlɨp*, »indem er mit Hand und Fuss ein den Helden Arjuna mit Tod bedrohendes Gebahren (Kommen [?] und Gehen?) zeigte« (au lieu de »Gebahren« je crois qu'il aurait été mieux de dire par ex. »Trotz« ou »Ungestüm«). D'autre part, nous trouvons par ex. dans la rédaction ouigoure du Suvarṇaprabhāsa, publiée par Radloff et Malov II 45 b = p. 124 l. 21 les adjectifs dérivés de ladite combinaison substantive: *äriglig barɣɣlɨɣ* 'libre', etc., figurant décidément en bonne part, dans une suite d'*adjectiva laudantia*.

1) Cf. Tonyoukouk l. 8: *anča olurur ärikli Oɣuzdandan körüg kälti*, c.-à-d.: »pendant qu'ils (c.-à-d. les Turcs) étaient assis (= demeuraient) ainsi, un explorateur vint de chez les Ogouz«. (Radloff: »Als sie so (dort) lebten [*anča olurur*?], kam von den unabhängigen [*ärikli*] Oguz ein Kundschafter«. Or, *olurur* seul ne peut pas signifier »*als* sie lebten«; si *ärikli* est le complément de *Oɣouz*, il faut que *olurur* le soit aussi; mais cela serait un contre-sens). — Ibid. l. 13: *jujqa ärikli* (sic) *toplaɣalɨ učuz ärmiš, jinčgä äriklig* (accusatif) *üzgäli učuz; jujqa qalɨn bolsar toplaɣuluq alp ärmiš, jinčgä joɣsn bolsar üzgülük alp ärmiš*, c.-à-d.:

65 pas lieu de rappeler ici les formes ouigoures se terminant en *-γlį*, *-gli*, qui ne paraissent pas exister en vieux turc et qui sont des participes ordinaires et d'emploi beaucoup plus étendu.

N° 9. Barlyk II. RADLOFF, *Atlas* LXXVII; *Altt. Inschr.*, p. 308—309 (»Ba. II«); même ouvr., *N. F.*, p. 157. Les
66 lignes 1—2 se traduisent: »Moi, Köni-tirig, j'ai perdu mon père à l'âge de trois ans; mon frère aîné Külüg-tutuq me fit homme«. Suit une l. 3 que saute M. RADLOFF dans ses *Altt. Inschr.*: ·𐰴𐰍:𐰋𐰘:𐰋𐰴𐰍:𐱅𐰾𐰍𐰺𐰇, *buŋusuz ärdä bän är-d*[*im*?], c.-à-d. »parmi les hommes [j']étais (= [je] vivais) sans souci«. La restitution et la traduction de la ligne supprimée qu'il donne dans le même ouvrage, *Neue Folge*, p. 157, sont en plusieurs points erronées.

Le premier mot de la (vraie) ligne 3 est donc 𐱅𐰾𐰍𐰺𐰇 (sic!) *bŭŋusuz*, non pas *buŋsuz*, écrit absolument comme dans l'inscription Barlyk III (voir ci-dessus n° 5 p. 151 suiv., qui offre, sous tous les rapports, beaucoup d'ana-

»ployer (une chose) pendant qu'elle est mince, c'est peu de chose, déchirer ce qui est (encore) fin, c'est peu de chose; mais si ce qui est mince devient épais, c'est un tour de force de le ployer, et si ce qui est fin devient gros, c'est un tour de force de le déchirer«. (RADLOFF, qui lit à tort les deux fois »*ärklig*«, traduit: »das Dünne zusammenzudrücken ist für den Starken eine Kleinigkeit, das Feine zu zerreissen ist für den Starken eine Kleinigkeit. Ist aber das Dünne dick geworden, so ist der, der es zusammendrücken kann, ein Held, etc.« La traduction de »*ärklig*« par »für den Starken« serait en tout cas inadmissible parce que ce mot aurait dû 1° avoir une terminaison casuelle et 2° être placé devant *učuz* et non pas devant les deux infinitifs. La manière dont la seconde moitié du passage est rendue n'est pas bonne non plus; les dérivés en *-γu-luq* désignant une action qu'on doit entreprendre, *alp* ne peut pas être »ein Held« mais 'héroïque', 'ce qui exige de l'héroïsme, de la force'.) — II E 14, où il y a une grande lacune commençant après les mots özm: t²lgn²: r²k . . ṭ²lj²[—], je supposerais qu'il faut lire: *özäm tegin ärik*[*li*] *tej*[*in äčim qaγanqa išig küčäg bertim*? — —], c.-à-d.: »comme je (n')étais (provisoirement que) tegin, [j']ai servi mon oncle le kagan? — —]«. C'est l'héritier légitime du trône qui parle, celui qui, après la mort de son oncle, devint Bilgä kagan. — La même forme isolée *ärikli* se trouve aussi dans l'ancien ouigour, par ex. JRAS. 1912, p. 207,LV: *alp är oγlį sükä barmįš*; *sü jerintä äriklig* (accusatif) *sabčį türtmiš*, c.-à-d.: »le fils d'un brave homme alla à l'armée; pendant qu'il était à l'armée, un messager vint le pousser«. Pour d'autres exemples, voir RAMSTEDT, *Zwei uig. Runeninschriften*, p. 49 (Chine-Ousou E 1 147—150 [p. 16—17]: *kečä jaruq batur* [plutôt *batar*] *ärikli sünüšdim*, »je luttai le soir, pendant que le jour baissait«; ibid. E 5 141—144 [p. 20—21]: *tuγ tašiqir ärikli jälmä äri kälti*, »pendant que l'étendard était en train de partir, les hommes de l'avantgarde [?] arrivèrent«).

logies avec la nôtre. Rien ne nous autorise à y voir ici — pas plus que là — le nom du défunt: son nom se 67
trouve déjà, indiqué à la l. 1, Köni-tirig; nous avons plutôt affaire, dans les deux inscriptions, à une forme dialectale de *buŋsiz* 'sans souci'.

N° 10. I S 5 = II N 4: *altun kümüš — — buŋsiz anča berür tabγač budun*, c.-à-d.: »le peuple chinois qui nous donne en abondance (proprement: de façon à ce qu'il n'y en ait pas défaut) tant d'or, d'argent, etc.«

M. Radloff rend ici *buŋsiz* par »in so reichem Maasse«, ce qui est assez conforme à ma manière de comprendre cette expression, et qui n'égale pas, comme force, les termes de »endlos« ou »grenzenlos«.

N° 11. Tonyoukouk l. 48 (49 Radl.): *sariγ altun örüŋ kümüš qiz qudɐz ägritäbi ayi buŋsiz kälürti*, c.-à-d.: »ils remportèrent de l'or jaune, de l'argent blanc, des filles et des servantes(?), des —, des trésors en abondance«.

Ici M. Radloff traduit les mots *ayi buŋsiz* par »(allerlei) Tribut ohne Zahl«, traduction à laquelle je ne saurais me rallier, ni pour *buŋsiz* ni pour *ayi*. *Ayi* signifie 68
non pas tribut, mais toute espèce d'objets (présents ou butin) précieux (cf. l'ouig. *ayiliq* »Speicher«, 'magasin', Müller, *Uigurica*, p. 54). La leçon 𐰀𐰃 *ayi* n'est d'ailleurs pas absolument sûre.

Le premier mot de la ligne qui nous occupe est un 𐰋𐰇𐰃𐰍𐰏 *sariγ altun* bien lisible; d'une façon générale, *sariγ* 'jaune' semble remplir l'office d'adjectif qualificatif de *altun* 'or'[1]). Néanmoins, le texte de M. Radloff, par

1) C'est ainsi que nous le rencontrons par exemple dans l'inscription énigmatique et difficile à déchiffrer de Kemtchik Djirgak (publiée dans Donner, *Wörterverzeichniss zu den Inscr. de l'Iénisséi*, Mém. SFOu. IV, p. 66,121—126): 𐰋𐰇𐰃:𐰍𐰏𐰋, ce qui, à mon avis, doit être lu: *sariγ altunɐm* 'mon or jaune'; voir aussi Huart, *Le conte bouddhique des deux frères* [Pelliot, *La version ouigoure* etc.], 43,1—2; Radloff et Malov, *Suvarṇaprabhāsa*, p. 28, I 15 b 14, etc. Il est très rare qu'au lieu de *sariγ* on trouve *qizil* 'rouge'. (Tonyoukouk l. 52 (53 Radl.) porte: *qizil qaniɲ tükäti*, »en versant (littéralement: consommant) mon sang rouge«, et non

un manque déconcertant d'acribie, donne: 𐰖𐰚𐰃𐰃𐰴𐰍 *qizil altun* »rothes Gold«! — Le troisième groupe de lettres se lirait suivant lui 𐰴𐰚𐰃𐰃𐰴𐰍 *qizil udaz*, ce qu'il traduit, par pure hypothèse, »rothe Seide(?)«. Or le 𐰃 l[1] de la leçon Radloff doit être remplacé par un 𐰽 q̊, que porte nettement la pierre et qui donnera *qiz qudɜz* »des filles et des servantes(?)«; pour ce mot voir RAMSTEDT, ouv. cit., p. 50. — Finalement, dans le mot suivant, qui est lu par M. RADLOFF 𐰇𐰴𐰇𐰾𐰍 et qu'il transcrit par »*ägrit ašï* (*ägri tašï*?)« en traduisant »Ägrit-Speise (Ägri-Steine?)«, le 𐰖 s[1], š[1] est dû à une lecture erronée au lieu de 𐰚 b[2]; il y a sans aucun doute *ägritäbi*[1]). Ce mot se rencontre deux fois dans les inscriptions de la Mongolie occidentale: 1° dans celle de Begre (*Altt. Inschr.*, p. 316—317, »Be. d« 69 1 10) où M. RADLOFF lit 𐰠𐰇𐰾𐰍 *ägritim*, qui serait d'après lui le prétérit d'un verbe inconnu *ägrit-* (ibid. p. 351, où, par erreur typographique, on écrit »*ägrig*«), alors qu'il y a en réalité (*altun kümüš*) *ägritäb*, la dernière lettre étant bien un 𐰉 b[2] et non pas un 𐰠 m; et 2° dans une inscription inédite d'Ouloukem, Ichim, qui m'a été gracieusement communiquée par M. GRANÖ, où il y a: *ägritäbêm* (𐰠𐰇𐰉𐰴𐰇𐰾𐰍) *törт biŋ atl*[*arɨm*], »mes — et mes quatre mille chevaux«. Nous avons donc affaire ici à un substantif *ägritäbi* ou *ägritäb*, de signification inconnue. Pour ma part, j'incline à lui attribuer le sens de quelque étoffe ou peut-être par exemple, de caparaçon, housse d'ornement à broderies artistiques et somptueuses qu'un peuple à cheval, comme les Turcs, devait apprécier particulièrement. Mais c'est là une pure hypothèse, et peut-être que la signification est tout autre.

pas, comme lit M. RADLOFF: *qizil altun tökti* (ce qui devrait être *tökdi*), »rothes Gold streute er aus«. Cf. sur ces mots et ceux qui suivent RAMSTEDT, ouv. cit., p. 50, où toutefois »*tökti*« »vergiessend« est inadmissible.)

[1]) Je ne puis non plus me rallier à M. RAMSTEDT qui lit: *ägär it, äbi ädi buŋuz* »jagdhunde, ihre häuser und ihr eigentum ohne zahl (eig. ohne mangel)« (ouv. cit., p. 50). Le mot de 'chien' est *it*, et non pas *it*, et *äbi ädi* devait être *äbin ädin*.

N° 12. Atchoura. *Inscr. de l'Ién.*, XIX213–221; Radloff, *Atlas* LXXXIX, 3; *Altt. Inschr.*, p. 329—330 (»Atsch. a 3«): — :ᛚᚺᛉᛊᛚᛖᛏᚭ: —, — *buŋsiz ärti* —.

Cette inscription, qui est écrite βουστροφηδόν, est malheureusement fort détériorée, de grandes parties ayant subi des dégâts trop considérables pour permettre le déchiffrement, ou du moins ne se lisant qu'avec beaucoup de difficulté et d'incertitude; tous les commencements et les fins de lignes ont entièrement disparu. Cependant les mots ci-dessus cités sont bien lisibles; mais ce qui précède aussi bien que ce qui suit est assez contestable. D'après les photographies originales de l'expédition finlandaise et la reproduction dans l'*Atlas* de M. Radloff, le mot précédent me semble bien être, comme on le lit aussi dans les *Inscr. de l'Ién.*, ᛚᛋᛚᚺᚭ: (ou ᛇ) ᛚ [—], donc [—] *i* (ou *a*) *baqiri buŋsiz ärti*, c.-à-d.: »il avait du cuivre(?)[1]) en abondance«. La leçon et l'interprétation divergentes 70
proposées par M. Radloff sont, de même que celles d'autres passages de cette inscription, en contradiction formelle avec les traits de lettres qui restent et, sous tous les rapports, inadmissibles.

C. *buŋad-*. 71

A *buŋ* se rattache en outre le dérivé verbal *buŋad-* = ouig. *muŋad-* (non pas *muŋat-*, Radloff) 'être affligé, triste, en peine', formé à l'aide de l'affixe *-ad-* (c.-à-d. *-aδ-*) = *-at-* en iakoute, *-ai-* en djag., kirg. et d'autres langues turques modernes. Cet affixe sert à la formation de verbes dénominatifs à signification neutre et, à ce que je crois, inchoative[2]), par exemple: *joqad-* 'être perdu,

[1]) [En ouigour, *baqir* 'cuivre' semble aussi désigner un certain poids monétaire; voir A. v. Le Coq, *Kurze Einführung in die uigur. Schriftkunde*, Berlin 1919, p. 15; F. W. K. Müller, *Uigurische Glossen* (Festschr. für Fr. Hirth = Ostasiat. Zeitschr. VIII, 1920), p. 320.]

[2]) Le fait que ces verbes dérivés ne s'emploient que dans le sens neutre n'avait pas été constaté par moi lors de la publication de mes *Inscr. de l'O.* (p. 146

anéanti'[1]), de *joq* 'néant'; *jegäd-* 'devenir supérieur, meilleur', de *jeg* (voir plus haut p. 109 note); *bašad-* 'être mis
72 à la tête'[2]); *küŋäd-*, *qulad-* 'devenir servante, esclave', de *küŋ* 'servante', *qul* 'esclave' (non pas »*küŋdä-*«, »*qulda-*«, RADLOFF); *ulγad-* (djag., kirg., etc. *ulγai-*, iakoute *ulāt-*) 'devenir grand, grandir' (cf. plus haut p. 152 n° 5); ouig. *qutad-* 'devenir heureux'[3]), etç.

Ce verbe *buŋad-* se rencontre une seule fois dans les inscriptions:

N° 12. Tonyoukouk l. 26 (27 Radl.). Il y est question du passage extrêmement difficile et pénible des monts Kögmen (monts Saïans) où se frayant son chemin à travers une couche de neige énorme (cf. plus loin p. 163 sq., 177 sq.), l'armée finit par s'égarer et perd son guide[4]). Après quoi il y a: *buŋadip qayan jalü kör temiš*, c.-à-d.: »affligé le kagan disait: tâchez de presser les chevaux«[5]).

note 20); il n'a pas non plus été observé par M. RAMSTEDT, JSFOu. XXVIII, 3, p. 42 § 53, p. 59 § 73 (cf. GRØNBECH, *Forstudier til tyrkisk lydhistorie*, p. 39, où l'auteur a bien vu l'identité de l'affixe moderne *-ai-* avec notre *-ad-*).

[1]) Non pas 'vernichten', 'anéantir', comme cela avait été proposé par M. RADLOFF et par moi-même au sujet de I E 10 *joqadu barγr ārmiš* (= *joq bolu barmiš ārti*, Ongin 3) c.-à-d.: »ils allaient (= faillirent) être anéantis«; voir toutefois, dans RADLOFF, *Wörterb.* III, p. 402, la bonne traduction »zu Grunde gehen«.

[2]) Non pas 'conduire', au sens transitif, encore moins 'faire chef, mettre à la tête', *Inscr. de l'O.*, p. 146 n. 20, p. 198 *ad* p. 184.

[3]) Non pas 'rendre heureux', comme je l'avais traduit *Keleti Szemle*, *Revue orientale*, II, p. 245 note 3. *Qutadγu bilig* signifie donc 'l'art (la science) de devenir heureux'.

[4]) *Jerči jer jaŋilip* (𐰚𐰇 𐰴𐰍) *boγuzlandi*, »s'étant trompé de route (proprement: de lieu; = nous ayant égarés) le guide fut égorgé«. M. RADLOFF qui, au lieu de *jaŋilip* que porte nettement la pierre, lit 𐰚𐰇 𐰴𐰍 *jariliр*, ce qu'il a corrigé ensuite en *jaralip* (voir, à sa p. 60, la note relative à ce passage, et aussi la p. 96), traduit au contraire: »die Landeskundigen stiegen, die passendsten Stellen aufsuchend, über den Bergpass«. Voilà comment il arrive à cette interprétation extrêmement forcée et arbitraire (p. 60): »*jär jaralip* bedeutet 'sich dem Lande anpassend, sich nach dem Lande richtend, den Weg aufsuchend' [*jara-* est 'convenir, être convenable'; on n'en peut donc former un passif personnel en *-l-* ayant une telle signification]. *Boγuz* 'die Kehle' bedeutet hier offenbar aber 'Bergpass' [!]. *Boγuzlandi* 'sie passirten die Bergpässe' [!]«. Dans toutes les langues turques, *boγuzla-* (augmenté ici de la marque du passif *-n-*) veut dire 'égorger' et ne connaît pas d'autre signification.

[5]) Concernant *jälü kör* cf. VERBITSKIJ, ouv. c., p. 185 b: *pičip kör*, »попробуй писать«, c.-à-d. »tâche d'écrire!«. Cf. p. 177 note 2.

Après avoir d'abord lu et interprété autrement ce passage, M. Radloff le traduit à peu près de même (Verbesserungen und Nachträge, p. 118): »sich quälend hatte der Chagan gesprochen: eilet euch!« Tout en étant d'avis que »sich quälend« ne rend pas très bien l'idée exprimée par *buŋadip*, je prends acte du fait que lui aussi rattache ce verbe au mot *buŋ* 'peine, douleur', etc.

Selon moi, les divers *buŋ* ci-dessus considérés sont tous 73
identiques, ne représentant que des sens un peu différenciés d'une seule et même signification principale. A mon avis, il n'existe pas de *buŋ* »Ende, Grenze«.

7. 𐰴𐰚𐰆𐰴 j²ügr²ü; 𐰾𐰇𐰋 j¹q̊r¹u; 𐰾𐰇𐰉𐰋 j¹uγr¹u.

Les inscriptions nous offrent un certain nombre de mots exprimant incontestablement la notion de mouvement ou de direction de bas en haut, en amont, 'aufwärts', etc., ou dans lesquels on a voulu voir, à plus ou moins bon droit, des expressions de cette même notion. Il y a là, je crois, une question dont certains points auraient besoin d'être examinés de plus près.

Dans la catégorie d'expressions à laquelle je fais allusion, nous n'allons pas ranger *üzä* (*özä*) qui, tout en se traduisant souvent en français par 'en haut', n'a pas la nuance particulière de mouvement vers le haut que comporte le complément adverbial français: *üzä täŋri* veut dire 'le ciel (qui est) en haut' (opp. *asra jer* 'la terre (qui est) en bas'), et l'idée exprimée par *üzä* est, au fond, celle de 'au-dessus' ou, comme postposition, 'au-dessus de, sur', en all. 'oben; oberhalb, über, auf' (régissant le datif ou l'accusatif); comp. par exemple osm. *üzrä* 'sur', *üst* 'le dessus; au-dessus', etc.

A. j²ügr²ü.

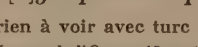
La signification de mouvement ou de direction est en premier lieu représentée par 𐰴𐰚𐰆𐰴 j²ügr²ü qui figure

en trois endroits et qui doit probablement se lire *jügärü* (ou *jögärü*?). Ce mot s'emploie en parlant de choses divines ou sublimes: 'vers le ciel', 'au faîte des grandeurs'. Les langues apparentées (excepté l'ouigour, où nous trouvons la même forme au même sens) ne possèdent pas de formation absolument correspondante, mais il faut sans doute lui supposer une origine commune avec le djag., osm. *jüksäk* (pour **jügsäk*?) 'élevé, sublime', osm. *jüksäl-*
74 's'élever', et le dériver d'un thème *jüg* + *-gärü*, affixe du cas »directif«, 'vers'[1]).

I E 11 = II E 10 nous lisons (comp. p. 124—125 n° 4): *üzä türük täŋrisi türük jduq jeri subi — — qaŋim Elteriš qayanïγ ögəm Elbilgä qatunəγ täŋri töpäsindä tutəp jügärü kötürmiš* (I; *kötürti* II) *ärinč*; c.-à-d.: »le Ciel des Turcs en haut (*üzä*) et le saint Ier-soub des Turcs — — élevèrent en haut (*jügärü*) mon père Elteriš kagan et ma mère Elbilgä katoun, les soutenant du sommet du Ciel«.

Dans l'une des petites inscriptions du monument Kül tegin, I SW, on lit: [—] *bägim tegin jügärü täŋ*[*ri* —], c.-à-d.: »mon seigneur le tegin en haut [vers le, ou au] Ciel [—]«, et enfin II E 2: *olurtuqəma öltäčičä saqïnïγma türük bäglär budun* [ö]*girip säbinip to*[*q*?]*tamïš*[2]) *közi jü-*

[1]) *Jügärü* n'a certainement rien à voir avec turc or., osm. *joqarï*, ce que j'avais supposé à tort dans mes *Inscr. de l'O.*, p. 19 note 2 [supprimée dans la présente réimpression, p. 46]; voir plus loin, p. 163—165. L'hypothèse proposée par M. Radloff, *Altt. Inschr., Zweite F.*, p. 44, où il dit: »vielleicht ist *jö* (*jü*) eine aus dem Chinesischen entlehntes Wort«, ne me paraît nullement fondée.

[2]) La pierre semble porter  t¹os²t¹mś, ce que M. Radloff lit *tostamiš* et traduit: »mit hervorstehenden Augen«, en invoquant téléoute *tostoi-* 'hervorragen, hervortreten' (*Wörterb.* III, p. 1211). Cette interprétation ne me convainc pas, et voici pourquoi. En premier lieu, l'orthographe de toute l'inscription est à ce point correcte et régulière que la substitution de s² (= *äs, is, äš, iš*) à s¹ (*s* avec *a, o, u*) est sans parallèle et extrêmement peu probable. Deuxièmement, le mot téléoute en question, qui m'a tout à fait l'air d'être une formation récente, est un phénomène trop isolé pour pouvoir être employé avec confiance à l'éclaircissement d'un mot du vieux turc, d'autant plus qu'il est déjà sujet à caution comme étant probablement emprunté au mongol, ou bien formé avec un thème appartenant à cette langue (mong. *tos-* 'avancer; (se) porter en avant; aller à la rencontre', selon une communication que je dois à l'obligeance de

gärü körti, c.-à-d.: »a mon avènement, les begs et le peuple des Turcs, qui s'étaient désolés comme s'ils allaient mourir, se réjouirent et furent transportés de joie, et leurs yeux [rassurés?] regardèrent en haut (= vers le ciel)«. 75

Ces trois passages font ressortir le sens du mot *jügärü*.

B. j¹o̊qr¹u.

Le mot qui rend d'ordinaire dans les langues turques l'idée de 'en haut', prise dans le sens matériel, spatial, est *joqaru* en ouigour (يوقارو, ms. du Caire du Qut. Bil., par ex. 14,6), *joqarï* en osm., *joqaru*, *joqari* en djag. et turc or. (comp., dans les mêmes langues, *joquš* 'montée, pente, chemin qui mène au haut d'une montagne'); à côté de cette forme il y en a de plus récentes: kasan *joγarï*, *juγarï*, abakan *joγar*, *joγarï*, kirg. *ǯoγarï*, présentant la transformation caractéristique de ces idiomes de la consonne sourde intervocalique, *q*, en sonore, *γ* [1]).

Aussi bien, la forme *joqaru*, très conforme à celles de l'ouigour, etc., n'est-elle pas étrangère au turc de l'Orkhon. Nous l'y rencontrons une seule fois, sous la forme 𐰚𐰇𐰴 j¹o̊qr¹u, qui doit se lire *joqaru*, dans l'inscription de Tonyoukouk, l. 25 (26 Radl.), où il est question du passage déjà mentionné des montagnes couvertes d'une épaisse couche de neige:

M. Ramstedt). Ajoutons que le sens du texte ainsi restitué n'est ni satisfaisant ni probant. Que faut-il entendre, en effet, à cet endroit par 'des yeux en saillie' ou 'à fleur de tête'? Que veut-on exprimer par là? Au surplus, je n'oserais pas affirmer qu'il n'y a pas de traces d'un trait oblique à gauche du 𐰃 qu'il transformerait en 𐰽 ń; mais ce trait, à supposer qu'il soit authentique, ne nous avancerait guère; du moins, je n'ai pas encore trouvé une interprétation satisfaisante de *toŋtamiš*. S'il faut l'avouer, j'incline toujours, comme je le faisais déjà il y a vingt ans, à admettre ici le cas d'une erreur graphique toute accidentelle, commise par le lapicide qui, en train d'écrire un *toqtamiš*, aurait oublié d'achever la partie gauche de la lettre 𐰴 q. Le verbe *toqta-* (*toχta-*), représenté en djag., turc or., kirg. et dans toutes les langues turques du nord, veut dire 'faire halte, s'arrêter; trouver le repos, demeurer fixe', *toqtamiš* 'qui a pris du repos, qui s'est affermi' (Pavet de Courteille).

1) Cf. Grønbech, *Forstudier til tyrk. lydhistorie*, p. 60—61 § 80.

at üzä bintürä (𐰇𐰚𐰃𐰣𐰍𐰴) *qarïγ sökdim*; *joqaru at jetä* (𐰇𐰃𐰉) *jadaγïn jγač tutunu aγturtïm*; c.-à-d.: »je me suis frayé un passage à travers la neige en les faisant monter sur les chevaux[1]); (plus) en haut je les fis monter à pied en tirant les chevaux par la bride et s'appuyant sur (tels ou tels objets de) bois«.

76 Mon interprétation de ce passage et, en partie, ma lecture s'écartent en plusieurs points de celles proposées par M. Radloff dans son édition de l'inscription considérée. Il traduit, en effet: »Den [lire: den dem?] auf einem Pferde (sitzenden) bis zum (Gesichte) reichenden[2]) Schnee durchbrach ich mit Gewalt. Bei den Pferden liess ich Leute zu Fuss, auf Schneeschuhen schreiend emporklettern.«

En ce qui concerne le premier mot 𐰾𐰇𐰋 j¹q[o]r¹u de la deuxième phrase, M. Radloff ne mentionne même pas la posibilité de le lire et le comprendre de la façon par moi proposée, et la raison probable de ce silence ressortira de ce qui suit (p. 167). En fait, *joqaru* est la seule manière naturelle de lire le mot en question. M. Radloff dit à la p. 58, dans la note relative à ce passage, qu'il pourrait se lire »*joqqaru*« et se traduire »bis zum Nichtsein«[!] (ce qui suppose l'étymologie *joq* + *-γaru*, où l'affixe *-γaru* signifierait pourtant 'vers' et non pas 'jusqu'à'), mais il préfère le lire *aiquru* en y voyant le gérondif d'un verbe hypothétique **aiqur-* = altaï *aiqïr-* »mit Geschrei antreiben« (*Wörterb.* I, p. 13: »mit Ge-

[1]) Remarquons qu'il y a »monter« *at üzä*, »sur les chevaux«, et non pas »monter à cheval«, »monter les chevaux«, *at(jγ) bin-*.

[2]) Entre *at üzä* et *qarïγ* il lit [*jüz*]*rä* (de *jüz* 'visage'). Mais la pierre porte nettement b²n²t²r²a, où seulement 𐰚 n² est un peu effacé, bien que distinctement lisible. C'est le gérondif en *-ä* de *bintür-* 'faire monter'. Est-ce que *jüzrä* pourrait signifier 'jusqu'au visage' et même comme adjectif »bis zum Gesichte reichend«? Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un parallèle d'un tel emploi de l'affixe *-ra, -rä* (des formes telles que *ičrä* '(en, au) dedans', *tašra* '(en, au) dehors' ne pourraient pas être citées comme des analogies).

schrei hinausjagen, vertreiben«, un mot onomatopéique, sans doute, voulant dire 'crier *aï*'). L'auteur de l'inscription aurait peu mérité d'être compris par les générations futures, s'il avait écrit la syllabe *qu* de ce mot par un 𐰴 q seul, au lieu de 𐰴𐰺 qu ou 𐰴𐰴. En outre de cela, il est toujours précaire d'avoir recours à un mot d'usage aussi exceptionnel et de signification aussi spécialisée que le serait le mot altaï dont on se réclame et qui ne convient pas même pour la forme, — pour ne point parler du peu d'intérêt qu'offrirait, dans une situation aussi grave 77
et périlleuse pour les Turcs, le cri ou le silence des soldats entraînant les chevaux.

Quant aux mots *at jätä* qui suivent, M. Radloff voit dans *jätä* (ou »*jäti*« d'après sa première transcription erronée, cf. ouv. cit., p. 58 et les rectifications des pages 113 et 118) le gérondif »= *jätü* (erreichend)« du verbe *jät-* (djag., osm., etc. *jät-*) 'atteindre', et selon lui cette expression (littéralement: »die Pferde erreichend«) devrait se traduire: »bis an die Pferde, dicht hinter den Pferden, rings um die Pferde«, ce qui me paraît très recherché. A mon sens, il n'y a pas de doute que *jätä* (*jetä*) ne soit le gérondif d'un tout autre verbe, à savoir *jät-* ou plutôt *jet-* 'conduire, tirer un cheval par la bride' (djag. *jät-*, osm. *jäd-* [et *jädä-*], cf. Houtsma, *Türk.-arab. Glossar*, p. 104: »يت *jät* (يدمك bei Zenker) beim Zaume führen«; iakoute *siät-*, etc. < *jēt-*, cf. Grønbech, l. c.). Cette explication très simple et naturelle satisferait toutes les exigences lexicologiques et grammaticales et s'accorde à merveille avec le contexte.

Après le mot *jadaɣïn* (cas instrumental), 'à pied'), M. Radloff suppose une lacune qu'il remplit, par conjecture, avec *kiši* »Leute«. Or il n'y a pas de lacune ici: la photographie reproduit nettement, dans l'arête qui sépare les côtés est et nord du monument et tout contre laquelle

se trouve précisément inscrite la ligne en question (côté nord), une défectuosité très ancienne de la pierre, un creux ou une cassure s'étendant sur l'espace de 2 ou 3 lettres et qui se prolonge, en diminuant, à travers 3 lignes du côté est. Cette partie de la pierre a été, dès l'origine, peu faite pour recevoir l'inscription; aussi n'a-t-on jamais essayé d'y graver des lettres, pas plus dans cette ligne que dans les lignes contiguës du côté est[1]).

Au sujet de *ɟyač* 'arbre, bois', M. Radloff (p. 58—59),
78 invoquant une remarque de M. Hirth, selon laquelle chinois *mu*^{4}-*ma*^{3} 'cheval de bois' semble avoir été employé en parlant des »Schneeschuhe« des Kirgiz, a émis l'hypothèse que *ɟyač* représente ici la même idée. Je me demande si on a pu se contenter du seul terme de *ɟyač* pour exprimer la chose désignée en chinois, d'une façon plus précise, par 'cheval de bois' (*ɟyač tutunu* 'se tenant sur du bois' ou bien »Holz bei sich habend, anlegend«, Radloff). Et à supposer qu'ils aient eu des skis, pourquoi alors ne s'en sont ils pas servis déjà aux altitudes moins élevées en traversant les couches de neige épaisses, où le passage des chevaux aurait pu être singulièrement facilité de la sorte, — au lieu d'attendre, pour les utiliser, d'être arrivés aux pentes plus rappides où la neige était probablement moins profonde? Je trouve plus naturel d'attribuer à l'expression contestée le sens de: »s'appuyant sur des bâtons de bois» — ce qui était d'ailleurs la première conception de M. Radloff — ou bien celui de »s'accrochant aux arbres«, les deux manières ayant du bon dans la montée d'escarpements très abrupts où il fallait en outre tirer après soi les chevaux[2]). Quoi qu'il

[1]) Il s'agit des lignes 24 (25 Radl.), l'espace compris entre les mots *jolun* et *jorɨsar*; 23 (24), l'interstice entre *tedim* et *jerči*, où M. Radloff suppose, à tort, l'existence d'une lacune qui n'a pas d'ailleurs été indiquée par lui dans les deux autres lignes; et, enfin 22 (23), l'intervalle qui sépare *olursɨqɣm* et *kälmäz*.

[2]) J'incline, d'ailleurs, à croire que *ɟyač* a plutôt la signification de 'bois '(bâton?) que celle d'arbre, car ce dernier sens se trouve sans doute représentée par le mot *ɟ* de la ligne 27 (28 R.) qui suit; voir plus loin p. 179 sq. (89) et 182 (91).

en soit, nous laisserons pendante cette question qui n'intéresse pas le sujet de la présente étude.

C. j¹uγr¹u.

Mais à côté des deux mots *jügärü* et *joqaru* que nous venons de signaler comme deux nuances différentes de la notion d'»en haut«, les inscriptions nous offrent un troisième mot auquel j'ai attribué moi-même la même signification en le traduisant par 'en amont'. Il s'agit de 𐰚𐰇𐰴𐰆 j¹uγr¹u ou j¹oγr¹u figurant dans II SE et que je lisais *joγaru* en y voyant une forme sœur de »*jögärü*« et du turc or., osm. *joqarï* (*Inscr. de l'O.*, p. 182 note 104, p. 190, cf. p. 19 n.). M. Radloff de son côté a fini par adopter la même interprétation, *joγaru*, qu'il traduit par »aufwärts« (*Altt. Inschr., Zweite F.*, p. 44), tandis que, 79
dans ses éditions des deux inscriptions de l'Orkhon il lisait *joγru* (ou *joγ*(*γa*)*ru*) et traduisait: »zur Leichenfeier«. S'il n'a pas mentionné la possibilité de l'interprétation de j¹o̊r¹u (Tonyoukouk l. 25 [26]) par *joqaru* »aufwärts« (voir ci-dessus p. 164), c'est sans doute qu'il trouvait cette signification déjà représentée par la forme *joγaru*. Or, l'inscription de Tonyoukouk nous ayant entre temps fourni, au lieu du *joγaru* hypothétique, où l'affaiblissement secondaire de *q* en *γ* aurait été contraire aux lois phonétiques du vieux turc, la forme *joqaru* exigée par les données linguistiques, l'idée m'est venue d'interpréter tout autrement ce dernier mot j¹uγr¹u.

Je suis d'avis à présent que la forme en question doit se lire *joγuru*, y voyant le gérondif en *-u* du verbe *joγur-* qui s'emploie généralement au sens de 'pétrir', mais qui a eu, selon toute vraisemblance, une signification primitive plus large: 'presser, comprimer; rendre épais, faire coaguler'. Je suppose que *joγur-* est proprement la forme factitive du thème verbal *joγ-*, en osm., 'être caillé,

coagulé; s'épaissir' (SAMY; »vieux mot«), = osm., etc. *joγurul-* (passif de *joγur-*; téléoute *jūrul-*, altaï *jūrįl-*[1]); cf. osm. *joγ* 'épais' (SAMY; »vieux mot«); *joγan* (*joγun*), Tony. l. 13 (voir ci-dessus p. 155 note 1), djag., osm. id., idiomes turcs du nord *jōn* 'épais, gros, robuste; coagulé'; osm., djag., etc. *joγurt* 'lait caillé'. Dans les diverses langues, nous rencontrons des exemples de ce genre de métonymies: parmi les verbes exprimant le pétrissage de la pâte, quelques-uns ont signifié originairement des mouvements ou des gestes violents ou lourds des mains ou des pieds; d'autres ont pris avec le temps le sens de
80 tels mouvements[2]). Le mot turc qui nous occupe et qui d'ailleurs — pour des raisons bien naturelles — ne présente jamais, dans les documents des vieilles langues turques, le sens le plus répandu[3]), paraît avoir subi des changements analogues, > 'piétiner, fouler avec les pieds', puis 'marcher péniblement, se frayer le chemin par des obstacles, traverser ou franchir un endroit difficile á passer'.

Ce *joγur-*, dont je viens d'indiquer le sens, se rencontre, selon moi, trois fois dans les inscriptions, en premier lieu dans celle de Tonyoukouk l. 15.

Il est relaté ici que, sur sa propre initiative, Tonyou-

[1]) VERBITSKIJ, ouv. cit., p. 103: »сжиматься, свертываться«, c.-à-d. 'se serrer, s'enrouler, se cailler' (RADLOFF, *Wörterb.* III, p. 547: »sich krumm ziehen, kraus werden«, un autre verbe?).

[2]) En danois, par ex., *ælte* signifie le plus souvent 'pétrir', mais aussi 'patauger' (dans une matière détrempée, dans la boue, la neige, etc.), d'où le substantif *ælte* 'gâchis'. Le radical norrois *elta* ne connaît pas encore l'acception de 'pétrir' la pâte (ce qui se dit *knoða*); il veut dire 'fouler, presser; pousser, chasser'. — Sur l'allemand *kneten* 'pétrir' (= norrois *knoða*), parent du slave *gnet-*, *gnesti* 'presser', cf. GRIMM, *Deutsches Wörterb.* V, p. 1412—14: — »2⁰ mit den füszen, tretend kneten; — 3⁰ daher als kraftwort des 15—16 jahrh. für tanzen, von dem schweren auftreten und heben der füsze beim lehmtreten, — — 4⁰ treten, *im kote kneten*, schwerfällig, mühsam schreiten, waten: — *wolan soldat, heb dich empor, du must auch nachhin knetten, wo dein furier dich leitet an, durch distel und durch hecken* (1641)«.

[3]) Un *joγur-* employé au figuré nous est offert par le dernier chapitre du *Qut. Bil.*, 184,30: *bu türkčä sözüg — joγurdum ara*, »ces mots en langue turque, je les ai pétris ensemble« (c.-à-d.: je les ai arrangés avec peine en laborant ce poème).

kouk a été chargé par Elteriš kagan de conduire les Turcs du Čuγaï-quzi et du Qara-qum (»les sables noirs«; il s'agit sans doute des contreforts méridionaux des monts Hangaï) — où ils avaient demeuré pendant les temps qui suivirent leur émancipation de la souveraineté chinoise, sous les auspices de leur nouveau kagan — au pays d'Ötüken (plus loin vers le nord dans les mêmes montagnes). Ensuite il y a:

Kök-öŋäg[1]) *joγuru Ötükän jïšγaru udïzdïm*, c.-à-d.: »je les conduisis vers les montagnes boisées d'Ötüken en nous frayant le chemin par (proprement: en piétinant) le Kök-öng(üg?)«.

En voici un endroit qui offre un parallélisme étroit avec celui que nous venons de considérer. C'est II SE, ligne que, pour ma part, je ne regarde pas comme une note marginale, ajoutée après coup (comme II SW et les lignes gravées sur les arêtes obtuses de I), mais qui cons- 81
titue, selon moi, une partie intégrante du texte, faisant suite à la dernière ligne (41) du côté est et se continuant par la l. 1 du côté sud. Malheureusement, cette ligne est fortement mutilée, et l'état de conservation des lignes environnantes étant encore moins satisfaisant, le contexte n'est pas parfaitement clair. La ligne en question porte:

[— *Kök-]öŋäg joγuru sü jorïp tün-li kün-li jeti ödüškä subsïz käčdim*, c.-à-d.: »j'avançai avec l'armée en nous frayant le chemin par le [Kök-]öng(üg?) et traversai, en sept jours et nuits, le (désert) aride«.

Chose intéressante: aux deux endroits en question nous avons sans doute affaire au même nom de lieu *Kök-öŋäg* — car, dans le dernier passage, c'est certainement *Kök* qu'il faut suppléer dans la lacune devant *öŋäg* — suivi de 𐰴𐰍𐰺𐰃 *joγuru*. La localité ainsi nommée, l'»Öng(üg?) bleu«,

[1]) Le texte suivant M. Radloff porte *Kök-Üŋür*; mais dans les »Verbesserungen des Textes« aux pages 113, 114, 118 ces mots sont remplacés par *Kök-Üŋüg* (ou *Üŋäg*), qui rendent bien, en effet, les traits de l'inscription.

ne nous est pas connue. M. Radloff suppose qu'il faut voir dans »*Kök-Üŋüg*« le nom d'une rivière voisine du premier centre d'habitation des Turcs, non loin des tentacules méridionaux du Hangaï, et qu'elle est identique soit à celle qui s'appelle actuellement Khara-Khodjir soit à la Touingol[1]), deux rivières qui coulent, l'une et l'autre, du nord au sud. S'il en est ainsi, la rivière en question aurait offert des difficultés considérables au passage nécessaire, difficultés qui ont pu être causées, par exemple, par l'étroitesse de sa vallée ou les inondations de la saison et consister, par exemple, dans un fond bourbeux ou bien dans des abords marécageux ou une végétation envahissante. J'ignore si l'un des dits caractères s'applique aux rivières proposées ou à quelque autre rivière de ce pays. Quoi qu'il en soit, la leçon *joγaru* au sens d'»en amont« ne serait pas possible, et voici pourquoi. Il est vrai que la migration des Turcs mentionnée dans Tonyoukouk l. 15 a eu lieu dans le sens sud-nord, c'est-à-dire en amont de la rivière si toutefois le »Kök-Üngüg« est bien l'un des cours d'eau considérés ou un autre de même direction. Mais dans II SE, où ils rencontrent d'abord le Kök-öng-(üg?) pour pénétrer ensuite dans le désert qu'ils mettent
82 sept jours et nuits à traverser, la marche s'accomplit évidemment en sens inverse: du nord au sud (il s'agit probablement d'une expédition contre les Chinois, et, en effet, un peu plus loin, II S 1, il est fait mention d'un grand combat livré contre ce peuple). A cette occasion, les Turcs auraient alors descendu la supposée rivière, d'où il résulte que le mot 𐰴𐰍𐰺𐰆 doit comporter un sens neutre, et ce desideratum se trouve rempli par l'interprétation que je viens de proposer. [Dans l'édition première de ces études, j'avais adopté l'interprétation de »*Kök-Üŋüg*« donnée par M. Radloff — qui voit dans

[1]) *Altt. Inschr., Zweite F.*, p. 44; Hirth, *Nachworte*, ibid., p. 33.

ces mots le nom d'une rivière —, sans toutefois m'engager dans des conjectures concernant l'identification d'une telle rivière. Aujourd'hui, j'inclinerais plutôt à lire *öŋüg*, accusatif de *öŋ*, en admettant le nom complet *Kök-öŋ*[1]). Le mot *öŋ* semble vouloir dire 'exposé au soleil (levant?)' et, ensuite, 'aride, improductif' (voir, plus loin, l'étude intitulée *Dr. M. A. Stein's Mss. in Turkish »Runic« Script*, 17); je laisse entière la question de savoir si c'est le même mot qu'on retrouve dans les dérivés *öŋrä*, 'avant, devant; en avant; vers l'est', et *öŋdin* 'de l'est, oriental' (cf. p. 186 note 2), ou bien s'il se rattache de plus près au thème verbal *öŋ-* 'se faner, déteindre'. Cette interprétation suggérerait l'idée non pas d'une rivière *Kök-öŋ*, mais plutôt d'une hauteur, d'un versant ou d'un défilé peut-être sablonneux ou rocailleux ou offrant d'autres difficultés au passage. Pas plus que l'autre, elle ne permet d'attribuer à j¹uγr¹u le sens de 'en amont, vers le haut'.]

Ce même thème verbal de *joγur-* entrerait selon moi dans la forme 𐰚𐰇𐰴𐰍𐰺 j¹oγr¹ča ou 𐰴𐰇° -či que nous trouvons dans l'inscription de Tonyoukouk l. 26 (27 Radl.). On y lit en effet, dans les lignes 25—26 (26—27 R.) et en continuation immédiate du passage mentionné ci-dessus, à la p. 164:

öŋräki är | *joγurča* (? ou *joγurčï*?) *tägürüp*(?) *ïbarx* (𐰋𐰼𐰚𐰴) *ašdïmïz*.

Avant d'entreprendre la traduction, je ferai quelques remarques préalables en commençant par l'avant-dernier mot. La valeur de la lettre 𐰋, que je rends dans ma transcription par un *x* et qui, en dehors de cet endroit,

[1]) [En règle générale, les noms propres de personnes ou de lieux n'ont pas de forme spéciale pour l'accusatif, sauf quand le dernier terme du nom propre est un nom commun (ou qu'un nom commun vient s'ajouter en apposition à un nom propre). Ex. *Qara-qumγ* Tonyoukouk 7; *Altun-jïšïγ* II E 23, Tonyoukouk 35, 37; *Jenčü-ügüzüg* I E 39 (*Kögmän jïšïγ* 'la forêt de Kögmen' I E 35; *Ertiš ügüzüg* 'le fleuve d'Irtych' I E 37; etc. De même pour les noms de personnes. Ex. *Kül tiginig* I W 2, E 40).]

ne se rencontre que dans un nom propre, *Inscr. de l'Ién.* II,46 = RADLOFF, *Altt. Inschr.*, p. 305, »Uj A. 5«, n'a pas été fixée[1]). Que *jbarx* soit un nom propre, cela ne fait guère de doute; il désigne, à ce qu'il faut supposer, le col ou défilé des monts Saïans (Kögmen) par lequel doit passer l'armée; il faut donc traduire: »nous franchîmes (le défilé) d'Ibarx«; après quoi on lit: *jobalu entimiz*, »nous excédant de fatigue, nous descendîmes«.

En avant de *jbarx* se voit une lacune s'étendant sur l'espace de 4 lettres. Sur mon excellente photographie, je crois distinguer les traits vagues de 𐰚𐰃𐰞𐰴 t²gr²p, c.-à-d. *tägürəp*, gérondif du verbe *tägür-* 'faire atteindre, faire arriver, etc.' (forme factitive de *täg-* 'atteindre, etc.'). M. RADLOFF lit 𐰚𐰃𐰴 *jdip* 'en envoyant'; mais cette leçon est certainement erronée. La lacune s'étendant jusque dans la partie inférieure de la dernière lettre du mot précédent -𐰴𐰍𐰺𐰆, on a quelque difficulté à décider s'il faut y voir un 𐰚 a ou un 𐰃 i. Dans le cas d'un 𐰃, c'est *joγurči* 'pétrisseur' qu'il faudrait lire (pour l'affixe *-či*, cf. p. 123), et
83 ce mot on devrait probablement le prendre dans le sens de 'pionnier' ou 'batteur (tasseur) de neige' en traduisant »y ayant dirigé (*tägürəp*?) comme pionniers les hommes de l'avant-garde«. Mais je ne crois pas me tromper en affirmant qu'une trace assez distincte se voit encore du trait oblique inférieur du 𐰴 a, et alors c'est bien *joγurča* qu'il faut lire. C'est également 𐰴 que lit M. RADLOFF (»*joγarča*«, »so lange es aufwärts ging«[?]). Cette forme se laisse interpréter comme un gérondif en *-ča*, offrant

[1]) [La valeur de *baš* 'tête, cime', proposée par M. BANG pour le signe en question, serait contraire à tous les principes de l'écriture. Au cas où le signe considéré représenterait vraiment quelque chose dans ce sens, — ce que je regarde comme fort douteux, — la lecture rt serait plutôt indiquée, avec le sens de *art* 'croupe, défilé' qui conviendrait-même mieux ici que *baš*. Ceci dit, je prie qu'on veuille bien ne pas prendre ma remarque pour une hypothèse, étant d'avis que, dans l'autre texte où nous rencontrons le même signe, ces deux interprétations seraient également inadmissibles.]

le sens de ‘aussitôt que, après que’[1]). Dans l'hypothèse de *joγurča*, la construction ne serait plus la même; on devrait traduire: »(plus) en haut je les fis monter à pied en tirant les chevaux par la bride — (p. 164), et les hommes de l'avant-garde ayant »pétri« (piétiné la neige, aplani le chemin), nous les y dirigeâmes(?) et nous franchîmes (le défilé d')Ibarχ«. Je me demande comment on a fait pour prêter à la forme *joγarča*, munie de l'affixe *-ča*, le sens de »so lange es aufwärts ging«.

Voilà donc les trois cas où je trouve le verbe *joγur-* représenté dans les inscriptions. Mais, en dehors des inscriptions, je citerai un autre exemple du même verbe employé dans la littérature bouddhique ouigoure, exemple qui me paraît confirmer péremptoirement la justesse de ma leçon et mon interprétation de ce mot. Je fais allusion à un passage du texte, extrêmement intéressant, qui a été publié par M. Cl. Huart sous le titre de »*Conte bouddhique des deux frères*« (Journal Asiatique, Janvier-Février 1914, p. 27, 39) [et dont M. P. Pelliot a donné, un peu plus tard, une nouvelle édition bien supérieure à celle de M. Huart (*La version ouigoure de l'histoire des princes Kalyāṇaṃkara et Pāpaṃkara*, T‘oung Pao, 2e Sér. XV, 1914, p. 225—272)]. Pour la compréhension des mots qui nous intéressent particulièrement ici, je suis obligé de citer intégralement la partie du texte qui contient le mot considéré (37,8—39,8). Dans l'exposé que je vais donner, je suivrai le texte de M. Pelliot, en remplaçant seulement sa transcription par la mienne. 84
De même je conserve, autant que faire se peut, la traduction de M. Pelliot en imprimant les écarts en italiques.

[1]) Comp. II S 9: *uluγ oγlum joq bolča quγ säŋünüg balbal tikä bertim*, »mon fils ainé étant mort, j'érigeai en son honneur (l'image de) Koug sengun comme *balbal*«. Cf. Hartmann, *Ein türkischer Text aus Kaschgar*, dans *Keleti Szemle, Revue orientale*, V, p. 339 note 1.

Ol altun | (38) *taγqa tägsär-siz, kök linχua körgäj-siz, ol linχua saju birär aγuluγ jįlan bar; aγu tįnį įraqtįn ančulaju köz-ün*(*ü*)*r: qaltį linχua saju tütün tüt*(*ä*)*r-čä. ol ärsär, ärtingü alp ada tetir.* | (39) *ol linχua joluγ joγuru usar-siz, ötrü luu χanį ärd*(*ä*)*nilig balįq-qa ordu-qa täg-gäj-siz. ol balįq* [. . . .]*ä*[1] *j*(*ä*)*mä jeti χat qaram ičintä alqu aγu-luγ luu-lar jįlan-lar jatur; anį joγuru usar-*[*siz*], *ičgärü balįq-qa kir-gäj-siz.*

C.-à-d.: »Si vous atteignez cette montagne d'or, vous verrez des lotus bleus. Dans chacun de ces lotus, il y a un serpent venimeux; l'essence du venin se manifeste ainsi de loin: *c'est comme une fumée sortant de* chacune de ces fleurs. *La chose en étant ainsi, il y a ce qu'on appelle* un danger extrêmement grand[2]). | *Si vous pouvez forcer le passage par* (littéralement: *»piétiner«*) *ce chemin aux lotus*, vous parviendrez ensuite à la ville et au palais (orné) de joyaux du roi des dragons (ou plutôt peut-être: *où se trouve le joyau du roi des dragons*). Puis, [*devant*?] cette ville, à l'intérieur d'un septuple fossé, partout des dragons et des serpents venimeux sont couchés. *Si vous pouvez passer à travers eux* (littéralement: *»les piétiner«*), vous entrerez à l'intérieur dans la ville.«

Aux deux endroits où je lis *joluγ* (accusatif de *jol* 'chemin') *joγuru* et *anį joγuru*, M. Huart de son côté lit *»yuluq yuquru«*, *»ani yuquru«*. Dans le glossaire annexé à son édition du texte, il rend (p. 57) *»yuluγ«* par »achat«,
85 et *»yuqur-«* ou *»yuluγ yuqur-«* (thème verbal qui, à ma connaissance, ne se trouve pas par ailleurs) par »acheter«. Mais il convient de remarquer que le sens propre du mot *juluγ* ne nous est pas connu, ce mot ne se rencontrant jamais seul, mais uniquement — et assez souvent —

[1]) Peut-être [*tägr*]*ä* 'autour de', ou [*tašr*]*a*, [*tašįnt*]*a* 'hors de', ou [*öngr*]*ä*, [*öngint*]*ä* 'devant'.

[2]) *Alp*, 'brave, vaillant', veut dire ici 'exigeant du courage, de l'héroïsme, de la force'; comp. Tonyoukouk l. 13, 14; voir p. 156 note.

dans la combinaison fixe *satiγ juluγ* 'commerce' (*satiγ* 'vente, commerce', *satiγčï* 'marchand'). M. F. W. K. Müller (*Uigurica* II, p. 82) a émis l'hypothèse, fort vraisemblable, qu'à l'origine cette combinaison signifiait »Verkauf und Kauf«, comp. chinois *mai*^{3} *mai*^{4} 'acheter et vendre', c.-à-d. 'commerce'. Dans son texte (p. 27), M. Huart traduit ainsi les deux passages en question: »Vous pourrez acheter cette fleur de lotus« et »vous pourrez les acheter«; je ne vois pas bien quel sens on pourrait trouver à »acheter cette[?] fleur de lotus« ou à »acheter les dragons et serpents venimeux«. [M. Pelliot, de son côté, qui lit »*yoluχ yoγuru*« et »*anï yoγuru*«, traduit: »vous pourrez conjurer(?) [le danger de] ces lotus« et »vous pourrez les apaiser(?)«; il pense »que *yoluχ* est foncièrement identique à *yoluq*, 'sacrifice'« et »qu'on doit admettre une racine *yo-* (ou *yu-*), 'sacrifier'«, hypothèse dénuée de fondement]. Si, pour ma part, je ne puis accepter aucune de ces traductions, c'est non seulement pour les raisons que je viens d'indiquer, mais aussi parce qu'elles ne tiennent pas compte du subjonctif *usar-siz* 'si vous pouvez', dont elles font une proposition principale.

Les deux passages ci-dessus cités prouvent péremptoirement, à mon avis, que *joγur-* 'pétrir' s'emploie au sens de 'frayer le chemin', 'traverser à grand peine', ou de pareilles locutions.

8. Quelques formes casuelles méconnues.

N° 1. I E 35, nous lisons: *sünüg batïmi qarïγ sökäpän Kögmän jïšïγ toγa jorïp qirqïz budunʁγ uda basdïmïz*, et de même dans II E 26—27 (avec cette seule différence que *basdïmïz* y a été remplacé par *basdïm*), ce qui veut dire: »après nous être frayé notre chemin à travers la neige qui atteignait la hauteur de lance, et après avoir franchi les montagnes boisées de Kögmen, nous fondîmes (I; je

fondis II) *uda* sur le peuple des Kirgiz«. Pareillement, nous lisons, I E 37: *türgiš budunɛγ uda basdïmïz* (II E 27: [—] *basdïm*).

Mais comment expliquer la forme *uda*? Au premier abord, M. Radloff aussi bien que moi-même y avons vu un gérondif du verbe qui signifie ‘vaincre’, et je traduisais en conséquence »en vainqueur(s)«; mais cette traduction n'est guère admissible, le verbe en question s'écrivant toujours *ut-*, par un *t*, et non pas *ud-*. Dans la suite, M. Radloff a changé de vue, rapportant le prétendu gérondif au verbe *ud-* ‘suivre’ (*Altt. Inschr., Neue F.*, p. 88), et Melioranskij (ouv. cit. p. 123 note 56) s'est rallié à cette manière de voir. Là-contre on pourrait faire valoir que le gérondif de *ud-* serait *udu* (voir Tonyoukouk l. 55, deux fois; Chine-ousou E 2, 3, 4, 6, 7) et non pas *uda*, et, aussi, qu'à l'endroit considéré la nouvelle signification proposée s'applique mal. M. Radloff traduit (ouv. cit. p. 140): »wir überfielen unerwartet das Volk der Kirgisen«. Où faut-il voir, dans cette traduction, l'équivalent de la notion de ‘suivre’? Évidemment, ce n'est pas le mot »unerwartet«, d'autant moins qu'ailleurs M. Radloff traduit par »unerwartet überfallen« le seul verbe
87 *bas-*[1]). Melioranskij (l. c.) interprète: »nous avons battu

[1]) Je me demande ce que veut dire M. Radloff, quand, dans son édition du »Kudatku Bilik« II, p. 210, il écrit, dans la note relative au vers 88,9; »Ich lese ‘*oza pas*’ [c.-à-d. *bas*], ‘greife zuerst an’, vgl. A[lt-] T[ürk.] *uda basdïm*«. Les deux phrases n'ont en commun que le seul mot *bas-*, d'usage courant, et précédé, aux deux endroits, d'après l'interprétation de M. Radloff, de gérondifs en *-a* — qui non seulement ne peuvent pas être identifiés, mais dont ni l'un ni l'autre n'est, en réalité, un gérondif. Évidemment, c'est *usa* (ms. du Caire اوسا) *bas kečä* qu'il faut lire, ce qui veut dire: »si tu le peux (subjonctif de *u-* ‘pouvoir’), attaque par surprise (l'ennemi) de nuit«. Le second hémistiche porte: »Comment reconnaître de nuit si le nombre de tes hommes est grand ou petit?« D'ailleurs, comme nous allons le voir, le vers cité, qui rend sans doute une vieille règle de la stratégie des Turcs, présente réellement une analogie avec les passages ici considérés; mais les expressions de M. Radloff et son interprétation de *uda* (et de »*oza*«) montrent que l'analogie à laquelle je fais allusion est loin de celle qu'il signale et qui est seulement d'ordre gram-

et mis en fuite le peuple kirgiz«, en traduisant mot à mot: »nous les vainquîmes de telle sorte qu'ensuite nous les poursuivîmes«. Or *bas-* ne veut pas dire 'vaincre' mais 'attaquer par surprise', et le sens de *ud-* est partout ailleurs celui de 'suivre', pris en bonne part, et non pas 'poursuivre'.

D'après moi, *uda* serait, non pas un gérondif, mais un locatif en *-da* du substantif *u* 'sommeil', qui se rencontre souvent en langue ouigoure et qui existait sans doute de même en vieux turc. Il aurait pour signification '(dans, c.-à-d.) pendant le sommeil', 'pendant qu'ils dormaient'.

N° 2. Tonyoukouk (26-)27 ([27-]28 Radl.): *buŋadjp qaγan jälü kör temiš* | *Anj su*[*bs*]*γ b*[*ara*?]*ljm* (𐰃𐰆𐰇𐰴·𐰀𐰃:𐰚𐰇·𐰋𐰍). *ol sub qodj bardjmjz. sanaγalj* (𐰍𐰇𐰴𐰋) *tüšürtimiz*; *atjγ jqa bajur ärtimiz. kün jemä tün jemä jälü bardjmjz, qjrqjzjγ uqa basdjmjz*; c.-à-d.: »affligé le kagan disait: tâchez de presser les chevaux[1]), | [longe]ons la rivière Ani. Nous marchâmes à l'aval de cette rivière. Pour dénombrer (les hommes) nous donnâmes l'ordre de descendre (de cheval); (en attendant,) nous attachâmes les chevaux *jqa*. Jour et nuit, nous marchâmes en pressant les chevaux, et nous fondîmes sur les Kirgiz *uqa*.«

Les premiers mots de ce passage, qui constituent la fin de la ligne 26 (27 Radl.), ont été mentionnés plus haut (p. 160 sq.); quant aux trois premiers mots de la l. 27 (28 Radl.), ils font sans doute également partie de l'allocution du kagan. Dans son édition, M. Radloff signale la

matical. (Quant au mot différent de »*özä*« que j'avais mentionné dans mon mémoire *Sur le système des consonnes dans la langue ouigoure, Keleti Szemle* II, p. 252—253 note 2, où je proposais de le lire *ösä* (il s'écrit toujours اوسا dans le ms. du Caire), proprement »en croissant«, je crois maintenant qu'il doit se lire *usa*, »si tu peux« (parfois peut-être *ösä*, »si tu t'en souviens«, »si tu y songes«?), subjonctif du verbe *u-* 'pouvoir' (*ö-* 'se souvenir, songer à qch.'?). Outre les endroits y cités, je citerai encore 55,6; 124,35; 126,4; 132,18,23; 136,2; 159,24.)

[1]) Ou: »affligé le kagan disait, en pressant le cheval: voilà, etc.«?

présence d'une lacune au commencement de cette ligne, avant 𐰃𐰍 𐰽𐰇; mais à cet endroit il n'y a pas de lacune. Si la ligne en question, de même que les deux lignes qui précèdent et celles qui suivent, a son point de départ situé à un niveau un peu inférieur à celui d'où partent
88 les lignes médianes, ce fait est dû à la forme oblique que présentait, dès l'origine, le profil de la partie supérieure de la pierre.

Anį ne saurait être ici le pronom démonstratif, accusatif de *ol*; il faut certainement y voir un nom propre, celui d'une rivière. Dans l'Atlas des Antiquités de la Mongolie publié par M. Radloff, je trouve sur la carte Б, par environ 51° 30′—52° lat. N et 89° 15′—89° 30′ longit. E, en bas du défilé appelé Sur-daba, une rivière du versant nord des monts Saïans qui est désignée par le nom Аны *Anį*. Serait-ce là la même rivière dont parle l'inscription? Elle va rejoindre d'autres rivières descendant vers la steppe d'Abakan, à l'ouest de l'Iénisséi, qu'habitait précisément le gros des Kirgiz et qui était le but de l'expédition (cf. Radloff, *Altt. Inschr., Zweite F.*, p. 56)[1]).

[1]) Que si l'on objecte à ce rapprochement que la rivière mentionnée est située trop loin à l'ouest des Turcs pour qu'il soit vraisemblable, je ferai remarquer qu'il ressort des lignes 23—24 (24—25 Radl.) qu'ils ont réellement dû franchir le Kögmen (les monts Saïans) par une autre route que l'ordinaire et la plus prochaine. Tonyoukouk y dit que l'unique passe de Kögmen est impraticable, sans doute à cause des neiges. Il cherche donc un guide et trouve un homme du peuple des Az (voisins des Kirgiz), qui se déclare prêt à les conduire par un autre chemin, à quoi Tonyoukouk répond: »Si nous prenons par ce chemin-là, la chose sera possible (*unč*)«. Il semble que le passage connu et proposé par le guide est bien celui du défilé de l'Ani; à cause des lacunes, je n'ose rien dire sur le premier 𐰽𐰇 *anį* de la ligne 25 Radl., mais dans la phrase *anįn barmįš*, ibid., 𐰃𐰍 𐰽𐰇𐰽 peut certainement aussi bien et même mieux être le cas instrumental du nom *Anį* (»on va par le [défilé d']Ani« ou »on longe l'Ani (et, en s'y tenant [? *aŋar jatįp*], on s'avance à un cheval)«) que la même forme du pronom *ol*: *anįn* 'par là', qui s'écrirait plutôt peut-être sans 𐰽. Mais je ne me perdrai pas dans cette question accessoire, qui n'a pas d'intérêt pour celle qui nous occupe. — D'ailleurs, il se peut que le nom *Anį* se trouve aussi à un autre endroit, à savoir dans l'inscription de Chine-ousou, l. 10 du côté est (voir Ramstedt, *Zwei uig. Runeninschr.*, p. 23 et 55). Nous y lisons: *Örüŋ-bägig Qarabuluqγ Anį olurmįš, qįrqįz tapa är jdmįš*, etc., c.-à-d.: »ils étaient assis (= ils

La partie suivante du passage en question présente 89
plusieurs points où il ne m'est pas possible de me rallier à l'interprétation de M. Radloff. Je me bornerai à parler ici des deux mots *iqa* et *uqa* que j'ai laissés tels quels dans ma traduction ci-dessus.

M. Radloff dit (p. 61) en parlant de la dernière de ces deux formes: »*uqa* kann nur das Gerundium der Verschmelzung [que je désigne, moi, sous le nom de »gérondif de subordination«] von *uq* 'verstehen' sein«. Je ne comprends pas comment, dans cette conception, on pourrait arriver à un sens satisfaisant, et la traduction de M. Radloff ne nous éclaire pas là-dessus; il dit: »und (wir) überraschten dort die Kirgisen« (p. 14, cf. ibid. p. 91). D'après moi, *uqa* ne saurait être autre chose que le datif, en *-qa*, de cet *u* 'sommeil' que nous avons signalé plus haut comme thème du mot *uda*, dont le sens ne différerait pas beaucoup de celui de *uqa*. Le datif s'employant souvent en vieux turc pour exprimer les déterminations de temps[1]), *uqa* signifierait ici: 'à l'heure du sommeil', 'pendant qu'ils dormaient'.

M. Radloff voit, de même, dans le mot *iqa* le gérondif d'un verbe inconnu *iq-*, auquel il attribue, par hypothèse, le sens de »herabbeugen, herabbringen« (p. 61), et il traduit ainsi la phrase qui contient ce mot: »und (wir) brachten die Pferde gefesselt herab(?)«. Selon moi, *iqa*

campaient) à Örüng-beg (»le Beg blanc«), au Kara-boulouk et à l'Ani, et ils envoyèrent des hommes vers les Kirgiz«, etc. (Concernant la construction de *olur-* 'être assis, s'asseoir' avec l'accusatif, comp. I S 3 et 8, voir plus haut p. 143 et 144). Les lacunes de la ligne citée ne permettent pas de voir de qui il est question ici. *Örüŋ-bäg* et *Qara-buluq* sont incontestablement des noms propres, sans doute ceux de deux montagnes. Quant à *anį* il me paraît peu naturel d'y voir, avec M. Ramstedt, l'accusatif du pronom démonstratif, répétant les deux noms qui précèdent. Comment, au contraire, ne pas songer à la rivière dont, à mon avis, l'inscription de Tonyoukouk nous a fait connaître le nom, d'autant plus que, à cet endroit, la scène se passe également dans le voisinage des Kirgiz? [Concernant la forme *Anį* à côté des accusatifs en *-g*, *-γ*, cf. p. 171 note 1.]

1) Cf. Radloff, ouv. cité, *Neue F.*, p. 101.

serait, au contraire, un autre datif, celui du mot *ị* 'végétal, arbre' qui se rencontre souvent dans les documents provenant du Turkestan oriental. (La forme de l'affixe *-qa* montre que ce mot est bien *ị*, et non pas *i*, à voyelle palatale.) Le passage considéré se traduirait donc:
90 »nous attachâmes les chevaux aux arbres«. L'imparfait composé *bajur ärtimiz* donne à entendre qu'il s'agit là d'une mesure provisoire, d'une action qui avait lieu seulement pendant le dénombrement des troupes. Dans la traduction j'ai exprimé cette idée par »(en attendant)«.

N° 3. Le même mot *ị* revient à un autre endroit de l'inscription de Tonyoukouk. Nous y lisons l. 3—4, en continuation du passage cité plus haut, p. 123 n° 3: *türk-sir* (?) *budun jerintä* | *bod qalmadị*; id¹at¹šd¹a (𐰃𐰇𐰴𐰃𐰇𐰍) *qalmịši qubranịp jeti jüz boldị.*

La première phrase veut dire: »dans le pays du peuple turc-sir (?) il n'avait pas été laissé de corps (organisé)«. Le mot *bod* (osm., etc. *boj*) 'corps; stature, taille' peut aussi désigner toute espèce de réunion, d'association, etc. A la ligne 60 (61 Radl.), *bod* se retrouve avec la même signification qu'ici (cf., par ex., Qut. Bil. 63,36: *qalịn bod terildi* »une foule compacte (d'hommes) s'est rassemblée«; osm. *boj bäji* »der Chef eines Volksstammes«, Radloff, *Wörterb.* IV, p. 1640). Et rien n'autorise la rectification, indispensable selon M. Radloff (voir p. 116, cf. p. 3 et 113), de 𐰇𐰆𐰔 *bod* en 𐰆𐰇𐰆𐰔 *budun* 'peuple'. Au contraire, *bod* fait image: le peuple turc, comme tel, avait péri; dans les contrées d'où il était originaire il n'existait plus l'ombre d'une organisation turque. Comp. I E 13: »il (c.-à-d. Elteriš kagan) organisa, d'après les institutions de nos ancêtres, le peuple qui avait perdu son *el* et son kagan, le peuple qui était devenu serves et esclaves, le peuple qui avait dissout ses institutions turques«.

En ce qui concerne les mots qui suivent, il m'est tout

à fait impossible de m'associer à la conception de M. Radloff qui lit (voir son texte, p. 2—3, cf. p. 32): »*Idat šadi qalmiši qobarup*«, et traduit: »Da reizte Idat-Schad die mit ihm Zurückgebliebenen zum Aufstande«. Quel est donc ce personnage désigné sous le nom absolument inconnu de »Idat-Schad« et sur lequel M. Radloff lui-même est hors d'état de nous renseigner? Et comment expliquer l'affixe pronominal de *šadi*? Les remarques de M. Radloff à ce sujet (p. 32) ne s'appliquent pas au cas considéré. En outre, si *qalmiši* est »sans contredit« (»unbedingt«, ibid.) un accusatif, l'absence — relevée aussi par M. Radloff — de la marque indispensable de l'accusatif, *-n*, est bien faite pour nous étonner. Et la conclu- 91
sion qui s'impose, c'est que, sans contredit, nous n'avons pas affaire ici à un accusatif, mais à un nominatif. Enfin, je ferai remarquer que la forme »*qobarup*«, »reizte zum Aufstand«, n'est pas admissible; c'est *qoparip* qui aurait été correct, si nous y avions un verbe à ce sens.

Les difficultés s'évanouissent, si nous considérons qu'en deux endroits les traits inscrits sur la pierre ne sont pas ceux qu'implique la leçon Radloff. Du reste, dans ses rectifications, M. Radloff convient des écarts (p. 116), sans se décider toutefois à abandonner l'interprétation une fois adoptée. D'abord il n'y a pas 𐰆𐰇𐰃𐰍 𐰴𐰇𐰃𐰍𐰆𐰣 mais 𐰆𐰇𐰃𐰍 𐰴𐰇𐰃𐰍𐰆𐰢, avec un 𐰢 **n**[1] très lisible et nettement différent de 𐰃 **u, o**. Cela ne peut donner que *qubranip*, gérondif (de »coordination«) de *qubran-* (ou *qobran-*?) 'se rallier'[1]). Il faut donc voir dans *qalmiši* le sujet de la phrase, et ainsi la désinence n'aurait rien d'anormal. Textuellement, cela veut dire: »leurs restés«, c.-à-d. »ceux d'entre eux qui restaient, se réunissant —«.

[1]) Le verbe factitif correspondant *qubrat-* 'rallier', qu'on a eu tort de lire jusqu'ici dans les inscriptions de l'Orkhon *qobar-t-* et de traduire »élever, soulever« (*qopar-*), se rencontre I S 10 = II N 7, I E 12 = II E 11, Chine-ousou N 5 (Ramstedt, ouv. cité, p. 13 et 44). Aux trois (deux) derniers endroits cités il figure dans la combinaison *ter- qubrat-* 'réunir et rallier'.

Enfin, ce n'est pas »id¹at¹šd¹i« qu'il faut lire, mais id¹at¹šd¹a, avec un 𐰀 a final bien distinct (non pas 𐰃 i). Laissons donc là l'hypothèse d'un »Idat-Schad«, qui n'a jamais existé, pour envisager la seule interprétation possible; c'est d'y voir deux locatifs parallèles en *-da*: *ịda tašda*. La présence des deux 𐰀 a exige péremptoirement cette interprétation. En effet, ce caractère ne se rencontrant qu'à la fin des mots, la forme id¹at¹ *ịdat*, où il se trouverait à l'intérieur, serait unique dans l'inscription qui nous occupe, et bien faite pour surprendre. La combinaison *ịda tašda* signifie »en arbre et en pierre«, et d'après le contexte je supposerais que cette locution veut dire: »sans faire partie d'aucune organisation«, »dispersés«. Il est vrai que je ne saurais citer aucun exemple de l'emploi de cette figure dans d'autres langues
92 turques ni dans les langues voisines; mais d'un côté la formation spontanée d'une telle expression me paraît facile à expliquer, et, d'autre part, c'est bien dans ce sens que notre attente est dirigée par le contexte. J'invoquerai en outre, à l'appui de mon interprétation, le parallèle, identique quoique éloigné, que nous offre l'expression bien connue dans Homère (Od. 19, 163): οὐ γὰρ ἀπὸ δρυὸς ἔσσι οὐδ᾽ ἀπὸ πέτρης[1]).

[1]) Dans son ouv. cité, p. 55, M. Ramstedt a mentionné le passage que je viens de considérer. Il y lit — cela va sans dire — comme moi *ịda tašda* — *qobranịp*, mais il le traduit autrement: »die in den wald- und gebirgsgegenden gebliebenen waren, als sie sich sammelten, nur[?] 700«. A mon avis, cette traduction de *ịda tašda* n'est pas admissible, car *ị* veut dire 'arbre' et non pas »wald«, et *taš* ne signifie pas »gebirge«, mais seulement 'pierre'. Je ne puis non plus m'associer à sa lecture et sa traduction de la première phrase de ce passage: *türk iši är*[?] *budun bod qalmadị*, »die anhänger[?] der Türken[?] blieben nicht in ihrer ganzen masse [?] zusammen«, où, du reste, il a oublié le mot important *jerintā* après *budun*. Peut-on, par ex., dire en turc: *türk eši är budun*? Je ne le crois pas; mais je ne me prononcerai pas ici sur le mot contesté s²ir². (Il me paraît aussi que M. Ramstedt n'a pa été heureux dans son interprétation du texte de l'inscription de Chine-ousou auquel se rapporte la note citée (l. 10—11 du côté est, p. 22—25). L'inscription y porte; kör²b¹od¹ql¹id¹a | qb¹šl¹m, ce qu'il lit: *kör, bod qal, ịda* | *qabịšalịm*, »siehe zu, bleibe selbständig[?]! Im walde[?] werden wir uns vereinigen«. *Bodqalị* est sans aucun doute le nom du lieu inconnu en question.)

Pour terminer, je donnerai une traduction d'ensemble de tout ce passage, à partir de la fin de la l. 3: »le peuple turc mourut, languit, périt (p. 123); dans le pays du peuple turc-sir(?), il n'avait pas été laissé de corps (organisé), mais ceux d'entre eux qui restaient dispersés (sans organisation; textuellement: en arbre et en pierre) se réunirent et furent au nombre de sept cents«[1]).

9. Note sur la chronologie dans l'inscription de Tonyoukouk.

Étant venu à mentionner, dans ce qui précède, différents passages faisant partie du texte compris entre les lignes 19—48 (20—49 Radl.) de l'inscription de Tonyoukouk, je voudrais ajouter quelques mots sur la date de 93
tous les événements consécutifs relatés dans cette partie de l'inscription, à savoir la coalition contre les Turcs des trois kagans — l'empereur de Chine et les kagans des Turcs occidentaux et des Kirgiz (l. 19—22 [20—23 R.]; voir p. 98—99) — et les efforts faits par les Turcs pour prévenir cette coalition: d'abord la campagne d'hiver contre les Kirgiz, avec le mémorable passage des monts Kögmen par les hautes neiges (l. 23—28 [24—29 R.], voir pp. 160, 164, 171, 177), puis la victoire remportée sur les Turcs occidentaux (l. 29—44 [30—45 R.], voir pp. 99—100, 126), enfin, en continuation de celle-ci, l'expédition ultérieure s'étendant jusqu'en Sogdiane (l. 45—48 [46—49 R.], voir p. 157).

Dans les notes qui font suite à son édition, M. Radloff suppose, sans aucune preuve proprement dite (voir

[1]) [Depuis longtemps j'avais cette impression que sous *jda tašda* se cachait probablement une locution chinoise, mais les dictionnaires de langue chinoise, à moi accessibles, ne m'avaient pas éclairé sur ce point. Or, M. Sia Lei, attaché à la Légation de Chine à Copenhague, a eu l'obligeance de me faire remarquer qu'en chinois *chou* (*šu*^{4}) 'arbre' est l'image consacrée de l'état indépendant et fixe et que, d'autre part, *chi* (*ših*^{2}) 'pierre' symbolise ce qui repose sur des fondements solides. Dès lors, les mots considérés devraient plutôt être rendus à peu près ainsi: »ceux d'entre eux qui étaient restés indépendants et fixes«.]

les pages 64, 68, 69, 119—120, etc.), qu'il s'agit toujours d'événements qui ont eu lieu (à son avis, probablement en 688—690) pendant le règne du fondateur de la nouvelle dynastie turque, Elteriš kagan, le Kou-tou-lou(k) des sources chinoises (mort entre 691 et 693), qui devait, pour une grande part, son trône au concours de Tonyoukouk, et c'est également l'avis de M. Hirth (*Nachworte*, p. 19, 65—68). Pour le cas où les deux savants auraient considéré comme appui de cette manière de voir le fait que dans la l. 48 (49 R.), immédiatement après avoir terminé le récit des exploits en question, Tonyoukouk mentionne de nouveau (la première fois après la l. 7) le nom d'Elteriš kagan, je ferai remarquer que cette mention n'a aucun rapport spécial avec les événements qu'il vient de raconter. Il ressort, en effet, de ce qui suit que, sans transition, il commence ici à donner un bref coup d'œil rétrospectif, occupant la dernière partie de l'inscription, sur tout ce qu'il a fait, non seulement sous Elteriš kagan, mais aussi sous les autres kagans qu'il avait continué à servir, d'une manière si brillante, comme ministre et général.

Pour ma part, je suis persuadé qu'il faut placer ces événements à une époque beaucoup plus tardive et les considérer comme identiques à ceux qui sont relatés dans les inscriptions de l'Orkhon I E 34—39 et II E 26—28 et qui y sont rapportés à la 27e année de Bilgä kagan (= la 26e de Kül tegin), c.-à-d. à 711—712.

94 D'abord, la succession de ces événements et même un nombre remarquable de leurs détails sont tellement identiques d'une série à l'autre qu'on sortirait de toute vraisemblance en les supposant répétés deux fois et exactement de la même manière dans l'histoire des Turcs. Voilà le même passage à travers les neiges de Kögmen »qui atteignirent la hauteur de lance«, suivi de l'attaque

imprévue sur les Kirgiz, dont le kagan est tué; puis, la campagne contre les Türgiš (les Turcs occidentaux), au delà d'*Altun jjš* et du fleuve Irtych, et enfin, l'expédition en Sogdiane[1]). La conformité même de certaines expressions dans les deux récits semble indiquer que le souvenir de ces exploits s'était cristallisé sous une forme assez fixe dans la tradition des Turcs, comp., par ex., *qirqiziγ uqa basdimiz*, Tony. 27 (28 R.), = *qirqiz budunвγ uda basdimiz*, I E 35, »nous fondîmes sur les Kirgiz pendant leur sommeil« (voir plus haut pp. 175—179); ou: le kagan des Türgiš vint *örtčä qizip*, »s'enflammant comme l'incendie d'une forêt«, Tony. 40 (41 R.), *otča borča*(?)[2]), »comme le feu et l'orage«, I E 37 = II E 27.

Puis, je crois que, du temps d'Elteriš kagan, la vieille 95
dynastie des Turcs occidentaux n'étant pas encore éteinte, Tonyoukouk ne se serait guère rendu coupable de l'anachronisme grave de parler d'un *Türgiš qaγan* à cette époque-là. Ce n'est que quelques années après la mort

[1]) La seule divergence réelle entre les deux textes, c'est que, d'après Tonyoukouk, le kagan des Türgiš (le Souo-ko [Chavannes] ou Schako [Hirth] des sources chinoises) fut fait prisonnier, tandis que, d'après les inscriptions I et II, il aurait été tué. Ils ont raison tous deux: le kagan a, en effet, été fait prisonnier, mais, après, Kapagan kagan le mit à mort. Le récit plus concis des inscriptions de l'Orkhon ne mentionne que le résultat définitif, tandis que Tonyoukouk décrit le combat et son issue. Voir Hirth, *Nachworte*, p. 77; Chavannes, *Docum. sur les Turcs occidentaux*, p. 44, 80—81, 283; cf. mes *Inscr. de l'O.*, p. 71, où, dans la note 2, le renvoi à I E 19 doit être changé en I E 38.

[2]) Je suis porté à supposer que c'est ainsi qu'il faut lire ce mot, et non pas *boračа* ou *buračа* (qu'on aurait plutôt peut-être écrit 𐰉𐰆𐰉𐰴𐰆?), et je vois dans *bor* (ou *bur*?) un vieux mot, perdu dans les idiomes plus récents (n'existant peut-être, même en vieux turc, que dans cette seule locution?) et signifiant 'orage, tempête de neige et de vent'. Je regarderais comme dérivé de ce mot le verbe *bora-*, en turc oriental et en kirgiz, »stürmen; stühmen« (Radloff, *Wörterb.* IV, p. 1662), qui à son tour est la base de djag. *boraγan*, téléoute *poroγon*, turc or., kirg., osm. *boran*, kasan *buran*, koibal *poran*, etc., remplaçants du mot présumé radical *bor* (de là en kasan le verbe *burana-* = *bora-*). (L'interprétation, selon moi, erronée et inadmissible qui attribue à »*otača buračа*« la valeur de »von allen Seiten«, interprétation maintenue par M. Radloff, a été suffisamment réfutée par Melioranskij, ouv. cité, p. 124, qui se range à mon avis.)

d'Elteriš kagan que Ou-tche-le — comme le nomment les Chinois —, chef de la tribu des Türgiš et qui porta jusqu'alors le titre de *Baγa tarqan*, usurpa comme kagan la souveraineté sur les Turcs occidentaux[1]). M. Hirth, il est vrai, a tâché de tourner cette difficulté en concluant des expressions de Tonyoukouk que, déjà du vivant d'Elteriš kagan, les Türgiš ont dû être en possession de l'hégémonie parmi les Turcs occidentaux. Mais, n'ayant pas prouvé que c'est l'époque de ce kagan dont il est question, il me paraît que ce n'est que par un cercle vicieux qu'il
96 arrive à cette conclusion[2]). En réalité, ni le *Türgiš qaγan* ni la tribu même des Türgiš ni, en somme, les Turcs occidentaux ne sont jamais mentionnés dans les parties de cette inscription ni dans celles des inscriptions de

[1]) Cf. Thomsen, *Inscr. de l'O.*, p. 70 note 3; Hirth, ouv. cité, p. 75; Chavannes, ouv. cité, p. 79, 282—283, etc.

[2]) Hirth, ouv. cité, p. 74, cf. p. 65—67. Dans la note 1 de la page 74, l'auteur dit à propos de l'usurpateur des Türgiš: »Der homo novus spricht deutlich genug aus seiner Z. 30 [29 selon moi] mitgetheilten Botschaft an Ilteres Khan [lire Kapagan Kagan]: 'gegen den, der, wie ich selbst, ein Oberkakhan ist, will ich mit einem Heere ausziehen'«. Cette traduction du texte, qui est celle proposée par M. Radloff, p. 15 et 62 (où toutefois »Oberchagan« est suivi d'un point d'interrogation), se fonde sur une leçon fautive et contraire à la grammaire et au vocabulaire de la vieille langue. L'éditeur y lit: »*Türgäš qaγanda körüg kälti*; *käntintäk* [lire *-täg*] *üstän* (ou *üstün*) [lire *-dän*, *-din*; 𐰴𐰍𐰇:𐰉𐰃𐰓] *qaγanγaru sü joriłim tämiš*«, ce qu'il traduit ainsi: »Da kamen vom Türgäsch-Chagan Kundschafter (und sprachen): 'er (der Türgäsch-Chagan) hat gesagt: gegen den, der, wie ich selbst, ein Oberchagan (?) ist, will ich mit einem Heere ausziehen'« (»*käntintäg*«, »wie ich [!] selbst«, proprement, comme il le fait observer lui-même à la page 62, »ihm [!!] selbst gleich«, ce qui pourtant aurait dû être *käntüsintäg*; »*üstän*« ou »*üstün*«, »Ober-«, n'est pas du turc de l'Orkhon). Au lieu de cela l'inscription porte nettement: *Türgiš qaγanda körüg kälti*, *sabi andäg*: *öŋdän* (ou *-din*; 𐰴𐰍𐰇:𐰉𐰃𐰓) *qaγanγaru sü joriłim temiš*, c'est-à-dire: »De chez le kagan (des) Türgiš vint un explorateur, ses paroles sont telles: 'Marchons avec une armée contre le kagan d'Orient', a-t-il dit«. Dans ces mots je ne vois rien du »homo novus«. (La forme *andäg* — communément *andaγ*, < *an* + *-täg* — se trouve ailleurs aussi, par ex. dans la même inscription l. 8, où elle s'écrit 𐰀𐰋, dont M. Radloff fait 𐰀𐰺 *bäg*: »wir aber waren Bege« au lieu de »so waren (lebten) wir«. *Öŋdän* ou *-din* est 'est, orient', littéralement 'de devant'; cf. *öŋdänjän* ibid. l. 11 'de l'est'; *öŋ*[*d*]*in* Chine-ousou S 11, opp. *kidin*; *öŋdün*, Huart et Pelliot, texte cité, 13,7, 37,8, 41,7; etc.)

l'Orkhon qui se rapportent notoirement à l'époque d'Elteriš kagan[1]).

Enfin, il y a un fait qui, à mon avis, est péremptoire en faveur de ma manière de voir. Dans les lignes 30—35 (31—36 Radl.) il est question des préparatifs de la campagne contre les Turcs occidentaux. D'abord nous apprenons que le kagan (voir plus loin), qui a pris part à l'expédition contre les Kirgiz, dit qu'il veut se retirer à sa résidence[2]) pour célébrer les funérailles de son épouse la katoun, qui vient de mourir. Puis nous lisons dans la l. 32 de l'édition de Radloff cet ordre du kagan: *sü baši inim qayan Tarduš šad barzun*, »als Haupt des Heeres möge mein jüngerer Bruder der Chagan, der Schad der 97
Tardusch, ausziehen«. Dans la note relative à cet endroit (p. 64), il expose que le »frère cadet« du kagan Elteriš ne peut être que le même qui, après la mort de celui-ci, se fit kagan sous le nom de *Qapayan qayan*, le Metchouo (Mo-tcho) des sources chinoises, et que, à en conclure de cet endroit, il a porté, du vivant de son frère

[1]) Je me demande comment M. Hirth peut dire (p. 66) concernant les lignes 30—33: »Das Gesagte gehört einer Zeit an, die *vor* dem Tode des Ku-tu-lu liegt, da [!] hier, wie im grössten Theile der Inschrift (Zeile 1—50), nur von Ilteres Khan (Ku-tu-lu) die Rede ist«. Le nom d'Elteriš kagan ne figure pas une seule fois dans toute cette partie de l'inscription. Tonyoukouk mentionne, sous ce kagan, seulement des guerres contre les Chinois, les Kitaï, et les Ogouz (l. 7, 9—18, et 50 Radl.); en outre il dit (l. 14) qu'ils pourront être forcés d'envoyer des troupes »vers l'ouest (*qurïja*) contre les *qurïdan* (ou *-dïn*«, c.-à-d. l'Occident, peut-être surtout 'les Turcs occidentaux'; cf. *öŋdän* dans la note précédente); mais rien n'accuse qu'en effet ils l'aient fait. Cela s'accorde avec I E 14, où on énumère, comme l'ensemble d'ennemis auxquels Elteriš kagan a fait la guerre, les Chinois, les Ogouz, les Kirgiz, les Kourikan (peuple habitant au nord des Turcs), les Otouz-Tatar, les Kitaï et les Tatabi. Il avait, en effet, tant à faire dans l'est qu'il n'arriva pas à s'occuper de l'ouest.

[2]) *Bän äbgärü* ('vers, à la maison') *tüšäjin* (littéralement: 'je veux descendre du cheval' = 'faire halte, prendre du repos'). Dans son texte l. 31 M. Radloff lit *bän bägrü tüšäjin*, ce qu'il traduit: »Ich will mich auf meine Bege verlassen [?]«. Comp. toutefois sa note p. 119. — Il n'est pas dit si le kagan a reçu les nouvelles de la mort de la katoun seulement pendant son absence, ou si elle était morte déjà avant le départ de l'armée. La première alternative est sans doute plus vraisemblable, mais comme, pour les grands personnages, il y avait ordinairement six mois environ d'intervalle entre la mort et les funérailles, la dernière éventualité n'est pas absolument exclue.

aîné, le titre de *Tarduš šad*, peut-être même de *qaγan*, à moins qu'ici ce titre ne soit dû à une anticipation de l'auteur (comp. HIRTH, *Nachworte*, p. 66—67, 80).

Or, malheureusement les mots *inim qaγan*, »mon frère cadet le kagan«, ne sont qu'une leçon fautive de RADLOFF. L'inscription, dont cette partie est extrêmement bien conservée, porte distinctement 𐰃𐰇𐰃𐰍 in²l²qγn¹, c.-à-d. *Inil* (ou *Inäl*) *qaγan*, et à la l. 46 Radl., où l'éditeur lit à tort *Inil qapiγqa*, la vraie leçon est de même *Inil* (ou *Inäl*) *qaγanqa*, mais une lacune subséquente rend ici peu clair le contexte. A côté de cet Inil kagan, l'inscription mentionne deux fois *Bögü qaγan* — écrit 𐰃𐰇𐰋𐰍 b²ögqγn¹ l. 34 (35 R.), 𐰃𐰇𐰋𐰍 b²güqγn¹ l. 50 (51 R.) —, qui envoie aux chefs nominaux de l'armée et à Tonyoukouk, qui en était toujours l'âme et le chef réel, des ordres concernant la campagne contre les Turcs occidentaux. M. RADLOFF (p. 68) l'identifie carrément à Elteriš kagan, mais d'ailleurs n'en sait rien faire.

Qui sont, en effet, ces deux kagans, dont les noms n'ont aucune place dans la série des kagans régnants? A mon avis, la réponse est très simple, si on aborde la question sans préoccupation. Ce sont deux fils de Kapagan kagan (Me-tchouo) à qui leur père avait donné, de son vivant, le titre de kagans et qui sont mentionnés tous les deux par les Chinois, sans jamais avoir atteint à la dignité de kagans régnants ou été reconnus comme tels. *Bögü qaγan* est celui que les Chinois appellent *Fou-kiu* ou *Pᶜo-kü* (**Bo*(*k*)*-kü*) *ko-han* et dont ils racontent qu'il fut nommé »petit kagan« (en 699?); que sa dignité était supérieure à celle des deux *chad* (cf. plus loin); qu'il commanda aux *Tchᶜou-mou-koen* (tribu du groupe Tou-lou des Turcs occidentaux, cf. p. 95) et autres; qu'il eut plus de quarante mille soldats, et qu'on l'appelait aussi »le kagan qui met l'ordre dans l'occident«. (Était-ce peut-être lui,

plutôt que le grand kagan son père, qui prit part à la 98
campagne contre les Kirgiz et qui s'en retourna pour célébrer les funérailles de la katoun?) En 716, à la mort de son père, dont il était sans doute le fils aîné, il se proclama kagan, mais avec presque toute sa famille il fut tué par Kül tegin. *Inil* (ou *Inäl*) *qaγan* est un fils cadet de Kapagan kagan, mentionné par les Chinois en 714 sous le nom de *I-nieh ko-han*[1]).

Il résulte de là que les événements en question ont eu lieu, non pas du temps d'Elteriš kagan, mais pendant la dernière partie du règne de Kapagan kagan, et rien n'empêche de rapporter ces expéditions à 711—712, qui est la date indiquée par les inscriptions de l'Orkhon. A ce moment, le titre de *Tarduš šad* appartenait au fils aîné d'Elteriš kagan, le Me-ki-lien des Chinois, qui, d'après l'inscription II E 15, en fut investi à l'âge de 14 ans (»le petit chad«), c'est-à-dire en 698 ou 699[2]), et qui en 716 succéda à Kapagan kagan sous le nom de Bilgä kagan. Il faut donc traduire ainsi le passage cité ci-dessus (p. 187) de la l. 31 (32 Radl.): »Que Inil (ou Inäl) kagan et le chad des Tarduš partent comme chefs de l'armée«. En effet, nous apprenons de II E 26—27, où il parle à la première personne du sing. et emploie le passé (d'»autopsie«) en *-dim*, *-dim*, que Bilgä kagan a dû lui-même prendre part aux expéditions en question.

A mon avis, ce ne sont que les lignes 4—18 (19 Radl.) qui ont trait à l'époque d'Elteriš kagan, et les récits de ce que Tonyoukouk a fait sous Kapagan kagan commen-

[1]) Sur ces deux »kagans«, voir Stan. Julien, *Documents historiques sur les Toukiue*, Journ. Asiat., 6e série, IV, p. 424 et 454; Thomsen, *Inscr. de l'O.*, p. 70; Hirth, ouv. cité, p. 80; Chavannes, ouv. cité, p. 282 avec la note 4 (d'où j'ai tiré les données ci-dessus).

[2]) D'après Chavannes, l. c., une source chinoise raconte qu'en 699 Me-tchouo nomma son frère cadet, Tou-si fou, chad de l'aile gauche (orientale, *Tölis*?), et Me-kiu (= Me-ki-lien), fils de Kou-tou-lou (Elteriš kagan), chad de l'aile droite (occidentale, *Tarduš*); chacun d'eux fut à la tête de plus de vingt mille soldats. Comp. Stan. Julien, l. c.; Thomsen, ouv. cité, p. 69—70.

cent au plus tard à la fin — sinon déjà après la lacune — de la l. 18 (19 Radl.), par l'expédition victorieuse en
99 Chantoung (comp. I E 17 = II E 15), entreprise, sur la proposition de Tonyoukouk, en revanche d'une défaite où celui-ci n'a pas pris part[1]). C'est là, en effet, ce que montrent les formes verbales *tägmiš*, *joq ärmiš*; autrement il aurait fallu dire *tägdi*, *joq ärti*. Il y a donc eu, soit un intervalle où Tonyoukouk aura été hors de service, soit d'autres raisons s'opposant à sa participation à la campagne malheureuse de Chine. En ce qui concerne ce point, M. Hirth (ouv. cité, p. 12 sqq.) pourrait bien avoir raison de supposer que Tonyoukouk est identique à cet A-shï-tö Yüan-tchön qui, né en Chine, se joignit à Elteriš kagan et devint son ministre et général, mais qui, après avoir été donné pour mort — d'après les sources chinoises, il aurait péri dans une expédition contre les Türgiš — est ressuscité plus tard sous son nom turc comme ministre et général de Kapagan kagan[2]). Je crois même que cette hypothèse pourrait être en bonne harmonie avec les premiers mots de la l. 1 de l'inscription: *Bilgä Toɟuquq bän özüm tabγač eliŋä qiliŋdiɟm, türk budun tabγačqa körür ärti*. Je les traduirais, non pas avec M. Radloff: »Ich, der weise Tonjukuk, schloss mich der chinesischen Regierung an, (denn) das Türkenvolk war den Chinesen unterworfen«, mais (comp. *qiliŋ-* I E 1 et 5): »Moi, le sage Tonyoukouk, j'étais destiné par la naissance (littéralement: fait, créé) à (appartenir à) l'empire chinois, (car alors) le peuple turc était soumis à la Chine«.

Quoi qu'il en soit, l'inscription si intéressante et si carac-

[1]) Les sources chinoises mentionnent plusieurs défaites des Turcs sous le règne de Kou-tou-lou aussi bien que pendant les premières années de Me-tchouo (Stan. Julien, ouv. cité, p. 412—415).

[2]) [Cf. I E 7—8, concernant l'époque de la soumission des Turcs à la Chine, 630—680 environ: »Les begs turcs abandonnèrent leurs noms turcs et, portant des noms chinois de begs de Chine, ils obéirent à l'empereur chinois et le servirent pendant cinquante ans«.]

téristique de Tonyoukouk, rédigée après l'avènement de Bilgä kagan, quand l'auteur avait plus de 70 ans, contient en quelque sorte ses mémoires. Mais loin d'approfondir les vicissitudes de sa longue vie, ce vieux *king-maker*, ministre de trois kagans et beau-père de Bilgä kagan, s'y occupe exclusivement d'un petit nombre de faits particulièrement remarquables que, dès la restauration de l'empire turc sous Elteriš kagan jusque dans son grand âge, il a su empreindre de son génie diplomatique et tactique et de son inflexible volonté, faits qu'il présente, avec une juste fierté, comme des exemples à suivre dans l'avenir.

Postscriptum à la p. 147 l. 1—5:
Je trouve après coup, dans l'édition facsimile (*Kudatku Bilik. Facsimile der uigur. Handschrift der k. k. Hofbibl. in Wien. Herausgeg. von* W. Radloff, St.-Pétersb. 1890), laquelle, par hasard, je n'ai pu consulter en écrivant la précédente étude, que, dans le vers 14,13, le manuscrit porte, en effet, très nettement *sịγun*. C'est seulement Radloff qui, dans ses éditions à transcription (I et II, ibid. 1891 et 1910), en a fait la leçon erronée *sịγịt*.

A. GLOSSAIRE

L'ordre alphabétique suivi ici est: *a*, *ä*, *į* (et *e̯*?), *e* et *i*, *o* et *u*, *ö* et *ü*, *b*, *č*, *d*, *γ*, *g*, *j*, *ǰ*, *q*, *k*, *l*, *m*, *n*, *ŋ*, *p*, *r*, *s*, *š*, *t*, *z*. Après les thèmes verbaux on a mis un tiret. Les mots précédés de la marque † sont erronés et n'existent pas. Les chiffres se rapportent aux pages de l'édition première, indiquées en marge du texte.

aγį, 67-68.
aj-almas, 30-31.
aǰįγ, 54.
al-, *-į ber-*, 37 n. 1.
almas, 31.
alp, 65 n., 84 n. 3.
(† *amatį*, 54.)
amtį, 54.
Anį, 87-89.
andaγ, *andäg*, 95 n. 2.
artuq, 9 (*-i*?); *-raq*, 22 n.
az[*č*]*a*, 13.
azu, 45-46.
ägritäb(*i*), 68-69.
är ('homme'), *-dä*, 66.
är- ('être'), 60, 66; *-ikli*, 64-65; *-dük*, 38 n. 1; *-miš*, 22 n., 25; *är- bar-*, 63-64.
ärič, ouig., 40-43.
ärinč, 33-34; ouig., 40-43.
ärdäm, 38 n. 1.
į, 78 n., 89-92; *-da*, 90-92; *-qa*, 89.
Įbarx, 82.
įd-, 13; *-į ber-*, 37 n.
(† *Įdat šad*, 90-91.)
įyač, 77-78.
idi, 20-21.
idisiz, 22, 24.
idioqsįz, 20-24.
egid-, *-ü*, 24, 46; *-miš*, 63.
igid, 46; *-siz*, ouig., 46 n. 3.
el, 22 n.
ilik, *älik*, ouig., 57 n.
Elteriš qaγan, 49 n., 93, 95, etc.
Inil (*Inäl*?) *qaγan*, 97, 98.
Istämi, *Estämi* (*Eštämi*?) *qaγan*, 17, 18.
et-, 13, 24; *-i*, 24, 25.
u ('sommeil'), 87, 89; *-da*, 85-87; *-qa*, 89.
u- ('pouvoir'), *-sar*, 85 (*-sa*, ouig., 86-87 n.).
ud-, 29 n.; *-u*, 87; *-įšru*, 29 n.
oq, 5, 6, 22, 23, 27, 28; *-un*, 22, 27-29.
uq, altaï, 6, 7, 23.
olur-, 24, 25, 55, 88-89 n.; *-sar*, 55.
ulγad-, 61, 72.
on oq, 4-7, 22.

unč, 88 n.
ur-, 27, 28.
ut-, 22 n., 86.
ö-, *-sä*, ouig., 87 n.
?ölüt- (*ölät-?*), 34-35.
Üŋäg, voir *Kök-öŋ*.
öŋdän (*öŋdin*, *-dün*, ouig.), 82, 95-96 n.
ört, *-čä*, 94.
(*üstän*, *üstün*, 95 n. 2.)
?ötä-, 35.
Ötükän, 80.
öz, *-inčä*, 50-51 n.
üzä (*özä*), 54, 73, 75 n. 2.
ba-, *-jur*, 87, 89-90.
bar ('il y a'), 59; *-γu*, 46-48.
bar- ('aller'), *-jr*, *-ur*, 63 n. 1; *är- bar-*, 63-64.
bas-, 86-87; *-a ber-*, 37-38 n., 39.
bašad-, 71.
bil-, 16, 27.
bintür-, *-ä*, 76 n.
ber-, avec gérondif, 37-38 n.
bod, 90.
boγuzla-, 72 n. 2.
Buqan* (Boqan*), 19.
bol-, 49 n., 62; *-ča*, 83 n. 1.
bul-, 49 n.
Bumjn qaγan, 17-19.
bun, *buŋ*, osm., 59 n.; *-al-*, ibid.
buŋ, 49-61, 71, 72, 73; *-sγ*, 55-57.
buŋad-, 49, 71-72.
buŋusuz, 60, 61, 66.
buŋsjz, 49, 50, 53-54, 61-69.
bor(?), *-ča*, 94 n.
Bögü qaγan, 37, 97-98.
bön, *böŋ*, osm., 59 n.
büntäg (*böntäg*), 58-59.
Čača säŋün, 26.
jalγan, 42 n. 1.
jaŋjl-, 47, 72 n. 2.
jaraγ, 30 n.
jaraq, *-ljγ*, 30.
jarjq, *-ljγ*, 30.
jät-, 77.
jjγ-, 13.
jeg (*jig*), 21-22 n., 38; *-räk*, 21 n. 2.
jegäd- (*jigäd-*), 22 n., 71.
jet- (*jät-*), *-ä*, 77.
jez (*jiz*), 32-33.
joγur-, 79-85; *-u*, 79-82, 84; *-ča* (*-čj?*), 82-83.
joq, 49, 54, 60, 71.
joqad-, 71.
joqaru, 75-76, 79.
jol, *-uγ*, 84; *-un*, 28.
juluγ (*joluγ*), ouig., 84-85.
jügärü (*jögärü*), 73-75.
Qadjrqan, 19.
qaγan, 8 n. 4, 48 n. 2.
qan, 8 n. 4.
Qara-qum, 80.
Qarluq, 62-63.
qiljn-, 99.
Qirqjz, 9, 88.
qizjl, 68.
qubran-, 91; *qubrat-*, 91 n.
qudsz, 68.
qulad-, 72.
qopar-, 91.
qurjdjn (*-dan*), 96 n. 1.
qutad-, 72; *Qutadγu Bilig*, 72 n. 1.
kärgäk, *-siz*, 49-51 n.
kärgät-, ouig., 51 n.
käs-, 56.
käz-, 56.
Kögmän, 72, 88 n.
Kök-öŋ, *Kök-Üŋäg*, 80-82.
Kök Türk, 19, 20 n. 1, 25.
küŋäd-, 72.
kör-, 62 n. 2 et 3, 72 n. 5, (87 n. 1).
Maqarač, 16.

(† *matj*, 54.)
Mou-han, chin., 18, 19.
muiγaq, téléoute, 56.
munγaq, ouig., 56-57.
mung, *muŋ*, ouig., etc., 49, 51 n., 52-53, 56.
mungsuz, *muŋsuz*, ouig., 53.
näŋ, 55-56, 57-58.
sarjγ (*altun*), 68.
säŋün, 26.
sjγun (*sjγjn*), 56-57, 100 [ici 146 n. 2, et 192].
sumun, mong., 7, 8.
süŋüš- (avec le datif), 27.
taq (*mung t.*), ouig., 53 n. 1.
tapla-, 39.
Tarduš šad, 96, 97, 98.
taš (*j t.*), 91-92.
tat, 15-17.
Tämir qapjγ, 19.
täŋri, 35, 53 n.
tirä, turkm., 7.
T'oumen, chin., 18-19.
?to[q]ta-, *-mjš*, 74 n. 2.
turu, altaï, 44.
tükät-, *-i*, 68 n. 1.
Tölis, 98 n. 2.
töpä, 35-36.
Türgiš, 4, 9, 14, 94-96.
tüš-, 96 n. 2.

B. INDEX DES NOTES DE GRAMMAIRE

Adjectifs. — Affixes: *-qj*, *-ki*, 54; *-raq*, *-räk*, 21-22 n.; *-täg*, 53 n. 1, 95 n. 2.

Écriture: 28, 60, 61, 74 n. 2, 95 n. 2.

Ordre des mots: 35, 36, 55 n. 1.

Particules affixes: *-oq*, *-ök*, 28, 57; *-ča*, 13; *-γu*, *-gü* (*-γō*), 46-48; *-mu*, *-mü*, 46, 48 n. 2.

Pronoms: — *an-j*, *-jn*, 88-89 n.

Affixes pronominaux: 2 pers. sing., *-ŋ*, *-γ*, *-g*, 15, 36, 57, 62 n. 1; 3 pers. sing., *-i*, *-si*, (*-in*), 9 n. 1, 10 n. 1, 15, 30-31, 68 n. 2, 90, 95 n. 2.

Substantifs. — Affixes dérivatifs: *-čj*, *-či*, 35, 82; *-nč*, 41-42.

Affixes casuels: *-ča*, *-čä*, 13, 50 n., 94; *-da*, *-dä* (loc.), 66, 87, 91; (abl.), 35; *-γ*, *-g* (acc.), 82 n. 1, 84, 89 n.; *-γaru*, *-gärü*, 74, 76, 96 n. 2; *-qa*, *-kä* (dat.), 27, 89; *-n* (instrum.), 22, 27, 28, 77, 88 n.; *-täg*, 53 n. 1, 95 n. 2.

Verbes. — Affixe dérivatif: *-ad-*, *-äd-*, 71-72.

Gérondifs: *-a*, *-ä*, *-j*, *-i*, *-ü*, *-ü* (gér. de subordination), 16, 24, 29 n. 2, 37-38 n., 46, 68 n. 1, 76 n., 77, 79, 86, 89; *-ča*, 83 n. 1.

Participes et noms verbaux: *-dačj-*, *-däči*, 37 n., 47, 62 n. 3 (*-d. ärmiš*, *ärti*, conditionnel, 59); *-duq*, *-dük*, 38 n. 1, 43; *-γu*, *-gü*, 35, 46 (*-γu-čj-*, *gü-či*, 35; *-γu-luq*, *-gü-lük*, 65 n.); *-γlj*, *-gli*, ouig., 37 n., 65; *-γma*, *-gmä*, 36-37 n.; *-kli*, 64-65; *-mjš*, *-miš*, 36-37 n., 39, 43, 99; *-r*, 63 n. 1

(*-r ärmiš*, 22 n., 25; *-r ärti*, 90).
Passé(»d'autopsie«):*-di*, *-di*, 36 n., 39, 43, 98.
Passif: *-l-*, *-n-*, 72 n. 2, 99.
Subjonctif: *-sar*, *-sär*, 55, 59, 85 (*-sa*, *-sä*, ouig., 86-87 n.).

C. INDEX DES TEXTES ÉTUDIÉS

Atchoura, I. de l'I. XIX$_{213-221}$; Radl. Atsch. a 3 69-71
Barlyk II ... 65-67
— III ... 60-61
Begre, d 1$_{10}$ ... 68-69
Chine-ousou, E 10 ... 88-89 n.
— E 10-11 ... 92 n.
— N 11 ... 17
Conte bouddhique des deux frères (p. p. HUART), 26,$_{1-4}$ ... 53 n. 1
— — — — 37,$_{8}$-39,$_{8}$ ... 83-85
Kemtschik, Djirgak, $_{121-126}$ ... 68 n. 1
— Kaïabachi, I. de l'I. XVII$_{121-142}$, Radl. KK 5 ... 38
Ongin, Radl. Oa 2 ... 38
Orkhon I (Kül tegin), E. (Radl. K) 3 ... 33-34
— - — - — 3-4 ... 19-25
— - — - — 5 ... 25, 34
— - — - — 7 ... 26
— - — - — 8 ... 37-38 n.
— - — - — 9 ... 54
— - — - — 10-11 ... 35, 74
— - — - — 18-19 ... 14
— - — - — 23 ... 26, 30, 63
— - — - — 24 ... 38
— - — - — 25-26 ... 36
— - — - — 30 ... 50-51 n.
— - — - — 32 ... 26, 30
— - — - — 33 ... 26-33
— - — - — 35 ... 85, 94
— - — - — 36 ... 29
— - — - — 37 ... 85, 94
— - — N (Radl. K b) 12-13 ... 14, 50 n.
— - — S (Radl. K a) 3 ... 54-55, 89 n.
— - — - — 4 ... 21 n.
— - — - — 5 ... 67
— - — - — 8 .. 26, 55-58, 89 n.

Orkhon I (Kül tegin), S (Radl. K a) 9 ..... 50 n.
— - — - — 10 45-46
— - — - — 11 47
— - — - — 12 14-17
— - — SW (Radl. K I) 74
Orkhon II (Bilgä kagan), E (Radl. X) 2 74
— - — - — 4 ... 19-25, 33-34
— - — - — 5-6 34
— - — - — 6 25
— - — - — 7 25-26
— - — - — 8 ..... 37-38 n.
— - — - — 10 .. 35, 36 n., 74
— - — - — 14 ..... 65 n.
— - — - — 16 14
— - — - — 19 .... 26, 30, 63
— - — - — 20 38
— - — - — 20-21 36
— - — - — 26-27 .. 26, 85, 94
— - — - — 29 62-64
— - — - — 33 39
— - — - — 35 ..... 37, 39
— - — N (Radl. X b) 3 ..... 21 n.
— - — - — 4 67
— - — - — 6 26
— - — - — 7-8 45-46
— - — - — 9-10 ..... 37 n.
— - — - — 12 61
— - — - — 13-14 62
— - — - — 15 14-17
— - — S (Radl. X a) 9 ..... 83 n. 1
— - — - — 10 ..... 37 n.
— - — - — 11 ..... 50 n.
— - — SE (Radl. X II) 80-82
— - — W (Radl. X c) 100-101 [ici 146 n. 2]
Ouibat 39
Ouloukem, Eleges 60
— Ichim 69
Qutadγu Bilig, 14,13 ..... 56-57, [ici 192]
— — 36,5 40-41
— — 63,36 90
— — 83,13 ..... 42 n. 1
— — 83,15 41
— — 88,9 ..... 86 n.
— — 148,19 41

Qutadγu Bilig, 184,30 ..... 80 n. 1
Tonyoukouk 1 99
— 2-3 34-35
— 3-4 90-92
— 5-7 ..... 48-49 n.
— 8 ..... 64-65 n., 95-96 n.
— 13 ..... 65 n.
— 15 ..... 37 n. 1, 80
— († 18 Radl. ..... 8 n. 3)
— 19-20 (20-21 R.) 8
— 23-24 (24-25 R.) ..... 77 n., 88 n.
— 25 (26 R.) 75-78
— 26-27 (27-28 R.) 72, 87-90, 94
— 29 (30 R.) ..... 95 n.
— 30 (31 R.) ..... 9-10, 96 n. 2
— 31 (32 R.) 96-98
— 33 (34 R.) 10
— 38 (39 R.) 37-38
— 40 (41 R.) 94
— 42-44 (43-45 R.) 11-24
— 45 (46 R.) 97
— 48 (49 R.) 67-69, 93
— 49 (50 R.) 27
— 52 (53 R.) ..... 68 n. 1
— 54-56 (55-57 R.) 58
— 56-57 (57-58 R.) 58-60
— 60 (61 R.) 90
Version ouigoure de l'histoire des princes Kalyāṇaṃkara et Pāpaṃkara (p. p. Pelliot), 26,1-4 ..... 53 n.
— — — — 37,8-39,8 83-85

TYRKISKE (UIGURISKE) MANUSKRIPTER I RUNESKRIFT FRA KINESISK TURKISTAN

EIN BLATT IN TÜRKISCHER »RUNEN«-SCHRIFT AUS TURFAN[1])

HIERZU TAF. I

In seiner Abhandlung »Köktürkisches aus Turfan« (s. Sitzungsber. d. Berl. Akad. d. Wiss. 1909, S. 1047 ff.) hat Hr. A. von Le Coq verschiedene in türkischen »Runen« geschriebene Manuskriptfragmente behandelt, die teils von ihm als Leiter der Königlich Preussischen Expedition nach Chinesisch-Turkistan (1905—06), teils von der »Ersten Turfan-Expedition« (A. Grünwedel und G. Huth, 1902—03) gefunden sind[2]).

[1]) [Sitzungsberichte der kön. preuss. Akademie der Wiss. 1910, S. 296–306. — Ich erlaube mir, der Akademie ergebenen Dank auszusprechen, die mir erlaubte, den ursprünglichen Druckstock der Tafel für die Herstellung des vorliegenden Neudruckes zu leihen. — Ich behalte hier die in der Abhandlung angewandte, mit den sonstigen deutschen Veröffentlichungen der Turkistanfunde übereinstimmende Umschreibung der »Runen«zeichen bei: $\check{r} = \dot{z}$, $\dot{n} = \eta$, $y = j$. — Meiner Abhandlung schliesst sich in demselben Bande der Sitzungsberichte, s. 307—314, eine Abhandlung von Prof. Dr. F. C. Andreas an: »Zwei soghdische Excurse zu Vilh. Thomsens: Ein Blatt in türkischer »Runen«schrift«. Vgl. unten.]

[2]) Ich erlaube mir, ein paar Berichtigungen zu dieser Publikation hier beizufügen. Im Fragment T. M. 326 Vorderseite Z. 3 (von Le Coq S. 1058) ist *satγ(a)lr̈* : *(ä)r* verlesen. In der Reproduktion (Taf. XII) steht deutlich *sat(r̈)γčr̈* : *(ä)r* »der Kaufmann«, und Hr. von Le Coq hat mir, nach erneuter Untersuchung des Originals, brieflich hierin beigestimmt. Ich möchte dann dieses Stück im Zusammenhang etwa so übersetzen: »[. . . . denk?]e ich, sagte er. Nachdem dann zum zweitenmal der Kaufmann hundert Goldstücke in Verwahr genommen und (besiegelt, d. h.) dies mit seinem Siegel bestätigt hatte, schickte er jenes Mädchen (in den Händen, d. h.) in Begleitung seines Sklaven hin.« Das Verbum *aya-* (»in acht nehmen, sparen, schonen; (etwas) bewahren, verwahren, zurückhalten; (einem andern, im Ablativ) vorenthalten, verweigern; (eine Person) bemitleiden; verehren«; vgl. servare, reservare, conservare, observare) habe

297 Wie von Le Coq daselbst S. 1048 bemerkt, gibt es ausser den von ihm veröffentlichten Bruchstücken noch ein fast vollständiges, in derselben Schriftgattung geschriebenes Manuskriptblatt, »T. II, T. 14«. Dieses Blatt stammt »aus dem etwa 15 km östlich von Idiqut-Schähri gelegenen Tale von Toyoq« und wurde zusammen mit dem S. 1049 ff. beschriebenen und veröffentlichten Fragment »T. II, T. 20« »in der nördlichsten buddhistischen Kloster-anlage auf dem linken (östlichen) Ufer des Toyoqbaches« von ihm ausgegraben. Hr. von Le Coq hat mir die Ehre erwiesen, mich aufzufordern, die Veröffentlichung dieses kleinen Textes zu übernehmen. Ich tue dies mit Vergnügen, wenngleich es mir noch nicht gelungen ist, alle Schwierigkeiten zu überwinden oder alle sich daran knüpfenden Fragen zu beantworten.

Es ist ein Papierblatt, 25 cm hoch und 13,3 cm breit. Das Papier ist von der Farbe des Lössbodens, bräunlichgelb, und ziemlich weich und faserig. Das Blatt ist im ganzen wohl erhalten. Nur ist dicht unter der Mitte ein Stück von dem linken Rand abgerissen, wodurch die zwei bis vier letzten Buchstaben der Zeilen 19—21 zerstört worden sind. Auch oben ist das Blatt an einer Stelle gegen die Mitte der Zeilen 4—6 ein wenig zerrissen und zerknittert; aber es fehlt dort nichts; nur ein Buchstabe

ich hier, obgleich mit einigem Zweifel, »in Verwahr nehmen« übersetzt. (Die soeben von Hrn. Radloff im Bull. de l'Acad. Imp. de St-Pétb. 1909, Nr. 18, S. 1216, gegebene neue Übersetzung ist meines Erachtens ganz verfehlt, mit Ausnahme des letzten Satzes, wo ich ihm hier gefolgt bin. Ich hatte mir es früher so gedacht: »liess sein Sklave jenes Mädchen aus seinen Händen los«; dann hätte doch vielleicht (*ä*)*lgintä* (Ablativ?) eher zwischen *qïzï*[γ] und *ïdtï* stehen müssen.) — Auf der Rückseite desselben Fragmentes Z. 6 steht ferner nicht *yultuzï*, sondern *yutuzï*, was Hr. von Le Coq mir jetzt ebenfalls brieflich bestätigt hat. Es ist da weder Spur eines *l* noch Raum genug dafür. Es muss dies dasselbe Wort sein wie *yut*(*u*)*z* auf der Inschrift des Bilgä Kagan, das, wie es scheint, Gefolgsmann (-männer), Knecht(e) oder ähnliches bedeutet (s. meine Inscr. de l'Orkhon déchiffrées, S. 178, Note 86); also nicht »da sein Gestirn machtlos geworden war«, sondern »da seine Gefolgsmänner machtlos waren (nämlich seine Gefangennahme zu verhindern, ihn zu befreien) —«.

in der Zeile 4 ist beinahe ganz verschwunden, während mehrere andere zwar etwas verwischt sind, aber sich doch mit Sicherheit erkennen lassen.

Die türkische Schrift nimmt nur die eine Seite des Blattes ein. Die andere Seite enthält einen davon unabhängigen chinesischen Text, der, wie mir Prof. F. W. K. Müller mitteilt, buddhistischen Inhalts ist, und dessen Schrift, nach demselben Gelehrten, nicht besonders sorgfältig ausgeführt noch auch für eine besondere Epoche charakteristisch ist. Es unterliegt keinem Zweifel, dass die chinesische Seite die zuerst beschriebene ist, und dass der türkische Schreiber — was vielfach vorkommt — lediglich die unbeschriebene Rückseite von einem Stück einer zerschnittenen chinesischen Manuskriptrolle benutzt hat, um darauf seine Aufzeichnungen zu machen. Aus dem ganzen Habitus des Schriftstückes sowie auch aus dem Fehlen jeder Spur von Einheftung darf man ferner mit Sicherheit schliessen, dass es nie Teil eines grösseren türkischen Manuskripts gewesen ist. Vielmehr macht es entschieden den Eindruck, einerseits, obgleich inhaltlich unvollendet, doch in seiner Weise komplett zu sein, anderseits ohne bleibenden literarischen Zweck, flüchtig, vielleicht nur als Übung, niedergeschrieben zu sein.

Die grössere obere Hälfte der Seite ist zwar sicher und deutlich, aber etwas ungleichmässig geschrieben, und die Zeilen gehen immer schräger und schräger, von rechts nach links aufwärts steigend. Von Z. 22 an ist der Schrei- 298
ber sorgfältiger geworden; die Hand ist dieselbe, aber die Schrift ist von hier an bedeutend zierlicher und gleichmässiger, obgleich keineswegs so schön und egal wie z. B. in den von von Le Coq veröffentlichten Fragmenten T. M. 342 oder 326. Gegen den Schluss der letzten Zeile bricht der Text unvermittelt ab, da der Raum doch nicht erlaubt, den dort angefangenen Satz zu vollenden. Es

folgen aber dann noch zwei mit grösseren Buchstaben geschriebene Wörter oder Zeichenkomplexe, die keine Fortsetzung des Textes bilden, aber doch in einer gewissen Verbindung mit demselben stehen (s. unten).

Was den Bestand und die Formen der Buchstaben betrifft, stimmt unser Blatt so ziemlich mit den von VON LE COQ veröffentlichten Manuskriptfragmenten. Neben 𐰃 s^{2} [1]) haben wir z. B. auch hier 𐰴 = $š^{2}$ (die übrigen von ihm S. 1059 erwähnten, durch einen Strich gekennzeichneten Modifikationen von Buchstaben kommen hier nicht vor); r^{2} hat die Form 𐰚; *uq*, *oq* ist 𐰆 wie T. M. 327 Z. 2 (VON LE COQ S. 1052 und Taf. IX) usw. Dagegen hat *üq*, wie gewöhnlich auf den Inschriften, hier die Form 𐰇 (vgl. VON LE COQ S. 1050. 1052).

𐰽 (= 𐰾 der Inschriften, eigentlich *š*, daneben aber auch s^{1}) hat hier wie in den übrigen Turfanfragmenten (vgl. VON LE COQ S. 1050. 1054) nur den Wert s^{1} mit alleiniger Ausnahme des ersten Wortes *b(a)šl(a)ndï*, wo es *š* ist. Die Modifikation mit einem übergesetzten Strich, um $š^{1}$ auszudrücken (ebenda S. 1054. 1059), kommt, wie schon erwähnt, auf unserm Blatt nicht vor.

Dagegen finden wir hier für $š^{1}$ eine eigentümliche, bisher nirgends anderswo angetroffene Neubildung 𐰼 (von dem etwas ähnlichen 𐰽 *γ* immer genau geschieden). Obgleich dieses Zeichen nur in Formen des oft wiederkehrenden Wortes 𐰼𐰋𐰔 und dem dunkleren Worte 𐰋𐰼 am Fuss der Seite vorkommt, ist seine Bedeutung doch ganz unzweifelhaft. Das erstgenannte Wort kann dem Zusammenhang gemäss eben nur *taš* gelesen werden, und die Richtigkeit dieser Lesung wird durch die variierende Schreibung mit 𐰴 $š^{2}$: *taš*^{2} Z. 5, *taš*^{2}*ïγ* Z. 22 (vgl. *yaš*^{2}*ïl* Z. 27) weiter bestätigt.

[1]) Mit [1] bezeichne ich, wie in meinen ersten Publikationen und wie VON LE COQ es tut, die Konsonanten, die nur mit hinteren (velaren) Vokalen, mit [2] diejenigen, die nur mit vorderen (palatalen) Vokalen verbunden werden können.

In iranischen Lehnwörtern wird 𐰲 *γ* auch für *χ* gebraucht (*naγïd* Z. 8—9, *m(a)γ* Z. 11 = soghdisch *nāχēd*, *māχ*; *p(a)γ(a)r-* Z. 1, s. unten S. 211 und ANDREAS, Zwei soghdische Excurse, S. 310 f.) und 𐰺 *u*, *o* für *w* (*kiun*[1] Z. 10, d. h. *kiw(a)n* = soghd. *kēwān*, vielleicht auch *urmïzt* Z. 7 für *w(u)rmïzt*, soghd. *wurmazt*).

Zeichen, von welchen wir, meistenteils wohl zufällig, kein Beispiel in unserm Text finden, sind 𐰾 *ld* (*lt*), 𐰽 *nd*, 𐰿 *nč*, wofür hier nur *l* + *t*, *n* + *d* oder *t*, *n* + *č* geschrie- 299
ben wird, ferner 𐰼[1]) und 𐰻 oder 𐰼[2]).

Die Orthographie endlich ist im ganzen sorgfältig, und namentlich wird die Unterscheidung der zwei Konsonantenreihen [1] und [2] (oben S. 204 Note) meistens beobachtet. Von den iranischen Lehnwörtern *kiwan*[1] Z. 10 und *t*[1]*iγ*(?) Z. 11 abgesehen findet sich eine Vermischung der zwei Reihen nur in den oben erwähnten Fällen von *š*[2] statt *š*[1] und in *qïẓïl*[2] Z. 15—16, also, wie oft sonst, wesentlich vor oder nach *ï*.

Über das allgemeine Verhältnis des Turfanalphabetes zu dem der Steininschriften der mehr nördlich und nordöstlich wohnenden Türkstämme in der Mongolei und Süd-

[1]) Dieses Symbol, das ich früher durch *i̯* umschrieb, enthält entschieden ein nasales Element (s. RADLOFF, Alttürk. Inschriften, 2. Folge, S. 28). Meiner Meinung nach ist es eher ein nasaliertes Jod (mit vorhergehendem nasalierten Vokal?), wie im Jakutischen, als ein palatales oder mouilliertes *n*. (Da dieser Laut nur in Verbindung mit hinteren Vokalen vorkommt, wäre die manichäische Transkription in T. II, T. 20 Nr. 10, von LE COQ S. 1050, wohl besser mit *ïy* (für *ay*) als mit *iy* wiederzugeben.)

[2]) Vgl. von LE COQ 1050. 1051. 1059. Ich möchte diese zwei variierenden Symbole für die Silbe *up*, *op* als eine sekundäre, vielleicht nur lokale Differenzierung mit geändertem Lautwert des aus den Inschriften wohlbekannten Zeichens 𐰆 oder 𐰅 *ük*, *ök* erklären. Von dergleichen Vorgängen könnten andere Beispiele genug angeführt werden, worauf ich hier nicht eingehe. Übrigens findet sich in der ursprünglichen Bedeutung *ük* die Form 𐰅 in *tük(ä)di* T. M. 327 Rückseite Z. 4 (von LE COQ S. 1053 und Taf. IX), *išidgülük* T. M. 326 Rückseite Z. 2 (ebenda S. 1058 und Taf. XII). Mit 𐰸 als einfacher Variante des gewöhnlichen 𐰴 *b*[2] können die erwähnten Zeichen für *up* gewiss nicht in Verbindung stehen. Dazu ist auch schon der Unterschied in der Form zu gross.

sibirien, wo das »Runen«alphabet seine eigentliche Blüte hatte, erlaube ich mir noch ein paar Worte beizufügen. Die gleich in die Augen fallenden Unterschiede in den Formen der gemeinsamen Buchstaben beruhen grösstenteils eben nur darauf, dass wir es dort mit einer Lapidarschrift, hier mit einer Buchschrift zu tun haben. Als solche wurde das Alphabet wahrscheinlich erst hier benutzt und weiter entwickelt. Die daraus folgenden Unterschiede zeigen sich hier einerseits in den mehr gerundeten und kursiven Formen der Buchstaben, wie wir es z. B. für s^1 oder r^2 gesehen haben, anderseits in dem von der Feder- (oder Pinsel-?) Führung bedingten wechselnden Druck der Züge: bei senkrecht gehenden Bewegungen der Hand werden die Züge dicker (bisweilen, wie in T. M. 342, von Le Coqs Taf. X und XI, sogar in über-
300 aus hohem Grad), während die seitwärts gehenden ganz dünn und fein sind. Die Grundlage selbst ist aber ganz dasselbe Alphabet, das wir auf den Steininschriften finden, und zwar so, wie es in seiner Normalform vorliegt, ohne solche Abweichungen oder Neuerungen, wie sie sonst nur gewissen Gegenden angehören, und statt deren hier zum Teil, wie wir gesehen haben, eigentümliche Neubildungen auftreten.

Wann und auf welchem Wege das »Runen«alphabet nach Ostturkistan gekommen ist, ist daher im Augenblicke noch eine offene Frage.

Dagegen möchte ich auf eine spezielle Erscheinung aufmerksam machen, die, wie ich glaube, nicht ohne Interesse ist. Es betrifft dies die nur in kleineren Bruchstücken bewahrte, in türkischer, genauer »uigurischer« Sprache abgefasste »Runen«inschrift auf dem einstmals grossartigen, jetzt leider äusserst verstümmelten dreisprachigen uigurischen Denkmal in Kara-Balgassun, dem spätesten datierbaren mit dieser Schriftart, das wir überhaupt

kennen[1]). Die zierlichen, mehr oder weniger gerundeten Formen der Buchstaben dieser Inschrift weichen in ihrem ganzen Charakter von denen aller anderen ab und setzen entschieden eine Entwicklung zur Buchschrift voraus. Und was mehr ist, nur im Turfanalphabet lassen sich — bis jetzt wenigstens — genau entsprechende Formen nachweisen. So finden wir z. B. in der Inschrift von Kara-Balgassun *t*[1] (sonst ,), *b*[2] (vgl. S. 205 Note 2), das nasalierte Jod (oben S. 205 Note 1 und von Le Coq S. 1052), *g* (sonst), *z* (aber *n*[2]), *k* usw. (doch z. B. *r*[2], *š*, *s*[1]). Fügen wir nun dazu den von F. W. K. Müller[2]) gelieferten Nachweis, dass die Sprache der in sogenannter uigurischer Schrift abgefassten Inschrift dieses Denkmals nicht türkisch, sondern »soghdisch, die Umgangssprache der iranischen Manichäer Mittelasiens« ist, wird es höchst wahrscheinlich, dass wir nicht nur in dieser, sondern auch in der im »Runen«alphabet geschriebenen türkischen Inschrift einen direkten Ausschlag der von südlicheren Gegenden Mittelasiens, und zwar wohl eben nur dem jetzigen Ostturkistan, ausgegangenen manichäischen Missionstätigkeit unter den Norduiguren sehen müssen[3]). Anderseits betrachte ich es nicht als unwahr- 301

[1]) Radloff, Atlas der Alterthümer der Mongolèi, Taf. XXXV (vgl. derselbe, Alttürkische Inschriften der Mongolei, S. 291 ff.). Inscriptions de l'Orkhon recueillies par l'expédition finnoise, Helsingfors 1892, S. 24 f., Tab. 46—52. G. Schlegel, Die chinesische Inschrift auf dem uigurischen Denkmal in Kara Balgassun, ebenda 1896. Das Denkmal ist zu Ehren des uigurischen Kagan (*uyγur q*[*aγan*]) errichtet, der 825 bis 832 [oder 808 bis 821] regierte. Vgl. Fragment 4 Inscriptions de l'Orkhon = Radloff *c*, Z. 4: *biz uy*[*γur*] »wir Uiguren« (*uy* , nicht *un* , ist unzweifelhaft zu lesen).

[2]) Ein iranisches Sprachdenkmal aus der nördlichen Mongolei, Sitzungsber. d. Berl. Akad. d. Wiss. 1909, S. 726 ff.

[3]) G. Schlegel hat, a. a. O. S. XII, verschiedene Stellen der türkischen Inschrift angeführt, die in Übereinstimmung mit der chinesischen von der Einführung einer neuen Lehre reden. Zu den Beweisen dafür, dass dies nicht, wie Schlegel meinte, der Nestorianismus war, sondern der Manichäismus (Devéria, Marquart, F. W. K. Müller), füge ich noch den hinzu, dass im Fragment Inscriptions de l'Orkhon 3 Z. 4 = Radloff *b*, Z. 3 (4) unzweifelhaft *nuγoš*[*ak*] zu lesen ist = gewöhnlich *niγošak* »Hörer, Manichäer« [»Auditores«]. (Ein anderes Indizium für dasselbe gibt jetzt Bang in WZKM. XXIII, S. 417.)

scheinlich, dass es eben dieselbe Tätigkeit ist, die etwa um die Mitte des 8. Jahrhunderts, durch Vermittelung oder Übersiedelung türkischer (uigurischer) Proselyten aus dem Norden, zuerst den Anstoss zu der eigenartigen Verwendung und Entwickelung des »Runen«alphabets in Ostturkistan gegeben hat, wo es in dieser Form, wie es scheint, erst in der letzten manichäischen Periode auftritt und immer in viel beschränkterem Gebrauch blieb als die verschiedenen kursiven Ableger der semitischen Schrift. Von einer älteren Verwendung des Alphabets auf Steininschriften ist jedenfalls bis jetzt keine Spur in dieser Gegend entdeckt. Die geographisch am nächsten gelegenen Denkmäler dieser Art (aus dem Talastale) und ebenso die in den Höhlen von Jar-choto eingeritzten Inschriften[1]) gehören einer andern Gruppe derselben Schriftgattung an, die gewiss nicht den unmittelbaren Ausgangspunkt des Turfanalphabets bilden kann.

Nach dieser Digression kehre ich zu unserem Blatt zurück. Was die Zeit, der es angehört, betrifft, möchte ich es nicht früher als um die Mitte des 8. Jahrhunderts setzen, vielleicht gar um rund 800. Dass es aus manichäischen Kreisen herstammt, ist aus der ganzen Sachlage ersichtlich und wird zudem durch die nicht wenigen iranischen (soghdischen) Lehnwörter bestätigt.

Der Inhalt ist ein Stück mystisch-magischer Mineralogie von ähnlicher Art wie verwandte Erzeugnisse des europäischen Mittelalters. Da der Gegenstand mir persönlich fern liegt, ist es nur sehr wenig, was ich zur Aufklärung desselben habe beitragen können. Alle weiteren Einzelheiten und besonders die Bestimmung der Quellen oder Kulturströmungen, auf denen diese Aufzeichnungen fussen mögen, muss ich anderen überlassen, die auf diesem Gebiete kundiger sind als ich.

[1]) RADLOFF in Nachrichten über die Expedition nach Turfan, I, St. Petersburg 1899, S. 80 ff.

Ich gebe jetzt die Transkription des Textes (vgl. Taf. I) mit beigefügter Interlinearübersetzung wie in den bisherigen Publikationen der Turfanhandschriften. In der Umschreibung behalte ich ebenfalls die von F. W. K. Müller und A. von Le Coq benutzte Lautbezeichnung bei. Die kleinen Zahlen [1] und [2] halte ich es für überflüssig da beizufügen, wo die Vokale des Wortes genügende Auskunft geben. Ich tue es nur, wo die ausdrückliche Angabe davon aus irgendeinem Grunde von Bedeutung sein kann.

1 *b(a)šl(a)ndï*[1] : *yiti* : *p(a)γ(a)rl(ï?)nï-* 302
Es beginnen die der sieben Planeten

2 *ń* : *ymä* : ≺ : *türlüg* : *mun-*
und zugleich der 5 verschiedenen

3 *čuquń* : *tašl(a)rïń* : *(ä)rdämi*
Juwelen und Steine Tugenden

4 *b(ä)lgülü[g]* : *s(a)bl(a)r* : :
kennzeichnenden Worte.

5 *ymä* : *kök* : *yürüń* : *taš*[2] : *t*[2]*-*
Der blaue klare Stein ist von

6 *ir*[2] : *tüzlüg* : *ol* : : *in*[2]*t*[2]*iz*
des Merkur Natur, der ?

7 *yürüń* : *taš* : *urmïzt*[2]) : *tü-*
klare Stein ist von des Jupiter Na-

8 *zlüg* : *ol* : : *s(a)rïγ* : *taš* : *na-*
tur, der gelbe Stein von der Ve-

9 *γïd*[2]) : *tüzlüg* : *ol* : : *q(a)ra*
nus Natur, der schwarze

10 *taš* : *kiw(a)n*[1 2]) : *tüzlüg* : *ol* : :
Stein von des Saturn Natur,

[1]) Über das *š* s. S. 204.
[2]) Vgl. S. 204.

11 *t²iγ : taš : m(a)γ*[1] *: tüzlüg : ol*
der hellglänzende (?) Stein von des Mondes Natur.

12 *: : ymä : qamuγ : taš-*
Ferner haben alle Steine

13 *l(a)rïṅ : käntü : käntü : (ä)rdä-*
jeder von seinen besonderen Tugen-

14 *mi : b(ä)lgüsi : b(a)r : : ymä : q(a)lt-*
den ihre Anzeichen. Wenn

15 *ï : yürüṅ : taš(ï)γ : (a)ls(a)r : qïzï-*
man den klaren Stein nimmt, und rotes,

16 *l² : sïγ : sub : yön(ä?)s(ä)r : ol taš-*
trübes (?) »Wasser« hervortritt, und man diesen

17 *ïγ : özi : üzä : tutsar : q-*
Stein auf (bei) sich trägt, wird man allen

18 *opqa : utγ(a)y : ymä : nä : iš : y-*
gegenüber siegen; ebenso, welche Arbeit auch

19 *²(a)rlïγ : y(a)rlïqas(a)r : qop[da]*
ein Befehl (ihm) auferlegt, überall wird

20 *: išï : yorïq : bolγ(a)y : : [yür-]*
seine Arbeit gelingen. Wenn, indem man

303 21 *üṅ : tašïγ : (a)lïp : kök : y²[ürü-]*
den klaren Stein nimmt, blaues [klares]

22 *ṅ : sub : yön(ä?)s(ä)r : : ol : taš²ïγ*
»Wasser« hervortritt, und man diesen Stein

23 *özintä : tuts(a)r : : y(a)t : ki-*
bei sich trägt, wird ein fremder Mann

24 *ši : adartu : umaz : učïṅ-*
nicht gefährden können; sein Ziel

25 *a : b²(ä)g²d²(ä)mäkä : tägir : ym-*
und das Paradies (?) erreicht man. Ferner

[1]) Vgl. S. 204.

26 *ä* : *ol-oq* : *tašïn* : *subï* : *y-*
wenn desselben Steines »Wasser«

27 *aš²ïl* : *bols(a)r* : *k(ä)m* : *özin-*
grün wird, wer (ihn dann) bei

28 *tä* : *tuts(a)r* : *aγuluγ* : *qu-*
sich trägt, (den) werden giftige Wür-

29 *rt* : *qoṅuz* : *ad(a)rtu* : *uma-*
mer und Insekten nicht gefährden können.

30 *z* : *q(a)ra* : *tašïn* : taš
Des schwarzen Steines Stein(e?)

31 šṅ

Z. 1. *p(a)γ(a)rl(ï?)-* muss dem Zusammenhange nach »Planeten« bedeuten und ist, wie mich Hr. Prof. F. C. Andreas gütig belehrt, dem soghdischen *paχar*, Plur. *paχart*, Casus obl. *paχartē* (> *-rδ* > *-rl*) entlehnt. Über das Nähere siehe seine [der ersten Ausgabe] dieser Abhandlung sich anschliessenden »Zwei soghdische Exkurse«[1]).

Z. 2. 𐽆 ist kein «Runen«zeichen, sondern ein Hē 𐡄, hier nach seinem semitischen Zahlwert = 5 gebraucht. Es werden im folgenden gerade fünf Farben von Steinen erwähnt.

Z. 3. *munčuq*, vgl. dschagat. بونجوق *bunǧuq*, مونجوق *munǧuq* »Glaskoralle« (Vambéry), osttürk. مونجاق *munǧaq* »a coloured bead« (R. B. Shaw), osm. بونجق *bunǧuq* »petits grains de verre, boules de verre; perles fausses portées en guise d'ornements« (Barbier de Meynard). Hier muss es doch von echten Schmucksteinen gebraucht

[1]) [Der Verfasser führt hier den Beweis dafür, »dass *rt* im Mittelsoghdischen der graphische Ausdruck für *rl* war, und dass daher das *paγarl* unseres türkischen Textes die wirkliche Aussprache des historisch geschriebenen mittelsoghdischen *paχart* wiedergibt in schönster Übereinstimmung mit den phonetischen Schreibungen der manichäischen Texte« (S. 312).]

sein. Ich habe es der Kürze wegen »Juwel« übersetzt (vgl. Sanskrit *maṇi*)[2]).

304 Z. 5 ff. *yürüń*, *yörüń* [F. W. K. Müller, Uigurica II, S. 44[37], 59(11)[1.3], 60(21)[5]; Klaproth, Sprache und Schrift der Uiguren, 1822, S. 24: »*yurung* weiss, hell«] = gewöhnl. *örüń* »hell, klar« (vgl. *yön-* Z. 16?). Es scheint, dass *yürüń taš* (vgl. Z. 15. 20—21) hier in der Bedeutung von Edelstein oder wenigstens einer bestimmten Gruppe von solchen (dem Korundgeschlecht?) gebraucht wird, etwa wie arab. *yâqût* (ὑάκινθος; rot = Rubin, blau = Saphir, gelb = Topas usw., s. Clément-Mullet, Essai sur la minéralogie arabe, Journ. Asiat. 6. série XI, 1868, S. 32; Manuel de la cosmographie du moyen-âge, traduit par F. Mehren, Copenhague 1874, S. 68 ff.) oder das gleichbedeutende chines. *pao-shih* (F. de Mély, Les lapidaires de l'antiquité et du moyen-âge, I, Les lapid. chinois, Paris 1896, S. LXI. 58). Um solche Steine scheint es sich jedenfalls hier handeln zu müssen.

Die hier vorkommenden Planetennamen sind die soghdischen (s. F. W. K. Müller, Die »persischen« Kalenderausdrücke im chines. Tripiṭaka, Sitzungsber. d. Berl. Akad. d. Wiss. 1907, S. 458 ff.). Über die Anschauungen vom Verhältnis der verschiedenen Farben, besonders der der Edelsteine, zu den Planeten, vgl. z. B. Berthelot, Collection des anciens alchimistes grecs, Introduction, Paris 1888, S. 73 ff., 269; A. Bouché-Leclercq, L'astrologie grecque, Paris 1899, S. 311 ff.; Mehren, Manuel de la

[1]) Dass diese Bedeutung noch im heutigen Turfaner Vulgärdialekt fortlebt, geht aus einem mir nachträglich von Hrn. von Le Coq gütigst mitgeteilten Vers eines Liedes auf die Mädchen der Nachbarorte hervor: *sū-dïn čïqqan mőnčaχ dắk tóyoqlúq-nïng qïzlärï* »Wie Juwelen aus dem Wasser (des Toyoqbaches) auftauchend: so sind die Töchter der Leute von Toyoq«. Für falsche Perlen, falsche Rangknöpfe auf chinesischen Beamtenmützen und andere falsche Juwelen sagt man nach Hrn. von Le Coq *ēšäk mōnčaγï* »Eselsjuwelen« [vgl. R. B. Shaw, Vocabulary of the Language of Eastern Turkistán, S. 35: »ايشاك مونجاق *eshak-munjáq* common glass beads (lit. »donkey beads«, i. e. second rate ones)«.]

cosmographie S. 71: »On dit que les couleurs de l'hyacinthe varient d'après celles des étoiles qui, selon les opinions des Sabéens, dominent leurs gisements; ainsi la couleur noire appartient à Saturne, la rouge à Mars, la verte à Jupiter, la jaune au Soleil, la bleue à Venus, la diaprée à Mercure, la blanche à la Lune«. Anders wieder bei den Indern, vgl. L. Finot, Les lapidaires indiens (Bibl. de l'École des hautes études CXI), Paris 1896, S. 133. 175. Vgl. Mély, Lapidaires II, Les lapid. grecs, 1898, S. 25 (ὀψιανός, Saturn gehörend), S. 164. 177 (λίθος κοράλιος und ἀχάτης, Merkur gehörend).

Z. 6. Das Wort *intiz* ist mir weder aus den türkischen noch aus den Nachbarsprachen bekannt. Als dem Jupiter gehörend würde man vielleicht zunächst an einen Stein grüner Farbe denken (vgl. oben).

Z. 11. *t²iγ* ist wahrscheinlich ein iranisches Lehnwort. Ist es = neupers. تیغ *tēγ* »omnis res acuta, gladius« usw.? Vullers, Lex. persico-lat. I, S. 492 gibt auch die Bedeutung »splendor, lux solis, lunae, ignis, simil.«. Wenn man voraussetzen darf — was allerdings zweifelhaft ist —, dass diese Bedeutung hinlänglich alt und verbreitet ist, um hier vorliegen zu können[1]), würde sie vortrefflich passen; überall ist es die weisse, hellglänzende Farbe, die mit dem Mond in Verbindung gesetzt wird. Der wenigstens scheinbar adjektivische Gebrauch könnte dann vielleicht 305
auf Nachahmung einer iranischen Zusammensetzung beruhen, aber auch speziell türkisch sein, da abstrakte Substantive und Adjektive hier vielfach ineinander übergreifen. Oder entspricht *t²iγ* einem, allerdings unbekannten, iranischen **tīχ*?

Z. 16. *sïγ*, sonst »seicht«, scheint hier eher »trübe« zu bedeuten, im Gegensatz zu *y[ürü]ṅ* Z. 21—22. [Oder ge-

[1]) Vgl. doch Sanskrit *tejas* »Schärfe; Spitze der Flamme usw., Glanz, Licht«, *tigma* »scharf; auch von Strahlen, Flammen, Glanz usw.«

hört es mit dem voraufgehenden Wort *qïzïl* zusammen zu einem Wort *qïzïlsïγ* mit der Bedeutung »rötlich«?] — Ist *yön-* hier und Z. 22 = *ön-* »wachsen, hervorspriessen«, vgl. *yürüń* Z. 5 und anderseits die geänderte Wendung Z. 26—27? Oder ist *yön(ä)s(ä)r* zu lesen, von *yönä-* »vorwärtsgehen, aufbrechen« (Radloff, Wörterb. III, Sp. 448, vgl. uig. *yönäl-* »aufbrechen, erscheinen« ebd.), osttürk. جوناماك *ğünämäk* »to start, to depart« (R. B. Shaw)? — *Sub* »Wasser« ist hier gewiss nicht materiell zu verstehen, sondern bedeutet, mit pers. آب *āb* stimmend, nur »Schein, Glanz«. Ebenso z. B. osm. *älmasïñ suyu* »Glanz des Diamanten« (vgl. »Diamant vom reinsten Wasser«), *inğünüñ suyu* »perle de belle eau«.

Z. 19. Vor der Zeile steht ein apostrophartiges Zeichen ؍, dessen Bedeutung mir dunkel ist.

Z. 20. *yorïq* »gehörig, wohlgelungen, erfolgreich« (vgl. Kutadgu Bilig 83, 14: *yorïq bolsa*; 71, 9: *yorïq* [nicht *yoruq*] *tut*, u. a. St.); wohl zu unterscheiden von *yorïγ* »Wandel«.

Z. 25. *b(ä)gd(ä)mä* ist kein echt türkisches Wort, sondern unzweifelhaft dem Iranischen (Soghdischen) entlehnt. Da es nicht, wie das parallele *učïña*, mit Pronominalsuffix versehen ist, muss es irgendein nicht nur auf die einzelne Person sich beziehendes, sondern allgemein zu erzielendes, absolutes Gut bezeichnen. Mit Zustimmung von Hrn. F. C. Andreas habe ich ein soghdisches **baγ(a)dam(a?)* »Gottes Haus, Wohnung« vermutet und danach »Paradies(?)« übersetzt. Vielleicht hätte man türkisch eher **b(a)γd(a)ma* mit *a*, nicht *ä*, erwarten können, vgl. *b¹(a)γ* T. M. 327 Vorders. 28 (von Le Coq, S. 1053)? Der letzte Teil des Wortes könnte übrigens auch an *tängridäm* (F. W. K. Müller, Uigurica, S. 9. 10) erinnern.

Z. 30. Die Subscriptio, mit grösseren Buchstaben geschrieben, *taš* »Stein«, ist wohl als eine Art Inhaltsangabe der Seite aufzufassen.

Schwieriger ist das unten stehende *šṅ*. Möglicherweise ist es nur eine kalligraphische Wiederholung der Schlusssilbe des letzten Wortes *tašïṅ* mit Weglassung des Vokals. Ansprechender ist es doch, hierin eine dem neupers. سنك *säng* »Stein« entsprechende iranische Dialektform *šang*, *šäng* zu sehen. Über die Wahrscheinlichkeit dieser Erklärung und das Vorkommen von dialektischem *š* statt sonstigem gemeiniranischen *s* siehe F. C. Andreas, Zwei soghdische Excurse, S. 312—14[1]).

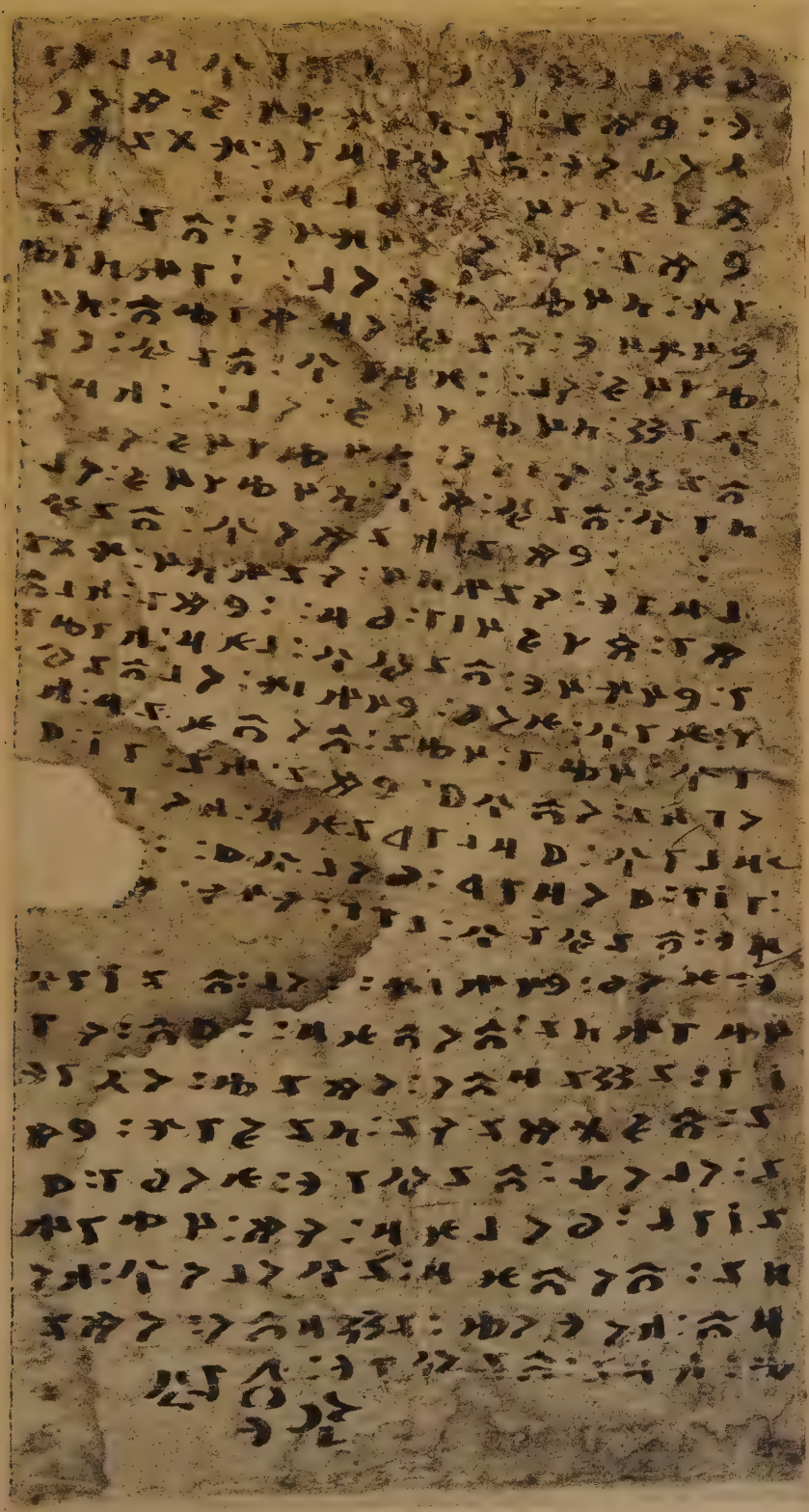
[1]) [»Es ist das westiranische *säng*, das im Munde irgendeines ostiranischen Stammes zu *šäng* geworden war. In dieser Form haben es die Türken gehört und in ihrer Schrift wiedergegeben«.]

306

WÖRTERVERZEICHNIS

(Die Zahlen bezeichnen die Zeilen; fetter Druck, dass das Wort besonders besprochen ist.)

aγuluγ 28
adartu 24
ad(a)rtu 29
(a)lïp 21
(a)ls(a)r 15
(ä)rdämi 3. 13/14
intiz **6**
iš 18
iši 20
oq 26
učïńa 24/25
utγ(a)y 18
umaz 24. 29/30
urmïzt 7
ol passim
üzä 17
özi 17
özintä 23. 27/28
qamuγ 12
q(a)ra 9. 30
q(a)ltï 14/15
*qïzïl*² 15/16
qońuz 29
qop[da] 19
qopqa 17/18
qurt 28/29
käntü 13
k(ä)m 27
*kiw(a)n*¹ 10
kiši 23/24
kök 5. 21
taš pass.
*taš*² 5
tašïγ 16/17. 21
taš(ï)γ 15
*taš*²*ïγ* 22
tašïń 26. 30
tašl(a)rïń 3. 12/13
tägir 25
*t*²*iγ* **11**
tir 5/6
tutsar 17
tuts(a)r 23. 28
türlüg 2
tüzlüg 6. 7/8. 9. 10. 11
p(a)γ(a)rl(ï?)nïń **1/2**
b(a)r 14
b(a)šlandï 1
b(ä)gd(ä)mäkä **25**
b(ä)lgülüg 4
b(ä)lgüsi 14
bolγ(a)y 20
bols(a)r 27
naγïd 8/9
nä 18
m(a)γ 11
munčuquń **2/3**
y(a)t 23
y(a)rlïqas(a)r 19
y(a)rlïγ 18/19
*yaš*²*ïl* 26/27
y(ä)mä 2. 5. 12. 14. 18. 25/26
yiti 1
yorïq **20**
yön(ä?)s(ä)r **16**. 22
yürüń **5**. 7. 15. [20/21. 21/22]
s(a)bl(a)r 4
s(a)rïγ 8
sïγ **16**
sub **16**. 22
subï 26
š(a?)ń **31**
2



Ein Blatt in türkischer »Runen«schrift aus Turfan.

DR. M. A. STEIN'S MANUSCRIPTS IN TURKISH »RUNIC« SCRIPT FROM MIRAN AND TUN-HUANG[1])

WITH PLATES II—IV

In the highly valuable collection of MSS. which Dr. M. A. [now Sir Aurel] Stein brought home from his remarkable expedition to East Turkestan[2]), some are found written in the »runic« script we know from inscriptions in Mongolia and Siberia, and of which the recent investigations in Turfan and the adjacent localities also have brought interesting specimens to light. Dr. Stein has done me the honour to request me to publish the MSS. in this kind of script found by him, and it has been a pleasure to me to do so in this preliminary paper, trusting that in a later, final paper I shall succeed in clearing up several of the mysteries and doubts which I have been obliged to leave unsolved here. It has been of great assistance to me that owing to Dr. Stein's kindness I have been able to make use of the two original MSS., here designated I and II, in one of our public libraries in Copenhagen.

[1]) [*Journal of the Royal Asiatic Society*, January 1912, p. 181—227. — My respectful acknowledgements are due to the Council of the Royal Asiatic Society who most generously placed at my disposal the original plates for reproduction in the present reprint.]

[2]) M. Aurel Stein, »*Explorations in Central Asia*, 1906—8«, in *Geographical Journal* for July and September, 1909 (»Reprint«).

In the transcription, wherever I have thought necessary, I have — as in my first paper, »Déchiffrement des inscriptions de l'Orkhon et de l'Iénisséi, Notice préliminaire« (Bull. de l'Acad. R. des sciences et des lettres de Danemark, 1893) — designated such consonants as are used only in connexion with back and mixed vowels by a small figure [1], and those which are connected only with front vowels by a small [2]. The signs used to separate the words I have designated everywhere by colons (:). Characters, especially vowels, which are not expressed in
182 the original script but must be understood, I have placed in ( ). Lacunæ I have indicated by [ ], and the approximate number of missing characters by dots[1]).

MS. I

M.I. xxxii, 006. (Plate II.)

This MS. was found in the ruins of Fort Miran, in Dr. Stein's words, »a stronghold intended to guard the direct route from the southern oases of the Tarim basin to Tunhuang«, on what »must have been a main line of communication into China from the last centuries B.C. onwards«[2]). It consists of three pieces.

The first of these pieces, which Dr. Stein has marked *a*, is an almost entirely preserved sheet, $12^1/_2$ to 13 inches (32 to 33 cm.) high and about $10^1/_2$ inches (26 cm.) broad. It is written only on one side.

The second piece, *b*, is a fragment which constitutes the lower half of an exactly similar sheet written on both sides (»*b* recto« and »*b* verso«). This, in addition to its being a fragment only, is also far from being in so good

[1]) [In the transcription I have made the following alterations: — Instead of the *ï* of the original edition I use *j*, and instead of *ń*, *ŋ*. I have, however, retained *y* corresponding to what I have elsewhere designated by *j*, and *ñ* = *j̃*. Cp. above, p. 201 n. 1.]

[2]) Stein, loc. cit., pp. 29 seqq.

a state of preservation as *a*. It appears at one time to have been exposed to damp for a considerable period. This has firstly resulted in the characters becoming more or less effaced in several places; upon the reverse side (»*b* verso«) to such an extent that is has not been possible to obtain a photograph of this side. But while damp, the sheet must moreover have been subject to a great pressure or tension which has produced several ruptures, a considerable one slightly above the centre, in particular, and some smaller ones, while the upper part of the paper has become highly distorted. After having become dry and rigid again the lines in this part are very much displaced and undulating, which in connexion with the partial effacement of the writing renders the reading extremely difficult.

The third fragment, *c*, consists of the upper, obliquely 183
torn off part of a sheet, undoubtedly not the same as the one to which fragment *b* has belonged; partly because *c*'s paper is apparently somewhat wider than that of *b*, and partly because the sheet, if it contained both *c* and *b*, would be considerably longer than the sheet *a*.

The paper in all three fragments is homogeneous. It is a very coarse, brown, hand-made paper, bearing distinct traces of having been beaten out upon a board. I have had a quite small piece of it analysed in V. Stein's Analytical-Chemical Laboratory in Copenhagen. Unfortunately the piece was so small — I did not venture to take a larger piece — that it was not possible to arrive at a definite conclusion as regards the amount of glue or starch contained in it; it must at any rate have been inconsiderable, and probably irregularly distributed, which is also in accordance with the fact that the writing in many places strikes distinctly through the paper. The analysis of the paper proved that »the sample consisted

of highly flossy fibres which must be explained as pertaining to hemp and perhaps also to flax; moreover, the presence of a single hair of hemp has been detected. A small quantity of fragments (epidermis and bast-cells) of grasses has also been found, the presence of which can scarcely be interpreted as originating from an intentional admixture, but must be owing to an accidental contamination«[1]).

The writing is large and distinct — so far as it is not effaced. The instrument used for writing was a brush, and not a reed-pen. With a pointed instrument »blind« lines have been drawn with an intermediate space of about $^{9}/_{16}$ of an inch (14—15 mm.), and from these lines the characters depend. Their forms resemble nearly those
184 in other MSS. from Turkestan written in this kind of characters[2]). It may be noted that the sign for *iq* has the form ᛩ, also frequently used elsewhere, with the angle turned towards the left and not reversely, as is partly the case in the Turfan MSS.[3]). Before this character it is quite usual to insert a, strictly speaking, superfluous *i*, as *u* (*o*) before the sign ᛁ *uq* (*oq*). It is, perhaps, by chance that the signs for *ld* (*lt*) and *nd* (*nt*) are absent, whereas ᛝ *nč* occurs. Nor does the sign for the syllable *up*[4]) which is characteristic of these regions occur. No distinction is made between the sounds *s* and *š*. Two signs are used to designate both of them: the one in connexion with back (and mixed) vowels, ᛋ *s*[1], and the other with front vowels, ᛁ *s*[2]. Consequently, none of the modifications or

[1]) As to paper from East Turkestan cf. J. Wiesner, *»Ein neuer Beitrag zur Geschichte des Papiers«* (*Sitzungsber. der kais. Akad. der Wiss., Wien, Philos.-hist. Kl.*, cxlviii, 1904).

[2]) See especially A. v. Le Coq, *»Köktürkisches aus Turfan«* (*Sitzungbser. Kgl Preuss. Akad. Wiss.*, 1909, pp. 1047 seqq.), and V. Thomsen, *»Ein Blatt in türkischer »Runen«schrift aus Turfan«* (ibid., 1910, pp. 296 seqq. [here pp. 201 seqq.]).

[3]) Cf. v. Le Coq, loc. cit., pp. 1050, 1052.

[4]) Cf. v. Le Coq, loc. cit., pp. 1050 seqq.; Thomsen, loc. cit., p. 299 [here p. 205].

new formations met with in certain Turfan MSS., as also, though differently, in inscriptions, occur to distinguish *s* from *š*[1]). The sign : is used to separate the words. Lastly, some designations of numerals occur: a relatively short and thick stroke, sometimes placed in the lower half of the line, and sometimes in the upper half of it, = 1, and two such strokes = 2.

As regards the contents, we here have the fragments of a register or lists of persons who may be presumed to have been either in the act of leaving the fort after having stayed there, or of having only passed by it in the one or the other direction and to whom a kind of passport had been granted or assistance given for their further journey. That the traffic was fairly brisk is proved by the fact that fragment *a*, at least, though it only deals with a single day, yet comprises a somewhat considerable number of names. It is natural that military persons appear to be mostly mentioned, and the pos- 185
sibly turbulent conditions then existing may be an additional reason. This careful registration is in itself of no slight interest as regards the history of civilization. Linguistically, special interest attaches to the store of personal names here contained. Several of them are known from elsewhere, especially from the Old-Turkish inscriptions from Mongolia and Siberia; but, in addition to this, many new contributions are added to our knowledge of the Old-Turkish manner of naming[2]).

Now, there remains to be discussed the question regarding the age of the manuscript. The only direct indication of time contained in the manuscript itself is the date which occurs in the beginning of *a*: »The fourth month, the twenty-ninth«. But we get no information at

[1]) Cf. v. Le Coq, loc. cit., pp. 1054, 1059; Thomsen, loc. cit., p. 298 [here p. 204].
[2]) Cf. also Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, Leiden, 1894, pp. 25 seqq.

all regarding the year. It is evident, however, that it is written by a Turkish clerk who held an appointment at a Turkish or essentially Turkish garrison, and among other things it is unquestionable by reason of several Chinese titles (and names?), such as *Sangun, Chigshi*, etc., that the fort and the country have been under Chinese rule. On the other hand, there appears to be no trace whatever of Tibetan in the MS. From this we may be justified in concluding that it is older than the time when the Tibetans, in the eighth century, established themselves here, remaining as late as the ninth century, when the fort was completely ruined[1]). Consequently, the MS. undoubtedly cannot be later than the middle of the eighth century A.D.; if anything, it is perhaps of somewhat earlier date, and the form of the letters as well as the texture of the paper corresponds fairly well with this supposition.

I shall now give the text with the translation.

a

186 1. *Törtinč*[2]) *: (a)y : tooquz : otuzqa*
2. *un(a)γ(a)n čur : y(a)rïïqï : ur(u)ŋu : tudu*
3. *n : čigši : kä : y(a)rl(ï)γ : boltï :*
4. *(a)l(a)nï : ičiräki : y(a)rïïqï : čik :*
5. *bilgä : čigšikä : y(a)rl(ï)γ : boltï :*
6. *otqa : könmiš : qïl[ï]č : özikä :*
7. *y(a)rl(ï)γ : boltï : külüg : ur(u)ŋu*
8. *qa : bir : y(a)rl(ï)γ : boltï : küpä :*
y(a)rïïq[3])
9. *y(a)rïïq : üčün : bir : y(a)rïïq : y(a)r*
10. *l(ï)γ : boltï : (a)l(a)nï : ičräki : südä*
11. *k(ä)lürmiš : üč : y(a)rïïq : da : ügäkä*

[1]) M. A. Stein, loc. cit., p. 30.
[2]) An ö which was first written has run and has been blackened over, after which a new ö was written.
[3]) Written thus between the lines; to be inserted in l. 8 after *bir*.

12. *: bir : y(a)rl(ï)γ : boltï : k(ä)dim : ur(u)ŋu*
13. *qa : ı : (ä)d[č]ü*[1] *s(a)ŋun : tiräkä : ı :*
14. *suγču : b(a)lïïq : da : kirmiš : y(a)rï*
15. *ïq : da : b(a)yïr*[2]*qular : qa : (a)ltï : y(a)rïïq :*
16. *tiginkä : ı : b(a)rs q(a)n s(a)ŋunqa : ı :*
17. *qutuz : ur(u)ŋu : qa : ı : kül : čigši : i |||*[2]
18. *nisiŋä : ı : s(a)r(ï)γčïrqa : ı : k(ä)nsig : q* [sic]
19. *a : ı : t(ä)ŋlig (a)pa : qa : ı : qutluγ : qa : ı :*
20. *süčürkä : ı : ur(u)ŋu : s(a)ŋun : qa : ı :*
21. *b(ä)čä (a)pa : ičräk : ikä : bir : y(a)rïïq : yo*
22. *suuq : birlä :*

b recto

[— — — — — — — —]

1. *ïn*[2]*al*[1] *: ur(u)ŋu : y(a)rïïqï : [.]mas : q[a :]*
2. *y(a)rl(ï)γ : boltï : yurta : (a)t : üčon* [sic[3])]
3. *k(ä)lmiš : y(a)rïq : y(a)γmïš : tutuuq* 187
4. *qa : y(a)rl(ï)γ : boltï : bindir :*
5. *kä : y(a)r[ïq : y](a)rl(ï)γ : boltï :*
6. *yolta : (a)t : kögürm(i)š : (ä)rkä : ı : y*
7. *(a)rïq : y(a)rl(ï)γ : boltï : külüg : s(a)ŋ*
8. *un : qa : ı : yos*[2]*uuq : y(a)rl(ï)γ : boltï*
9. *küräbir : ur(u)ŋu : s(a)ŋunqa : ı :*
10. *qïlïč : ı : b(a)rduuq : y(a)rl(ï)γ : bolt*
11. *ï : qoču : b(a)lïïq : da : k(ä)lmiš : qïl*
12. *ïč : küč : q[(a)r]a : qa : y(a)rl(ï)γ : boltï :*

b verso

1. *[. . . . . .] : ı : ki [. . .]*
2. *qdï y*[2]*ul[uq* or *a] : ur(u)ŋu : y(a)r[. .]*

[1]) The missing character has run; it resembles *č* if anything, not *g*.

[2]) At the end of the line, after *i*, there is no character, but either a blot of ink or a character (*n*[2]?) which had been commenced and then effaced.

[3]) Or clerical error for *üčün*?

3. [.] *y*[1]*ir*[2]*u*[. . . .]*kä ur*(*u*)*ŋu : qa : y*(*a*)*r*[*l*(*i*)*γ*]
4. *bolti : lač*[. .] *b*(*a*)*yluuq : čq*(or *a*)*s*[2] [*y*(*a*)*r*]
5. *iiqi : b*(*a*)*rs : ur*(*u*)*ŋu : qa : y*(*a*)*rl*(*i*)*γ : bo*
6. *lti : .*]*r*[2]*kin*[2][:]*s*(*a*)*ŋun : t*[2]*ir*[2][. . .]
7. *y*(*a*)*riiqin*[2] *: in*[2]*al*[1] *: u*[*r*](*u*)*ŋuqa : y*[(*a*)*r*]
8. *l*(*i*)*γ : bolti :*
9. *ut s*(*a*)*ŋun : y*(*a*)*riiqin : qiy*(*a*)*γ*(*a*)*n : ur*
10. (*u*)*ŋu : qa : b*(*ä*)*rdi*

c

1. *bučurqa : y*(*a*)*riiq :*
2. *bir : ügäkä : bir : y*(*a*)*riiq : b*(*a*)*rdi :*
3. *tüzmiš : kä : I : y*(*a*)*riiq : qiy*(*a*)*γ*(*a*)*n : qa : bi*[*r*]
4. *y*(*a*)*riiq : qulapa : ur*(*u*)*ŋuqa : I : y*(*a*)*ri*[*iq . . ?*]
5. *qoñči : l*[2](*ä*)*r*[2]*kä* [sic!] *: II : y*(*a*)*riiq : t*(*a*)*y ü*[*gäkä*?]
6. *bir : köküzmäk : y*(*a*)*ri*[*iq : y*(*a*)*rl*(*i*)*γ*?]
7. *bolti : (ä)läkül*[. . . . . *y*(*a*)*ri*]
8. *iq : in*[2]*anču*[— — — — —]
9. *ür*[— — — — — — —]

a

188 The fourth month, the twenty-ninth. To Unagan Chur's yariq Urungu Tudun Chigshi a yarlig was (granted). To Alani Ichiräki's yariq Chik Bilgä Chigshi a yarlig was (granted). To Otqa Könmish Qilich himself a yarlig was (granted). To Külüg Urungu were (given) one yariq and a yarlig. Concerning the yariq Küpä one yariq and a yarlig were (given). Of the three yariqs sent by Alani Ichräki from the army (there) was (granted) one yarlig to Ügä, 1 to Kädim Urungu, and 1 to Äd[ch?]ü Sangun Tirä. Of the yariqs arrived from the town of Sugchu (there) were (given) six yariqs to the Bayirqus, 1 to Tigin, 1 to Bars Khan Sangun, 1 to Qutuz Urungu, 1 to the younger brother of Kül Chigshi, 1 to Sarig Chir, 1 to

Känsig, 1 to Tänglig Apa, 1 to Qutlug, 1 to Süchür, 1 to Urungu Sangun, and to Bächä(?) Apa Ichräki one yariq together with a yosuq.

b recto

[— — — — — — — — — — — — — —]

To Inal Urungu's yariq [.]mash(?) a yarlig was (granted). To [Yag?]mish Tutuq, the yariq who had come from the camp(?) with thirty horses(?)[1]), a yarlig was (granted). To B(?)indir were (given) a yariq and a yarlig. To a man who had — a horse on the way were (given) 1 yariq and a yarlig. To Külüg Sangun were (given) 1 yosuq and a yarlig. To Küräbir Urungu Sangun were given 1 sword(?) and 1 yarlig for going(?) (or: after he had gone?). To Qilich Küch Q[ar?]a a yarlig was (given).

b verso

[— — — — — — — — — — — — — —]

To the yar[iq of? — —] Urungu [— —] Urungu a yar- [lig] was (granted). To Lach[in?] Bayl(?)uq[—]'s yariq Bars 189
Urungu a yarlig was (granted). To Inal U[ru]ngu, a yariq of [.]ärkin Sangun Tir[—], a yarlig was (granted).

Ut Sangun gave a yariq of his to Qiyagan Urungu.

c

To Buchur a yariq.

To Bir(?) Ügä one yariq went.

To Tüzmish 1 yariq, to Qiyagan one yariq, to Qul Apa Urungu 1 yariq, to the shepherds 2 yariqs. [To] Tai Ü[gä?] one — (?) yariq [and a yarlig?] were (given). [To] Äläkül [— —] Inanchu [— — —].

NOTES TO I

a, l. 2. *Yariq* is a hitherto unknown word. Here, apparently, it is used, on the one hand, to designate an officer(?) dispatched for a special purpose by another and superior officer or by a man of rank. But, on the other hand, when it is stated in the list that to so-and-so one or more *yariqs* from the fort have been

[1]) Or »for the sake of horses«?

given it appears to me that it rather suggests a military personage provided as an escort. The common, primary signification is perhaps »one who is detached«, and the word might be a derivative from the verbal root *yar-*, »to split« (»to detach«)? or is it the same word as *yarïq* (see above p. 118) »a mail-coat«, here designating a mail-clad man? I have retained the Turkish word in the translation.

a, l. 3. The Turkish *yarlïγ* is very much the same as that now frequently expressed by the better-known Persian word *farmân*, »a decree, an edict, an open letter which serves as a passport or introduction to other authorities«. This word also I have retained in the translation.

a, l. 14. *Suγču* is the town Su-chou in the Chinese province of Kansuh, Marco Polo's *Succiu*, Sukchu (H. YULE, *The Book of Ser Marco Polo*, London, 1871, i, p. 196). The old pronunciation of the syllable *su* was *suk*.

a, l. 15. The *Bayïrqus* were a Turkish tribe nearly related to the Uigurs and living north of the great desert.

a, ll. 21—22. *Yosuq* (see also *b* r., l. 8; cf. Chagatai, Eastern Turkī *yosun*, Kirg. *žozaq*, Teleut. *yozoq*, a rule, institution, custom) appears to denote one or more military persons of lower rank than a *yarïq*(?). Possibly »an orderly«, »sergeant« or some such person? or possibly a command or detachment?

b, r., l. 6. [The meaning of *kögür-* is unknown. The passage seems to imply that the man mentioned had in some way lost or disposed of his horse. The word *kögür-* occurs in F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* II (*Sitzungsber. Kgl. Preuss. Akad. Wiss.*, 1911), p. 73 III M. 225,4; if this is correct, the corresponding word in the Chinese text would seem to point in the direction of some such sense as »to offer up sacrifice«, »to make offerings«, or the like. It is not clear, however, how it should be interpreted here. In the original edition I assumed that *kögür-* might be related to Eastern Turkī *kökrä-* »to thunder«, Osmanli *gürlä-* = (1) idem, (2) »to die a sudden death« and so translated it »a man whose horse had dropped dead(?)«, but this interpretation is doubtless untenable.]

b, r., l. 11. *Qoču*, Chinese Huo-chou, called later Qara-Khōja, near modern Turfan.

190

MS. II

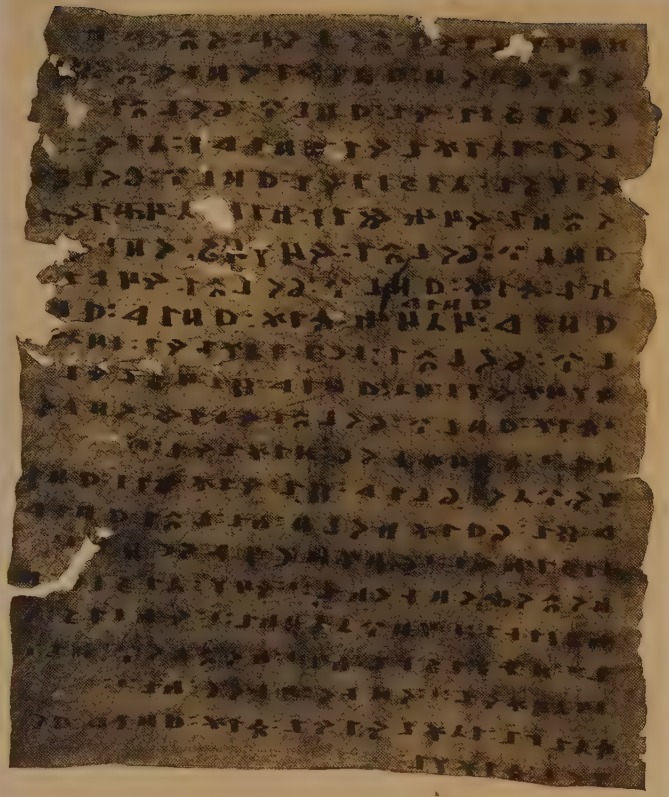
CH. 00331. (PLATES III AND IV A.)

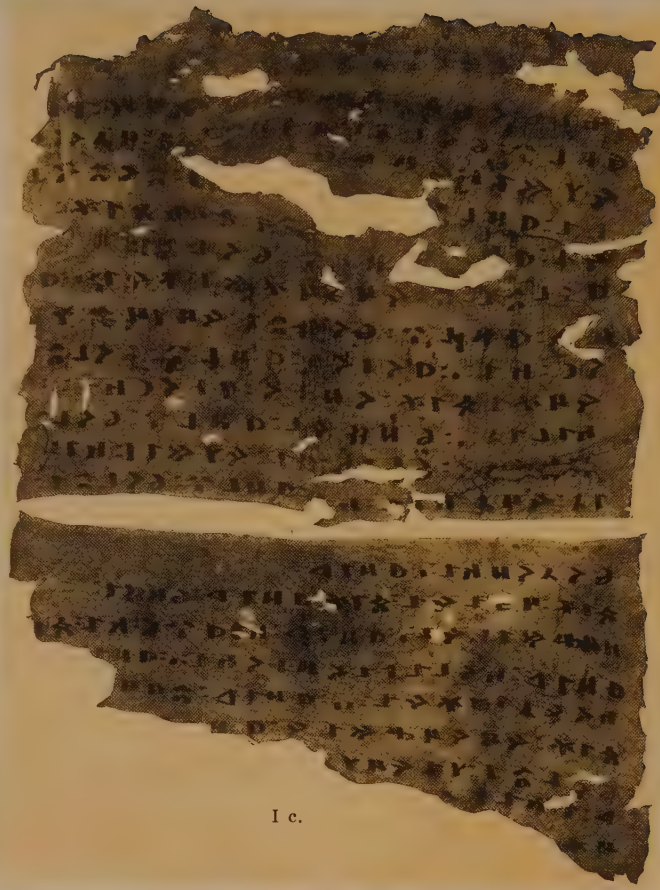
This MS., which was found in the wonderful deposit in the »Halls of the Thousand Buddhas« near Tun-huang[1]), must decidedly be characterized as the most remarkable, comprehensive, and also best preserved of all the MSS. found hitherto written in the Turkish runic script.

It is in the form of a little book, written upon excellent, thick and strong Chinese paper, yellow in colour. It consists altogether of fifty-eight leaves of equal size, or twenty-nine small sheets, about $5^1/_3$ inches (13.6 cm.) high, and about $3^1/_6$ inches (about 8 cm.) wide. The sheets

[1]) M. A. STEIN, loc. cit., pp. 39 seqq.

I b recto.





I c.

II

MS. in Turkish Runic Script from Miran. (M.I.XXXII,006.) Scale $\frac{1}{3}$.

are not stitched together, but glued together at the back, one by one. The glue has been so durable that, practically, it has not yet loosened. As there is no binding at all on the book, and as it has evidently been much read, the corners and the outmost leaves are somewhat worn and creased; but otherwise, owing to the excellent quality of the paper, it is as well preserved throughout as if it had been lately written.

The Turkish text begins upon the reverse page of the fifth leaf (I reckon this as p. 1; the original has no pagination) and ends upon the front page of the fifty-seventh leaf. As, with the exception of these two leaves, all the others are written upon both sides, the text comprises 104 pages in all. The two last pages (103 and 104) contain a postscript or colophon written in red ink. The first nine and the last three pages of the book had originally been blank; but afterwards, not only have these twelve pages been closely filled with writing in Chinese, but also the last three pages (102-4) of the Turkish text, together with the margin of the last but four (p. 101) and of p. 1 (see the plates), have been entirely covered with Chinese writing, partly owing to which it is rather diffi- 191
cult to read what is written beneath—especially on pp. 103 and 104. Dr. Stein tells me (I myself am unable to verify it adequately) that these additions in Chinese are not in any way connected with the Turkish text.

The written column is rather small, about $3^1/_3$ to 4 inches ($8^1/_2$ to 10 cm.) high and about 2 to $2^1/_6$ inches (5 to $5^1/_2$ cm.) wide. Upon a page written in full there are nine lines only, each line consisting of as many as eight to ten characters, including the signs for separating the words.

The writing is elegant and clear, and bears evidence of a practised hand. The writing materials used have been a brush and excellent, black Indian ink. On the other

hand, what is written with red colour is more or less decidedly faded. On the whole, the characters agree in form with those in MS. I, as also with those which are met with in the fragments of manuscripts found in Turfan. It may be noted that the sign for *jq* (see p. 220 [184]) is not used at all (*uq*, on the other hand, occurs frequently). With regard to the sounds *s* and *š*, the case here is the same as in I: there are the signs s^1 and s^2 only, both expressing both *s* and *š*[1]). As in I, so also here, we find none of the modifications of certain characters, by the addition of diacritical lines, which are found in some of the Turfan fragments. On the other hand, we often find the sign for the sound-combination *up* (see, e.g., plate III, p. 1, l. 5), hitherto known from the Turfan MSS. only, and before which a superfluous *u* is sometimes written, as before *uq* (compare p. 220 [184]). Moreover, we find a new sign, not hitherto known from elsewhere, for the syllable *ot* (and *ut*?), viz. ŏ; it occurs three times, and only in the word *ot*, »grass«. Of signs for consonantal compounds, are found *nd* (*nt*) and *nč*; before the latter is often added
192 a superfluous *n* (*nnč*); but *ld* (*lt*) does not occur. To separate the words two fine lines („) surrounded by a red circle are used (here expressed by :).

The book consists of sixty-five short, unnumbered chapters or paragraphs. Each of them is headed by a line composed of three groups of one to four small, black circles filled with red and occurring in continually alternating combinations, e.g. oo oo oo, oooo oooo oooo, oo o oo, etc.[2]). In the following I designate these chapters by Roman numerals.

[1]) As in other sources, s^2 is often written after *j* instead of s^1; thus always in the verbal affix *-mjš*. After *j* n^2 likewise sometimes occurs for n^1, and, before *j*, y^2 for y^1, e.g. $y^2is^2 = yjš$ (XVII, p. 25).

[2]) [The total number of such combinations mathematically possible would be 64 (4^3), but if my notes are correct, only 59 of them have been employed, four of them occurring twice (oo ooo oo, V and LIII; oo o oo, VII and LII; ooo oo

Each paragraph contains a small story, or, strictly speaking, it describes quite shortly some or other simple situation or mood in which nature, and especially animals, usually play a part. They may be compared more nearly to a series of small lyrical poems in prose. Almost every paragraph (except IV, X, XIII, XIV, XXI, XLVIII and LI) ends with a kind of ethical decision: »This is good«, or »This is evil (bad)«, or »This is evil (bad) and good« (or »evil or good«), or the like[1]).

Now what is the meaning of this? And what, on the whole, is the object of the book? According to pp. 103 and 104 (the colophon) it is written for the use of two young students or schoolboys: therefore we might be supposed to be justified in regarding it as a kind of moralizing reader. But, on the other hand, if there is 193
anything in this I do not believe that it explains it fully.

In the postscript on p. 101 it is designated as *bu ɟrq bitig*, »this *ɟrq* writing« or »book«, and from the postscript to LVII it is seen that *ɟrq* is the designation of every single paragraph. This word I can only regard as

oo, XX and LVIII; o o oooo, XXXVI and XLVII), and one even three times (o oooo ooo, XLIX, LXI and LXIV). With regard to the order of succession of the various combinations, it seems impossible to discover any system, e.g.: oo oo oo I; oooo oooo oooo II; ooo ooo ooo III; o o o IV; oo ooo oo V; oo oo o VI; oo o oo VII; ooo oo o VIII; o oo ooo IX; ooo oooo oo X, etc.]

[1]) The only corresponding instance that I know of in other texts from Turkestan, which, however, can scarcely be interpreted similarly, is that from a Christian fragment from Turfan, published by v. Le Coq (»*Ein christliches und ein manichäisches Manuskriptfragment in türkischer Sprache aus Turfan*«, *Sitzungsber. Kgl. Preuss. Akad.*, 1909, pp. 1206,10 and 1207,8), in which one of the two chapter headings preserved has the addition »This is good« (*ädgü ol*) and the other »This is evil« (*yavlaq ol*). Dr. v. Le Coq translates it: »dies ist gut, übel (anzuhören)«. As here on p. 101, »this book is good (to read, for obtaining wisdom from)«. Furthermore, the above-mentioned final decision is usually preceded by the words: »(he or it) says. Know ye this«. As these words occur also when no such decision is added, and, on the other hand, are often separated from it by repeated punctuation marks or a blank space, I think that they do not really preamble the final decision, but only mark the conclusion of the story itself. As to the subject for *tir*, »(he or it) says«, or »(they) say«, I do not know, for example, whether it is the author or the principal person in the paragraph in question who is meant. In the translation I have omitted this word throughout.

being identical with the Osm. ارق *irq*, a rare, and now, no doubt, obsolete word, which is stated to signify the same as اوغور *oyur*, »(good) fortune, luck, chance«[1]). This again is unquestionably related to the *irim*, »divination, omen«, which occurs in several northern Turkish dialects (Altai, Teleutic, etc.)[2]). If we add to this what we read on pp. 101 and 102, that by the help of this book »every one becomes master of his own fate«, then there appears to be but little doubt that the real or at least the secondary object of the book was of a superstitious nature; it has not only been a moral or moralizing book, but also an *irq-bitig*, »a fortune-book«. Therefore, when it is said every time that this or that is good or evil it undoubtedly signifies, in particular, that it is either the one or the other regarded as an omen — wherefore the individual chapter itself is called an *irq*, an omen — and not, strictly speaking, according to a moral standard. This is confirmed by the fact that according to our conceptions, at least, there often appears to be so slight a connexion between the contents of a story and the moral
194 thereof; or, also, the latter may be so vague (»both evil and good«, or »either evil or good«, see paragraphs V, XI, XVIII, LV, LVII, and LXIV) that it can only with difficulty be regarded as a real moral criticism of the contents. The basis for the signification of the warning, the short story or the situation narrated, may be supposed either to be a dream[3]) — although the description

[1]) Zenker, *Dictionnaire Turc-Arabe-Persan*, Leipzig, 1866, i, p. 29 (referring to Hindoglu), and referring to Zenker, Radloff also, in his *Wörterbuch der Türk-Dialecte*, i, p. 1370. (The possibility of there being a connexion between our *irq* and the *yir* or *ir*, »a song«, which occurs in several Turkish languages—should this occur to anybody—must be definitely dismissed.)

[2]) Hence, *irimla-*, *irimda-*, »tell fortunes«; *irimči*, »a soothsayer«. Compare also Altai, Teleutic, Kirghiz, etc., *iris*, »fortune, chance«. See Radloff, *Wörterbuch*, i, pp. 1368, 1370; V. Verbitzki, Словарь алтайскаго и аладагскаго нарѣчій тюркскаго языка, Kasan, 1884, p. 458 seq.

[3]) Professor F. W. K. Müller, of Berlin, to whom I had orally mentioned the contents of this remarkable book before the signification of *irq* had become

is usually so specialized that it would be very remarkable for anyone to dream just in such a manner — or sometimes, perhaps, something that directly meets one in life, or it may also undoubtedly be, and perhaps as

clear to me, immediately advanced the supposition that it might probably be a dream-book of similar nature to those known from the Chinese. [I must, however, regard this hypothesis as utterly unacceptable. An explanation suggested to me by my friend Professor ESAIAS TEGNÉR of Lund (Sweden) seems to me to deserve much more attention. By his permission I briefly state it here. The sixty-five paragraphs of the book must in his opinion be regarded as short descriptive texts, each corresponding to some pictorial representation, consisting as a rule, probably, of a single roughly sketched figure. These figures must have been placed on the squares of a board divided into sixty-four squares like a chess-board. (The book having the approximate number of sixty-five paragraphs we may perhaps suppose that one picture was placed outside the board, or that one square may have contained two pictures, or been apportioned to two paragraphs). A board of this kind from Tibet, divided into sixty-four squares, out of which thirty besides two double squares each contained a little picture of some animal, mythological figure or the like, has been figured and described in E. SCHLAGINTWEIT's *Buddhism in Tibet*, 1863, p. 302, and subsequently in STEWART CULIN, *Chess and Playing-cards. Catalog of Games and Implements for Divination, exhibited by the United States National Museum*, 1895, p. 821. Below each picture is added the inscription »good« or »bad« or »middling« exactly as in our book, where the legend »bad and good« (i. e. »neither bad nor good«) or the total lack of any such inscription may be conjectured to correspond to »middling«. The picture-board to which our book must be supposed to have belonged must in Professor Tegnér's opinion have been a board of the kind belonging to our modern games of »snake«, »steeple chase« »tourist« and many others. Common to all these games, which are of great antiquity and have been played in the East from ancient times down to our day, is the rule that each player moves his pieces in a definite order, over a greater or less number of squares, according as his throw of dice falls out; but the result may be modified, to his advantage or disadvantage, by special rules for certain places if the player happens to arrive at them in consequence of his throw. That the use of our little book must have been connected with the throwing of dice is rendered highly probable — in spite of the want of system apparent in it — by the above-mentioned combinations of small circles which seem to represent the dots on dice. Presumably they were rectangular parallelepipeda, a shape very common in the East, with one to four dots on each, and were used in a number of three, or with three throws each time, which would give exactly $4^3 = 64$ combinations. Finally, the inscriptions »good«, »bad«, etc. would indicate the above-mentioned modifications with regard to the moves, to the player's advantage or disadvantage.

I think that Professor Tegnér is right as regards all the first part of his interpretation, referring to the use of the book and the apparatus belonging to it. With regard to the conjecture, however, that the whole thing should only have been a children's game, sent as a present to the two boys mentioned in the colophon, I am more in doubt. I cannot help thinking that the above-mentioned closing words, about this *irq-bitig* which will help every one to become »master of his own fate«, distinctly attribute a greater and wider significance to the book. They seem to refer to the chance of securing good luck in all the circumstances of life about which its advice is asked and an

a rule is, but a shifting framework for an oracular response which is sought, for instance, by opening the book at random, or in some other way. Analogous instances undoubtedly occur in abundance in the literature of Central and East Asia; but I must leave it to others to point out more closely all details in that respect. I only want to emphasize the fact that several of the details are so closely connected with the mode of living of the Turks that, as far as these paragraphs are concerned, it is impossible to conceive that they are translations from another language.

The book is written in a somewhat brief and concise style, undoubtedly in prose; at least, I have not been able to trace any real metre. As characteristic features I may mention, on the one hand, the frequent occurrence of parallelism of sentences[1]) (that in this case the two parallel phrases, usually, also have the same or almost the same number of syllables, is quite natural and cannot be alleged as a proof of a metre). On the other hand, I want to draw attention to the marked endeavour towards alliteration met with in several places. This alliteration — which may often occasion a somewhat farfetched choice of words — is found especially, but not exclusively, in connexion with the above-mentioned parallelism, so that it connects every single one of the two parts more closely together to a unity and distinguishes

oracular response solicited, not merely in a casual children's game. If it is objected that it is a superfluous apparatus to use for sooth-saying, I beg to point out that according to Schlagintweit the above-mentioned Tibetan board with its thirty pictures (the number of days in each month) is designed for »oracles for the character of a day«, and the short, often illegible legends placed below the pictures may be compared to the paragraphs of our book. (In the *Annual Report of the Smithsonian Institution for 1893*, p. 517 sq. (»*Chinese Games with Dice and Dominoes*«), ST. CULIN mentions also the »fortune telling with dominoes«, referring to a Chinese book in which »an oracular verse is found on each page, with a short text to aid the diviner in applying the prognostication to the various affairs of life«.)]

[1]) Cf. *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées* par VILH. THOMSEN, Helsingfors, 1896, p. 96.

it more decidedly from the other part, e.g., *sarïγ—sabčï*, *yazï(?)γ—yalabač* (XI); *yarïn yaŋrayur*, *kičä käŋränür* (XXII); *öküš—ögrünčüŋ*, *qobï—qorqïnčïŋ* (XXXVI); *sïnuqïŋïn säpär*, *üzükiŋin ulayur* (XLVIII); *tïγ—tigrät*, *yazï(?)γ—yadrat* (L); *yašïl—yaylaγïm*, *qizïl—qïšlaγïm* (LI); *yaγaq—yaylaγïm*, *qušluγ—qïšlaγïm* (LVI); *yïlqa—yïdïtmayïn*, *ayqa—artatmayïn* (LIX); etc.

Linguistically, considerable interest attaches to the book, especially on account of the rich supply of words contained in it. Many of the words I have not as yet succeeded in explaining; therefore, in this preliminary note I have either been obliged to leave them untranslated, or have only been able to supply a conjectural translation of them according to the context. There are other words, mostly concerning daily life, which can, with more or less certainty, be compared with familiar words from the modern Turkish languages; but many of these words, as far as I know, have not previously been demonstrated at so early a linguistic stage or in the older forms we have here before us. The fact should be emphasized that some of the words of this nature now appear to be retained only in the more remote, northern Turkish dialects, or, at any rate, to agree more closely with forms occurring in them. Some examples illustrating this will be given in the notes.

Unfortunately, nothing can be stated with certainty regarding the time when the book was written, only it was, no doubt, written later than the MS. M.I. xxxii, 006, and later than the middle of the eighth century A.D. More probably, perhaps, it dates from the beginning of the ninth century. The note contained at the end of the book (p. 103), that it was written in »the year of the 196
tiger«, explains nothing. It is the third year of the twelve-years cycle in use in East and Central Asia, and »the

year of the tiger« was e.g. 750 A.D., and every twelfth year before and after that time, as for instance 810, 822, etc. Nor can it be definitely settled whether the book is of Buddhistic or of Manichæan origin; but most outer and inner criteria speak in favour of the latter. Judging from the other documents we have from East Turkestan, in the runic script, it also appears as if this script has been used chiefly in Manichæan circles.

I shall now give a transcription of the text (where the numbers in the margin indicate the pages of the original), with the translation placed opposite to it. As I think it unnecessary to print each of the short lines of the book separately, I use | to designate the beginning of a new line, and || to indicate the beginning of a new page.

In the text I make no special reference to the notes which follow, merely arranging these according to the numbers of the paragraphs. Therefore, with each paragraph, I beg the reader to compare the notes concerned.

1 I. *T(ä)n:si:m(ä)n:|y(a)r(j)n: kičä : | (a)ltun : örgi|n : üzä : olu|rup(a)n : m(ä)ŋil(ä)y|ür : m(ä)n : (a)nča : | biliŋl(ä)r : | (ä)dgü : ol :*

I. I am Ten-si (i.e. the Chinese Emperor). Early and late I enjoy sitting on the golden throne. Know ye this. This is good.

2 || II. *ala:(a)tliγ:y|ol:t(ä)ŋri: m|(ä)n : y(a)riŋ : ki|čä : (ä?)šür : m(ä)n | : utru : (ä)ki : | (a)yl(j)γ : kiši : | oγliŋ :*

II. I am the Way-God on a piebald horse. Early and late I amble (?) along. He met a two-month-old child of

3 *soq|ušmiš : kiši : || qorqmiš : | qorqma:t|im(i)š:qut:b|irg(ä)y : män : | timiš : (a)nča : biliŋ : | (ä)dgü : ol :*

man. The man was afraid. »Fear not; I will give you blessing«, said he. Know this. This is good.

4 III. *(a)ltun : q(a)n(a)tl||(j)γ : t(a)l(j)m : q(a)r|a : quš : m(ä)n : |*

III. I am a golden-winged, bold (?) black-eagle. The ap-

t(a)n(ị)m : tüsi : | t(a)qị : tükä : | m(ä)zk(ä)n : t(a)l|uyda : y(a)t-(ị)p|(a)n : t(a)pladu|q(ị)mịn :
5 *tu||t(a)r : m(ä)n : s(ä)b|dük(i)-min : yi|gür : m(ä)n : (a)nd|ay : küčlüg : | m(ä)n : (a)nča : bi|lị̈ŋ-l(ä)r : : | (ä)dgü : ol :*
6 || IV. *örüŋ : s(ä?)ri : | toγ(a)n : quš : m(ä)n : čịnt|(a)n : ịγ(a)č : üzä | : oluruup(a)n : | m(ä)ŋil-*
7 *(ä)gür : | m(ä)n : (a)nča : bi||lị̈ŋ-l(ä)r : :*

V. | b(ä)g : (ä)r : yont|ịŋ(a)ru : b(a)rmị|š : aq : bisi : | qulunla-mị|š : (a)ltun : tu|güγluγ :
8 *(a)dγ|(ị)rl(ị)q : y(a)raγ||(a)y : t(ä)bäsiŋ|(ä)rü : b(a)rmịš : | örüŋ : in|g(ä)ni : butu|lamịš : (a)ltu|n : budll(u)γ : | buγral(ị)q : | y(a)raγ(a)y : (ä)bi|ŋ(ä)rü :*
9 *k(ä)lm||iš : üčünč : q|unčuyị : urị|l(a)nmịš : b(ä)gl|ik : y(a)-raγ(a)y : | tir : m(ä)ŋili|g : b(ä)g : (ä)r : (ä)rm|iš : (a)ñiγ : (ä)dg|ü : ol : :*

10 || VI. *(a)d(ị)γlị : toŋ|uzlị : art : | üzä : sooq(u)š|mịš : (ä)rmiš : | (a)d(ị)γ(ị)ŋ : q(a)rn|ị : y(a)r(ị)lmịš*[1] *(:) | toŋuzuŋ : |*
11 *(a)zịγị : sịnm||ịš : tir : (a)nča | : biliŋ : : | y(a)bl(a)q : ol : :*

pearance of my body having not yet been fully developed, 197
I lie (in wait?) near the sea, and catch what I am fond of; what I love, I feed on. So strong am I. Know ye this. — This is good.

IV. I am a white —(?) falcon. I enjoy sitting on the sandalwood trees. Know ye this.

V. A Beg went to his stud-horses. His white mare had brought forth a colt. The stud of golden-hoofed stallions will thrive. He went to his camels. His white she-camel had brought forth a young male camel. The stud of golden-— ed(?) he-camels will thrive. He came to his house. Thirdly, his wife brought forth a male child. »The Beg's house will thrive«, says he. He was a happy Beg. This is evil and good.

VI. A bear and a wild boar had been fighting in a mountain pass. The belly of the bear was torn open; the tusks of the wild boar were broken. Know this. — This is bad.

[1]) MS. 𐰇𐰾𐰋𐰃 *yrlmus*[2], clerical error for 𐰇𐰃𐰾𐰢 *-mịš*.

VII. *(ä)r : t(ä)rkl(ä)yü : | k(ä)lir : (ä)dgü : | söz : s(a)b :* 12 *(ä)lt|i : k(ä)lir : ti||r : (a)nča : bili|ŋl(ä)r : : | (ä)dgü : ol :*

VII. A man comes running. He comes bringing good words and messages. Know ye this. — This is good.

VIII. *(a)ltun : b(a)šliγ | : yil(a)n : m(ä)n : | (a)ltun :* 198 13 *quru|γs(a)q(i)miŋ : || qil(i)čiŋ : k(ä)s|ip(ä)n : özüm : | yol : in²t²i|n² : b(a)š(i)miŋ : | yol : (ä)bint|(i)n : tir : (a)nča : | biliŋl(ä)r : : | y(a)bl(a)q : ol : :*

VIII. I am a golden-headed snake. When they had cut open my golden belly with a sword I myself (was thrown) out of the way(?), my head (they threw out?) from the houses(?) on the way. Know ye this. This is bad.

14 || IX. *uluγ : (ä)b : ör|t(ä)nmiš : q(a)tiŋa : t(ä)gi : q(a)l|m(a)-duq : böki|ŋä : t(ä)gi : qod|m(ad?)uq[1] : tir : (a)nča : | biliŋl(ä)r : : | y(a)bl(a)q : ol : :*

IX. A large house was burnt down. Not even a layer(?) of it remained, not even its enclosure(?) was left. Know ye this. — This is bad.

15 || X. *s²n²g(ä)n² : b(a)rs : | m(ä)n : q(a)muš : | ara : b(a)š(i)m : (a)nd|(a)γ : (a)lp : m(ä)n : | (ä)rd(ä)mlig : m|(ä)n : (a)nča : bili|ŋl(ä)r : :*

X. I am a —(?) tiger. My head is between the reeds. So brave am I, so clever am I. Know ye this.

16 || XI. *s(a)r(i)γ : (a)tl(i)γ : s(a)bči : y(a)z(i?)γ[2] : (a)t|l(i)γ : y(a)l(a)b(a)č : (ä)dg|ü : söz : s(a)b : (ä)l|ti : k(ä)lir : ti|r : (a)nča : biliŋ | (a)ñiγ : (ä)dgü : ol :*

XI. A messenger comes upon a yellow horse, an envoy upon a lazy(?) horse, bringing good words and messages. Know this. This is evil and good.

17 || XII. *(ä)r : (a)bqa : b(a)r-miš : t(a)γda : q(a)m(i)l|miš : t(ä)ŋrid|ä : (ä)rkl(i)g : ti|r :*

XII. A man went hunting. Upon a mountain he fell down, but (became) powerful

[1] MS. *qod|muq.*

[2] [See the note to this paragraph, p. 250]

(a)nčа : biliŋ|l(ä)r : : | y(a)b(i)z : ol : :

in heaven. Know ye this. — This is ill.

18 || XIII. t(ä)ŋrilig : | qurtγa : yu|rt(d)a : q(a)lmiš : | y(a)γl(i)γ : q(a)mič | : buluŋ(i)n : y(a)lγ|-(a)yu : tirilm|iš : ölümdä : | 19 ozmiš : tir : || (a)nča : biliŋ-l(ä)r| : : |

XIII. A pious old woman stayed at home. By licking the edges of a greasy spoon she lived and escaped death. Know ye this.

XIV. quzγunuγ : | iγ(a)čqa : bam|iš : q(a)t(i)γti : b|a : (ä)dgüti : ba | : tir : (a)nča : b|iliŋl(ä)r : :

XIV. They tied a raven to a tree. Tie it tightly, tie it well! Know ye this.

20 || XV. üzä : tum(a)n : | turdi : (a)sr|a : toz : t|urdi : qu|š : oγ(l)i[1] : uč|a : azti : | kiyik : 21 o|γli : yügü||rü : azt|i : kiši : o|γli : yori|yu : azti : | y(a)na : t(ä)ŋri | : qutinta : | üčünč : yil|ta : qop : (ä)s|(ä)n : tükäl : 22 || körüšm(i)š : | qop : ögir|är : s(ä)binür | : tir : (a)nča : | biliŋl(ä)r : | (ä)dgü : ol :

XV. The fog was hanging above, the dust was lying below. The young bird went astray while flying; the young deer went astray while running; the child of man went astray while walking. By the blessing (or: in the happiness) of Heaven they all met again in the third year, hale and hearty. They all rejoice and are glad. Know ye this. This is good. 199

23 || XVI. turuq : (a)t : s|(ä)m-riti : yi|rin : öp(ä)n : | yügürü : b|(a)rmiš : utr|u : yirdä : | 24 oγri : sooq|ušup : tut||uup(a)n : minm|iš : yiliŋä | : qudursuγ|iŋniŋa [sic!] : t(ä)g|i : y(a)γri-p(a)n : | q(a)mš(a)yu : um|atin :

XVI. A lean horse rushed off having bethought itself of the place where (it had previously been) fattened. There a thief met it, caught it, and mounted it. Galled even to — —(?), he stands incapable of

[1]) MS. 𐰴𐰺 oγi, uγi, no doubt clerical error for 𐰴𐰺𐰞 oγli.

turu|r : tir : (a)nčа : b|iliŋ : y(a)bl(a)q (:) | ol :

|| XVII. *özlük : (a)t : öŋ | : yirdä : (a)r(i)p : oŋuup : turu : | q(a)lmiš : t(ä)ŋr|i : küčiŋä : t|(a)γ : üzä : yol : | sub : körüp|(ä)n*[1] *: yiš : üzä : ||*
y(a)š : ot : körü|p(ä)n : yoriyu | : b(a)rip(a)n : sub(:) | ičip(ä)n : yaš| : yip(ä)n : ölü|mdä : ozmiš | : tir : (a)nčа : biliŋl(ä)r : : | (ä)dgü : ol :

|| XVIII. *k(ä)räkü : ičі : | nä : t(ä)g : ol : | tügünüki : | nä : t(ä)g : ol : | köz(ü?)nükki : | nä : t(ä)g : kör|üklüg : ol :*
(ä)g|ni : n(ä)t(ä)g : (ä)dg||ü : ol : b(a)γ(i)ši (:) | nä : t(ä)g : b(a)r | : ol : tir : (a)nč|a : biliŋl|(ä)r : (a)ñiγ : (ä)d|gü : ol : : |

XIX. *aq : (a)t : q(a)rš||(i)-siŋ : üč : b|oluγta : t|(a)lulap(a)n : (a)γ|(a?)nqa : ötü|gkä : idmiš : tir : qorq|ma : (ä)dgüt|i : ötün : (a)y|inma : (ä)dgü||ti : y(a)lb(a)r : t|ir : (a)nčа : bili|ŋ : (ä)dgü : ol :*

XX. *titir : buγ|ra : m(ä)n : ör|üŋ : köpük|ümin : s(a)č(a)r : ||*

movement. Know this. This is bad.

XVII. A riding horse remained standing in a sunny (dry) place, exhausted and languishing. Thanks to Heaven's power it saw way and water upon a mountain, and upon the forest-clad hills it saw fresh grass and went thither. By drinking the water and eating the fresh grass it escaped death. Know ye this. — This is good.

XVIII. How is the interior of the tent-trellis? How is its vent for smoke (?or: How are the ties of it?)? How is (the view from?) its window(?)? It is beautiful. How is its roof(?)? It is good. How is its cordage? It is there. Know ye this. This is evil and good.

XIX. A white horse, intending to reform its antagonist(?) in (the?) three existences(?), referred it to penance(?) and prayer. It says: »Fear not! Pray well! Do not be afraid! Implore well!« Know this. This is good.

XX. I am a —(?) male camel. I disperse my white froth.

[1]) The writer has omitted the lower oblique line in *k*, ϥ.

31 *m(ä)n : üzä : | t(ä)ŋrikä : | t(ä)gir : (a)sr|a : yirkä : | kirür : t|ir : udiγm(a)γ : odγur(u)*[1] *: | y(a)t(i)γliγ : | turγ(u)ru : ||*
32 *yoriyur : | m(ä)n : (a)nd(a)γ : k|üčlüg : m(ä)n (:) | (a)nča : biliŋl(ä)r : (ä)dgü : ol :*

It reaches to heaven above, and penetrates the earth beneath. It says: »I go on my way awakening those who sleep and causing those who rest to arise. So strong am I.« Know ye this. This is good.

XXI. *q(a)ra : öpgü|k : yil : y(a)ru : | m(a)zq(a)n : t(ä)di : ||*
33 *ödm(ä)ŋ : kör|m(ä)ŋ : ürk(i)tt|-(i)ŋ : tir : (a)nča : b|il(i)ŋ : : |*

XXI. A black —(?), having not become brightened (?= domesticated, or light coloured?) in a year, said: »Do not advise (me?), and do not look at me; you have frightened me.« Know this.

XXII. *uzuntonlu|γ : kü-*
34 *z(ü)ŋüsi|n : kölkä : || jčγ(i)n-miš : | y(a)r(i)n : y(a)ŋray|ur : kičä : k|(ä)ŋränür : ti|r : (a)nča : biliŋ|l(ä)r : muŋluγ | : ol : añiγ : | y(a)bl(a)q : ol :*

XXII. A monk dropped his bell into a lake. In the morning it tinkles, in the evening it jingles. Know ye this. This is painful. It is evil and bad.

35 *|| XXIII. oγl(a)n : k(ä)kük : | t(ä)zkin : bu|lti : ču(?)k : | tiŋ : qut|luγ : bol|zun : tir : | (a)nča : biliŋ|l(ä)r : (ä)dgü : ol :*

XXIII. A boy found a cuckoo (?) roaming about — (?). Would that it might be happy! 201 Know ye this. This is good.

36 *|| XXIV. t(ä)glük : qul|un : irk(ä)k : | yonda*[2]*) : (ä)mig : | tiläyür : | kün : ort|u : yütürük | : tün : ort|u : qanta :*
37 *n|(ä)güdä : bol||γ(a)y : ol : ti|r : (a)nča : biliŋ|l(ä)r : y(a)b(i)z : ol : : |*

XXIV. An afflicted (or: blind) foal applies to a male horse to be healed. In the middle of the day being loaded, in the middle of the night being bloody, in which (condition) is it to be? Know ye this. This is ill.

[1]) MS. *odγur*, which cannot be right.
[2]) i.e. *yontda*.

XXV. (ä)ki : öküz|üg : bir :
38 b|uq(a)rsiqa : || kölm(i)š :
q(a)m|š(a)yu : umatï|n : tu-
rur : | tir : (a)nča : bi|liŋ :
y(a)bl(a)q : | ol : :

XXVI. t(a)ŋ : t(a)ŋl(a)rd|ï :
39 udu : yir : | y(a)rudï : ud|u :
kün : to|γdï : q(a)m(ï)γ : |
üzä : y(a)ruq : | boltï : tir : |
(a)nča : biliŋ : | (ä)dgü : ol : :
40 || XXVII. b(a)y : (ä)r : qoñï : |
ürküp(ä)n : | b(a)rmïš : bö|-
rikä : sooq|ušmïš : bö|ri :
(a)γzï : (ä)m|simiš : (ä)s(ä)n : |
41 tüük(ä)l : bolm||mïš [sic!] :
tir : | (a)nča : biliŋ|l(ä)r : (ä)d-
gü : | ol :

XXVIII. q(a)n : olurup|-
42 (a)n : ordu : | y(a)pmïš : il||i :
turmïš | : tört : bu|luŋl(a)qï : |
(ä)dgüsi : uy|urï : tiri|lip(ä)n :
m(ä)ŋ|il(ä)yür : b(ä)d|izl(ä)-
43 yür : | tir : (a)nča : || biliŋl(ä)r : |
(ä)dgü : ol : |

XXIX. oyma : (ä)r : | oγl(a)-
nïn : | kišisin : | tutuγ : ur|up-
(a)n : usïč : | oy(u)γ : (a)l(ï)p :
44 || b(a)rmïš : oγ|lïn : kišis|in :
utuz|m(a)duq : y(a)na : |
202 tooquzon : | boš : qoñ : | utmïš :
45 oγ|lï : yutuz|ï : qop : ög||ir-
(ä)r : tir : | (a)nča : biliŋ|l(ä)r :
(ä)dgü | : ol :

XXV. Two oxen were bound together with one fetter. They stand without being able to move. Know this. This is bad.

XXVI. The morning dawned. Then the earth brightened. Then the sun rose and the light shone over everything. Know this. This is good.

XXVII. A rich man's sheep took fright and went away. It met a wolf. The wolf's mouth (still) sucked(?). (The sheep) was hale and hearty. Know ye this. This is good.

XXVIII. After having ascended the throne, a Khan built a capital. His kingdom remained firm. The best and cleverest(?) from the four quarters of the globe enjoy gathering there, and adorn it. Know ye this. This is good.

XXIX. A gambler(?) staked his son(s) and his servants. He went away after having won the hazardous(?) game. Without losing his son(s) and his servants he won again ninety stray sheep. His son(s) and his attendants all rejoice. Know ye this. This is good.

XXX. *čiγ(a)ñ : (ä)r : o|γlį : q(a)zγ|(a)nčqa : b(a)rm|įš : yolį : γ||(a)ramįš : ög|irä : s(ä)bin|ü : k(ä)lir : ti|r : (a)nča : bili|ŋl(ä)r : (ä)dgü (:)| ol : :|*

XXXI. *b(a)rs : kiyik : || (ä)ŋkä : m(ä)ŋk|ä : b(a)rmįš : | (ä)ŋin : m(ä)ŋi|n : bulmįš : | bulup(a)n : u|yasiŋaru : | ögirä : s(ä)b|inü : k(ä)lir | : tir : (a)nča : || biliŋ : (ä)dg|ü : ol : :|*

XXXII. *bir : t(a)b(į)lqu : | yüz : bolt|į : yüz : t(a)b|(į)lqu : miŋ : boltį : miŋ : || t(a)b(į)lqu : tü|m(ä)n : boltį : | tir : (a)nča : b|iliŋl(ä)r : :|(a)s(į)γį : b(a)r :| (ä)dgü : ol : :|*

XXXIII. *ki[d]izig*[1] *: || subqa : su|uqmįš : t(a)qį : | ur : q(a)t(į)γdį : |ba : ti[r]*[2] *: (a)nča : | biliŋl(ä)r : | y(a)bl(a)q : ol :*

XXXIV. *q(a)n : sükä : b||(a)rmįš : y(a)γį|γ : s(a)nnčmįš : | köčürü : | qonturu : | k(ä)lir : özi | : süsi : ögi|rä : s(ä)binü | : ordusiŋ|(a)ru : k(ä)lir : || tir : (a)nča : bi|liŋl(ä)r : :|(ä)dgü : ol :|*

XXX. A poor man's son sallied forth in search of gain. His journey was successful. He comes rejoicing and glad. Know ye this. This is good.

XXXI. A tiger went out in search of game and prey. It found its game and prey, and after having found it comes to its den rejoicing and glad. Know this. This is good.

XXXII. One spiræa has become a hundred; a hundred spiræas have become a thousand; a thousand spiræas have become ten thousand. Know ye this. — There is profit hereby. This is good.

XXXIII. The felt is put into water. Still beat it, tie it tightly. Know ye this. This is bad.

XXXIV. A Khan went to the army (i.e. to war) and conquered the enemy. He comes (home) permitting them to nomadize and settle down (wherever they please). He himself and his army come to his capital rejoicing and exceeding glad. Know ye this. — This is good.

[1]) See the note to this paragraph.
[2]) MS. *tit.*

XXXV. (ä)r : sükä : b|(a)r-
mįš : yol|ta : (a)tį : (a)rm|įš :
203 53 (ä)r : qoγ|u : qušqa : || soquš-
m(į)š : | qoγu : quš : | q(a)na-
tįŋa : | urup(:) (a)nįn[1] : | q(a)-
liγu : b(a)r|įp(a)n : öginį|ä :
q(a)ŋįŋa : | t(ä)gürmiš : | ögi :
54 q(a)ŋį : | ögir(ä)r : s(ä)b|inür :
tir | : (a)nča : biliŋ|l(ä)r : : |
(ä)dgü : ol :

XXXV. A man proceeded to the army. His horse got tired on the way. The man met a swan. The swan placed him upon its wings and flew up with him. It brought him to his mother and father. His mother and his father rejoice and are exceeding glad. Know ye this. — This is good.

XXXVI. öküš : (a)tl(į)γ : |
ögr(ü)nčüŋ : y|ooq : qobį : ||
55 (a)tl(į)γ : qor|q(į)nčįŋ : yooq : |
učruγluγ | : qutuŋ : y|ooq :
tir : (a)nča | : biliŋl(ä)r | :
(a)ñiγ : y(a)bl(a)q | : ol : : |

XXXVI. The fact of having many horsemen will give you no satisfaction; you have no (reason to) fear wanting horsemen. Your luck is not (dependent upon) the extreme(?). Know ye this. This is evil and bad.

XXXVII. bir : q(a)rį : ||
56 öküzüg : | bilin : bi|čä :
qomu|rsγa : yi|miš : q(a)mš|-
(a)yu : umatį|n : turur : | tir :
(a)nča : b|iliŋl(ä)r : | y(a)-
bl(a)q : ol :

XXXVII. An old ox was being eaten by ants, by their gnawing around its body. It stands without being able to move. Know ye this. This is bad.

57 || XXXVIII. q(a)mįš : ar|a :
q(a)lmįš : | t(ä)ŋri : una|m(a)-
duq : (a)biŋč|u : q(a)tun :
b|olzun : ti|r : (a)nča :
bil|iŋl(ä)r : (ä)dgü (:) | ol : :

XXXVIII. She lives among the reeds. I wish she may have the consolation of becoming queen (or mistress), (though) not favoured by Heaven. Know ye this. This is good.

58 || XXXIX. (a)tįγ[2] : t(ä)r|-

XXXIX. A horse was fet-

[1] MS. *urupnįn*, read *urup* (*a*)*nįn*, or perhaps better *urup*[(*a*)*n*:] (*a*)*nįn*.

[2] The MS. has *t*(*a*)γ*į*γ, »the mountain«, which makes no sense whatever. I have supposed that it is a clerical error for (*a*)*tįγ*, »a horse«. The writer has perhaps first written *t*γ, i.e. (*a*)*t*(*į*)γ, which he afterwards intended to alter to the more distinct (*a*)*tįγ*, but then he forgot to efface the first γ.

trü : kišä|miš : q(a)mša|yu : umatj|n : turur : | tir : (a)nča : bi|liŋl(ä)r : : | y(a)bl(a)q : ol (:)

59 ‖ XL. *t(a)l(j)m : urj : | y(a)r(j?)n¹ča : y(a)s|jčjn² : y(a)l|(j)m : q(a)y(a)γ : y|(a)ra : uruup(a)n | : y(a)lŋusun | : yorjyur : | tir : (a)nd(a)γ : ‖*
60 *(a)lp : (ä)rmiš : | (a)nča : biliŋ|l(ä)r : : | (ä)dgü : ol : |*

XL. A bold(?) youth —(?) 204 hit a steep rock with his arrow and cleft it. He goes along quite alone and says: »So gallant an achievement it was.« Know ye this — This is good.

XLI. *örüŋ : s²r²i : | ing(ä)k:*
61 *boz|aγul(a)čj : b‖olmjš : öl-g(ä)y : m(ä)n : tim|(i)š : örüŋ : s²|r²i : irk(ä)k : | bozaγu : k(ä)l|ürmiš : jd|uqluq : y(a)-ra|γ(a)y : ülügd|ä : ozmjš : ‖*
62 *tir : (a)nča : bil|iŋ : (ä)dgü : ol : |*

XLI. A white —(?) cow was going to calve. It said: »I shall die.« They brought (her) a white —(?) bull-calf. Destiny will be fulfilled. She escaped the (supposed) fate. Know this. This is good.

XLII. *uzuntonlu|γ : idi-šin : | (a)y(a)qjn : qod|up(a)n :*
63 *b(a)rmjš | : y(a)na : (ä)dgü-t‖i : s(a)qjnmjš : | idiš(i)mtä : | (a)y(a)q(j)mta : öŋ|i : q(a)nnča : b(a)r|jr : m(ä)n : ti|r : y(a)na : k(ä)l|miš : idiši|n : (a)y(a)qjn :*
64 *(ä)s(ä)n | : tüük(ä)l : bul‖mjš : ögjr|(ä)r : s(ä)binür | : tir : (a)nča : | biliŋl(ä)r : | (ä)dgü : ol : |*

XLII. A monk departed leaving his cup and his bowl. He again reflected well. He says: »Wherever am I to go, away from my cup and my bowl?« He returned and found his cup and his bowl safe and sound. He rejoices and is exceeding glad. Know ye this. — This is good.

XLIII. *toγ(a)n : üg|üz :*
65 *qušj : ‖ qušl(a)yu : b(a)rmjš : utr|u : t(a)l(j)m : q(a)r|a : quš : qo|pup(a)n : b(a)rm|jš : tir :*

XLIII. A falcon, the bird of the river(?), went out hawking. A bold(?) black-eagle rose and went towards

(a)nča | : bil(i)ŋl(ä)r : | y(a)bl(a)q : ol :

66 || XLIV. *toγ(a)n : quš : | t(ä)ŋrid(i?)n : q|odi : t(a)b(i)šγ|(a)n : tip(ä)n : q|(a)pmiš : toγ|(a)n : quš : tir(i?)ŋ(a)qi :*
67 *sučul|unmiš : y(a)na : || titinmiš : | toγ(a)n : quš|uŋ : tir(i?)ŋ(a)q|i : ögüšüp|(ä)n : q(a)liyu(:)| b(a)rmiš : t(a)b|(i)šγ(a)n : t(ä)*
205 *risi | : öŋüš(ü)p(ä)n : | yügü-*
68 *rü : b||(a)rmiš : (a)nd(a)γ : | tir : (a)nča : b|iliŋl(ä)r : | y(a)b(i)z : ol : |*

XLV. *kiyik : oγ|li : m(ä)n :*
69 *ots|uz : subsu||z : q(a)lti : uy|ŋin : n(ä)čük : yo|riyin : tir : | (a)nča : biliŋ|l(ä)r : y(a)b(i)z : | ol : : |*

70 XLVI. *t(ä)bä : titi||gkä : tüšm|iš : b(a)siŋu : | yimiš : öz|in : tilkü (:) | yimiš : tir : | (a)nča : bil(i)ŋl|(ä)r : y(a)bl(a)q (:) | ol : :*

71 || XLVII. *(ä)r : ömäl(ä)yü : | b(a)rmiš : t(ä)ŋ|rikä : sooq|ušmiš : qu|t : qolmiš : | qut : birm|iš : (a)γ(i)l(i)ŋla : | yilqiŋ :*
72 *bo||lzun : özü|ŋ : uzun : b|olzun : ti|miš : (a)nča : b|il(i)ŋl(ä)r : | (ä)dgü : ol :*

XLVIII. *q(a)ra : yol : ||*

it. Know ye this. This is bad.

XLIV. Saying: »A hare!« a falcon fell down on it from heaven. The claws of the falcon slipped(?), and it retired again. The falcon flew up after having had its claws worn(?). The hare ran away after having had its coat torn off(?). »Thus!« it says. Know ye this. This is ill.

XLV. »I am a young deer. Without grass and without water how shall I be able (to manage)? How shall I get on?« Know ye this. This is ill.

XLVI. A camel fell into a pit(?). Reassuring itself, it ate; but it itself was eaten by a fox. Know ye this. This is bad.

XLVII. A man went creeping along. Then he met God and asked him for blessing. He gave him his blessing and said: »Would that you might get horses in your horse-fold and that your life might be long!« Know ye this. This is good.

XLVIII. I am the black

73 *t(ä)ŋri : m(ä)n : | sinuqiŋin : | s(ä)p(ä)r : m(ä)n : | üzüüki-ŋin : | ulayur : | m(ä)n : ilig : | itmiš : m(ä)n : | (ä)dgüsi :*
74 *bo|lzun : tir : || (a)nča : bil(i)ŋ-l|(ä)r : : |*

Way-God (or: the Black-[= High-]Way God). What is broken off for you, I put on; what is torn for you, I piece together. I have organized the kingdom. Would that it might fare well! Know ye this.

XLIX.[1] *b(a)rs : kiyi|k : (ä)ŋl(ä)yü : m(ä)ŋ|l(ä)yü | : b(a)rmiš | : ortu : yir|dä :*
75 *m(a)γ(a)qa : | sooqušmiš : || s²r²i : m(a)γa : | y(a)l(i)m : q(a)yaq|a : önüp : b(a)rmiš : ölü|mtä : ozm|iš : ölümtä (:) | ozup(a)n : ög|irä : s(ä)bin|ü :*
76 *yoriyur (:) || tir : (a)nča : b|iliŋ : (ä)dg|ü : ol : : |*

XLIX. A tiger went out to search for game and prey. On its way it met a —(?). The — —(?) ascended a steep rock and was saved from death. After having been saved from death it roams about rejoicing and exceeding glad. Know this. This is good. 206

L. *tiγ : (a)t : qu|druuqin : t|ügüp : tig|r(ä)t : y(a)z(i?)γ : ||*
77 *qodi : y(a)dr|(a)t : tooquz : | q(a)t : üč(ü)rgü|ŋ : topu ul|(u)γ (a)nča[2] : t(ä)rit|zün : tir : | (a)nča : biliŋ|l(ä)r : y(a)bl(a)q : o|[l][3] :*

L. Let a spirited(?) horse run round after having tied its tail (into a knot). Throw a lazy (?) horse upon the ground, strap nine layers of thy rugs (upon it), and thus let it sweat strongly. Know ye this. This is bad.

78 || LI. *t(a)l(i)m : q(a)ra : | quš : m(ä)n : | y(a)š(i)l : q(a)-ya : | y(a)yl(a)γ(i)m : qi|zil : q(a)ya : | qišl(a)γ(i)m : | ol :*

LI. I am a bold(?) black-eagle. A green rock is my summer abode, a red rock is my winter abode. I enjoy

[1] The writer had here begun to rewrite the first 3–4 lines of paragraph XLVIII. He has, however, carefully scraped it out again and written this paragraph above it; but that which had first been written is still faintly discernible beneath the new script.

[2] MS. without separation, *topuul|γnča* : , which must be three words?

[3] MS. *o|o.*

79 *t(a)γda : || turup(a)n : m|(ä)-ŋil(ä)yür : m|(ä)n : (a)n̆ča : bili|ŋl(ä)r : : |*

staying on the mountain. Know ye this.

LII. *(ä)r : bosušl|uγ : t(ä)ŋ-*
80 *ri : | buljtl(j)γ : || boltį : ar|a : kün : to|γmįš : bos|annč : (a)ra : m|(ä)ŋi : k(ä)lmiš : | t̆ir : (a)n̆ča : b|iliŋl(ä)r : | (ä)dgü : ol :*

LII. Men were troubled, the sky was cloudy. In the meantime the sun rose. In the midst of sorrow came happiness. Know ye this. This is good.

81 || LIII. *boz : bulįt : | yorįdį : bud|un : üzä : y(a)γd|į : q(a)-ra : bulį|t : yorįdį : | q(a)m(į)γ : üzä : | y(a)γdį : t(a)rį|γ : bišdi :*
82 *|| y(a)š : ot : önd|i : yįlqiqa : | kišikä : (ä)dg|ü : boltį : t|ir : (a)n̆ča : bil|liŋ(ä)r : (ä)dgü : | ol : :*

LIII. A grey cloud passed; it rained over the people. A black cloud passed; it rained over everything. The crop ripened; the fresh grass sprouted. It was good for horse and man. Know ye this. This is good.

83 || LIV. *qul : s(a)bį : b|ägi-ŋ(ä)rü : ötü|nür : quz|γun : s(a)bį : t|(ä)ŋrig(ä)rü : y(a)l|-b(a)rur : üzä : | t(ä)ŋri : (ä)šid-*
84 *t|i : (a)sra : kiši : || bilti : ti|r : (a)n̆ča : bil(i)ŋ| : (ä)dgü : ol :*

LIV. The slave's call prays to his master; the raven's call implores Heaven (or God). Heaven (or God) above has heard it; men below have understood it. Know ye this. This is good.

207 LV. *(a)lp : (ä)r : oγlį | : sükä : b(a)rm|įš : sü : yiri|n-*
85 *tä : (ä)r(i)klig : || s(a)bčį : tür|t-miš : tir : | (ä)biŋ(ä)rü : k(ä)l-s|(ä)r : özi : at|(a)nmįš : ög-r(ü)n̆č|ülüg : (a)tį : | yitiglig : |*
86 *k(ä)l̆ir : tir : | (a)n̆ča : biliŋ-l||(ä)r : (a)ñiγ : (ä)d̆gü : |*

LV. A brave man's son went to the army (in the field). When he was at the seat of war a messenger prodded him, saying: »When (a man) comes home he himself becomes famous, and his rejoicing horse comes .— .(?)«. Know ye this. This is evil and good.

LVI. *ögriŋä : q|utluγ : (a)dγ|(j)r : m(ä)n : y(a)γ(a)q : | jγ(a)č : y(a)yl|(a)γim : quš-luγ (:) || jγ(a)č : qišl(a)γ(j)m : ||*
87 *(a)nda : turuup|(a)n : m(ä)-ŋil(ä)yür : | m(ä)n : tir : | (a)nča : biliŋl|(ä)r : (ä)dgü : ol : |*

LVI. I am a stallion happy in his stud. My summer residence is (under) leafy trees, my winter residence is (under) trees where birds crowd. I enjoy staying there. Know ye this. This is good.

LVII. *q(a)nγj : ölm|(i)š : köŋäki : ||*
88 *toŋmiš : q|(a)nγj : n(ä)lük : | ölg(ä)y : ol : b|(ä)g-lig : ol : | könäki : | n(ä)lük : toŋγ(a)y : ol : kün(ä)š|kä : olurur (:) | ol : (a)nča : bili||-*
89 *ŋl(ä)r : : |*
bu : jrq : b(a)šj|nta : az : (ä)m-g(ä)ki : | b(a)r : kin : y(a)na : | (ä)dgü : bolur : |

LVII. A prince(?) is dead; his pail(?) is frozen. Why shall the prince(?) die? He is of noble family. Why shall his pail(?) freeze? It is placed in the sun. Know ye this.

The beginning of this *jrq* presents something a little painful, but afterwards it becomes good again.

LVIII. *oγlj : ögin|tä : q(a)ŋ-*
90 *jnta : || öbk(ä)läp(ä)n : | t(ä)z-(i)p(ä)n : b(a)rm|jš : y(a)na : s(a)qj|nmiš : k(ä)lm(i)š (:) | ögüm : öti|n[1] : (a)l(a)yjn : q(a)ŋ|(j)m : s(a)bjn : tj|ŋl(a)yjn :*
91 *tip : | k(ä)lmiš : tir : || (a)nča : biliŋl|(ä)r : (ä)dgü : ol :*

LVIII. A son fled in anger from his mother and father. He thought better of it and came (back). He came, saying: »I will take my mother's advice; I will hearken to my father's words.« Know ye this. — This is good.

LIX. *yjlqa : t(ä)gm|išig : yjdjt|m(a)yjn : (a)yqa : | t(ä)g-mišig : (a)r|tatm(a)yjn : (ä)d-*
92 *güsi : bolz|un : tir : (a)nča : | biliŋl(ä)r : | (ä)dgü : ol :*

LIX. He who has reached a year I will not allow to decay (literally »stink«); he who has reached a month I will not allow to be ruined. Would that they might fare well! Know ye this. This is good. 208

[1]) Sic! Or is it a clerical error for *ögütin*?

LX. *tooquz : (a)r(a)lį : | sį-*
93 *γun : kiy|ik : m(ä)n : b(ä)d||iz :*
tiz : ü|zä : önüp(ä)n : | müŋrä-
yür : | m(ä)n : üzä : t|(ä)ŋri :
(ä)šidti : | (a)sra : kiši : | bilti :
(a)nd(a)γ : | küčlüg : | m(ä)n :
94 *tir : || (a)nča : biliŋl(ä)r :*
(ä)dgü : ol :

LXI. *tur(u?)ñ(a)ya : qu|š :*
tüšnäki|ŋä : qonmįš : | tuy-
95 *matįn : || tozqa : il|inmiš :*
uča (:) | umatįn : ol|urur :
tir : | (a)nča : biliŋ|l(ä)r :
y(a)b(la)q : | ol : : |
96 LXII. *y(a)rγun : ki||yik :*
m(ä)n : | y(a)yl(į)γ : t(a)γ|(į)-
ma : (a)γ(į)p(a)n : y|(a)yl(a)y-
ur : tur|ur : m(ä)n : m|(ä)ŋilig :
m(ä)n | : tir : (a)nča : b|iliŋ-
l(ä)r : : | (ä)dgü : ol :
97 || LXIII. *q(a)nl(į)q : süsi : |*
(a)bqa : önmi|š : s(a)γįr : ič|rä :
(ä)lik : ki|yik : kirmi|š : q(a)n :
(ä)l(i)gin : | tutmįš : q(a)r|a :
98 *q(a)m(į)γ : süsi (:) || ögir(ä)r :*
ti|r : (a)nča : bil|iŋl(ä)r : : |
(ä)dgü : ol :

LXIV. *kök : buym|ul : toγ-*
99 *(a)n : | quš : m(ä)n : || körük-*
lüg : | q(a)yaqa : qo|nuup(a)n :
köz|l(ä)yür : m(ä)n : | y(a)γ(a)-
qlįγ : to|γraq : üzä : tüšüp(ä)n :
209 *y|(a)yl(a)yur : m(ä)n : | tir :*

LX. I am a maral-deer (which lives) in nine thickets(?). Lifting myself on my slender knees I bellow. Heaven above has heard it, men below have understood it. So strong am I. Know ye this. This is good.

LXI. A crane settled among its comrades. Without perceiving it, it stuck fast in the dust, and it stands without being able to fly. Know ye this. This is bad.

LXII. I am a yargun(?)-deer. After having ascended my summer mountain, I remain there and spend the summer. I am joyful. Know ye this. — This is good.

LXIII. The army of the Khanate went forth to hunt. A wild goat (or an antelope) came within the enclosure(?). The Khan caught it with his hand. All his common soldiers rejoice. Know ye this. — This is good.

LXIV. I am a blue untrainable falcon. Settling down upon a sightly rock (with an extensive view), I spy. Seating myself on a leafy poplar I spend the summer. Know

100 *(a)nčа : bi||liŋl(ä)r : (a)ñį|γ : (ä)dgü : ol :*

ye this. This is evil and good.

LXV. *s(ä)miz : (a)t : (a)γ|zį : q(a)t(į)γ : b|oltį : idi|si : um(a)z : ti|r : (a)nča : bili||-*
101 *ŋl(ä)r : y(a)bl(a)q : | ol : |*

LXV. The mouth of a fat horse has become hard. Its master cannot (manage it?). Know ye this. This is bad.

(a)mtį : (a)mr(a)q : | oγ-l(a)nįm : (a)nča : | biliŋl(ä)r : | bu : įrq : bi|tig : (ä)dgü : ol : |
102 *(a)nč(į)p : (a)lqu : k(ä)n||tü : ülügi : | (ä)rklig : ol :*

Now, my dear sons, know ye this. This fortune-book is good. In this way every one becomes master of his own fate.

COLOPHON

COLOPHON

103 *||b(a)rs : yįl : (ä)ki|nti : (a)y : biš : y|ig(i)rmikä : t(a)y|-günt(a)n : m(a)nįs|t(a)nt(a)qį : kič(i)g : | di(n?)t(a)r : burua : | γuru(: ä)š(i)dšič(i)m(i)z : isig :*
104 *s(a)ŋun : || itä-čuq : üčü|n : bitid(i)m :*

In the year of the Tiger, the second month, on the 15th, I wrote this for our small hearers(?) of the di[n]tars and the burwa-gurus(?), Isig Sangun and Itä-chuq, staying at the residence (or the college?) of Taigüntan.

NOTES TO II

I. *Tän-si*, as Professor F. W. K. Müller has kindly pointed out to me, is the Chinese *t'ien-tzŭ*, »the Son of Heaven, the Chinese Emperor«. There are also other instances of Uiguric *si* expressing Chinese *tzŭ* (*tzį*). — [*örgin* everywhere means »throne«, not »palace«, as it is translated by Dr. Ramstedt in his *Zwei uigurische Runeninschriften in der nördlichen Mongolei* (*Journal de la Société Finno-ougrienne* XXX, 3, Helsingfors 1913—1918) E 8 (p. 22), E 9 (p. 23), S 10 (p. 30), after the northern Turkish (Mongolian) *örgö* (whence the name Urga).]

II. I do not know to which religion the »Way-God« (*yol täŋri*) belongs, cf. XLVIII. — *sür* I can read and understand only as *äšär*, from *äš-*, »to amble« (Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, p. 48; Osm. اشمك). [Or can *äš-* be »to accompany«; cf. *äš* (*eš*) »a fellow«?] — *qut*, »happiness, good fortune«, here »blessing«; cf. XLVII.

III. *talįm* (here, in XLIII, and LI attributive to *qara quš*, »(black-)eagle« [*Aquila chrysaëtus*, R. B. Shaw, *A Sketch of the Turki Language as spoken in*

Eastern Turkistan, ii, Vocabulary, p. 213], in XL to *uṛǰ*, »a boy, a youth«), it appears to me, according to the context, must be translated »bold«. Should be kept distinct from *tälim*, »many,« which in Uiguric script has hitherto been erroneously read in the connexion *taliṃ qara quš* (e.g. RADLOFF, *Tišastvustik*, St. Petersburg, 1910, 47*a*, pp. 30 and 44; the same, *Kuan-ši-im Pusar*, ibid., 1911, l. 142, pp.
210 12 and 25). Regarding this expression (in Buddhistic sources = Garuḍa) cf. F. W. K. MÜLLER, *Uigurica*, ii, 1911 (Abhandl. d. Kgl. Preuss. Akad. d. Wiss. vom Jahre 1910), p. 81. I should prefer, however, not to refer *taliṃ* to the verbal root *tala-*, »to sting, to plunder«, but to the root *tal-*, Osm. *dal-*, طالمق, دالمق, »to dive, to intrude one's self, to rush in«. Even if Garuḍa could possibly be conceivable here, it could not possibly be in XLIII and LI. [Cf. »*taliṃ baliγ*« 'poisson dévorant' (?) in PELLIOT, *La version ouigoure de l'histoire des princes* etc., T'oung Pao, 2. Série, XV, 17, 1.]

IV. s^2r^2i (i.e. *säri*? but it might also be read *äsri* or *äšri*? cf. XLI and XLIX), a word unknown to me (surely not = the doubtful Coman *seriv*, »tame«, *Codex Cumanicus*, ed. G. KUUN, p. 225).

V. I do not know the signification of *budl* or *bodl* in *budlγ*. Is it a hump or a pad or another characteristic part of the camel's body, as *tuyuγ*, »hoof« (= Karagassic id., Uriankhai *tuyū*, Sarö Yögur (Turkistan) »*tujγ*« (*J.S.F.-Ou.* 27, 2, p. 65), otherwise *tuinaq*, etc.), in the parallel lines about the horses? Or is *budlγ* with double *l* only a clerical error (cf. XIX) for *bodl(u)γ*, from *bod*, »body, stature«, consequently *altun bodl(u)γ*, »with a golden body, stature« (»golden-bodied«)? The other new words which occur in this paragraph are easily understood, as *uṛǰlan-*, »to bring forth a boy« (*uṛǰ*), etc.

VI. *adiγ-ǰŋ*, *toŋuz-uŋ* like *quš-uŋ*, XLIV; notice the old genitive forms in *-ǰŋ*, *-uŋ*, which, after consonantal stems, have not yet been supplanted by the later analogically formed ending *-niŋ*.

VIII. *quruγsaq* (evidently the same word as occurs in *Qutadγu Bilig*, 23, 6, erroneously explained by RADLOFF, *Das Kudatku Bilik*, ii, St. Petersb., 1910, p. 40) = *qursaq*, »stomach belly«, of the modern dialects. [*quruγsaq* also in Al-Kashghari]

I cannot understand $in^2i^2in^2$ otherwise than as the pronominal affix of the third person + the ablative ending *-tin* (*-din*) forming one word together with the preceding *yol*, though separated from it by the sign : (cf. e.g. *tükä : mäzkän* III, *yaru : mazqan* XXI) and written with n^2, t^2 instead of n^1, t^1. For the rest, the grammatical construction and the meaning of these lines are not clear to me, something is evidently wanting.

IX. By *bök* I have thought of Teleut., etc., *pök*, »a locked-up place, lock, captivity, stopple« (VERBITZKI, Словарь, p. 267).

X. I am doubtful how $s^2n^2g^2n^2$ should be read and understood : *sängän*, from *sän-*, »become weak (?), abate, subside« (VERBITZKI, loc. cit., p. 296; RADLOFF, *Wörterbuch*, iv, p. 453)? or *äšingän*, »scratching«? or *äsnägän*, »yawning«? or something else (»ravenous«?).

XI. *yazaγ* or *yaziγ* (cf. L) must signify some quality in a horse not quite good, probably »lazy, sluggish«; cf. Altai, Teleut. *yažiq*, id., (about horses) »that soon gets tired, that easily sweats«, VERBITZKI, pp. 66 and 368; RADLOFF, *Wörterbuch*, iii, p. 254? [I suspect, however, that 𐰴𐰍𐰃 $y^1zγ$ here, as parallel with *sariγ* »yellow«, is but a clerical error for 𐰴𐰍𐰃 $y^1γz$ *yaγiz* »brown«.]

[XII. As to *qamiłmiš*, cf. *qamilu* »jeté a terre« PELLIOT, *La version ouigoure de l'histoire des princes*, etc., T'oung Pao, 2. Sér., XV, 61, 7; *qamtį* »schleuderte«, MÜLLER,

Uigurica ii, p. 27, 25. In the original edition I had wrongly read the word as *qamlamiš* and translated »performed shaman tricks (?)«.]

XV. *äsän tükäl* (also XXVII, XLII), fixed hendiadys, as »hale and hearty«, »sain et sauf«, etc.; cf. Radloff, *Kuan-ši-im Pusar*, p. 32, n. 18.

XVI. *yiliŋä qudursuγiŋniŋa* is not clear to me. Is *yiliŋä* from *yil* (*yel*), »wind, air«, and »till its air« = till it could not draw its breath? Or is *yil* = usually *yal*, »mane«, with front vowel, as e.g. Karagass. *čel* (Castrén), Sagai *čelin*, Yakut. *siäl*? The latter would certainly make the better sense. And is *qudursuγiŋniŋa* one or two words? I think there must be some clerical error in it (perhaps for *qudursuγ-* 211
iŋa) and that it must signify the same as *quδuryun* in Al-Kashghari, (Uriankhai *qudurγa*, »the crupper, the back strap«, Radloff, *Proben der Volksliteratur der Türkstämme*, ix, p. 185, No. 1314), cf. *qudruq* »tail«. Can the whole signify »both as far as its mane and the root of its tail« = from head to tail?

yaγrï-(pan), a hitherto unknown verb, cf. Osm. *yaγïr*, Chagatai *yaγir*, »galled (by the saddle, etc.), a gall«.

XVII. [Concerning *öŋ*, see p. 171.]

XVIII. Regarding the wooden trellis (Chagatai, Teleut. *kärägä*) which often forms the lower vertical wall of the tents of the nomadic Turks, see e.g. Radloff, *Aus Sibirien*, i, 1884, pp. 268 seqq. and p. 457. Shaw, *Vocab.*, p. 172.

Of the other names of the parts of the tent here occurring I had supposed that *tügünük* might be = Teleut. *tünük*, Karagass. *tüŋnük*, Taranchi *tüŋnik*, etc., »the vent for smoke«, but the form *tüŋlük* in Al-Kashgari and in Chagatai, which seems to be the base of the forms quoted, makes this rather doubtful. *Tügünük* is perhaps »the knots, the ties« (of the trellis); from E. Turki, Chag. *tügün* »a knot«, *tüg-* »to tie in a knot«. — *köz(ü?)nük* recalls most nearly *köznäk*, *közinäk*, *közünäk*, *közönök*, »window« of the Abakan dialects; but were there windows in the tents? If there were not, one could, perhaps, think of *közäŋä*, *közöŋö*, »bed-curtain«, of the same dialects? — *ägin*, »shoulder«, here no doubt signifies the arching upper part of the tent covered with felt. — *baγïš* = Eastern Turki, Chagatai *baγiš*, the cordage which holds the tent together.

XIX. The MS. has *qr*^{1}*s*^{1}||*s*^{1}*in*^{1}, which, if it is right, no doubt should be read *qaršïsïn*, from *qaršï*, »opposite«. I have, for lack of anything better, translated it by »antagonist«, cf. e.g. *Qut. Bil.* 122, 10. 16. Or is it perhaps a clerical error, with *s* written twice (cf. *bolm*||*miš*, XXVII, pp. 40 and 41), for *q(a)r(ï)sïn*, »his senior«?

aγan (or *aγïn*?) is a new word. As it forms a hendiadys with *ötüg*, »prayer«, I have translated it »penance«.

XX. The signification of *titir* (*tetir*) is unknown. But it is evidently the same word which we find twice in *Qutadγu Bilig*. First, 86, 26: *tätir* (MS. of Cairo تتر, MS. of Vienna *täbir*) *buγrasï-täg*, *kör*, *öč sürsä käg*, »Seine Rache verfolge er, wie der Kameelhengst«, Radloff, *Das Kudatku Bilik*, ii, p. 206, where, without reason, he corrects the first word to »*täbä*(?)«, »da mir ein Thiername *täbir* oder *tätir* unbekannt ist«. Then, 152, 19: *terildi tümän ming tolu köp tetir* (MS. of Vienna *tätir*, MS. of Cairo تيتير). Here the form is fixed, because the word rhymes with *qatïr*, »hinny«. Radloff, loc. cit., p. 451, where he translates the verse thus: »Es sind gesammelt unzählige treffliche Heerden«, calls *tätir* »ein unbekanntes Wort, was dem Zusammenhange nach 'Pferdeheerde' bedeutet«; this cannot, however, be right, as horses are actually mentioned in the following line. It must be some other domestic animal that is meant, parallel to horses and hinnies. Lastly, we meet the same word in Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, p. 66: »تتر,

tätir? arabische Kameelstuten« (النياق العربيّة). Arabian one-humped female camels were used and are still particularly used in Central Asia for pairing with the two-humped male camels which are native to the latter place (HOUTSMA, loc.
212 cit., p. 62, under بغر; A. G. LEONARD, *The Camel, its Uses and Management*, London, 1894, p. 95: »When the breed is produced from male Bactrians and female Arabians it is said to be extremely hardy and tough, and able to stand extreme cold and exposure. On the contrary, when the parentage is reversed (male Arabian and female Bactrian) the progeny is useless, being vicious and refractory«). Now, as *titir*, *tätir* (i.e. *tetir*) in our text is used directly about the male camel, *buγra* (in *Qut. Bil.* 86, 26, on the other hand, *tätir buγrasï* more probably is »the (Bactrian) he-camel of the she-dromedary«), we may be justified in concluding that the word not only has signified an Arabian female camel, but possibly may also have signified a hybrid between a male Bactrian and a female Arabian camel, and this is the signification, then, which I should here suppose to be correct.

udïγm(a)γ, only instance of the participle in *-γma* in this MS., and upon the whole, one of the very rare instances of an inflected form (accusative in *-γ*) of this participle; it is perhaps a clerical error for *udïγl(ï)γ*. — *yatïγlïγ*, probably not *yatïγ* + *lïγ*, but rather accusative (*-γ*) of the participle *yat-γlï*, »lying, resting«.

XXI. [*öpgük* I had thought to identify with Chagatai *öbük*; according to SHEIKH SULEIMAN's dictionary »birds with a crown upon their head; a hoopoe«, but the hoopoe is not black. — The signification of *öd-* is doubtful, cf. BANG, *Berl. Sitz.-Ber.* 1915, p. 631.]

XXII. *uzuntonluγ*, »a long-coat«, i.e. one who bears a long coat; as it appears, a particularly, though not exclusively Manichæan expression; cf. RADLOFF, *Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer*, 1907, p. 31, n. 40; and LE COQ, JRAS, April, 1911, p. 302, n. 26. As the fact is specially emphasized that they are provided with a food-bowl, a drinking-vessel (see XLII), and, here, a bell, they thereby appear to be characterized as mendicant friars or ecclesiastics, not Manichæans in general. In the translation I use the term »monk«. — *küzünü* = Teleut., Uriankhai *küzüŋi*, *küzüŋü*, »a little bell«, VERBITZKI, p. 485; RADLOFF, *Proben der Volkslit.*, ix, p. 191 = *Übersetzung*, ix (in Russian), p. 163, 7. Different from *közüŋü*, »a mirror«.

XXIII. I am very uncertain how the first lines of this paragraph are to be understood, and the translation I have tried to give is only a conjectural one. What *čuk : tiŋ* is, I do not know at all; *čuk* is in addition a wholly non-Turkish form, as *u* and *k* cannot be used conjointly in the same word. Is it perhaps the rendering of a Chinese expression unknown tŏ me? Moreover, the form of the character *u*, which is otherwise usually symmetrical, is here somewhat abnormal, the upper oblique stroke being somewhat shorter than the lower one; therefore, perhaps, it might also be imagined that it ought in reality to be a *k*, the lower cross-stroke of which has been omitted (cf. XVII), consequently e.g. *č(ä)k(ä)k*. This is, however, equally unintelligible to me.

XXIV. *täglük*, cf. F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* ii, p. 29, »*toγa täglüg*, der Krankheit unterworfen«, or better, »afflicted with sickness«; else it mostly signifies »blind«.

XXV. *buq(a)rsï* appears to signify the same as the differently formed Chag., Osm. *buqaγu*, »fetter, chain for animals and criminals«, Chagatai also *buχar*.

XXVII. *ämsi-* or *ämši-* must according to the context signify »be toothless,
213 unable to bite«; but the real signification of the word is perhaps »to suck« = *äm-*, Osm. also *ämzä-*? (Scarcely = Teleut. *ämši-* »herabhängen«, RADLOFF, *Wörterbuch*, i, p. 968.)

XXVIII. *uyur* (or *oyur*), parallel to *ädgü*, is probably the same word as often occurs in the inscriptions of Yenisei (RADLOFF, *Die alttürk. Inschriften der Mongolei*, p. 356, »*oyar*«), and appears to signify »clever, able«, or some such word. I suppose it is simply the present (aorist) participle of *u-*, »to be able«.

XXIX. Here we appear to have the short verbal stem *oy-* (= *oyna-*, everywhere else), »to play«, whence *oyuγ* (if it is not a clerical error) instead of *oyun*, »play« (Osm. *oyun al-*, »win in play«), and *oyma* which may then signify »a gambler«. Regarding *yutuz*, cf. THOMSEN, *Ein Blatt in türk. »Runen«schrift*, p. 202, note. Concerning *toquzon*, »ninety« cf. MÜLLER, *Uigurica* ii, 39, 50.

XXXI. *äŋ* must be the same as is elsewhere called *aŋ*, »game, an animal that is hunted«. That here the word has *ä*, not *a* — which must be influenced by *mäŋ*, »prey, food«, with which it is always associated — is distinctly proved by the phonetic character of all the affixes.

XXXII. *tabiɫqu* = Taranchi *tabiɫγu*, Kirghiz *tabiɫγa*, the *tabiɫγi*, etc., of the Altai dialects, *Spiræa altaica*.

XXXIII. There had been written *kidizig*, but a thick vertical stroke is put through *d* either to alter it to *i* or to efface it. Regarding the manufacture of felt (*kidiz*, *kiyiz*, *kīz*, *kigiz*, in the different languages), cf. RADLOFF, *Aus Sibirien*, i, pp. 413 seqq.; *Proben der Volkslit.*, ix, p. 235, No. 328 = *Übersetz.*, ix (in Russian), p. 204. After the wool is beaten with sticks and pulled fine it is spread out upon a mat and wetted; the whole is rolled up upon a stick and tied round tightly with rope, then it is rolled backwards and forwards for a long time. After the ropes have been removed it is beaten for hours with the palm of the hand, and finally it is hung up to dry.

XXXVI. *učruγluγ*, cf. *učruγ*, »Spitze(?)«, MÜLLER, *Uigurica* ii, p. 40, 107, »Gipfel«, ibid., p. 57 (5).

XXXIX. *tärtrü* occurs also in LE COQ, *Dr. Stein's Turkish Khuastuanift*, JRAS., April, 1911, p. 289, l. 136, corresponding to *tätrü* in the parallel passage in the text published by RADLOFF, *Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer*, 1909, p. 6, l. 60; p. 32, n. 48. The signification there appears to be »wrongly, erroneously« (cf. RADLOFF, *Wörterbuch*, iii, p. 1093: *tätrü*, »verkehrt«). Thus also here, I have translated it »awkwardly«.

XL. *yasiǰin* is instrumental case of *yasiǰ* = Osm. ياسيج, *yasij*, »Pfeil (mit Spitze)«, Zenker, loc. cit., p. 951. — *yalŋuz*, «alone«, same form as in the inscriptions of Yenisei; otherwise with *z* : Eastern Turki *yalγuz*; Osm. *yaliŋiz*, etc.

XLII. Regarding *uzuntonluγ*, see note to XXII. — *öŋi* after an ablative seems to signify »away (from), off«; cf. MÜLLER, *Uigurica* ii, 32, 65 (not »ein anderer«); 42, 8. PELLIOT, *La version ouigoure* etc., 66, 2 *yol-ta öŋi olγurtï* »il le fit asseoir en avant de la route», better »détourné de la route«.

XLIV. *tïrŋaq*, or *tïriŋaq*, »claw, nail«, the old form of this word (also *Qut. Bil.* 118, 16), wherefrom later *tïŋraq* (MÜLLER, *Uigurica* ii, p. 35, 22; Yakut. *tïŋïraχ*), *tïrnaq*, etc.

tïtïn- appears to stand for *tïdïn-*, »restrain oneself« (Abakan *tïdïn-*, *tïzïn-*, VERBITZKI, pp. 395 and 389), reflexive form of *tïd-* (with radical *d*, not *t*), »restrain, withhold, hinder«.

Several other words in this paragraph are not clear to me, and I have trans- 214
lated them only according to the context : *sučulun-* (Abakan *sus-*, »to untie, unharness, etc.«, VERBITZKI, loc. cit., p. 311?); *ügüš-* or *ögüš-*; *öŋüš-* (cf. *öŋ-*, »turn pale, wither«).

XLVII. *ömälä-*. Cf. Taranchi *ömülä-*, Koibal. *ömäktä-*, etc., »creep«.

L. Regarding *yazaγ* or *yazïγ*, see note to XI. — *yadrat-* = Altai *yayrat-*, »to overthrow, throw down«, from Uigur. *yad-*, »spread«. — *üčürgü* (as still in the Abakan dialects) is a rug put under the saddle; Verbitzki, loc. cit., p. 417 (*üčürgä*), Katanov in Radloff, *Proben d. Volkslit.*, ix, pp. 376 and 387, No. 339 (*üčürgü*). — A verb *top-* seems unknown elsewhere, but must be the same as the well-known *topla-*, »to compress«. — *tärit-* »to sweat« = Karagass. *tärät-*, Yakut. *tirit-*, while otherwise the form *tärlä-* is used.

LVII. *qanγï*, I suppose, must be some unknown derivate of *qan*, »a khan«, perhaps »a prince«? (not, of course, = Osm. *qanγï*, *hanγï*, »which of them?«, nor = *qaŋï* »his father«).

köŋäk (l. 2), *könäk* (l. 4), can apparently only be the word *könäk* or *könök*, »a pail«, which occurs in several dialects. If it is asked what a pail has to do here, I can only refer the reader to the account of — probably old — burial ceremonies of the Abakan-Turks (the Beltirs) recorded by N. F. Katanov, О погребальныхъ обрядахъ у тюркскихъ племенъ центральной и восточной Азии, Kasan, 1894, p. 11; also in Radloff, *Proben der Volkslit.*, ix, p. 376 = *Übersetzung* (in Russian), ix, p. 356. Before the door of the house of the deceased is placed a pail (*könäk*) of water, from which all wash after the burial. It may or may not be a similar custom which is thought of here.

Regarding *ïrq*, see above, p. 193.

LXI. *turañaya* or *turuñaya*, »crane«, interesting form, cf. Karagass. *turña*, Yakut. *turuya*, in the majority of the other Turkish languages *turna*.

LXIV. *buymul* must be the same word as Chagatai and Osm. *muymul*, »a hawk that defies training« (Redhouse); »unbezähmbarer Falke« (Kúnoš, *Šeiχ Suleiman Efendi's Čagatai-Osmanisches Wörterbuch*, Budapest, 1902, p. 146); »oiseau de proie semblable à l'épervier« (Pavet de Courteille). (Radloff, *Wörterb.*, iv, p. 2171 »ein Sperber der dressiert werden kann« sic!)

Colophon (pp. 103, 104). Regarding the year of the tiger, see p. 233 seq.. — *manïstan*, Middle Iranic (Sogdic?) loan-word, »abode, residence«. — *Taγgüntan* is evidently a Chinese name (**T'ai-kiun-t'an*?); but the locality itself is unknown to all the authorities whom I have consulted. It may have been a monastery or a temple to which a college or scholastic establishment may have been attached. — Regarding the Manichæan term *dintar* (*ditar* appears to be a clerical error only), see v. Le Coq, JRAS. 1911, p. 303, n. 33. — *burua : γuru* are non-Turkish words; they look as if they could be Sanskrit *pūrvaguru*, »a former guru«. — In $s^2d^2s^2ičmz$, as it apparently should be read, there appears to be a clerical error; (*ä*)*š*(*ï*)*d*(*ï*)*šči* (+ *m*(*ï*)*z*) could probably be thought, »they who hear (attend lectures) together«, but in that case *i* stands wrongly between s^2 and *č*.

215

MS. III

Ch. 0014

This number, which was also found near Tun-huang, consists of three or four loose fragments. The condition in which they appear implies that the original sheets to

which they belonged have been intentionally torn to pieces and crumpled up.

The largest fragment, *a*, is about $12^1/_2$ inches wide and 12 to 14 inches long, and consists of eleven entirely preserved lines of writing and larger or smaller portions of three others. Each line consists on an average of twenty characters. The other fragments are but small. *b* is a somewhat rectangular fragment of the right side of a sheet, and contains the beginning of five lines; of the fifth, however, only the upper part of the characters remains. The width of the fragment is about 6 inches and has barely reached the middle of the original sheet. The fragments *c* and *d*, of which the latter is quite small, fit together, so that they in reality constitute one fragment only, of a width similar to that of *b*, but somewhat more irregular in form. The fragments *b*, *c*, *d* are so rudimentary that it is impossible to translate them. The contents, which in all three fragments appear to be of a philosophical or proverbial nature, as well as the homogeneous script and paper, show that they have all belonged to one treatise, but no direct connexion exists between them.

The script is exceedingly beautiful and distinct. As regards characteristic forms of letters it may be pointed out that both t^1 and b^2 are entirely closed below; b^2, for instance, has about the form of an 8 with a small projection above.

Scattered among the lines Chinese characters of later origin occur.

Lastly, I want to add that I have had no opportunity of seeing the originals, but have had only photographs at my disposal; these are, however, so excellent that 216
they fully compensate for the originals.

a

[— — — — — —]

1. *zinin : ölmäz* [. . . . . .]
2. *: : tanuuγluγ : s(a)b : tàmγaliγ :*
3. *bitig : : išidmištä : körü :*
4. *körmiš : yig : : miŋ : kiši : yü*
5. *zin : bil(i)ginčä : bir : kiši : at*
6. *į : : bil(i)g o : : azmazun : tip :*
7. *yirči : y(a)ratį : y(a)ŋįl²mazun : t*
8. *ip : bilg(ä)g : urtį : : azmaz : y*
9. *i[r]či : y(a)ŋįl²m(a)z : bilgä : unįt²m*
10. *maz* [sic] *: ötügči : y(a)ŋįl²maz : bitkä*
11. *či : : bilgälig : y(a)ŋįl²maz : yi*
12. *rčilig : azmaz : : y(a)ŋįl²mas(a)r :*
13. *bilgä : bol[γay : ?] azmas²(a)r : yi*
14. *[rči : bolγay : ? : y(a)ŋį]l²ma* [. . .]

b

[. . . . . *yi*]

1. *rči : bolmaz* [. . . . . *b*]
2. *itkäči : yooq : a*[. . . . . .]
3. *yooq : | : tütünčs*[. . . . . .]
4. *n²i : köni : ökm*[. . . . . .]
5. *. . m : (a)r¹t¹a*(or *į*?) *: yo*[*oq* . . . . .]

c, d

1. [. . . . . .]*n¹l¹n¹ : tut*
2. [. . . . . .]*gü : tutm(a)z : :*
3. [. . . . . .]*įr¹ : subŋįr¹į : b¹*
4. [. . . . . .]*gl(ä)r : (a)rγa : bolu*
5. [. . . . . .]*liγu : (ä)rs(ä)r : (a)ld¹į*(or *a*)

a

[— — — — — — — —]

[—] does not die — —. An attested word (is as good as?) 217
a sealed writing. Seeing (with one's own eyes) is better than hearing. One man's name (i.e. one individual) with the faces of a thousand men on the strength of his wisdom — that is wisdom. In order that one shall not lose one's way he (?) has appointed a guide; in order that one shall not err he (?) has ordained the wise man (or the wise). A guide who does not lose his way, a wise man who does not err, an intercessor who does not forget, a tutor (? a recorder) who does not err. He who has a wise man (by his side) does not err; he who has a guide does not lose his way. If he does not err, he (himself) [will] become wise; if he does not lose his way, [he himself will become a] guide [— — —]

NOTES TO III

a, ll. 3 and 4. *körü kör-*, »to see seeingly« = »to see with one's own eyes«. Cf. *baqa kör-* (e.g. *Qut. Bil.* 125, 1), »to see regardingly« = »to look narrowly«.

a, l. 6. *bilgo* must according to common orthography be read *bil(ï)g o*, but may perhaps be *bilg(ä) o*, »that is the wise man«; *o*, late form for *ol*.

a, l. 8. *bilgg* must on account of its parallelism to only designations of persons be read *bilg(ä)g*.

a, l. 10. *ötägči*, from *ötäg*, »a prayer, a request, a petition«, — as is obviously proved by this passage — does not signify »one who prays« (Radloff, *Wörterb.*, i, p. 1280, »*ödükči*«), but »an intercessor«, one who receives addresses or petitions in order to submit and recommend them to the sovereign or an authority. This signification agrees also better with *Qut. Bil.* 108, 3, *ötägči käräkmäz*, »no intercessor is required« (Radloff, who himself in the note remarks that if signifying »der Bittsteller« another form might be expected, translates: »Ich brauche nicht erst zu bitten [!?], wenn ich Sorgen habe; ehe meine Zunge sich bewegt, hört er mein Wort«).

a, ll. 10 and 11. [I had hitherto understood *bitkäči* (also IV, l. 10, *bitgäči*), as different from *bitigči*, »a clerk, secretary«, and according to the context supposed it to signify something like »a tutor«, or as in IV, l. 10, »a steward, commissary«. But Professor F. W. K. Müller (*Zwei Pfahlinschriften aus den Turfanfunden, Abh. Berl. Akad.* 1915, *Phil.-hist. Kl.* No. 3, p. 32 sq.) has shown that the forms *bitkäči*, *bitgäči*, *bitigäči*, *bitigüči* and *bitigči* alternate and must be identical, properly »a writer«. Here, collaterally with *ötägči*, it might be translated »a recorder«.]

cd, l. 3. *sub(a?)ŋŋŗ* or *šub⁰* is a non-Turkish word; perhaps Indian (cf. e.g. Sanskrit *Çubhaṅkara*?)?

218

MS. IV

(Ch. 00183. Plate IV b)

Finally, from Tun-huang comes another curious document which I shall now mention. It is a sheet that, as far as I can judge from the photograph (I have not seen the original), appears to have been carefully folded. With the exception of a few damaged places, mainly where there appears to have been such an old fold, it is on the whole well preserved.

What immediately strikes us as being peculiar about this document, is the script. We have here not only an instance of a plain and ordinary handwriting, but this also gives a decided impression of having originated from an unpractised hand. The script, besides presenting peculiar forms of certain characters, for instance *a*, when compared with the elegant script of the two preceding numbers, is exceedingly clumsy right through, and looks as if »written with a match«, as we say in Danish. Moreover, the characters are rather unlike, both as regards their form and their size; great inconsistency is shown in the use of the sign for separating words, : , and the lines, especially in the lower half of the sheet, run very irregularly.

But the contents also are peculiar. The author, probably an officer or another military person, bearing the rather high-sounding name Baghatur Chigshi, pronounces in angry terms his discontent with the board afforded for him and for a number of other persons, his superiors and fellows, on their arrival at a place which has not been indicated more closely. Here we must have before us, either some private notes or a private letter, and all probability favours the belief that it is the latter. (The opening word »Then« *y*(*ä*)*m*(*ä*) might imply that the

MS., though it appears in its present form as a complete whole, yet is but the end of a note, the beginning of which is wanting?).

With regard to the age of the MS. nothing definite can 219
be stated, but it appears, if anything, to date from the later part of that period when the runic script was in use, probably the ninth century.

The text runs as follows: —

1. *y(ä)m(ä) : bišinč : (a)y s(ä)kiz yig*
2. *(i)rmigä : bilig köŋül*
3. *s(a)ŋun : b(a)šlap : k(ä)lti : y(a)baš*
4. *tutuuq buzač tutuuq ör*
5. *ä bört : tutuuq : altun t*
6. *(a)y s(a)ŋun : y(a)rt(i)mlïïg (ä)rür : atï*
7. *öz apa tutuuq : ulatï qam*
8. *(ï)γ atlïγ yüzlüg otuz (ä)r*
9. *k(ä)lt(i)miz bir : kün bir qoñ*
10. *iki küp : b(ä)gni : bitgäči :*
11. *isiz y(a)bïz qul b(i)tidim*
12. *atïm b(a)γatur čigši :*

Then, in the fifth month, on the eighteenth, came Bilig Köngül Sangun after having taken over the command. The adjutants(?) are Yabash Tutuq, Buzach Tutuq, Örä Bört Tutuq, and Altun Tay Sangun. We came: (the Chief,) Öz Apa Tutuq by name, followed by, all told, thirty men of rank and consideration. On one day one sheep and two mugs of wine. The commissary is a wretched and good-for-nothing slave. Written by me, Baghatur Chigshi by name.

NOTES TO IV

ll. 1 and 2. *yig(i)rmigä*, later form with the dative ending *-gä* instead of the earlier *-kä*.

l. 2. Regarding *bilig köŋül* as appellative in Buddhistic terminology, »reason«, literally »wisdom-mind«, »wise mind«, see F. W. K. Müller, *Uigurica* ii, p. 13.

ll. 5 and 6. *tay saŋun* is Chinese *tai tsiang-kiun* (*ta chiang-chün*), »great general«.

l. 6. *y(a)rt(j)mlïɣ* I have with some doubt interpreted as »adjutants« (or officers attached to the staff), having assumed that *yartïm* might be = Osm., Chagatai *yardïm*, »help, assistance«. The five persons mentioned in ll. 2—6 would then be the general with his staff, while in ll. 7—8 we have the particular corps to which the writer belonged, together with the name of its chief.

l. 8. *atlïɣ yüzlüg*, hendiadys, cf. MÜLLER, *Uigurica* ii, p. 19,8; RADLOFF, *Kuanši-im Pusar*, p. 47, n. 94.

l. 10. Regarding *bitgäči*, see above, p. 257, note to III *a*, ll. 10 and 11. [Concerning *bägni* see PELLIOT, T'oung Pao, 2e Sér., XXV, pp. 448 seqq.]

l. 11. *isiz* (*esiz* [for *es-siz*, literally »mindless«], wrongly »*äzis*«, RADLOFF, *Wörterbuch*, i, p. 298) *yabïz*, hendiadys, cf. MÜLLER, *Uigurica* ii, p. 23,23–4, *isiz yavïz*.

As a thirteenth line, it appears as if, below the first three characters of l. 12, there had been very indistinctly written (*a*)*ltu*(?), which, however, cannot belong to the text.

LIST OF WORDS

Roman numerals indicate the texts published here (I, pp. 222—224; II, pp. 234—249; III, p. 256; IV, p. 259; II is, however, as a rule not indicated, therefore absence of Roman numerals is = II. Arabic numerals after I, III, and IV indicate the line, for II the page of the MS. The order of the characters followed here is: (1) vowels, *a*, *ä*, *ï*, *i*, *o* and *u* indiscriminately, *ö* and *ü* id.; (2) consonants, in the same order as the common European characters.

ab, 17, 97.
abïnč-u, 57.
adïɣ, 10.
adɣïr, 86.
adɣïrlïɣ, 7.
aɣ-, *-ïpan*, 96.
aɣa(?)*n* (*a. ötüg*), 29.
aɣïl, 71.
aɣïz, *aɣz-ï*, 40, 100.
al-, *-ayïn*, 90; *-ïp*, 43; *-dï*, III*cd* 5 (?).
ala, 2.
alanï, n.pr., I *a* 4, 10.
alp, 15, 60, 84.
alqu, 101.
alïɣ, I*a* 15.
altun, 1, 3, 7, 8, 12; n.pr., IV 5.
amraq, 101.
amlï, 101.
ančïp, 101.
anča, 1, 5, etc.
andaɣ, 5, 15, 32, 59, 68, 93.
añïɣ, 9, 16, 28, 34, 55.
apa, n.pr., I*a* 19, 21, *c* 4; IV 7.
aq, 7, 28.
ar-, *-ïp* (*a. oŋ-*), 25; *-mïš*, 52.
ara, 15, 57, 80.
aral-ï, 92.
? *arɣa*, III*cd* 4.
art, 10.
? *arta* or *-tï*, III*b* 5.
artat-, *-mayïn*, 91.
asïɣ, 49.
asra, 20, 31, 83, 93.
at (horse), I*b* r. 2 (?), 6; II 23, 25, 28, 52, [58], 76, 85, 100; *-lïɣ*, 2, 16, 54, 55.

at (name), IV 6, 12; *-lıγ* (*a. yüzlüg*), IV 8.
atan-, *-mıš*, 85.
ay, Ia 1; II 91, 103; IV 1.
ayaq, 62, 63.
ayın-, *-ma*, 29.
aylıγ, 2.
az-, *-masar*, IIIa 13; *-maz*, IIIa 8, 12; *-mazun*, IIIa 6; *-tı*, II 20, 21.
azıγ, 10.
äb, 8, 13, 14, 85.
äd[.]*ü*, n.pr., Ia 13.
ädgü, 1, 3, 5, 9, etc., 11, 16; *-si*, 42, 73, 92; *-ti*, 19, 29, 62.
ägin, *ägn-i*, 27.
äki (*eki*), 2, 37; cf. *iki*.
äkinti, 103.
äläkül, n.pr., Ic 7.
älig, 97.
älik (*kiyik*), 97.
ält-, *-i*, 11, 16.
äm, 36.
ämgäk, 89.
ämsi- or *ämši-*, *-miš*, 40.
äŋ (*ä. mäŋ*), 47 (twice).
äŋlä- (*ä. mänlä-*), *-yü*, 74.
är, Ib r. 6; II 7, 9, 11, 17, 40, 43, 45, 52, 71, 79, 84; IV 8.
är-, *-ikli*, 84; *-ür*, IV 6; *-miš*, 9, 10, 60; *-sär*, IIIcd 5.
ärdämlig, 15.
ärklig, 17, 102.
äsän (*ä. tükäl*), 21, 40, 63.
? *äsngän*, 15.
(? *äsri*, see *säri*.)
? *äš-*, *-ür*, 2.
äšid- (*ešid-*), *-ti*, 83, 93; cf. *išid-*.
? *äšidšiči*, 103.
ǰčyın-, *-mıš*, 34.
ǰd-, *-mıš*, 29.
ǰduqluq, 61.
ǰyač, 6, 19, 86.
ǰnal, n.pr., Ib r. 1, *b* v. 7.
ǰnanču, n.pr., Ic 8.
ǰrq, 89, 101 (p. 193 [229 seq.]).
ič, 27.
ič-, *-ipän*, 26.
ičrä, 97.
ičräki, Ia 10, 21; *ičiräki*, Ia 4.
idi, 100.
idiš, 62, 63.
iki, IV 10; cf. *äki*.
il, 41—2, 73.
ilin-, *-miš*, 95.
ini, Ia 17.
ingäk, 60.
ingän, 8.
(? *intin*, 13.)
irkäk, 36, 61.
isig, n.pr., 103.
isiz (*i. yabız*), IV 11.
išid-, *-miš*, IIIa 3; cf. *äšid-*.
it-, *-miš*, 73.
itä-čuq, n.pr., 104.
o, IIIa 6.
u-, *-matın*, 24, 38, 56, 58, 95; *-maz*, 100; *-yın*, 69; *-yur*(?), 42.
uč-, *-a*, 20, 95.
učruγluγ, 55.
ud-, *-u*, 38, 39.
udı-, *-γma*, 31.
odγur-, (*-u*), 31.
(? *uγ*, 20.)
oγul, *oγl-ı*, 2, 20, 21, 44, 45, 68, 84, 89.
oγlan, 35, 43, 101.
oγrı, 23.
ol, 1, etc.; *anın*, 53.
ula-, *-yur*, 73.
ulat-, *-ı*, IV 7.
uluγ, 14, 77.
olur-, *-upan*, 1, 6; *-ur*, 95.
on, Ib r. 2 (? *üč-*); II 44 (*toquz-*).

una-, *-maduq*, 57.
unaγan, n.pr., Ia 2.
unɣt-, *-maz*, IIIa 10.
oŋ-, *-up*, 25.
ur-, 50; *-upan*, 43, 53 (?), 59; *-tɣ*, IIIa 8.
urɣ, 59.
urɣlan-, *-mɣš*, 9.
uruŋu, n.pr., Ia 2, 7, 12, 17, 20, *b* r. 1, 9, *b* v. 3, 5, 7, *c* 4.
ordu, 41, 51.
ortu, 36, 74.
usɣč, 43.
ot, *ut*, n.pr., Ib v. 9.
ot (grass), 26, 82; *-suz*, 68.
ot (fire), Ia 6.
ut-, *-mɣš*, 44.
otuz, Ia 1; IV 8.
utuz-, *-maduq*, 44.
utru, 2, 23, 65.
uya, 47.
oyuγ, 43.
uyur, see *u-*.
oyma, 43.
oz-, *-mɣš*, 18, 26, 61.
uzun, 72; *-tonluγ*, 33, 62.
ö-, *-pän*, 23.
öbkälä-, *-pän*, 90.
üč, Ia 11; II 29; *üč-on*?, Ib r. 2.
üčün, Ia 9 (*b* r. 2?); II 104.
üčünč, 9, 21.
üčürgü, 77.
öd-, *-mäŋ*, 33.
ög (*ö. qaŋ*), 53, 89, 90.
ügä, n.pr., Ia 11, *c* 2.
ögir- (*ö. säbin-*), *-ä*, 46, 47, 51, 75; *-är*, 22, 44—5, 54, 64, 98.
ögür (*ögr-i-*), 86.
ögüš-, *-üpän*, 67.
?*ögüt*, 90.
ügüz, 64.
ögrünč, 54.
ögrünčülüg, 85.
ök[-], IIIb 4.
öküš, 54.
öküz, 37, 56.
öl-, *-gäy*, 61, 88; *-miš*, 87; *-mä*[*z*], IIIa 1.
ülüg, 61, 102.
ölüm, 18, 26, 75.
ömälä-, *-yü*, 71.
ön-, *-üp*, 75; *-üpän*, 93; *-di*, 82; *-miš*, 97.
öŋ, 25.
öŋi, 63.
öŋüš-, *-üpän*, 67.
öpgük, 32.
örä bört, n.pr., IV, 4—5.
örüŋ, 6, 8, 30, 60, 61.
örgin, 1.
ürk-, *-üpän*, 40.
ürkit-, *-tiŋ*, 33.
örtän-, *-miš*, 14.
öt, 90.
ötüg, 29.
ötügči, IIIa 10.
ötün-, 29; *-ür*, 83.
öz-i, 51, 70, 85; *-ikä*, Ia 6; *-üm*, 13; *-üŋ*, 72.
öz (*apa*), n.pr., IV 7.
üz-, *-ük*, 73.
üzä, 1, 6, 10, 20, 25, 31, 39, 81, 83, 93, 99.
özlük, 25.
ba-, 19, 50; *-miš*, 19.
bayatur, n.pr., IV 12.
bayɣš, 28.
baliq, Ia 14, *b* r. 11.
bar, 28, 49.
bar-, *-ɣpan*, 26, 53; *-ɣr*, 63; *-dɣ*, Ib v. 10, *c* 2; *-duq*, Ib r. 10; *-mɣš*, II 7, 8, 17, 23, etc.
bars, 15; (*b. kiyik*), 46, 74; *b. yɣl*, 103; n.pr., Ia 16, *b* v. 5.
basɣn-, *-u*, 70.

baš, 13, 15, 89.
bašla-, *-p*, IV 3.
bašlıγ, 12.
bay, 40.
bayırqu, I*a* 15.
? *bayluq*, I*b* v. 4.
? *bäčä*, n.pr., I*a* 21.
bädiz, 92—3.
bädizlä-, *-yür*, 42.
bäg, 7, 9, 83.
bäglig, 88.
bäglik, 9.
bägni, IV 10.
bi, 7.
bič-, *-ä*, 56.
bil, 56.
bil-, *-iŋ-*, *iŋlär*, 1, etc.; *-ti*, 84, 93.
bilig, III*a* 5, 6 (?); IV 2 (*b. könül*, n.pr.).
bilgä, III*a* 8, 9, 13.
bilgälig, III*a* 11.
? *bindir*, n.pr., I*b* r. 4.
bir, I*a* 8, 9, 12, 21, *c* 2, 3, 6; II 37, 48, 55; III*a* 5; IV 9.
bir-, *-gäy*, 3; *-miš*, 76.
birlä, I*a* 22.
biš, 103; *-inč*, IV 1.
biš-, *-di*, 81.
biti-, *-dim*, 104; IV 11.
bitig, 101; III*a* 3.
bitgäči, IV 10; *bitkäči*, III*a* 10—11, *b* 2.
bu, 89, 101.
bučur, n.pr., I*c* 1.
budun, 81.
? *budlluγ* (*bodluγ*?), 8.
buγra, 30.
buγralıq, 8.
bol-, *-u*[*-*], III*c* 4; *-ur*, II 89; *-γay* 36 [III*a* 13]; *-mıš*, 40—1, 60—1; *-tı*, I*a* 3, 5, 7, 8, etc.; II 39, 48, 49, 80, 82, 100; *-zun*, 35, 57, 71—2, 73, 92.
bul-, *-upan*, 47; *-mıš*, 47, 63—4; *-tı*, 35.
bulıt, 81.
bulıtlıγ, 79.
boluγ, 29.
buluŋ, 18; *-taqı*, 42.
buqarsı, 37.
burua : γuru, 103.
bosannč, 80.
bosušluγ, 79.
boš, 44.
butula-, *-mıš*, 8.
buymul, 98.
boz, 81.
busač, n.pr., IV 4.
bozaγu, 61.
bozaγula-čı, 60.
bök, 14.
böri, 40.
bört, IV 5.
čıγañ, 45.
čıntan, 6.
čır (*sarıγ-*), n.pr., I*a* 18.
čigši, I*a* 3, 5, 17; IV 12.
čik, n.pr., I*a* 4.
? *čuk*, 35.
čur, I*a* 2.
ditar (*dintar*?), 103.
? *γuru*, 103.
kädim, n.pr., I*a* 12.
käkük, 35.
käl-, *-ir*, 11, 16, 46, 47, 51, 85; *-miš*, I*b* r. 3, 11; II 8—9, 63, 80, 90; *-sär*, 85; *-ti*, IV 3; *-timiz*, IV 9.
kälür-, *-miš*, I*a* 11; II 61.
-kän, see *-qan*.
känsig, n.pr., I*a* 18.
käntü, 101—2.
käŋrän-, *-ür*, 34.
käräkü, 27.
käs-, *-ipän*, 13.

kiiz (*kidiz*?), 49.
kičä, 1, 2, 34.
kičig, 103.
kin, 89.
kir-, *-ür*, 31; *-miš*, Ia 14; II 97.
kišä-, *-miš*, 58.
kiši, 2, 21, 43, 44, 82, 83, 93.
kiyik, 20, 68; *älik k.*, 97; *bars k.*, 46, 74; *sıγun k.*, 92; *yarγun k.*, 95, 96.
küč, II 25; n.pr., Ib r. 12.
küčlüg, 5, 32, 93.
köčür- (*k. qontur-*), *-ü*, 51.
kögür-, *-miš*, Ib r. 6.
kök, 98.
köküz-, *-mäk*, Ic 6.
köl, 33.
kül, n.pr., Ia 17.
köl-, *-miš*, 38.
külüg, n.pr., Ia 7, *b* r. 7.
kün, 36, 39, 80; IV 9.
kön-, *-miš*, Ia 6.
könäk, 88.
künäš, 88.
köni, IIIb 4.
köŋäk (= *könäk*), 88.
köŋül, IV 2.
küp, IV 10.
küpä (*kü-apa*?), n.pr., Ia 8.
köpük, 30.
kör-, *-ü*, IIIa 3; *-üpän*, II 25, 26; *-mäŋ*, 33; *-miš*, IIIa 4.
küräbir, n.pr., Ib r. 9.
körüklüg, 27, 99.
körüš-, *-miš*, 22.
közünük, 27.
küzüŋü, 33.
közlä-, *-yür*, 99.
? *lač*[*ın*?], n.pr., Ib v. 4.
-lı, *-lı*, 10.
mayа, 74, 75.
manıstan-taqı, 103.
män, 1, 2, 4, etc.
mäŋ, 47.
mäŋi, 80.
mäŋilig, 9, 96.
mäŋilä-, *-yür*, 1, 6, 42, 79, 87.
mäŋlä-, *-yü*, 74.
min-, *-miš*, 24.
miŋ, 49; IIIa 4.
muŋluγ, 34.
müŋrä-, *-yür*, 93.
nä-täg, 27, 28.
näčük, 69.
nägü, 36.
nälük, 88.
qal-, *-mıš*, 18, 25, 57; *-maduq*, 14.
qalı-, *-yu*, 53, 67.
qaltı, 69.
qamıč, 18.
qam(*ı*)*γ*, 39, 81, 97; IV 7—8.
qamıl-, *-mıš*, 17.
qamıš, 57.
qamuš, 15.
qamša-, *-yu*, 24, 38, 56, 58.
qan, 41, 50, 97; n.pr., Ia 16.
qan (blood), 36.
-qan, *-kän*: *tükä mäzkän*, 4; *yaru mazqan*, 32.
qanat, 53.
qanatlıγ, 3—4.
qannča, 63.
qanγı, 87, 88.
qanlıq, 97.
qaŋ (*ög q.*), 53, 89, 90.
qap-, *-mıš*, 66.
qara [Ib r. 12?]; II 32, 72, 81, 97; *q. quš*, 4, 65, 78.
qarı, 55.
qarın (*qarn-ı*), 10.
qaršı, 28—9.
qat, 14, 77.
qatıγ, 100; *-tı*, 19; *-dı*, 50.
qatun, 57.
qaya, 59, 75, 78.
qazγanč, 45.

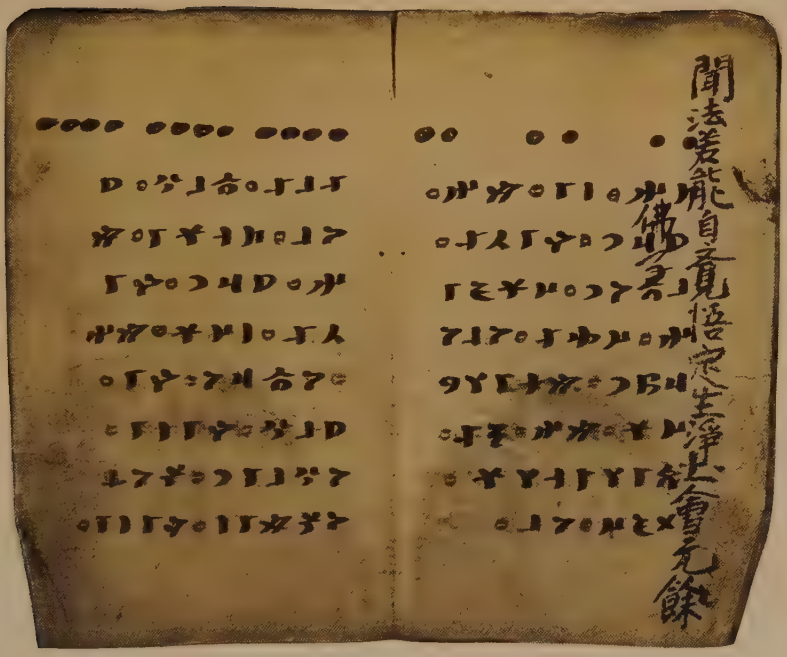
qilič, 13; n.pr., I*a* 6, *b* r. 10, 11—12.
qišlaγ, 78, 86.
qiyaγan, n.pr., I*b* v. 9, *c* 3.
qizil, 78.
qobi, 54.
qoču (*baliq*), n.pr., I*b* r. 11.
qod-, *-upan*, 62; *-m*(*ad*?)*uq*, 14.
qodi, 66, 77.
? *qudursuγiŋŋiŋa*, 24.
qudruq, 76.
qoγu (*quš*), 52, 53.
qul, 83; IV 11.
qul-apa, n.pr., I*c* 4.
qol-, *-miš*, 71.
qulun, 36.
qulunla-, *-miš*, 7.
qomursγa, 56.
qon-, *-upan*, 99; *-miš*, 94.
qunčuy, 9.
qontur-, *-u*, 51.
qoñ, 40, 44; IV 9.
qoñčï(*-lärkä*), I*c* 5.
qop, 21, 22, 44.
qop-, *-upan*, 65.
quruγsaq, 12.
qorq-, *-ma*, 29; *-miš*, 3.
qorqinč, 55.
qurtγa, 18.
quš, 20; *qara q.*, 4, 65, 78; *qoγu q.*, 52, 53; *toγan q.*, 6, 64 (*t. ügüz quši*), 66, 67, 98; *tur*(*u*?)*ñaya q.*, 94.
qušla-, *-yu*, 65.
qušluγ, 86.
qut, 3, 21, 55, 71.
qutuz, n.pr., I*a* 17.
qutluγ, 35, 86.
quzγun, 19, 83.
sab, 11, 16, 83, 90; III*a* 2.
sabčï, 16, 86.
sač-, *-*(*a*)*r*, 30.
saγïr, 97.
sannč-, *-miš*, 51.
saŋun (Chin.), I*a* 13, 16, 20, *b* r. 7—8, 9, *b* v. 6, 9; II 103; IV 3 (*tay s.*), 6.
saqïn-, *-miš*, 63, 90.
sarïγ, 16; (*s. čïr*), n.pr., I*a* 18.
säb-, *-dük*, 5.
säbin-, *-ü*, 46, 47, 51, 75; *-ür*, 22, 54, 64.
säkiz, IV 1.
sämiz, 100.
sämrit-, *-i*, 23.
? *sngän*, 15.
säp-, *-är*, 73.
? *s*(*ä*)*ri*, 6, 60, 61, 75.
siγun (*kiyik*), 92.
siŋ-, *-uq*, 73; *-miš*, 10—11.
si (Chin.), 1.
sub, 25, 26, 50.
subŋiŋi, III*cd* 3.
subsuz, 68—9.
sučulun-, *-miš*, 66.
suγču (*baliq*), n.pr., I*a* 14.
suq-, *-miš*, 50.
soquš-, *-up*, 23; *-miš*, 2, 10, 40, 53, 71, 74.
sü, I*a* 10; II 52, 84, 97.
süčür, n.pr., I*a* 20.
söz (*s. sab*), 11, 16.
tabïlqu, 48, 49.
tabïšγan, 66, 67.
tay, 17, 25, (58?), 78, 96.
talïm (*qara quš*), 4, 65, 78; (*uri*), 59.
talula-, *-pan*, 29.
taluy, 4.
tamγaliγ, III*a* 2.
tan, 4.
tanuqluγ, III*a* 2.
taŋ, 38.
taŋlar-, *-di*, 38.
tapla-, *-duq*, 4.
taqï, 4, 50.
tarïγ, 81.

tay-gün-tan (Chin.), n.pr., 103.
tay-saŋun (Chin.), IV 5—6.
täbä, 8, 69.
-täg, 27, 28.
täg-, *-ir*, 31; *-miš*, 91.
tägi, 14, 24.
tägür-, *-miš*, 53.
täglük, 36.
tän-si (Chin.), 1.
täŋlig (*apa*), n.pr., I*a* 19.
täŋri, 2, 17, 21, 25, 31, 57, 66, 71, 73, 79, 83.
täŋrilig, 18.
täri, 67.
tärit-, *-zün*, 77.
tärklä-, *-yü*, 11.
tärtrü, 58.
täz-, *-ipän*, 90.
täzkin, 35.
tiɣ, 76.
tiŋla-, *-yin*, 90.
tir(*i*?)*ŋaq*, 66, 67.
tiŋtiŋ-, *-miš*, 67.
ti-, *-miš*, 3, 61, 72; *-p*, 90; III*a* 6, 7—8; *-pän*, II 66; *-r*, 9, 11, 11—12, etc. (p. 229 note 1).
tigin, n.pr., I*a* 16.
tigrät-, 76.
tilä-, *-yür*, 36.
tilkü, 70.
? *tiŋ*, 35.
tirä, n.pr., I*a* 13 (*b* v. 6?).
tiril- (to gather), *-ipän*, 42.
tiril- (to live), *-miš*, 18.
titig, 69—70.
titir, 30.
tiz, 93.
tudun, I*a* 2.
toɣ-, *-di*, 39; *-miš*, 80.
toɣan (*quš*), 6, 64, 66, 67, 98.
toɣraq, 99.
tuman, 20.
tonluɣ (*uzun-*), 33, 62.
toŋ-, *-ɣay*, 88; *-miš*, 88.
toŋuz, 10.
top-, *-u*, 77.
toquz, I*a* 1; II 77, 92; *-on* 44.
tur-, *-u*, 25; *-upan*, 79, 87; *-ur*, 24, 38, 56, 58; *-di*, 20; *-miš*, 42.
tur(*u*?)*ñaya* (*quš*), 94.
turuq, 23.
turɣur-, *-u*, 31.
tut-, *-ar*, 4—5; *-upan*, 23—4; *-maz*, III*cd* 2; *-miš*, II 97.
tutuɣ, 43.
tutuq, I*b* r. 3; IV 4, 5, 7.
tuy-, *-matin*, 94.
tuguɣluɣ, 7.
toz, 20, 95.
tüg-, *-üp*, 76.
tügünük, 27.
tükä-, *-mäz-kän*, 4.
tükäl (*äsän t.*), 21, 40, 63.
tümän, 49.
tün, 36.
tört, 42.
türt-, *-miš*, 85.
törtinč, I*a* 1.
tüs, 4.
tüš-, *-üpän*, 99; *-miš*, 70.
tüšnäk, 94.
tütünčs[-], III*b* 3.
tüzmiš, n.pr., I*c* 3.
yabaš, n.pr., IV 3.
yabiz, 17, 37, 68, 69; IV 11.
yablaq, 11, 13, 14, 24, 34, 38, 50, 55, 56, 58, 65, 70, 77, 95, 101.
yadrat-, 77.
yaɣ-, *-di*, 81.
yaɣaq, 86.
yaɣaqliɣ, 99.
yaɣi, 51.
(*yaɣir-* or) *yaɣri-*, *-i-pan*, 24.
yaɣliɣ, 18.

? *yaγmiš*, n.pr., I*b* r. 3.
yalabač, 16.
yalïm, 59, 75.
yalbar-, *-ur*, 30.
yalγa-, *-yu*, 18.
yalŋus-un, 59.
yana, 21, 44, 62, 63, 66, 89, 90.
yaŋïl-, *-masar*, IIIa 12; *-maz*, IIIa 9, 10, 11; *-mazun*, IIIa 7.
yaŋra-, *-yur*, 34.
yap-, *-miš*, 41.
yar-, *-a*, 59.
yara-, *-γay*, 7, 8, 9, 61; *-miš*, 45, 46.
yarat-, *-ï* (for *-dï*), IIIa 7.
yarïl-, *-miš*, 10.
yarïn, 1, 2, 34.
yarï(?)*nča*, 59.
yarïq, Ia 2, 4, 8, 9, 11, etc.
yaru-, *-dï*, 39; *-maz-qan*, 32.
yaruq, 39.
yarγun (*kiyik*), 95.
yarlïγ, Ia 3, 5, 7, 8, etc.
? *yartïmlïq*, IV 6.
yasïč, 59.
yaš, 26, 82.
yašïl, 78.
yat-, *-ïpan*, 4; *-ïγlï* (or *yatïγlïγ*?), 31.
yayla-, *-yur*, 96, 99.
yaylaγ, 78, 86.
yaylïγ, 96.
yazaγ or *yazïγ*, 16, 76.
yämä, IV 1.
yïdït-, *-mayïn*, 91.
yïl, 21, 32, 91, 103.
yïlan, 12.
yïlqï, 71, 82.
yïš, 25.
yi-, *-miš*, 56, 70; *-pän*, 26; *-yür*, 5.
yig, IIIa 4.
yigirmi, 103; IV 1—2.
yïl, 24.
yïr, 23, 25, 31, 38, 74, 84.
yirči, IIIa 8—9, 13—[14], *b* 1.
yirčilig, IIIa 11—12.
yitiglig, 85.
yol, I*b* r. 6; II 13, 25, 45, 52; *y. täŋri*, 2, 72.
?*yul*[*uq*?], n.pr., I*b* v. 2.
yont, 7, 36.
yoq, 54, 55; III*b* 2, 3 (?), 5 (?).
yorï-, *-dï*, 81; *-yïn*, 69; *-yu*, 21, 26; *-yur*, 32, 59, 75.
yurt, I*b* r. 2 (?); II 18.
yosuq, Ia 21—2, *b* r. 8.
yutuz, 44.
yügür-, *-ü*, 20, 23, 67.
yütürük, 36.
yüz (a hundred), 48.
yüz (face), IIIa 4—5.
yüzlüg, IV 8.

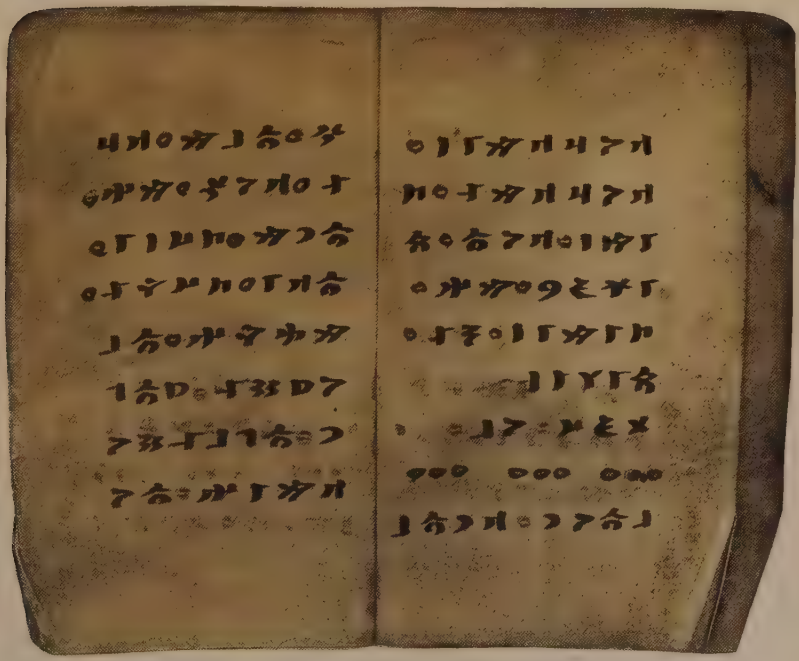
p. 2.

p. 1.



p. 4.

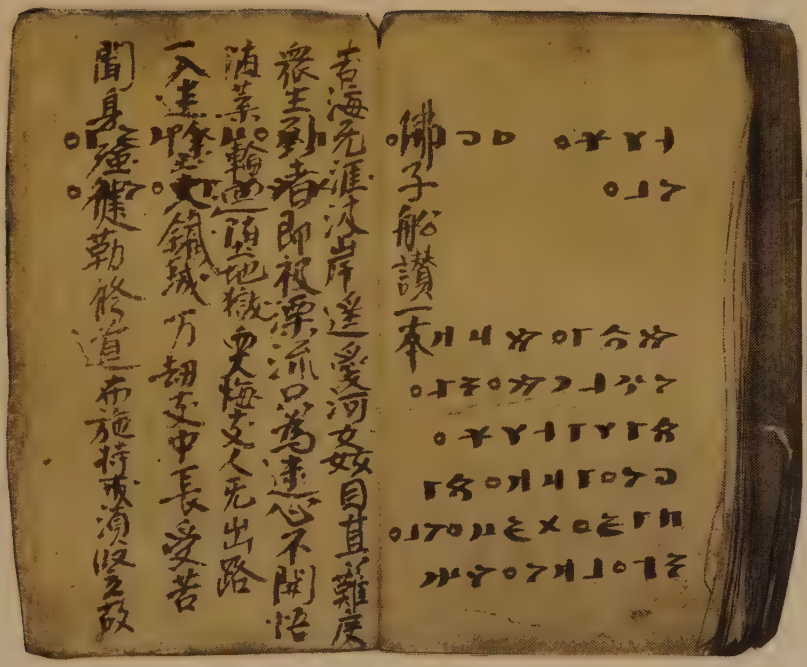
p. 3.



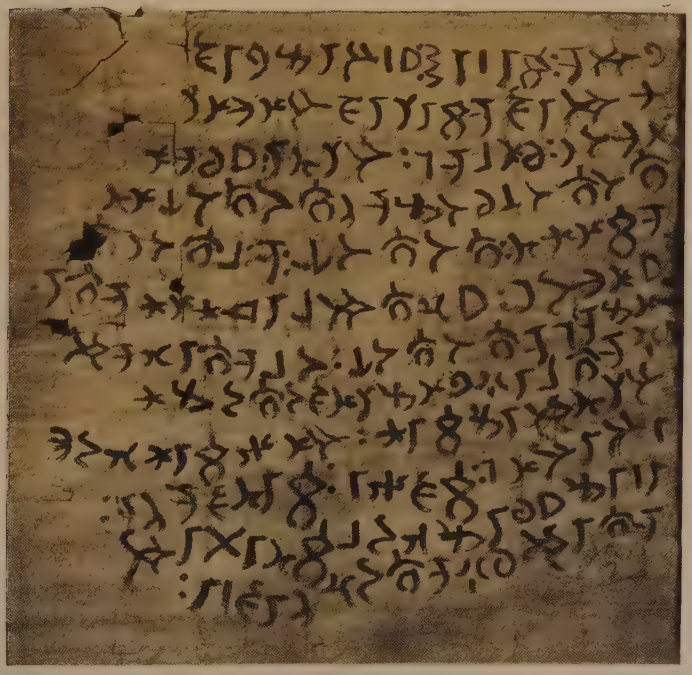
II. Book in Turkish Runic Script from Tun-huang. Ch. 0033, pp. 1–4. Scale $\frac{3}{5}$.

p. 102.

p. 101.



II. Book from Tun-huang. Ch. 0033, pp. 101—102. Scale $\frac{3}{5}$.



IV. MS. from Tun-huang. Ch. 00183. Scale $\frac{3}{7}$.

SUR LE SYSTÈME DES CONSONNES DANS LA LANGUE OUIGOURE

Publié dans le *Keleti szemle, Revue orientale pour les études ouralo-altaïques*, Tome II, Budapest 1901, p. 241—259, avec la note suivante:

»Communication faite au Onzième Congrès international des Orientalistes, Paris 1897. Si cette communication n'a pas été publiée dans les Actes du Congrès, cela est dû en partie à des circonstances fortuites, en partie à l'espoir que j'avais alors de pouvoir bientôt publier en détail mes recherches sur ce sujet. Malheureusement cet espoir n'a pu jusqu'ici s'accomplir, les circonstances ne m'ayant pas permis d'approfondir davantage cette question, qui présente de grandes difficultés. Après avoir reçu dernièrement le nouveau volume que vient de publier M. Radloff: *Das Kudatku Bilik, Theil II, 1. Lieferung* (St.-Pétersbourg 1900, pp. I—XXIV, 1—228), et vu les efforts désespérés qu'il y fait pour échapper à mon argumentation et refuter mes conclusions. je ne trouve pas opportun de remettre à plus tard la publication de mes résultats, que je regarde toujours comme justes. Je me suis donc décidé à donner ici ma communication, qui reste essentiellement telle que je l'avais écrite en 1897 et présentée au Congrès de Paris. Seulement j'ai élargi la dernière partie, en y insérant plus de détails et un bien plus grand nombre d'exemples que ne comportait la première rédaction. Du reste j'ai mis en note au bas des pages tout ce que j'ai cru devoir ajouter«.

Copenhague octobre 1901.

L'alphabet dit ouigour a généralement été regardé comme 241
imitation de l'Estranghélo syriaque, datant peut-être du huitième siècle; mais il n'y a pas de doute que la question de son origine ne soit plus compliquée qu'on ne l'a supposé jusqu'ici[1]). Si nous le comparons avec l'alphabet runiforme des Turcs orientaux, qu'il supplanta dès ladite époque environ, il faut reconnaître que l'alphabet ouigour est beaucoup plus commode à tracer que les caractères raides de l'ancien alphabet, qui n'était évidemment fait que pour l'entaille sur bois ou sur pierre. Mais, d'autre part, si nous considérons le degré de clarté et d'exactitude avec lequel chacun des deux alphabets peut distin-

[1]) [Quand la présente étude fut écrite, on ne connaissait encore, en fait d'écriture ouigoure, qu'un seul texte d'une certaine étendue; c'était le manuscrit de Vienne du Koutadgou bilig (voir plus loin p. 276 sq.). C'est donc exclusivement sur ce texte très tardif que se fonde mon étude. Depuis lors, les admirables découvertes faites au Turkestan chinois ont mis au jour un grand nombre de documents, d'origine bouddhique ou, plus rarement, manichéenne, écrits dans ce même alphabet. Ces trouvailles nous ont donné le moyen de poursuivre, pendant une évolution assez longue, les phases successives de l'écriture en question. Il est devenu clair que, avant d'être adoptée par les Turcs, cette écriture a été employée, sous une forme plus primitive, pour la langue sogdienne (dialecte iranien du Nord), sur le phonétisme de laquelle elle a été modelée. Cet alphabet sogdien se rattache étroitement aux systèmes graphiques des peuples de langue sémitique du Nord, sans qu'il soit possible d'en préciser le point de départ. Ce n'est pas l'Estranghélo, il faut plutôt y voir deux graphies sœurs, dérivant, l'une et l'autre, du même prototype inconnu. L'alphabet ouigour est donc une forme secondaire de l'alphabet sogdien, adaptée à un dialecte turc assez archaïque et s'altérant de plus en plus jusqu'à la forme tardive du Koutadgou bilig. Cf. R. Gauthiot, *De l'alphabet sogdien* (Journal asiatique, Janv.-Févr. 1911, p. 81—95); A. v. Le Coq, *Kurze Einführung in die uigurische Schriftkunde* (Mitteil. des Seminars für Oriental. Sprachen zu Berlin, XXII, Abt. II, 1919).]

guer les différents sons de la langue, on ne peut pas nier qu'à cet égard l'alphabet ouigour ne soit inférieur à son prédécesseur.

242 Non seulement le caractère extrêmement cursif et peu distinct de l'écriture ouigoure rend souvent la lecture difficile, mais encore le nombre des signes est de beaucoup inférieur à celui des sons. Il en résulte que la plupart des lettres peuvent figurer avec plus d'un sens. C'est ainsi que pour les différentes voyelles (8?) on n'a que quatre signes: 1° *a* et *ä* (*e*), 2° *j* et *i* (et *e*, *ä*), 3° *o* et *u*, 4° *ö* et *ü*. Parmi les consonnes, il n'y a qu'un signe pour chacune des séries d'occlusives (et de même pour les fricatives correspondantes), savoir pour *q* et *γ* (et, dans des mots empruntés à l'arabe, خ [*x*], غ), pour *k* et *g*, pour *t* et *d*, pour *p*, *b* et *v* (et *f* dans les mots d'origine arabe ou persane), et de même un signe seulement pour *s* et *z*, tous sons que la langue parlée a dû distinguer[1]).

C'est donc a peu près le même état de choses que nous connaissons si bien par exemple pour la forme postérieure de l'écriture runique du Nord scandinave, qui était en usage à l'époque des Vikings. Elle ne comprenait que 16 signes, tandis que l'ancien alphabet runique en avait 24. Cela tient à ce qu'alors on se contentait de signes

[1]) [Déjà dans les textes archaïques provenant du Turkestan oriental on n'a qu'un signe pour *b* et *p* (tandis qu'il y a un signe particulier pour *v*), et de même pour *k* et *g*, comme c'est ordinairement le cas encore aujourd'hui où, en employant l'écriture arabe, ك peut avoir aussi bien la valeur de *g* que celle de *k*. Les sons *q*, *x* et *γ* (= ق, خ et غ de l'alphabet arabe) y sont de même désignés par un caractère commun; toutefois, dans les anciens textes soigneusement écrits, *q* et *x* sont distingués d'avec *γ* à l'aide de marques diacritiques (deux ou un trait ou point, respectivement), mais, plus tard, cela est de plus en plus négligé. Par contre, dans les anciens documents de l'écriture ouigoure, les sons *t* et *d* (c.-à-d. *ð*, *ð*, ڈ), et de même *s* et *z* sont exactement distingués, chacun d'eux étant exprimé par son caractère particulier; tous ces caractères continuent à figurer dans les textes tardifs comme, par exemple, le Koutadgou bilig, mais, pour chacune des deux paires, avec une confusion de plus en plus complète des valeurs.]

communs par exemple pour *k* et *g*, pour *t* et *d*, pour *u*, *o* et *v* etc., sons que l'ancienne écriture distinguait soigneusement par des signes particuliers. Au point de vue phonographique, la nouvelle écriture était donc inférieure à l'ancienne. Toutefois pour un Scandinave de ce temps qui avait appris à lire les runes, cette confusion ne pouvait causer de difficulté sérieuse, pas plus qu'il n'est difficile pour un Français d'apprendre par ex. à distinguer les différentes valeurs du groupe *eu* dans *il eut* et *eux*, ou du signe *s* dans *je vis*, *une vis* et *viser*. La difficulté n'est pas beaucoup plus grande pour nous, parce que, par d'autres voies, nous pouvons nous faire une idée assez nette de la langue ou des dialectes scandinaves de ces temps-là.

Quant à l'ouigour, il va sans dire qu'en général, en lisant un texte, un Turc dont c'était la langue maternelle et à qui les particularités de l'alphabet étaient familières, devait reconnaître immédiatement, sans trop d'hésitation, la valeur phonique que, dans chaque cas, il fallait attri- 243
buer aux caractères ambigus. Il en va autrement avec nous. Non seulement la langue ouigoure est morte sans que nous en connaissions de continuation directe (à mon avis, c'est la langue turque orientale ou djagataï qui s'en rapproche le plus), mais il y a entre les différents groupes des langues turques des divergences tellement considérables sur certains points essentiels du consonantisme, qu'on est bien excusable si, sans autre guide que les textes mêmes écrits dans l'alphabet en question, on se trouve parfois embarrassé sur la manière dont s'est comportée à cet égard la langue parlée. Aussi voyons-nous que, suivant leur différente manière de se représenter l'histoire des consonnes turques, les divers savants qui se sont occupés de l'ouigour se sont fait des idées très divergentes sur ce sujet et, par conséquent, sur la place

qu'a occupée l'ouigour dans l'ensemble des langues turques.

Parmi ces systèmes, celui du savant qui fait aujourd'hui autorité pour l'étude des langues turques, M. RADLOFF, est non seulement le mieux connu, mais aussi, à un certain point de vue, le plus simple; il est vrai que c'est aussi le plus doctrinaire[1]). En s'appuyant sur les langues turques du Nord-Est, M. Radloff était parti de l'hypothèse — erronée, selon moi[2]), et en partie modifiée plus tard par lui même[3]) — que, pour les occlusives et les fricatives, les langues turques n'auraient eu, à l'origine, que les consonnes sourdes, *q*, *k*, *t*, *p*, *s* (*č*, *š*), et que la série correspondante de consonnes sonores, *γ*, *g*, *d*, *b*, *z* (*ǯ*? *ž*?), ne serait due qu'à un »affaiblissement« qui se serait introduit tout d'abord à l'intérieur des mots, entre deux voyelles. Voyant, en outre, entre ce système des
244 consonnes et le système graphique de l'ouigour des analogies particulières — analogies qui, je l'avoue, me paraissent dépourvues de fondement solide — c'est ce même système consonantique que M. Radloff attribue à cette langue, et dans sa transcription des textes ouigours il introduit donc partout les sons sourds *q*, *k*, *t*, *p*, *s*, *č*, *š*, excepté à l'intérieur des mots, entre deux voyelles (et en partie devant ou après *r*, *l* ou les nasales), où, avec la même conséquence, il écrit partout *γ*, *g*, *d*, *b*, *z*, et de même *ǯ* et *ž*. Par exemple *at* (1° cheval, 2° nom), *adiq* (accusatif), *adi* (1° son cheval, 2° son nom), *ada* (père),

[1]) Voir sa *Vergleich. Grammatik der nördlichen Türksprachen, I. Phonetik* (Leipzig, 1882) §§ 187, 311; les exemples cités dans son *Wörterbuch der Türk-Dialekte*; son *Kudatku-Bilik*, Theil I (St.-Pétersb., 1891), p. LXXXIII et suiv., et dernièrement ce même ouvrage Theil II, 1. Lieferung. — Dans ce qui suit, je remplace partout sa transcription en caractères russes par des caractères romains.

[2]) Voir mes *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées* (Helsingfors, 1896), p. 188—190 [cf. p. 41 sqq. du présent volume].

[3]) *Alttürkische Inschriften der Mongolei, Neue Folge* (St. Petersburg, 1897), p. 39 et suiv.

adaq (pied), *at* (jette), *adar* (jetant, il, etc., jette), *tut* (tiens), *tudar* (tenant), *tot* (rassasie-toi), *todar* (se rassasiant), etc.

Sans entrer dans les détails, je ferai quelques observations de nature à inspirer des doutes sérieux sur l'exactitude d'un tel raisonnement.

D'abord, ce système ne convient en réalité à aucune des langues turques. Partout il y a certaines différences, qui ont dû exister de tout temps, sous une forme ou sous une autre, mais que cette transcription efface en mettant tout dans le même sac. En djagataï (»turc oriental«) et en osmanli par ex., les mots cités sont *at*, *ati* (djag.), *atị* (osm. 'cheval'; osm. *ad*, *adị* 'nom'), *ata*, *ajaq*, *at*, *atar*, *tut*, *tutar*, *toi*, *tojar*, tandis que dans les langues du Nord-Est le modèle général serait *at*, *adị*, *ada*, *azaq*, *at*, *adar*, *tut*, *tudar*, *tos*, *tozar*.

Mais le raisonnement de M. Radloff est devenu encore plus douteux depuis que, dans ces dernières années, le déchiffrement des inscriptions de la Mongolie nous a fait connaître une langue turque dont les monuments sont antérieurs de plusieurs siècles à ceux de la littérature ouigoure jusqu'ici connus et qui est d'ailleurs évidemment apparentée de très près à cette langue. Ici nous trouvons au commencement des mots exclusivement les consonnes *q*, *k*, *t*, *s* et *b*, mais dans toutes les autres positions, à la fin des mots aussi bien que dans l'intérieur, nous avons non seulement ces mêmes sons (et de même toujours *č* et *š*), mais aussi *p* et les sons sonores *γ*, *g*, *d* (*ð*), *z*. En outre nous voyons que ces derniers sons ne proviennent pas d'une différenciation postérieure et plus ou moins fortuite des sons sourds, mais que les deux séries sont parallèles et indépendantes l'une de l'autre. La consonne, soit sourde, soit sonore, que contient une fois une racine ou un affixe, reste toujours invariable, 245
indépendamment de la position où elle pourra figurer

dans les différentes formes grammaticales ou les différents dérivés[1]). C'est ce même système qui, selon moi, est essentiellement commun, dès l'origine, à toutes les langues turques. Non seulement un tel système est conforme à ce que nous trouvons dans les langues du Sud et de l'Asie centrale (osmanli, djagataï, etc.), mais il nous donne le seul moyen d'expliquer, d'une manière simple et méthodique, les développements postérieurs variés que présentent les autres langues de cette grande famille[2]). Enfin c'est ce même état de choses auquel il faut s'attendre dans la langue ouigoure — et qu'en réalité nous y trouvons.

Pour faire cette démonstration, il y a un moyen très simple, que jusqu'ici toutefois on n'a point essayé d'employer. Je veux parler des rimes.

On sait que le plus important monument littéraire en écriture ouigoure est le manuscrit de Vienne du grand poème didactique et purement musulman intitulé *Qutadγü* (Koutadgou) *bilig*[3]), poème datant de la dernière moitié du onzième siècle. Le-dit manuscrit porte la date de 843 Hégire = 1439 de notre ère, époque où les Turcs avaient d'ailleurs, dès longtemps, adopté, avec l'islam,

[1]) Je fais abstraction des changements qui ont pu s'introduire quand deux consonnes se rencontrent, à la fin d'un thème ou d'une racine et au commencement d'un affixe, changements dont en somme je ne m'occupe pas dans ce mémoire et que pour la plupart on ne marque même pas dans l'écriture littéraire des langues turques. Je ferai seulement remarquer qu'il ne faut pas se préoccuper de la possibilité, dans telle ou telle phase d'une langue, de telle ou telle combinaison de consonnes (cf. par ex. Holger Pedersen, *Zeitschr. f. vergl. Sprachf.* XXXVI, p. 108 et suiv.).

[2]) Voir mes *Inscr. de l'Orkhon*, l. c. Cf. Radloff, *Alttürk. Inschr. der Mong., Neue Folge*, p. 41.

[3]) C'est là la vraie forme, et non, comme le veut M. Radloff, »*Kudatku bilik*« (pourquoi pas »*pilik*«?). Ma transcription est pleinement confirmée par le manuscrit du Caire (B), récemment découvert, qui est écrit en caractères arabes, et qui porte précisément le titre قوتادغو بيليك (voir Radloff, *Das Kudatku Bilik* II, 1, p. I). Ce titre semble signifier: »la science de devenir [non pas: rendre] heureux«; *qutadγu*, nom verbal en *-γu* du thème *qutad-*, dérivé de *qut* (bonheur), plus l'affixe dérivatif verbal *-ad-* (voir sur cet affixe mes *Inscr. de l'Orkhon*, pp. 146 note 20, 196, 198 et ci-dessus p. 159—160).

l'écriture arabe. Ce vaste poème comprend environ 6000 vers dont les deux moitiés riment entre elles (ou en d'autres termes 12,000 vers rimant deux à deux). Si, sur ce grand nombre de vers, il y a çà et là quelque rime mé- 246
diocre, c'est là un fait qui n'étonnera personne. Et pourtant ce fait est très rare, et encore les rimes faibles sont-elles évidemment souvent dues à une corruption ou à une altération postérieure du texte (par ex. *jangj : öngü* au lieu de *öngi*[1]); d'autres exemples dans ce qui suit). Dans l'immense majorité des cas, on observe très soigneusement les règles établies.

La longueur des rimes est assez variable. Elles peuvent — et c'est le cas le plus fréquent — n'être constituées que par la dernière syllabe, comme *munj : anj*, *bilä : külä* (des rimes telles que *tägi : idi* 11,14, *ögränü : körü* 50,5, *öngdüsi : jägüči* 62,4, *duva* (ar. دُعَا prière) *: aγa* 69,20, avec des consonnes différentes devant une voyelle finale, sont extrêmement rares et en partie sujettes à caution), ou bien elles se terminent par une consonne, dont on observe toujours l'identité, *jaš : baš*, *kümüš : ülüš*; mais ici encore, dans les mots de plus d'une syllabe, la grande majorité des rimes présente la même consonne devant la voyelle; par ex.: *käräk : jüräk*, *tiläk : jöläk*, *jolŋn : qalŋn*, *kädib : ŋdŋb*. Cela tient à ce qu'en général il y a une tendance prononcée à rechercher l'identité, — ou la quasi-identité, — d'une partie aussi grande que possible des mots formant les rimes; la rime va même jusqu'à comprendre trois syllabes ou plus, par ex. *jašŋm : ašŋm*, *turub : urub*, *ölgäli : körgäli*, *olturur : turur*, *sözlädim : kizlädim*, *käčdilär : köčdilär*, *ögdilär : sögdilär*, *ädgülük : kädgülük*, *küzätildi baš : uzatŋldŋ jaš*, etc. Assez souvent la rime ne consiste que dans une répétition du même mot, comme *käräk : käräk*, *bolur : bolur*.

[1]) Si, en transcrivant, j'emploie le groupe *ng* au lieu de la désignation phonétique *ŋ* ou *ṅ*, c'est que l'écriture elle-même désigne ainsi ce son.

Quant aux voyelles, il faut distinguer trois groupes: 1° *a*, *ä*, 2° *ı̨*, *i*, 3° *o*, *ö*, *u*, *ü*. Les voyelles qui appartiennent au même groupe, riment entre elles indifféremment. Si l'on trouve des croisements entre deux groupes différents, par ex.: *ä : i*; *ı̨*, *i : u*, *ü*, cette irrégularité est assez rare et la plupart du temps elle n'appartient pas à l'original
247 (comp. plus haut)[1]). Mais ce qui nous intéresse surtout, ce sont les consonnes et particulièrement la question de savoir si, dans les rimes, on a distingué les consonnes sourdes et les consonnes sonores, et, en ce cas, comment se sont réparties les deux séries. J'ai étudié à cet effet, autant qu'il m'a été possible, toutes les rimes du Koutadgou Bilig, et j'avoue que j'ai été moi-même étonné de la netteté avec laquelle se présente la réponse à ces questions.

Le résultat qui se dégage de cette étude avec une évidence parfaite, c'est que le système des consonnes dans la langue ouigoure et particulièrement la répartition des deux séries de consonnes, sourdes et sonores, a coïncidé en gros et même, — à très peu d'exceptions près, — dans tous les détails avec ce que nous présente le vieux turc des inscriptions de la Mongolie, et que conséquemment aussi l'ouigour a conservé le système qu'à mon sens il faut regarder comme le système primitif des langues turques. La preuve décisive de ce fait, c'est que, dans les rimes, on distingue avec la plus grande exactitude les cas où, d'après le témoignage des autres langues turques, il faut s'attendre à une consonne sonore, d'avec les cas où, pour la même raison, il faut supposer une consonne sourde, et que jamais ou presque jamais on ne confond des formes appartenant à ces deux groupes différents. Qu'on trouve çà et là des exceptions plus ou moins rares,

[1]) Dans la transcription de RADLOFF, *Kudatku Bilik* II, p. 49, *qalı̨ : til-ä* 27,27, par ex., est une faute pour *tili*, que portent les deux manuscrits.

cela n'est pas autre chose que ce qui peut avoir lieu ailleurs aussi, conformément à ce qu'on a exposé plus haut; de plus, ces exceptions se bornent essentiellement à des cas particuliers, et surtout dans des cas auxquels on peut attribuer une force probante, leur nombre est tellement minime qu'elles perdent toute autorité en présence de l'énorme majorité des rimes régulières.

Je me bornerai à donner un certain nombre d'exemples, sans ajouter en général de renvois ni de comparaisons, qui d'ailleurs ne seront pas nécessaires pour ceux qui connaissent les langues turques.

Parmi les mots qui se terminent par une des consonnes en question, *bäg* (prince), par ex., rime avec *jäg* (mieux), ou *-täg* (comme), ou *käg* (haine), etc.; jamais aucun de ces mots extrêmement fréquents ne rime, par ex., avec *käräk* (besoin, il faut), *jüräk* (cœur), *jöläk* (appui, protection), *tiläk* (désir, volonté), *tünäk* (prison), *čačäk* (fleur), *tošäk* (matelas), *käsäk* (branche), *bäzäk* (ornement), etc., tandis que, dans un très grand nombre de cas, nous trou- 248
vons ces mots rimant entre eux. De la même manière, nous avons des rimes telles que *jadaγ* (à pied) : *qajaγ* (accusatif de *qaja* roche, 67,12), etc., et d'autre part par ex. *baq* (regarde!), *saq* (bien portant), *jiraq* (éloigné), *qaraq* (œil), *adaq* (pied), *qulqaq* (oreille), *baγirsaq* (charitable), (*h*)*aq* (devoir, récompense, ar. حَقّ), etc. Aux séries en *q*, *k* appartiennent de toute nécessité les comparatifs en *-raq*, *-räk* et les infinitifs en *-maq*, *-mäk*.

Comme rimes en *-iγ*, *-ig*, *-oγ*, *-ög*, *-uγ*, *-üg*, nous avons par ex. les nombreux accusatifs formés, comme en vieux turc, par ces terminaisons, comme: *bašiγ*, *ärig*, *tilig*, *joluγ*, *quluγ*, *sözüg*, *jüzüg*, de *baš* (tête), *är* (homme), *til* (langue), *jol* (chemin), *qul* (esclave), *söz* (mot), *jüz* (face). Autres exemples: *ariγ* (pur), *sariγ* (jaune), *toriγ* (pur), *joriγ* (marche, conduite), *qiliγ* (acte), *qatiγ* (dur), *tatiγ* (goût, saveur), *batiγ*

(bas), *satɟγ* (vente), *ačɟγ* (amer), *asɟγ* (profit); — *ig* (maladie), *tirig* (vivant), *ärig* (fort, zélé), *čärig* (armée), *älig* (main), *Älig* (*ēlig* n. pr.), *kälig* (arrivée), *silig* (pur, cf. plus loin pag. 289), *bilig* (savoir), *ätig* (acte, fait), *bitig* (écrit), *jätig*, (*j*)*itig* (aigu), *tätig* (sagace, actif), *käčig* (passage), *kičig* (petit), *süčig* (doux), *isig* (chaud); — *tuγ* (drapeau), *uruγ* (postérité), *quruγ* (sec), *turuγ* (station), *soruγ* (question), *uluγ* (grand), *joluγ* (sacrifice), *toluγ* (plein), *tutuγ* (tenu; gage), *oduγ* (éveillé), *joduγ* (ruine, perte), *boduγ* (couleur), *quduγ* (puits), *qapuγ* ou *qabuγ* (porte), *tapuγ* ou *tabuγ* (service), *qamuγ* (tout, tous), *tamuγ* (enfer); — *ög* (esprit), *ölüg* (mort), *ülüg* (portion), *kätüg* (vite), *ötüg* (prière), *ävüg* (vite), et une foule d'autres mots des formations analogues. D'autre part, nous avons avec *q*, *k* et ne rimant jamais avec des mots du groupe précédent, des exemples tels que: *sɟq* (serré), *balɟq* (poisson), *xalɟq* (le créateur, ar. خَالِق); *oq*, *ök* (aussi), *oq* (flèche), *joq* (non, rien), *toq* (rassasié), *uq* (1° entends! 2° sens), *jaruq* (brillant), *anuq* (prêt), *tanuq* (témoin), *qonuq* (hôte), *jaγuq* (proche), *ačuq* (ouvert), *učuq* (envolé), *azuq* (faillant, erreur), *jazuq* (faute); — *kök* (racine), *tök* (répands! verse!), *jük* (fardeau), *ärük* (prune), *söngük* (os), *bädük* (grand, haut), *körmädük* (qui n'est pas vu), et d'autres dérivés en *-duq*, *-dük*, etc., etc.

La même différence entre *γ*, *g* d'une part et *q*, *k* d'autre part se manifeste entre les adjectifs en *-lɟγ*, *-lig*, *-luγ*, *-lüg*, rimant avec des mots en *γ*, *g*, et les substantifs en
249 *-lɟq*, *-lik*, *-luq*, *-lük*, rimant avec ceux en *q*, *k*, comme *jašlɟγ* (âgé), *ärlig* (viril), *övkälig* (fâché, en colère), *qadγuluγ* (triste), *bälgülüg* (connu), *külüg* (fameux), vis-à-vis de *baγɟrsaqlɟq* (charité), *qulluq* (esclavage), *ädgülük* (bonté), *mänggülük* (éternité), etc. Ici pourtant on trouve parfois des croisements entre les affixes, comme: *ädgülük : bälgülüg* ou *külüg* ou *ülüg*; *külüg : mülük* (ar. مُلُوك rois); *ülüg : mänggülük*. Cela tient évidemment à un commence-

ment de confusion entre ces deux affixes, confusion qui se retrouve quelquefois aussi dans d'autres langues[1]). En dehors de ces cas, à la fin des mots, des confusions dans les rimes entre les deux séries de consonnes sont au moins extrêmement rares, si même il y en a vraiment des exemples (165,11 *tanuq : uluγ*, ce qui ne convient point au sens; il faut lire *ol oq*; 156,1 *tiläk : äg* ou *äk*? courbe!).

Mais ce n'est pas seulement à la fin des mots qu'on distingue ainsi les deux séries mentionnées de consonnes, mais aussi devant une voyelle, ce qui montre incontestablement que cette position n'a causé aucun changement dans la consonne. Toutefois, si exceptionnellement on peut faire rimer des mots tels que *tägi : idi* (voir plus haut), il va sans dire que, — très rarement, il est vrai, — on peut aussi rimer par ex. *iki : jägi* (13,3), *jaγiš : (h)aqiš* (? 20,26), et de même *tutiš* (?) *: qodiš* (14,6), et conséquemment, de telles rimes isolées ne prouvent absolument rien contre ma manière de voir. C'est ce qui est encore moins le cas, si la syllabe formant la rime se termine en outre par une consonne. Dans ce cas les exceptions concernant la consonne qui précède la voyelle sont bien moins rares, et l'identité graphique ne fournit jamais une preuve concluante, mais seulement une probabilité assez grande pour l'identité phonique de cette consonne dans les deux mots de la rime.

Des formes telles que *bägi* (son prince), *jägi* (son meilleur), *kägi* (sa haine), *baγiš* (son lien), *juγiš* ou *joγiš* (ses funérailles), *tuγiš* (son drapeau), *tägi* (jusque), etc., se comportent donc complètement comme les formes en *γ*, *g* finales, vis-à-vis de formes où *q*, *k* restent invariables, comme *bäki* (son appui, 81,31, de *bäk* fort), *jüräki* (son cœur), *ämgäki* (sa peine), *(h)aqiš* (son devoir, sa récompense), 250

[1]) Cf. Radloff, *Phonetik der nördl. Türkspr.*, p. 181; *Die alttürk. Inschr. der Mongolei, Neue Folge*, 1897, p. 50. Melioranskij, Арабъ филологъ о турецкомъ языкѣ, St.-Pétersb. 1900, p. LXXXII et suiv.

qulqaqi (son oreille), *jdiqi* (son sort), *tavfiqi* (sa providence, ar. تَوْفِيق), *bägliki* (sa principauté), *köki* (sa racine), *oqi* (lis!), *toqi* (bats! frappe!)[1]), *uqi* (son idée), *ayruqi* (son fardeau), *bujruqi* (son ordre), *tumšuqi* (son bec), etc., etc. De cette manière on peut démontrer avec certitude qu'on a dit par ex. *jaqa* (à côté), *aqi* (généreux), *taqi* (aussi, encore), *aq-* (couler), *čiq-* (sortir), *bük-* (courber) (*jaqin* proche, *saqin-* penser, *ökün-* se repentir, *öküš* nombreux, *uquš* intelligence, etc.), etc., et d'autre part *ayi* (trésor, objets précieux), *jayi* (ennemi), *ayu* (poison), *törtägü* (tous les quatre), *ay-* (monter), *täg-* (toucher), *toy-* (naître), *ög-* (vanter), *sög-* (quereller), etc. L'affixe du datif est comme en vieux turc *-qa, -kä*, non pas, à ce qu'il semble, *-ya, -gä*, rimant par ex. avec *baqa* (en regardant, 29,16; 40,31), *jaqa* (collet, 162,17); de même nous avons l'affixe nominal *-qi, -ki* (*asraqi* sujet, domestique, inférieur [de *asra*, en vieux turc, dessous]; *utruqi* ce qui est en face [*utru*]) et *-daqi, -däki*, d'autre part, par ex., les substantifs verbaux en *-yu, -gü*.

Je n'ai mentionné jusqu'ici que les consonnes vélaires et palatales. Mais ce qui est vrai pour *q* et *γ*, *k* et *g*, ne l'est pas moins pour les autres consonnes dont on a eu une forme sonore à côté d'une forme sourde, c'est à dire *t* et *d*, *s* et *z*. Pour les labiales, la chose est peut-être un peu différente, comme nous allons le voir plus bas. Quant au son que j'écris *č*, sa prononciation exacte peut être douteuse: *č* sourd ou *ǯ* (*dž*) sonore = ڃ du ms. du Caire? Mais ni pour *č* ni pour *š* il n'y a dans les rimes rien qui puisse porter à croire qu'on ait eu deux séries parallèles de ces sons, comme le suppose M. Radloff, et en soi, cela serait contraire à toute vraisemblance aussi bien qu'à l'orthographe du ms. du Caire[2]).

[1]) Je vois ce mot, par ex., dans 80,23: *köngülkä toqi*! »prends-le (litt. »frappe-le«, »grave-le«) à cœur!« (Ms. du Caire تُوقِى).

[2]) *Ačun* (ou *ažun* monde) est le seul(?) mot où ce ms. et de même Rabgouzi écrivent toujours ژ, donc *ažun*.

Pour *d*, *t* on trouve par ex. les nombreuses formes du prétérit en *-dį*, *-di*, rimant très souvent entre elles ou bien avec des thèmes contenant un véritable *d* (*ð*, δ, ذ; djag., osm. *i*, *j*), comme *idi*, *-m* (seigneur), *qodį* (en bas, en aval), *bodį* (son corps, *bod*; 48,1), *ödi* (son temps, *öd*; 30,9; 146,10)[1]), *jįdį* (son odeur, *jįd*; 183,17, cf. 184,10), etc., mais jamais avec des formes en *-tį*, *-ti*. De même, *įd* (envoie!) *: tįd* (empêche! 58,34; 146,12; 150,3); de plus, différentes formes de *käd-* (vêtir, s'habiller), *qod-* (laisser), *tod-* (se rassasier), *jod-* (détruire, effacer; turc or. *joi-*), etc.; *adįn* (autre), *kädin* (après), *ädgü* (bon), *kädgü* (vêtement), *qadγu* (tristesse), etc. D'autre part, par ex., *at* (nom), *qut* (bonheur), *jut* (malheur, ravage; bien différent de *jod-*), *ot* (1° feu, 2° herbe, médecine), ou avec un affixe, *atį* (*atįn*), *qutį*[2]) (*qutįn*, *-un*), *jutį*, *otį* (*otun*), rimant extrêmement souvent entre eux ou avec d'autres mots en *t*, par ex. *ät* (fais!), *äšit* (écoute!), *tut* (tiens! *tutuγ*, v. plus haut), *anut* (accomplis!), *but* (cuisse, jambe; acc. *butuγ*), *büt* (crois!), 251

[1]) Ms. du Caire اودى. Cf. *öd : jüd* (charge-toi, B يود, 143,31); avec affixe pronominal *ödi : bodį* (son corps, 47,24); *ödü* (»zeitweilig« Radl.) *: qodu* (= *qodį*; 24,8); *ödin : kädin* (après, 59,13; 71,20), *: adįn* (autre, 172,2); *ödüm : bodum* (47,21); cas adverbial *ödün : budun* (peuple, 26,4; 74,11; 124,8; 158,21). Si une fois ou l'autre, on trouve *ödi* rimant avec un mot en *-tį*, *-ti*, cela serait sans importance; mais je ne sais même pas s'il y en a des exemples; dans *ödi : atį* 23,6, il y a sans doute une faute que je ne sais pas corriger; 32,24 (*: qutį*) il faut peut-être lire *öti* (sa bile), et 57,14, 75,27 et 123,38 *otį* (ses herbes, sa médecine), comme le porte le ms. B (voir les notes de Radloff). Du mot *öd* (temps) il faut évidemment séparer un autre mot que M. Radloff lit *ödün*; dans son *Wörterb.* I, p. 1281 (»*ödün*«), il le traduit »immer, alle Zeit«, mais dans le *Kud. Bil.* II, »seine, ihre Zeit, damals«, donc = *ödin*, ce qui est absolument inadmissible. Nous trouvons ce mot rimant avec *qutun* (cas adv. de *qut*, bonheur) 52,16; 61,28; 164,27; avec *tutun* (tiens-toi!) 127,12; 180,14; toujours avec des mots en *-tun*, *-tün*. C'est ce qui rend plus que vraisemblable qu'il a eu *t*, et cela est confirmé par le fait que le ms. B écrit اوتون (52,16; 164,27). A n'en pas douter, M. Radloff a grand tort d'attribuer cette forme à une altération arbitraire, introduite par le scribe à cause de la rime. [C'est bien *otun* (ignorant, sot, inexpérimenté; cf. Radloff, *Wörterb.* I, p. 1127; synonyme de l'arabe جاهل, K.B. 127,13).]

[2]) 41,16, contrairement à M. Radloff, je ne doute pas qu'il ne faille lire *qutį : šatį* (échelle; »je n'ai pas d'échelle pour [m'élever à] te parler«). Du reste, la leçon *šadį* n'aurait point pour conséquence qu'on aurait prononcé »*qudį*«; voir p. 281.

252 *öt* (passe!), *biti* (écris!), ou avec des mots arabes en *-at*, tels que *(h)ürmät-i* (révérence, ar. حُرْمَة), *surat-ị* (forme, image, ar. صُورة), *suxbat-ị* (société, ar. صُحْبَة), jamais avec des mots en *d*. De même *tuta* (en tenant) *: ata* (père) *: qata* (fois) *: qut-a* (bonheur) *: ota* (guéris!); *jat-* (être couché), *kät-* (aller), *jit-* (périr) [*kätär* il va *: xatar*, ar. خَطَر péril, 87,2; *jätür* (*jä* + *-t-ür*) donne à manger![1]) *: jitür* (*jit* + *ür*) ruine! 174,5; *qatịn* dessous etc.], etc.

C'est avec la même netteté qu'on distingue les deux sifflantes *s* et *z*. *S* se trouve par ex. dans *jas* (chagrin, dommage; t. or., osm. *jas* chagrin, deuil; bien différent de *jaz-* faillir), rimant avec *bas* (foule aux pieds! supprime! 54,21; 131,37; *jas : jas* 77,22); *basa* (gérondif de *bas-* = »puis«) *: qịsa* (id. de *qịs-*, »en serrant« = »sévèrement«; 60,10), ou dans les nombreux subjonctifs en *-sa*, *-sä*, rimant très souvent entre eux ou par ex. avec les gérondifs mentionnés *basa*, *qịsa* ou *käsä* (en coupant, brièvement), jamais avec des mots en *-za*, *-zä*[2]), ou dans l'af-

[1]) Cf. ms. B, 81,20, يتورسا *jätursä*, [4,16 ييتورور *jätürür*], qui n'est point »falsch für يدورسا *jädurzä*« (Radloff, *K. B.* II, p. 192). [La forme factitive de *jä-* (*jē-*, manger) est *jätür-* (*jētür-*), à double affixe, *-t* + *-ur*, sans doute parce que la formation régulière **jä-t-* (**jē-t-*) aurait été sujette à malentendu (cf. *jet-*, conduire par la bride, *jät-*, arriver). Observez djag. *jädür-*, osm. *jädir-* avec *d* < *t*; un *d* primitif aurait abouti à *j*, *i*.]

[2]) Dans son nouveau volume, *Kud. Bil.* II, 1, M. Radloff mentionne, à différentes reprises, la rime »*täzä*« (c.-à-d., selon moi, *täsä*, subj. de *tä-* dire) *: »özä«*; il y trouve une preuve de sa manière de voir, et il reproche au scribe du manuscrit du Caire (B) d'avoir changé »*özä*« en اوسا, avec *s*, pour le faire rimer avec تيسا. Mais, à n'en pas douter, c'est bien le scribe turc qui a raison, et M. Radloff qui se trompe. J'ai noté avec cet »*özä*« les rimes suivantes: *täsä* 15,5; 39,22; 67,23; 77,18; 120,30; 123,23; 126,17, 44; 130,5; 134,23; *könmäsä* 149,22; *sözläsä* 180,7; *jäsä* 131,31; *basa* (voir plus haut) 47,15; 136,2 ; 158,15; 176,21; *käsä* (v. plus haut) 118,7. Le même mot, écrit اوسا dans le ms. B, figure dans l'intérieur du vers, où il ne peut être influencé par la rime, par ex. 29,27; 55,6; 88,9; 124,35; 126,4; 132,18, 23; 159,24; (cf. Radloff, *l. c.*, p. XX). Tous ces endroits, qui constituent évidemment un groupe à part, ont cela de commun qu'lis contiennent un commandement concernant telle ou telle règle générale de conduite et exprimé pour la plupart par un impératif. Dans aucun des vers, *üzä* (dessus) [ni *oza* »en le prévenant«] ne convient au sens, et *öz-ä* (même) non seulement serait une cheville oiseuse, mais on s'attendrait plutôt, si non nécessaire-

fixe pronominal de la 3° personne *-sį*, *-si* après des thè- 253
mes vocaliques, comme *mayŋį-sį* (son sens; 5,7; ar. مَعْنِى), *övkä-si* (sa colère; 41,21), *ädgü-si* (»son, leur bon«, le(s) bon(s) parmi eux; 56,27), *išči-si* (son fonctionnaire; 80,16), tous rimant avec *jas-į*, de *jas*, v. plus haut.

Parmi le grand nombre de mots en *z*, je citerai par ex. *az* (peu), *tulaz* (veuve), *jaz-* (1° faillir, 2° ouvrir, dénouer, débrouiller)[1]), *jazį* (plaine), *az-* (s'égarer), *täz-* (se 254

ment, à *özüng* »toi-même«. De plus, il est très étonnant que, dans ce groupe de vers, nous trouvions un mot en (*-za*) *-zä* rimant tant de fois et exclusivement avec des subjonctifs ou d'autres mots en *-sa*, *-sä*, ce qui n'arrive jamais ailleurs, pas même sporadiquement. Évidemment la leçon *özä* ne peut être juste; il faut partout lire *usa*, comme le porte aussi le ms. du Caire. C'est le subjonctif de *u-*, pouvoir, donc »si tu peux«, »autant que possible«. [Cf. ci-dessus, la note p. 176—177. Dans l'édition première j'avais à tort proposé de lire ce mot *ösä*, en y voyant le gérondif de *ös-* »croître, grandir, s'habituer« (Radloff, *Wörterb.* I, p. 1291—2, Pavet de Courteille, *Dict. turk-oriental*, p. 65), proprement »en croissant«, mais employé d'une manière idiomatique que nous rendrions par un adverbe — j'avais supposé »de plus en plus«, »toujours« ou quelque chose de semblable, mais cette hypothèse est insoutenable.] — De la forme mentionnée *täsä* il faut bien distinguer *täzä*, gérondif de *täz-* (s'enfuir, se sauver). Il est donc régulier que cette forme rime exclusivement avec des mots en *-za*, *-zä*, comme le vrai *özä* 54,15; 120,29; *buza* (de *buz* »détruire«) 58,22; 84,23; *täzä* (droit) 60,29 (cf. *täzär : azar* 150,26). A ce dernier endroit, 60,29, M. Radloff comprend *täzä* de la même manière, mais 54,15 et 58,22 il y voit à tort le subj. de *tä-* (= *täsä*), bien que le texte des trois passages soit identique mot pour mot: *jįraq tur täzä* »reste loin en fuyant«.

[1]) L'impératif de ce verbe, *jaz*, rimant avec *az* (peu) figure par ex. 17,12, vers que M. Radloff, *K. B.* II, p. 26 (cf. *Wörterb.* III, p. 212), lit: »*Öğüš söslämä sös! pirär söslä, as!* *Tümän sös tögünin pir pir söstä jas*« et qu'il traduit: »Sprich nicht viele Worte, sprich zu einem Worte, wenig! Bei zehntausend Lügenworten (bringt) jedes einzelne Schaden«. Mais »Schaden« est, selon moi aussi, *jas*, par *s*, ce qui ne rime pas avec *az*. De plus, au point de vue syntaxique, la construction (surtout »*tögünin*« comme cas adverbial) n'est guère admissible; du reste, à mon sens, *tökün* ne signifie pas »Lüge«, »mensonge«, mais proprement »ce qui est répandu, diffus, embrouillé« (du verbe *tök-* verser, répandre; cf. *tökük*, 94,31, osm. *dökük* »défait, troublé, en désordre; pêle-mêle«), puis »diffusion, ambages, non-sens, obscurité«. A mon avis, il faut transcrire ainsi ce vers: *Öküš sözlämä söz, birär sözlä az, Tümän söz tökünin bir bir sözdä jaz*, et en traduire ainsi le dernier hémistiche: »Débrouille en un mot et un (c.-à-d., réduis à un mot à la fois, à quelques mots) les ambages de dix mille mots«. Ce qui montre clairement que cette interprétation est juste, c'est le fait que, ailleurs aussi, nous avons la même combinaison de *tökün* avec le verbe *jaz-*, passif *jazıl-*; ainsi 16,20, d'après Radloff: »*Pilik pärdi, jaŋluq pädüdi pu kün,*

sauver; cf. pag. 284, note 2), *kütäz* (garde!); *qiz*, *-ị* (fille; 51,9; 113,3; 177,20), *qiz* (cher, précieux, *: qiz* »fille«, 30,14[1]); *: iz* 52,3, 5; 182,41 [35,20]), *jaγiz* (sombre), *jildiz-i* (racine); *iz*, *-i* (trace), *tängiz* (mer), *mängiz* (visage), *ädiz* (élevé), *bädiz* (œuvre d'art), *äsiz* (mauvais), *täbiz* ou *täviz* (ennemi); — *qoγuz* (creux, vide), *boγuz* (gorge), *tonguz* (porc, 152,26), *julduz* (étoile), *munduz-ị* (fou; 32,30), *javuz* (mauvais), *učuz* (à bon marché) (*uzun* long, *jalγuz-un* seul, *ruzy* [pers.] nourriture); *öz*, *-i* (même), *köz*, *-i* (œil), *söz*, *-i* (mot), *üzä* (dessus), *üz* (brise!), *küz* (automne), *jüz*, *-i* (visage, face), *tüz*, *-ä*, *-i* (droit, égal), *süz-* (purifier, tamiser), *ägüz* (haut), *ügüz* (fleuve), *köküz* (poitrine, 80,14)[2]), *kündüz* (jour), etc. A ces mots, qui riment entre eux d'une manière très

Uγuš pärdi, udru jazildị tögün, »Er gab ihm Wissen, (und doch) ist (noch) heute der Irrthum gross, Er gab ihm Verstand, trotzdem hat sich die Lüge entfaltet«, selon moi: *Bilig bärdi, jangluq bädüdi bu kün, Uquš bärdi, utru jazildị tökün*, »Il (Dieu) donna le savoir, et les hommes (*jangluq* = *jalnguq*, Radloff, *Wörterb.* III, p. 69; traduit correctement par Vambéry) se sont élevés aujourd'hui, Il donna l'intelligence, et, à son tour (ou en présence [d'elle]), l'obscurité s'est débrouillée«. De même 115,28: *sangga bu jaziłsu tökün*, »que ce non-sens soit débrouillé pour toi«; 165,18: *jazildị manga bu tökülmiš tökün*; 71,19: *Nädä bulγanuq iškä tägsä süzär, Nädä tärs tökünkä bu baqsa jazar*, »quelque compliquées que soient les affaires qu'il attaque, il les éclaire, quelqu'obstinés que soient les sujets embrouillés qu'il regarde, il les débrouille» (Radloff: »— auf welche verkehrte und falsche Sache [?] er auch schaut, er richtet sie her«); 167,24, etc. Quant à *tökün*, cf. aussi 47,5: *tökün urma*, d'après Radloff: »Sprich nichts Unrichtiges«, selon moi: »ne débite pas de non-sens«.

[1]) Écrit قيز dans le ms. du Caire (B). Je ne comprends pas de quel droit M. Radloff, *K. B.* II, p. XXI, peut dire à ce sujet: »Ich glaube, dass der Abschreiber von B den Vers nicht verstanden hat, denn er hätte sonst *qịs* 'selten' durch قيس umschreiben müssen; der Reim *qịs* 'selten' und *qịs* 'Mädchen' beweist uns, dass im Uigurischen 'Mädchen' nicht *qiz*, sondern *qịs* gesprochen wurde«. Au contraire, cette rime montre d'une manière concluante qu'en ouigour comme dans les langues apparentées on prononçait *qiz* »fille« et *qiz* »cher, précieux«; cf. turc or. قيز »cher« (Pavet de Courteille, *Dict.*, p. 447), Houtsma, *Ein türkisch-arabisches Glossar*, Leiden 1894, p. 90: »قِز kostbar, Kostbarkeit«, Melioranskij, Арабъ филологъ, p. 0105: »قِز дорогой, цѣнный«. Est-ce qu'il existe en réalité un mot »*qịs* selten«? Dans les exemples cités par Radloff dans son *Wörterb.* II, p. 799—800, on peut partout, et même mieux, le traduire par »cher, précieux«.

[2]) Le mscr. B a toujours كوكوز *köküz*, par ex. 387,8. [Cf. *köküz-intä* F. W. K. Müller, *Uigurica*, p. 37.]

variée, mais jamais avec des mots en *s*, viennent encore se joindre l'affixe privatif *-siz*, *-siz*, *-suz*, *-süz* (par ex. 27,15; 125,35; 152,29) et l'affixe de la 1re personne du pluriel *-myz*, *-miz* (par ex. 115,13; 178,33; 183,27). L'affixe 255
négatif des verbes a-t-il été *-maz*, *-mäz*, ou bien *-mas*, *-mäs*? Il avait sans doute la première forme (ms. du Caire ماز-); mais comme il se trouve que les exemples qu'en donne notre texte riment seulement entre eux, ils ne nous livrent à ce sujet aucun renseignement.

Restent encore les labiales, qui présentent des formes particulières. D'abord, au commencement des mots il y a cela de particulier que dans cette position le vieux turc a exclusivement le son sonore *b*, ce qui est aussi la règle dans toutes les langues de l'Asie centrale et du Sud, tandis que *p*, et d'autre part *v*, sont partout d'origine postérieure, en partie étrangère, et n'apparaissent qu'exceptionnellement. A n'en pas douter, l'ouigour de même a eu ici partout *b*, ce sur quoi les rimes, cela va sans dire, ne peuvent donner aucun renseignement. Il en est autrement dans le corps et à la fin des mots. Le vieux turc distingue ici exactement deux sons, *p* et *b*. Au premier de ces sons correspondent dans les autres langues tantôt *p*, tantôt et plus souvent *b*, tandis que l'ancien *b* se retrouve régulièrement sous la forme de *v* (*w*). Or, pour ce qui est de l'ouigour, il ressort des rimes que cette langue a eu au moins deux sons différents, répondant respectivement au *p* et au *b* de la vieille langue turque de la Mongolie. Mais ce qui est plus difficile, c'est de définir leur vraie nature.

Le son qui correspond au *p* du vieux turc figure comme final dans la grande foule de gérondifs, rimant presque toujours entre eux seulement. Toutefois, il y a un petit nombre de vers où ils riment avec des mots persans ou arabes en *b*: *Äfrasiab* (pers. افراسیاب; 19,29), *ädäb* (coutume,

savoir-vivre, ar. أَدَب; 128,31), *ǯuvab* (réponse, ar. جَوَاب; 142,4), *räb* (seigneur, ar. رَبّ; 159,28). Cela semble indiquer qu'ici on a eu le son *b*, d'autant plus que c'est là la forme constante donnée non seulement par les sources ouigoures plus récentes et par les langues modernes, mais aussi par le ms. du Caire. De même *tüb-i* (son fond = turc or. تۈب, osm. *dib*), rimant avec *tabi̧* (ar. تَبِع ou تَبِيع, serviteur, dévoué; 77,20), avait donc probablement un *b*. De plus, *taba* (vieux turc *tapa*, en trouvant, contre), rimant avec *toba* (ar. تَوْبَة, repentir; 36,12), avec *aba* (v. t.
256 *apa*, t. or. *aba*, père, grand-père, oncle; 133,18), avec *qoba* (*qopa*?, gér. de *qob-*?, t. or. *qop-*, se lever; 142,6; 161,16), avec *öbä* (*öpä*?, gér. de *öb-*?, t. or., osm. *öp-*, baiser; 154,33; 170,20). A ce qu'il paraît, *b* serait donc le remplaçant régulier (je n'ose pas dire: seul et constant) du *p* du vieux turc, aussi bien à la fin des mots que dans l'intérieur. Ce qui parle en faveur de cette manière de voir, c'est que, à ce qu'il semble, le manuscrit du Caire écrit partout ب, — à moins que cette lettre ne soit employée pour désigner *p*, qui n'existe pas en arabe, aussi bien que *b*, de même que ك, sans emploi d'aucun signe diacritique, exprime *g* aussi bien que *k*.

Correspondant au *b* (β) du vieux turc dans l'intérieur et à la fin des mots, l'ouigour a indubitablement partout *v* (β?), désigné tantôt par une lettre particulière, tantôt et plus souvent par la même lettre que *b*[1]), par ex. *äv*, *-i* (maison), *äv-*, gér. *ävä* (se hâter), *säv-* (aimer), *čav*, *-i̧* (renom), *sav* (parole), *java* (vain, en vain), *suv*, *-i̧* (eau), *qovi̧* (creux, vide), mots rimant souvent entre eux, mais pas avec des mots en *b* = *p*[2]). Par contre, ce *v* rime

[1]) Cf. RADLOFF, *Das Kudatku Bilik* I, p. LXXXIX. Le ms. du Caire écrit pour *v* partout ڤ à trois points, ڤ, conséquemment différent du و *w* dans les mots d'origine étrangère.

[2]) 85,8 RADLOFF lit *čap* »Ruhm« : *äp* »das Passende« (*»jori̧r udru äp«* »[dann findet der Fürst seine Wünsche,] es gelingt Alles nach Gebühr«; dans la note il ajoute:

avec *f* dans des mots d'origine arabe, comme *Jusŭf : suv* (129,8).

Par les observations que je viens d'exposer, je crois 257
avoir suffisamment démontré ma thèse, à savoir que la langue ouigoure a eu entre les différentes séries de consonnes en question la même différence radicale que nous présentent le vieux turc des inscriptions de l'Orkhon et, en partie sous des formes postérieures, les langues récentes du Sud et de l'Asie centrale, et que cette différence n'a eu aucun rapport avec la position de la consonne, comme l'a supposé M. Radloff. Dans le détail il peut y avoir parfois quelque différence, par ex. ouig. *silig* (pur), cf. turc or. سيليغ, mais vieux turc et osm. *silik*, ou *äšit-*, *išit-* (entendre, écouter), comme en turc or. ou osm., mais v. t. *išid-*, *äšid-*, ou *saq* (bien portant, sain et sauf),

»vielleicht ist *äp jorjr* 'die Passendheit geht, entwickelt sich' zu übersetzen, vielleicht steht es aber auch für *äppilä jorjr* 'er wandelt wie es sich gehört'«). Mais *čap* n'est rien ici; c'est bien *čav*, qui ne rime pas avec *äp* (*äb*). Il faut nécessairement lire *äv* (maison), leçon du ms. B. L'objection que fait M. Radloff, à savoir que »*äv* 'das Haus' kann doch nicht *jorjr* 'wandeln'«, me paraît sans importance, surtout si on peut traduire *jorjr* par »entwickelt sich«, »prospère« [cf. plus loin dans ce volume *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós*, p. 347] et, en tout cas, »ce qui est convenable« ne peut plus »marcher« que »la maison«. Je crois qu'au figuré on pourrait bien s'exprimer ainsi: »la maison marche (dans le sens [de ses vœux], *utru*?), ou prospère«. — Aussi 89,2 la leçon de M. Radloff: *Jaγi sančmiš ärzik ärän joli sup, Jana äbrä sančti jaγizin ödüp*, où il fait rimer *sup* (c.-à-d. *suv* eau) avec *ödüp* (c.-à-d. *ötüb*, gérondif de *öt-*, passer, pénétrer, se faire jour), est inadmissible, et sa traduction est très étrange: »Der Weg des trefflichen Helden, der den Feind besiegt hat, ist (ein) Wasser, (denn) umkehrend schlug er sich abermals durch den Feind hindurch«. Dans *joli suv* il doit nécessairement se cacher quelque gérondif en *-b* (*-p*), comme le donne aussi le ms. B, dont la leçon (بولنوقوب) est corrompue d'une autre manière, mais je ne puis rien proposer qui me satisfasse. [Dans l'édition premiere j'avais songé à *jol sökäb* »s'étant frayé le chemin«, mais je ne crois pas que cette conjecture soit soutenable. On s'attend peut-être plutôt à une locution qui, tout en contenant le mot *jol* »chemin«, aura pu exprimer l'idée de se retirer, tourner le dos (en feignant la fuite). Il faut sans doute traduire ainsi le-dit vers: »Des hommes vaillants qui ont été vaincus par l'ennemi (non pas: qui ont vaincu l'e.) [ont souvent tourné le dos? mais], en revenant sur leurs pas, ils se sont de nouveau avancés et ont vaincu leur ennemi«.]

mais t. or., osm. *saγ*, etc. Mais ce n'est pas mon intention d'entrer ici, dans plus de détails soit sur le rapport entre les différentes langues, soit sur les questions difficiles relatives à des nuances ultérieures dans la prononciation de certaines consonnes (par ex. *d*, en caractères arabes د et ذ)[1]. Je n'ai voulu tracer que les grands traits, et ils me paraissent nets et incontestables.

Il y a encore un fait sur lequel j'appelle l'attention en terminant, et qui parle on ne peut plus hautement en faveur de mes conclusions. C'est qu'en adoptant ma théorie, nous obtiendrons, quant au consonantisme, une concordance complète avec la langue qui se présente dans des documents ouigours écrits non pas avec l'alphabet ouigour, proprement dit, mais avec d'autres alphabets permettant une distinction plus exacte des différentes consonnes. Ce sont d'abord des documents écrits en alphabet arabe, et en première ligne l'important ms. du Caire, que j'ai déjà mentionné plusieurs fois et qui
258 contient le Koutadgou Bilig[2]); puis c'est l'inscription du monument ouigour de Kara-Balgassoun[3]), écrite en caractères turcs runiformes, mais dont malheureusement il ne reste que quelques petits fragments. La langue de cette inscription présente différents petits écarts d'avec le vieux turc des deux inscriptions de l'Orkhon, écarts qui caractérisent précisément l'ouigour.

Pour finir, j'ajoute un petit échantillon du texte du

[1]) Cf. mes *Inscr. de l'Orkhon*, p. 189—190 [ci-dessus p. 44]. P. M. Melioranskij, Памятникъ въ честь Кюль Тегина (St.-Pétb. 1899), p. 53 et suiv.

[2]) Dans son *Kudatku Bilik* II, pp. III—XXIV, Radloff en a publié la première partie, répondant aux pages 1—34 (c.-à-d. $^2/_{11}$) du ms. ouigour de Vienne. Il est fort à désirer que nous en obtenions bientôt une édition complète et exacte; car les remarques sur les leçons de ce ms., que, pour les parties encore inédites, M. Radloff donne dans ses notes, sont très insuffisantes et ne laissent que trop de doutes.

[3]) Monument III des *Inscriptions de l'Orkhon* (Helsingfors 1892); Radloff, *Die alttürk. Inschriften der Mongolei*, p. 283 et suiv., surtout p. 291—295. Cf. mes *Inscr. de l'Orkhon*, pp. 7, 13, 38; G. Schlegel, *Die chines. Inschrift auf dem uigur. Denkmal in Kara Balgassun* (Helsingfors 1896).

Koutadgou-Bilig, en donnant d'abord la transcription de M. Radloff, puis celle qui résultera de ce que j'ai exposé ici. Je choisis le commencement du chap. XI, p. 22,6–15 du ms. de Vienne. Abstraction faite des consonnes, je suis dans ma transcription celle de M. Radloff.

A) D'après Radloff:

Sözük söslädim män, pididim pidik,
Sunup igi ažunnį tutsun älik!
Kitap adį urdum Qudatqu-pilik,
Qudatsu[1]*), oγuqlįγa tutsu älik!*
Kiži igi ažunnį pilzä qudun
Qudatmįš polur pu sözüm čįn püdün.
Pu Kün-toqtį-älik tädim sös paži
Jörigin ajajįn, ä ätkü kiži!
Pu Kün-toqtį täkli törü ol köni
Pu Ai-toldį täkli qut ol, kör anį!
Paza aidįm ämdi, kör, Öktülmižik
Uγuš adį ol pu, pädüdür kižik.
Anįŋdįn paza kör pu Otqurmįš ol
Munį qana'at (?) *täp özä turmaq ol*[2]*).*
Pu tört näŋ özä söslädim män sözük, 259
Oγįza ažilγai, jädik qil közük!
Sävünžin jorįqlį ai ätkü jigit
Sözümni jaba qilma! köŋlün äžit!
Qadįqlan! arįlma könilik jolįn!
Jigitlik jaba ätmä! asqį qalįn!

B) Selon moi:

Sözüg sözlädim män, bitidim bitig,
Sunub iki ačunnį[3]*) tutsun älig!*[4])

[1]) Conjecture pour *qudatqu*.
[2]) Conjecture pour *Munį aqibat täp özüm jörmiš ol*.
[3]) Cf. p. 282 [250], note 2.
[4]) Ms. *ilig*.

Kitab atį urdum Qutadγu-bilig,
Qutadγu[1]) *oqįγlįqa*[2]) *tutsu älig*[3]).
Kiši iki ačunnį bilsä qutun,
Qutadmįš bolur, bu sözüm čįn bütün.
Bu Kün-toγdį älig[3]) *tädim söz bašį,*
Jörügin ajajįn, ä ädgü kiši!
Bu Kün-toγdį tägli törü ol köni,
Bu Ai-toldį tägli qut ol, kör anį!
Basa aidįm ämti (ou *amtį*), *kör, Ögdülmišig,*
Uquš atį ol, bu bädütür kišig.
Anįngdįn basa, kör, bu Odγurmįš ol,
Munį aqįbat täb özüm jörmiš ol[4]).
Bu tört näng üzä sözlädim män sözüg,
Oqįsa ačįlγai, jätig[5]) *qįl közüg!*
Sävünčin jorįγlį ai ädgü jigit,
Sözümni java qįlma! könglün äšit!
Qatįγlan! arįlma könilik jolįn!
Jigitlik java ätmä! asγį qalįn!

[1]) [»Qu'il aide celui qui le lit à devenir heureux«. Je ne vois pas bien pourquoi RADLOFF change *qutadγu* en *-su*.]
[2]) Le ms. a ici, comme ailleurs, *oqį-* (lire), pas *oqu-*.
[3]) Ms. *ilig*.
[4]) »Par Odg. (le Réveilleur) j'ai entendu la fin, la conclusion (ar. عَاقِبَة)«?
[5]) Ms. *jitig*.

FRA ØST-TURKESTANS FORTID

Trykt i Vor Tid, Tidskrift for Videnskab og Kritik I,
København 1914—15, S. 61—80.

Sjælden har, selv i vor paa Opdagelser saa rige Tid, 61
noget Sted bragt Videnskaben saa mærkelige og overraskende Oplysninger om sin egen længst svundne Fortid som Øst-Turkestan.

Øst-Turkestan eller kinesisk Turkestan danner, som man straks vil se paa ethvert Kort og som nordiske Læsere særlig vil have faaet Forestilling om gennem Sven Hedins Rejseskildringer, et uhyre stort Bækken, der paa næsten alle Sider er omgivet af nogle af Verdens højeste Bjergkæder: mod Nord T'ien-shan, »Himmelbjærgene«, mod Vest Pamir, mod Sydvest Karakoram-Himalaya, over hvis Passer Forbindelsen gaar med det nordvestlige Indien, og mod Syd Küen-lün, der skiller det fra Tibet. Kun mod Øst er det forholdsvis aabent og løber over lavere Højderygge og Lobnors Sumpe over i den store Ørken Gobi og syd derfor i den kinesiske Provins Kan-su med Hovedbyerne Su-tshou og Kan-tshou. Det indre er for den allerstørste Del Sandørken (Taklamakan). Talrige Spor viser, hvorledes Flyvesandet og Løssen i Tidernes Løb har bredt sig mere og mere og paa mange Steder har opslugt og begravet tidligere beboede eller i alt Fald forholdsvis frugtbare Strækninger. Ellers er det væsentlig kun den af Tarimfloden med alle dens Tilløb i en stor Bue gennemstrømmede nordligere Del, der i større Omfang egner sig til Agerdyrkning, som i det tørre Klima kun er mulig ved Hjælp af kunstige Vandingsanlæg. Og-

saa fra Bjergene i Syd kommer talrige Vandløb eller Floder, der — selv om de for største Delen før eller senere taber sig i Sandet — paa forskellige Steder kan frembringe frugtbare og beboelige Oaser. Af saadanne Oaser, til Dels med ret anselige Byer, kan nævnes længst mod Vest, Kashgār, dernæst langs Sydranden Jarkand, Khotān, Keria, Nija, Tsharklik, Tshertshen o. a., og langs Nordranden bl. a. Aksu, Kutsha, Karashahr og længst mod NO. Turfān, med den gamle Hovedstad Khotsho, nu Kara-Khodsha, samt Hami (Khomul).

62 Igennem dette Land, dels langs Nordsiden dels langs Sydsiden, gik allerede langt tilbage i Tiden Forbindelsesvejen mellem Kina og Vesten. Ad denne Vej førtes f. Ex. i Kejsertiden Kinas Silke til det romerske Rige, og mangehaande Folkeslag, kommende snart fra det ene snart fra det andet Verdenshjørne, er i Tidernes Løb strømmet der igennem eller har slaaet sig ned i de forskellige Oaser, der i sin Tid i det væsentlige har dannet hver sin lille Stat. Vi finder saaledes i Løbet af det første halve Aartusinde af vor Tidsregning og endnu noget senere imellem hverandre en Række Folk af iransk og af tyrkisk Oprindelse (blandt disse sidste allerede fra Slutningen af det 3die Aarh. før Kr. de af Kineserne saakaldte Hiung-nu, der anses for Stamfolket for de i Europa indtrængende Hunner), men ved Siden af dem Folk af indisk Oprindelse, endvidere Tibetanere og mange andre til Dels med hidtil ukendte Sprog, som jeg nedenfor skal komme tilbage til. Efter at de tyrkiske Uigurer, vel omtrent i det 6te—7de Aarh., nordfra var trængt ind i Landet og efterhaanden havde gjort sig til Herrer her, blev tyrkisk Sprog tilsidst eneraadende med Fortrængelse af alle de gamle Nationaliteter, og Landet fik det Navn, hvormed vi nu benævner det, Turkistān, Tyrkerlandet. I Midten af det 18de Aarh. kom Landet endelig ind under Kina, som i

tidligere Tid oftere forgæves havde forsøgt at gøre sig til Herre der.

Den livlige Forbindelse fra ældgammel Tid af med Kulturlandene i Syd og Vest, Indien, Persien og den græsk-romerske Verden, har allerede tidlig medført en stærk Paavirkning fra disse Lande og har her i broget Mangfoldighed skabt et ejendommeligt Hjemsted for Aflæggere af deres Kulturer, om hvis Tilværelse og Omfang vi indtil de nyeste Tider næppe har haft nogen Anelse. I første Række viser denne Paavirkning sig i religiøs Henseende; men til Religionen knytter sig Udviklingen i Kunst og Litteratur. Her udgaar nu den ældste Indflydelse, vi kan spore, fra Indien. Derfra kommer i 1ste eller 2det Aarh. af vor Tidsregning Buddhismen til Turkestan, hvor den snart faar fast Fod overalt og aabenbart har været omfattet med stor Alvor. Rundt omkring rejser sig eller indrettes der buddhistiske Templer eller andre Helligdomme og Klostre. For denne Religions videre Udbredelse navnlig i Kina har Turkestan atter været Mellemled.

Ved Siden af Buddhismen kommer senere to andre Religioner til Turkestan, hvor de, som det synes, lever i Tolerance jævnsides med hin. Den ene er Kristendommen i sin nestorianske Form, der prædikes af syriske Munke. Navnlig i det 8de Aarh. naar den en ikke ringe Udbredelse her og ligesaa i Kina, hvorom den mærkelige store Stenindskrift i Kinas gamle Hovedstad Si-ngan-fu (fra 871) endnu har bevaret Mindet. Den anden af de Religioner, jeg sigter til, er Manichæismen, den af Perseren Mani i det 3dje Aarh. stiftede ejendommelige Re- 63
ligion. Forkætret og forfulgt andre Steder begyndte den, vel fra 6te—7de Aarh. af, at finde et Hjemsted i Øst-Turkestan, hvor den med hele sit karakteristiske Hierarki en Tid lang levede et frodigt Liv, og hvorfra den ogsaa bredte sig til de nordlige Uigurer i Nord-Mongoliet. I

Aaret 762 blev Manichæismen officielt indført her af den uiguriske Khan, og selv i Kina begyndte den at faa Indpas fra 631 af. Jeg skal senere komme tilbage igen til denne Religion. Imidlertid var en anden Religion allerede rykket nærmere, nemlig Muhammedanismen. I Løbet af de følgende Aarhundreder begynder den at bane sig Vej ogsaa ind i Turkestan, og efter at de ældre Religioner ligesom de gamle Nationaliteter her en Tid har ført en mere og mere hensygnende Tilværelse, maa Islam fra 13de Aarh. af betragtes som eneraadende i det da vistnok helt tyrkiserede Land.

Hvad vi indtil for omtrent en Snes Aar siden har vidst om Forholdene i Øst-Turkestan i de første 8—10 Aarhundreder af vor Tidsregning, er meget lidet og indskrænker sig mest til tilfældige Notitser paa anden Haand især i den rige kinesiske Litteratur. Hovedkilden er uden Sammenligning den kinesiske Buddhist Hiuen (Hüan)-Tsang, der i 629 drog som Pilegrim til Indien igennem Turkestan, hvor han paa Udvejen fulgte den nordlige, paa Tilbagevejen i 645 den sydlige Vej. I sit efterladte, overordentlig vigtige Værk, der flere Gange er oversat paa europæiske Sprog, har han beskrevet hele sin Rejserute og, om end for største Delen blot i almindelige Træk, saa dog paa en Maade, der vidner om skarp Iagttagelsesevne og ualmindelig levende Interesse, omtalt Sprog- og Kulturforhold paa hvert af de Steder, han passerer igennem og hvor han overalt træffer Trosfæller. Hans Meddelelser vil altid beholde deres Værd, selv om et uendelig rigere Lys er gaaet op, nu da Turkestan selv har aabnet sin Aladdinshule for os.

Det var nogle ret tilfældige Haandskriftfund, der for en Snes Aar siden først henledede den videnskabelige Verdens Opmærksomhed paa Øst-Turkestan og blev den første Anledning til at det efterhaanden er lykkedes her

at fremdrage ganske overvældende Skatte dels af Kunstværker dels af Haandskrifter i mange forskellige Sprog og Skriftarter. Disse Fortidslevninger, som i Landets yderst regnfattige Klima og i det tørre Flyvesand, hvori meget deraf har været begravet, har holdt sig vidunderlig godt, og som nu, særlig for Haandskrifternes Vedkommende, er bragt til mere tilgængelige Steder, navnlig London, Berlin, St. Petersborg og Calcutta, har med ét Slag lært os højst mærkelige og hidtil ukendte Sprogforhold at kende og har aabnet os Indblik i en stor Kulturudvikling, som vi ikke vilde have ventet at træffe der.

I Aaret 1890 købte den engelske Løjtnant Bower i 64
Kutsha af to tyrkiske Bønder et af dem fundet Manuskript skrevet paa Birkebark. Det kom til Calcutta og viste sig at være indisk, langt ældre end noget indtil da kendt indisk Haandskrift, og stammende fra det 4de Aarhundrede e. Kr. Den Opsigt, dette vakte blandt Fagmænd, gav Anledning til at fra russisk Side Generalkonsulen i Kashgar og fra engelsk Side de politiske Agenter paa forskellige Stationer blev anmodede om at have Opmærksomheden henvendt paa mulig Fremkomst af andre gamle Haandskrifter. Ad denne Vej kom der et og andet dels til St. Petersborg dels til Calcutta, deriblandt f. Eks. nogle Manuskripter, som tyrkiske Bønder havde fundet i Kutsha og som havde henligget nogen Tid i Kadiens Hus som Legetøj for hans Børn. Uendelig meget er overhovedet, hvad man næppe kan undre sig over, i Tidernes Løb gaaet til Grunde ved de indfødtes Mangel paa Forstaaelse derfor; Papirshaandskrifter er f. Ex. brugte til Patroner; af Haandskrifter skrevne paa Læder eller Skind, der kan være saa fint som det fineste Handskeskind, har man lavet Sko o. s. v.

Endnu større Opsigt end det forannævnte vakte maaske et andet, ligeledes paa Birkebark skrevet, for øvrigt ikke

fuldstændigt Haandskrift, som den senere i Tibet myrdede franske Rejsende Dutreuil de Rhins 1892 havde købt i Khotan og som sammen med Expeditionens øvrige Fund blev sendt til Paris. Paa den 1897 der afholdte Orientalistkongres gav den franske Orientalist Senart Meddelelse om dette Haandskrift, der ligeledes viste sig at være indisk og skrevet med den ejendommelige stive »Kharoshthi«-Skrift, der hidtil ikke kendtes som Bogskrift, men kun fra Indskrifter fra de allernordvestligste Dele af Indien og tilstødende Egne. Haandskriftets Tilblivelsestid kan derefter med Sikkerhed sættes til 2. Aarh. e. Kr. Indholdet var en Samling Vers af buddhistisk Oprindelse, af hvilke største Delen var kendte i parallele Former paa Buddhismens almindelige Sprog Pāli, medens de her forelaa i en hidtil ukendt Prakrit-Dialekt. Efter sine karakteristiske Ejendommeligheder maa denne Dialekt netop have hørt hjemme i Nordvest-Indien, ja lader sig endog bestemtere stedfæste der. Mærkelig nok kunde den russiske Orientalist v. Oldenburg paa selve Pariserkongressen oplyse, at den manglende, noget større Del af dette samme Haandskrift tilfældigvis fandtes i St. Petersborg.

Disse og andre lignende, mer eller mindre tilfældige Fund maatte hos alle deri interesserede vække Ønsket om at der maatte blive foretaget systematiske Undersøgelser i de Egne, hvor de var fremkomne, og denne Tanke blev snart greben fra forskellige Sider. Allerede en af Finlænderne Baron C. Munck og Dr. Otto Donner jun. i 1898 foretagen Rejse til kinesisk Turkestan og Vest-Kina udvidede betydeligt vort Kendskab til disse Egne. Endnu mere blev dette Tilfældet ved den Rejse, som den russiske Akademiker Klementz, der allerede tidligere havde gjort sig fortjent ved sine arkæologiske Rejser navnlig i Mongoliet, ligeledes i 1898 foretog til Øst-Turkestan og

paa hvilken han navnlig arbejdede i forskellige Ruinpladser i Turfan og tilstødende Egne i den nordlige Del af Landet. Af overordentlig stor Betydning blev dernæst en Undersøgelsesrejse, som den i Indien ansatte, forøvrigt ungarsk fødte Dr. M. AUREL STEIN (nu Sir AUREL STEIN) med Understøttelse af den indiske Regering foretog 1900—1901 i den sydlige Del af Øst-Turkestan i Egnen om Khotan, og som han har beskrevet i det store Værk »*Ancient Khotan*«. De omfattende Udgravninger, han her foretog, førte til højst interessante Fund i alle Retninger. Det kan endvidere nævnes, at det paa denne Rejse lykkedes ham at afsløre nogle i Kashgar fremkomne Dokumenter med gaadefulde Skrifttegn som ganske moderne Falsknerier og at finde og overbevise Hovedophavsmanden til dem. Der turde dermed for bestandig være rammet en Pæl gennem slige Forsøg, som det siden da saa langt mere skærpede og øvede Blik sikkert ogsaa nu strax vilde opdage.

STEINS Forelæggelse af sine mærkelige Fund paa Orientalistkongressen i Hamborg 1902 gav i Forbindelse med den ved KLEMENTZ's Resultater vakte Interesse Stødet til Udsendelse af den første tyske Expedition paa Foranstaltning af det berlinske »Museum für Völkerkunde«. Under Ledelse af Prof. GRÜNWEDEL og Dr. HUTH arbejdede den i Vinteren 1902—1903 navnlig i Turfan-Egnene og undersøgte særlig Ruinerne af Uigurernes gamle Hovedstad her Khotsho eller, som den ogsaa kaldes, Idiqut-shahri (»Idiquts Stad«; *Idiqut*, oprindelig *Iduq-qut*, »Hellig Lykke«, »Hellig Majestæt«, var den gamle uiguriske Fyrstetitel) eller Daqianūs (egentlig Navnet paa en af de hellige »syv Sovere«; et gammelt, lige fra den buddhistiske Tid stammende, men af Islam endnu anerkendt Huletempel for »Syvsoverne« findes i den nærliggende Tojoq-Dal). Udgravningerne gav et Billede af den gamle Ruinstad, dens

Mure, Templer o. s. v. Udbyttet af Rejsen, hvoriblandt en stor Del Haandskrifter, hjemsendtes til Berlin i 46 Kister, og Tydningen af disse Haandskrifter førte snart til vigtige Opdagelser. Til videre at virke for Fortsættelsen af disse Undersøgelser, der allerede havde givet saa rigt Udbytte og lovede endnu rigere, dannedes der i Berlin, paa Initiativ og under Ledelse af den senere (Decbr. 1908) paa en Rejse til Indien afdøde Professor Pischel, en større Komité af Orientalister, og denne Komité lykkedes det ved Understøttelse fra den preussiske Regering at tilvejebringe de fornødne Midler til en ny Expedition. Denne, »den anden tyske« eller »første kongelige preussiske«, fik til Leder den energiske Dr. (nu Professor) A.
66 von Le Coq. Som teknisk Medhjælper ledsagedes han af Bartus, der ogsaa havde deltaget i den foregaaende Expedition. Rejsen varede fra Efteraaret 1904 til Januar 1907. Von Le Coq, hvis Helbred ogsaa havde lidt endel ved Rejsen, var imidlertid bleven afløst af Grünwedel, som Leder af den ved en ny Bevilling muliggjorte »anden kgl. preussiske« Expedition; dog arbejdede begge i nogen Tid sammen inden v. Le Coq's Hjemrejse. Deltagerne i Orientalistkongressen i København 1908 vil endnu mindes den interessante Beretning, v. Le Coq her i et talrig besøgt Møde afgav om sine højst mærkelige Resultater. Længst opholdt han sig paa forskellige Steder i Turfan, hvor han navnlig undersøgte de storartede Ruiner af den allerede nævnte gamle By Idiqut-shahri, medens Grünwedel, til Dels sammen med von Le Coq, fortrinsvis arbejdede i og omkring Kutsha og Karashahr. Idiqut-shahri er — ligesom forøvrigt flere andre Steder i Turkestan — et Slags Pompei, dog med den Forskel at det, som det synes, her ikke i første Linie er Naturkræfter, der har voldt Ødelæggelsen, men Menneskehænder. Derpaa tyder den Omstændighed, at alt mere eller

mindre bærer Spor af forsætlig Ødelæggelse. I et Rum fandtes ogsaa en uordentlig Dynge af Skeletter med Rester af Munkedragter, der aabenbart er blevet liggende her saaledes som de i sin Tid er blevet nedhuggede; et andet Sted fandtes Rester af Kvindeklæder, paa hvilke der endnu kunde paavises Spor af Blod. Det synes da, at Byen, næppe meget senere end i det 9de Aarh., er bleven erobret af Fjender, muligvis i religiøse Kampe, og at Befolkningen, for saa vidt den ikke er flygtet, ved denne Lejlighed er bleven nedsablet eller bortført. Efter at Ruinerne saa har ligget hen øde, er efterhaanden alt, hvad der ikke har raget særlig højt op, blevet begravet af Løss og Sand, der er trængt ind allevegne. Dette har for saa vidt været et Held, som derved meget er blevet bevaret, der ellers vilde være gaaet uhjælpelig til Grunde, ikke blot ved Tidens Tand, men ogsaa som Følge af de indfødtes Mangel paa Respekt og Forstaaelse derfor. Findes der noget, der paa nogen Maade kan bruges eller, nu til Dags i alt Fald, gøres i Penge, tager de det; hvad der ikke kan bruges eller støder deres religiøse Følelser, som Malerier, ødelægges. Overmaade meget har dog heldigvis undgaaet Ødelæggelsen. Endnu staar ikke blot den gamle, af soltørrede Teglsten opførte kolossale Bymur, omtr. 7500 Fod paa hver Side og 60 Fod høj, men ogsaa mer eller mindre vel bevarede Ruiner af talrige, af samme Materiale opførte Bygninger, deriblandt forskellige, til Dels meget store og omfangsrige Templer, Klostre o. l., mest af buddhistisk, delvis af manichæisk, enkeltvis af kristelig Oprindelse. Ogsaa paa andre af de undersøgte Steder fandtes dels lignende Ruiner, dels talrige Huler i Bjergene, ofte i flere Etager over hverandre, der har været benyttede paa samme Maade. I de saaledes undersøgte Ruiner og Huler fandtes paa mange Steder Vægmalerier, baade 67
buddhistiske og manichæiske, til Dels af meget betydelig

Størrelse og forestillende mythologiske Figurer eller Fyrster, Præster, Munke o. a., ofte med tydelig tilsigtet Portrætlighed eller dog skarp Fremhævelse af Forskel i Racetræk. Med stor Omhu og Kunstfærdighed lykkedes det Bartus at løsne alle de vigtigste og bedst bevarede af disse Malerier fra Væggene i mindre Stykker og atter at samle dem efter Ankomsten til Berlin, hvor de nu findes i »Museum für Völkerkunde«. Enestaaende blandt disse er vistnok navnlig en Række manichæiske Figurbilleder. Endelig fandtes der — uden at tale om mangfoldige andre Genstande, Rester af meget smukke Silketøjer o. a. l. — en Mængde Haandskrifter, paa visse Steder næsten hele Bibliotheker eller Rester af saadanne. Meget heraf er kun spredte Brudstykker og synes ofte at være forsætlig revet i Stykker og splittet. Det samlede, til Berlin hjemsendte Udbytte af disse to Expeditioner fyldte ikke mindre end 233 Kister. Atter 1913—14 har den utrættelige von Le Coq sammen med Bartus været i Turkestan og navnlig undersøgt den nordvestlige Del af Landet mellem Kashgar og Ming-öi (»de tusind Huse«), et gammelt Klosteranlæg øst for Kutsha. Ogsaa denne Rejse har været rig paa Udbytte (152 store Kister), især Vægmalerier, Skulpturer, Træskærerier, Mønter og andre Genstande af arkæologisk Betydning, men dog ogsaa mange interessante Haandskrifter, mest af indisk Oprindelse.

Imidlertid havde Stein 1906—08 foretaget en ny stor og besværlig Rejse, der var ikke mindre resultatrig end de alt omtalte. Den gik som hans foregaaende Rejse gennem den sydlige Del af Landet over Kasghar og Khotan indtil Su-tshou og Kan-tshou i Provinsen Kan-su og derfra tilbage ad den nordlige Vej og tværs igennem Taklamakan-Ørkenen. Han fandt saaledes paa forskellige Steder øst for Khotan, til Dels langt ind i Ørkenen, og oppe nord for Lop-nor (hvor allerede Hedin havde truffet paa

dem) Ruiner af Byer, der nu er begravede i Sandet, men engang i Tiden maa have ligget i frugtbare Omgivelser. Ved Gravninger i Husene, hvis Træskelet, ofte med smukke Udskæringer, jævnlig endnu staar paa sin Plads, kom paa de forskellige Steder Haandskrifter for Dagen, alle skrevne paa Træplader med den nordindiske Kharoshthi-Skrift. Denne Omstændighed viser, at disse Byers sidste Levetid maa tilhøre det 2det—3dje Aarh. af vor Tidsregning. Ved den Tid maa de formodentlig være blevet overfaldne af mægtige Sandstorme (eller først af Fjender?) og, som et og andet kan tyde paa, i Hast forladte. Det maa være nogle af disse Byer, som allerede Hiuen-Tsang omtaler som ubeboede Ruinbyer. De nævnte Haandskrifter er væsentlig af kortere Art, Dokumenter, Breve o. l., ofte aabenbart kasserede og kastede paa Møddingen, undertiden fundne i saa stort Antal paa et Sted, at der 68
maa antages at have været et offentligt Kontor. Karakteristisk er Brevenes Form, idet de bestaar af to Stykker Træ, hvis glatte, for Skriften bestemte Sider lægges mod hinanden, hvorpaa det hele ombindes med en gennem Huller trukken Snor, der forsynes med et Lersegl, og disse Segl bærer mærkeligt nok gennemgaaende rent klassisk-græske Motiver som Herakles, Eros o. l.

Et andet Sted, Stein undersøgte, er Ruinerne af det gamle Fort Miran, øst for Tsharklik, ved det nederste Affald fra Bjergene i en yderst øde Egn, tilligemed udstrakte Levninger af buddhistiske Templer fra de første 2—3 Aarhundreder af vor Tidsregning. Fortet har aabenbart været bestemt til at beskytte den vigtige sydlige Forbindelsesvej. I det 8de og 9de Aarh., ved hvilken sidste Tid det maa være blevet ødelagt eller opgivet, laa her en tibetansk Garnison; før den Tid har der ligget Tyrker eller Soldater af andre Nationaliteter. I alt Fald de sidste af disse, Tibetanerne, har her levet under Forhold,

som man ikke skulde tro mulige, værre end i en Svinesti. Alle Rum, som indtil det sidste har været benyttede af denne Garnison, var til en Højde af 9—10 Fod fra Gulvet fyldte af alt muligt Affald og Uhumskheder, som maa have været samlet der gennem mange Aar. Trods den Stank, der endnu efter 1000 Aars Forløb havde holdt sig, lod Stein alt dette udgrave og undersøge, og han fandt nedtrampet i disse Møddinger, foruden Rester af Værktøj, Vaaben, Klædningsstykker o. l., omtrent et Tusind Skriftstykker paa Træ eller Papir og paa forskellige Sprog. Som mig personlig bedst kendte Exempler paa disse, fordi jeg selv efter Dr. Steins Anmodning bl. a. har udgivet og fortolket dem, nævner jeg et helt bevaret Blad af meget primitivt Plantepapir og 2—3 Brudstykker af samme Art, alle beskrevne paa uigurisk-tyrkisk med den af mig tidligere dechiffrerede runeagtige Skrift, som ellers kun forekommer i tyrkiske Stenindskrifter, særlig fra det nordlige Mongoli (Orkhon) og det sydlige Sibirien (ved Jenisej). Alle disse Blade indeholder Lister over Personer, for hvem der fra Fortet er udstedt Passérsedler eller Passer eller som paa anden Maade er blevne støttede derfra. Det helt bevarede Blad er dateret »den 29de i den 4de Maaned«, men uden nogen Aarsangivelse. For denne ene Dag opføres ikke mindre end 25 Personer, hvad der giver et ret mærkeligt Indblik i, hvor stærk Færdselen i alt Fald paa det givne Tidspunkt (muligvis under særlige Krigsforhold?) har været [se i dette Bind S. 218 ff.].

Længere østpaa lykkedes det ham over en Strækning af over 100 danske Mil at finde Levninger af en sammenhængende Mur opført af stampet Ler. Denne Mur, som øst for Byen Su-tshou fortsættes af en fuldt bevaret Mur af langt yngre Datum, maa være opført af Kineserne endnu før Begyndelsen af vor Tidsregning for at beskytte

den sydlige Forbindelsesvej, og dermed Kina, mod Ind- 69
fald af de nord for den boende Barbarer, særlig vel af Hiung-nu. Med omtrent en halv dansk Mils Mellemrum ligger der Levninger af vældige Vagttaarne og i Nærheden af disse Rester af Boliger for Garnisonen. I disse fandtes der atter Masser af Haandskrifter, næsten alle militære Dokumenter paa Kinesisk, skrevne paa Træplader. Det ældste daterede er fra 98 før Kr.. De giver os alle mulige interessante Oplysninger fra Tiden omkring Kristi Fødsel: om Soldaternes Lønning, Forplejning og Bevæbning, om den optiske Telegraftjeneste, om Postvæsenet o. s. v.

Syd for disse Murlevninger ligger den store Oase Tunhuang, hvor Stein maaske gjorde sine allermærkeligste Fund. Her ligger »de tusinde Buddhaers Grotter«, d. v. s. omtrent 500 Grotter i Klippevæggene, den ene ved Siden af den anden og i to eller flere Etager over hverandre. Tilværelsen af disse Grotter var allerede tidligere kendt, men de havde endnu ikke været undersøgte. Det viste sig, at de tildels var forsynede med storartede Vægmalerier, ligesom der fandtes mangfoldige mer eller mindre ødelagte Skulpturer, alt af buddhistisk Oprindelse. Ikke desto mindre betragter Befolkningen endnu stedse disse Grotter som hellige, hvorfor det ikke gik an at røre ved Kunstværkerne i dem. Men Stein havde tillige hørt et Rygte om Tilstedeværelsen af et stort Bibliothek, som et Par Aar før tilfældigvis var blevet opdaget af en kinesisk taoistisk Præst ved en Restaurering af en af Tempelhulerne. Præsten vaagede med største Omhu over denne Skat, men ved gode Ord og klingende Argumenter og først og fremmest ved hans udmærket dygtige kinesiske Ledsagers diplomatiske Optræden lykkedes det Stein at faa Præsten til at give sig Adgang dertil. Da han traadte ind gennem en Sidedør, der i henved et Aartusinde havde været skjult og dækket af Freskobilleder, befandt han

sig i et mørkt Rum, hvor der lagvis laa Bundter af Manuskripter til en Højde af 10 Fod over Gulvet; tilsammen fyldte de, som det senere viste sig, omtrent 500 Kubikfod, og han kunde senere hen konstatere, at Nedlæggelsen af dem og Tilmuringen af Hulen havde fundet Sted kort efter Aar 1000, formodentlig af Frygt for Fjenden. Siden da har de ikke været rørte. Desuagtet var alt fortrinligt bevaret uden mindste Spor af Fugtighed. Han fik først Lov til at tage nogle Bundter ud i Lyset og se paa dem, og under sit Ophold ved Tun-huang, som varede flere Maaneder, fik han efterhaanden Tilladelse til at tage mere og mere frem og til at beholde omtrent alt, hvad Præsten ansaa for gammelt Skrab, d. v. s. hvad der ikke hørte til de kinesiske kanoniske Bøger. Det var store Skatte af Haandskrifter paa mange forskellige Sprog, der har været brugelige i Centralasien, som han paa denne
70 Maade kom i Besiddelse af; dertil kom f. Ex. herlige Broderier og Malerier paa fint Silketøj, der i sin Tid har været brugte til Tempelfaner, men som Præsten aldeles ikke brød sig om. Ikke mindre end 24 store Kister med Haandskrifter og 5 med Malerier, Broderier o. lign. hjemsendte han til London, og dog var der nok tilbage til flere Expeditioner[1]). Stein har paany i 1913—14 gjort en Rejse til den sydlige Del af Turkestan, hvor han, som det synes, atter har gjort vigtige Fund, men nærmere herom kan jeg endnu ikke oplyse.

Den franske Sinolog Pelliot har i Forbindelse med en omfattende Rejse i Kina ogsaa i 1906—07 besøgt Turkestan og er ligeledes bl. a. kommet til Tun-huang, hvorfra han har hjemført en betydelig Del af de af Stein ef-

[1]) [M. Aurel Stein, *Ruins of Desert Cathay. Personal Narrative of explorations in Central Asia and Westernmost China.* I—II, London 1912. — *Serindia, Detailed Report of explorations in Central Asia and Westernmost China carried out and described by* Aurel Stein (med Bistand af en Række Videnskabsmænd), Oxford 1921. 5 store Bind (I—III Text med mange Afbildninger; IV Tavler med Afbildninger af de fundne Genstande, V Specialkort over de besøgte Egne).]

terladte Haandskrifter til Paris. Ogsaa Japan har sendt Expeditioner til disse samme Egne: i 1902 arbejdede den buddhistiske Præst, Grev Otani i Egnen om Kutsha, og fra 1910 af har Japaneren Tatshibana berejst Landet saavel i Nord (Turfan) som i Syd, hvorved ogsaa han har reddet forskellige Haandskrifter i Tun-huang. Resten af disse er nu endelig af den kinesiske Regering flyttet til Nationalbibliotheket i Peking.

Man vil af denne lille Oversigt se, hvor ivrigt der fra forskellige Sider har været arbejdet i Øst-Turkestan i de sidste 10—15 Aar, og man vil allerede have faaet en lille Idé om, hvor betydningsfulde Resultater der herved er fremkommet, og hvor mærkelig og hvor broget en Kultur der engang har levet her.

Man har, som vi har set, fundet storartede Levninger af Bygninger, især af religiøs Art, og det for alle de tre Religioners Vedkommende, der som allerede ovenfor nævnt i førislamisk Tid har fundet deres Hjemsted i Turkestan. Talrigst er vel Minderne om Buddhismen, men ogsaa Manichæismen og Kristendommen har efterladt sig mange og højst mærkelige Spor. Og rundt omkring i disse Bygninger eller i de paa samme Maade benyttede Klippegrotter finder vi i Malerier eller Skulpturer eller i andre Former f. Ex. i Miniaturer i Haandskrifter talrige Udslag af en højst mærkelig Billedkunst. Det væsentligste Udgangspunkt for denne Kunst er at søge i Gandhāra i det nordvestlige Hjørne af Indien, hvor der under græsk Indflydelse havde udviklet sig en ejendommelig Kunst. Man har paavist, hvorledes f. Ex. Apollonfremstillinger er benyttede til Grundlag for Buddhafigurer og mange lignende. Hertil har for Turkestans Vedkommende, i stadig mere og mere broget Blanding af Stilarter, sluttet sig en senere speciel Paavirkning fra Vesten, dels fra iransk, dels fra hellenistisk-byzantinsk Kunst,

og denne turkestanske Kunst har atter, som det synes, dannet Mellemled for hele den østasiatiske religiøse Kunst. Men meget i alt dette er endnu dunkelt; en Mængde
71 Problemer paa dette Omraade ligger endnu og venter paa deres Løsning ved Benyttelse af det rige Materiale, der nu er gjort tilgængeligt for Forskningen.[1])

Men af endnu større videnskabelig Betydning er maaske de store Skatte af Haandskrifter og gamle Bloktryk (d. v. s. Tryk, efter gammelt kinesisk Forbillede, ved udskaarne Træplader), som er fremdragne, og som nu findes i Museer og Bibliotheker rundt omkring i de større Hovedstæder. Der vil være Arbejde nok for mange Aar, inden alt dette bliver tilstrækkelig gennemforsket og videnskabelig udnyttet. Alle Slags Former og Materialer for disse Haandskrifter forekommer: Træplader, Birkebark, Palmeblade, (der som de indiske Haandskrifter paa samme Materiale holdes sammen ved en gennem nøjagtigt korresponderende Huller i hvert Blad trukken Snor), Læder eller fint Skind, Papir og Silke, ved disse sidste Materialer snart i mere eller mindre lange Ruller, snart i vor almindelige Bogform. Af Alfabeter er der en stor Mangfoldighed, af Sprog vel mindst et Dusin, tildels i forskellige Dialekter, og deriblandt forskellige som man hidindtil aldeles ikke har kendt og først nu er i Færd med at tyde. Hvad Indholdet angaar, er det for den allerstørste Del religiøst; selv hvad der findes af Skønlitteratur, har som Regel en religiøs Baggrund; men ved Siden deraf findes der en Mængde af Dokumenter af alle Arter, private Breve og lign.; en egentlig historisk Litteratur synes desværre ganske at manglę.

Naar vi derefter vil gaa over til at betragte de forskel-

[1]) En stor Del af de af de tyske Forskere fremdragne Kunstværker er offentliggjorte af von Le Coq i det store Pragtværk: *Chotscho, Facsimilewiedergaben der wichtigeren Funde der ersten Königlich Preussischen Expedition nach Turfan in Ost-Turkistan.* Berlin 1913.

lige Sprog, der er repræsenterede i disse Fund, er det naturligt at begynde med, hvad der findes af indisk Oprindelse. En særlig Stilling her indtager en Række af Haandskrifter paa Træ eller Læder, som er fundne af STEIN i den sydlige Del af Landet, omkring Khotan, og som vi allerede ovenfor har hentydet til. Det er væsentligst alle Slags Dokumenter og Breve skrevne med den før omtalte Kharoshthi-Skrift og affattede i en Prakrit-Dialekt; de maa tilhøre det andet og tredje Aarhundrede af vor Tidsregning. Ved denne Tid maa der altsaa i Khotan og Egnen der omkring have boet Indere sammen med Kinesere, hvad man har sat i Forbindelse med nogle indiske Sagn bl. a. om Forvisning af Indbyggerne i Takshaçila (Taxila, i det nordvestlige Indien) til Ørkenen nord for Himālaya. Mange Gange talrigere er imidlertid de indiske Haandskrifter, der er fremkomne fra de følgende Aarhundreder, og som for største Delen er skrevne med en ejendommelig snørklet indisk Skriftart, den saakaldte Brāhmī-Skrift, og affattede paa Sanskrit. Det er væsentlig Skrifter eller Brudstykker af Skrifter henhørende til den buddhistiske 72
Kanon, tildels ganske vist til de yngre indenfor denne, men deriblandt flere som man hidtil kun har kendt af Navn eller gennem Oversættelser navnlig til kinesisk, men som nu pludselig fremkommer her. Medens den sydlige Buddhismes hellige Sprog er Pāli, er de her fundne Haandskrifter altid paa Sanskrit. Det vilde imidlertid være en stor Fejl at antage, at de skulde være oversatte fra Pāli til Sanskrit eller i og for sig yngre end Pāli-Texterne. Det maa vistnok nu betragtes som bevist, at Buddhismens ældste kanoniske Bøger fra først af har været affattede i en Prakrit-Dialekt stemmende med Gautama-Buddhas Hjemstavnsdialekt, og at de derefter er blevet oversatte og fortsatte dels paa det mere alment forstaaede Sanskrit, dels paa Pāli. Af disse to Sprog blev Sanskrit netop Skrift-

sprog for den nordlige Buddhisme i Indien, hvor den naaede sit Højdepunkt i det 6te Aarh., men i Tidens Løb er bleven fuldstændig fortrængt.

Af betydelig Interessse er det dernæst, at vi ved Siden heraf pludselig gør Bekendtskab med en Række Frembringelser af den indiske Kunstdigtning paa Sanskrit fra en Periode, hvor man hidtil næsten kun har kendt den Digter, der betegner Toppunktet af denne Udvikling, nemlig Kālidāsa (Begyndelsen af femte Aarh.), medens man næsten intet har vidst om hans Forgængere. Nu bringer Turkestan os uventet en Rigdom af Værker af disse, om end for største Delen kun i Brudstykker: Hymner, episke Digte, Noveller, Dramaer og lign., altid dog baarne af en religiøs Baggrund. Adskilligt deraf hører til det skønneste, nogen Tid har frembragt af religiøs Digtekunst. Digternes Navne er for største Delen ukendte, dog finder vi blandt dem med Sikkerhed en, hvis Navn en Eftertid særlig har bevaret, og af hvem vi just for ikke længe siden gennem et i Indien fundet gammelt Manuskript havde gjort Bekendtskab med et enkelt Værk, nemlig Açvaghosha.

Endnu rigere Udbytte har dog Turkestan-Fundene bragt den iranske Filologi. Blandt Befolkningen der i Landet maa der utvivlsomt allerede fra gammel Tid af have været stærke iranske Elementer til Stede, foruden at en sproglig Indflydelse i andre Former fra Persien ogsaa synes at have gjort sig gældende ad kulturel Vej. En stor Mængde Haandskrifter er fundne i forskellige, til Dels hidtil ukendte, ældre iranske Sprog, som sædvanlig væsentlig af religiøst Indhold; men den Religion, de fleste af dem vedrører, er den manichæiske. Det er den tyske Orientalist F. W. K. Müllers Fortjeneste først at have opdaget dette. Den manichæiske Religion var, som tidligere nævnt, stiftet i det tredje Aarh. af vor Tidsregning af Perseren Mani og naaede en
73 Tid lang en stor Udbredelse, iblandt andet ogsaa til Middel-

havslandene, i den græsk-romerske Verden; men efterhaanden blev den overalt forkætret og udryddet. Hvad man hidtil har vidst om denne Religion, skyldes saa godt som udelukkende Modstandere af den, dels fra kristen Side som Kirkefaderen Augustinus, dels fra muhammedansk Side. Man har vidst, at der har existeret en stor manichæisk Litteratur; men denne har været fuldstændig udryddet, uden at det mindste Spor af den havde holdt sig, indtil nu uventet Brudstykker i al Fald af den kommer til Syne i Turkestan. Selv om man i det hele maa anerkende den Korrekthed, hvormed Modstanderne har fremstillet de Punkter af Manichæismen, som de optraadte imod, er dog mangt og meget nu kommet til at staa i et andet og klarere Lys, end det var muligt gennem de Kilder, man hidtil har haft at bygge paa. Hvad der navnlig fremgaar med stor Klarhed er, at denne Religion næsten helt og holdent grunder sig paa den gamle Zoroaster-Religion. Det viser sig tydeligt gennem den for begge Religioner karakteristiske Modsætning mellem Lys og Mørke, det gode og det onde Princip, og endnu tydeligere derved, at de vigtigste mythologiske Navne indenfor Manichæismens Trinfølge af guddommelige eller djævelske Væsener er de samme som i Zoroaster-Religionen, f. Ex. Zarwan, Ahriman og mange andre. Hvorvidt der, som man tidligere har antaget, dertil har indblandet sig kristelige Elementer, maa nu — i alt Fald udenfor Vesten, hvor Manichæismen levede sammen med og kan være bleven paavirket af Kristendommen — betegnes som yderst tvivlsomt, selv om det ses, at Mani selv har erklæret sig for at være »Jesu Udsending« og »den, der har fuldendt Kristendommen«. Naar der ogsaa paa et og andet Punkt synes at vise sig en Tilslutning til Buddhismen, kan dette muligvis være noget i Turkestan særligt fremkommet. Selve Manichæismens Lære eller dens Forfatning med sit Hie-

rarchi af forskellige Trin af Præster, Munke og Lægmænd vilde det forøvrigt ikke her være Stedet til at dvæle ved. Endnu kan nævnes, at de manichæiske Haandskrifter ofte udmærker sig ved deres overordentlig smukke Udstyrelse og mange er smykkede med pragtfulde Miniaturmalerier. Det har aabenbart været noget for Manichæismen ejendommeligt, idet Augustinus bl. a. netop optræder skarpt revsende ligeoverfor den Luxus, Manichæerne udfoldede ved at udsmykke deres Bøger med Titler og Miniaturer i brogede Farver og Guld, kun at bruge Papir eller fint Læder af fortrinlig Godhed og at lade Skriften udføre kalligrafisk af kyndige Skrivere. Maaske staar dette i Forbindelse med, at Sagnet tillægger selve Mani Tilnavnet »Maleren«.

I sproglig Henseende falder de paa iranske Sprog affattede Skrifter af manichæisk Indhold i fire Grupper: for det første finder vi en Dialekt, der staar meget nær ved den sydvestlige Form af Pahlavi (Pehlevi), der be-
74 nyttedes som officielt Sprog under de sassanidiske Konger (3.—7. Aarh.) og som religiøst Sprog i samme Periode af Zoroastertilbederne; dog er der den Forskel, at medens man i Sassanidernes Pahlavi i uhyre stort Omfang brugte at skrive aramaiske Ord, der læstes paa persisk (f. Ex. naar man skrev *malkā*, Konge, men læste *shāh*, ligesom naar man paa engelsk skriver *viz.* og læser *namely*), bruger man i Turkestan kun de ægte persiske Ord, saaledes at man her, da Lydbetegnelsen tillige er omhyggeligere end i persisk Pahlavi, for første Gang faar at vide, hvorledes man egentlig i 3.—4. Aarh. har talt i Persien. Dernæst finder vi ogsaa Exempler paa et andet Sprog, der maa anses for at være en nordvestlig persisk Dialekt og synes at falde sammen med den Form af Pahlavi (»Parthisk«), der brugtes af Arsakidernes Dynasti (3. Aarh. før Kr. til 3. Aarh. efter Kr.) og efter Andreas's Mening er identisk med det saakaldte Chaldæo-Pahlavi,

der forekommer i visse sassanidiske Indskrifter. Her hedder f. Ex. Talordet »tre« *hrē* og ikke *sih,* »et Hjerte« *zird* og ikke *dil* som i sydvestligt Pahlavi og i Nypersisk.

Af størst Betydning har dog et tredje iransk Sprog været, som vi finder skrevet dels med et ejendommeligt, fra den syrisk-aramaiske Skrift udgaaet, meget smukt Alfabet, der først er blevet tydet af F. W. K. Müller, dels med det, som det synes ligeledes fra en ikke nærmere bestemmelig Form af syrisk-aramaisk Skrift udgaaede, mere kursive og rundede saakaldte uiguriske Alfabet, der efterhaanden fortrinsvis blev brugt af Buddhister i Østasien og endnu den Dag idag med nogle Forandringer anvendes af Mongoler og Mandshurer [jf. ovenfor S. 271]. Dette Sprog er af den tyske Iranist C. F. Andreas erkendt at være Soghdisk, Sproget i det gamle østiranske Landskab Sogdiana (omkring Floden Zarafshān med Byen Samarkand mellem Sir-Darjas og Amu-Darjas øvre Løb), men utvivlsomt ogsaa forud talt i Dele af Øst-Turkestan. Man har ikke hidtil kendt noget til dette Sprog, men hos den arabiske Forfatter Alberuni opføres de ejendommelige soghdiske Maanedsnavne, og det er netop de samme, som man finder i dette Sprog. Det viser i sine Lydforhold særlige Overensstemmelser med visse af de smaa iranske Sprog, der nutildags tales i Pamir, og blandt disse særlig med det, der hedder Yaghnobi, som maaske ligefrem kan betragtes som en Fortsættelse af det gamle Soghdiske. Dette Sprog har aabenbart været brugt som en Slags lingua franca i Turkestan og længere østpaa, og det har fortrinsvis været det Sprog, paa hvilket Manichæismen har været forkyndt. Karakteristisk i saa Henseende er et desværre meget daarligt bevaret stort Monument, der har været rejst af en uigurisk Khan i den første Tredjedel af det 9ende Aarh. i Uigurernes gamle nordlige Hovedstad Kara-Balghasun helt

oppe i det nordlige Mongoli, og som bl. a. har forherliget Indførelsen af Manichæismen hos Uigurerne (eller i alt Fald i det uiguriske Herskerhus). Den uiguriske Hovedindskrift her er skrevet med den tyrkiske Runeskrift, men den ene Side af Monumentet har baaret en nu stærkt udvisket Indskrift i uigurisk Alfabet, og om denne har F. W. K. Müller vist, at den ikke, som man tidligere har troet, er affattet paa Uigurisk, men netop paa Soghdisk. Forøvrigt har Soghdisk ikke alene været Manichæismens Sprog, men der er ogsaa paa samme Sprog fundet baade kristne og buddhistiske Haandskrifter; af de sidstnævnte, der udgør Hovedmassen og vistnok alle er Oversættelser fra Sanskrit, er der navnlig i Tun-huang fremkommet et betydeligt Antal forholdsvis velbevarede, af hvilke de bedste nu turde findes i Paris, bragte dertil af Pelliot. Forskellige af disse er i de sidste Aar udgivne og fortolkede af den franske Sprogforsker Robert Gauthiot.[1])

Men hertil kommer endnu et fjerde, hidtil ligeledes ukendt iransk Sprog. Den tyske Orientalist R. Leumann, der først har dechiffreret det, kaldte det i Begyndelsen »Sprog II« (a og b), senere har han kaldt det »det nordariske«, hvorved han nærmest har tænkt sig, at det repræsenterede en særlig tredje Underafdeling indenfor de ariske (indisk-iranske) Sprog ved Siden af Indisk og Iransk. Dette Navn, nordarisk, har hidtil været det almindeligt anvendte, skønt den Opfattelse af Sprogets Stilling, hvorpaa det egentlig beror, ikke kan være rigtig. I Virkeligheden er hele Bygningen af dette Sprog iransk, tildels endog oprindeligere i sine Former end noget af de tre foran nævnte iranske Sprog; i Ordforraadet, og det selv i Udtryk for de almindeligste Begreber, er det derimod i overordentlig høj Grad blandet med indiske Elementer,

[1]) [Efter at dette var skrevet, har Gauthiot til almindelig Sorg fundet Døden i Krigen 1916.]

hvad der giver det et fra de iranske Sprog ret afvigende Udseende. Dette kan kun forklares paa den Maade, at Sproget maa have været talt af en oprindelig iransk Stamme, der i længere Tid maa have levet i nær Berøring med en nordvestlig indisk Befolkning, hvorved dens Sprog efterhaanden er blevet saa stærkt paavirket fra det af den paagældende indiske Befolkning talte Sprog. Der synes da herved ikke vel at kunne tænkes paa andre end paa nogle af de saakaldte Indoskyther, der i adskillige Aarhundreder, fra det andet Aarh. før Christi Fødsel af, havde gjort sig til Herrer i det nordvestlige Indien. Men Spørgsmaalet er da, hvem disse Indoskyther egentlig var. Om nogle af dem bruges ogsaa Benævnelsen Saker, et velkendt Navn paa et gammelt østiransk Folk, der genfindes hos kinesiske Forfattere i Formen Sak som Benævnelse paa et Folk, der allerede flere Aarhundreder før Kr. skulde have boet i de nordlige Dale i T'ien-shan. Efter den almindeligst antagne Mening, der først er fremsat og forsvaret af von Le Coq og Lüders, skulde det netop være tilbagevendte Saker, som i Øst-Turkestan havde talt dette »nordariske« Sprog. For en saadan Forbindelse kan tale det lidet, som vi af Indskrifter eller Mønter kan lære om de sakiske (?) Indoskythers Sprog og Lydbetegnelse. Saaledes stemmer for Ex. *shahanu shahi* »Kongernes Konge« paa indoskythiske Mønter i sine Endelser fuldstændig med »nordarisk« *gyastanu gyasti* »Gudernes Gud«; ligeledes finder vi f. Ex. paa begge Steder den Ejendommelighed, at Lyden *z* (= fransk *z*) udtrykkes ved Forbindelsen *ys* (*y* = vort *j*), f. Ex. *ysara* »1000« for *zara*. Man har endvidere gjort opmærksom paa, at det iranske Grundlag i det nordariske Sprog viser saa mærkelige Overensstemmelser med de nuværende iranske Dialekter i det vestlige Pamir, navnlig i Landskaberne Shignān og Vakhān, samt i Afghansk, at der her nødvendigvis maa 76

være en Sammenhæng;[1]) men her i det vestlige Pamir boede netop fra ældgammel Tid af Saker, og Navnet paa deres Hovedstad Rhoxanake — efter den græske Forfatter Ktesias — genfindes endnu i Navnet Roshān (Rushnān), Nabolandskabet til Shignān. Saafremt disse forskellige Slutninger er rigtige, vil man altsaa være berettiget til at kalde det »nordariske« Sprog Sakisk. Dette er imidlertid fra anden Side (Russeren von Staël-Holstein og Nordmanden Sten Konow) blevet bestridt, og man har ment, at det Folk, der har talt det nordariske Sprog, rettere maatte betegnes som Tocharerne, et Folk, hvis Sprog af en gammel arabisk Forfatter angives at have staaet nær ved Persisk. Tocharernes egentlige Centrum laa nord for det nuværende Afghanistan, men der har netop ogsaa boet Tocharer i det sydlige Øst-Turkestan, hvor de omtales af Hiuen-Tsang under Formen Tu-ho-lo, tildels som tidligere Beboere (»de gamle Tu-ho-lo«) af forskellige af Ruinstæderne der. I indiske Kilder forekommer ogsaa Navnet Tukhāra om Indoskyther, der overhovedet sikkert har omfattet forskellige Stammer. Det egentlige Navn paa det Folk, der har talt det »nordariske« Sprog, maa saaledes indtil videre henstaa som uafgjort; adskillige Forskere bruger om dette Sprog det neutrale Navn khotansk, hvorimod Navnet tocharisk har faaet almindelig Hævd i en anden Betydning, som vi ret strax skal se.

I det »nordariske« Sprog, der i ethvert Tilfælde synes særlig at have haft hjemme i den sydlige Del af Turkestan, er der altsaa fundet et ikke ringe Antal af Manuskripter skrevne med den indiske Brāhmī-Skrift; det er dels Forretningsdokumenter, dels ret omfangsrige buddhistiske Texter. Imellem disse to Grupper af Texter er

[1]) Fra dansk Side er der givet en kort Skildring af de førstnævnte to Sprog i A. Hjuler: *The Languages spoken in the Western Pamir.* (The Second Danish Pamir Expedition conducted by O. Olufsen). Kbhvn. 1912.

der en vis Dialekt- eller Tidsforskel; Sproget i den førstnævnte Gruppe synes nærmest at repræsentere en noget yngre Udvikling end i den sidste, indenfor hvis Sprogform der forøvrigt synes at kunne paavises mindre Forskelligheder. Men nærmere Paavisning heraf maa forbeholdes fremtidige Undersøgelser; det er endnu kun en forholdsvis ringe Del af Haandskrifterne der er udgivne. Foruden de allerede nævnte Videnskabsmænd har navn- 77
lig den ovenfor nævnte franske Forscher Gauthiot gjort sig fortjent ogsaa paa dette Omraade.

Men de nye Opdagelser i sproglig Retning er ikke paa langt nær begrænsede til det hidtil anførte. Endnu mærkværdigere Ting er der fremkommet. Blandt de Haandskriftbrudstykker, der blev fundne særlig i de nordlige Egne af Turkestan, i Turfan og i Kutsha, var der forskellige skrevne med Brāhmī-Skrift, men, som det viste sig, da de blev læste dels af Hoernle dels af Leumann, affattede i et ganske ukendt Sprog, som man hverken kunde forstaa eller give noget Navn. Leumann kaldte det foreløbig »Sprog I«, senere Kashgarsk, hvad der ikke var noget heldigt Navn og nu er ganske opgivet. Det var først F. W. K. Müller, der skaffede dette Sprog et Navn, som senere er blevet almindelig anvendt, fordi det er ret praktisk, men hvis Berettigelse rigtignok fra anden Side er blevet bestridt. Han fandt nemlig i Slutningen af et uigurisk Haandskrift af buddhistisk Indhold (»Maitrisimit«) den Bemærkning, at dette Skrift fra indisk Sprog er blevet overført til det tochariske *(tokhri)* Sprog og fra Tocharisk atter er oversat paa Tyrkisk. Nu er dette Haandskrift fundet sammen med forskellige paa dette ukendte Sprog og deriblandt netop Brudstykker af det samme Værk, Maitreyasamiti, som det tyrkiske Haandskrift indeholder. Det laa da nær at slutte, at det netop var To-

charisk[1]); som ovenfor udtalt, er det fra anden Side blevet hævdet, at dette Navn snarere tilkom det »nordariske« Sprog. Imidlertid var de Haandskrifter paa dette Sprog, der fandtes i Berlin, blevet nøjere granskede af to yngre Orientalister SIEG og SIEGLING, og i en gennem Berliner-Akademiet i 1908 udgivet Afhandling »Tocharisch, die Sprache der Indoskythen«, viser de først, at det foreligger i to ret forskellige Dialekter, som de betegner A og B, men hvis indbyrdes Forhold iøvrigt endnu er dunkelt. De kommer dernæst ved en nærmere Undersøgelse af Sprogets Former og Ordforraad til det Resultat, at det er indoeuropæisk, men mærkeligt nok ganske forskelligt fra de indisk-iranske Nabosprog og derimod hørende sammen med de syd- og vesteuropæiske Sprog, Græsk, Latin, Keltisk, Germansk. Talordet 8 hedder her f. Ex. *okadh* (A), *okdh* (B) = græsk *okto*, latin *octo* (men Sanskrit *ashṭau*); 20 *wiki* (A), *ikan* (B) = græsk *vikati*, *eikosi*, latin *viginti*; 100 *kandh* (A), *kante* (B) = græsk *hekaton*, latin *centum* (men i indisk-iransk *çatam*); *yakwe* (B), *yuk* (A) »Hest« = latin *equus* (men Sanskrit *açva-s*, oldpers. *aspa*); *ku* (B) »Hund« = græsk *kuōn*, *kyōn* (Sanskrit *çvā*, *çvan-*); *alyek* »en anden« = latin *alius*. Karakteristisk er ogsaa, at man har paavist medio-passive Former med samme Endelser som paa Latin og Keltisk, f. Ex. *cmetar* (B) »han fødes« som latinsk *nascitur*; men forøvrigt er Sproget i hele sin ydre Form saa stærkt afslebet og forandret i
78 Sammenligning med de nævnte gamle europæiske Sprog, at et Slægtskab ved første Blik næppe engang vilde falde i Øjnene, saa umiskendeligt det end kan vises at være. Hvorledes denne Befolkning er kommet til Turkestan, derom vides selvfølgelig aldeles intet. Der kan ikke være Tanke om, at den, hvis Europæerne oprindelig skulde

[1]) [Om dette Navn sml. yderligere F. W. K. MÜLLER og E. SIEG, *Maitrisimit und »Tocharisch«* (Berliner-Akad. Sitzungsber. 1916, S. 395); MÜLLER, *Toχrï und Kuišan (Küšän)* (smst. 1918, S. 566 ff.).]

have hørt hjemme i Asien — hvad der er meget tvivlsomt — skulde være blevet tilbage der ved de andres forudsatte Udvandring til Europa; den maa være indkommet ved en eller anden ukendt Indvandring vest fra i forhistorisk Tid; men naar og hvorledes dette er foregaaet, er fuldstændig dunkelt. Mærkeligt er det forøvrigt, at den gamle kinesiske Litteratur omtaler en Befolkning med »rødt« (blondt) Haar og blaa Øjne i disse Egne, og paa de til Berlin hjemførte Freskobilleder fra Turfan forekommer jævnlig Figurer netop med blondt Haar og blaa Øjne, som hos Europæerne, jævnsides med andre af ren orientalsk Type. Det ligger da nær at slutte, at denne blonde Type, der efter v. Le Coq endnu den Dag idag skal kunne spores i Øst-Turkestan, har tilhørt det Folk, som har talt »Tocharisk«, og som særlig synes at have hørt hjemme i den nordlige Del af Turkestan. I Kutsha, i hvis Omegn Pelliot har fundet nogle paa Trætavler skrevne Karavanepasser i Dialekt B, maa dette Sprog endnu i det 7de Aarh., til hvilken Tid de efter et deri forekommende Kongenavn lader sig henføre, have været almindeligt Talesprog. Forøvrigt er vistnok samtlige bevarede Haandskriftfragmenter — næsten alle skrevne i Dialekt B undtagen nogle af de af de tyske Expeditioner hjembragte Haandskrifter, der er i Dialekt A — direkte eller indirekte Oversættelser fra Sanskrit og bortset fra en Lægebog væsentlig af religiøst buddhistisk Indhold. Ogsaa nogle Rester af Dramaer hviler paa buddhistiske Legender. Det er endnu ikke synderlig meget, der er udgivet; størst Fortjeneste dels af Udgivelsen og Oversættelsen af Texterne, dels af Undersøgelsen af Sproget har foruden de alt nævnte Forskere Franskmændene Sylvain Lévi og Meillet.

Næppe nogen anden Filologi har Turkestanfundene dog aabnet saa rigt rindende Kilder som den tyrkiske. Som

allerede tidligere nævnt kom det tyrkiske Element under det uiguriske Herredømme til at udgøre en stedse talrigere Del af Befolkningen i Turkestan, hvor det endte med væsentlig at være eneraadende. Det er da ikke underligt, at dette ogsaa kan mærkes gennem Fundene af Haandskrifter eller gamle Bloktryk. Det ældste uigurisk-tyrkiske Litteraturværk, der hidtil var naaet til os, er det store didaktiske Digt Qutadgu Bilig, der er forfattet i Kashgar i Aaret 1069. Betydelig ældre er dog de tildels kolossale tyrkiske Indskrifter fra det nordlige Mongoli, af hvilke de, der lader sig bestemt datere, skriver sig fra den første Tredjedel af det 8de Aarh. Den Sprogform, vi nu i
79 Turkestan gør et mange Gange fyldigere Bekendtskab med, staar omtrent paa samme Trin som Indskrifternes Sprog og er kun dialektisk forskelligt derfra. De Skriftarter, der anvendes i de tyrkiske Haandskrifter, er yderst afvexlende. Hyppigst er det ovenfor nævnte saakaldte uiguriske Alfabet, men ved Siden deraf findes det manichæiske og sjældnere Brāhmī-Skriften, sjældnest endelig den ejendommelige runeagtige Skrift. Af de tre Religioner er Buddhismen vel i størst Omfang repræsenteret, væsentlig gennem talrige Oversættelser af den indiske religiøse og legendariske Litteratur, tildels i Værker, hvis Originaler vi ikke mere har, men højst kender gennem Oversættelser paa andre Sprog, navnlig Kinesisk. Men ogsaa andre Texter af indisk Oprindelse er der fundet, saaledes f. Ex. nogle tyrkiske Gengivelser af Sagn fra det store indiske Heltedigt Mahābhārata, der altsaa maa have været kendte i Turfan paa den Tid. Ret betydeligt er ogsaa Antallet af manichæiske Texter, deriblandt f. Ex. flere interessante og i religionshistorisk Henseende meget oplysende Skrifteformularer med udførlig Opregning af alle mulige Arter af Synder og Bøn om Tilgivelse, dersom man med eller mod sin Villie maatte have begaaet nogen

af dem. Herhen hører maaske ogsaa en lille i Tun-huang funden, fuldstændig bevaret Bog skrevet paa fortrinligt kinesisk Papir med den gamle Runeskrift. Denne Bog, som jeg efter STEINS Anmodning har udgivet og oversat [ovf. S. 226 ff.], og som efter en Slutningsbemærkning er skreven til Brug for to navngivne Drenge eller unge Mennesker, der studerer ved en ligeledes navngiven, os ukendt Læreanstalt, indeholder i en Række ganske korte Kapitler smaa Situationsskildringer, f. Ex. den kinesiske Kejser, der sidder paa sin Trone, en Kamp mellem en Bjørn og et Vildsvin, smaa Jagtscener og meget andet, og hver af disse afsluttes med en Udtalelse »dette er godt« eller »dette er daarligt«. Det er aabenbart, at Bogen paa en eller anden Maade har Hensyn til Held eller Uheld; jeg har antaget det for at være en Slags Spaabog, i hvilken man slog op; min Ven ESAIAS TEGNÉR har senere gjort mig opmærksom paa, om det ikke skulde være Text til et Slags Spil med Billeder og Tærninger, saaledes at det »gode« eller »daarlige« har Hensyn til Værdien af det Billede, hvortil Spillerens Brik efter Tærningekastet skal flyttes. Denne Tydning kan vist have endel for sig [sml. ovf. S. 231]. — Endelig findes der ogsaa enkelte Texter af kristeligt Indhold, deriblandt et mærkeligt Stykke om Magernes Tilbedelse fortalt efter de apokryfe Evangelier.

Hvad der findes paa andre Sprog end de nu nævnte, skal jeg ikke nærmere dvæle ved; jeg nævner blot, at der foruden lidt paa Mongolsk eller Blade af kristelige Hymner o. a. paa Syrisk, er fundet en Mængde paa Tibetansk, dels af virkelig Litteratur, dels af Dokumenter, Breve o. lign., og endelig at, hvad der er fundet af Kine- 80
sisk, er en aldeles overvældende Masse. Ældst er de talrige Dokumenter skrevne paa Læder eller Træplader, om hvilke sml. ovf. S. 307. De ældste Papirhaandskrifter synes at gaa tilbage til det 2det Aarh. e. Kr. og kun at

være lidet yngre end selve den første Opfindelse af Papiret ved Kineseren Tsai-lun. Hovedmassen af de senere Haandskrifter synes dels at tilhøre den buddhistiske Kanon, dels at være alle Slags Dokumenter eller Optegnelser. Ofte har man, da Materialet aabenbart var dyrt eller vanskeligt at faa fat paa, benyttet ældre Haandskrifter paa andre Sprog til at skrive paa ubeskrevne Steder eller ligefrem ovenpaa den gamle Skrift.

Det er kun Hovedtrækkene af Opdagelserne vedrørende Øst-Turkestans Fortid, som jeg her i al Korthed har kunnet omtale. Men jeg haaber, at Læseren deraf vil have faaet i alt Fald en almindelig Forestilling dels om den store videnskabelige Betydning af disse Opdagelser dels om den Sum af ihærdigt og ofte møjsommeligt Arbejde, der har muliggjort dem og Udnyttelsen af dem.

UNE INSCRIPTION DE LA TROUVAILLE D'OR DE NAGY-SZENT-MIKLÓS

(HONGRIE)

Det kgl. danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser, I, i, 1917, p. 1—28.

C'est en 1799, dans le village de Nagy-Szent-Miklós 3
(dans le banat d'alors, le comitat actuel de Torontal au midi de la Hongrie) près de la rivière de Maros, qu'on faisait fortuitement, en creusant la terre, une des plus riches trouvailles archéologiques qu'on connaisse. Elle comprenait non moins de 23 vases différents: aiguières, cuvettes, coupes, et une corne à boire, le tout en or fin et exécuté avec un grand art. Pris ensemble, ces objets représentaient un poids de 1678 ducats, soit environ 5 kg 858, ce qui d'après la valeur actuelle de l'or correspondrait à plus de 20,000 frcs. Il va sans dire que la valeur scientifique et artistique est infiniment plus grande et ne saurait être mesurée en argent. La trouvaille fut acquise par le »k. k. Münz- und Antikenkabinet« de Vienne, et elle est installée aujourd'hui dans cette ville, dans le »k. k. Kunsthistorisches Hofmuseum« qui a remplacé le dit musée[1]).

Évidemment nous avons ici l'ensemble d'un trésor appartenant jadis à quelque chef notable et riche, et déposé ici en un lot, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi, probablement pendant une des nombreuses révolutions des peuples dont ces contrées ont successivement été le théâtre. Mais, comme il est souvent arrivé

[1]) Pour les détails de cette trouvaille, descriptions et reproductions de tous les objets, voir ARNETH, *Die Gold- und Silbermonumente des k. k. Münz- und Antiken-Cabinets*, Wien 1850; J. HAMPEL, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklós*, dans la *Ungarische Revue*, 5ter Jahrg. 1885, pp. 161—199, 598—619.

4 dans des cas analogues, le propriétaire et tous ceux qui étaient initiés au secret auront trouvé la mort, et le trésor est resté oublié et négligé pendant de longs siècles. Qui était le possesseur au moment de la déposition? A quelle nation appartenait-il? Bien entendu nous n'en savons rien de certain, et nous sommes réduits à des hypothèses. Encore moins saurions nous deviner entre combien de mains ce trésor, en entier ou en parties plus ou moins grandes, a pu passer avant cette époque. La légende populaire l'a tout de suite, et bien naturellement, rapporté à la nation la plus célèbre de l'Invasion des Barbares, aux Huns, et on y a donné le nom de »Trésor d'Attila«, nom qui n'est pas encore complètement oublié, mais qui est bien entendu tout à fait arbitraire, si l'on veut désigner par là le dépositeur. Il est hors de doute, et j'espère le démontrer clairement dans les pages qu'on va lire, qu'en tout cas la déposition doit être postérieure de plusieurs siècles à l'époque d'Attila.

Quant à la provenance des objets, il y a sans doute certaines différences, soit pour le temps, soit pour le lieu de leur génèse. Quelques-uns semblent avoir été vieux et usés au moment d'être déposés, d'autres au contraire ont été relativement neufs et peu utilisés. Les plus nombreux et les plus grands, surtout dans le premier de ces groupes, ont un caractère décidément oriental et offrent dans leur ornementation des traits qui rappellent jusqu'à un certain point le style persan, plus spécialement sassanide; ils font penser aussi à des objets (d'origine scythe ou khazare?) trouvés dans le sud et l'est de la Russie[1]).

[1]) Comparer par ex. HAMPEL, ouvrage cité, p. 170, fig. 5: figure cuirassée coiffée d'un diadème, à cheval sur un griphon ailé à corps de lion et à tête d'homme, se retournant pour tirer en arrière sur une panthère sautante. La tête du griphon est surmontée d'un symbole caractéristique pour l'époque des Sassanides, symbole supposé représenter un instrument usité dans le culte des Parses, le *mâhrû*. Voir L. MÜLLER, *Religiøse Symboler af Stjerne-, Kors- og Cirkel-Form*, dans les *Vidensk. Selsk. Skrifter*, 5e série t. 3, p. 163 note 59; ARTHUR CHRISTEN-

D'autre part il y en a, surtout parmi ceux qui semblent d'origine moins ancienne, qui présentent des motifs décidément byzantins-chrétiens, soit que ces ornements y aient appartenu dès l'origine, soit qu'on les ait ajoutés plus tard. Quant aux influences directement classiques qu'on a cru autrefois y trouver çà et là, il faut certainement abandonner complètement cette idée.

Mais malgré tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur cette trouvaille, assez de questions restent à résoudre, et bien de mystères demandent encore à être éclairés. Comment ce trésor a-t-il été rassemblé ici? Tout ces objets ont-ils été créés au milieu du peuple qui en dernier lieu les a laissés après lui — peuple qui en tout cas n'était pas autochtone, comme je pense le démontrer ci-après — et s'il en est ainsi, est-ce après que ce peuple s'est établi dans ces parages, ou pendant qu'il vivait encore dans des pays de l'est, d'où les objets seraient donc amenés? Ou se peut-il qu'ils proviennent, tous ou en plus ou moins grand nombre, de pillages faits sur des peuples tout autres, avec qui la tribu en question se serait rencontrée pendant ses migrations? De ces nombreuses questions aucune n'est en réalité encore éclaircie.

On pourrait s'attendre à trouver quelques renseignements sur l'origine et l'histoire du trésor dans les inscriptions que portent le plus grand nombre des objets trouvés.

La plupart de ces inscriptions sont écrites dans un alphabet par ailleurs inconnu. Sur quelques-uns des objets elles sont seulement tracées légèrement à l'aide d'un instrument pointu; sur d'autres elles sont repoussées plus soig-

SEN, *L'Empire des Sassanides*, ibid., 7e série, t. 1, p. 90. Comp. en outre p. ex. *Archäologischer Anzeiger* 1908, p. 151 (Abb. 1), p. 159 (Abb. 5); APPELGREN-KIVALO, *Suomen Museo, Finskt Museum* XXIII, 1915, p. 16 (gouvernement Kharkov), complètement pareil au griphon de HAMPEL, fig. 2, p. 166.

6 neusement à l'aide d'un poinçon; mais il est parfaitement évident que ni dans l'un ni dans l'autre cas l'inscription n'a été destinée à former une partie de l'ornementation (pas même sur les deux vases où celle-ci est employée comme un cadre autour des signes repoussés, fig. 1); il est également clair que l'inscription n'a pas été exécutée en continuation immédiate de la fabrication de l'objet. Elle a été ajoutée plus ou moins longtemps après, comme c'est la règle pour les initiales ou autres inscriptions dont nous avons la coutume de pourvoir des objets d'une certaine valeur. Et cette application d'inscriptions a-t-elle eu lieu dans le pays où les objets ont été trouvés et au milieu du peuple ou de la tribu qui en a causé la déposition? Ou est-ce qu'elle date de l'Orient, lieu d'origine indiqué clairement par le style artistique de presque tous ces objets? Ou encore, a-t-elle été exécutée chez un tout autre peuple? Voilà des questions auxquelles on ne peut répondre avec la moindre sûreté.

Pour donner une idée de ces inscriptions et de leur alphabet je joins ici des reproductions de presque toutes, basées sur les dessins de Hampel (ouvr. cité, p. 618). Fig. 1 figure sur deux coupes toutes pareilles; le premier mot de droite en outre légèrement tracé sur deux autres vases. Fig. 2 b figure cinq fois en repoussé; fig. 4 deux fois gravée.

Le déchiffrement et l'interprétation de ces inscriptions a été essayée de plusieurs côtés et par des voies différentes, mais dans le principe avec le même manque de méthode; jusqu'ici on n'y a pas réussi, et nous ne savons même pas encore dans quelle langue elles sont conçues. C'est ainsi qu'en 1866, le germaniste allemand Fr. Dietrich écrivit un mémoire intitulé »*Runeninschriften eines gothischen Stammes auf den Wiener Goldgefässen des Banater Fundes*« (dans le périodique *Germania* XI,

pp. 177—209). Par des rapprochements extrêmement arbitraires entre ces lettres inconnues et les caractères runiques les plus anciens, il lit les inscriptions comme go- 7
thiques; mais ce qu'il y lit est également arbitraire et absurde quant à la langue et le contenu et en ce qui

Fig. 1

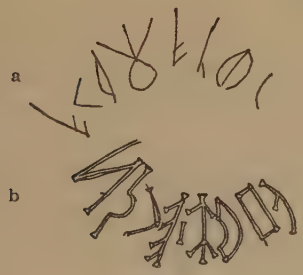


Fig. 2

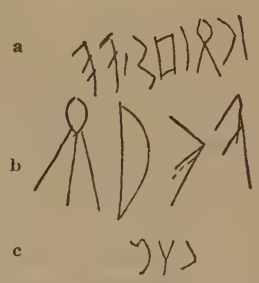


Fig. 3

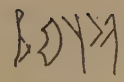


Fig. 4

Fig. 5

Fig. 6

Fig. 7

concerne son interprétation des lettres; p. ex. (fig. 1): + *Arv(i)k* + *v(a)kai* + *v(a)kns(ê)l* + *s(a)th* + »Arvik [n. pr.] wache das Wachen gesättigt an Gutem«.

Certains savants hongrois ont essayé d'interpréter ces inscriptions à l'aide de la singulière écriture »en taille« (hongrois *rovás-irás)* spécialement employée par les Székles de la Transilvanie, écriture jusqu'à présent généralement appelée »hunno-scythique« ou »hunno-hongroise«; mais cet essai n'a mené à aucun résultat[1]).

Après que l'alphabet »runique« vieux turc des inscriptions de la Mongolie et de la Sibérie a été connu, on a essayé de plusieurs parts d'en faire usage pour le déchif-

[1]) Voir p. ex. Fischer K. A., *A hun-magyar irás és annak fennmaradt emlékei*, Budapest 1889, pp. 40—59.

frement des inscriptions qui nous occupent. Il y a déjà
8 environ 8 ans qu'un savant hongrois m'a communiqué d'une manière confidentielle un essai de déchiffrement, par cette voie, de quelques-unes des courtes inscriptions gravées, désirant entendre mon avis la-dessus. (Ce savant n'ayant rien publié, que je sache, à ce sujet, je ne crois pas être en droit de le nommer ici.) Il lisait p. ex. fig. 7 *säb* »aimez!« et fig. 3c *uŋur* »Hongrois« (nom qui toutefois n'a pas contenu la nasale vélaire *ŋ*, mais *n* + *g*, et qui dérive en réalité du turc *On-oγur* ou *Hun-oγur* < *On-oγuz* (comp. plus loin p. 348 suiv.), »les Dix-Ogouz«. Des raisons paléographiques autant que linguistiques m'empêchaient d'adhérer à cet essai, qui du reste donnait un résultat aussi peu satisfaisant si on introduisait dans d'autres mots les valeurs de lettres supposées.

Un nouvel essai d'interprétation de toutes les inscriptions par cette même voie a été fait dernièrement par un autre savant hongrois, M. G. Supka[1]). Malgré les prétentions avec lesquelles cet auteur expose ses résultats, son ouvrage considéré sous un point de vue philologique, est celui d'un pur et simple amateur, et il n'a pas la moindre valeur scientifique. Le déchiffrement manque absolument de méthode. La combinaison des signes et les valeurs qu'il leur prête sont tout à fait arbitraires et inconséquentes, et l'auteur ne se fait aucun scrupule de lire les inscriptions tantôt de droite à gauche, comme il faut toujours les lire, tantôt en sens inverse, comme bon lui semble, bien qu'il n'y ait pas dans les textes la moindre indication d'une différence de procédé, p. ex. par une inversion de la forme des lettres (»écriture reflétée dans un miroir«) ou autrement. De plus, l'auteur est dépourvu des notions les plus élémentaires sur les lan-

[1]) *Das Rätsel des Goldfundes von Nagyszentmiklós, Monatschrift für Kunstwissenschaft*, IX Jahrg., Heft 1, Januar 1916, pp. 13–24.

gues turques. Laissant de côté avec un mépris souverain toutes les exigences de la grammaire il prend pour source unique RADLOFF: *Versuch eines Wörterbuches der Türkdialekte.* Sans appliquer la moindre critique il prend pour 9
bon un mot quelconque, pourvu qu'il le trouve dans cet ouvrage, n'importe à quel dialecte ce vocable appartienne, depuis la Sibérie jusqu'à la Turquie; tout est confondu pêle-mêle. Ce qu'il croit lire dans les inscriptions, ce n'est donc que des hypothèses gratuites, le plus souvent de pures banalités, dont personne n'aura pu vouloir défigurer ces vases précieux. Voici quelques exemples: (fig. 3 a) *k(a)k*[!] | *d(i)p(i)n*[!] *boc*[1]) [lu de gauche à droite!] = »schlage es fest! Der Boden (ist) los« [il ne me paraît pas très clair quel son l'auteur désigne par *c*; est-ce peut-être simplement le *c* russe = *s*, d'après la transcription de Radloff en caractères russes?]; (fig. 5) »*bäd(i)c* = Verzierung, Bildhauerarbeit« [vieux turc et ouigour *bädiz* signifie »peinture«]; (fig. 3 c) »*ul(u)g* = gross«; (fig. 7) »*c(a)b* = Stiel, Griff« [serait-ce parce que la petite coupe à pied où ce mot figure n'a pas d'anse et n'est pas faite pour en avoir?]; (fig. 3 b) »*ko j(ä)b(ä)* = Schöne, Pfeil (Eigennamen)«; (fig. 2 a) »*ko*[!] *j(ä)b(ä)*[!] *k(o)ltu* = Schöne[!] und Pfeil[!] Verlobte[!]« [se serait donc une sorte de proclamation de fiançailles formelle]; (fig. 1) »*k(u)d(a)tu ku5n kojg(a)n öi* = der Freier[!!] lobpreist[!!] mit der Schale« [quel son le signe 5 représente-t-il?]; (fig. 2 b) »*yduk t(a)ip(e)g* = Taibeg der Fürst[!]« [lu de gauche à droite!].

Il ne vaut pas la peine de démontrer en détails à quel point chaque leçon et chaque mot de ces interprétations est arbitraire et inadmissible. Après avoir admis, il est vrai, la possibilité que »weitere Forschungen gewisse Abweichungen in den Einzelheiten hervorbringen wer-

[1]) Je mets entre parenthèses les lettres (voyelles) qui ne sont pas écrites dans les textes originaux, mais simplement ajoutées par l'interprétateur.

den«, l'auteur écrit vers la fin de son mémoire la phrase suivante: »der felsenfeste Grundsatz aber, dass *diese Inschriften mit alttürkischen Lettern und in alttürkischer Sprache verfertigt wurden, dürfte durch nichts mehr geändert werden*« [1]), etc. En contradiction absolue avec cette opinion moi, pour mon compte, j'ose soutenir »avec une fermeté de rocher« que l'alphabet en question n'a aucune relation directe avec l'écriture runique du vieux turc. Le trait essentiellement caractéristique de celle-ci — la variation des signes consonnes selon la nature des voyelles — ne se retrouve point ici, et les ressemblances se bornent en réalité à un nombre limité de signes de forme assez simple qui se retrouvent aussi dans beaucoup d'autres alphabets, avec des significations extrêmement variées — tels que 𐰃, 𐰉, 𐰋, 𐰍, 𐰏, 𐰑, — tandis que la majorité des signes sont si divergents qu'une imagination très vive peut seule trouver des ressemblances. Il est possible, cela va sans dire, que l'alphabet de Nagy-Szent-Miklós se soit développé sur une base pareille à celle de l'alphabet vieux turc; mais le développement spécial des deux systèmes a en tout cas dû se produire d'une manière différente. En outre, je sais avec une sûreté inébranlable que la langue trouvée dans les inscriptions par M. Supka n'a rien à faire avec le vieux turc, ni avec aucun autre idiome turc défini. Je suis loin de vouloir contester, qu'une fois les lettres déchiffrées, la langue *pourrait* se montrer turque. Ce que je conteste, c'est seulement que le caractère turc des inscriptions soit en aucune façon prouvé par l'auteur, ou que son interprétation puisse fournir aucune preuve de leur origine turque ou de l'existence d'un art spécialement turc [2]).

[1]) Souligné par l'auteur.

[2]) Si je me suis prononcé si longuement et si sévèrement sur cet essai d'interprétation, c'est en partie parce que j'ai vu avec étonnement un orientaliste aussi profond et aussi considéré que M. v. KARABACEK adopter sans réserve

Si l'on veut déchiffrer des inscriptions conçues en des 11
écritures inconnues, c'est la plus mauvaise voie que de partir de ressemblances spécieuses avec des lettres connues appartenant à quelque alphabet choisi au hasard; si ces ressemblances sont si évidentes et si nombreuses qu'on a le droit de compter directement avec des identités, alors seulement cette voie peut être praticable; sinon, elle n'a jamais encore mené au but. On ne peut résoudre les énigmes de cette nature qu'en approfondissant les textes mêmes, en étudiant les situations dans lesquelles les signes divers figurent, en se rendant compte de ce qui peut être regardé comme des désinences grammaticales, etc. Dans le cas qui nous occupe le problème est cependant particulièrement difficile. Ces inscriptions, qui ne contiennent probablement pour la plupart que des noms ou des titres, sont si peu nombreuses et si courtes qu'à coup sûr elles ne présentent pas même d'exemples de toutes les lettres de l'alphabet, et parmi celles qui figurent il y en a qui ne se trouvent employées qu'une

les résultats de M. Supka, et parce qu'il me paraît regrettable si, grâce à cette recommandation, ils seraient regardés comme des vérités scientifiques. M. Karabacek dit par ex.: »Dem Verfasser ist der Nachweis geglückt, dass die angeblichen Runenzeichen Inschriften *mit alttürkischen Lettern und in alttürkischer Sprache abgefasst* darstellen«, etc., et »Es besteht meines Erachtens durchaus kein Zweifel an der Entdeckung des Herrn Supka, dass der eingekratzte Schriftinhalt der Goldgefässe türkisch ist«, etc. Voir *Anzeiger d. Kais. Akad. d. Wiss. in Wien*, 1916, No. III, p. 10. — [Les résultats de M. Supka ont de même été complètement adoptés par M. J. Strzygowski, *Altai-Iran und Völkerwanderung*, Leipzig, 1917, qui fonde sur eux des idées très vastes sur l'art des Turcs, etc. — Dans la revue hongroise *Ethnographia*, XXVI, 1915, 1, p. 1—21, M. J. Mészáros a publié un essai de déchiffrement de ces mêmes inscriptions, intitulé *A Nagy-Szent-Miklósi kincs rovásos feliratainak megfejtése*. Lors de la première publication du présent mémoire j'ignorais encore l'existence de cet essai, que je n'ai reçu que plus tard. Mais rien n'a été perdu par là; car la méthode de M. Mészáros est exactement la même que celle de M. Supka. Comme celui-ci, il identifie de la manière la plus arbitraire l'alphabet inconnu avec l'alphabet runique turc; mais les identifications ainsi que les leçons et les interprétations des deux savants sont très différentes, tout en étant au même dégré dénuées de toute valeur scientifique. Ajoutez à cela que, tandis que, à ce qu'il faut croire, M. Mészáros connaît bien les langues turques vivantes, ses idées sur l'histoire phonétique de ces langues et ses connaissances du vieux turc et de l'ouigour sont extrêmement défectueuses, ce qui suffirait pour rendre inacceptables toutes ses identifications.]

seule fois. Moi-même j'ai à plusieurs reprises, au cours des années, perdu pas mal de temps en m'en occupant, mais j'ai fini par arriver à ce résultat qu'il est impossible d'en trouver le déchiffrement, à moins que quelque hasard heureux ne nous en fournisse un jour la clef: on ne peut pas trouver 20 inconnus à l'aide de 10 équations qui toutes ont la forme de $x + y \ldots = z$.

A part les objets — tous d'un caractère décidément oriental — qui portent les inscriptions dont nous venons de parler, le trésor comprend un plus petit nombre de vases qui montrent une influence byzantine-chrétienne plus ou moins prononcée, et dont trois portent des ins-
12 criptions dans l'alphabet grec. C'est premièrement deux coupes plates pareilles[1]), toutes les deux finement ornementées et pourvues d'une boucle qui a servi à les attacher. Le milieu porte une croix à bras égaux se terminant en feuilles de trèfle. Rangée en cercle autour de cette croix se trouve une inscription grecque mal tracée, commençant par quelque chose comme Δεα υδατος αναπλυσον (ou αναπαυσον) mais la suite devient de plus en plus illisible, et elle finit par de pures pattes de mouche[2]). Celui qui l'a gravée ne l'aura guère comprise lui-même, ni su lire le grec. Ces deux inscriptions ne seront cependant pas étudiées de plus près ici.

Mais il y a une autre inscription appartenant à ce groupe et qui présente un très grand intérêt. C'est même là ce qui devrait former essentiellement le sujet de ce court mémoire.

L'inscription se trouve sur une coupe plate (figg. 8 et 9), décrite par M. HAMPEL[3]) dans les termes suivants:

[1]) Voir HAMPEL, ouvr. cité, pp. 196—198, nos 19 et 20, avec la fig. 30, p. 194.

[2]) HAMPEL, pp. 609—614.

[3]) Ouvr. cité, pp. 198—199, no 21, avec les figures 31 et 32, p. 195 et 196, d'après lesquelles les figures insérées ici ont été exécutées.

»Eine runde Schale, gehört sowohl wegen ihrer Inschrift als wegen ihrer Ornamentik zu den wichtigsten Stücken des Schatzes. Den inneren Boden [fig. 8] ziert eine Scheibe in durchbrochener Arbeit, welche von einem flachen

Fig. 8

Ringe umrahmt ist. In den Ring ist eine griechische Inschrift eingravirt. — Manche Vorgänger ziehen die Gleichzeitigkeit dieser Inschrift und der Schale in Zweifel. Ich finde meinerseits zu solchem Zweifel keinen genügenden Grund. Die Schale wird durch ein gleicharmiges Kreuz in acht Felder geteilt, den Mittelpunkt des Kreuzes bildet ein Kreis, welcher von Zweiggeflecht umrahmt wird.

Der Raum zwischen den Kreuzesarmen und diese Arme selbst sind mit Zweiggewinden verziert. Die Lücken der durchbrochenen Arbeit füllten vermutlich Steine oder

Fig. 9

Email. Auf dem äusseren Boden der Schale [fig. 9] sehen
13 wir in einem der inneren Scheibe entsprechenden runden Felde, das von Laubgewinde umrahmt ist, eine Kampfscene dargestellt. Ein geflügelter Löwe drückt in heftiger Bewegung einen in den letzten Zuckungen hinfallenden

Gemsbock mit seinen kräftigen Tatzen nieder. Den Hintergrund füllen Zweigornamente. Die Oberfläche der Tiere und der Raum zwischen den Guirlanden ist an vielen Stellen raspelig und war wahrscheinlich emaillirt. Der Rand der Schale ist ein wenig nach innen gebogen. Unmittelbar nächst dem Rande ist ein Laubgewinde in durchbrochener Arbeit aufgelötet, dessen Zwischenräume vermutlich emaillirt waren. Entsprechend dieser Bordüre ist auch die innere Gefässwand mit einer Blumenguir- 14
lande in erhabenem Relief ornamentirt. Am Rande der Schale sitzt eine Schnalle mit Charnier. Der Durchmesser ist 12 cm, das Gewicht 212 gr, das Gold 22karätig.«

Cette coupe, de même que les deux nommées ci-dessus, a donc porté une boucle qui permettait de l'attacher à une courroie tenant à la ceinture ou à la selle; on pouvait ainsi l'emporter dans des courses à cheval.

Ce que cette coupe a de plus remarquable est pour- 15
tant l'inscription qu'elle porte:

✠ BOYHΛA · ZOAΠAN · TЄCH · ΔYГЄTOIГH · BOYTAOYΛ ·
ZΩAΠAN · TAГPOГH · HTZIГH · TAICH.

Les opinions ont été partagées sur la question de savoir si cette inscription, de même que l'ornement du fond intérieur dont elle fait partie, a été exécutée en même temps que la fabrication de la coupe, ou si elle y est ajoutée après coup. Arneth p. ex. a soutenu cette dernière opinion, rapportant la coupe elle-même au V^e^ siècle, tandis que l'inscription pourrait se dater du X^e^. Hampel au contraire tient pour la première alternative. Je crois avoir démontré dans les pages qui vont suivre que ce »disque« en entier, avec son motif de croix chrétien et l'inscription à l'entour, n'a pu être appliquée qu'après la fabrication de la coupe elle-même, tandis que l'ornement de la face extérieure, avec son motif purement

oriental d'animaux fabuleux, y a sans doute appartenu du premier fait.

Le seul mot de cette inscription qu'on ait depuis longtemps reconnu avec justesse, c'est ζοαπαν, ζωαπαν; de même on a vu que les mots précédents Βουηλα et Βουταουλ sont des noms propres. *Zoapan* — mot dont nous avons ici, je le crois, le plus ancien exemple — est, malgré la vocalisation différente, évidemment identique au *župan* des langues slaves, spécialement slaves du sud = »chef d'un district« (en qualité de représentant de la royauté), d'où roumain *jupan* »maître, seigneur«, en outre hongrois *ispán*, d'où encore allemand *Gespan*, »préfet d'un comitat«, en latin hongrois rendu par »comes«, mais correspondant aussi à d'autres titres donnés à de hauts fonctionnaires[1]). L'étymologie du mot ainsi que la question de savoir s'il est d'origine slave (de *župa* = »district
16 d'administration«, à moins que ce dernier ne soit au contraire dérivé de *župan*?), ou emprunté à une autre langue qu'il n'est pas possible de désigner avec quelque sûreté (le persan?, l'avare?), question sur laquelle les opinions sont partagées — ce sont des problèmes que je laisserai de côté ici[2]). Il suffit de constater que, dès le haut moyen-âge, ce titre a été communément employé partout dans les pays du Danube inférieur.

Abstraction faite des mots déjà nommés, les interprétations jusqu'ici proposées diffèrent fortement sur les détails tout en tendant essentiellement dans la même direction; elles sont d'accord pour chercher dans les autres mots de l'inscription des noms de paysages ou de peuples dont les deux personnages auraient été les

[1]) Comp. G. Szarvas et S. Simonyi, *Lexicon linguae hungaricae ævi antiquioris* I, Budapest 1890, p. 1620; A. Bartal, *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis regni Hungariæ*, Lips. 1901, p. 307 (*hispanus*), p. 644 (*supanus*), p. 709 (*zupanus*).

[2]) Comp. Brugmann, *Indogerm. Forsch.* XI, pp. 111—112; Brückner, ibid. XXIII, p. 217; Munkácsi B., *Árja és kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben* I, Budapest 1901, pp. 377—78.

chefs. ARNETH dit[1]): »Unwillkürlich denkt man bei der Lesung dieser Schrift (die ich für später eingeschnitten halte, als die Schale verfertigt wurde) an Bela den Zupan an der Theiss und Butaul den Zupan der Jazygen«. A voir les expressions dont il se sert, on dirait que c'étaient deux personnages connus de l'histoire, mais tel n'est point le cas. Au contraire il établit leur existence sur la seule autorité de cette même inscription. Βουηλα est par lui identifié avec le nom hongrois *Béla*; dans le mot τεση il voit le nom de la rivière Theiss, appelée en grec après l'Invasion des Barbares Τίσος, Τίσσος, Τίσα (Τήσα), en latin *Tisa*, *Tisia*, de même que *Tisa* dans les langues slaves et *Tisza* en hongrois. Quant aux Iazyges il les introduit en identifiant le mot ταγρογη avec Δάγκριγοι, nom de peuple iazyge qu'on trouve dans Dio Cassius.

Les mots de l'inscription sont interprétés d'une manière un peu différente par HAMPEL (ouvr. cité, pp. 599— 17
609). Il voit dans la terminaison -γη, trois fois occurrente, le grec γῆ = »pays«: »Es ist in der Inschrift die Rede von den Ländern oder Provinzen Dygetoiland, Tagroland und Etziland«. A l'aide de rapprochements assez hardis, auxquels il est inutile de nous attarder, il trouve des relations entre ces mots et des noms gétiques ou daciens de l'antiquité classique, et de même pour le pays de »Taise«. Il identifie Bouela ou Bouila avec le nom ostrogothique de Baduela ou Baduila ou plutôt avec le nom du Gépide Οὐίλας, et enfin Boutaoul avec des noms germaniques en »aulf« ou en »ulf«. D'après l'opinion qu'il a prononcée dans son ouvrage cité ci-dessus, l'inscription remonterait à des chefs de tribus gépides des IV^e^ ou V^e^ siècles, opinion qu'il a cependant abandonnée plus tard en faveur de celle qu'elle daterait du

[1]) Ouvr. cité, p. 22, en partie d'accord avec JOS. VON HAMMER, *Geschichte des osmanischen Reiches*, Pest 1828, III, p. 726.

temps du régime des Avares ou plutôt des Bulgares dans ces parages, c'est-à-dire entre le VIII^e^ et le X^e^ siècle. Son interprétation elle-même ne sera sans doute plus approuvée par aucun savant scrupuleux[1]).

Plus tard un autre savant hongrois, GÉZA NAGY, a proposé encore une nouvelle interprétation de la même inscription. Je vois dans le mémoire de M. SUPKA dont j'ai parlé plus haut que l'ouvrage de M. GÉZA NAGY a été publié, mais je n'ai pas pu me le procurer. La manière de voir de M. NAGY m'est cependant bien connue, puisqu'il a eu, en 1908, l'extrême obligeance de me donner à ce sujet, dans une lettre privée très détaillée, d'amples renseignements développés avec beaucoup de savoir historique. Je me bornerai ici à en communiquer les points principaux. Dans ταιση, τεση il voit un titre que les zoapans auraient porté tous les deux, chacun pour son district, et il identifie ce mot avec le mongol *taidschi*, qu'il a rencontré dans l'ouvrage de PALLAS sur les Mongols et que celui-ci traduit par »ein Fürst, der
18 einen abgesonderten Haufen Volks (ulus) eigenthümlich und als der Aelteste von seinem Stamm regiert«[2]). La terminaison -γη est selon lui = hongrois *-gy(i)* [= *-d'(i)*], qui peut devenir *-di* > *d* (ou = des datifs supposés bulgares en *-ga*, *-ge*, employés ici pour des génitifs[?]; dans ce cas pourtant ταγρο-, à cause de l'harmonie des voyelles, aurait dû porter la terminaison -γα). De Βουταουλ il dégage -ουλ comme un mot selon lui indépendant = turc *uluγ*, *ulu* »grand« [lequel ne pourrait pas possiblement s'abréger en ουλ]. Il identifie le reste du nom, Βουτα, avec

[1]) [Toutefois, l'interprétation de Hampel a été adoptée et répétée, avec une modification insignifiante, par M. Mészáros, l. c., p. 15—20.]

[2]) PALLAS, *Sammlungen hist. Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften*, Pet. 1776, I, p. 186. Selon A. D. RUDNEV, Матеріалы по говорамъ восточной Монголіи, 1911, pp. 125—126, ce mot est en réalité emprunté au chinois *t'ai-tzŭ*, traduit par H. GILES, *A Chinese-English Dictionary*, 1892, nos 10,573 et 12,317 comme »the Heir-Apparent. Also, the sons of feudal nobles« (littéralement »grand fils«).

Boyta, nom d'un chef koman, mentionné dans des chroniques hongroises vers 934. Pour abréger, je ne ferai qu'ajouter sa traduction: »Bouela ou Bouila (Béla) le zoapan, taïsi de Δυγετοιγη(?), Bouta, grand-zoapan, taïsi de Tagrogy (Tarhos, à présent Tarras) et d'Icsigy (à présent Öcsöd)«.

D'après ma conviction toutes les interprétations jusqu'ici données de cette petite inscription sont complètement erronées et tout à fait inadmissibles d'un point de vue linguistique. Aucune ne tient compte de la langue définie dans laquelle l'inscription serait conçue. Et en somme, quelle langue pourrait-ce être, où p. ex. la relation du génitif s'exprimerait en plaçant le génitif tantôt avant, tantôt après le mot régissant, sans l'emploi d'aucun moyen grammatical (désinence, particule, etc.)? Ce n'est pas le turc, voilà qui est certain, et je ne connais en somme aucune langue de ce genre.

Quand on veut tâcher d'interpréter l'inscription, le premier pas est de se rendre compte de la valeur phonétique que les lettres grecques, particulièrement les voyelles, avaient à l'époque byzantine, à laquelle l'inscription doit en tout cas être rapportée. Or, c'est un fait que, dès les premiers siècles de notre ère, αι est tout à fait = ε (ἓ 19
ψιλόν, par opposition à l'ε traditionnellement écrit αι, ἒ δίφθογγος), et à partir d'environ le même temps, οι = υ, *y* (*u* français) (ὖ ψιλόν par opposition à ὗ δίφθογγος, c.-à-d. οι); de même que η est = *i*. Quant aux consonnes, il n'y a aucune raison de ne pas poser β = *b* et γ devant ε et η = *g*; quand même la prononciation commune en grec aurait alors déjà été *v* et, pour γ dans la position nommée, *i* consonne, β et γ sont communément employés pour désigner *b* et *g* dans des mots et des noms étrangers. De même je conserve dans ma transcription *z* = ζ et *tz* = τζ, sans décider si le premier désigne le son *z*

ou *ž* (*j* français), et si τζ(ι) désigne, comme je le pense, plutôt *č* (*tch*) que *ts*.

Suivant ces principes l'inscription, transcrite en lettres latines, aura cette forme:

Bouila zoapan tesi dygetygi, Boutaoul zoapan tagrogi itzigi tesi.

Le mot *zoapan* — au premier lieu écrit ζοαπαν, au second ζωαπαν, bien entendu sans différence phonétique — a déjà été mentionné plus haut p. 340 [15]. Les deux mots *Bouila* et *Boutaoul* précédant le mot *zoapan* doivent, comme je l'ai également mentionné, être regardés comme des noms propres, fait sur lequel tous les interprétateurs ont été d'accord. Les noms eux-mêmes, ainsi que le fait que le titre de *zoapan* est placé après le nom propre, portent décidément la pensée sur une langue d'origine turque. Un mot *buila* ou *boila* figure plusieurs fois dans les inscriptions de l'Orkhon, toutefois c'est probablement une sorte de titre honoraire et pas un nom propre; de même on trouve dans d'anciens monuments bulgares βοιλας, pl. βοιλαδες, ou βολιας, qui peut être le même mot. Il n'y a pourtant rien qui empêche qu'un tel mot ait aussi pu passer dans la fonction de nom propre ou nom de famille. Les formes Βοηλα, Βουηλα, Βοιλα qu'on rencontre dans des inscriptions bulgares[1]), y semblent tenir ce rôle; que le mot ait passé, dès une époque ancienne, de quelque idiome turc dans le hongrois et que le nom de *Béla* en soit issu, est assez douteux[2]). L'autre nom, *Boutaoul*, est sans doute aussi purement turc. La syllabe finale *-oul* (*-ul*) figure assez souvent en turc (originairement peut-être forme raccourcie de *oγul* »fils«, comme souvent ailleurs dans

[1]) Voir p. ex. *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*, XIX, 1896, p. 239 nº 4; Mikkola, *Die chronologie der türkischen Donaubulgaren* (*Journ. Soc. Finno-ougr.* XXX, 33), pp. 19 et 23.

[2]) Cf. Gombocz et Melich, *Magyar etymologiai szótár*, p. 345, où cette étymologie de *Béla* (nom biblique [?]) est déclarée inadmissible.

divers idiomes turcs?), et ne peut nullement être = *uluγ* »grand«. Quant au sens primitif de la première partie du nom, *bouta* (*buta*), il ne me paraît pas clair.

Ces noms reconnus pour turcs, il est à priori probable que la coupe provient d'un peuple turc et que l'inscription est conçue dans quelque idiome turc. Je crois qu'elle se laisse complètement interpréter en partant de cette manière de voir, et que le texte se trouvera être ce qu'on pourrait naturellement s'attendre à lire, mais bien différent, il est vrai, de ce qu'on en a tiré jusqu'ici.

Dans le mot important et jusqu'ici litigieux *tesi* (τεση, ταιση) je vois une forme dialectale de *tepsi* ou, comme on le transcrit plus souvent, *täpsi*, mot commun en ouigour et dans la plupart des autres idiomes turcs, en djagataï et osm. *täbsi* تبسی, — ici avec l'élision, ailleurs inconnue, il est vrai, de *p* (*b*) devant *s* ou l'assimilation de *ps* en (*s*)*s*. Le sens de ce mot est d'après Radloff, *Wörterbuch der Türk-dialecte* III, p. 1115: »kleine Schüssel, Teller« (comp. »*tabschi*. Ein kleines Trinkgeschirr«, Klaproth, *Sprache und Schrift der Uiguren*, p. 22); osm. »assiette plate en métal« (Samy-Bey, *Dict. turc-français*) — justement un objet comme celui qui nous occupe. Or, si on avait voulu écrire: »la coupe de Bouila«, cela aurait dû 21
s'appeler *Bouila *tesisi*, avec l'affixe pronominal *-si* ajouté à la voyelle finale. On pourrait peut-être admettre que, par un cas de haplologie, l'une des deux syllabes pareilles *-si* fût tombée, ce qui est pourtant très peu probable[1]).

[1]) Comp. Brockelmann, *Zur Gramm. des Osm.-Türk.*, ZDMG. 70, pp. 186–187; Bang, *Studien zur vergleich. Gramm. der Türksprachen, Sitz.-Ber. Pr. Ak. W.*, 1916, p. 531 note 2. — Si, au lieu de la forme ailleurs inconnue *tesi*, on voulait penser ici à osm. *tas*, avec l'affixe pronominal (ou peut-être à l'accusatif) *tasi*, »soucoupe; vase de métal à fond arrondi; écuelle de cuivre, tasse«, je répondrais que, même abstraction faite des hésitations qu'il y aurait à supposer un emprunt aussi ancien à l'arabe (طاس), ce mot aurait dû avoir la voyelle *a* et non pas *e* (car le changement turc-oriental [tarantchi] de *a* en *e* devant *i* ne doit en aucun cas entrer en considération); et est-ce que l'objet en question pourrait être nommé un *tas* plutôt qu'un *te*(*p*)*si*?

Il faut donc que la construction soit une autre et qu'on la considère en rapport avec le mot suivant.

Ce mot, *dygetygi* — ou selon la transcription plus usitée des voyelles turques *dügätügi* — doit être formé d'un thème verbal *dyget-*, *dügät-* = turc de l'Orkhon et ouigour *tükät-*, turc oriental, djagataï, koman, etc. *tügät-*, osm. *dükät-* »achever, finir«[1]), forme factitive de *tükä-*, en ouigour, »être achevé, fini«; comp. ouig. *tükäl*, djag. *tügäl*, osm. *dügälli* »tout, tous«. De ce thème c'est le participe ou le substantif verbal en *-dük*, *-duq* (ou *-ük-*, *-uq* avec la même signification?), donc *dügät(d)ük*, ici augmenté de l'affixe pronominal possessif pour la 3e personne *-i*, portant sur le sujet. Ici *k* entre deux voyelles est devenu *g* (*y*?), comme en osm. et beaucoup d'autres idiomes turcs: *dügätügi* »achevé par lui«, ou comme substantif = anglais »his having finished«. A cause de l'ordre des mots ce ne peut pas être le complément de *tesi*, car dans ce cas il aurait dû le précéder; *tesi* doit être le régime direct de
22 *dügätügi*. Or, nous trouvons quelquefois des exemples de la forme en *-duq*, *-dük*, augmentée d'un des dits affixes pronominaux, figurant au lieu d'une des formes ordinaires du passé et avec la même signification que celles-ci. Dans la ligne 61 de l'inscription de Tonyoukouk (l. 62 de l'édition de Radloff, *Alttürk. Inschriften, Zweite Folge*, p. 27, comp. pp. 113 et 122) nous lisons p. ex.: *Elteriš qaγan Bilgä Toɟuquq qazγanduq üčün Qapaγaɲ qaγan türk sir*(?) *budun joɾiduqi*, »parce que Elteriš kagan et le sage Tonyoukouk ont fait des conquêtes, Kapagan kagan et le peuple turc sir(?) ont prospéré (littéralement: marché)«. *Joɾiduqi* a ici un sens qu'on peut mieux rendre mot à mot en anglais qu'en français: »(there is) their

[2]) Cette signification peut aussi passer à celle de »consommer une chose de façon complète; n'en plus laisser; dépenser« (Samy-Bey); mais ce n'est là aucunement le sens propre; comp. p. ex. *Qutadγu Bilig* 7, 22: *kitabni tükätmiš* »il a achevé (fini) le livre«, ou 60, 16: *tükätdi bitig* »il acheva (finit) la lettre«.

having walked, prospered« [1]). Une construction tout à fait analogue se trouve en ouigour (voir p. ex. Qutadγu Bilig 6, 4, 17, 25, etc.[2])) et de même en iakoute[3]). Dans les langues turques modernes elle semble essentiellement vieillie, mais on peut la rencontrer dans des sources de vieille date, surtout dans des propositions interrogatives et négatives d'ordre commun[4]). C'est ainsi qu'elle se présente plusieurs fois dans Vambéry, *Alt-osmanische Sprachstudien*, p. ex. p. 40 [17] = 70 [3]: *ki ʿömrinže anuñ gibi gördügi išitdügi joq* »dont jamais de sa vie il n'avait vu ni entendu (mentionner) le pareil« (littéralement: »— his having seen or heard is not«). La signification est absolument la même qu'avec un prétérit ordinaire en *-miš*, p. ex. ibid. p. 43 [5] = 74[13]: *ki — naziresini göz görmemiš-dur qulaq išitmemiš-dur* »dont aucun œil n'a vu ni aucune oreille entendu (nommer) le pareil«. De même p. 52 = 92: »— *gördügüñ var-mi-dur? bunuñ gibiler gördügüm joq-dur*, »as-tu ja- 23
mais vu —? Je n'en ai pas vu de pareils«. De même p. 72 [3], 102 [2].

La première moitié de l'inscription signifie donc selon moi:

»Le zoapan Bouila a achevé la coupe«.

Vers la fin de l'autre moitié qui commence par Βουταουλ ζωαπαν, nous avons encore le mot *tesi*, cette fois écrit ταιση, précédé par *itzigi*, ητζιγη, que j'identifie avec osm.,

[1]) Au sujet de cette signification de *jorį-*, qui n'est pas mentionnée dans le *Wörterbuch* de Radloff, comp. p. ex. *Qutadγu Bilig* 85,8: *jorįr utru âv* »la maison prospère«, vers que j'ai étudié dans mon mémoire: »*Sur le système des consonnes dans la langue ouigoure*«, *Keleti szemle, Revue orientale* II, p. 256 note 2 [ici p. 288 suiv.].

[2]) [Comp. P. Pelliot, *La version ouigoure de l'histoire des princes Kalyāṇaṃkara et Pāpaṃkara*, *T'oung Pao*, 2e Sér. XV, p. 264, 61, 1 *tirig oztum kältüküm* »j'ai échappé vivant et (voilà comme) je suis venu«.

[3]) Boehtlingk, *Jakutische Gramm.*, pp. 284 et 285, §§ 745 et 750.

[4]) Comp. Zenker-Kasem Beg, *Gramm. d. türk.-tatar. Sprache*, p. 217 § 115.

etc. *ički*, djag. *ičkü*, ouigour *ičgü* »boisson«, et qui doit représenter la prononciation **ičgi*[1]). *Itzigi tesi* signifie donc »coupe à boire«.

L'interprétation du mot précédent ταγρογη m'a causé et me cause encore certaines hésitations. A mon avis ce mot ne peut se rattacher qu'au thème verbal *taq-* »fixer, attacher, accrocher, pendre«. On pourrait être tenté de regarder -ρογη comme représentant une forme primitive *-duqi*, avec changement de *d* (δ, ð) en *r* comme en tchouvache (continuation supposée de la langue des anciens Bulgares du Volga), où nous avons cette transition, p. ex. dans des formes de prétérit comme *ak-rĭm*, *ak-răm* »je semais« < vieux turc *äk-dim*[2]) (le participe en *-duq*, *-dük* est complètement perdu en tchouvache). Une telle interprétation me paraîtrait pourtant assez douteuse, ce changement n'étant certainement pas ancien. Tandis que les mots d'emprunt bulgares qui ont été adoptés dans le hongrois à une époque où les Hongrois vivaient encore au voisinage du Volga, présentent régulièrement ce changement de *z* en *r* qui charactérise aussi le tchouvache, un *d* (ð) primitif figure ici toujours comme
24 *d*, jamais comme *r*[3]). Aussi dans les reliques conservées de la langue des Bulgares du Danube il paraît possible d'indiquer des exemples du changement *z* > *r*, tandis qu'il n'y a pas d'exemple de *d* (ð) changé en *r*[4]). Or, si

[1]) Concernant la terminaison comp., par ex., dans les inscriptions gréco-bulgares υβυγι, υβυγη, épithète du titre du khan (κανας, κανες) bulgare = **övgi*, ouig. *ög-gü* »louable, glorieux«. Voir *Archaeolog.-epigr. Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn* XIX, 1896, p. 238, 239.

[2]) Les formes tchouvaches montrent le peu de fondement qu'a la théorie qui veut contester la valeur phonétique en vieux turc de la lettre *d* (δ) après les consonnes soufflées, et »corriger« *d* en *t* dans ces cas.

[3]) Voir Gombocz, *Die bulgarisch-türkischen lehnwörter in der ungarischen sprache* (*Mém. Soc. Finno-ougr.* XXX, 1912), pp. 168, 177—178.

[4]) [D'après L. Bouvat, *Une grammaire turque du huitième siècle de l'Hégire* (T. III des *Actes du XIVe Congrès internat. des Orientalistes*), p. 6,2—3 du tirage à part, l'auteur Aboû Ḥayyân donne comme bulgares les formes اِذِى »ours«, اذِق

dans la forme dont nous parlons nous avions un cas de ce changement, ne devrait-on pas s'attendre à trouver **dügätrügi* avec un *r*, supposé que la terminaison primitive *-dük* n'ait pas ici été remplacée par *-ük* (comp. p. ex. tchouvache *küt-rĕm*, *küt-rŭm* »j'attendais« < vieux turc *küt-dim*)? Voilà pourquoi il est sans doute nécessaire de chercher une autre explication de ταγρογη, et je crois qu'elle s'offre naturellement par la forme factitive de *taq-*. Cette forme est p. ex. en turc oriental *taqtur-*, en djag. *taqtir-*, en kirgiz *taqtɨr-*, en osm. *taqdɨr-* dans le sens de »faire fixer, faire accrocher, etc.« Supposé donc que nous ayons ici cette formation, il faut recourir à une hypothèse, il est vrai, pour expliquer ταγρογη; voici cette hypothèse: la dite forme factitive, probablement ancienne, aura été remplacée dans le dialecte en question par **taqɨr-* ou **taqur-*, où *q* entre deux voyelles est devenu γ: **tayɨr-*, ou **tayur-*, et avec la terminaison *-uq* = *-duq* on en aura formé **tayruq*; avec l'affixe pronominal de la 3e personne pour exprimer le sujet, cette forme donnerait **tayruγi*, ταγρογη.

La construction est ici autre que dans le premier passage, en tant que ταγρογη, qui précède ici ταιση, doit avoir la signification ordinaire, purement participielle de complément de ce mot: »fait accrocher (suspendre) par lui«, »adapté par lui à être accroché (suspendu)«.

L'inscription en entier signifiera donc selon moi:

»Le zoapan Bouila a achevé la coupe, (cette) coupe à boire qui par le zoapan Boutaoul a été adaptée à être suspendue«.

Des deux zoapans nommés dans l'inscription Bouila est évidemment le plus jeune. C'est lui qui a mis la coupe

»pied«, اڈیی »il a dormi« (vieux turc et ouigour *adɨγ*, *adaq*, *udɨdɨ*; *d* = ð, δ), et il dit que, dans ces mots, »les autres dialectes remplacent par un ی *yâ* le ذ *dhâl* [ð, δ] du bulgare«.]

dans l'état dans lequel elle se présente, ayant fait graver sur le fond le petit »disque« avec ses ornements byzantins-chrétiens et l'inscription à l'entour[1]). L'autre, Boutaoul, a dû être un de ses prédécesseurs, les plus prochains probablement (p. ex. son père?), autrefois possesseur de la coupe et, nous pouvons le supposer, du trésor entier. Il l'a pourvue de la boucle à l'aide de laquelle elle a pu être attachée pendant des courses. La coupe elle-même dans sa première facture, avec son ornementation orientale de la face extérieure, doit être considérée comme plus ancienne encore. Sur les deux personnages eux-mêmes nous ne savons rien d'autre. Ils ont été des zoapans, ni plus ni moins, c'est-à-dire les plus hauts représentants civils et militaires de l'autorité souveraine dans un certain district, et non pas des princes régnants, quand même leur dignité a pu être héréditaire, et ce serait donc étrange s'ils avaient été mentionnés dans les rares documents historiques de ces temps-là.

Reste à savoir quel est le peuple turc qui a vécu dans ces contrées. Et de quelle époque s'agit-il ici? L'idiome de l'inscription, lequel présente à certains points des écarts dialectaux en comparaison avec d'autres idiomes turcs connus (*tesi*, *tagrogi*), ne peut guère nous fournir une réponse directe à ces questions. Nous pouvons cependant affirmer immédiatement que ce ne peut pas être du koman; premièrement la langue ne s'accorde pas bien avec les sources assez riches que nous possédons pour le connaître, et puis l'établissement des Komans dans ce voisinage est postérieur à l'époque que d'autres raisons désignent comme probable. On pourrait plutôt penser aux

[1]) Il a par conséquent, dans le cas de cette coupe, joué un rôle semblable à celui que, selon moi, Hlewagastiʀ a joué à l'égard de notre corne d'or perdue avec son inscription en caractères runiques. Voir mon mémoire: »*Hvad betyder Guldhornets tawido?*«, *Arkiv for nord. filol.* XV, p. 193—197 [*Saml. Afh.* Vol. II, p. 3—8.]

Avares qui se rendirent maîtres de la plaine du Theiss et du Danube en 568 et qui y restèrent jusqu'à leur disparition au commencement du IX^e siècle. Mais sur la 26
langue de ce peuple nous ne savons du reste absolument rien. Cette hypothèse me paraît pourtant également peu probable, vu qu'on ne sache pas qu'ils aient reçu de l'empire byzantin ni le christianisme ni aucune autre influence civilisatoire. Il y a encore la possibilité que ce trésor d'or a pu être une fois dans la possession des Avares et qu'il a fait partie de leurs »congesti ex longo tempore thesauri« (*Einhardi Vita Karoli Magni*, c. 13); sur ce point nous pouvons laisser libre cours à l'imagination.

Ce qui paraît le plus vraisemblable, et sur ce point je suis d'accord avec la plupart de ceux qui ont déjà étudié la question, c'est que la vie et l'activité des deux hommes mentionnés dans l'inscription appartiennent à la période où les Bulgares turcs (ne pas confondre avec le peuple slave qui porte aujourd'hui le même nom), établis sur le cours inférieur du Danube, depuis 827 jusqu'à la conquête des Hongrois dans la dernière dizaine de ce même siècle, s'étaient aussi rendus maîtres de certaines parties de la Hongrie orientale et y avaient établi une administration bulgare[1]). La probabilité veut alors aussi que la langue de l'inscription ait été le bulgare, lequel, comme le semblent indiquer les sources très limitées que nous possédons, a présenté des traits particuliers à plusieurs égards. D'autre part il y a dans la langue de l'inscription certains phénomènes qui semblent plutôt la rattacher au groupe méridional des langues turques, groupe représenté par ex. par l'osmanli, les dialectes de la Crimée, du Caucase, etc., et dont le bulgare proprement dit n'a certainement pas fait partie. Aussi se peut

[1]) Const. Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, Prag 1876, pp. 147, 164, 167.

il que l'auteur de l'inscription ait appartenu à quelque autre tribu turque, assujettie aux Bulgares ou alliée avec eux, et dont l'idiome a pu présenter des divergences
27 d'avec le bulgare. Mais nos connaissances du groupement des dialectes parlés par les différents peuples turcs qui figurent dans l'histoire de cette époque, et les matériaux qui nous aideraient à en juger sont, encore du moins, si restreints qu'il vaut certainement mieux laisser pendante toute cette question.

Toutes les autres circonstances semblent convenir bien à l'époque bulgare. Un des résultats que l'influence de la civilisation de l'empire byzantin avait sur les anciens Bulgares, c'est qu'en 866 ceux-ci adoptèrent le christianisme[1]). Si nous avons vu juste en supposant à cette inscription une origine bulgare, il faut — vu qu'elle montre une évidente influence byzantine et chrétienne non seulement par l'emploi de l'alphabet grec, mais aussi dans l'ornementation qui se combine avec l'inscription — il faut, dis-je, qu'elle soit postérieure à cette date. Les conclusions qui me mènent à situer l'inscription dans le IX^{e} siècle se trouvent en outre corroborées par la forme des lettres; sur ce point c'est surtout la forme particulière de B̲, avec un trait horizontal à la base, qui mérite d'arrêter l'attention. Cette forme de β se rencontre justement dans des inscriptions provenant du khan Omourtag — le chef qui conduisit en 827 la susdite expédition de conquête dans la Pannonie orientale (Hongrie) — et de son fils et successeur probable Malamir[2]). D'après Hampel (ouvr. cit. p. 605), cette forme figure pour la première fois sur des pièces de monnaie frappées par l'empereur grec Basilios (867—886). On pourrait enfin rappeler le

[1]) J. Mikkola, *Die chronologie der türkischen Donaubulgaren* (*Journ. Soc. Finno-ougr.* XXX, 33), p. 24; Jireček, *Archiv für slav. Philol.* XXXV, p. 552 (tandis que dans son ouvrage nommé ci-dessus p. 153 l'auteur avait donné 864).

[2]) *Archaeol.-epigr. Mittheil. aus Oesterreich-Ungarn* XIX, 1896, pp. 238—239.

fait que dans les mentions faites des khans et dignitaires bulgares, leurs grandes richesses en or sont spécialement relevées[1]). Ainsi tout peut s'accorder pour désigner le 28
dernier tiers du IX^e siècle comme l'époque où le zoapan Bouila a fait mettre l'inscription sur la coupe en question. Il se peut qu'il ait aussi été le dernier possesseur de cette coupe et du trésor entier; mais il va sans dire que nous ne pouvons rien affirmer là-dessus. La déposition du trésor ne peut en tout cas pas être postérieure de beaucoup d'années à la conception de l'inscription.

Comme je l'ai dit au commencement de ce mémoire, il faut supposer que le trésor entier a été déposé en une fois et sous le coup d'une catastrophe imminente et imprévue. Cette catastrophe ne peut guère être que l'invasion irrésistible des Hongrois dans la dernière dizaine du IX^e siècle. Cette invasion a effacé tout ce qui rappelle l'empire des Bulgares dans les parties du pays où les Hongrois s'établissent dès lors à permanence. Un seul et dernier souvenir des richesses de ceux-là a été fidèlement gardé par la terre pendant 900 ans.

1) Jireček, ouvr. cit., p. 166.

ÉTUDES LYCIENNES

I

1899

Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark
(Det kongelige Danske Videnskabernes Selskabs Oversigt), 1899, p. 1—77.

Dans ces vingt ou trente dernières années, divers sa- 1
vants ont travaillé à interpréter le nombre assez grand d'inscriptions, épitaphes pour la plupart, qu'on a trouvées en Lycie, ainsi qu'à reconstituer la langue jusqu'alors inconnue qui s'y adresse à nous. Mais malgré tout ce qui a été exécuté, il reste encore une infinité de choses à faire, avant qu'on ait atteint le but, même approximativement, et dans la mesure restreinte où, avec les matériaux extrêmement limités qui sont à notre disposition, on peut l'atteindre en définitive.

Ce qui importera avant tout, c'est d'arriver à une connaissance plus sûre des formations grammaticales et des constructions de cette langue singulière: sur ces points on a, d'un côté, donné jusqu'ici trop de latitude à l'arbitraire, et de l'autre côté on s'est trop laissé mener à la lisière par les anciens idiomes communément connus. Aussi est-on aujourd'hui même tellement en arrière que c'est à peine si, par exemple, on pourrait présenter un exposé solide, ne fût-ce que des éléments de la grammaire lycienne, en dehors d'un très petit nombre de formes casuelles et verbales. Et conjointement avec cela on devra 2
étendre successivement notre connaissance du vocabulaire; seulement, ici, il s'agit de se rendre bien compte par avance de ce que, même dans le cadre des matériaux conservés, il y a bien des choses qui resteront forcément obscures pour toujours ou qu'au moins on ne pourra

reconnaître que dans leurs traits les plus grossiers, à moins qu'il ne se révèle inespérément des sources nouvelles, particulièrement sous forme d'assez grandes inscriptions bilingues.

Seulement lorsque, à ces égards, nous en serons bien plus avancés qu'aujourd'hui, on pourra songer sérieusement à résoudre ou du moins à discuter la question de la position généalogique de cet idiome en général. Le lycien est-il une langue indo-européenne, comme l'ont pensé la plupart des explorateurs? ou bien est-ce une langue non indo-européenne, comme tout récemment divers savants ont cru tout aussi péremptoirement pouvoir le soutenir[1])? et, en ce cas, où est sa place? Je ne crois pas encore le temps venu de répondre à aucune de ces questions avec quelque certitude. On ne saurait sans doute nier qu'il n'y ait une série de formes grammaticales, qui bien qu'avec beaucoup de singularités, semblent porter plus ou moins nettement le cachet du type indo-européen (cf. l'article de M. Holger Pedersen, intitulé *Lykisk* et inséré dans la *Nordisk Tidsskrift for Filologi*, 3e sér., VII, p. 68—103, 1898, article qui donne non seulement divers nouveaux contingents originaux concernant, par exemple, le redoublement des consonnes et autres détails, mais encore un très bon aperçu de toute la question d'interprétation du lycien, où l'auteur adhère tout à fait à la conception de cette langue comme indo-européenne). Je conviendrai aussi que M. Sophus Bugge (*Lykische Studien* I, *Videnskabsselskabets Skrifter*, II, Hist.-filos. Klasse, 1897, n° 7, Christiania) puisse avoir raison,
3 au moins pour un certain nombre des concordances particulières constatées par lui avec l'arménien. Mais, d'autre part, il y a indubitablement aussi, dans les formes et constructions grammaticales, des phénomènes qui

[1]) Voir surtout Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, 1896.

n'ont rien de correspondant sur le terrain indo-européen et qui supposent une évolution tout à fait à part; et si, enfin, nous considérons le vocabulaire, la presque totalité de la portion qu'on a pu en vérifier jusqu'ici avec plus ou moins de certitude, fait l'impression de quelque chose d'étranger malgré toutes les tentatives pour y trouver des points de contact avec l'indo-européen, et semble plutôt renvoyer à des affinités avec des langues tout autres. Cependant, par principe, je n'entrerai ici dans aucun détail positif; toutefois il ne m'en paraît pas moins évident que la question de la position généalogique du lycien est de beaucoup plus compliquée qu'on ne l'a ordinairement supposé jusqu'ici[1]). Mais si, d'un côté, ce fait doit ajouter beaucoup à l'intérêt historique et linguistique qui se rattache à ce singulier idiome, cela contient, d'autre part, une invitation d'autant plus forte à s'abstenir de toute comparaison avec d'autres langues comme un auxiliaire d'interprétation.

1) [Je pense par là au fait que, d'une part, un certain nombre des formes grammaticales du lycien — mais nullement toutes — semblent décidément porter un cachet indo-européen, comme, par exemple, l'accusatif sing. se terminant en nasale (*χupą*, *izbaziyę*), le datif-locatif sing. en *-i*, l'acc. plur. en *-s*, la 3e pers. sing. des verbes en *-ti* (présent), *-te* (prétérit), plur. en *-nti*, *-nte*, etc. D'autre part, depuis plus de quarante ans, j'ai la conviction que tout ou presque tout ce que nous connaissons du vocabulaire lycien accuse une origine toute différente et paraît présenter plutôt des ressemblances remarquables avec les langues du Nord du Caucase, surtout avec l'avare, par exemple *lada* femme = avare *thladi* id.; *χupa* tombeau = av. *xob* id., koubatchi *xobba* cimetière; *tideimi* enfant, fils, cf. av. *xlimer*, *timer* enfant; *ęni* père = av. *emen* id., génitif *insul*; *ti* pron. rel. et indéf. (proprement interrog.?), cf. av. *ši*, hors du nom. *thli* pron. interrog.; *tadi* il met = av. *xleze*, *teze* mettre; *ttlidi* il donne(ra), paye(ra), *ttleiti* = av. *tkleze* donner; *qati* il meurt? = av. *xoize* mourir?, etc. C'est grand dommage que les inscriptions sépulcrales, les seules dont, pour les traits principaux, des portions plus ou moins grandes nous soient intelligibles, présentent si peu de variation du vocabulaire et surtout un si petit nombre des mots les plus communs de la langue. Jusqu'ici, par exemple, on n'a pas réussi à constater avec aucune sûreté les pronoms personnels ni aucun des noms de nombre, désignés pour la plupart par des chiffres (excepté quelques mots exprimant, à ce qu'il semble, notamment des dizaines ou centaines de valeur inconnue), etc. Quant à l'interprétation des inscriptions, je maintiens les principes exposés ci-dessus.]

Ç'a été un malheur pour les progrès réels, ou en tout cas un grand obstacle à ceux-ci, que les premiers interprétateurs aient si fermement cru voir dans le lycien un idiome indo-européen pur à tous les égards et calqué sur le schème général de ces langues, et que pour cette raison ils n'aient pas hésité à s'accrocher à toute ressemblance extérieure spécieuse comme point d'appui pour l'intelligence. Il en est ainsi de Savelsberg (*Beiträge zur Entzifferung der lykischen Sprachdenkmäler*, 1874—78) et de Deecke (dans *Beiträge zur Kunde d. indogerman. Sprachen* de Bezzenberger [*BB.*], XII, XIII et XIV), savants dont le premier s'appuyait particulièrement sur les langues iraniennes et sur l'arménien, le second sur le grec. Le résultat a été de faire entrer dans une impasse, de sorte que plus tard on a dû presque recommencer. Pour
4 faire des progrès aujourd'hui, le seul chemin à suivre est d'approfondir méthodiquement les matériaux d'inscriptions sans se laisser fourvoyer par des illusions tirées d'autres langues et en poussant un gare! critique à toutes les interprétations traditionelles.

Comme un de ceux qui, à une époque assez récente, se sont jetés avec le plus de zèle et de succès sur l'étude du lycien, il faut nommer M. Imbert. Il a apporté de nouvelles lumières sur beaucoup de points, quoique ses résultats contiennent aussi bien des détails qu'on ne saurait approuver. Parmi ses travaux assez nombreux, je signalerai surtout ceux qu'il a publiés dans les *Mémoires de la société de linguistique* [*Mém.*], VIII, IX, X, ayant soumis, comme il dit, VIII, p. 449, les épitaphes unilingues »à un examen scrupuleux d'où étaient bannies toute fantaisie étymologique et toutes comparaisons avec des langages voisins et éloignés«. Ensuite je dois faire ressortir deux études de M. Alf Torp, intitulées *Lykische Beiträge* I et II (dans les *Videnskabsselskabets Skrifter*, II,

Hist.-fil. Klasse, 1898, nos 4 et 6, Christiania). On doit également reconnaître, dans ces travaux-là, surtout en I, l'impartialité avec laquelle, à tout prendre, l'auteur a tâché d'éviter les comparaisons avec d'autres idiomes, bien que par-ci par-là on rencontre des indices directs ou indirects de sa sympathie pour la conception qui voit dans le lycien une langue indo-européenne. S'il fait ressortir lui-même qu'il n'a pas craint de comprendre dans ces études des conjectures même hasardées, quelques-unes de ces dernières pourraient bien éveiller notre doute sur la question de savoir ce qui profiterait le plus aux progrès de l'interprétation, de les publier ou de les supprimer; mais, à tout prendre, ses études, surtout I, renferment tant d'idées nouvelles et fécondes, qu'on doit indubitablement les regarder comme un des travaux les plus importants qui aient paru jusqu'ici sur la langue lycienne[1]).

Les études qui font l'objet des pages qu'on va lire, touchent pour la plupart de très près aux points traités dans le premier mémoire de M. Torp, ce qui me fait aussi citer ce dernier plus souvent qu'aucune autre étude (là où, dans les citations relatives à Torp, je n'ajoute pas II, la désignation porte toujours sur I; d'ailleurs, le second de ses mémoires ne m'est parvenu que lorsque l'élaboration définitive du présent travail approchait de son terme). J'ai l'espoir d'être parvenu, dans la limite des points traités par moi, à écarter une partie assez

1) [Parmi les ouvrages parus après la première publication de ces études je citerai: Th. Kluge, *Studien zur vergleichenden Sprachwissenschaft der kaukasischen Sprachen*, II: *Das Verhältnis des Lykischen und verwandter Dialekte zu den kaukasischen Sprachen* (*Le Muséon*, X—XI, Louvain 1909), et le même: *Studien zur vergleichenden Sprachwissenschaft der kaukasischen Sprachen*, II: *Lykische Studien* (*Mitteilungen der Vorderasiatischen Gesellschaft*, XV, I, Leipzig 1910). A mon avis, ces mémoires ont très peu de valeur et se fondent sur des hypothèses arbitraires et erronées (cf. ci-dessus p. 359 note). — J. Sundwall, *Die einheimischen Namen der Lykier* (*Klio* 1913, Beiheft 11) est important pour les noms propres.]

notable des »arbitraires apparents (de la langue lycienne) qui ont entravé à un si haut degré l'interprétation des inscriptions« (Torp, I, p. 30), et à lever un peu le voile qui a couvert jusqu'ici quelques-unes des lois les plus caractéristiques de la morphologie et de la syntaxe de ce remarquable idiome. Si j'ai désigné comme *I* ces études, cela n'implique qu'une espérance, et non une promesse de les continuer occasionnellement plus tard en traitant d'autres points de la structure de cette langue.

Quant aux textes — dont malheureusement ceux qui présentent d'assez notables dimensions sont en majorité plus ou moins abîmés par l'injure des temps, — on attend encore avec impatience le *Corpus* d'inscriptions d'Asie Mineure, préparé dès longtemps en Autriche[1]). Jusque-là, toutefois, on a de bonnes ressources soit dans le nombre assez grand de fac-similé insérés dans le magnifique ouvrage autrichien, intitulé *Reisen im südwestlichen Kleinasien*, I (par O. Benndorf et G. Niemann, 1884) et II (par Eug. Petersen et F. v. Luschan, 1889), soit dans certains travaux postérieurs qui s'y rattachent (entre autres, *Bericht über zwei Reisen im südwestlichen Kleinasien* par Heberdey et Kalinka, dans *Denkschriften d. k. Akad. d. Wiss. in Wien*, phil.-hist. Cl., XLV, 1896, cf. Imbert, *Mém.*, X, p. 24—32). Outre l'ancien recueil publié par Mor. Schmidt et intitulé *The Lycian Inscriptions after the accurate copies of the late Aug. Schoenborn* (Iéna, 1868), j'ai naturellement utilisé, comme points de comparaison,

[1]) [Depuis la publication de l'édition première de ce mémoire, le *Corpus* a paru sous le titre de *Tituli Asiae Minoris* I: *Tituli Lyciae* par E. Kalinka, Vienne 1901. Dans la présente édition les numéros du Corpus sont ajoutés entre crochets [ ], et les textes des inscriptions ont été soigneusement collationnés avec ceux du *Corpus*. Toute méritoire que soit cette édition monumentale, il y a des points où elle ne me paraît pas tout à fait satisfaisante. Le texte transcrit, par exemple, ne rend pas assez exactement ce que porte l'original (la séparation ou la fusion des mots, etc.), et les changements ou les essais de suppléer des lacunes ne sont pas toujours assez corrects. J'en citerai des exemples dans ce qui suit. — La transcription de l'édition première ayant été conservée dans la présente réimpression, notre q est $= \tilde{a}$ du *Corpus*, $ę = \tilde{e}$, $y = j$, $k = c$, $\chi = k$, $T = \tau$.]

les reproductions qu'on trouve dans les divers travaux de MM. Imbert, Bugge et Torp, qui ont pu en partie disposer des copies prises pour le *Corpus* autrichien. Enfin M. Imbert a eu l'extrême bienveillance de mettre 6
à ma disposition un cahier manuscrit contenant des copies de la totalité des inscriptions connues (en partie d'après des copies faites en Lycie par M. Arkwright).

Dans la transcription de l'alphabet lycien, j'ai jugé le plus convenable de m'en tenir à MM. Bugge et Torp. Je donne ci-dessous l'alphabet lycien (en supprimant la plupart des variantes de certains caractères) et j'ajoute à chaque signe, comme points de comparaison, les transcriptions divergentes employées par d'autres explorateurs: Mor. Schmidt (*S.*, voir surtout son ouvrage fondamental *Vorstudien zur Entzifferung der lyk. Sprachdenkmäler* dans les *Beiträge* de Kuhn et Schleicher, V), Deecke (*D.*), Imbert (*I.*). [Concernant le *Corpus*, voir p. 362 note 1.]

𐊀 *a*	𐊐, 𐊑, 𐊕 *p*	𐊙 *z*
𐊁, 𐊂 *q*[1] (S. *u*, D. *ũ*, I. *o*)	𐊆 *v* (S. *f*)	𐊛, 𐊜 *l*
𐊃 *e* (D. *ã*)	𐊇 *k* (I. *c*)	𐊞, 𐊟 *r*
𐊄 *ẹ*[2] (S. *u*, D. *õ*, I. *ẽ*)	𐊈 *q* (S. *ũ*, *v*, D. *u̯*, I. *k*)	𐊠 *m̃*[5] (S. *ą*, *ám*, *á*, D. *m̯*, I. [*m̄*,]*m*)
𐊅 *i* (D. *e*)	𐊉, 𐊊 *χ* (S. *kh*, *g*, I. *q*)	𐊡, 𐊢 *m*
𐊆 *u* (S. *o*, [*u*,] D. *o*)	𐊋 *g* (d'après I.)	𐊣 *ñ*[5] (S. *i̯*, *ín*, *í*, D. *n̯*, I. [*n̄*,]*n*)
𐊇 *y* (S. *j*, D. *i̯*)	𐊌, 𐊍 *d*	𐊤, 𐊥 *n*
𐊈 *h*[3]	𐊎 *t*	𐊦, 𐊧 *s*.
𐊉 *b*	𐊏, 𐊐 *τ* (I. *t̯*[4])	
	𐊑 *ϑ* (S., I. *th*)	

[1]) = *a* (*å*?) nasal, comme l'a démontré M. Thurneysen dans la *Zeitschrift* de Kuhn, XXXV, 223, et comme moi aussi je me l'étais figuré, cf. Bugge, p. 6. Ce caractère est quelquefois remplacé par 𐊆 *u*, ce qui accuse un changement phonétique.

[2]) = *e* nasal, voir Thurneysen, l. c., p. 222, et Bugge, p. 7.

[3]) Thurneysen, l. c., p. 225, écrit ’; mais voir Bugge, p. 7 et H. Pedersen, p. 83.

[4]) C'est M. Imbert qui a le premier reconnu la valeur de ce caractère, voir *Mém.*, X, 32 et suiv.

[5]) A ce qu'il semble, *m* et *n* vocaliques ou à la fin d'une syllabe

7 Un des mérites les plus grands et les plus incontestables de M. Torp, c'est d'avoir fixé définitivement l'aspect du pronom relatif en lycien. Tandis qu'autrefois on avait — généralement sans méthode — cherché ce pronom tantôt dans le *seiye* d'un emploi si fréquent, tantôt dans des formes commençant par *me* (cf. plus loin à cet égard), tantôt même dans *kbi*, qui ne signifie incontestablement que 'autre', etc., M. Torp a démontré sans contredit que l'élément qui fonctionne ici comme pronom relatif, est ***ti***, et seulement cela, puis que *tike* est le pronom indéfini 'quelque', 'quelqu'un', et non, comme on l'a généralement supposé autrefois, = gr. ἄν, 'etwa', Savelsberg, Deecke, 'par aventure', Imbert, tandis qu'en *ti* on avait vu le pronom indéfini.

Le *ti* relatif, autant que je peux voir, figure comme sujet de la phrase, mais sans différence de singulier et de pluriel, partout où la construction se laisse reconnaître avec certitude. Toutefois, cela ne me fera pas contester la possibilité de ce que quelque part *ti* ne puisse figurer comme régime direct sous cette même forme, de même qu'en tout cas *tike* est la forme commune au nominatif et à l'accusatif. Néanmoins — et plus loin dans ce mémoire j'en citerai des exemples, — je crois pouvoir rendre vraisemblable qu'alors la langue emploie un moyen spécial pour indiquer que *ti* est régime direct.

D'autre part, ce que M. Torp et, en partie, M. Bugge ont avancé concernant l'interprétation d'autres formes apparentées avec celles-ci, je le regarde soit comme incorrect (p. ex. *tiye*; à ce sujet, voir plus bas), soit, jusqu'à nouvel ordre, comme extrêmement douteux; mais il n'entre pas dans mon plan d'examiner, dans le présent travail, les autres formes de ce genre (p. ex. *tisñke*, *tiyẹi*, etc.).

Ce qui, comme l'a fait ressortir aussi M. Torp, est

caractéristique, c'est la position variable de *ti*, qui évidemment a dû être en général faiblement accentué. *Ti* suit tantôt le verbe et tantôt le précède soit immédiatement, soit à un ou plusieurs mots d'intervalle. Toutefois le 8
premier cas — position à la fin de la proposition — n'est pas seulement, au point de vue de la statistique, deux ou trois fois plus fréquent que le dernier, mais en outre il constitue évidemment l'état normal. Le contraire est un écart qui semble se produire dans des conditions déterminées en ce que quelque mot, au commencement de la proposition, exerçant une attraction sur *ti* l'entraîne devant le verbe (l'attribut). Mais malheureusement les matériaux dont on dispose sont trop restreints pour servir de base à l'établissement de règles générales ou pour permettre de déterminer les causes de ce phénomène. Dans un certain nombre de cas, il faut sans doute voir dans l'accent phraséologique l'agent actif; cependant cela ne semble pas toujours suffire. Je me bornerai donc à indiquer en passant les cas où l'on peut constater l'inversion de ce pronom relatif, devant m'abstenir provisoirement d'analyser des exemples, parce que les mots dont il s'agit ici, constitueront essentiellement le sujet traité dans les pages qui vont suivre.

L'inversion de *ti* a lieu:

1° Quand la proposition commence par *me* (*me-ti*, voir plus bas), *mei* (*mei-ti*, stèle xanthienne, face sud l. 11 [44a, 11], face nord 9 [c 9]), *se* 'et' (*se-ti*, Pixod. [45], l. 4, stèle xanthienne, face est l. 60 [44b, 60]), *sei* (*sei-ti*, Cyaneæ 1 [78], l. 3, mais *sei hri-ti*, Lim. 27 [124], voir plus bas), *seiye* (*seiye-ti*, Antiph. 3 [56], l. 3, Levissi [6], l. 2, Lim. 36 [131], l. 2), de même par *se-uve*, qui ne m'est pas clair (*se-uve-ti*, Lim., *Reisen*, II, n° 155 [139], l. 3, cf. Torp, p. 25, dont l'interprétation de *uve*, »im Grabhaus«, ne me paraît pas tout à fait convaincante à cause de l'emploi métho-

diquement enclitique de ce mot, emploi qui dénoterait plutôt une forme pronominale peut-être 'me' ou 'nous'?). Par contre, l'inversion n'a jamais lieu, si ces petits mots qu'on vient de citer, sont suivis d'autres particules ou suffixes enclitiques, p. ex., jamais après *se-ne*, *mei-ne*, *me-te*, ni après *tibe-te*, etc.

2° Quand l'-*iye* enclitique (dont j'établirai plus loin la signification) doit se placer devant le verbe, sans qu'il y
9 ait là aucune autre particule sur laquelle il puisse s'appuyer. C'est ainsi que naît *tiye* (Lim. 13 [111], l. 2, Assar [75], l. 3, Deré Agassy [80], l. 2, cf. Torp, p. 18, II, 34). Il en est de même de l'*uve* enclitique précédemment nommé: *ti-uve hrppitadi tike*, 'qui —? superimponit aliquem', Lim. 32 [128], l. 2 (cf. Torp, p. 25).

3° Souvent avec l'adverbe (l'élément de composition) *ñte*[1]) (*ñte-ti* et *ti-ñte*), p. ex., Lim. 5 [102], l. 2:

ti ñte : hri : alahadi : tike : tibe ñte ti : hrppitadi : tike

littéralement: 'qui violat (? ou: mutat?) aliquem, vel qui superimponit aliquem'.

4° Voici un cas particulier présenté par Lim. 4 [101], l. 2—3:

kbi : tike : ti ñtepitadi : atlahi : tibe : kbiyehi | tibe te : alahadi ti

littéralement: 'alium quem qui sepelit proprium vel alienum, vel hic violat(?) qui'.

Comme ni l'élément de composition *ñtepi-*, ni le pronom indéfini *tike* ne déterminent jamais d'ailleurs d'inversion du *ti* relatif, celle-ci ne semble dans ce cas pouvoir tenir qu'au fait que, par exception et pour plus d'emphase, on a mis à la tête de la proposition le régime direct (exprimé par un mot non enclitique). Cette position du régime direct, dans les propositions relatives, est

[1]) [C'est bien gratuitement que jusqu'ici on a généralement comparé cette particule au grec ἐν, ἔνδον, latin *in*, *intus*; je crois plutôt que le sens en est 'dessus, en haut' (dans les compositions = grec ἀνά, p. ex. *ñte-tuvete* = ἀνέθηκε, etc.).]

assez rare; toutefois il y a un second exemple qui appuie cette supposition, savoir

Lim. 20 [118], l. 5: *mẹtẹ : ṭi : yadi : tike*

ce que je traduirais: 'damnum(?) qui facit aliquod'.

Nous voyons, à Antiph. 3 [56], l. 3, une expression analogue: *seiye ti edi tike mẹtẹ*. C'est là une inscription bilingue, dont la partie grecque correspondante porte: ἐὰν δέ τις ἀδικήσῃ ἢ ἀγοράσῃ τὸ μνῆμα. M. Torp, p. 38, traduit le texte lycien »und wer jemanden beisetzt(?) ausser diesen« (II, 35 »mit diesem(?)«). Cela est inadmissible: il n'existe, c'est ma conviction, aucun pronom démonstratif *tẹ* ni aucune préposition *mẹ*; puis, *adi* (*edi*) ne signifie pas autre chose que 'il fait' (*ti : yadi*, avec *y* intercalé entre *i* et *a*). A mon avis, *mẹtẹ* ne saurait être qu'un substantif à l'accusatif, signifiant 'dommage', 'perturbation' ou quelque chose de ce genre (à peu près comme *zuñmẹ*).

Les deux textes précédents, Lim. 5 [102] et 4 [101], 10
nous fournissent des exemples du verbe *alahadi* (3e personne), verbe assez fréquent, mais très contesté et qui se rencontre quelquefois sous la forme *hri-alahadi* (*hri-* = ἐπι- ou ἀνα-?). Il paraît devoir se composer d'un élément *ala-* (aussi *alade-*, dans l'infinitif *alade-*[*h*]*q*[*n*]*e*, Lim. 14 [112], l. 4) et d'un thème verbal *ha-* (ou bien serait-ce *a-di* 'il fait' avec un *h* intercalé?). Il s'emploie le plus souvent neutralement, avec la seule addition de *ñte*, de *te* 'ici', Antiph. 4 [58], l. 9 *ebei* ('ici') *ñte*, plus rarement, comme à Lim. 5 [102], avec un régime direct *tike* qui, selon des analogies générales, semble devoir signifier non pas 'aliquid', mais bien 'aliquem', à savoir quelqu'un des morts déposés dans la tombe.

Si l'étymologie de ce verbe reste obscure, la signification n'en est pas moins contestée. Mor. Schmidt le concevait comme 'ouvrir' (la tombe), en considération que, dans des tournures analogues, les inscriptions grecques de Lycie emploient très souvent ἀνοῖξαι soit isolément, soit conjointement (avant ou après) avec (ἐν)θάψαι (ἕτερον et expressions semblables), tout comme *alahadi* qui est souvent accompagné de *ñtepitadi*, proprement 'intromittit(?), imponit' (in sepulcrum) = (ἐν)θάψαι (ἐγ-)κηδεῦσαι, θεῖναι, εἰσβαλεῖν, ou *hrppitadi* = ἐπιθάψαι,

ἐπιβαλεῖν, ἐπεμβαλεῖν (-βάλαι), ἐπεισενεγκεῖν. DEECKE (*BB.*, XIV, 190), se basant sur une étymologie arbitraire, le traduit par »stören, schädigen«. M. IMBERT (*Mém.*, X, 50 et suiv.) se range du côté de Schmidt (tout en traduisant »violer«), tandis que M. TORP, p. 22 et suiv., traduit »ändern, Änderung machen«; c'est qu'il regarde les significations admises par ses devanciers comme exclues par le fait que la contre-partie, c'est-à-dire l'action par laquelle on doit réparer l'outrage exprimé par *alahadi*, est désignée par une composition indubitable de ce même verbe, *trbbalahati* (Lim. 8 [106], l. 2; 36 [131], l. 5); il traduit (p. 26) ce dernier — qui, chose étrange! a la terminaison *-ti* dans les deux passages, tandis que *alahadi* se termine sans exception en *-di* — par »wiederum ändern (das alte Verhältniss restituieren)«. Cependant il me semble probable, même nécessaire que ce mot ait eu un sens plus concret que le vague »faire des changements«; en ce cas, il serait même superflu d'ajouter une défense expresse de déposer d'autres personnes dans la tombe, puisque ceci rentrerait dans le cadre des »changements«. (Dans le cas où l'on trouverait un appui de cette interprétation dans une ressemblance supposée avec le grec ἄλλος, ἀλλάσσειν, ce à quoi pourtant M. Torp n'a fait aucune allusion, ou dans celui où, inversement, on verrait l'appui d'un pareil rapprochement dans l'explication citée de M. Torp, qu'il me soit seulement permis de dissuader énergiquement d'attacher la moindre importance à une pareille idée.)

Dans l'état actuel du déchiffrement, je regarde comme
11 oiseux de discuter le sens littéral de *alahadi* ou de chercher dans nos langues un mot pouvant convenir tant à ce verbe qu'à *trbbalahati*: ici, beaucoup de possibilités se présentent à la pensée (p. ex., ruere [—obruere], movere, tollere, trudere, déplacer [—replacer], lever, pousser, etc.). La seule chose qu'à mon avis on puisse arrêter, c'est que, quel que soit le sens fondamental, *alahadi* est devenu l'expression convenue d'un délit par lequel non seulement on pénètre dans la tombe (ἀνοίγειν, εἰσβιάζεσθαι), mais où l'on porte encore directement atteinte à quelqu'un des cadavres qui y ont été déposés (cf. ὃς ἂν τὰ ὧδε ἐνόντα ὀστᾶ ἀναβάλῃ, Heberdey-Wilhelm, *Reisen in Kilikien*, dans *Denkschr. d. k. Akad. Wien*, phil.-hist. Cl., XLIV, p. 5, n⁰ 12;

[ἐὰν δέ τις ἐμὲ?] ἐντεῦθεν ἐγβάλη ἢ ταφῆ ἢ μετακεινήση [τι τῶν παρόντων ἢ σα]λεύση καὶ καταβλάψη, ibid. p. 38, n⁰ 94 D), surtout dans l'intention de procurer, à tort, de la place à d'autres. Voilà donc, jusqu'à un certain point, quelque chose de semblable à ce que, d'après les idées grecques et suivant les usages funéraires grecs, on exprime par τυμβωρυχεῖν, τυμβωρυχία, quand même un τυμβωρύχος grec aurait eu ordinairement d'autres intentions qu'un lycien. C'est pourquoi, si, dans la traduction, j'ai rendu *alahadi* tantôt par 'violat', à l'instar d'Imbert, tantôt par »porte atteinte à«, on est prié de concevoir cela conformément à ce qui précède.

Voici encore quelques exemples où je vois le *ti* relatif:

Sura (*Reisen,* II, p. 44, n⁰ 81 [84], l. 6—7: *seyepihaditi : se* (?) *mei ne : kumaza ti | mene : pddẹ : qla : sm̃mati : ebi : surezi*

Mot à mot: 'et (si quis) adponit (?) aliquem [ou peut-être: 'et (si quem) adponit (?) aliquis'] ibi non *kumaza* (sit) qui, ei (id?) — populus permittet hic Surius'.

Je ne suis pas sûr du sens de *pddẹ*, et je l'ai pour cette raison omis dans la traduction. Deecke, surtout à cause de la ressemblance avec le gr. πεδά, l'explique par 'après', avis auquel se sont rangés les interprètes postérieurs. Cependant, s'il le traduit ici par 'je nachdem', cela est en tout cas aussi impossible que la plus grande partie du reste de sa traduction de ce passage (*BB.*, XIV, p. 222). Si *pddẹ* signifie 'après' (il pourrait, à tout prendre, également bien désigner le contraire: 'avant'), il doit avoir ici une signification de temps et se rattacher au verbe *sm̃mati*, en sorte que cette phrase 12
doit signifier: 'le peuple de Sura lui en donnera (d'abord) l'arrière-permission' [1]).

1) [Je crois plutôt que *pddẹ* signifie 'devant', 'en présence de' ou 'auprès de' (ἀντί, coram) et qu'il faut traduire ainsi le passage cité: '— il les admettra (c.-à-d. il doit faire, concernant leur admission, une déclaration formelle) devant ce peuple de Soura'. Cf. *Corpus* 40 *d: ebeiya : [χr]uvata : meiye : piyelẹ : Va-ti[aprdẹ[ata : χssadrapa : pa[r̃]a : pddẹ : telẹzi : epatte : trm̃mili se : ma[hqi?]*, c.-à-d. peut-être, 'cette couronne (?), Vat[aprdd]ata (= Vātafradāta, Autophradates) satrape perse la lui décerna devant l'armée (? la cavallerie ?) lycienne rassemblée (?) et le [sénat?]'. Le nom propre *Pddẹni* (gén. *Pddẹneh*, *Corpus* 106) pourrait répondre au grec Ἀντίπατρος (*pddẹ* + *ẹni* 'père').]

Je suppose que *kumaza* (cf. Lim. 13 [111], l. 1 et l'inscription d'Izraza de Tlos [26], l. 11) désigne celui qui appartient à une *kuma* ou qui en préside une. Quant à ce mot *kuma*, il a pu être la dénomination de quelque espèce de communauté religieuse ou civile (dans ce dernier cas, peut-être, comme l'a pensé Deecke, *BB.*, XIV, p. 193, = gr. κώμη — il le rend par »Tribus« et *kumaza* par »Tribusvorsteher« — mais alors naturellement par emprunt) et que les mots *mei ne kumaza ti* se rapportent aux mots qui précèdent dans la même ligne: *mizratiyehe kumehi* 'de la *kuma* de Mizratiye'. Mizratiye ou Mizretiye est le nom de l'homme qui a fondé cette tombe, et, si dans la première phrase de l'inscription, on le désigne par l'épithète *mluhidaza*, mot reproduit deux fois encore par l'inscription, l'une et l'autre fois, semble-t-il, au pluriel, il n'est pas invraisemblable, je pense, que nous y trouvions le nom spécial de sa *kuma*.

Limyra 27 (*Reisen*, II, p. 66, n° 128) [124]: *ebẹnẹ χ|upu sei | hri ti ñt|ipa me|ti adẹ u|heteị e|[b]behi ñt|atą sebei|[y]es kmmis | itei la|di tide|ime ehb|iye* ○[1])

Les mots *ebẹnẹ χupu meti adẹ uheteị* sont simples et pleinement intelligibles: 'ce tombeau il a fait, Uheteị'. Mais il n'a pas seulement fait le tombeau: il a encore fait ce que désignent les mots *sei hri ti ñtipa*. *Sei* est = *se* 'et', + un *i*, auquel je reviendrai plus loin et qu'on peut provisoirement laisser de côté; *hri* est une préposition figurant surtout dans des compositions et dont nous avons la forme latérale allongée *hrppi*[2]); la signification des deux formes est celle du grec ἐπί, 'sur', et je crois pouvoir montrer que le rapport mutuel de ces deux formes ressemble au rapport existant, par exemple, entre l'allemand *auf* ou *über* avec le datif et *auf* ou *über* avec l'accusatif: *hri* désigne l'état de

[1]) Cf. Imbert, *Mém.*, X, 208 et Torp, II, 5. La première lettre des lignes 3 et 6 est décidément *h* et non *t* (Torp). La traduction de Torp me paraît aussi peu satisfaisante que celle d'Imbert et ne me fait rien changer de ce que j'ai proposé ci-dessus.

[2]) Je ne sais pas ce que c'est proprement que l'affixe *-pi* (*-epi*?), mais je ne crois pas que ce soit une préposition (= gr. ἐπί). Le rapport entre *iyeti* (?), *piyetẹ* et *pibiyeti*, Torp, p. 36, est, je crois, sujet à caution.

rester sur quelque chose (dans les compositions, également = ἀνα-?); *hrppi* indique le mouvement, la direction (et de même *ñte* et *ñtepi*, cf. p. 366 note). Dans cet endroit, *hri* se trouve isolé, comme attribut de la proposition relative, dont le sujet est le *ti* subséquent = gr. καὶ ὃ(ς) ἔπι (ἔπεστι), et à son tour cette proposition se rattache au *ñtipa* qui vient ensuite: 'ce tombeau et le *ñtipa* qui est là-dessus'. 13

Le mot *ñtipa* (cf. Imbert, *Mém.*, X, p. 207 et suiv.) se retrouve, Myra 4 [88], l. 3 (voir plus bas), dans le composé *ñtipa-tezi* 'sarcophage à *ñtipa*'. La signification de *tezi* ou *τezi* comme dénomination d'une sorte de sarcophage, probablement surtout le grand type isolé propre à la Lycie, se trouve confirmée par l'inscription Cyaneae 1 [78] = Tüssa (*Reisen*, II, p. 27, n° 33) et par une autre inscription de Cyaneae (Heb.-Kal., p. 29, n° 30) [72], placées toutes les deux sur de pareils sarcophages, et commençant la première par *ebẹñnẹ tezi*, la seconde par *ebẹñnẹ τezi* 'ce *tezi*'. Or, qu'est-ce que *ñtipa*, qui, sans appartenir forcément à l'idée même de tombeau ou de sarcophage, a pu être placé sur le tombeau de Limyra dont il s'agit ici et sur le sarcophage de Myra? Selon moi, il n'y a pas d'autre signification possible que celle de quelque chose de taillé, qu'il s'agisse d'un ornement sculptural en général ou plutôt de telle espèce déterminée de sculpture, par exemple, une épitaphe (dans ce dernier cas, on pourrait peut-être penser à un emprunt fait à l'ancien persan *dipi* 'écriture, inscription' avec *ñt* pour exprimer le *d* occlusif, comme, par exemple, dans le nom de Darius, *ñtariyeusehe*, stèle xanthienne, face est [44 b], l. 59).

Concernant *ebehi*, que je traduis par 'dans ce(lui-ci)', voir plus loin. — Le mot *ñtata* signifie 'chambre sépulcrale' ou 'compartiment' (ainsi Xanthus 1 [36], placé sur un sarcophage et où l'on distingue entre un *ñtata* supérieur et un *ñtata* inférieur). Selon l'étymologie, ce mot se rattache au thème verbal composé *ñta-ta-*, qui désigne l'acte de déposer (le cadavre sur la banquette de la chambre sépulcrale ou bien dans un sarcophage), et il signifie, à proprement parler, 'dépositoire', endroit où l'on dépose le cadavre (*χupa* est l'ensemble de la tombe).

Kmmis, qu'on rencontre aussi Limyra 12 [110], l. 2, est l'acc. plur. (cf. Bugge, p. 21) de **kmmi*, qui doit

être le nom de quelque objet transportable où l'on peut placer les cadavres et dont on ne saurait préciser la nature[1]).

14 Par conséquent je traduirais cette inscription comme suit:

'Ce tombeau et l'épitaphe (? ou la sculpture?) qui est là-dessus, il les a faits, Uhetẹi, dans ce (tombeau), une chambre (un compartiment), (et) ces *kñmis* pour Itei(?), (son) épouse, (et) ses O (5? 10? 20?) enfants'.

Tout en établissant *ti* comme pronom relatif, M. Torp trouve vraisemblable (p. 19) qu'il y a eu un autre *ti* servant de particule de liaison et correspondant à peu près au grec δέ. Toutefois cette supposition ne me paraît ni nécessaire ni vraisemblable. Les seuls exemples provenant de textes bien conservés que M. Torp puisse citer, sont les suivants: Assar [75], l. 2: *sene ñte : tąti ṭdi | i[s]bazi* (Torp, p. 38), que je mentionnerai plus bas, et Rhodiapolis 2 (*Reisen*, II, p. 137, n° 172) [150] dont voici la teneur (l. 1—4):

ebeli : me siyẹni : χssẹñziya : | χñtlapah : tideimi : mutleh : | prñneziyehi : prñnavate ti | ñtatą : atli : ehbi :

[1]) Concernant l'agencement des «Felsgräber«, »rock-tombs« des Lyciens, cf. la description contenue dans *Reisen*, I, p. 96 et suiv. »Die Gruft selbst, welche hinter den Façaden liegt, besteht in einem schmucklosen Raume, oft nicht hoch genug, um darin aufrecht zu stehen, höchstens $2^{m},_{5}$ im Geviert weit, meist mit unverzierten Steinbetten, welche tricliniumartig an drei Seiten aus dem gewachsenen Felsen gebrochen sind«. (Le nom grec d'une pareille banquette est κλίνη, voir C. I. G. 4246, 4250, ou στιβάς, voir Heberdey-Wilhelm, p. 6, no 13.) Quelquefois ces banquettes sont superposées l'une sur l'autre »wie Kojen einer Kajüte«. Le peu d'espace permettrait de croire qu'on brûlait les défunts et qu'on ne faisait que déposer leurs cendres dans des urnes (cf. Imbert, *Mém.*, IX, 227); »indessen ist durch Zeugnisse zu belegen, dass man die Leichname uneingesargt und offen auf die Steinbetten legte, erforderlichen Falles also neben- und aufeinander«. Même en pareil cas, je n'en serais pas moins porté à supposer qu'au moins exceptionnellement on a pu aussi se servir de quelque support ou reposoir mobile pour le cadavre, en remplacement d'une banquette fixe. [Cf. σωματοθήκη: *Reisen*, II, p. 174, no 176.]

Ici, M. Torp traduit (p. 20) *prñnavate-ti* «und er baute». Toutefois, abstraction faite de ce que je doute fort qu'en ce cas on ait pu employer une forme verbale en *-te* (voir plus bas), je ne vois pas bien pourquoi, ici aussi, *ti* ne pourrait être un pronom relatif: 'ici repose(ra) (cf. plus loin) Khssenziya, fils de Khntlapa, de la maison de Mutlẹi[1]), qui s'est construit la chambre à lui-même' (= ὃς κατεσκευάσατο ou ὃ κατασκευασάμενος ἑαυτῷ τὸν τάφον, τὴν καμάραν).

Les autres exemples, indiqués en passant par M. Torp, d'un pareil emploi de *ti* ne disent rien (pas plus que divers autres auxquels, dans son second mémoire, il semble supposer le même emploi), le texte étant partout plus ou moins mutilé, et le contexte étant tout à fait vague. Mais on peut admettre avec certitude qu'on n'est partout en présence que de constructions relatives.

J'espère pouvoir revenir plus tard sur diverses autres particularités que les propositions relatives me semblent présenter. En attendant, je me bornerai ici à émettre un doute sur la question de savoir si la langue a eu des moyens autres qu'une périphrase relative pour exprimer les participes actifs d'autres idiomes; en tout cas, pas une seule des formes dont jusqu'ici tantôt l'une, tantôt l'autre a été expliquée comme participe, ne me paraît admettre une pareille interprétation.

Passons maintenant à la considération de diverses autres formations pronominales qui me semblent avoir encore grand besoin d'être éclaircies. Je choisis comme point de départ une famille de mots, représentée dans les inscriptions plus souvent peut-être qu'aucun autre mot, mais qui n'en est pas moins de celles dont la nature semble le plus compliquée et dont, par conséquent, l'exacte con-

1) Imbert, *Mém.*, IX, p. 209, note 4.

naissance a présenté les plus grandes difficultés. C'est le petit mot ***me*** conjointement avec toutes les différentes formes allongées auxquelles il sert de base. Or, ce qu'il importera tout d'abord de déterminer, c'est la question que voici: Qu'est-ce que *me*?

Tous mes prédécesseurs, un seul excepté, ont conçu *me* comme un thème pronominal à sens démonstratif, selon certains, même partiellement relatif. Mais voilà que M. Holger Pedersen émet (l. c., p. 95) une opinion tout autre: il ne pense nullement que ce soit un pronom; il y voit «une particule faisant composition avec le verbe
16 (de la même manière que l'irlandais *ro*, *no*, gallois *y*) ou, en tout cas, se rattachant étroitement au verbe». Selon moi, M. Pedersen a bien raison de concevoir *me* comme une particule et rien autre chose. Si toutefois on veut maintenir que, dans l'origine, *me* n'en a moins pu être un thème de pronom démonstratif, et voir un appui de cette assertion dans *mei*, p. ex., dans le sens de 'y, là', on peut répondre à cela que, même en admettant qu'il en eût été ainsi auparavant, ce qu'on ne peut aucunement prouver, il faut qu'une valeur pronominale de *me*, dans la période de la langue que nous avons sous les yeux, ait été en tout cas parfaitement oubliée et effacée. C'est que, selon moi, tous les phénomènes concernant l'usage de *me* et toutes les formations qui pourraient paraître émaner directement d'un pronom *me*, doivent être expliqués différemment, ce que j'ai l'espoir de pouvoir montrer plus loin. D'un autre côté, je ne saurais donner raison à M. Pedersen quant à sa manière de comprendre la fonction de cette même particule *me*.

A considérer d'abord le simple *me*, sans égard aux formes allongées où il entre, je crois en pouvoir constater l'emploi de trois manières différentes (désignées dans ce qui suit par me^1, me^2, me^3), dont deux toutefois

se relient de très près l'une à l'autre. En effet, le plus souvent *me*, toujours au premier rang, sert à introduire la seconde de deux propositions étroitement liées ensemble, n'importe que les sujets soient identiques ou différents. La proposition commençant par *me* peut être ou bien la seconde de deux propositions coordonnées, ou bien la proposition conséquente d'une proposition relative ou d'une autre proposition subordonnée.

Dans le premier cas, la signification de la particule *me* (*me*[1]) est très voisine de celle de *se*, la particule ordinaire, purement copulative 'et'; toutefois il existe évidemment une différence tranchée révélée déjà par le fait que *me* ne peut relier que des propositions, tandis que *se* relie également bien des mots coordonnés et des propositions. A ce titre, on pourrait comparer *me* au grec δέ, tandis 17
que *se* = καί. Cependant j'ai le pressentiment positif que *me* implique quelque chose de plus encore, je veux dire qu'il laisse entrevoir que l'action exprimée dans la proposition commençant par *me*, a pour base, — par rapport au temps ou à la causalité, ou comme condition, — l'action exprimée par la proposition qui précède, tandis que *se* indique simplement la seule coordination. Si, relativement à la fonction, j'avais à comparer la particule lycienne avec quelque chose dans une autre langue, je trouverais la plus proche concordance avec ce qu'en hébreu l'on appelle *vav consecutivum* (abstraction faite de son influence «conversive»), ou, mieux encore, avec la particule arabe *fa*[1]). Ces deux particules comportent précisément cette même idée que j'ai supposée au *me* lycien, et de même que l'une et l'autre peuvent servir à commencer tant les propositions coordonnées que les propositions conséquentes, de même le sens supposé de

[1]) Voir, p. ex., Silv. de Sacy, *Grammaire arabe*, 2e éd., I, §§ 1201—1205, cf. II, §§ 697—704. [Comp. aussi en vieux français la particule *si*.]

notre *me* fournirait précisément la clef de la même nature double en lycien.

Je vais citer quelques exemples de cet emploi de *me*.

1° *Me* sert d'introduction à la seconde de deux propositions coordonnées ou parallèles:

Limyra 4 (*Reisen*, II, p. 71, n° 144) [101], l. 1—2: *ebẹñnẹ : χupą : meti : prñnavatẹ : za*[*h*]*ama : ddavą-partah* | *tideimi : me ñtepitąti : zahąmą : se ladą : se : tideimis : ehbi*[*s*]

'ce tombeau, il l'a construit, Zahama, fils de Ddavą-parta, et ils (y) enseveliront Zahama et (sa) femme et ses enfants'.

Limyra 12 [110]: *ebẹñnẹ : χupą : mẹti : prñnavatẹ : medemudi :* | *se lada : ehbi : me ñtepiṭąti : kmmis :*

18 'ce tombeau, il(s) l'a (l'ont) construit, Medemudi et sa femme[1]), et ils (y) installeront(?) les *kmmis* (voir p. 371)'.

De même, quand il y a eu agglutination d'un mot enclitique à *me*, p. ex., *te* 'ici': Sura (*Reisen*, II, n° 81) [84], l. 1—3:

ebẹñnẹ : prñnavą : meti : prñnavatẹ : mizretiye : murązah : tuhes : mluhidaza : surezi | *hrppi atli : ehbi : se ladi : se tideime : ehbiye : sedadẹ : atli : hrzzẹ : is*[*b*]*aziyẹ : mete : ñtatąti* | *ebñnẹ : hątą : se ladą :*

'cette tombe (maison), il l'a construite, Mizretiye, neveu de Murąza, Mluhidaza (voir p. 370) de Sura, pour lui-même et pour (sa) femme et ses enfants, et il a réservé(?) à lui-même l'*isbazi* supérieur, et ici ils déposeront celui-ci même (?ou homme?) et (sa) femme'.

[1]) Concernant l'emploi constant du verbe au singulier (*prñnavatẹ*, et non *prñnavątẹ*, pluriel), quand le sujet désigne un homme et sa femme, lesquels ne figurent que comme une seule personne, voir Torp, p. 14, H. Pedersen, p. 92.

A l'égard de *tuhes* = ἀδελφιδοῦς, ἀδελφιδῆ (bilingue de Porpax [25]), neveu, nièce, je fais observer ici que je ne me rappelle pas avoir vu avancer par d'autres que lorsqu'une personne est désignée comme *tuhes* d'un tel, on veut assurément dire par là fils ou fille de la sœur — en tout cas, si le nom du père se trouve indiqué, mais vraisemblablement aussi sans cela, comme ici. Au lieu de donner le nom de la mère, on dénomme son parent mâle le plus proche (c'est peut-être là cette particularité qui fait la base de l'observation d'Hérodote, I, 173, que les Lyciens καλέουσι ἀπὸ τῶν μητέρων ἑωυτούς, ce qui, sous cette forme, ne saurait être correct et n'est confirmé par aucune inscription).

Quant à *hrzzi*, il me faut maintenir l'exactitude de la signification admise par tous les déchiffreurs précédents, savoir 'supérieur', et je ne saurais attacher aucune importance aux doutes avancés par Torp, p. 43, et reposant sur une base très incertaine[1]). Cf. *hri, hrppi* 'sur', plus haut, p. 370, ainsi que les expressions parallèles se rencontrant dans des inscriptions grecques, telles que τὸν τάφον τοῦτον τόν τε ἄνω καὶ τὸν κάτω *Reisen*, II, n° 27; ἐν τῷ ἄνω σηκῷ, ἐν τοῖς κάτω σηκοῖς C. I. G. 4264, cf. *Reisen*, I, n° 58, 70.

Isbaziyę est l'accusatif de *isbazi*, qu'on rencontre 19
aussi à Assar [75], l. 3, et à Lim. 32 [128], l. 2, ainsi que dans une inscription xanthienne (Imbert, *Mém.*, IX, 204 [49]) commençant par *ebehi isbazi* 'dans (sur) cet *isbazi*' et gravée dans l'intérieur d'une tombe («c'est, je crois, la seule exception à la règle qui fait inscrire les épitaphes sur la façade extérieure d'une tombe», Imbert, *loc. cit.*). M. Torp (p. 32) le déclare essentiellement synonyme de *ñtata* (voir ici, p. 371). En tout cas, *isbazi* doit désigner quelque chose qui se trouve dans l'intérieur de la tombe, et peut-être ou bien = σηκός, voir plus haut, 'compartiment', ou bien plutôt la 'banquette' sur laquelle on déposait le corps mort (voir p. 372, note). La contre-partie, comme le fait aussi observer M. Torp, II, p. 8, est **hrm̃ma*, accusatif *hrm̃mą*, Sura [84], l. 4, et Rhod. 1 b, l. 8 [149, l. 13] (p. 385), peut-être, p. ex., un compartiment situé au-dessous des banquettes et analogue à ce qu'on appelle

1) Aussi cela semble-t-il aujourd'hui abandonné de nouveau par M. Torp lui-même, II, 8.

ὑποσόριον, compartiment au-dessous des grands sarcophages monumentaux isolés.

Quant à *sedadę* (aussi, l. 3, *sedadę | hrm̃mą : iyase : atlahi :* 'pour ses héritiers'?), je l'ai traduit tout hypothétiquement 'et il a réservé' (*se dadę*?). Peut-être devrait-on scinder *sed adę* (c'est ce que fait Torp II, 8) 'et il a fait'. Seulement je ne vois pas bien ce que c'est que le *d* dans *sed(e*?) 'et aussi(?)'.

Dans les exemples qu'on vient de citer, je n'ai traduit *me* que par 'et'; mais en réalité ce mot, selon moi, implique davantage, et le sens en est bien celui-ci: »un tel a construit ce tombeau, etc., afin d'y être enseveli en son temps«. L'idée est donc analogue à ce qu'on peut trouver dans des inscriptions grecques, tel que, par exemple: τὸν τάφον κατεσκευάσαντο Πτολεμαῖος — καὶ Εὐτυχίων — ἐπὶ τῷ ἐν[κ]ῆδευθῆναι *Reisen*, II, n° 29; [— κατεσκεύασα τὴ]ν καμάραν ταύτην ἐπὶ τῷ [τεθῆναι εἰς αὐτὴν ἐμὲ καὶ] τὴν σύν[τ]ρο[φ]όν μου C. I. G. 4217; τ[ὸ μ]νημεῖον κατεσκεύασεν Ἐπάγαθος ἑαυτῷ καὶ τῇ γυναικὶ αὐτοῦ — καὶ τέκνοις — ἐπὶ τῷ ταφῆναι τοὺς προδηλουμένους ἐν τῷ ἄνω σηκῷ C. I. G. 4264 (cf. ensuite, p. ex., τὸ μνημεῖον [Ἀ]ρσ[ά]σ[α]ιος τῆς Εὐνόμου — εἰς ὃ κηδευθήσονται αὐτή τε καὶ τὰ τέκνα αὐτῆς καὶ ἔγγονα *Reisen*, II, n° 80; τὸ μνη[μεῖ]ο[ν] Ἀν[τι]πάτρου, ἐν ᾧ βεβούλ[η]τα[ι] ταφῆναι C. I. G. 2453).

En lycien on n'a pu, paraît-il, exprimer ceci qu'en coordonnant les phrases au moyen de *me*, et il n'y a pas trace que cette langue, qui semble en définitive avoir été très pauvre de conjonctions de subordination, en ait possédé signifiant 'que', 'afin que' ou analogues. Cf. en hébreu, p. ex., Genèse 23, 4: *date mihi jus sepulcri vobiscum, ut sepeliam mortuum meum*, à proprement parler, *et sepeliam*, וְאֶקְבְּרָה.

Si dans les textes précédemment cités, on voulait concevoir *me* comme le sujet pronominal 'il', 'ils' — et jamais *me* ne pourrait, en aucun cas, représenter d'autres

cas que le nominatif — un pareil emploi aurait déjà de quoi surprendre, parce que la langue ne réclame d'ailleurs pas l'adjonction d'un pronom sujet; mais il y aurait doublement à s'étonner, parce qu'en ce cas *me* introduirait ici un sujet qui, non seulement serait nouveau, mais encore indéterminé en lui-même ('on', c'est-à-dire les survivants éventuels). Il faut ajouter à cela qu'en de pareils cas une particule de transition paraît de rigueur; mais on ne trouvera jamais *se* et *me* employés à la fois et l'un à côté de l'autre dans une même proposition, fait qui parle fortement en faveur d'une affinité de fonction dans ces deux mots.

Cette manière de voir se trouve corroborée ultérieurement par le fait que nous pouvons trouver parfois *se* employé au lieu de *me*, procédé par lequel on se contente donc de faire figurer les propositions comme coordonnées, sans laisser entrevoir que la première sert de base à la seconde. Ainsi nous trouvons le *me* ordinaire, par exemple, à Limyra 14 [112], l. 1—3 (*Reisen*, p. 70, n° 142):

> *ebẹñnẹ : χu[pq] : meti : prñnavatẹ : mñnuhe : tm̃peimeh : tideimi : hrppi : at[li] | eh(b)i : se tideimi : hbi : adaṃ̃mñnaye : me : ñke : q(?)ạti : mñnuhe : mene ñtepi|tạti : sete nepe : alahadi : tike : kbi : ẹkepi : mñnuhe : la[....]*

M. Torp (p. 31) lit, l. 2, *ñke qṛtṭi*, et il ajoute: »Der Anfangsbuchstabe *q* ist ganz deutlich«; »die [österreich.] Kopie hat eher *a* als *r*, aber da zwei *t* folgen, muss wohl *r* gelesen werden« [le *Corpus* écrit *qat[i]*, que j'ai introduit ici]. Sur le fac-similé de *Reisen*, II, n° 142, il m'a été impossible de voir un *q* dans la lettre initiale et la présence de deux *t*. Le premier caractère me faisait bien plutôt l'effet d'un *l*, et je ne 21
voyais là trace que d'un *t*. C'est pourquoi dans la première édition j'ai lu *lati*, comme on l'avait fait

jusque là (de même Imbert, *Mém.*, X, 209). Si cependant il y a eu autre chose, il faut en tout cas que ce soit un mot signifiant à peu près la même chose que *lati* (Myra 4 [88], l. 2). Mor. Schmidt (s'appuyant sur la ressemblance avec le gr. λῶ) a adopté pour *lati* le sens βούλεται 'il veut', et, parmi les interprètes postérieurs, Imbert (*Mém.*, IX, p. 221) et Torp (*loc. cit.*) ont adhéré à cette traduction.

Concernant la forme *ñke*, qui ne figure qu'ici, et sur son rapport avec *ẹke* (Myra 4 [88], l. 2; Lim. 16 b [104]), *ẹkepi* (ici, l. 3; Lim. 13 [111], l. 5), les divers auteurs diffèrent fortement (cf., p. ex., Imbert, *loc. cit.*; X, 37, 209; Torp, p. 32, qui met contre toute vraisemblance *ñke* = ζῶν: »dieses [*me*] bestimmt lebend M.«; *ẹke* = »hoc«; *ẹkepi* = »gegen«[1]).

A mon avis, notre *ñke* est = *ẹke* (*ẹkepi*), qui signifie partout 'postquam, quum', et à *lati* [*qati*] j'ai supposé le sens 'il meurt'. D'après cela, voici comment je traduis le texte ci-dessus:

> 'Ce tombeau, il l'a construit, Mnnuhe, fils de Tmp(?)eimi, pour lui-même et son fils Adamna, afin que, quand M. mourra(?), ils l'ensevelissent; et nul autre n'y portera atteinte, quand M. sera mort....' (la dernière proposition se rattache peut-être à ce qui suit; mais des lacunes rendent peu clair le sens général)[2]).

D'autre part, nous trouvons *se* au lieu de *me* dans l'expression suivante, parallèle selon moi, Myra 4 [88], l. 1—3 (*Reisen*, II, p. 33, n° 42):

> *ebẹñnẹ prñnavą mene prñnavatẹ ddaqasa sttuleh | tideimi hrpi ladi ehbi se tideime se ẹke lati ddaqasa | mene ñtepitąti ñtipa-tezi se ladą ehbi*
>
> 'cette tombe (maison), il l'a construite, Ddaqasa, fils de Sttuli, pour sa femme et (ses) enfants, et

[1]) II, 15 il traduit: »gegen [*-pi*] diesen [*ẹke*] Willen des Mnnuhe«, ce qui est absolument inadmissible.

[2]) Cf., par ex., τὸ μνη[μεῖ]ο[ν] Ἀν[τι]πάτρου —, ἐν ᾧ βεβούλ[η]τα[ι] ταφῆναι μετὰ τ[ὴν] ἀ[π]οβίω[σιν] ἐα[υ]τόν τε καὶ τ[ὴ]ν γυνα[ῖ]κα αὐτοῦ C. I. G. 4253; [ἄλλος δ'ἐνταφήσεται οὐδεὶ]ς με[τὰ] τὴ[ν] ἀπο[βίωσιν αὐτῶν] 4341 c.

quand Dd. mourra, ils l'enseveliront dans le sarcophage à sculpture (? voir p. 371), et sa femme (de même)'.

2° *Me* commence une proposition conséquente après 22
une proposition relative ou une autre proposition subordonnée (*me*²). Ainsi par exemple, Lim. 5 [102], l. 2 (cf. plus haut, p. 366):

ti ñte : hri : alahadi : tike : tibe ñte ti : hrppitadi : tike : me ttle|iti puva : aitąta : aṁmąma :

'qui violat(?) aliquem, vel qui superimponit aliquem, solve(n?)t pretium(?) *x* drachmarum(?)'.

Que l'on compare avec cela — outre d'autres exemples dans ce qui suit, — le composé *mene* placé après une proposition circonstancielle de temps dans les deux exemples précédents, Limyra 14 [112], l. 2 et Myra 4 [88], l. 3, ou après une proposition conditionnelle, Sura [84], l. 7 (voir p. 369). Quant à cette dernière sorte de propositions, il faut bien remarquer qu'elles ne sont jamais caractérisées par aucune particule spéciale ou autrement, mais qu'elles présentent tout à fait la forme d'une proposition principale, et ne se laissent concevoir comme propositions conditionnelles qu'à l'aide du sens général; cf. p. 378. (Le suffixe enclitique *-iye*, où M. Torp (p. 29) a cru trouver une conjonction conditionnelle, a en réalité une fonction tout autre, comme nous ne tarderons pas à le voir.)

Ici, au premier coup d'œil, *me* pourrait peut-être sembler désigner le plus naturellement le sujet, 'il'. Mais, en réalité, on pourrait élever contre cette opinion des doutes analogues à ceux que j'ai avancés sous le n° 1°, et si, dans la première série de propositions, *me* n'est qu'une particule de transition, il va de soi que tel est encore le cas ici. Je dois donc m'en tenir aux considérations énon-

cées à la page 374 et suiv., et maintenir qu'ici aussi *me* est une particule qui a pour toute fonction de marquer le début de la proposition conséquente et de la relier à sa proposition précédente.

3° En dehors des deux emplois de *me* qu'on vient de mentionner, il y en a encore un troisième. En effet, si, dans une proposition principale, un ou un plus grand nombre de mots (non enclitiques) autres que le sujet,
23 sont mis en tête, avant le verbe, pour être remarqués davantage, *me* s'intercale entre ce ou ces mots détachés et le verbe. Toutefois le simple *me* lui-même est, dans cette position, d'une occurrence relativement moins fréquente que ses diverses formes allongées, comme nous allons le voir. Nous trouvons, par exemple, le *me* simple (*me*[3]) à Rhodiapolis 2 [150] (voir p. 372):

ebeli : me siyẹni : χssẹñziya : | χñtlapah : tideimi : etc.

Le mot *siyẹni* a été mentionné par Torp, p. 19. Comme il l'a fait observer avec raison, ce mot ne se combine jamais avec un accusatif, mais seulement avec des formes telles que *ebehi χupa*, *ebehi isbazi*, qui, selon moi, ont un sens locatif (voir plus bas), ou *ebeli* tout seul, ici et à Lim. 9 [107] (cf. H. Pedersen, p. 95); par conséquent, ce doit être une expression neutre (non pas = ἐωνήσατο, Mor. Schmidt; Imbert, *Mém.*, X, 54). Lorsqu'il pense que c'est »évidemment un substantif«, la nécessité de cette hypothèse ne m'est pas bien évidente, quoiqu'on doive convenir que d'après sa forme il ne ressemble pas aux verbes ordinaires; aussi je doute fort que le sens propre du mot, comme le veut M. Torp, puisse être »(ist) Besitzer«, selon M. H. Pedersen (p. 95), *si y-ẹni*, »est maître« (avec *si* = »est«, Torp, p. 19, 42, ce que jusqu'à nouvel ordre je trouve peu vraisemblable). En tout cas, *siyẹni* répond, dans son emploi, à ce que nous exprimons par 'repose(ra)', 'est (sera) enseveli', — cf., par exemple, Lim. 13 [111], l. 5: *ebei : ẹ : kepi : ñtepi : siyẹni : hri : hladi ti :* etc., '(celui) qui, après

que (p. 380) il (le fondateur) sera enseveli ici, y porte atteinte(?)' (*hladi* semble être l'orthographe inexacte de *alahadi*)[1]). Ici, une expression telle que »après qu'il sera (devenu) propriétaire, maître là-dedans«, semble assez étrange. Que l'on compare du reste à ce texte, par ex.: ἂν δέ τις ἐπιχιρήση ἢ τολμήση μετὰ τ[ὸ ἡ]μᾶς [κα]τατεθῆνε, ὃς ἂν [ἐ]πεμβάλη ἄλλο πτῶμα, τυνβωρυχίας [κ]ατηγορηθήσετε καὶ δώση etc., Heberdey-Wilhelm, p. 65, n° 140; — ἐξορκίζει μετὰ τὸ ἐμὲ κοιμηθῆναι μηδένα μοι ἐπεμβληθῆναι, ibid., n° 142.

Tout bien considéré, je trouve on ne peut plus probable que, malgré sa forme divergente, *siyẹni* est tout simplement un verbe, peut-être »irrégulier«, et qu'il équivaut à κοιμᾶται, κοιμήσεται (cf. le texte suivant) — 24
sans que je veuille avoir rien dit par là sur un enchaînement étymologique possible avec le grec κει-, sanscrit *çi-*. (Y aurait-il quelque relation entre *-ẹni* et *ẹnẹ* [cf. Imbert, *Mém.*, X, 46—47], ce que j'ai conçu de la même manière que Torp, p. 16, à savoir 'était'?).

M. Torp (p. 20) regarde *ebeli* comme le génitif du pronom *ebe* 'ce', opinion à laquelle je ne saurais me ranger. Il est tout à fait hors de doute que ce mot a un sens de locatif, et est vraisemblablement une formation adverbiale 'ici' (cf. H. Pedersen, p. 95), sans que je puisse décider quelle est la différence entre ce mot et *ebei*. (*Ebei* est-il peut-être = 'hic', *ebeli* = 'huc'? cf. *ebei : ẹ : kepi : ñtepi : siyẹni* plus haut, Lim. 13 [111], qui porte, il est vrai, *ebei*, mais où l'idée d'un mouvement — 'va reposer' — me semble indiquée par l'affixe *-pi*, dont voir p. 370?) Au lieu de *ebeli* et ayant manifestement un sens analogue, nous trouvons *teli* combiné avec *siyẹni*, Antiphellus 5 [58], l. 3 et vraisemblablement, Lim. 32 [128] (Torp, p. 19; H. Pedersen, *loc. cit.*); la forme courte (toujours enclitique) *te* qui y correspond, signifie partout 'ici', jamais 'ce' (Torp, p. 23).

Lim. 9 [107]: *[e]beli : mẹtisiyẹni : tele : se lada : se tideimi : ehbi : ⟨ : sladại : ebttehi :* 𐊋

[1]) Il faut observer que, dans cette phrase, la proposition relative est en même temps proposition conséquente par rapport à *ẹ : kepi : ñtepi : siyẹni*. Si néanmoins *hri : hladi* n'est pas précédé de *me*[2], cela montre qu'on n'emploie pas cette particule dans des propositions subordonnées et qu'elle n'est à sa place que dans les propositions principales.

Ici *mẹti* est = *me*[3] + *ẹti*, tout différent d'un *mẹti* dont je parlerai plus loin, et ici il faut le considérer en relation avec Antiphellus 5 [58], l. 3:

ẹti sbelimi : siyẹni teli se lada.

Ce dernier texte a été étudié par M. Torp (p. 19—20; II, 28) qui traduit ce passage par »statt (*ẹti*) Sbelimi des Besitzers dieses (Grabes) und der Frau«, — ce qui, à mon avis, est impossible. J'ai mentionné ci-dessus, les mots *siyẹni* et *teli*. Quant à *ẹti*, je regarde comme une assertion purement hasardée et empruntée sans critique aux interprétateurs antérieurs (Deecke, *BB.*, XII, 323) que ce mot serait = ἀντί et signifierait »anstatt«, »au lieu de«. De plus, il est de toute impossibilité que, comme le veut M. Torp, il régisse *sbelimi* à l'accusatif (= nom.), puisque *lada*, qui lui est coordonné, est nominatif. A mon avis *ẹti* est une combinaison de *ẹ* 'après' et *ti*, employé dans le premier exemple de la manière que je vais étudier plus loin; le dernier texte semble être une proposition subordonnée suivie d'une défense qu'il est impossible de lire à cause de grandes lacunes. S'il en est ainsi, je crois que *ti* est ici une conjonction 'quum', et *ẹ* = 'postea', donc: »quum postea S. hic requiescet«, etc., et que, en conséquence, ce texte signifie: 'quand Sbelimi reposera ici, et sa femme —'. Les lacunes qui précèdent et qui suivent, rendent peu clair le sens général. (J'observe qu'il est impossible que, comme le pense M. Torp, le ... *tatitdi* qui précède, puisse être complété [*ñ*]*tatitdi*, et se traduise par »und in die Grabkammer«, puisque le datif-locatif de *ñtata* est identique au nominatif *ñtata* (Xanthus 1 [36], l. 4), et non *ñtati*. Il faut bien que ce mot soit un verbe suivi du pronom relatif, p. ex., [*st*]*tati tdi* (cf. Myra, *Reisen*, II, n° 43 [93]), ou quelque chose de ce genre.)

A l'égard de Lim. 9 [107], je remarquerai en même temps que *sladại* ne pourra autoriser à établir une préposition *s*, préposition invraisemblable et d'ailleurs inconnue; à coup sûr *s* n'est là que pour *se*, et *ladại* ne saurait être qu'un génitif pluriel à sens partitif, et non le datif pluriel, qui est *lada* (cf. Torp p. 10). Par conséquent, je traduis: 'ici repose(ra) Tele, et (sa) femme et ses 5 (?) fils, et 4 (?) de leurs femmes'.

Xanthus 5 b [40 c], l. 7—8: *eravaziya : ebe*[*iy*]|*a : me prñnavaχą*| . . .

'ce monument, j'ai(?) construit . . .'

Prñnavaχą doit être une forme verbale, du même thème que le *prñnavatę* ordinaire. Dans *Lyk. Beitr.*, II, p. 11, M. Torp a avancé cette conjecture sagace que *prñnavaχą* est la 1re pers. correspondant à la 3e pers. *prñnavate* (il faudrait dire *prñnavatę*). Si, comme c'est vraisemblable, ceci est correct, nous y aurons une preuve décisive que *me* ne peut pas être le pronom 'il', mais seulement une particule [de même que la grande pluralité des autres inscriptions, où le verbe est à la 3e pers., défendent de le concevoir comme le pronom de la 1re pers.].

J'ajoute ici en passant que, II, p. 9 et 13, M. Torp lui-même a mal interprété un autre exemple intéressant de cette même forme. C'est dans Rhod. 1 b, l. 8 [149, l. 13]. Il y faut lire sans aucun changement et en se rappelant que *se* se place toujours à la tête de la proposition: *sei agą : iyase : hrñmą : ebę : me piyaχą : m*[....] 'et j'y ai fait pour les esclaves(?) [ou: les héritiers?] un *hrñma* (voir p. 377); celui-ci, je l'ai destiné [....]'. *Agą* est à la 3e pers. *adę* 'il a fait', ce que *prñnavaχą* est à *prñnavatę* et *piyaχą* à *piyetę*.

Lim. 32 [128]: [*e*]*bette* [. . . . .] *aravaziya : me y-adę : krustti : trbbẹnemeh : tideri :*

'ce monument-ci a fait Krustti, beaufils(?) de Trbbẹnemi'.

Dans *meyadę* on ne saurait voir le *mei* mentionné plus loin, mais *y* est intercalé pour éviter l'hiatus entre *me* et l'*a* de *adę*, cf. *ti : yadi* Lim. 20 [118], l. 5, p. 367. — *Ebette* est = *ebe*, 'celui'+ *te* enclitique (voir plus haut), c'est-à-dire 'celui-ci'; on a dû accentuer *ebétte*.

[Comp. avec cette inscription *Corpus* 135: *aḅ* [....] *a*[*rav*]*az*[*iya m*]*e* [*pr*]*ñnav*[*at*]*ę* [.]*ụvata*, etc., où l'éditeur supplée ainsi les deux premiers mots: *a*[*b·ñn·*] *a*[*raw*]*a-z*[*ijã*]; mais *aravaziya* appartient à un groupe de mots dont l'accusatif est identique au nominatif, et dans ce cas le pronom démonstratif n'a pas la forme *ebęñnę*, mais *ebeiya*.]

26 Dans ces cas-ci, on s'imaginerait plutôt peut-être que *me* constitue le sujet pronominal abstrait anticipant sur le sujet réel qui vient après. Mais si, dans les deux séries précédentes de cas, *me* n'est qu'une particule, il faut bien, cela va sans dire, qu'il soit la même chose ici, en sorte qu'il sert ici à accoler la masse principale de la phrase au mot qui en a été détaché. C'est ce qui est corroboré presque jusqu'à certitude par le fait que, comme je l'ai fait observer plus haut, dans les remarques relatives à Xanthus 5 b [40 c], on semble employer *me* là même où le sujet est de la 1re personne. Si je suis dans le vrai en comparant la fonction du *me* lycien à celle des particules sémitiques citées à la page 375, le cas vaut la peine de faire ressortir que l'une et l'autre (l'hébreu *vav consecutivum*, aussi bien que le *fa* arabe) peuvent s'employer précisément de la même manière, quand un mot détaché a été mis en tête de la phrase.

Enfin je dois encore faire ressortir expressément que ce *me*[3] ne peut figurer que dans les propositions principales (ce qui constitue encore un point de ressemblance avec les dites particules sémitiques). Ainsi, par exemple, on a dans une proposition relative (comme nous l'avons vu, p. 367), sans *me* et en dépit que le régime direct soit mis en tête, Lim. 20 [118], l. 5: *mętę : ti : yadi : tike*, Lim. 4 [101], l. 3: *kbi : tike : ti ñtepitadi* (cf. p. 383, note, et, par contraste, Myra 4 [88], l. 3: *kbi tike mei nipe ñtepitątu*, voir plus loin).

Si ensuite nous passons aux formes allongées de *me*, les mots de ce genre qui se présenteront les premiers, seront ***meti*** ou *męti* et ***mene*** ou *męne*, dont le premier figure presque exclusivement, le second très souvent

dans la formule initiale de la grande majorité des épitaphes:

ebẹñnẹ χupą (*prñnavą*, *ñtatą*, etc.) { *meti* / *mene* } *prñnavatẹ N. N.*

En fait d'inscriptions bilingues, nous trouvons ainsi, 27
p. ex., Antiphellus 3 [56] (*Reisen*, II, p. 62, n° 122):

ebẹñnẹ : prñnąvu : meti prñnavatẹ | iχtta : hlah : tideimi : hrppi ladi : ehbi | se tideime : ehbiye

Ἴκτας Λᾶ Ἀντιφελλίτης τουτὶ τὸ μνῆμα ἠργάσατο αὑτῷ τε καὶ γυναικὶ καὶ τέκνοις.

Levissi [6] (*Reisen*, II, p. 31, n° 6):

ebẹñnẹ ñtatą mene prñnavątẹ pulenyda mulliyeseh se dapara pulenydah puri|himetehe prñneziyehi hrppi lada epttehe se tideime

Τοῦτο τὸ μνῆμα ἐργάσαντο Ἀπολλωνίδης Μολλίσιος καὶ Λαπάρας | Ἀπολλ[ω]νίδου Πυριμάτιος οἰκεῖοι ἐπὶ ταῖς γυναιξὶν ταῖς ἑαοτῶν | [κα]ὶ τοῖ[ς] ἐγγόνοις.

La comparaison de ces textes nous rend évident que le texte grec ne contient aucun mot spécial correspondant à *meti*, *mene*, et que conséquemment ce n'est là qu'une espèce de mot explétif n'introduisant aucune idée nouvelle dans la phrase. Une chose qui ensuite sautera immédiatement aux yeux et dont tout le monde conviendra sans doute aujourd'hui (cf. Imbert, *Mém.*, IX, p. 216 et suiv.; Torp, p. 40), c'est que l'emploi de ces particules se rattache exclusivement à l'inversion: régime direct-verbe-sujet; car là où cette inversion ne se présente pas, mais où l'on se sert de la construction ordinaire, c'est-à-dire où le sujet précède le verbe, on n'emploie jamais, dans des formules analogues, aucune de ces particules *meti* ou *mene*. Aussi ne tardera-t-on pas à constater clairement que la première syllabe des mots en question nous

présente la particule *me* dont on vient de parler. Comme nous venons de le voir, cette particule s'emploie précisément dans les conditions qui se présentent ici (*me*[3]). Il s'agit donc de savoir ce que sont les éléments *-ti* et *-ne*, qui en tout cas ne pourront être que des formes pronominales enclitiques.

28 A tout prendre, il nous semblera sans doute assez naturel qu'on emploie cette inversion par laquelle le »sujet logique«, sur la genèse duquel l'inscription veut nous renseigner, est mis en tête de la phrase, quoique sous forme de régime direct grammatical, tandis que le sujet grammatical ne vient qu'après le verbe. Toutefois, cette position des mots n'a pu être toute naturelle au lycien, où les choses se passent d'une manière analogue à ce qui se voit, par exemple, en français: l'ordre habituel des mots en lycien est celui-ci: sujet-verbe-régime direct-régime indirect, et il n'y a que les formes pronominales atones qui, comme régime, précèdent régulièrement le verbe, qui dans ce dernier cas précède communément le sujet. Par conséquent il est tout naturel que, dans les formules en question, la langue cherche à remédier à un ordre de mots contraire à ses règles ordinaires, en intercalant entre le régime direct interverti et le verbe, non seulement la particule *me* requise par l'usage, mais encore un mot pronominal atone qui, à tout prendre, pourrait servir d'expression ou au sujet ou au régime direct ou bien à l'un et à l'autre[1]).

Avant d'en arriver à l'étude du premier de ces deux mots, *meti* ou *mẹti*, je dois faire quelques remarques sur

[1]) Nous aurions pu nous attendre à ce qu'au moins quelquefois on eût évité cet inconvénient à l'aide d'une tournure passive: »Ce tombeau a été construit par un tel«; mais jamais on ne rencontre rien qui puisse s'interpréter de cette manière, pas plus que dans d'autres expressions, p. ex., *me ñtepitạti* (p. 376, 380). D'après cela, l'on doit présumer qu'en définitive la langue n'a possédé aucune formation passive pouvant se prêter à cet emploi.

une autre expression, plus rare et se présentant le plus souvent sans indication du régime direct, parce qu'il est naturel de demander si elle ne présenterait pas une certaine relation avec *meti*.

Voici les exemples que j'ai notés du phénomène auquel je fais allusion:

Lim. 1 [98]: *pizziti : prñnavate : ddepñneveh : ti-* 29
deimi : hrppi | ladi : ehbi : se tideime :

Lim. 2 [99] (= Lim. 35 et Candyba 3 Schm.; *Reisen*, II, p. 67, n° 131): *purihimetiti : prñnavate : masasah : tideimi : | χupą : ebęñnę hrppi : atli : ehbi : se tideime : ehbiye :*

Lim. 18 [116] (*Reisen*, II, p. 70, n° 143): *ţęŗzziχleti prñnavat[e] piχm̃mah | tideimi χeliyąnaχssah prñneziy[ehi]*

Lim. 30 [126] (*Reisen*, II, p. 71, n° 146): *prddevąti : p[rñ]nava[te] . . . . .*

Lim. 31 [127] (*Reisen*, II, p. 72, n° 152; d'après Torp, II, p. 44): *stęmahat[i prñ]navate : epñχuχa tideimi hrppi | [ę]ni s[e nęn]e se tuhe se muneite se [χ]ah[b]e*

Lim. 36 [131] (Imbert, *Mém.*, X, p. 46): [. . .]*ati : prñnavate : hrppi ladi : ehbi :*

Bellenkli 1 [62] (Heberdey-Kalinka, p. 30, n° 33; Imbert, *Mém.*, X, p. 28): *unuvęmiti prñnavate | purihimrbbeseh tideimi | hrppi : ladi se tideime*

Tlos [29]: *ikuveti : prñnavate : ipresidah : tideimi : [— —] | tuhes : ñtatu : atli : se ladi : ehbi.*

Ce qu'ont de commun tous ces textes, c'est que le nom qui ouvre l'inscription se termine en *-ti*. Comme en même temps le nom *Purihimetiti* qu'on voit à Lim. 2 [99], se rencontre ailleurs sous la forme *Purihimeti* (Levissi [6],

purihimetehe, génitif; voir p. 387) et que *Terzẓiχleti* doit être = *Terssiχle*, Rhodiapolis 1 a [149] (gr. Θερσικλῆς?), il m'est clair depuis longtemps que *-ti* est, sinon partout, au moins dans la plupart de ces formes, un élément à part n'appartenant pas au nom lui-même (cf. Torp, p. 41). Par conséquent, la forme propre des noms devient *Pizzi*, *Purihimeti*, *Terzziχle*, *Prddevą*, *Stemaha* (?), *Unuvẹmi* (cf. *Uvẹmi*, Lim. 11 [109]), *Ikuve* (? ici toutefois *-ti* appartient peut-être au nom lui-même: *Ikuveti* comme, p. ex., *Hurttuveti*, Myra, *Reisen*, II, n° 44 [94], et Xanthus 3 [38]). J'avoue qu'originairement je m'étais figuré ce *-ti* comme une sorte de désinence casuelle, désignant l'agent à l'instar des langues du Caucase, opinion qu'aujourd'hui je tiens pour insoutenable. Il ne saurait y avoir de doute que *-ti*, comme M. Torp, lui aussi, l'a conçu, est ici comme ailleurs le pronom relatif.

Voici comment M. Torp conçoit la construction relative elle-même. Il traduit, par exemple, Lim. 2 [99] «Purihimeti (est) qui aedificavit hoc sepulcrum». Ce qui au premier coup d'œil pourrait sembler parler en faveur de cette manière de voir, c'est que le verbe *prñnavate* suit toujours immédiatement *ti*, tandis que l'apposition du nom, «fils, etc. d'un tel», ne vient à son tour qu'après le verbe; mais cette circonstance est en réalité sans importance; car on se sert exactement de la même construction là où *ti* fait défaut. Il y a en outre d'autres faits qui doivent éveiller des doutes sur la justesse de cette explication; tout d'abord et avant tout, c'est précisément l'ordre des mots. En effet, il me semble que l'inversion du pronom relatif devant le verbe dans une proposition ne contenant que les mots «*ti prñnavate*» serait sans aucune analogie, et que l'on devrait forcément s'attendre à rencontrer, par exemple, *Purihimeti prñnavate-ti* (cf. p. 365) — supposé que ce seul *Purihimeti* puisse

signifier «c'est P.», hypothèse qui, elle aussi, me paraît un peu douteuse. Puis il y a un point digne d'attention; c'est que, lorsque dans l'écriture on se sert du double point pour séparer les mots, on le met toujours après le *-ti*, qui non moins constamment s'accole au nom de manière à former un seul mot avec celui-ci; quand même on peut ailleurs quelquefois trouver le double point employé ou omis d'une manière un peu arbitraire, cette orthographe qui ne souffre pas d'exception n'en laisse pas moins entrevoir que, dans ce cas, *ti* a fait, au sentiment de la langue, l'effet de faire corps avec le nom et non avec le verbe.

En considération de cela, je ne saurais conclure autre chose sinon que la construction dont il s'agit, ne saurait être conçue que de la manière suivante: *ti* conjointement avec le nom constitue, à proprement parler, une espèce de périphrase relative par laquelle celui qui parle, le fon- 31
dateur du tombeau, s'introduit pour ainsi dire lui-même au lieu de se nommer immédiatement: Purihimeti qui (est, nomen habet) aedificavit[1]). Ici, le suffixe *ti* serait donc presque en train de devenir une sorte d'article: «le (nommé) Purihimeti», le sens relatif de la construction étant évidemment fortement refoulé.

Enfin, ce qui parle aussi en faveur d'une pareille manière de voir, c'est que *ti* peut très bien faire défaut sans entraîner d'ailleurs aucun changement, fait qui, suivant l'explication donnée par M. Torp, serait beaucoup plus étonnant. Ainsi

Lim. 16 a et b [104]: *tebursseli prñnavate.*

[1]) Le pendant d'une pareille extension du sujet se trouve, par exemple, en sanscrit; cf. Böhtlingk & Roth, *Sanskr.-Wb.*, sous *ya*: »Ein oder mehrere Subjekte durch das Relativ zu einem Satze erweitert und dadurch hervorgehoben: *yas tvaṁ kathaṁ vettha* wie weisst du Etwas? [mot à mot: qui tu (es) quomodo scis?], *yo Rāmas tam acikšipat* [mot à mot: qui R. (est, erat) eum dejecit]«.

Bellenkli 2 [63] (Heb.-Kal., p. 31, n° 34; Imbert, *Mém.*, X, p. 29): [..]*maχutav*[*a*] *prñnavate* [*s*]*ppeseh* : [*ñta*]*tą atli se ladi se tideime.*

Ici il faut bien remarquer l'ordre des mots, qui est exactement le même qu'au cas où il y aurait eu un *ti* après le nom: »[..]makhutav[a] a construit, fils de [S]ppesi, la chambre (le compartiment) pour lui-même et pour (sa) femme et (ses) enfants«.

Je crois, en effet, que mon explication est la seule possible; mais quoi qu'il en soit, il ne saurait, en tout cas, y avoir le moindre doute que le *ti* relatif appartienne à la désignation du sujet de la phrase.

J'intercale ici quelques mots sur la désinence du verbe dans les formules dont il s'agit ici. Comme M. Imbert l'a démontré le premier, *Mém.*, IX, p. 217, il y a cette différence qu'on a toujours *prñnavate* (*tuvete*, etc.) avec
32 *e*, quand le sujet, le nom du fondateur du tombeau ou quelque chose d'analogue, précède le verbe, tandis qu'on a aussi constamment *prñnavatę*, avec *ę*, si ce sujet vient après le verbe, en même temps que ce dernier est précédé de *me*, seul ou dans une des combinaisons commençant par cette particule. Du reste, je ne saisis pas bien comment M. Imbert s'est figuré le rapport entre ces deux formes. En tout cas, il a tort de regarder, à ce même endroit, les mots *mene*, *meti*, *me*, etc. comme de pures et simples »variantes orthographiques«, exprimant toutes le sujet. MM. Bugge (p. 39) et Torp (p. 41) ont expliqué la forme en *e* comme due à un affaiblissement de celle en *ę* par suite d'une accentuation plus faible; mais quand même on pourrait, en effet, signaler un pendant d'un pareil abandon de la nasalisation, sous l'influence d'un manque d'accent (cf. plus loin), on ne voit pas bien la cause pour laquelle le verbe serait plus faiblement ac-

centué dans un cas que dans l'autre. M. Holger Pedersen soutient (p. 92) que les deux formes doivent »différer aux points de vue de l'étymologie et de la fonction«, et il voit dans les formes en *ę* »des formes verbales relatives«. Tout en croyant qu'il a raison au fond pour la première partie de sa thèse, je dois dire que son interprétation même de ces formes comme relatives est hors de toute vraisemblance, puisque au moins une bonne partie des propositions sur lesquelles il s'appuie, ne sont en réalité pas relatives, — je soutiendrai même que pas une seule ne l'est, — tandis qu'inversement on rencontre des propositions décidément relatives dont le verbe se termine en *e*[1]).

En examinant de plus près les conditions dans lesquelles les deux formes se rencontrent en dehors des formules en question, on constate que l'ordre des mots est tout à fait négligeable. Le seul point commun à tous les cas où nous trouvons la forme en *ę*, c'est que la pro- 33
position commence par l'une des particules *me* ou *se* (p. ex., Sura [84]: *sedadę*; Antiph. 5 [58], l. 2: *se piyetę*; Sidek Yaïla [52]: *sę piyętę — se piyetę*; Kechiler 1 [7] et 2 [8]: *sene piyetę*; Cyaneae 1 [78]: *seinepñnepiyetę — seinepñn*[*i*]*yetę — sei pñpudę*; Myra 3 [87]: *mei pñ : pudę : ti ñte*; Xanthus 5 b [40 c]: *payava — [t]uvete : teri [s]ę[ne? p]iyetę*; Xanthus 1 [36]: *seiye ñtatadę*, etc.)[2]).

Par contre, on ne voit jamais *me*, paraît-il, ni *se* dans les cas où le sujet reste le même, suivis de la forme en

[1]) M. H. Pedersen me communique qu'il abandonne son interprétation antérieure, mentionnée ci-dessus, pour se ranger à celle que j'ai proposée dans ce qui suit.

[2]) A la vérité, M. Torp dit, p. 41, au sujet de ces formes: »Die vorangesetzten Wörtchen *meti* u. s. w. sind in dieser Beziehung von keinem Belang; auch wo diese fehlen, hat das Verb *-ę*, wenn der Subjektsname nach demselben steht (z. B. Lim. 6, *ebęñnę : χupą : prñnavatę : tebursseli*)«. Mais cela n'est pas correct. Lim. 6 [103], par exemple, porte clairement et nettement: *ebęñnę : χupą : mene : prñnavatę : tebursseli*. Il va sans dire qu'on ne peut pas comprendre dans le nombre les endroits où il y a une lacune devant le verbe, p. ex., Xanthus 6 [41], l. 3—4, où l'on doit indubitablement lire: *sesedeñnevi : χ*[*ñnahi : ehbiyehi : se*] | *ñtaiyatadę*, etc.

-e, qui ne semble employée qu'à exprimer une action isolée dans le passé, que ce soit dans les propositions principales ou dans des subordonnées (p. ex., Pinara 2 [11]: *χñtevete*; stèle xanthienne, face sud [44 a], l. 47: *χerẹi : qastte rerñ*; ibid. 44 et 48: *tebete terñ*; Lim. 16 [104]: *ẹke — tebete arttuñparą* [voir plus loin]; Rhod. 2 [150], l. 3: *prñnavate ti* [voir p. 372]; etc.).

Ceci montre avec évidence que, directement parlant, la différence entre les deux formes verbales ne regarde en rien l'ordre des mots, mais que ces deux formes ont chacune leur fonction: la forme en *-te*, *-de* est l'expression du passé simple, tandis que la forme en *-tẹ*, *-dẹ* (1re pers. *-χą*, *-gą*?) constitue ce que j'appellerais le *præteritum consecutivum* exprimant proprement ce qui a eu lieu à la suite d'une autre action passée (ʿet puis')[1]). Mais
34 l'analogie a établi cette forme partout où une proposition contient *me*, là même où le sens a été aussi décoloré que, par exemple, dans la formule initiale des épitaphes (*me*[3]).

Afin d'expliquer la différence qui sépare les deux formes, il n'y a sûrement aucune raison de voir dans la forme en *-e* un affaiblissement de celle qui se termine en *-ẹ*; je suppose, au contraire, que la forme en *-ẹ* est issue de celle qui se termine en *-e*, par l'adjonction à *-te*, *-de* (*-χa*, *-ga*?) d'une particule enclitique *ẹ* (cf. Bugge, p. 41, qui ajoute pourtant *ẹ* à une forme en *-t* arbitrairement supposée). Le sens de cet *ẹ* pourrait être ʿaprès, puis', et je supposerais que c'est cette particule qui, augmentée de ce même *-ke* que nous avons dans le pronom

[1]) La stèle xanthienne présente, paraît-il, quelques exemples de la forme en *-e* dans une proposition commençant par *se*, par ex., face est [44 b], l. 55: *se tukedri kerθθi ade*, etc.; mais il y a là toujours, à ce qu'il semble, un nouveau sujet, et l'emploi de la forme en *-e* doit indiquer que l'action, bien que coordonnée, par *se*, avec une autre action, n'en est pas moins indépendante. En est-il de même dans Rhod. 1 b, l. 12 [149, l. 17]: *se piyaχa*, qui pourrait être la 1re pers. correspondant à la 3e en *-te* (cf. Torp, II, p. 16, dont l'interprétation me semble inadmissible à plus d'un titre)?

indéfini *tike*, forme la conjonction *ẹke* (écrit *ẹ : kepi* à Lim. 13 [111], l. 5); voir plus haut, p. 380, 382.

Peut-être que de cette manière nous pourrons aussi être renseignés sur l'élément énigmatique *ẹ* mentionné par M. Torp, p. 33, et auquel précisément le sens 'après' conviendrait à merveille. Dans ces exemples, le verbe se termine en *-ti*, *-di* (présent ou futur), et *ẹ* ne peut pas se confondre en un seul mot avec ces formes, comme il peut le faire avec le prétérit en *-e*. Ainsi Myra 5 [89], l. 2—3:

> *adi meyẹ | tik : e : χttbą : tisñke :*
> 'si après (?*ẹ*) quelqu'un ici (*mey* = *mei*) fait (*adi*) dommage (*χttbą*) —'

Je ne me prononcerai pas ici sur *tisñke*; mais je serais porté à le regarder comme l'accus. sing. de **tis*(*e*)*ke* 'quelconque', 'ὁστιςοῦν'. Si, dans le même passage, Myra 6 [90], l. 4 porte *męyẹ* au lieu de *meyẹ*, ce fait doit être dû à l'influence nasalisante de *ẹ* sur la voyelle de la syllabe précédente (cf. *prñnąvu*, Antiph. 3 [56], pour *prñnavą*, Bugge, p. 39).

Après ces digressions je retourne à l'étude du mot *meti* 35
ou *męti*, deux formes qui, dans la susdite formule initiale, s'emploient indistinctement (Lim. 27 [124], l. 4-5, avec le verbe *adẹ*, voir p. 370, d'ailleurs, par hasard, seulement avec *prñnavatẹ*) et qui sont l'une et l'autre exactement de la même fréquence: dans les inscriptions que j'ai pu vérifier, j'ai noté 28 exemples de chacune d'elles (sans compter le *męti* qui en diffère et qu'on trouve à Lim. 9 [107]; voir à ce sujet p. 383).

En dehors de la formule nommée, *meti* ne se rencontre qu'un très petit nombre de fois-(Rhodiap. 1 b, l. 9 [149, l. 14][1]); Tlos Ikuv. [29], l. 3; stèle xanth., face sud [44 a],

1) La manière dont Torp, II, 13, scinde ici les mots (*miñteme ti*) est impossible en tout cas; cf. plus haut, p. 365.

l. 34). Tous ces passages sont soit trop défectueux, soit aussi, d'ailleurs, trop obscurs pour se laisser déchiffrer (ce que donne Torp, p. 42, en parlant de deux de ces mêmes passages, est de la pure hypothèse et peu vraisemblable); cependant l'on peut admettre *a priori* qu'ici *meti* n'est pas autre chose que la particule *me*[1, 2] + le *ti* relatif = ὃς δέ, 'qui autem' ou quelque chose de semblable, de même que dans la formule initiale en question c'est = *me*[3] + *ti*[1]).

A mon avis la forme latérale *mẹti* se distingue de *meti* en ce que, dans son premier terme, *mẹ*, forme sur laquelle je reviendrai plus tard, elle contient en même temps une désignation accusative pronominale (eum, eam, id), employée comme répétition du régime direct qui précède. Au contraire, dans les deux cas, *ti* ne saurait être qu'une introduction proleptique du sujet qui suit, de la même manière que le *ti* pris séparément appartient au sujet dans les cas précédemment mentionnés où on l'a joint au nom (*Purihimeti-ti*).

36 Reste à savoir comment on en est arrivé à se servir de ce *ti* dans ces tournures où il semble bien plutôt avoir le sens démonstratif, 'il, ὅδε', ou quelque chose de semblable. M. Torp (p. 41) résout cette question en employant une explication analogue à celle du *ti* suffixé dont on a parlé plus haut. Lim. 4 [101], par exemple, *ebẹñnẹ : χupą : meti : prñnavatẹ : za*[*h*]*ama,* serait selon lui une construction relative réelle, et signifierait, à proprement parler, »hoc sepulcrum is (*me*) qui aedificavit (est) Zahama«. Toutefois, malgré toute la plausibilité qu'au premier coup d'œil cette explication pourrait offrir peut-

[1]) Dans l'expression *metisetise prñnavati*, Lim. 11 [109], l. 6, et 12 [110], l. 3, nous avons en tout cas *me*[3] suivi, non pas de *ti*, mais, paraît-il, de *tise-tise*, forme pronominale qui m'est peu claire; toutefois, à coup sûr, ni d'après sa forme ni d'après le sens général, ce ne saurait être le datif plur. de *ti* (Bugge, p. 58; Torp, p. 37), plutôt = 'quidquid instruxerit (reddet populo, etc.', *me ttlidi qlayeb*, avec *me*[3]).

être, je dois, pour ma part, la taxer d'impossible, même en faisant abstraction de ce que *me* ne peut pas être un pronom démonstratif.

Il serait déjà très étonnant que, sans faire d'ailleurs aucun changement, on pût remplacer un (*me*)*ti* réellement relatif par (*me*)*ne* qui, absolument, ne peut pas être relatif. Mais, bien plus, il est tout à fait indémontrable et invraisemblable qu'on pût dire, par exemple, *zahama* tout seul après une proposition relative, au sens de »c'est Zahama«, sans même insérer *me* devant ce mot, et enfin, ce qui est péremptoire, c'est que dans une proposition relative on ne peut nullement employer *me* comme il aurait dû l'être ici devant *ti*, = ce que j'ai appelé *me*[3] (voir pp. 366 suiv., 386). Je suis pleinement convaincu que le sens supposé par M. Torp n'aurait, en lycien, jamais pu s'exprimer autrement que par *ebẹñnẹ χupą prñnavate ti me zahama*.

A mon avis, notre *meti* = *me*[3] + *ti* doit forcément être vu à la lumière de la périphrase avec *-ti* précédemment mentionnée (*Purihimeti-ti*), et s'expliquer par analogie à ce phénomène avec lequel il a de commun le fait de ne pouvoir être constaté — et de ne pouvoir se produire? — que lorsque le sujet de la phrase est un nom propre. En me basant sur mon interprétation de ce *-ti*, je vois dans l'expression avec *meti* la forme qui, suivant l'usage lycien, doit se produire par l'inversion de cette périphrase-là, quand même la construction qui en résulte ne se laisserait peut-être pas exactement ana- 37
lyser selon le sens propre de *ti*.

On devrait s'attendre à ce que l'inversion fit changer d'abord une expression telle que *zahama-ti prñnavate* '(celui) qui (se nomme) Z., le (nommé) Z. a construit', en *ebẹñnẹ χupą me prñnavatẹ zahama-ti*. Ici, à la vérité, la combinaison *zahama-ti* constitue, à proprement parler,

à elle seule la proposition relative; mais le sens de la construction relative est si fortement tempéré, qu'on sent comme une seule phrase l'énoncé tout entier. Cela a eu pour suite que, par analogie mécanique aux règles établies ci-dessus, p. 365, pour sa position, et aussi peut-être sous l'influence de l'analogie tirée de *mene*, le *ti* relatif a été attiré par la particule *me*, et accolé à celle-ci, et voilà comment surgit — *meti* — *zahama*, où *ti* a perdu tout à fait son sens relatif en ne fonctionnant que comme une sorte de pronom démonstratif enclitique au nominatif.

Dans cette même formule initiale des épitaphes, au lieu de *meti*, on rencontre assez souvent *mene* ou, plus rarement, *mẹne*, et cela non seulement devant *prñnavatẹ*, mais encore devant d'autres verbes, par exemple:

Cyaneae [72] (Heb.-Kal., p. 29, n° 30): *ebẹñnẹ : ᴛezi : mene : ñte : tuvetẹ : χudali|yẹ : murązah* [:] *tideimi :*

'ce sarcophage (voir p. 371) — a érigé Khudaliyẹ, fils de Murąza'.

Myra 5 [89] (*Reisen*, II, p. 34, n° 47): *χupą : ebẹñnẹ : mẹn adẹ : hri*[*χm̃*]*ma*

'ce tombeau — a fait Hrikhmma'.

Dans cette formule, j'ai noté *mene* 21 fois, *mẹne* 7 fois. Voici donc le rapport de fréquence: *meti* 33 1/3 pour cent, *mẹti* 33 1/3 p. c., *mene* 25 p. c., *mẹne* 8 1/3 p. c. Mais *mene* diffère très notablement de *meti* en ce que *mene* se ren-
38 contre très souvent aussi dans d'autres combinaisons, et une étude détaillée de ces dernières montrera avec une parfaite certitude, comme depuis longtemps il m'est clair, ce que signifie *mene*.

D'abord on l'emploie souvent dans cette même espèce de propositions coordonnées, où (voir plus haut, p. 376

et suiv.) nous avons trouvé le *me* simple, ainsi surtout dans une phrase qui, dans beaucoup d'inscriptions, suit immédiatement la formule d'introduction, par exemple:

Lim. 5 [102] (*Reisen*, I, p. 67, n° 130), l. 1—2: *ebẹñnẹ : χupą : mẹti : prñnavatẹ : sχχutrazi mẹne : ñtepitẹti : sχχutrazi : se ladu : ehbi | se tideimis : ehbis :*

'ce tombeau, il l'a construit, Skhutrazi, et ils enseveliront (afin qu'ils y ensevelissent) Skhutrazi et sa femme et ses enfants'.

Lim. 36 [131]: [...]*ati : prñnavate : hrppi ladi : ehbi : mene : ñtepi : tąti ebñnẹ : se ladą : ehbi :*

Cf. plus haut, p. 389. Au lieu de répéter, comme dans le texte précédent, le nom après *ñtepitąti* 'ils ensevelironf', le texte porte ici *ebñnẹ* 'celui-ci'.

Lim. 42 [134] (*Reisen*, II, p. 72, n° 150, Torp, p. 42), l. 1—2: *e*[*b*]*ẹñnẹ* [*χup*]*ą meti prñnavatẹ : masasi : hrppi ladi* [*ehbi*] *: χuvataye : meñ*[*ne*] *ñtepitąti :* | [*masasi se ladą*? *χ*]*upa : eb*[*e*]*i* (ou: *eb*[*h*]*i*?).

Qu'on remarque ici la forme rare *meñne* = *mene* (de même, Xanthus 4 [39], l. 5; stèle xanthienne, face nord [44 c], l. 14; Tlos Ikuv. [29], l. 7). Pour exprimer 'dans cette tombe', on dit ailleurs *χupa ebehi*; cf. plus loin. Il va sans dire que ce que j'ai ajouté pour suppléer à la lacune du commencement de la l. 2, n'est qu'une hypothèse; mais elle s'accorderait bien avec le nombre des caractères qui font défaut et avec le langage ordinaire des inscriptions. En effet, on voit aussi ailleurs qu'un homme dit seulement avoir établi le tombeau, p. ex., pour sa femme ou pour ses enfants, et suppose néanmoins comme quelque chose de naturel que lui-même ou d'autres y seront ensevelis (p. ex., Myra 4 [88], p. 380; Myra 5 [89], voir plus loin, etc.).

Au-dessous de cette inscription sont tracées les let- 39
tres grecques que voici: **MAΣA KoATA**, qui rendent les noms lyciens des deux époux *Masasi* et *Xuvata*

(au datif, *Xuvataye*). La conjecture de M. Torp (p. 42), à savoir que Masasi se composerait de deux mots, le nom proprement dit, *Masa*, comme en grec, et *si* = 'est', conjecture où il voit un appui de son explication de la construction avec *meti* (plus haut, p. 396), est très ingénieuse, mais peu probable; car, parmi tant d'exemples de cette formule, on ne trouve pas une seule fois le pendant d'une pareille expression, et l'explication même de *si* comme 'est', est on ne peut plus douteuse. En outre, la reproduction grecque des noms lyciens n'est souvent pas très exacte. *Masasi* pourrait également très bien être une forme latérale du nom *Masasa*, Lim. 2 [99] et 20 [118] (cf. Imbert, *Mém.*, X, 214).

Myra [94] (*Reisen*, II, p. 33, n° 44), l. 1—2: *ebẹñnẹ : prñnavą : m[e]ti : prñnavatẹ ; hurttuv[e]ti : hrppi ladi : ehbi : m[e]ne ñtepitąti : hrzzi : prñnavi : se ladą : | ehbi : se haχ[ą]ną :*

'cette tombe (maison), il l'a construite, Hurttuveti, pour sa femme, et ils l'enseveliront (afin qu'ils l'ensevelissent) dans la chambre supérieure, et sa femme et Hakhana'.

Hrzzi prñnavi est le datif-locatif (cf. Bugge, p. 39) de *hrzzi prñnava* = ὁ ἄνω τάφος, p. 377.

Myra 4 [88] (plus haut, p. 380), l. 2—3: *se ẹke lati ddaqasa | mene ñtepitąti ñtipa-tezi se ladą ehbi*

'et quand Ddaqasa mourra, ils l'enseveliront dans le sarcophage à sculpture(?), et sa femme (de même)'.

Ces deux derniers exemples montrent d'une manière tout à fait claire que *mene* — ou plutôt *-ne* seulement, puisque *me-* n'est que la particule si souvent mentionnée — désigne le régime direct, 'le', à savoir le fondateur du tombeau précédemment nommé; car ces textes y coordonnent directement les mots *se ladą ehbi*, 'et sa femme'. Dans les exemples précédents, on emploie de

même *mene* renvoyant au fondateur du tombeau (ou à lui joint à d'autres, si l'on en a nommé?); mais le régime direct renfermé dans *mene* est alors répété de nouveau ou nommément ou à l'aide du pronom *ebẽñnẽ*: 'ils l'enseveliront, un tel, — celui-là — et sa femme'. Ici l'on aurait pu supprimer aussi *-ne* et dire seulement *-me*; cf., p. ex., Lim. 4 [101], p. 376.

Ceci vient à être parfaitement corroboré par la manière dont on emploie fréquemment *mene* dans encore une autre construction, à savoir comme ouvrant la proposition conséquente dans l'énoncé final de beaucoup d'inscriptions où l'on établit des peines pour qui se sert illégalement du tombeau ou y porte atteinte autrement. Ainsi *mene* se joint souvent au verbe *tubidi* (sing.) ou *tubeiti* (plur.?), verbe transitif qui semble avoir pour régime direct soit la désignation du délit, soit celle de la peine, et qui se construit en outre avec un datif comme régime indirect. C'est sans doute à bon droit que depuis longtemps on a cru trouver à peu près l'équivalent de ce verbe dans le ὀφειλήσει, ὀφειλέτω qui se rencontre, dans des conditions analogues, en des inscriptions grecques de Lycie, le plus souvent ayant pour régime direct l'indication d'une amende déterminée, toutefois aussi, p. ex., ὀφειλέτω Κυανειτῶν τῇ γερουσίᾳ εὔθυναν *Reisen*, II, n° 16 (cf. ὑπεύθυνος ἔστω, ἔνοχος ἔστω πᾶσι θεοῖς, ὑπόκειται τῷ δήμῳ et expressions analogues). Le sens du susdit verbe lycien serait alors à peu près 'il devra, payera, sera reponsable de ...'.

Ici, *mene* ne figure que si l'on n'indique aucune amende déterminée comme régime direct du verbe en question, et, selon moi, on doit entendre par là que *mene* se rapporte à la violation de la tombe, indiquée par la proposition précédente. Je vais citer quelques exemples, en supprimant la proposition précédente (»si quelqu'un ensevelit d'autres ici«, ou formules semblables).

Antiphellus [59], l. 2—3: *meiyadi : tike : tihe | zuñm[ę mene tu]beiti : muhąi : huvedri*

'si quelqu'un fait dommage ici, il (le devra =) en sera responsable devant le sénat fédéral'.

Arneae [83], l. 15—16: *mene : tubidi : trqqa|s : se itlehi : trm̃mili : huvedri*

'il (le devra =) en sera responsable devant les dieux (? Bugge, p. 51 et suiv.) et devant le trésor-(ier?) de la confédération lycienne'.

41 Myra [93] (*Reisen*, II, p. 33, n° 43), l. 3: *mẹne trqas tubidi se muhąi huvedri:*

'— devant les dieux(?) et devant le conseil fédéral'.

Assar [75], l. 4—5: *mẹne tubidi : [ql]a eb[i s]e maliya :*

'— ce peuple et le sénat(?) [les tribunaux?]'.

Lim. 20 [118], l. 3: *mene : itlehi : tubeiti : trm̃mili : huvedri : se maraziy[a] : miñtaha :*

'— le trésor(ier?) fédéral lycien et les patrons (? Imbert, *Mém.*, IX, 224, X, 45; cf. Bugge, p. 59) de la *mindis* (cf. plus loin)'.

Lim. 4 [101], l. 4—5: *mene : mąhąi : tubeiti | vedr[e]ñn[i] :*

'— le conseil municipal'.

Pareillement Deré Agassy [80], l. 2—3; Antiphellus 4, l. 6—7 [57, 8—9]; Lim. [139], *Reisen*, II, n° 155, l. 3—4; Myra 4 [88], l. 5—6.

Des formules tout analogues se rencontrent avec le verbe *qąti* (sing.?) ou *qąñti* (plur.?), qui doit avoir un sens voisin, peut-être 'il payera', 'il dédommagera', ou quelque chose de ce genre, p. ex.:

Myra 5 [89], l. 3 (cf. p. 395): *mẹne : itlehi : qąti : trm̃mili :*

'il le payera au trésor(ier?) lycien'.

Myra 6 [90], l. 5 (cf. même endroit): *me[n]e : itlehi qąñti : trm̃mili :*

Pareillement Myra, *Reisen*, II, nos 44 [94] et 45 [95].

Il y a encore un troisième verbe qui figure dans ce genre de phrases où *mene* est en tête: c'est *qastti* ou *qasttu* (impératif); mais ici le sens est plus douteux; par exemple:

Antiphellus 3 [56], l. 4: *mene qasttu : ẹni : qlahi : ebiyehi : se vedri : vehñtezi :*

ᶜ— le(s) seigneur(s) (? proprement le père ou les pères) de ce peuple et la cité d'Antiphellus'[1]).

Rhodiap. 2 [150], l. 6—8: *mene : qastti : maliya :* 42
| vedrẹñni : se itlehi : trm̃mili | huvedri :

ᶜ— le sénat(?) [le tribunal?] municipal et le trésor(ier?) de la confédération lycienne'.

Sura [84], l. 3: *mene : qla : qasṣtt ebi : surezi :*

ᶜ— ce peuple de Sura'.

[Concernant le sens de *qastti*, *qasttu*, je crois maintenant que M. Torp a raison quand (p. 39) il attribue à ce verbe la signification »fera payer, forcera à payer«. Cela sera donc identique aux expressions »demandera raison de (= ἐγκαλεῖ), jugera (ἐκδικάσει), punira«, ou quelque chose de ce genre. Rien n'empêche que les mots *ẹni*, *maliya* etc. ne soient au nominatif.]

Au contraire, on ne se sert que de *me* (tout seul ou 43
allongé d'un des autres suffixes enclitiques, sur lesquels

[1]) C'est là une inscription bilingue dont voici la fin de la rédaction grecque: ἐὰν δέ τις ἀδικήσῃ ἢ ἀγοράσῃ τὸ μνῆμα, ἡ Λητὼ αὐτὸν ἐπιτρίψ[ει], c'est-à-dire qu'elle est toute différente du texte lycien. Il va sans dire que, dans les épitaphes bilingues, la rédaction lycienne ne s'adresse qu'aux Lyciens eux-mêmes, et la grecque aux Grecs résidant dans le pays ou qui venaient le visiter (cf. Imbert, *Mém.*, IX, 213), mais il fallait bien supposer qu'en raison de la grande différence des usages funéraires, il ne viendrait pas facilement à l'esprit de ces Grecs de se servir directement des tombeaux lyciens. Ce qu'on avait surtout à craindre, c'était qu'ils n'endommageassent le tombeau par antipathie nationale ou, par exemple, pour en utiliser les matériaux ailleurs. Par suite, le passage en question diffère toujours dans les deux textes correspondants; en effet, la rédaction grecque ne renferme jamais de règles pénales spéciales à l'égard de l'emploi illégitime du tombeau, mais seulement des malédictions générales contre quiconque le profane d'une manière ou d'une autre. Par contre, dans les inscriptions moins anciennes, rédigées en grec seulement, il en est comme dans les anciennes en lycien.

je reviendrai tout à l'heure, mais qu'ici je laisse provisoirement de côté) et jamais de *mene*, quand *tubidi, tubeiti* est suivi d'un régime direct déterminé indiquant la peine ou l'amende dont le violateur est passible; il en est toujours de même avant le verbe *ttlidi, ttleiti* (plur.?), mot propre pour 'il donnera, payera' = δώσει, ἀποδώσει, ἀποτείσει, ἐκτείσει, etc.

Pour citer des exemples:

Levissi [6] (*Reisen*, II, p. 3, n° 6), l. 3: *meiye [t]ube[ĩ]ti punamaθθi : aladahali : ada :* ❮

'il(s?) sera (seront?) tenu(s?) de leur payer en amende(?) — 5(?) adas (mines?)'[1]).

Lim. 13 [111], l. 3—4: *me ttlidi : kbisñtąta : qm̃mąm : qlebi :* — [—] | *se ttlidi : trzzubi : qm̃mąma : kbisñtąta : uva :* [—] :

'il payera *x* ammamas (drachmes?) à ce peuple-ci — et payera à Trzzuba(?) *x* ammamas'.

Lim. 36 [131], l. 3—4: *me ttlidi : ẹni qlahi : ebiyehi : nuñtąta :* | *am̃m[ą]ma :*

'il payera au seigneur de ce peuple *x* ammamas'.

Lim. 5 [102], l. 2—3 (voir p. 381): *me ttle|iti : puvą : aitąta : am̃mąma :*, etc.

'il(s?) payera (-ront?) une indemnité(?) de *x* ammamas'.

Je regarde comme prouvé par là que *mene, mẹne* désigne partout le régime direct, ou plutôt qu'ici *-ne* fonctionne comme une forme pronominale enclitique à l'ac-
44 cusatif et renvoyant régulièrement à quelque chose qui a été mentionné dans ce qui précède[2]). Du reste, M. Torp,

[1]) Inscription bilingue; voici ce qui (avec la proposition précédente qui s'y rattache) y correspond dans la rédaction grecque: καὶ ἄν τις ἀδικήσῃ τὸ μνῆμα τοῦτο, ἐξώλεα [κ]αὶ πανώλεα εἴη αὐτῷ πάντων. Cf. p. 403, note 1. Concernant *aladahali*, voir plus bas.

[2]) [Il faut observer qu'on n'emploie jamais *mene*, mais seulement *me* après des substantifs (en *-a*) dont l'accusatif est identique au nominatif, comme par ex. *aravaziya*, voir p. 385; *erubliya*, voir *Corpus* 26 *ebeiya erubliya me ñt[e tuvetẹ]*, etc.]

lui aussi, a laissé entrevoir la possibilité de concevoir çà et là *-ne* comme un »régime direct enclitique« (p. 22 *ñtene*, p. 27 *epñne*); mais il n'a ni soutenu cette pensée, ni tiré les conséquences qu'elle renferme[1]).

Or, la désignation enclitique de l'accusatif *-ne* se trouve aussi suffixée à des particules autres que *me*; tel est surtout fréquemment le cas après *se* comme *sene* ou *sẹne* (Rhod. 1 b, l. 5 [149, l. 10]), *señne* (Xanth. 4 [39], l. 4, voir plus bas; Tlos Ikuv. [29], l. 2; l. 6?); ensuite *seine*, *ñtene*, et encore d'autres peut-être; p. ex.:

Kechiler 1 [7] (Imbert, *Mém.*, X, 38): *ebẹñnẹ : χupą : mene prñnavatẹ | triyẹtezi : sene piyetẹ | ladi ehbi se tideime :*

'ce tombeau, il l'a construit, Triyẹtezi, et il l'a assigné à sa femme et (ses) enfants'.

Lim. 42 [134], l. 4: — *sene perepñ : itlehi : qąñti trm̃mili :*

'et en outre il(s?) le payera (-ront?) au trésor(ier?) lycien'.

Deré Agassy [80] (Heb.-Kal., p. 33, n° 41, Imbert, *Mém.*, X, p. 31, 32): *ebẹñnẹ : χupą : mene prñnavatẹ χakbiya hrppi ladi ehbi se tide[i]me : seine ñtepitątu*

'— et qu'ils l'y [les y?] ensevelissent'.

Tlos [28] (Imbert, *Mém.*, VIII, p. 456; »pierre de taille«), l. 1—3: *ñtene putinezi tuvet[e*[2]*] —] | priyabuhąmah kbatru n[—] | mlttaimi*, etc.

'Putinezi l'a érigé (dédié), (la statue de) — fille de Priyabuhąma', etc.

[Xanthus (*Corpus* 51): *ñte ne qarñnaχa tuve[te]* etc.]

[1]) Cf., par ex., p. 28: »*ti* hat wie *mene*, *me* u. s. w. keine eigene Akkusativform«, ou p. 30: »*-ne* haben wir als ein scheinbar ziemlich bedeutungsloses Element in *sene*, *seine*, *meine* u. a. erkannt«. — Il faut bien distinguer de ce *-ne* pronominal et enclitique un autre *ne*, la négation ordinaire, 'ne . . . pas', à côté de *ni* réuni à l'impératif. C'est à M. Torp que revient l'honneur d'avoir constaté définitivement ces mots importants; cf. Imbert, *Mém.*, IX, 225, note 4.

[2]) [Non pas *tuvet[ẹ . . .]*, *Corpus*.]

45 Enfin, ce même *-ne* se rencontre quelquefois suffixé au sujet, le nom propre du fondateur, au début des épitaphes. Ici, comme dans le texte cité en dernier lieu, *-ne* se rapporte naturellement au monument en question, quel qu'il soit, et ordinairement sans qu'aucune addition expresse caractérise ultérieurement ce dernier. Il en est ainsi à

Lim. 41 [133]: *χñtlapąne : prñnavate : perikleh : mahinaza : epñtibazah | tideimi*

'Khntlapa l'a construit (le tombeau), conseiller(?) de Périclès, fils d'Epntibaza'.

Nous voyons aussi figurer à Rhodiapolis 2 [150], l. 2 ce nom de *χñtlapa* sous la forme du génitif *χñtlapah*.

Cadyanda 1 [31] (Imbert, *Mém.*, X, 213 et suiv.): *upaziyęne : prñnavate | hrppi : prñnezi : ehbi*

'Upazi(yę?) l'a construit pour ceux de sa maison'.

A Myra [93], *Reisen*, II, n° 43, l. 2, nous trouvons le nom d'*Upazi* (cf. p. 409).

(C'est peut-être encore ici qu'il faut rapporter Xanthus 5 a [40 a]:

payava : manaχine : prñnavate : prñnavą : ebęñnę.

Reste seulement à savoir si le deuxième mot est, à lui-même, *manaχine*, ce qui proprement est le plus vraisemblable, ou si c'est = *manaχi* + *-ne*: 'Payava Manakhi(ne?) a construit ce tombeau (cette maison)'.)

Enfin il faut noter la forme *-nę* pour *-ne*: Tlos [27] (Heb.-Kal., p. 22, n° 8; Imbert, *Mém.*, X, 27; stèle funéraire):

meχisttęnę : ep[ñ] | tuvete :

'Mekhiste (= gr. Μεγίστης ou Μεγιστεύς) l'a en outre établie'.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur les différentes formes enclitiques de l'accusatif que nous avons rencontrées dans ce qui précède, je tâcherai

d'exposer comment je conçois la chose. Il va sans dire qu'avec les moyens dont nous disposons, il est impos- 46
sible de prouver les détails de l'évolution supposée; par conséquent je ne le donnerai naturellement qu'à titre d'hypothèse.

Je regarde comme rendant la forme primordiale de l'accusatif enclitique du pronom démonstratif (anaphorique) une forme *ę*[1]) qui, dans le cas où le mot auquel elle s'appuie, se termine par une voyelle, surtout *e*, ne figure qu'en tant que nasalisation de cette voyelle. En effet, la nasalisation (*ą*, *ę*) est en définitive, à peu d'exceptions près, la caractéristique proprement dite de l'accusatif singulier, tant dans les noms que dans les pronoms (c'est ainsi que nous trouvons pour *ebe* la forme de l'accusatif *ebę*, par exemple, *ebę prñnavą*, Port Sevedo [61], (*hrm̃mą*) *ebę*, Rhod. 1 b, l. 8 [149, 13], voir p. 385). Ainsi nous avons, avec *me* initial, *mę* (= *me* + *ę*), qui ne figure surtout que dans la combinaison *męti* (p. 395; par contre dans des expressions telles que, p. ex., *sttatimę : sttala*, stèle de Xanthus, face nord [44 c], l. 7, *ademę*, ibid., face est [b], l. 61, *mę* est assurément autre chose, peut-être un adverbe signifiant 'aussi', 'encore', 'de plus' [= *me* + *ę*, p. 394?]; cf. Torp, II, p. 43).

Nous avons, avec *se* initial, *sę* à

> Sidek-Yaïla [52] (Phellus 3, *Reisen*, I, p. 128, n° 100): *ebñnę : χupą : męn adę : krehęnube : sę piyętę : vaziyeye | se y-ęni :*
>
> 'ce tombeau il l'a fait, Krehęnube, et ils l'ont assigné à Vaziye et à (son) père (?)'.
>
> Cf. *sene piyetę*, Kechiler 1 [7] (p. 405) et 2 [8].

1) Thème *e*, premier terme des pronoms composés *e-be* et *e-bi*? Je serais porté à supposer que dans le pronom possessif *ehbi* 'son' (eius, suus), nous sommes en présence du génitif original de ce thème, *eh*, + un affixe *-bi*, la même chose que dans *ebi*. En tout cas je ne saurais me sentir satisfait par le rattachement de *ehbi* au sanscrit *sva-s*, etc. (Bugge p. 30), rattachement où et la forme (*e* prothétique, *b* pour *v*, *i*) et le sens font naître des doutes.

Cependant la susdite forme courte de l'accusatif peut s'étendre par l'adjonction d'un élément *-ne* ou, avec une
47 nasalisation répétée, *-nẹ*. C'est ce même élément que nous rencontrons dans l'accusatif *ebẹñnẹ* (rarement *ebẹnẹ*, *ebeñnẹ* ou *ebñnẹ*; cf. Imbert, *Mém.*, X, 48; *ebẹñni*, Pinara [14], *Reisen*, I, p. 55, n° 22; stèle de Xanthus, face sud [44 a], l. 1), forme qui a ordinairement remplacé la forme courte *ebẹ*; si l'on écrit régulièrement ici *ñn*, tandis que nous trouvons ordinairement *n* simple dans la forme enclitique, cette circonstance doit indubitablement tenir à l'accent fort (de la syllabe *-bẹñ-*). Précisément parce que cette extension ne se rencontre qu'à l'accusatif, il est inadmissible de rattacher cette forme à des formations adjectives telles que *vedrẹñni*, *χbidẹñni* et analogues. M. Holger Pedersen, à qui je dois des remercîments pour diverses indications dont a profité la revision du présent travail, me fait observer que sans doute on ne saurait expliquer l'élément suffixé en question que comme un redoublement de la caractéristique de l'accusatif (de même genre que, par exemple, la marque redoublée du génitif *s* qui apparaît dans le parler vulgaire de Copenhague, *hanses*, *dereses* pour *hans* 'son', *deres* 'leur'), redoublement qui se sera introduit dans un moment où la caractéristique de l'accusatif avait encore une forme plus pleine que la simple nasalisation de la voyelle. Voilà une hypothèse que je trouve fort plausible; en conséquence, je crois qu'il faut partir d'un accusatif (**en*) **ẹn* qui s'étend en (**ẹn-ẹn*) *ẹñnẹ* ou *ẹnẹ*.

Or, lorsqu'un pareil accusatif pronominal s'emploie enclitiquement, il s'est, pour ainsi dire toujours, produit un affaiblissement phonétique, bien qu'à un degré différent. A cet égard, on peut d'abord citer la forme *ẹne*, qui se produit le plus nettement quand elle est jointe à un mot pleinement accentué tel que les noms propres men-

tionnés à la page 406. C'est ainsi que nous avons *upaziyẹne*, Cadyanda 1 [31], lequel peut très bien s'expliquer comme *upazi* + *ẹne*, sans qu'il faille recourir à une forme d'ailleurs inconnue de ce nom, *upaziyẹ* ou *upaziye*. Un *a* ou un *e* précédent absorbe la voyelle initiale du mot enclitique, de sorte qu'il ne reste que la nasalisation: *χñtlapąne*, Lim. 41 [133], pour *χñtlapa* + *ẹne*. Si, par 48
opposition à *ebẹñnẹ*, nous avons ici, non seulement un *n* seul, mais aussi un *e* final, et non un *ẹ*, ce fait doit tenir au manque d'accent sur le mot enclitique: c'est ce dernier qui a fait disparaître une nasalisation ayant existé autrefois, *-nẹ*. Toutefois nous avons un exemple de la nasalisation dans la forme *meχisttẹnẹ*, Tlos [27], = *meχistte* + *ẹnẹ*. Probablement que nous avons encore un *ẹne* enclitique dans les formes *mẹne* (p. 398) et *sẹne* (p. 405) = *me*, *se* + *ẹne*. Pourtant, à la rigueur, *ẹ* aurait pu naître ici secondairement de *e* (dans *mene*, *sene*) sous l'influence du *n* qui vient après, de même que nous trouvons à la fois (*ñtepi*)*tane*, Xanthus 4 [39], l. 6, et (*hrppit*)*tąne*, Rhod. 1 b [149, 15], *zahama* et *zahąmą*, Lim. 4 [101]. Par contre, pour les combinaisons où entrent des noms propres, une pareille explication serait moins vraisemblable et peu satisfaisante.

C'est ici que vient enfin s'adjoindre la forme ordinaire, la moins primitive, où, sous l'influence du manque d'accent, la voyelle nasale de la première syllabe a disparu complètement, et où il ne reste que le dernier élément *-ne* (rarement *-ñne*, *-nẹ*?). C'est cette forme qui se présente dans *mene* (*meñne*), *sene* (*señne*), *seine*, *ñtene* (*ñtenẹ*?, Sura [84], l. 5; *ñtẹnẹ*?, stèle de Xanthus, face sud, l. 8 [44 a, l. 13]), etc. (et ainsi peut-être aussi dans *manaχine*, Xanth. 5 a [46 a], si en somme ce mot rentre dans cette catégorie, voir plus haut; au reste, quant à cette dernière forme, il faut noter qu'en tout cas *i* ne pourrait pas se

nasaliser, — dans l'écriture, du moins, il ne se rencontre jamais nasalisé — et qu'on pourrait penser que des différences d'accent tonique ou de quantité, ou bien des analogies tirées de la flexion auraient pu avoir aussi pour résultat qu'un éventuel *manaχi* + *ẹne* a été traité autrement que *upaẓi* + *ẹne*).

De même qu'à proprement parler ce *-ne* ne représente, au point de vue de l'étymologie, que l'accus. sing., de même les textes s'en servent le plus fréquemment dans ce sens; toutefois, on a aussi des exemples où il est em-
49 ployé comme accus. plur. (cf. plus loin), cas qui n'a pas eu de forme enclitique particulière; tel nous le verrons plus bas, par exemple, dans Xanthus 4 [39], l. 5.

Mais continuons de considérer les différentes formes commençant par *me*; nous en trouvons alors, outre celles qu'on vient d'étudier, deux autres, d'une fréquence particulière et dont on a jusqu'ici méconnu tout à fait la fonction, je veux dire ***mei*** et ***meiye***. Et cependant, l'interprétation de ces deux formes est, selon moi, si simple et si évidente qu'il y a lieu de s'étonner que personne ne s'en soit avisé jusqu'ici.

Pour *mei*, le sens 'y' ou 'ici' saute tellement aux yeux dans certains passages, qu'il n'a pas pu échapper à mes devanciers. Mais nul n'a soutenu jusqu'au bout cette considération; le plus souvent on a regardé tout bonnement *mei* comme synonyme de *me*, par conséquent, selon l'opinion antérieure, comme un pronom qui pourrait être également bien un nominatif ou un accusatif ou quoi que ce soit. Mais le suffixe *-i* a sa signification tout à fait tranchée.

Mei se compose de la particule *me* + *-i* (*-ei*?), qui est une forme enclitique de pronom (ou adverbe pronomi-

nal) démonstratif avec le sens de locatif (sing.) et renvoyant à quelque chose qui vient d'être mentionné. Nous avons la même terminaison locative, par exemple, en *ebei* 'ici', du thème *ebe* 'celui-ci'. Toutefois, comme on ne peut pas bien admettre que cette terminaison même ait pu être ajoutée immédiatement à la particule *me*, il faut sans doute supposer que la forme enclitique du locatif a été, dès l'origine, **ei*, du thème *e-* mentionné p. 407, note, et qu'ici l'*e* a disparu de même que devant *-ne*, p. 409.

Ce même suffixe peut se joindre aux particules *se* 'et', et *tibe* 'ou', d'où résultent *sei* 'et y', *tibei* 'ou y'. A ces différentes combinaisons peuvent encore venir se joindre quelquefois d'autres mots enclitiques, par exemple, *meiti*, avec le *ti* mentionné à la page 397, tout comme dans *mẹti* 50
on l'a joint à *me* + un accusatif enclitique, pp. 396, 407; *seine* 'et ibi eum', et analogues.

Quant au mot *mei* lui-même, il y a cependant une particularité qui le sépare de toutes les autres combinaisons commençant par *me*, ce qui a considérablement facilité, en certains cas, la reconnaissance de son sens locatif. C'est que *mei* peut figurer à n'importe quelle place dans la proposition, en abandonnant tout à fait le sens de la particule *me* qu'il renferme; au lieu de signifier 'et y', 'et ici', il peut s'employer seulement dans le sens de 'y', 'ici', c'est-à-dire 'à l'endroit nommé dans ce qui précède'. A coup sûr, pour expliquer ce phénomène, on n'a pas à recourir à la supposition qu'à proprement parler *me* serait un thème pronominal dont *mei* serait le locatif (cf. p. 374). On n'en doit évidemment chercher l'explication que dans le peu de corps de l'*-i* (*-ei*?) enclitique, ce qui limite considérablement la possibilité de son emploi et qui, par exemple, en empêche l'usage après un mot en *-i*. Cela a eu pour suite que généralement

(excepté après *se* et, ordinairement, après *tibe*) on se sert du *mei* plus substantiel au lieu du simple *-(e)i*, sans que le *me* qu'il renferme, et qui est en lui-même assez incolore, n'implique plus aucun sens.

Il faut bien distinguer de ce *mei*, *sei* les formes *mey-*, *sey-* devant un mot commençant par une voyelle (accentuée?). En effet, nous n'avons ici — c'est là du moins la règle, — que le simple *me*, *se*, et *y* n'y figure qu'à titre de son auxiliaire inséré pour écarter l'hiatus entre *e* et la voyelle qui vient après, par exemple, *me y-adẹ*, Lim. 32 [128] (p. 385), 17 [115] (voir plus bas), *se y-atli*, Xanth. 2 [37], l. 6, *se y-ẹni*, Myra 2 [86], l. 2. Par contre, *meyẹ*, Myra 5 [89], l. 2, et *mẹyẹ*, Myra 6 [90], l. 4, doivent être pour *mei ẹ* (voir p. 394); à Antiph. 6 [59], l. 2, on écrit *meiyadi* pour *mei adi*.

La seconde des susdites formes, *meiye*, regardée, ainsi que *me*, comme forme latérale fortuite de *me* par la plupart de mes prédécesseurs, se compose en réalité de la particule *me* + *-iye* (proprement **eiye*? cf. **ei*? p. 411),
51 qui est une forme démonstrative enclitique pour le datif sing. et plur., et parallèle, par exemple, à *ebeiye*, de *ebe*; cf. *iyamaraye*, datif sing. du nom propre *iyamara*, ou *ehbiye*, dat. plur. de *ehbi*, ‘son’, etc.[1]).

Nous trouvons ce même *-iye*, toujours avec le même sens et aucun autre, précédé de différents autres mots, dans *seiye* = *se* + *-iye* ‘et ei, iis’ (que certains savants, entre autres M. Imbert, *Mém.*, IX, 220 et à d'autres endroits, regardent, à tort, comme un pronom relatif); *tibeiye* (?Hoiran [74], *Reisen*, II, n° 30) = *tibe* + *-iye*, ‘vel ei, iis’; *tiye* = *ti* + *-iye*, ‘qui ei, iis’ (regardé à tort par

[1]) M. Torp mentionne, p. 28 et suiv., cet *-iye*, expliqué par lui comme étant = ἐάν ‘si’; mais il fait lui-même observer qu'il y a toute une série de passages où cette explication ne convient pas; aussi doit-il recourir là à d'autres moyens, p. ex., p. 33: »*meiye* bedeutet dasselbe wie *mei*: »hier« und auch »der«« »*seiye* »und«« = *se*, etc. Ceci montre clairement qu'il est absolument impossible que son explication de *-iye* comme correspondant à ἐάν soit juste.

M. Torp, p. 18, comme un mot à part, pronom relatif indéfini); *hrppiye*, dans des composés verbaux, = *hrppi* + *-iye*, etc.[1]).

Après cette forme dissyllabique *-iye*, on ne peut ordinairement pas employer d'autres formes pronominales enclitiques que le *ti* relatif (*seiye-ti*, p. 365). Un *ne* qui vient après, est toujours, paraît-il, la négation, et non le susdit pronom enclitique.

Je vais citer un nombre d'exemples de ces différentes formes qu'on traite le mieux en bloc, puisqu'elles figurent 52
particulièrement souvent côte à côte dans la même espèce de propositions. Je crois que l'exactitude de mon interprétation en ressortira avec évidence:

> Limyra [145] (Imbert, *Mém.*, IX, 219: [*ebẹñnẹ χupą m*]*eti prñnavatẹ : hla ñterubila* | [—] *se tideimi mei ñtepitąti : hlą se lad*[*ą*]
>
> ʿce tombeau, il l'a construit, Hla, (fils de) Nterubila [. . . .] et le fils, afin qu'ici ils ensevelissent Hla et sa femme . . .ʾ.

Au lieu de *mei* = *me*[1] + *-i*, ʿet hicʾ (ʿut hic [sepeliant]ʾ), on aurait aussi pu, sous le rapport du style, employer *me* ʿetʾ (p. 375) ou *mene* ʿet eumʾ (p. 389 sq.); mais cela n'autorise nullement à dire comme M. Imbert, *l. c.*: »Le pronom *me*, *mei* de ces textes n'est, on le voit, autre que le mot *mene* de Myra 4 [88]«.

[1]) J'ai hésité un peu entre l'interprétation qu'on vient de donner de *-i* et de *-iye* d'un côté, et de la conception de *-i* comme datif-locatif sing., et de *-iye* comme datif plur. seulement de l'autre. Il y a certains passages où l'on se sentirait tenté de concevoir une forme en *-i* comme datif, quoique d'ailleurs le sens soit toujours purement locatif, et, d'autre part, *-iye* s'emploie, en des proportions de beaucoup supérieures, de manière à se rapporter à plusieurs personnes. Toutefois il existe aussi un petit nombre de passages où l'on ne désigne un tombeau comme destiné qu'à une seule personne, mais où l'on emploie *-iye* en parlant de cette personne, — à moins qu'il ne faille admettre qu'il est toujours sous-entendu qu'un tombeau était destiné à plus d'un. Cependant, comme cela semble un peu hasardé, et qu'encore, comme nous l'avons vu, *-ne* est commun au singulier et au pluriel, je me suis décidé pour la manière de voir exposée dans le texte comme étant la plus vraisemblable.

Myra 5 [89] (*Reisen*, II, p. 34, n° 47): *χupą : ebęñnę : męn adę : hri[χm̃m]a nęne : ehbiye : mei ñt|epitasñti : ęnehi : hriχm̃nah[e :] esedęñnevę :*

'ce tombeau, il l'a fait, Hrikhmma pour ses sœurs(? ou oncles?), afin qu'ici ils ensevelissent la parenté (voir plus loin) du père de Hrikhmna'.

La plupart des interprètes regardent la forme *ñtepitasñti* comme une formation de futur de *ñtepi-tadi, -tąti*. Tant qu'on n'aura pas trouvé d'autres exemples d'une pareille formation que celui-ci (aussi Lim. 20 [118], l. 4, et, peut-être, Arneae [83], l. 6—7), je n'oserais pourtant pas voir en *s* — qui en tout cas ne saurait être = *s* indo-européen, voir Bugge, p. 42, — une caractéristique du futur plutôt qu'une extension de thème (cf. *qątti* et *qastti*, p. 403?), et cela d'autant moins que la langue semble d'ailleurs toujours se servir du présent, même au sens du futur. [Est-ce que l'*s* de *qas-* et de *tas-* donne au thème une signification factitive: 'faire payer' (p. 403), 'faire mettre'?].

Deré Agassy [80] (Heb.-Kal., p. 33, n° 41, Imbert, *Mém.*, X, pp. 31, 32): *ebęñnę : χupą : mene prñnavatę χakbiya hrppi ladi ehbi se tide[i]me : seine ñtepitątu*

'ce tombeau, il l'a construit, Khakbiya pour sa femme et (ses) enfants, et qu'ils les y (l'y?) ensevelissent'.

Seine = *se* 'et' + *-i* 'y' + *-ne* 'le, les'.

53 Myra 4 [88], l. 3—5 (continuation de la p. 380): *kbi tike mei nipe ñtepitątu | tibei nipe hlm̃mi tuvetu hlm̃mi mei tuveti tike tibei | ñtepitadi tike* (pour la continuation, cf. p. 402)

Mot à mot: 'alium quemquam hic ne sepeliunto neve hic (quis) *hlm̃mi* ponito; (si) *hlm̃mi* hic ponit aliquis sive hic sepelit aliquem', etc.

Cette phrase se retrouve avec une petite modification dans une autre inscription de Myra [93], *Reisen*, II, n° 43.

Les deux *mei*, placés l'un et l'autre immédiatement après le régime direct interverti, sont = *me*[3] + *-i*; *tibei* = *tibe* + *-i*.

Le thème *tuve-* (d'où *tuvetu*, impératif, *tuveti*, présent-futur) se rencontre aussi d'ailleurs, seul ou avec *ñte* (cf. p. 366, note), ayant pour régime direct (exprimé ou sous-entendu) la désignation d'une statue (Tlos Porpax, Putinezi, voir p. 405), d'une stèle (Tlos, plus haut, p. 406), du grand monument de Payava (Xanthus 5 b [40 c], l. 4—5[1]), d'un sarcophage, *rezi* (Cyaneae, plus haut, p. 398); cf. Imbert, *Mém.*, X, 35 et suiv. Il répond pour le sens au grec ἀνίστημι, ἀνατίθημι (ἀνέθετο σωματοθήκην C. I. G. 4290) et signifie 'poser, élever, ériger' (un assez grand objet destiné à rester en place?). Comme ἀνατίθημι, il devient partiellement synonyme de 'dédier' (inscription de Porpax); toutefois, de là à attribuer d'emblée à *tuve-* le sens de »donner«, il y a loin (Bugge, p. 41; Torp, II, 10). C'est pourquoi je suis fort sceptique vis-à-vis d'un rattachement de *tuvet(ę)* à l'indo-européen **dovet* (*do-*; Bugge, *l. c.*), surtout parce que d'autres possibilités ne sont pas exclues, question que pourtant je n'entamerai pas provisoirement.

En conséquence, *hlm̃mi*, non seulement dans ces deux inscriptions identiques, mais encore dans Ikuv. [29], l. 5, doit désigner un objet (de certaines dimen- 54
sions) qu'il peut être question de placer dans le tombeau ou en relation avec ce dernier. M. Imbert (*Mém.*, IX, 225 et suiv.) traduit ce mot par 'urne', ce qui est peu vraisemblable à plusieurs égards (cf. p. 372, note). Un fait qui semble ultérieurement s'opposer à ce que l'on cherche la signification dans ce sens spécial d'objet funèbre, c'est l'apparition de ce mot comme premier terme du nom *Hlm̃mideve*, pourvu toutefois que ce soit là le nom d'une personne (Torp, II, 23) plutôt

1) Malheureusement, cette inscription est comme d'ordinaire assez défectueuse pour ne pas se laisser déchiffrer dans sa totalité. Néanmoins on en voit assez pour regarder non seulement comme forcée, mais aussi comme tout à fait impossible la manière dont M. Torp, II, p. 11—12, se figure la construction. Les six premières lignes doivent constituer un sens à part, où *Payava* est le sujet de *[ñtet]uvete*, qui ne signifie pas »schenkte«, et de *[p?]iyetę*. Comme le montre *me*, il faut que *eravaziya : ebe[iy]|a : me prñnavaχą* ait été une phrase toute nouvelle; si le *Payava* précédent était ici le sujet, on n'aurait pas pu employer *me* après le régime indirect. Si *prñnavaχą* est la 1re personne (voir p. 385), c'est seulement un peu étonnant dans le passage de la 3e à la 1re personne; mais cela ne serait aucunement impossible.

que d'une divinité (sépulcrale? Imbert, *Mém.*, X, 44 et suiv.). C'est pourquoi *hlm̃mi* désignera plutôt un objet neutre, tel que pierre, table commémorative ou quelque chose de semblable.

Lim. 8 [106]: *ebehi χupa : meiti siyẹni : sbi◇aza :*
'dans cette tombe repose(ra) Sbikaza'.

Dans *meiti*, *mei* est = *me*[3] + *-i*, comme répétition du précédent *ebehi χupa*, ce qui montre irréfutablement que *ebehi χupa* est le locatif (cf. pp. 382, 399). Concernant *meiti*, voir p. 411; sur *siyẹni*, voir p. 382.

Une expression semblable se rencontre dans une inscription de Xanthus [49] (Imbert, *Mém.*, IX, 204):

ebehi : isbazi : miiyesiyẹni : padrm̃ma : kumaza : meiye nepe mati tike : kbi hrppittąne :
'dans (sur) cette *isbazi* (banquette? voir p. 377) repose(ra) Padrnma *kumaza* (p. 370), et (*me-*) il ne (*nepe*) permet (?*mati*) de lui (*-iye*) superposer aucun autre'.

Dans cette inscription *miiye* au lieu de *mei* est étrange. L'autre *meiye* est = *me*[1] + le datif enclitique *-iye*, qui se rapporte ici à une seule personne, en qualité de régime indirect de *hrppittąne*, infinitif de l'indicatif *hrppitadi* (voir p. 368).

Antiph. 4 (*Reisen*, II, p. 62, n° 123), l. 4—7 [57, l. 6—9]: *hrzzi prñnavi : mei : ñtepitąti | idąmaχzzą : se la[dą ehbi] seiy[e ne : hrppitą]ti tike | kbi : hrppiye mei : tadi : tike : mene : tubeiti : mąhąi | huvedri : se itlehi : trm̃mili : ebid alahadi ti : ebei : ñte*
'dans le compartiment (»la maison«) supérieur(e), ils enseveliront Idąmakhzza et [sa] femme, et ils ne
55 leur superposeront personne autre; (si quelqu'un) leur y superpose quelqu'un, il(s?) en sera (seront?) responsable(s?) devant le conseil fédéral et le trésor(ier?) lycien; de même, quiconque porte atteinte (change?) ici'.

Mei = *me*[3] + *-i* reproduit le locatif *hrzzi prñnavi* (voir p. 39). *Seiye ne* = *se* 'et' + *-iye* 'iis' + *ne* 'non'. Dans *hrppiye mei tadi*[1]), les deux termes de la composition *hrppitadi* ont été séparés par l'intercalation du même *-iye* + *mei* 'y', employé ici au lieu du simple *-i*, qui serait inapplicable dans cette combinaison. Quant à *ebid*(*e*), je lui ai supposé le sens de 'pareillement'; M. Torp (II, 33), lui aussi, le conçoit de même.

Une tournure identique à celle que nous présente cette inscription, est d'un emploi fréquent. Pour citer des exemples:

Myra [94] (*Reisen*, II, n° 44, l. 2 (après le passage de la page 400): *se*[*iy*]*e ne : hrppitąti : ti*[*ke*] *: h*[*rpp*]*i*[*y*]*e mei : tadi :* [*t*]*ike* (pour la suite, cf. p. 403).

Rhod. 2 [150], l. 4—5 (concernant ce qui précède, voir p. 14): *seiye ne : hrppi*|*tąti : tike : kbi : hrppiye mei :* | *tąti :* (suite, p. 403).

Il ne s'agit dans cette inscription que d'une seule personne, par conséquent, *-iye* = 'lui'.

Rhod. 1 a, l. 5 — b, l. 2 [149, l. 5—7]: *meiye ne : hrppitąti* || *tike : iyamaraye : tibe : ladi : ehbi : hrpp*[*iye mei*] | *tadi tike : kbi :*

Ici, (*me*)*iye* se rapporte au fondateur précédemment nommé du tombeau, à Iyamara, dont on répète de nouveau le nom au datif après *hrppitąti tike*, avec cette addition 'ou à sa femme'; cf. la construction avec *mene*, mentionnée p. 399 et suiv.

1) C'est à tort que M. Torp (II, 33 et 34) lit ici *taụdi*, et Deecke (*BB.*, XIV, 209) »*taũde*«. Comme le montre nettement le fac-similé des *Reisen*, il n'y a pas trace d'*u* ni d'aucune autre lettre, mais seulement, entre *a* et *d*, un enfoncement dans la pierre, qui a dû déjà exister lorsqu'on grava l'inscription, et qui s'étend de la ligne précédente, où il détermine un intervalle plus grand encore entre le 𐊐 et le 𐊀 de *ladą*, jusque dans la ligne suivante, où entre le 𐊐 et le 𐊗 de *trm̃mili* il détermine un intervalle correspondant, quoique un peu plus court. Dans Torp, ibid., *hrppiye-me* est une faute d'impression.

56 Sura [84], l. 3: *hrppiye mei : tadi : tike : tike :*

Lim. 11 [109], l. 3—5: *hrppiye mẹi ṭadi | tike : kbi : tibe mei mạrtti tike | hrppi-beiye : tạtu : epñte : trppeme*

'(si on) leur y superpose quelque autre ou (que) quelqu'un ordonne »qu'ils y superposent à ceux-ci (un autre cadavre)« . . .'.

M. Torp, p. 29, est sûrement dans le vrai en constatant pour *martti* le sens 'il ordonne'. Ensuite le commandement lui-même s'exprime dans le discours direct avec l'impératif (cf. p. 378; Lim. 14 [112], l. 4, avec l'infinitif: *tibe mei : martti : tdike : kbi : aladehạne*); conséquemment, il faut employer ici, au lieu de *-iye*, le démonstratif indépendant *(e)beiye* 'his' (nullement »daselbst«, Torp, p. 29, ce qui est *ebei*). On pourrait être tenté de comprendre ici *mei* comme un datif ('lui') régi par *martti*; mais sans doute qu'il a encore ici un sens locatif de manière à se rattacher, selon le sens général, à *hrppi-beiye : tạtu.*

Lim. 13 [111] (*Reisen*, II, p. 72, n° 151), l. 1—3: *ebẹñnẹ : χupą : meti : prñnavatẹ erzesinube : kumaza : ṭrzzuba[h me ñtepi] | tạti : ebñnẹ : ebei : tiye : h(r)p-pitạti tike : ebei : etlehi [s?]e [kbiyehi?] | me ttlidi*, etc.

La dernière partie de ce texte commence par *tiye* = *ti* + *-iye* 'qui ei' (p. 412).

J'en arrive maintenant à considérer quelques détails ultérieurs mis, je crois, sous un nouveau jour par la détermination précédemment donnée des formes pronominales enclitiques, surtout de *-iye*. Il y a d'abord le verbe *eseritadi*, qui se rencontre dans les textes que voici:

57 Lim. 36 [131], l. 2: *seiye ti : eseritadi : tike χupa : ebehi :*

Levissi [6], l. 2—3: *seiye ti serita|di tike ñtat[a] ebehi meiye [t]ube[i]ti*, etc.

M. Torp, II, 21 et 33, lit ici *seiye-t-eseritadi*; toutefois, le fac-similé des *Reisen*, II, n° 6 [et du *Corpus*], me paraît porter plutôt ce que j'ai donné, et M. Imbert, par exemple, *Mém.*, X, 49, lit de même. La proposition conséquente commence par *meiye* (= *me*² + *-iye*): '(il) leur devra —, sera tenu de leur payer —' (cf. p. 404).

Dans l'inscription bilingue de Levissi, la partie correspondant, dans la rédaction grecque, à ce passage, est comme suit: καὶ ἄν τις ἀδικήσῃ τὸ μνῆμα τοῦτο. En raison de cela, presque tous les déchiffreurs antérieurs ont attribué à *eseritadi* un sens semblable à celui de ἀδικήσῃ. C'est ainsi que nous voyons traduire les deux premiers textes, p. ex., par M. Imbert, *Mém.*, X, 49 (cf. IX, 224) »un quelconque [*seiye ti*] usurpant d'aventure [*tike*] ce tombeau«, et par M. Torp, p. 27 (Lim. 36): »und [*seiye*] wer [*ti*] etwas [*tike*] an diesem Grabe schädigt«, ou, II, p. 33 (Lev.), »und wer in etwas diese Grabkammer kränkt«. C'est à tort que dans l'un et l'autre endroit M. Torp ajoute que *χupa* et *ñtat*[*a*] sont des génitifs (II, p. 33, pourtant avec »?«); ce sont là des locatifs (cf. p. 416, et quant à la forme *ñtata*, Xanthus 1 [36], l. 4). Deecke, qui se réglait seulement sur la ressemblance extérieure entre *ese-* (il lit »*ạsäpetade*«) et le grec ἔξ, traduisit Lev.: »wer immer [*seiye*] etwas [*ti*] herausthun sollte etwa [*tike*] aus dem Grabraum derselben« (*BB.*, XIV, 187).

Toutefois, comme je l'ai dit à la note de la page 403, on ne peut du tout s'attendre, sur ce point, à une concordance exacte entre le texte lycien et la rédaction grecque. D'ailleurs la construction elle-même rend évident que *eseritadi* ne peut pas signifier 'endommager, violer, 58
usurper' ni quelque chose de ce genre; car on voit que ce n'est pas seulement un verbe transitif; outre le régime direct *tike* (que, suivant l'usage général de ce mot, on doit regarder comme désignant une personne, aliquem),

il a encore un régime indirect (le datif *-iye*); enfin, ce verbe se construit avec le locatif *χupa ebehi*, *ñtat*[*a*] *ebehi*.

Le mot *eseritadi* est évidemment un composé de *tadi* 'il met', le même verbe que nous avons en *ñtepi-*, *hrppitadi*, et d'une préposition *ese* + encore un élément que je ne sais pas démêler, *-ri-* ou *-eri-* (vraisemblablement pas = *hri-* avec *h* supprimé). Ce doit être la composition avec *ese* qui fait que le verbe peut se construire avec un datif, de la même manière que *hrppitadi*. La question est donc de savoir ce que signifie *ese*, et ici je veux dire sans ambages que selon moi il ne peut équivaloir qu'à 'avec', σύν. Par conséquent, le sens de *eseritadi* équivaut à συνενθάπτει (cf., p. ex., C. I. G. 4244: ἑτέρῳ δὲ οὐδενὶ ἐξ[έ]σται συνεν[τ]αφῆναι; 4247: [μηδεὶς ἡ]μῶν ἐ[ξου]σίαν ἐ[χ]έ[τ]ω ἐξωτικῷ τινι συνχωρῆσαι [σ]υνενταφῆ[ναι], etc.). Traduites en grec, les deux premières inscriptions signifieraient donc:

καὶ αὐτοῖς ὃς (ἂν) συνενθάψῃ τινὰ ἐν τῷ τάφῳ τούτῳ.

Je base le sens cité de la préposition *ese*, entre autres choses, sur Lim. 16 b [104], inscription qui n'est pas proprement une épitaphe, mais qui se trouve tracée sous un bas-relief représentant une scène de combat. En voici la teneur (cf. Deecke, *BB.*, XIV, 188; Imbert, *Mém.*, X, 37; Torp, II, 13):

tebursseli : prñnavate : | *ṇasabala :* (ou *gasabala :* Imb. [*Corpus*]) *ẹke : ese : perikle :* | *tebete : arttuñparą : se ñparahe* | *telẹziyẹ :*

Deecke ne traduit pas *ẹke* et rend *ese* par »als«, comme le fait Mor. Schmidt (*Zeitschr.* de Kuhn, XXV, 451); M. Imbert: »en mémoire (*ẹke* = »μνείας χάριν«), quand (*ese*)«;
59 M. Torp: »er (*ẹke*) und (*ese*)«. A mon avis, *ẹke* est 'postquam, quum' (voir p. 380), et *ese* une préposition, qui selon le contexte ne peut signifier que 'avec'. Je traduirais

donc: 'Tebursseli construxit monumentum (? simulacrum? tropaeum?), postquam cum Pericle[1]) superavit Artembaren et (Artem?)baris mercenarios (? exercitum? copias?)'. Je ne saurais partager l'opinion de M. Torp, II, p. 14, savoir que »après avoir défait Artembarès« serait »eine allzu vage Zeitbestimmung«, d'autant moins que ce n'est pas, comme le croit M. Torp, le tombeau, mais bien un monument élevé en souvenir de la victoire même dont il s'agit dans cette partie de l'inscription.

Nous rencontrons aussi ce même sens de *ese* dans plusieurs passages de la stèle xanthienne, par exemple, à la face sud [44 a], l. 54—55: *terñ : ese : humrχχq*, non pas »das Heer und Amorges« (Torp, II, p. 14), mais 'l'armée avec A.', τὸν στρατὸν (τὸν) σὺν Ἀμόργῃ; cf. *ibid.*, l. 44, 48. Au reste, je regarde comme vraisemblable qu'en réalité *se* 'et' est sorti par affaiblissement de *ese* (de même dans Imbert, *Mém.*, VIII, 468, qui attribue à *ese* le sens fondamental ὡς); en effet, les idées 'avec' et 'et' ou 'aussi' se touchent de très près, et beaucoup de langues expriment ces dernières par la préposition 'avec'.

Enfin cette même préposition *ese* entre indubitablement dans le mot *esedeñneve*, dont M. Torp a traité au long, p. 5 et suiv. Il y montre péremptoirement que ce mot collectif doit signifier ou »Nachkommenschaft« ou »Verwandtschaft«, et, après avoir — d'ailleurs, ce me semble, sur une base assez hypothétique, — fixé ce dernier sens »Verwandtschaft«, »parenté« pour le mot *χñna*, accompagnant souvent au génitif *esedeñneve* (p. ex., *esedeñnevi* 60
χñnahi ehbiehi, Xanthus 4 [39], l. 3—4), il conclut que *esedeñneve* signifie »Nachkommenschaft«, »postérité«. C'est

[1]) Concernant Périclès, »roi des Lyciens« vers 380—360, voir Mor. Schmidt, *l. c.*, p. 451; Six, *Revue numismatique*, III série, IV, p. 428 et suiv.; Deecke, *l. c.*, p. 189; E. Babelon, *Les Perses Achéménides* (Catalogue des monnaies grecques de la Bibl. Nationale), Paris, 1893, pp. CVI, CX—CXI, 78—79; G. F. Hill, *Catalogue of the Greek Coins of Lycia, Pamphylia and Pisidia*, London, 1897, pp. XLIII, 36 et suiv.

à ce même sens, ἔκγονοι, qu'en était arrivé Deecke par une voie tout autre, c'est-à-dire en partant de son rattachement arbitraire de *ese* à ἐξ. Si cependant *ese* signifie 'avec', cette interprétation-là ne semble pas bien pouvoir s'harmoniser avec l'étymologie, qui suggère plutôt un sens tel que συγγενής, συγγένεια. Toutefois, *esedeñneve* saurait difficilement être un composé de *ese* + un mot *deñne-*; c'est plutôt une dérivation directe d'une forme allongée de *ese*: *esede* (cf. *alade-hqne*, Lim. 14 [112], 4, p. 10; *ebid(e)*, Antiph. 4 [57], p. 55) + les affixes *-ñne* + *-ve*[1]), et conséquemment ce mot ne renferme pas, je pense l'idée de γένος, mais seulement l'idée de ce qui s'enchaîne (cf., par exemple, προσήκοντες, où l'on peut ajouter γένει). Quant au mot *χñna*, dont la formation génitive figure plusieurs fois joint à *esedeñneve*, je suis persuadé qu'il ne peut signifier que 'mère', donc *esedeñneve χñnahi ehbiehi* 'la parenté (la famille) de sa mère' (cf. *esedeñneve ẹnehi* 'la parenté (la famille) du père').

Un examen plus approfondi des passages (cités tout au long par M. Torp) où se rencontre *esedeñneve*, fera constater qu'il n'y en a aucun où le sens de συγγένεια ne convienne à ce mot[2]), tandis qu'inversement il y en a
61 où le sens de ἔκγονοι, progenies, postérité, est incompatible avec lui. Il en est ainsi de Xanthus 4 [39], l. 1—6, inscription intéressante et instructive à plus d'un titre:

ebẹñnẹ : prñnavu : meti prñnavatẹ | mẹmruvi : χñtenubeh : tideimi | hrppi esedeñnevi : χñnahi | ehbi(y)ehi : se θurttqi : lada señne : sm̃mati | tiyqi :

[1]) C'est d'une manière semblable que ce mot est analysé par Imbert, *Mém.*, VIII, 468; seulement ce savant en explique tout autrement les éléments constitutifs, et attribue au mot entier le sens de 'frère', sens dont M. Torp, *l. c.*, a démontré l'inadmissibilité.

[2]) Xanthus 1 [36], l. 5—6, par exemple, »et il assigna le compartiment (*ñtatq*) supérieur à sa femme et à *mñneTeidehe esedẹñnevi*«. A n'en pas douter, Mnneteide a dû être le chef de la famille dont était issue sa femme, que ce fût son père ou son frère (aîné) (cf. p. 377). »La famille de Mnneteide« équivaut donc à ce que nous désignerions par »la famille de la femme«.

kbiyehis : meñne : ni y-esu | esedeñnevi : epttehi : ñtepitan[*e*] |

C'est ce que je traduirais comme suit: 'hanc domum construxit Memruvi Chntenubis filius consanguineis matris suae et thurttarum uxoribus atque eorum quos sinit (i. e., quibus nominatim permiserit ut hic sepeliant uxores quoque suas); alienos ne liceto consanguineis ipsorum sepelire'.

Dans son étude de cette inscription, M. Torp (pp. 10—14; cf. H. Pedersen, pp. 93—94) a sûrement bien distribué les propositions; mais il y a divers détails qu'il faut, je crois, concevoir d'une manière essentiellement autre qu'il ne le fait.

Quand M. Torp (p. 10) nous représente Memruvi comme ayant établi le tombeau »für die Nachkommenschaft seiner Verwandten«, on trouvera aussitôt étonnant et assurément sans exemple que ce tombeau ne fût pas destiné à la génération contemporaine, mais seulement à toutes les générations futures à l'infini, et strictement parlant pas même à ses propres descendants, mais uniquement à des descendants de ses proches. Au contraire, le sens sera satisfaisant, s'il admet tous ses propres parents (mâles) à s'en servir.

Lada ne saurait être que le dat. plur. régi par *hrppi*, comme à Levissi [6], l. 2, et *θurttąi*, comme d'autres formes en *-ąi*, ne saurait être que le gén. plur., par conséquent 'aux femmes des »thurttas«'. Il est possible que *θurtta* signifie proprement 'socius' (Bugge, p. 76); mais en tout cas il s'emploie surtout (ou exclusivement?) des membres de la *miñti* (voir plus bas), une espèce de conseil de famille composé, à ce qu'il paraît, de repré- 62
sentants des agnats mâles de la famille. Ici *θurtta* figure tout seul, sans addition de *miñtehi* (Lim. 8 [106]), dans ce dernier sens (= οἱ μενδῖται, voir plus bas, p. 433). Le

sens est donc: »et pour les épouses des parents mâles qui sont en même temps membres de la *miñti*«.

Señne ne saurait jamais être un mot indépendant, construit avec *θurttąi* et au même cas que ce mot, comme le pense M. Torp (p. 11), et je ne puis attacher aux rattachements énoncés là plus d'importance que si en latin, sur la seule base de la ressemblance phonétique, on identifiait, par exemple, deux propositions aussi différentes que »sine sociis veniunt« et »sine socii veniant«. *Señne* est tout simplement = *se* 'et' + le (*-ñ*)*ne* enclitique (voir pp. 405, 409). Or, la proposition commençant par *señne* offre, selon moi, un exemple de deux particularités intéressantes de syntaxe, que je me bornerai ici à signaler brièvement.

Nous avons évidemment dans *tiyąi* le relatif *ti* + *-y-ąi*, qui doit être une caractéristique du même cas que *θurttąi*, par conséquent, du gén. plur., et qui y est parallèle. Cependant, le génitif est étranger à la proposition relative elle-même où le *ti* relatif figure comme régime direct; pour désigner qu'il faut comprendre *ti* comme un accusatif et non comme un nominatif, la langue emploie, me paraît-il, un moyen qui consiste à ajouter le *-ne* enclitique devant le verbe (à peu près comme en hébreu il faut exprimer la fonction de l'invariable אֲשֶׁר comme régime direct en ajoutant un suffixe pronominal au verbe). En conséquence *se*(*ñ*)*ne sm̃mati ti* signifierait 'et quem (quos) admittit (sinit)'. Si l'on ne veut pas admettre cette interprétation, il faudra supposer — ce que je trouverais moins vraisemblable, — qu'ici *sm̃mati* (cf. p. 369) a un double régime direct: *ti* comme régime direct personnel (quem, quos), *-ne* comme régime direct neutre (id). Par contre, l'expression du génitif *-ąi* a sa place dans la proposition principale = 'et eorum quos admittit (sinit)' (c'est-à-dire »et pour les épouses des parents mâles aux-

quels il en donne expressément la permission, sans qu'ils 63
soient membres de la *miñti*«). Avons-nous ici une attraction toute simple du même genre que celle que nous connaissons si bien dans le grec (ὧν = τούτων οὕς), ou faut-il peut-être expliquer autrement ce phénomène dans le lycien? C'est ce que nous n'examinerons pas ici.

Il est possible que Assar [75], l. 2 (—3) nous présente un pendant de l'interprétation que j'ai supposée à *-ne — ti* = 'quem, quos' : *sene ñte : tạti tdi | i[s]bazi : me[i]ye : ni hr[ppi]tạtu : tike : mmẹ : ladą :* c'est-à-dire 'et quem (quos) imposuerint lecto (?), ei (iis) ne superimponunto quemquam, solam (? plutôt que 'praeter', »ausser«, Torp, p. 38, »mit«, II, 43) uxorem'. Toutefois *t(d)i* est ici plutôt conjonction (v. p. 384) : »quum« ('eum [eos] imposuerint lecto'); comp. hébreu אֲשֶׁר, arabe ﻟ, et skt. *yad*, grec ὅ-τε (Delbrück-Brugmann, *Syntax* III, p. 319 suiv.). En aucun cas, on ne peut concevoir *se — t(d)i* comme = καὶ δέ, δέ τε (cf. plus haut, p. 373), et traduire »und sie sollen ihn hineinlegen in die Grabkammer« (Torp, *l. c.*, II, 28, 30).

Avec *kbiyehis* commence une phrase nouvelle, comme l'a bien montré M. Torp; puis il a démontré (p. 14) d'une manière aussi ingénieuse qu'assurément juste que *niyesu*, c'est-à-dire *ni y-esu*, signifie μὴ (non pas οὐκ) ἔξέστω (*esu*, proprement = ἔστω seulement?). Au contraire, s'il regarde *kbiyehis* comme génitif ou datif, et qu'il pense trouver ailleurs aussi de pareilles formes en *-s*, c'est là une idée malheureuse autant qu'arbitraire, et il se trompe également en voyant en *esedeñnevi* un accusatif, qui est *esedeñnevẹ* (Myra 5 [89]), tandis que *esedeñnevi* ne saurait être qu'un datif, comme à la ligne 3, où il est régi par *hrppi,* ou à Xanthus 1 [36] (voir p. 422, note 2); enfin, il n'y a pas de raison de voir en *meñne* un mot à part avec le sens de »tous«. Conséquemment je ne saurais admettre sa traduction »allen anderen sei es nicht (erlaubt)

ihre Nachkommenschaft (hier) zu begraben«. *Kbiyehis* est un acc. plur. ordinaire (Bugge, p. 21) de *kbiyehi*, qui ne signifie pas 'alius' (*kbi*), mais 'alienus'. Comme ainsi le
64 régime direct a été mis à la tête de la phrase, il doit forcément être suivi de *me*[3], accru ici de *-ñne* = *-ne* (pp. 399, 409) — comme immédiatement avant, *señne* = *sene* — ce qui montre surabondamment que *kbiyehis* est un accusatif. Voilà donc comment surgit la simple traduction que j'ai donnée ci-dessus: 'alienos ne liceto consanguineis ipsorum sepelire'.

Également ici, *esedeñneve* semble décidément ne pouvoir signifier que 'parenté', et non »postérité«; car ce ne devrait jamais être qu'une exception qu'on ne saurait poser en règle générale que d'être enseveli par sa »postérité« plutôt que par d'autres parents; encore plus étrange nous semble, suivant la traduction de M. Torp, la défense que d'autres ensevelissent ici leur »postérité«.

Dans diverses inscriptions, surtout de Xanthus, la règle pénale est formulée d'une manière particulière, et se joint le plus souvent immédiatement à la désignation de celui qui a établi le tombeau, sans spécifier les délits qui entraînent la peine.

> Xanthus 1 [36], l. 1—5: *ebẹñnẹ : prñnavą : mene prñnavatẹ | ahqqadi : pizibideh : tideimi : se : | hm̃prąmeh : tuhes : seiye ñtatadẹ : miñti | aladehali : ada : o – : se y-ẹtri : ñtata : | ada : III –*
>
> 'cette tombe (maison), il l'a construite, Ahqqadi, fils de Pizibidi et neveu de Hmprąmi'.

La continuation[1]) se retrouve, avec peu de divergences, dans les textes suivants:

[1]) *Se y-ẹtri ñtata* est ici le datif-locatif (cf. pp. 384, 419) 'et dans (ou pour) le compartiment inférieur'.

Xanthus 7 [42]: *seiye ñta(ta?)dę : tesi : mi[ñ]ti : ala-* 65
daheli : ada : II

Xanthus [47] (*Reisen*, II, p. 5, n° 10), l. 2—3: *seiye* | *ñtetadę tesi miñti ada* II – Ↄ

Caria [4] (Torp, II, p. 20), l. 3—5: *sedi* | *ñtatadę tesi : miñti : alad*|*ehali : adę* IIII

Xanthus 3 [38]: *seiye ntatetę* | *tesi mñti : ada* | III

Cadyanda 1 [31], l. 3—6 (Imbert, *Mém.*, X, p. 213 et suiv.): *seiye : ñtatątę :* | *tasa : miñta : meleime* | *se y-aladahali* | *ada :* III

Xanthus 4 [39], l. 7—8: *seiye : ñtatątę : tesi miñti* | *aladahali : ada :* III –

Xanthus 6 [41], l. 4 (Imbert, *Mém.*, X, p. 215, cf. plus haut, p. 393, note 2): [...] | *ñtaiyatadę : tas*[....]

Xanthus (11) [50] (Imbert, *Mém.*, X, p. 55, Torp, II, p. 20): [...] | *ñteiyetątę : tesi : miñti* | *aladehali : ada :* O – :

Tous les déchiffreurs antérieurs ont en substance compris de la même façon ces textes, de manière que *ñtatadę*, *-tątę*, signifierait 'ensevelir' et renfermerait une condition, et que *tesi* serait un verbe, 'il payera'. Savelsberg (II, 190) traduit, p. ex., Xanthus 4 [39]: »und wenn (jemand einen andern hinein-) legt, so wird er geben (*tesi*) als Geldstrafe (*miñti*) der Gemeinde (*aladahali*) 3 Ada's«. Cette même inscription est rendue d'une manière analogue par Deecke, *BB.*, XIV, 197 (cf. p. 199, Xanthus 1 [36], etc.). M. Torp, qui a traité le plus au long ces expressions, p. 33 et suiv. et II, p. 18 et suiv., traduit: »und der hineinlegende zahle, etc.«, et c'est évidemment d'une manière semblable que ces phrases sont conçues par M. Bugge, p. 41 et suiv., et, en ce qui concerne les mots *seiye ñtatadę, -tątę,* par M. Imbert, *Mém.*, IX, 221, note 2 (cf. X, 54 et suiv., 214 et suiv.), qui les rend par »le spoliateur quelconque du

tombeau, ou peut-être l'ensevelisseur quelconque«, ou, VIII, 469, »quiconque? porte atteinte au monument«.

Cependant, cette manière de voir est tout à fait impos-
66 sible, et de fait les susdits textes doivent être compris tout autrement.

Le verbe *ñtatadẹ* est la 3e pers. du sing., *ñtatątẹ*, la 3e pers. du plur. du prétérit en *-ẹ*, mentionné à la page 392 et suiv., et il ne saurait être rien autre chose. Ce verbe appartient au groupe des thèmes, le plus souvent, mais non exclusivement monosyllabiques, qui à la 3e pers. du sing. ont *-di* au présent-futur, *-de*, *-dẹ* au prétérit, au lieu des *-ti*, *-te*, *-tẹ* d'autres verbes; cf. *adi*, *adẹ*, *alahadi*, *pudẹ*, *ttlidi*, *tubidi*, etc. Entre *t* et *d* il n'y a qu'une différence purement phonétique, et aucune trace de différence de mode. Par contre, à la 3e pers. du plur., on écrit toujours *t* et après *ñ* et après des voyelles nasales (et après la voyelle non nasalisée (*e*)*i*, *ai* : *aiti*?). Or, quant aux formes *ñtatadẹ*, *ñtatątẹ* des textes dont il s'agit ici, M. Torp dit, p. 33: »Auf *ẹ* endigt sonst das Präteritum. Dass aber das Präteritum nicht in einem Satze passt, wo eine Bedingung ausgedrückt wird, und wo also der Hauptsatz futurischen oder imperativischen Sinn hat, liegt auf der Hand«. Il a recours alors à l'échappatoire d'expliquer ces formes comme des participes présents (»der hineinlegende«). Mais un participe présent qui a exactement la même forme que le prétérit de l'indicatif, *ñtatadẹ*, plur. *-tątẹ*, est pourtant tout à fait inimaginable. Il n'y a donc tout simplement qu'à retourner les prémisses et la conclusion de M. Torp en soutenant que, le verbe étant au prétérit, il est impossible que la phrase exprime une condition.

Puis on a supposé sans plus de façon que le verbe en question (comme à peu près tous les mots commençant par *ñte*, *ñta*) signifie 'ensevelir'. Mais le mot propre qui

se rencontre nombre de fois pour exprimer cette idée, c'est *ñtepita*(*di*) (voir p. 367); à de rares intervalles, on rencontre, il est vrai, *ñtata*(*di*), proprement 'imponere', 'instituere', avec un sens apparenté, mais pourtant un peu différent (cf. p. 371), à savoir '(lecto?) imponere', désignant manifestement l'acte de déposer le cadavre sur la banquette (? *isbazi*, p. 377); il en est ainsi à Assar [75]: *sene ñte : tąti tdi | i*[*s*]*bazi* (p. 425), et à Sura [84]: *sedadę : atli :* 67
hrzzę : isbaziyę : mete : ñtatąti | ebñnę (p. 376 et suiv.). Mais y aurait-il déjà lieu de s'étonner que, dans les textes dont il s'agit ici, on eût, dans un pareil sens, constamment employé ce mot, mais sans *isbazi*, et jamais au contraire *ñtepitadę*, il y a une particularité qui montre péremptoirement qu'ici *ñtatadę* ne saurait du tout avoir ce sens-là: c'est l'addition constante du datif enclitique *-iye*, ou bien ajouté à *se* ou bien inséré entre la particule (*ñte-*,) *ñta-* et le verbe même (et en ce cas avec accommodation des voyelles, *ñtaiya-* ou *ñteiye-*). *Seiye ñtatadę*, par exemple, ne peut signifier autre chose que 'et iis (ei) imposuit (instituit) —'. (Si Xanthus 7 [42] porte *ñtadę*, il est possible d'y voir une faute d'écriture pour *ñtatadę*; mais il se peut aussi que nous soyons ici en présence d'un composé *ñte* + *adę*, avec un sens à peu près identique à celui de *ñtatadę*; cf. plus bas, p. 434, Lim. 17 [115].)

Viennent ensuite les mots *tesi miñti*. Quant au sens de *miñti*, que les interprètes antérieurs ont traduit par 'amende', nous en avons reçu une indication fournie par une inscription grecque publiée dans *Reisen*, II, p. 22, n° 27: μὴ ἐξέστω δὲ ἀνοίγειν μηθενὶ ἄνευ τῆς μίνδιος, ἀλλὰ συνπαρα[ι]νέτωσαν αὐτούς, εἰ δὲ μή, κύριοι ἔστωσαν κωλύοντες καὶ ζημιοῦντες αὐτούς. Voici à ce propos ce qu'on dit dans la note, *loc. cit.*, relativement au mot μίνδις: »Vermuthlich ein lykisches Wort, ein Collectivum, etwa die Gesammtheit der συνγενεῖς bedeutend, welche danach zu

συνπαραινέτωσαν Object und in κύριοι Subject sind« (cf. Imbert, *Mém.*, IX, 221, note 1; X, 116). C'est évidemment le lycien *miñti* (*miñta*), et conséquemment c'est là le nom d'une espèce de conseil de famille que nous rencontrons comme particulièrement chargé de veiller à ce que les tombeaux ne soient pas profanés, et qui aura sans doute été composé de représentants des συγγενεῖς (p. ex., les chefs des différentes maisons, ou d'autres personnes de ce genre) plutôt que de l'ensemble de ces derniers. Seule-
68 ment il ne me semble pas tout à fait prouvé si effectivement, comme semblent l'admettre les récents interprètes, chaque famille a eu sa *miñti*, ou si cela n'a pas plutôt été une seule institution officielle de la commune, un conseil commun composé de représentants de toutes les familles.

Le mot *tesi* a été regardé par presque tous mes devanciers comme un verbe signifiant 'il donnera, il payera'. La difficulté présentée par sa forme, différente de toutes les autres formations verbales, M. Bugge pense (p. 41 et suiv.) l'avoir écartée en l'expliquant comme un futur optatif, opinion à laquelle se range M. Torp (II, 18; 38; cf. I, 35 »soll zahlen«). Mais à en juger d'après la manière dont on emploie toujours le mot *tesi*, il ne peut pas du tout être un verbe: ce doit forcément être un substantif. C'est ce dont M. Imbert s'est aperçu, lui aussi (*Mém.*, X, 216); mais quand il pense — bien que ce ne soit que sous forme de question, — que *tesi miñti* pourrait être »le chef, l'orateur de la *mindis*«, je partage l'opinion de M. Torp, savoir que ce sens est incompatible avec le mode d'emploi de *tesi* dans d'autres combinaisons (*tesi aladehali*, voir plus bas) sans parler de ce qu'on devrait alors s'attendre au génitif de *miñti* (*miñtehi*?) ou, peut-être, à un composé, mais en ce cas en ordre enverse, je pense, **miñtitesi*, non pas *tesimiñti*. Néanmoins il est pos-

sible que *t*[*aza*] (ou *tasa*) *miñtaha*, si c'est là la vraie leçon, ait le sens, supposé par M. Imbert, à Assar [75], l. 4—5: *mẹne* | *tubidi* : [*ql*]*a eb*[*i s*]*e maliya* : *se t*[*aza*] : *miñtaha* (cf. p. 402, et Torp, II, 22, qui lit comme on vient de le citer, *t*[*aza*], et qui traduit »den Vorstehern der Mindis«; Imbert, *Mém.*, X, 225, lit *tasa miñtaha*); mais alors cela devient tout autre chose que *tesi miñti*. A mon sens, *tesi* (*tasa*, Cad. 1) ne peut signifier que 'contribution', soit 'amende', payable à la mindis (*miñti*, *miñta* datif) par ceux qui, sans en avoir le droit, désirent se servir du tombeau, soit l'usurpent[1]).

Enfin, dans plusieurs textes, vient encore s'ajouter à 69
cela le mot *aladehali* (*aladahali*, *aladaheli*), mot dont le sens est très contesté. Guidés par des considérations étymologiques arbitraires, Savelsberg et Deecke le traduisirent par »der (Gesammt-)Gemeinde« (datif), tandis que M. Torp (II, 17—24) lui attribue le sens de »Busse«; toutefois il ajoute (p. 24): »Das Wort sieht dem Verb *alahati* [*sic*] ziemlich gleich; vielleicht bezeichnete es eigentlich die für dieses Vergehen zu zahlende Busse«. Depuis longtemps, je trouve, moi aussi, sa concordance avec *alahadi*, infinitif *aladehạne* (voir pp. 367, 422), tellement frappante, qu'il est absolument impossible de sé-

[1]) Il pourrait sembler tentant de retrouver, avec M. Imbert, *l. c.*, *tesi miñti* dans une inscription grecque, *Reisen*, II, p. 47, nº 85: ἐὰν δέ τις φάψη, ἁμαρτωλὸς ἔστω θεοῖς χθονίοις καὶ ὠφειλέτω Ἰστλαδέων τῶ δήμω εἰς τὸν τουξομενδυος λόγον (δραχμὰς) ,γ. Cependant, cela présente cette difficulté que, quand on dit τὸν λόγον, avec l'article, il faut suivant l'usage généralement reçu en grec que le génitif régi par ces mots — si toutefois ce n'est pas un nom propre, ce qui ne semble pouvoir être ici le cas, — ait forcément aussi l'article, par conséquent τοῦ ξομένδυος (ou τοῦ Ξομένδυος?). Mais alors la ressemblance avec *tesi miñti* disparaît. D'autre part, l'addition de l'article montre qu'à son tour le mot en question est le nom d'une institution donnée, déterminée, et ce que l'inscription prescrit en réalité, c'est que l'amende soit payée »au peuple des Istladéens«, et soit portée »sur le compte du *xomendus*« (non »sur 'assignation du *touxomendus*'«, Imbert). Il semble donc que dans ξομενδυς — pourvu que cette forme soit vraie et non altérée déjà dans l'inscription, — nous devions voir le nom de quelque administration centrale des diverses mindis, s'il y en a eu, ou, par exemple, le nom du trésorier ou du président même de la mindis (différent du *t*[*aza*] ou *tasa miñtaha*, Assar?).

parer ces deux mots l'un de l'autre; cependant il ne peut pas signifier 'amende', ce qui ne conviendrait en aucune façon à côté de *tesi*; mais, à mon sens, il désigne simplement l'acte de *aladehąne* (= τυμβωρυχία; ou, comme nom d'agent, celui qui fait cette action?) et doit être conçu comme datif-locatif sing. ('en cas de', 'pour')[1]). Cf. C. I. G. 4366 *l*: ἐπεὶ ὃ πειράσας ἐκτείσει τῷ δήμῳ ✕ ,α[φ], καὶ ἔνοχος ἔσται [ἐγκλή]ματι τυμβωρυχίας; 4303 *m* (p. 1144): ἓ[ὰ]ν [δέ τις] ἄ[λλ]ον ὧδε κηδεύσῃ, ὑπο[κείσεται τ]ῷ τῆς τυνβωρυχίας νόμῳ; 70 4325 *k* (p. 1155): ἂν δέ τις [ἓ]πιβ[ιάση]ταί [τι]να κηδεῦσ[αι], τοῦτον ἄγ[ε]σθαι τ[υ]μβ[ω]ρυχίας καὶ ἀποτείσει etc.; Heberdey-Wilhelm, n° 140: ὃς ἂν [ἓ]πεμβάλῃ ἄλλο πτῶμα, τυνβωρυχίας [κ]ατηγορηθήσετε καὶ δώσῃ, etc.

Voici donc comment je traduirais tout ce passage:

> 'et pour eux (c'est-à-dire en leur faveur) on a établi une amende de *n* adas (mines?) à la mindis en cas d'atteinte portée (au tombeau)'.

Le sujet non exprimé est, à n'en pas douter, le *miñti* collectif, ce qui contient l'explication de ce que le verbe, ordinairement au singulier, *ñtatadẹ*, se met quelquefois au pluriel, *ñtatątẹ* (cf. l'inscription grecque citée ci-dessus, p. 429, *Reisen*, II, n° 27; à Xanthus 1 [36], il faut peut-être concevoir comme un nominatif *miñti*, sans *tesi*). En somme, il faut bien admettre, je pense, qu'un particulier n'a pu ni voulu se contenter de faire de ces dispositions de son propre chef, mais qu'en général elles ont dû être sanctionnées par la *mindis* et, par suite, se présenter comme émanant de cette dernière[2]).

[1]) J'ignore ce que c'est que *meleime*, Cadyanda 1 [31]. La traduction »den Alten« donnée par Savelsberg et Deecke (et répétée par M. Torp, II, 20) est une pure fantaisie, due à l'interprétation inexacte des autres mots.

[2]) Cf. Sidek Yaïla [52] (= Phellus) (p. 407) *sẹ piyetẹ*, au pluriel, et ensuite *se piyetẹ : miñti* (nom.) *: ñtavątą* — ce dernier mot (aussi Rhod. 1 a [149], l. 4) — n'étant certainement pas le génitif d'un participe (de quel verbe? »des ensevelisseurs«?), mais plutôt, sans doute, l'accusatif d'un substantif **ñtavąta*, qui semble désigner quelque espèce de condition ou de paiement pour l'emploi du tombeau.

A mon avis, nous retrouvons, ou très peu s'en faut, ce passage dans une inscription grecque communiquée par M. Imbert, *Mém.*, X, 216:

> Μοσχίωνος τοῦ Πεδετέριος Λιμυρέως • ταγὴν δὲ ἔταξαν οἱ μὲν μενδῖται τοῖς ἀνοίγουσιν τὸ μνῆμα Ἀλεξανδρείου δραχμῶν ἕξ[. . .].

Ταγήν, employé ici avec le sens de 'impôt, contribution', correspondrait à *tesi*; ἔταξαν = *ñtatąte*; μενδῖται = membres de la *mindis*, et dans τοῖς ἀνοίγουσιν je vois une traduction approximative de *aladehali*. (Quand M. Imbert, *l. c.*, trouve que la phrase ταγὴν ἔταξαν οἱ μενδῖται »semble 71
donner le mot à mot d'Antiphellus (4) [57] *sei piyętę piyatu miñti* (*ętri χupu*, etc.)«, je ne saurais partager cette opinion; du moins, je n'ai pu voir en *piyatu* que l'impératif, manière de voir que je suis charmé de retrouver aussi dans Torp, II, p. 24; donc, cette phrase signifie 'et ils y ont arrêté »que la mindis dispose du tombeau inférieur«, etc.', par conséquent tout autre chose que cette phrase grecque.)

Au lieu de *ñtatadę* on rencontre peut-être *piye*(*tę*) dans une phrase correspondante:

> Kirmet 1 [9] (Torp, II, 20): *se piye alaladahali.*

Selon M. Torp, ce dernier mot est pour *ada aladahali*; *piye*, très certainement, n'est pas un substantif, mais une orthographe négligée pour *piyetę*. Cf. aussi p. 432, note 2.

Nous rencontrons une idée semblable sous une autre forme à Limyra 17 *a* et *b* [115 et 114] (*Reisen*, II, p. 68, nos 138 et 136), deux inscriptions dont l'interprétation a causé de grandes difficultés, en partie à cause de leur forme à part; en effet, ce n'est pas le fondateur qui figure comme sujet, mais une autre personne, qui ne peut être que la mindis et qui lui garantit, par le présent document, la disposition exclusive du tombeau (cf. Savelsberg,

II, 91—96; Deecke, *BB.*, XIV, 204 et suiv.; Imbert, *Mém.*, X, 215; Torp, 34; II, 17—18).

a [115].

esedep : lẹmeye : meyadẹ : tesi : miñti | avahai : χupa : ebehi : mei : ava[h]ai | tesi : aladahali : — ›

b [114].

esedeplẹmeye : meyadẹ : tesi : miñti | avahai : [χ]upa : ehbi : seine : epñ : puñtẹ | mei : avahi : tesi : aladahali — ɔ

Le datif *esedeplẹmeye* étant à la tête de la phrase, il faut que *me*[3] vienne après, mot entre lequel et *adẹ* on intercale le son de transition *y* (cf. p. 412): *me y-adẹ* (non *mey* = *mei*; cf., aussitôt après, *mei : avahai*); *adẹ*, 'il a
72 fait', avec le régime direct *tesi miñti*, doit avoir ici un sens analogue à celui du *ñtatadẹ*, (*ñtadẹ*?), dont on vient de parler.

Avahai (écrit *avahi* dans 17 *b*, [114] l. 3) m'est aussi obscur à moi qu'à mes devanciers; seulement il faut relever qu'il se construit avec le locatif (*χupa ebehi*, *mei*), et qu'il semble lui-même être le datif-locatif d'un nom d'agent, ou bien une apposition de *esedeplẹmeye*, et en ce cas le désignant de manière ou d'autre comme le propriétaire légitime du tombeau, ou bien plutôt, peut-être, une désignation de celui qui d'une manière ou d'une autre viole le tombeau, par exemple, de celui qui y pénètre (Savelsberg »der Beschädiger«, Deecke »der Ausräumer«, Torp »der Schädiger«, tous le regardant à tort comme sujet du prétendu verbe *tesi*).

Dans *b*, la seconde proposition commence par *sei*, 'et y' (ici, toutefois, on pourrait être tenté de concevoir *-i* comme datif, cf. p. 413, note 1, et parallèle à *esedeplẹmeye*; mais cela n'est vraisemblablement pas permis) + *-ne*, accusatif

enclitique renvoyant au *tesi* qui précède (de même, à peu près, qu'en français on peut employer 'en'), mais qui s'explique ultérieurement par le *tesi : aladahali* qui vient ensuite. Le verbe *puñtę* — composé ici avec *epñ* = gr. πρός, 'outre'; je ne crois pas qu'étymologiquement parlant ce soit = ἐπ-εν, Bugge, p. 84, car à ἐπί correspond *hrppi*, — est la 3e pers. du pluriel, repondant à la 3e personne du singulier *pudę* (voir plus bas); j'ai la conviction que ce verbe signifie 'concéder, permettre, admettre', et, pour son emploi, il me semble correspondre au συγχωρεῖν des inscriptions grecques (c'est, comme je le vois après coup, de la même manière que Savelsberg s'est aussi prononcé, II, 96, quoiqu'il comprenne ce passage tout autrement que moi; Deecke »legte«; de même M. Bugge, p. 84; M. Torp »der hinzulegende«).

Je traduirais donc comme suit ces inscriptions:

a. 'En faveur d'Esedepleme on (c'est-à-dire la mindis) a fait (établi) une contribution (une amende) à la mindis à (la charge de) quiconque pénétrera(?) 73 dans ce tombeau; à (la charge de) quiconque y pénétrera(?), une amende de *n* (adas?) pour atteinte portée (au tombeau)'.

b. (Début comme en *a*) '— à (la charge de) quiconque pénétrera(?) dans son tombeau; et en outre ils y ont concédé à (la charge de) quiconque y pénétrera(?), une amende, etc.'

Au sujet du thème verbal *pu-*, qu'il me soit permis d'ajouter seulement deux textes qui, me paraît-il, viennent à l'appui du sens que j'ai soutenu ci-dessus ou, en tout cas, concordent bien avec ce sens.

Cyaneae-Tüssa 1 [78] (*Reisen*, II, p. 27, n° 33) (après qu'on a d'abord dit à qui le sarcophage est proprement

destiné — par 'la famille de Makha', *esedeñneve maχah*, qui me semble devoir être le nominatif, quoique plusieurs détails me soient encore obscurs ici — on ajoute:)

> *sei pñ pudę : idąχre : maχah : χahbu :*
> 'et en outre il (on) y a admis (c.-à-d. permis d'y ensevelir) Idąkhre, gendre de Makha'.

Myra 3 [87] (*Reisen*, II, p. 33, n° 41): *ebęñnę : χupą : meti | prñnavatę : apñnątama | hrppi : ladi : ehbi : se tide|ime : mei pñ : pudę : ti ñte | χahba : ehbi : vazziye*[1]) *: kbatra.*

La fin, à partir de *mei pñ*, est traduite comme suit par M. Torp (p. 28): »(die), welche (*ti*) er hier innen (*ñte*) ausserdem (*epñ*) begrub, (sind) sein Schwiegersohn (und) Iazziye die Tochter«; mais sans compter que c'est là une expression bizarre et guindée, et qu'en ce cas *χahba* aurait indubitablement dû être précédé de *me* (voir p. 397), on
74 ne voit pas bien comment un Lycien comprendrait que *ti* serait ici le régime direct et non le sujet, comme d'ordinaire, l'ordre des mots étant exactement le même. On serait plutôt tenté de traduire: 'lequel a en outre admis là-dedans son gendre Vazziye (et sa) fille'; mais cela présenterait cette difficulté que *χahba*, *kbatra*, quoique régimes directs, sont des nominatifs, ce qui doit toujours être étonnant, quoique M. Bugge, p. 84, n'ait pas hésité à admettre cela (avec une autre traduction, d'ailleurs inadmissible, du reste).

Comme de plus la position de (*ti*)*ñte* après le verbe est assez surprenante, il est possible qu'on doive traduire: 'ici il a en outre admis ceux qui (sont déjà) là-dedans, son gendre, etc.' Alors, peut-être, les nominatifs *χahba*,

[1]) C'est là, sans aucun doute, la vraie leçon (Imbert; cf. *vaziyeye*, Sidek Yaïla [52], voir p. 407), non pas *iazziye* (Bugge, Torp, ainsi que les auteurs antérieurs). On n'écrit jamais *i* seul devant une autre voyelle, mais y insère toujours un *y*.

kbatra pourraient s'expliquer comme tenant à une attraction syntactique vers le relatif *ti*(*ñte*) 'qui (intus[?] sunt)'.

Quelques autres cas où, paraît-il, nous trouvons des formes de ce même verbe, sont peu clairs; il en est ainsi de *putu*, impératif? (Tlos, Izraza [26], l. 8, 17).

Relativement aux textes précédents, cf., p. ex., *Reisen*, II, p. 44, n° 80: συνεχώρησεν δὲ κηδευθῆναι καὶ τῶ ἀνδρὶ τῆς θυγατρὸς αὐτῆς Εὐτύχη, etc., et, quant à la dernière traduction de *ti ñte*, C. I. G. 4207: Ἑλένη — τὸ μνημεῖον κατεσκεύασεν ἑαυτῆ καὶ οἷς αὐτὴ ἐνέθαψεν Ἀπολλωνίδη υἱῶ αὐτῆς καὶ Ἑλένη — ἐγγόνη αὐτῆς (cité aussi par M. Torp, p. 27).

Un mot qui se relie peut-être au susdit thème verbal, est *puva* (Lim. 5 [102], l. 3, voir pp. 381, 464), qui semble signifier 'indemnité', 'amende' ou quelque chose de semblable; peut-être que c'est proprement συγχώρημα 'permission, (prix d')admission'.

I. INDEX DES MOTS ET DES SUFFIXES

[Les chiffres se rapportent aux pages de l'édition première, indiquées en marge du texte.]

agą, 25.
adẹ, *adi*, 9, 19, 66, 71.
avahai, 72.
aladehali, 69, 70.
aladehąne, 10, 56, 60, 69.
alahadi, 10, 11, 66, 69.
aravaziya, 25, 44.
-ąi, 25, 61.
-de, *-dẹ*, 33, 66.
-di, 34, 66.
ebehi, 13, 23, 38, 54.
ebei, 10, 24, 49, 56.
ebeiya, 25.
ebeiye, 51, 56.
ebeli, 24.
ebette, 25.
ebẹ, 46.
ebẹñnẹ, 38, 39, 47.
ebid(e), 55, 60.
ehbi, 46 n.
epñ, 72.
erubliya, 44 n.
ese, 57-60.
esedeñneve, 59-64.
eseritadi, 56-58.
esu, 63.
ẹ, 24, 34, 46, 50.
ẹke(pi), 21, 23, 34, 59.
-ẹne, 47.
ẹnẹ, 24.
—, 47, 48.
ẹni, 23, 42, 43.
ẹti, 24.
ẹtri, 24, 64 n.
vazziye, 73.
hlm̃mi, 53, 54.
hlm̃mideve, 54.
hrzzi, 18, 39.
hri, 12, 13, 58.
hrm̃mą, 19, 25.
hrppi, 12.
hrppiye, 51, 55.
hrppitadi, 10.
θurtta, *-ąi*, 61.
-i, 12, 49 et suiv.
-iye, 8, 22, 50 et suiv.
ikuveti, 29.
isbazi, 19, 23, 54, 66.
kbi, 7, 63.
kbiyehis, 63, 64.
km̃mis, 13.
kuma, *-za*, 12, 54.
qastti, *-tu*, 41, 42, 52.
qati, 20, 21.
qąti, *qąñti*, 41, 42, 52.
lada, 25, 61.
lati, 21.
maliya, 42.
manaχine, 45, 48.
martti, 56.
masasi, 39.
me, 15-28, 35-40, 43, etc.

mei, 16, 49 et suiv.
meiyadi, 50.
meiye, 49 et suiv.
meiti, 8, 49, 54.
mey-, 34, 50, 71.
meyadę, 25, 50, 71.
meyę, 34.
meleime, 69 n.
μενδῖται, 62, 70.
mene, 26, 27, 37-49.
meñne, 38, 48, 63, 64.
mete, 18.
meti, 8, 26-28, 35-37.
metisetise, 35 n.
meχisttęnę, 45, 48.
mę, (9,) 35, 46.
męyę, 34.
męne, 26, 37, 48.
mętę, 9.
męti, 24, 26, 28, 35, 46.
miiye, 54.
μίνδις, 67, 70.
miñti, 61, 67, 68, 72.
mluhidaza, 12.
mñnereidehe, 60 n.
ne, 44 n., 51.
-ne, 27, 39, 43-48, 62, 63, 64.
-nę, 47, 48.
ni, 44 n, 63.
niyesu, 63.
ñke, 21.
ñtadę, 67, 72.
ñtavątą, 70 n.
ñtaiya(tadę), 67.
ñtata, 13, 25, 57, 64 n.
ñtatadę, *-di*, 13, 65, 66, 67, 70.
ñtatątę, 65, 66, 70.
ñte, 9, 13, 74.
ñteiye(tątę), 67.
ñtene, 44, 48.
ñtepi, 13.
ñtepitadi, 10, 66.
ñtepitasñti, 52.
ñtipa, 13.
uve, 8.
unuvęmiti, 29.
upaziyęnę, 45, 47.
pddę, 11.
-pi, 12 n, 24.
piyatu, 71.
piyaχa, 34 n.
piyaχą, 25.
piye, 71.
piyetę, 12 n, 25, 70 n.
pudę, 66, 72-74.
puva, 74.
puñtę, 72.
purihimetiti, 29.
prñnavi, 39, 55.
prñnavate, *-tę*, 31, 32, 35.
prñnavaχą, 25.
se, 16, 59.
sedadę, 19.
sei, 12, 49, 72.
seiye, 51, 67.
seiyene, 55.
seiyeti, 8, 51, 57.
seine, 44, 48, 50, 52, 72.
seiti, 8.
sey-, 50, 64 n.
sene, 44, 46, 48.
señne, 44, 48, 62, 64.
seuveti, 8.
seti, 8.
sę, 46.
sęne, 44, 48.
siyęni, 23, 24.
sladąi, 25.
sm̃mati, 11, 62.
tas-, 52.
taza, *tasa*, 68, 69 n.
tdi, 63.
te, 10, 18, 24.
-te, 31-34, 66.
tezi, 13.
teli, 24.
terzziχleti, 29.
tesi, 67, 68.

-tẹ, 31-34, 66.
ti, 7-15, 24, 29-31, 35-37, 62, 63, 74.
-ti, 34, 66.
tibei, 49.
tibeiye, 51.
tiyąi, 62.
tiye, 9, 51, 56.
tike, 7, 10, 34, 58.
tiuve, 9,
tisetise, 35 n.
tisñke, 34.
tubidi, *-eiti*, 40, 41, 43, 66.
tuveti etc., 53.
tuhes, 18.
(τουξομενδυος, 69 n.).
trbbalahati, 10, 11.
ttlidi, *ttleiti*, 35 n, 43, 66.
ɪezi, 13.
-χa, 34.
-χą, 33.
χñna(hi), 59, 60.
χñtlapąne, 45, 48.
χupa, 13, 23, 38, 54, 58.

II. INDEX DES TEXTES

(*HK* = Heberdey et Kalinka (voir p. 362); *M* = *Mém.* (p. 360); *R* = *Reisen* (p. 362).) [Les numéros des inscriptions ajoutés entre crochets sont ceux du *Corpus*; les chiffres des pages se rapportent à l'édition première.]

Antiphellus 3 [56], 9, 27, 41.
— 4 [57], 54, 55, 71.
— 5 [58], 24, 25.
— 6 [59], 40.
Arneae [83], 40.
Assar [75], 14, 41, 63, 68.
Bellenkli 1 [62], 29.
— 2 [63], 31.
Cadyanda 1 [31], 45, 47, 65, 69 n.
Caria [4], 65.
Cyaneae 1 [78], 13, 73.
— *HK* 30 [72], 13, 37.
Deré Agassy [80], 44, 52.
Kechiler 1 [7], 44, 46.
— 2 [8], 46.
Kirmet 1 [9], 71.
Levissi [6], 27, 43, 57.
Limyra 1 [98], 29.
— 2 [99], 29.
— 4 [101], 9, 17, 36, 41.
— 5 [102], 9, 22, 38, 43.
— 6 [103], 33 n.
— 8 [106], 54.
— 9 [107], 24, 25.
— 11 [109], 35 n., 56.
— 12 [110], 17, 35 n.
— 13 [111], 23, 43, 56.
— 14 [112], 20, 21.
— 16 a. b. [104], 31, 58.
— 17 a. b. [114-115], 71-73.
— 18 [116], 29.
— 20 [118], 9, 41.
— 27 [124], 12-14.
Limyra 30 [126], 29.
— 31 [127], 29.
— 32 [128], 9, 25.
— 36 [131], 29, 38, 43, 57.
— 41 [133], 45.
— 42 [134], 38, 44.
— 43 [135], 25.
— *M*, IX, 219 [145], 52.
Myra 3 [87], 73, 74.
— 4 [88], 21, 39, 53.
— 5 [89], 34, 37, 41, 52.
— 6 [90], 34, 41.
— *R*, II, 43 [93], 41.
— - - 44 [94], 39, 55.
Rhodiap. 1 [149], 25, 34 n., 35, 55, 70 n.
— 2 [150], 14, 23, 42, 55.
Sidek Yaïla [52], 46, 70 n.
Sura [84], 11, 18, 42, 56.
Tlos, Ikuveti [29], 29.
— , Putinezi [28], 44.
— , *HK* 8 [27], 45.
Xanthus 1 [36], 60 n, 64.
— 3 [38], 65.
— 4 [39], 61-64, 65.
— 5 [40], 25, 45, 53 n.
— 6 [41], 33 n., 65.
— 7 [42], 65.
— (10) *R*, II, 10 [47], 65.
— *M*, IX, 204 [49], 54.
— (11) -, X, 55 [50], 65.
— Stèle [44], 33 n., 59.
[— [51], 44.]

SANTALI

BEMÆRKNINGER OM DE KHERVARISKE (KOLARISKE) SPROGS STILLING[1])

De khervariske (eller, som de hidtil almindelig har 231
været benævnte, de kolariske) Sprog, blandt hvilke det vigtigste og nu bedst kendte er Santali, indtager en ganske ejendommelig og isoleret Stilling blandt de i Indien talte Sprog, uden mindste Slægtskab med de to, indbyrdes atter saare forskellige Sprogætter, hvortil Indiens øvrige Beboere hører, den ariske (indoeuropæiske) i den 232
större nordlige Del og den dravidiske i den noget mindre sydlige Del. I Sammenligning med de til disse to Ætter hørende Folk udgör Khervarerne kun en forsvindende Brøkdel af Indiens talrige Befolkning. Til Trods derfor kan der ikke være nogen Tvivl om, at de hører til det ældste Lag af denne, og at deres Forfædre maa have haft deres Hjem her allerede i en fjærn Fortid, endnu förend Arierneś Indvandring fandt Sted, og engang været udbredte over et mange Gange större Omraade end det, hvor vi nu finder de sidste Rester af denne mærkelige Sprogæt.

Spörges der videre, om der da ikke udenfor Indien kan eftervises Tilknytningspunkter til denne Sprogæt, maa vi tilstaa, at vi her staar overfor en Gaade, hvis fuldstæn-

[1]) [Trykt i Oversigt over det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger i Aaret 1892, S. 231—238, i Tilslutning til en Afhandling af Ernst Heuman: Grammatisk studie öfver santal-språket, smst. S. 148—230.]

dige Løsning endnu ikke er funden og maaske aldrig vil findes; men enkelte Vink om, i hvilken Retning Løsningen maa søges, synes dog allerede nu at kunne gives.

At henføre de khervariske Sprog til de »turanske« er kun et tomt Ord, der intet oplyser uden i det höjeste det Faktum, at de ikke er indoeuropæiske, og at deres Bygning hviler paa Agglutinationsprincipet. Men vil man lægge noget bestemtere ind i dette Navn, bliver det kun vildledende; thi fra de Sprog, som man dog nærmest maa tænke paa ved det ubestemte Navn »turansk« (saadanne som f. Ex. de tyrkisk-tatariske, de mongolske eller de finsk-ugriske), er de khervariske omtrent lige saa himmelvidt forskellige, som de er f. Ex. fra de indoeuropæiske. Saa meget er tydeligt, at man, hvis man vil søge efter Tilknytningspunkter til de khervariske Sprog, maa vende sig til ganske andre Egne end dem, til hvilke Navnet »turansk« nærmest peger hen.

Allerede tidligere har der fra forskellige Sider været gjort opmærksom paa en Række mærkelige Ligheder i Ordforraadet, der findes mellem disse Sprog og forskellige i Bagindien, henhørende til Gruppen Mon (eller Talaing, Pegu)-Khmēr (Kambodja)-Annam. Saaledes allerede F. Mason i en Afhandling »The Talaing Language« i Journ. of the American Orient. Soc. IV, S. 277 ff. (1854) og med kortere Antydninger W. Schott »Ueber die sogenannten indochines. Sprachen« i Abh. d. Berl. Akad., phil.-hist. Kl. 1856, S. 175, medens C. J. F. S. Forbes i sin Afhandling »On the Connexion of the Mons of Pegu with the Koles of Central India«, Journ. of the R. Asiat. Soc., N. S. X, S. 234 ff. (1878), vender sig med berettiget Kritik mod adskillige af Masons Sammenstillinger, uden dog ganske at benægte Ligheder mellem Mon-Annam-Sprogene og de »kolariske«. Forklaringen søger han i, at disse bagindiske Stammer oprindelig skulde være

233

komne fra Egnene hinsides Himalaya og under denne deres Vandring igennem Brahmaputradalene skulde være komne i Beröring med de »kolariske« Stammer og derved have modtaget en sproglig Paavirkning fra disses Side.

I nyeste Tid er den nævnte Gruppe af bagindiske Sprog og dens Forhold til andre Sprog bleven underkastet en fornyet og omhyggelig Undersøgelse af E. KUHN i en Afhandling »Beiträge zur Sprachenkunde Hinterindiens« i Sitz.ber. d. k. bayer. Akad. d. Wiss., philos.-philol. u. hist. Kl. 1889, S. 189 ff. Ogsaa Lighederne mellem disse Sprog og de khervariske (kolariske) behandler han her langt mere indgaaende end nogen af hans Forgængere, hvorhos han tillige paaviser Tilknytningspunkter til Sprogene paa Nikobarøerne (Nancowry) og dem, der tales af Urbefolkningen i det indre af Malakka.

Som Exempler paa dette Forhold skal her blot anføres nogle faa Sommenstillinger fra enkelte af Sprogene, deriblandt nogle af Talordene, blandt hvilke navnlig de fire förste frembyder iöjnefaldende, for øvrigt ofte fremdragne Ligheder:

	Santali.	Mon.	Stieng.	Annam.	Khamen boran.	Khmēr.
1	*miṫ'*	*mwoi*	*muōi*	*mōt*	*muay*	*mūy, ma*
2	*bar*	*bā*	*bar*	*hai*	*bar*	*bīr*
3	*pe̱*	*pi*	*pēi*	*ba*	*peh*	*pīy*
4	*pon*	*pan*	*puōn*	*bōn*	*pon*	*puan*

	Santali.	Mon.	Stieng.	Annam.	Khamen boran.	Khmēr.	Nancowry. 234
Vand	*dak'*	*ḍāk*	*dak*	*nu'o'k*	*trak*	*dīk*	*dāk*
Tiger	*kul*	*kla*	*klăh*			*khlā*	
Öje	*mē̱ṫ'*	*mat*	*măt*	*măt*			*ol-mat*
Næse	*mu*	*muh*	*mũh*	*mui*		*chra-muh*	*gmoa*
Haand	*ti*	*toi*	*ti*	*tay*	*ti*	*daiy*	*tei*
Fod	*jaṅga*	*juing*	*{jāng, jong}*	*cho'n*	*sang*	*jöng*	

Hertil kan föjes visse af Kuhn ikke omtalte Pronominalformer som f. Ex.:

	Santali.	Mon.	Annam.
du.....	*(a)m, (-mẹ)*	*mneh*	*mãi*
I	*(a)pẹ*	*bai*	*(kyung-)bai*
han, denne...	*uni, ona* / *nui, noa*	*ńeh*	*no*

For øvrigt er imidlertid de her omhandlede bagindiske Sprog i hele deres Indretning (der slutter sig nær til de isolerende, »monosyllabiske« Sprog, til hvilke i Bagindien f. Ex. Siamesisk og Barmansk fuldstændig hører) saa forskellige fra de khervariske Sprog, at noget umiddelbart, gennemgaaende Slægtskab imellem dem ikke ret vel synes at kunne antages. Utvivlsomt har vi her at göre med forskellige Arter af Blandingssprog — et Begreb, som Sprogvidenskaben overhovedet efterhaanden vil komme til at anerkende i langt större Omfang, end man tidligere har været tilböjelig til. Foreløbig tror jeg ikke, at man kan naa til noget andet eller bestemtere Resultat end det, E. Kuhn, a. St. S. 220, udtrykker saaledes: »Viel bedeutsamer als diese Berührungen mit dem Annamitischen sind die unleugbaren Beziehungen unseres monosyllabischen Khasi-Mon-Khmêr-Stammes mit den Kolh-Sprachen, dem Nancowry und den Dialekten der Urbewohner Malaka's. Unerlaubt wäre es, daraus sofort eine Urverwandtschaft mit diesen z. T. hervorragend poly-
235 syllabischen Sprachen ableiten zu wollen. Aber sicher scheint es, dass einem grossen Teile der hinter- wie der vorderindischen Bevölkerung ein gemeinsames Substrat zu Grunde liegt, welches von den späteren Einwanderern überschichtet wurde, aber trotzdem so mächtig blieb, dass noch jetzt in dem ganzen Gebiete seine Spuren erkennbar hervortreten. Mit dieser Tatsache werden sich

auch die Anthropologen in Zukunft auseinanderzusetzen haben«[1]).

Men Tilknytningspunkterne til de khervariske Sprog kan man forfølge endnu betydeligt videre i sydostlig Retning, og navnlig ønsker jeg at henlede Opmærksomheden paa en Række höjst mærkelige Overensstemmelser, der lader sig paavise mellem hine og forskellige af de — endnu for störste Delen temmelig ufuldstændig kendte — aborigine Sprog i den sydligere Del af Australiens Fastland, Sprog som Dippil og Turrubul i det sydlige Queensland, Kamilaroy, Wiradurei, Lake Macquarie, Wodi-Wodi o. a. i Ny-Syd-Wales, dernæst i Syd-Australien Sprogene ved Encounter-Bay og om Adelaide samt Parnkalla vest for Spencer's Gulf, og endelig forskellige Sprog i Vest-Australien[2]). Trods de store Forskelligheder, der findes mellem disse (syd)australiske Sprog indbyrdes, kan de dog paa den anden Side ikke skilles fra hverandre, men forudsætter alle et vist Fællesskab i Oprindelse. Medens endvidere de Lighedspunkter, man har villet finde imellem dem og de dravidiske Sprog, ganske sikkert maa afvises (jf. Fr. Müller, Grundriss II, 1, S. 95 ff.), synes det mig derimod ubestrideligt, at der imellem de australiske og de khervariske Sprog maa være en vis Forbindelse tilstede.

Ikke blot i Ordforraadet lader der sig her paavise Ligheder, men særlig Vægt maa der lægges paa, at Overensstemmelsen ogsaa strækker sig til hele Principet for Sprogbygningen og til selve de Forhold og Forestillinger, 236
der har fundet Udtryk i grammatiske Former. Ogsaa i

[1]) [I nyere Tid er disse Sprogs indbyrdes Forhold og deres Berøringer med den malajisk-polynesiske Sprogæt behandlede af W. Schmidt: Die Mon-Khmer-Völker, ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens und Austronesiens. Braunschweig 1906. Også i Archiv für Anthropologie, N. F. V, 1906.]

[2]) Jf. Fr. Müller, Reise der österr. Fregatte Novara, Linguist. Theil, Wien 1867, S. 241 ff.; samme, Grundriss d. Sprachwissensch. II, 1, S. 1 ff., IV, 1, S. 123 f., samt de der anf. Arbejder, af hvilke dog kun den mindre Del har været mig tilgængelig.

visse Enkeltheder ved disse synes der at være en umiskendelig Lighed tilstede, for saa vidt vor fuldstændige Uvidenhed om den fonetiske Udvikling indenfor disse Sprog tillader os at drage Slutninger i denne Henseende. Men nogen mere gennemgaaende, haandgribelig Lighed i grammatiske Enkeltheder kan man naturligvis saa meget mindre vente at finde, naar man mindes, hvor store Forskelligheder der i denne Henseende er mellem selve de australiske Sprog.

Jeg skal blot anføre nogle faa Exempler paa disse Ligheder særlig indenfor Pronominerne:

Santali *iń* jeg, Muṇḍa *iń*, *aiń*, genfindes i alle de austr. Sprogs Former med *ṅ*, som Dippil, Turr., Kamil., Adel., Parnk. *ṅai-*, o. s. v.

Sant. dual. *ạliń*, Muṇḍa *aliń* vi to (ɔ: han og jeg) = Dipp. *ṅu-liṅ*, *a-len*, Kam. *ṅu-le*, Wirad. *ṅa-li*, L. Macq. (obl.) *ṅa-lin* (du og jeg, *ṅalinpon* han og jeg), Adel., Parnk. *ṅa-dli*, Vest-Austr. *ṅa-li*, o. s. v.

Sant. plur. *alẹ* vi = Turr. *ṅu-le*, Adel. *ṅa-dlu* o. s. v.

Sant. *uni*, *nui* han, hun, den, denne (levende Væsener), *ona*, *noa* (livløst) = L. Macq. *noa* han, den, *uni*, *unoa*, denne, Dipp. *unda*, Turr. *wunāl* han, o. s. v.

Med de ovf. S. 447 f. opstillede Ord kan sammenlignes Talordene 1: Wodi-Wodi *mituṅ*, Kam. *māl*; 2: L. Macq. *buloāra*, Kam., Dipp., Wodi-Wodi *bulār*, o. s. v. (?); Öje: Kam., Wir. *mil*, Wodi-Wodi *mēr*, o. s. v.; Næse: Kam., Dipp. *mūrū*, Turr. *mūro*; Fod: Wir. *dinaṅ*, Kam. *dina*, Dipp. *džinuṅ*, o. s. v. L. Macq. *kore*, Enc. B. *korne*, o. s. v., Mand, minder om Sant. *họṛ*; Dipp. *ba*, ikke, = Sant. *baṅ*, o. s. fr.

Jeg skal imidlertid ikke dvæle nærmere ved Exempler paa dette Forhold, og det saa meget mindre som jeg, efter at have forelagt Selskabet denne lille Meddelelse, er bleven opmærksom paa, at den udmærkede Kender

af de østasiatiske Sprog, G. v. d. Gabelentz, i sin Bog Die Sprachwissenschaft (Leipzig 1891) S. 274 f., om end 237
kun ganske kort og uden at nævne noget Exempel, med stor Bestemthed har udtalt sig ganske i samme Retning. Han tilföjer: »Fortan darf man also wohl von einer kolarisch-australischen Sprachfamilie reden und von vornherein annehmen, dass zwischen den beiden geographischen Endpunkten Mischlinge sitzen«. Jeg har dog ikke villet undlade her at udtale min Iagttagelse, som v. d. Gabelentz rimeligvis vil kunne begrunde med et större Materiale, end jeg har til min Raadighed med Hensyn til de australiske Sprog.

De Resultater, til hvilke vi for Öjeblikket synes at kunne naa med Hensyn til Khervarerne, turde da kunne udtrykkes saaledes:

I Indien er de de sidste Levninger af et ældgammelt Befolkningslag, der ellers er blevet overskyllet særlig af de ariske Folk. De oprindelige Principer for Bygningen af de kherv. Sprog maa antages her at være blevne bevarede og videre udviklede med störst Troskab og Konsekvens og synes ogsaa at have gjort deres Indflydelse gældende i de nyindiske Sprog af arisk Rod, hvor adskillige Punkter f. Ex. Deklinationen, hviler netop paa ganske de samme Principer som dem, vi finder i de kherv. Sprog, og staar i Modstrid med, hvad vi efter en normal Udvikling skulde have ventet at finde paa arisk Grund. Omvendt har disse, dels i ældre dels i yngre Tid, udøvet en stærk Paavirkning paa de kherv. Sprogs Ordforraad.

Medens det ikke er muligt at eftervise noget som helst Beröringspunkt med de kherv. Sprog nord for Indien, fremtræder derimod saadanne, i det mindste hvad Ordforraadet angaar, meget tydeligt i den ovf. S. 446 antydede Gruppe af Sprog i Bagindien, enten dette nu skyldes en forholdsvis senere Indvandring fra Indien eller,

hvad der vistnok er det ene sandsynlige, forudsætter, at en med de indiske Khervarer beslægtet Befolkning oprindelig har strakt sig helt ind i Bagindien, för den förste Begyndelse af de Indvandringer nordfra, der efterhaanden væsentlig har givet Bagindiens Befolkninger og Sprog deres Præg.

238 Udvandringer i en ukendt Fortid har endelig, som det synes, ført indiske Khervarer eller en med dem nærbeslægtet Befolkning endnu længere mod Øst og Sydost, f. Ex. til Ny-Guinea, hvor v. d. Gabelentz mener at kunne paavise Spor deraf i Sprogene paa Maclaykysten, men navnlig dog til (den sydlige Del af) Australiens Fastland, hvis Sprog endnu i det hele bærer et lignende Præg som de khervariske, selv om der utvivlsomt ogsaa her har fundet Krydsninger og Blandinger Sted, om hvilke der endnu intet kan oplyses.

NOGLE BEMÆRKNINGER OM SANTAL-SPROGET [1])

Udgiveren af dette Skrift har, i den Tro, at det ikke 104
vilde være uden Interesse for dets Læsere at faa en lille Forestilling om det ejendommelige Santalsprog, opfordret mig til her at meddele nogle Oplysninger om dette Sprog, en Opfordring, som jeg gerne skal forsøge paa at efterkomme, saa vidt det i Korthed er muligt.

Hvad Indiens Befolkning angaar, vil det være bekendt, at den ikke blot er overordenlig talrig, men tillige temmelig broget. Den tilhører væsenlig tre aldeles forskellige Sprogætter, af hvilke hver især atter omfatter et større eller mindre Antal af enkelte Sprog, til Dels atter med mange Sprogarter. Den større nordlige Del af Landet er for den allerstørste Del beboet af ariske Folk, hvilke altsaa hører til den samme store Sprogæt som vi og de allerfleste Folk i Europa (den saakaldte indoeuropæiske, ariske eller jafetiske Æt). Arierne er aabenbart forholdsvis senest, om end allerede i en fjern Fortid (maaske omtr. 2000 Aar f. Kr.), indvandret til Indien fra Nordvest; men allerede tidligt har de her bredt sig over et stedse større Omraade, ligesom de i Tidernes Veksel har været de væsentligste Bærere af Indiens Kultur og Aandsliv. Af de herhen hørende Sprog maa først og fremmest

[1]) [Den nordiske Santhalmission 1867—1892. Udgivet ved N. Dalhoff. København 1892. S. 104—110.]

mærkes det gamle uddøde Sanskrit, hvortil slutter sig forskellige ligeledes uddøde Overgangssprog og endelig en Række nyere Sprog som Bengali, Hindi, Marathi, Hindustani o. m. a.

Den mindre, sydlige Halvdel af Indien er beboet af en hel anden, ejendommelig Æt, den dravidiske, som
105 klarlig maa have haft sit Hjem i Indien allerede før Ariernes Indvandring, og som vel af disse maa være bleven trængt tilbage mod Syd. Til denne Æt hører Sprog som Tamulisk, Telugu o. a.

Men ved Siden af disse to findes der endnu i enkelte Egne af Indien nogle mere eller mindre spredte og temmelig faatallige Repræsentanter for en tredje, ganske ejendommelig Sprogæt, som man først i nyere Tid — ikke mindst gennem vor Santalmission og navnlig ved Skrefsruds Arbejder — er blevet nærmere bekendt med. Man har hidtil almindeligt med et temmelig vilkaarligt Navn kaldt denne Æt »den kolariske«; rettere turde det være at benævne den den khervariske, idet Khervarer, i det mindste efter Skrefsrud, er et gammelt, i Santalernes Sagn endnu levende Fællesnavn for selve de til denne Æt hørende Folk. Hovedfolket blandt Khervarerne er Santalerne, der jo nu bor i en lille Del af Bengalen, hvorhen de dog, efter deres egne Sagn, først er komne i forholdsvis sen Tid fra vestligere eller sydvestligere Egne, fortrængte af Hinduerne. I denne Retning, mest i utilgængeligere Bjærgegne, findes der endnu forskellige med Santalerne beslægtede mindre Folk, af hvilke dog nogle nu synes at være saa udartede, at den fuldstændige Uddøen af deres Nationalitet kun er et Tidsspørgsmaal. Efter al Sandsynlighed maa Khervarerne engang have været en større og meget mere udbredt Folkeæt, der længe før Ariernes Indvandring har boet i det nordlige eller mellemste Indien, uden at vi nu har

noget som helst Middel til med Sikkerhed nærmere at bestemme deres oprindelige Omraade eller Forhistorie. Kun saa meget er klart, at de i Tidens Løb stadig er blevet mere og mere overvældede af Arierne, for hvilke de da enten er bukkede under eller har maattet vige til mere afsides Egne, og saaledes er det gaaet til, at kun saa faa og spredte Levninger af denne Æt har formaaet at holde sig til vore Dage.

De, der har skrevet specielt om Santalsproget, har plejet at betegne det som et »turansk« Sprog. Dermed er imidlertid aldeles intet sagt; thi Begrebet »turanske Sprog« (der hidrører fra den bekendte Sprogforsker Max Müller og omtrent svarer til, hvad Rask i sin Tid endnu uheldigere betegnede som »skythisk«) er et tomt Navn, et uhyre Pulterkammer, hvori omtrent alle Sprog, der 106
ikke hører ind under visse tydeligt begrænsede Sprogætter, navnlig den indoeuropæiske (ariske), den semitiske og den østasiatiske, slaas sammen. Hertil henføres altsaa i Flæng f. Ex. de finske, de tyrkisk-tatariske, de mongolske, de dravidiske, ja endog de malajisk-polynesiske og mange andre Sprog, uden Hensyn til de uhyre Forskelligheder, der i Virkeligheden er imellem dem. Vil man i Modsætning hertil søge efter bestemte, om end nok saa fjerne Berøringspunkter med Santalsk eller overhovedet de khervariske Sprog, maa man i ethvert Tilfælde gaa til ganske andre Sprog end dem, man nærmest tænker paa ved Navnet turansk. Særlig tror jeg at turde hævde — hvad det ikke her vilde være Stedet til at komme nærmere ind paa at vise — at der udenfor Indien i alt Fald er een Gruppe af Sprog, der viser saa umiskendelige Overensstemmelser med de khervariske saavel i de almindelige Principer for deres Bygning som ogsaa i Enkeltheder, at man nødvendigvis maa antage et umiddelbart Slægtskab, — det er visse af de Sprog,

der tales paa Australiens Fastland, navnlig i den sydlige Del. Enkelte spredte Tilknytningspunkter synes ogsaa at kunne eftervises hist og her paa mellemliggende Steder (f. Ex. i nogle bagindiske Sprog, i et eller et Par af de mange forskellige Sprog, der tales paa Ny-Guinea), uden at man dog her synes at kunne antage et virkeligt gennemgaaende Sprogslægtskab. Med Hensyn til selve de indiske Khervarers Oprindelse viser dette imidlertid intet, da det paa Forhaand maa betegnes som yderst usandsynligt, at de skulde være komne fra Australien til Indien; derimod tyder dette Forhold utvivlsomt hen paa, at der engang i en ukendt Fortid har fundet en Udvandring Sted fra Indien, der har ført khervariske eller med Khervarerne beslægtede Stammer ligetil Australiens Fastland og ogsaa muligvis ved Indpodning paa andre Racer kan have afsat spredte Spor paa enkelte Mellemstationer.

Idet jeg gaar over til at give nogle Exempler paa Santalsprogets ejendommelige Indretning, bemærker jeg angaaende Betegnelsen af de i Sproget forekommende Lyd
107 følgende[1]): *ṭ*, *ḍ*, *ṇ* udtales med opadbøjet Tungespids (som ofte i Norsk og Svensk i Forbindelse med foregaaende *r* f. Ex. jorden, barn), *ṛ* ligesaa (omtrent = det norske og svenske »tykke« l som i Ola); *c* er omtrent = tj, *j* omtr. = dj, *ń* et j-holdigt (»mouilleret«) n (nj) som i mange danske Sprogarter i Ord som Mand; *ṅ* som ng i Eng eller n i Enke; *y* = vort j. Forbindelserne *kh*, *th*, *ph* o. s. v. er lidt stærkere beaandede end dansk k, t, p i Begyndelsen af et Ord som kan, Tal (*th* altsaa ingenlunde som f. Ex. paa Engelsk, *ph* ingenlunde = f), hvorimod det enkelte, rene *k*, *t*, *p* er ubeaandet omtrent som i dansk stikke (ligge), sætte o. l.; *k'*, *t'*, *p'*, *c'* har en ejendommelig afbrudt Udtale, omtrent som naar man f. Ex.

[1]) [Lydbetegnelsen er i dette Optryk for Konsonanternes Vedkommende bragt i Overensstemmelse med hvad der ellers har vundet Hævd.]

vil sige Sække, men pludselig standser straks efter at Taleorganerne har indtaget Stillingen for k. Visse finere Forskelligheder som mellem aabent og lukket *o*, *e* (*o̤*, *o̲*, *e̤*, *e̲*) lades her ubetegnede.

Det Princip, der ligger til Grund for Santalsprogets hele Bygning, er en med stor Konsekvens og i overordentlig Formrigdom gennemført »Agglutination«, d. v. s. Betegnelse af Ordenes Forhold og Funktioner ved »Tillimning« af forskellige Stavelser, der hver for sig har en aldeles fast og regelmæssig tilbagevendende Betydning. Ved den Maade, hvorpaa dette Middel er gennemført, bliver Sproget i Stand til med beundringsværdig Finhed og Lethed at udtrykke en Masse Nuancer, som andre Sprog i Regelen kun kan udtrykke ved ofte vidtløftige Omskrivninger. Naturligvis har denne store Rigdom ogsaa sine meget væsentlige Skyggesider, forsaavidt som den i mange Tilfælde, ved Nuancering af Begrebet eller navnlig ved Udtryk for underordnede Bibestemmelser, gaar langt ud over det nødvendige og bliver til Luxus. Sproget har, kunde man sige, kun den samme fine Guldvægt, hvorpaa alt, selv det simpleste og groveste, maa afvejes gennem Opsummering af en hel Række smaa Bestemmelser.

Ser vi paa Navneordene, finder vi, at Flertallet aldeles konsekvent udtrykkes ved Tilføjelse af Stavelsen *ko*, medens *kin* bruges, hvor Talen er om to, altsaa som Udtryk for Total, Dualis, der her altid nøjagtig adskilles fra Flertal, f. Ex. *hoṛ* Menneske, Mand, *hoṛ-kin* to Mænd, *hoṛ-ko* (flere) Mænd. Men ogsaa ved de andre Ordklasser som Pronominer eller Verber bruges de samme Tillæg *kin*, *ko* overalt med samme Betydning.

Af de forskellige Kasus, der udtrykkes ved lignende 108
bestemte efterhængte Stavelser, nævner jeg blot exempelvis, at Genitiv (Ejeform) betegnes ved Endelserne *ren* eller *reak'*, af hvilke den første bruges, naar det styrende

Ord betegner noget levende, den anden, naar det betegner noget livløst, men uden Hensyn til Betydningen af selve det Ord, hvortil de føjes, f. Ex. *hoṛ-ren hopon* Mandens Søn, *hoṛ-reak' ṭheṅga* Mandens Stok, og paa samme Maade *hoṛ-kin-ren* eller *-reak'* de to Mænds, *hoṛ-ko-ren* eller *-reak'* Mændenes. Omvendt kan man ogsaa f. Ex. føje *ko* til Genitiven: *hoṛ-ren-ko,* hvilket da betyder saa meget som Mandens Folk, Børn ell. l. (de, der hører til Manden), og deraf atter danne f. Ex. en Genitiv *hoṛ-ren-ko-reak'* o. s. fr.

Medens Sproget i det hele ikke kender nogen Forskel paa grammatiske Køn af lignende Art som f. Ex. dansk eller tysk, ser vi, hvorledes det her skelner det livløse fra det levende, og denne Forskel finder vi i bestemte Tilfælde, særlig i Pronominerne og dermed beslægtede Sprogelementer, gennemført med stor Konsekvens, regelmæssig saaledes, at, naar det livløse har noget bestemt Mærke, da er dette *ak'*.

Som Exempel paa den store Rigdom af Pronominer (Stedord) anfører jeg blot, at man for 1ste Person, der i Ental hedder *iṅ* jeg, har ejendommelige Dobbeltformer for Total og Flertal: naar den tiltalte regnes med, hedder det i Total *alaṅ* vi to (ɔ: du og jeg), i Flertal *abon* vi; med Udelukkelse af den tiltalte hedder det derimod *aliṅ* vi to (ɔ: han eller hun og jeg), *ale* vi. Aldeles forbavsende er den Mangfoldighed, hvormed Sproget, blot ved ganske enkelte Lydforandringer, er i Stand til at nuancere Begreber som den, denne, hin, alt efter den større eller mindre Nærhed, efter som det er noget, man hører eller ser, o. s. v. Men det vilde føre os for vidt at dvæle herved.

Særlig fint udviklede er Verberne (Udsagnsordene) gennem en uendelig Mangfoldighed af Former. For det første finder vi her en Række forskellige Stammedannelser

til at betegne forskellige Betydningsnuancer, f. Ex. *dal* slaa; fordoblet *dal-dál* slaa gentagne Gange; med afsleben Fordobling *da-dál* slaa stærkt, ligesaa f. Ex. *bań ńeńéla* jeg kan slet ikke se (er blind), men *bań ńela* jeg kan ikke se (en enkelt Gang); med indskudt *p*, reciprokt *dapál* 109
slaas sammen (som transitivt egl. slaa sammen, dernæst overdække); med *-oco* dannes saakaldte Kausativer som *dal-oco* lade slaa, *dapal-oco* bringe til at slaas med hinanden, o. s. v., o. s. v.

At der ved Siden heraf forekommer forskellige Former svarende til hvad man plejer at kalde Aktiv, Passiv og Medium, et temmelig stort Antal forskellige Tider og flere Maader, alt betegnet hver med sit bestemte Tillæg, maa det være nok blot at antyde.

Med Hensyn til hvad der ellers optages eller ikke optages i Verbets Form, gaar Santalsproget til Dels ganske ejendommelige Veje.

Ligesom i de fleste andre Sprog, betegnes den handlende Person, Subjektet, ved et Tillæg, der her i sin Form stemmer nøje overens med det selvstændige Pronomen. Men nu er det karakteristisk, at denne Række af Endelser, overalt hvor det er muligt, løsrives fra Verbet og slutter sig til det umiddelbart foregaaende Ord, ligegyldigt af hvad Art dette er, f. Ex. *meneť a-m* du (*-m*) siger, men *ceť-em meneť a* hvad (*ceť*) siger du (*-em*)?

Det er imidlertid ikke blot Subjektet, der udtrykkes ved en saadan efterhængt Pronominalform; men i selve Verbalformen og uadskillelig fra den optages ogsaa paa lignende Maade Udtryk for Objektets, Genstandens Person og Tal, f. Ex. *dal-ked-iń-a-e* han (*-e*) slog (*dal* + Fortidsmærket *-keť-*, foran Selvlyd *-ked-*) mig (*-iń-*); *dal-ked-e-a-ń* jeg (*-ń*) slog ham (*-e-*); *dal-keť-me-a-ko* de (*-ko*) slog dig (*-me-*); *dal-keť-liń-a-m* du (*-m*) slog os to (*-liń-*), o. s. v.

Men denne Art af »Agglutination« gaar endnu videre. Ogsaa en Betegnelse af Dativ-(Hensyns-)forholdet kan paa samme Maade optages i Verbet (tilknyttet ved Hjælp af et *a*), f. Ex. *em-añ-a-e* han (*-e*) vil give (*em-*) (til) mig (*-añ-*) (men *dal-iń-a-e* han vil slaa mig (*-iń-*)); *em-ad-e-a-ń* jeg gav (til) ham (med Mærket *-ad-* for *-ked-*), o. s. v. Men dermed er vi endnu ikke nær færdige; thi ogsaa Udtryk for Genitivforholdet (Ejendomspronominer) i Regelen hørende til Objektet eller Hensynsobjektet, indgaar paa lignende Maade i Verbets Form (ved Hjælp af et *t*), f. Ex. *gidra-ń goṛo-ako-tam-a* jeg vil hjælpe dine Børn, ordret: Barn (*gidra*) -jeg (*-ń*) vil-hjælpe (*goṛo-*) -dem (*-ako-*) -din(e) (*-tam-*); *ṭheñga-m aṭ'-keṭ'-tiń-a* tabte (*aṭ'-keṭ'-*) du (*-m*) min (*-tiń-*) Stok (*ṭheñga*)? Det vil let ses, hvilken
110 uhyre Forskel der her er fra de almindelig kendte Sprog i Fordelingen af de enkelte Sætningsled, og tillige hvilken uendelig Masse af Kombinationer der overhovedet ved denne »Sammenlimnings«-metode kan fremkomme, saa meget mere som Forholdet let kan blive endnu meget mere sammensat, end Tilfældet er i de her anførte Exempler.

Endnu et Punkt vil jeg fremhæve. Man vil have bemærket, at alle de Exempler paa Verbalformer, som jeg har nævnt, i sidste Stavelse (foran Subjektsmærket) indeholder et *a*, hvilket jeg ikke særlig har gengivet i Oversættelsen. Dette *a* maa siges overhovedet at betegne Prædikatet, Omsagnet, i en fuldstændig Sætning. Naar det udelades, kan omtrent en hvilken som helst Verbalform umiddelbart blive til en Nominalform, der kan bøjes i Kasus og Tal og f. Ex. som et Participium bruges svarende til, hvad vi udtrykker med en hel relativ Sætning; saaledes *dal-ked-iń* (den,) som slog mig, *dal-ked-iń-ko* de, som slog mig, *dal-ked-iń-ko-reak' ṭheñga-ko* deres Stokke, som slog mig, o. s. v.

Omvendt kan ikke blot dette Prædikatsmærke *a*, men ogsaa alle verbale Endelser for Tider, Maader, Genstand (naar transitiv Betydning tilsigtes) o. s. v. ofte føjes umiddelbart til Ord af alle andre Klasser, hvilke derved simpelt hen, uden nogen som helst særlig Afledning, træder over i Række med Verberne. Saaledes f. Ex. *maraṅ hoṛ* en stor Mand, men *hoṛ-e maraṅ-a* Manden er stor; *maraṅ-ked-e-a-e* han (*-e*) gjorde (*-ked-* Fortidsmærke) ham (*-e-*) stor; *iṅ-ren-ked-e-a-ṅ* jeg (*-ṅ*) gjorde ham (*-e-*) til min (*iṅ-ren*, Genitiv af *iṅ* jeg); *gok'-let'-leka-ked-e-a-ko* de (*-ko*) gjorde med ham (*-e-*) i Overensstemmelse med deres Løfte (*gok'* love, *gok'-let'* (hvad de) havde lovet, *-leka* (efterhængt Forholdsord) i Overensstemmelse med).

Disse faa Bemærkninger vil være tilstrækkelige til at give de Læsere, som interesserer sig for sligt, en lille Antydning om, hvor ejendommelig Santalsprogets Bygning er, og hvor forskelligt det i hele sin Indretning er fra alle de Sprog, som man ellers har Lejlighed til at blive bekendt med.

GAMMEL-TYRKISKE INDSKRIFTER FRA MONGOLIET

I OVERSÆTTELSE OG MED INDLEDNING

(HIDTIL UTRYKT)

INDLEDNING

Fra ældgammel Tid har den store folkeæt, som vi sammenfatter under Navnet Tyrker, været udbredt over store partier af Centralasien. Indenfor dette vidt udstrakte område levede de væsentlig som nomader, splittede i en masse forskellige stammer med ringe og yderst skiftende sammenhold.

Det folk, til hvilket navnet Tyrker (på tyrkisk *türk* eller *türük,* vistnok oprindelig med betydningen »kraft, styrke« og fra først af formodentlig navnet på en enkelt stamme eller måske snarere på en herskerslægt) specielt er knyttet, hører vi første gang om henimod midten af det 6te årh. af vor tidsregning. På den tid var de underkastede et dengang mægtigt folk, som Kineserne, hvis gamle og rige litteratur er af enestående betydning for kendskabet til Centralasiens ældre historie, kalder Jou-Juan eller senere Juan-Juan — rimeligvis det samme, som hos den byzantinske forfatter Theophylaktos Simokatta kaldes Avarer, Ἄβαροι (»de ægte Avarer« i modsætning til »Pseudo-Avarerne« i Europa).

Henimod 546 blev Juan-Juan-folket angrebet af en stor konføderation af nordtyrkiske stammer, som Kineserne kalder T'ie-le. Det blev Tyrkerne, der under anførsel af deres høvding *T'u-men* afslog T'ie-le-stammernes angreb. Opmuntrede ved dette held vendte Tyrkerne sig mod selve Juan-Juan og overvandt dem 552. T'u-men (for-

modentlig den samme som indskrifternes *Bumĵn*, se dette bind s. 105 f.), der således er grundlæggeren af det tyrkiske rige, antog derefter titelen Il-kagan (tyrk. *El-qaγan*, jf. nedf.). Ved hans side og under hans overhöjhed virkede hans yngre broder, Kinesernes *She-tie-mi* = tyrkisk *Istämi*, der særlig var hövding for de vestlige Tyrker og stamfader til deres dynasti (se s. 105 f.).

De østlige (eller nordlige) Tyrkers centrum og deres kagans residens var ved denne tid, efter de kinesiske kilder, bjerget *Tu-kin* (eller Yü-tu-kiün?), hvis beliggenhed er ukendt, med mindre det er identisk med hvad der senere kaldes *U-te-kien* = tyrkisk *Ötükän*, rimeligvis en del af den nuværende store bjergstrækning Hangaj, ved Orkhons flodsystem i det nordlige Mongoli. Vesttyrkernes hjem var Ili-dalen og dens Omgivelser. Disse sidste var delte i 10 stammer (eller i to grupper, hver omfattende 5 stammer), af hvilke i det mindste senere Türgish-stammen er den vigtigste; de kaldes derfor almindelig både på tyrkisk og på kinesisk blot »de ti stammer« eller ordret »de ti pile« (tyrkisk *on oq*, se s. 93—104).

Tʿu-men kagan døde allerede 552 og blev efterfulgt af sine tre sönner, den ene efter den anden. Kineserne kalder dem Kʿo-lo († 553), Mu-han eller Mu-kan (553—572) og Tʿo-po (572—581). Den berömteste af disse og af alle de tyrkiske kaganer er *Mu-han* (Mu-kan), en stor erobrer, under hvem det samlede tyrkiske rige når sin störste udstrækning og anseelse, navnlig efter at han og hans farbroder Istämi eller She-tie-mi (død i slutningen af 575 eller begyndelsen af 576) havde overvundet et andet stort folk af os ukendt sprog, Eftaliterne. Mod vest når det nu over Sogdiana omtrent til Jaxartes (tyrk. *Jenčü-ügüz*, »Perlefloden«) og »Jærnporten« (tyrkisk *Tämir-qapiγ*, et fra gammel tid af berömt pas imellem det nuværende Samarkand og Balkh), hvor Tyrkerne mødes med Perserne; mod

øst til henimod det nuværende Mandshuri (indskrifternes *Qadirqan*-bjerge måske = nuværende Khingan?).

Endnu på denne tid indtog Østtyrkerne, hvis kaganer var udgåede fra den ældre linie, hovedpladsen, og deres kagan betragtedes eller krævede at betragtes som øverste hövding over alle Tyrker. Dog indtog i virkeligheden allerede Istämi en så godt som selvstændig stilling, og trådte f. ex. som autonom kagan i forbindelse med det byzantinske rige, nærmest i anledning af silkehandelen, som tidligere var dreven gennem Eftaliterne, men som Tyrkerne nu ønskede at drage til sig, medens Grækerne også ønskede at gå udenom Perserne. 568 sendte han et gesandtskab til Konstantinopel, hvad Grækerne besvarede ved at sende et gesandtskab til ham under ledelse af Zemarkhos, og disse forbindelser fornyedes atter i 576 og 598.

Disse begivenheder har givet anledning til interessante, om end på adskillige punkter misforståede skildringer hos de byzantinske forfattere Menandros Protector og Theophylaktos Simokatta. Man ser, at Tyrkerne har stået ret höjt i kultur. Zemarkhos modtages af kaganen, der sidder på en guldtrone med to hjul, som kan trækkes af en hest. Teltets vægge er behængte med silketæpper i de skönneste farver. En anden gang modtages han i et rum, hvor kaganen har en seng helt af guld og alle kar ligeledes af guld, og atter en anden gang en seng eller löjbænk helt forgyldt, båret af påfugle af guld. Den kagan, som Menandros under år 568 omtaler under det ikke fuldt opklarede navn Dizabulos Διζάβουλος eller lignende former, kan kun være Istämi; hos Theophylaktos finder vi navnet Stembis-khagan, Στεμβισχάγαν.

Dersom Vesttyrkerne i de förste 30 år virkelig kan siges at have anerkendt Østtyrkernes supremati, så opløses i ethvert tilfælde under Istämis sön og efterfølger Tardu

(kinesisk Ta-tou, Τάρδου hos Menander) ved den østtyrkiske T'o-po kagans død i 581, fuldstændig forbindelsen mellem de to dele af det tyrkiske rige, og fra denne tid af kan der ikke være tvivl om, at vi har to uafhængige og rivaliserende riger eller konføderationer af stammer, hvert rige med sin kagan, Østtyrkernes i øst og nordost, og Vesttyrkernes, omfattende den vestlige del af det gamle rige. Grænserne mellem dem er dog stadig meget ubestemte og skiftende, idet beslægtede nabostammer, som Karlukerne, være sig med magt eller frivillig, snart slutter sig til den ene, snart til den anden side, snart atter gör sig uafhængige eller giver sig ind under Kina.

Kineserne (tyrk. *tabγač*, jf. s. 52 f.), for hvem Tyrkerne, på grund af deres stadige røveriske indfald i Kina, er höjst besværlige naboer, og som sikkert allerede under de förste kaganer har gjort deres bedste for at udså uenighed, vedblev stadig med stor diplomatisk kløgt at puste til ilden for at vedligeholde spændingen mellem de to riger eller vække indre splid i det ene eller andet af dem; snart støtter de det ene, snart det andet, snart én af de mange, oftest lidet dygtige tronprætendenter, snart en anden, og alt eftersom de selv i öjeblikket er stærke eller svage, véd de at holde sig dem fra livet med væbnet hånd eller ved at sende dem rige gaver af kostbarheder, især silke, eller nødvendighedsgenstande som korn.

Det er unødvendigt at dvæle ved enkeltheder i Tyrkernes historie i det næste halve århundrede — deres indre stridigheder, deres skiftende kaganer, deres kampe med Kineserne eller med egne stammefrænder, eller Kinesernes intriger. Nok er det, 630, efter en opstand af en nordtyrkisk stamme, som det ikke lykkedes at afslå og som finder støtte hos Kina, bliver den østtyrkiske kagan, som Kineserne kalder *Kie-li*, overvunden af Kineserne og taget til fange og ført til Kina sammen med en mængde af sine

folk. Dermed er det østtyrkiske rige opløst og knust. Dets område bliver gjort til kinesisk provins og styret som sådan, og masser af Tyrker bliver forflyttede til Kina og bosatte der. Lidt senere falder også det vesttyrkiske rige, 659, efter at Kineserne først lidt efter lidt har taget den ene del deraf efter den anden. En mængde af de således udvandrede befinder sig åbenbart ret vel i Kina, hvor livet i mange henseender utvivlsomt har været lettere end i deres hjemstavn, men hos andre såvel blandt de udvandrede som hos dem, der var blevet tilbage i de gamle boliger, lever stadig nationalfølelsen og mindet om gammel storhed. Et par forsøg på atter at få en tyrkisk khan mislykkes dels på grund af lunkenhed fra selve Tyrkernes side, dels fordi de ikke vil nöjes med en blot stammehövding, en khan (*qan*), under kinesisk overhöjhed. Men endelig c. 680—682 lykkes det en efterkommer af det gamle dynasti, der først synes at have båret titlen *šad*, atter at samle største delen af Østtyrkerne til en af Kina uafhængig enhed og at vinde herredömmet som kagan. Deres centrum bliver derefter den ovenfor nævnte bjergstrækning Ötükän, efter at det først en kortere tid har været i egne, der i indskrifterne kaldes *Čuγaj* og *Qara-qum* (»det sorte sand«), rimeligvis ved Hangajbjergenes sydlige affald. Kineserne kalder denne kagan *Ku(t)-tu-lu(k)* (= tyrkisk *qutluγ* »den lykkelige«, vistnok hans egentlige tyrkiske navn); de tyrkiske kilder kalder ham blot ved hans regeringsnavn *Elteriš qaγan* (vistnok »Rigssamlingskaganen«). Efter en række heldige kampe og omfattende organiseringsarbejde dør han allerede mellem 690 og 692, sandsynligvis 691.

Da hans to sönner ved hans død var ganske unge, 8 (7?) og 6 år, tiltager hans broder sig regeringen i sit eget navn. Kineserne kalder ham *Me-ch'uo* (*Me-ch'üe*); hans tyrkiske regeringsnavn er *Qap(a)γan qaγan*.

Han er en meget energisk mand og vældig kriger, der

med held stræber at genoprette det tyrkiske rige i hele dets gamle omfang lige indtil Persien, og også gör krav på overherredömmet over Vesttyrkerne, der omtrent ved denne tid ligeledes har løsrevet sig fra Kina. Men han er tillige en meget brutal og grusom hersker, der efterhånden gör sig grundig forhadt. Efter at en hel del af hans nærmeste undersåtter havde givet sig ind under Kina og var udvandret dertil — hvor de forøvrigt blev slet behandlede og for en stor del gik til grunde — blev Mech'uo myrdet 716 af en oprörsk stamme. Allerede i levende live havde han givet sine to sönner titel af kagan og bestemt dem eller den ene af dem til sin efterfølger (se s. 188 f.). Men Kutlugs ældste sön *Me(k)-ki-lien,* som Kineserne kalder ham, tog nu straks regeringen under navnet *Bilgä qaγan,* »den Vise Kagan« (på kinesisk gengivet *Pi(t)-kia ko-han),* med den fulde titel *Täŋritäg täŋridä bolmiš tür(ü)k bilgä qaγan* »den Gudlignende Himmelbaarne Tyrkiske Vise Kagan«. Han, der allerede i en alder af 14 år af sin farbroder havde faaet tildelt den höje værdighed af *šad* og derfor i de kinesiske krøniker ofte kaldes »den lille shad«, blev herved støttet af sin yngre broder *Kül tegin* (= prins Kül), der lod hele farbroderens familie og alle hans nærmeste tilhængere dræbe på få undtagelser nær. Blandt dissse undtagelser må fremhæves *Tonjukuk,* en gammel statsmand, som havde spillet en fremragende rolle under Elterish og Kapagan og var svigerfader til Bilgä kagan, for hvem han også synes at have været rådgiver i sine sidste leveår.

Bilgä kagan var af en betydelig mildere karakter end farbroderen og i det hele, som det synes, en god regent. De fleste af de frafaldne og udvandrede Tyrker vendte tilbage, til dels i en sörgelig forfatning, og med Kina kom han til at stå på en god fod. I sin regering og navnlig i sine krige havde han en væsentlig støtte i sin nævnte,

omtrent et år yngre broder Kül tegin, der synes at have været en kraftigere karakter end kaganen.

Det var derfor et stort og sörgeligt tab for ham, da Kül tegin døde 731. Hans minde hædredes både af kaganen og af den kinesiske kejser ved oprejsning af et stort og imponerende monument med en udførlig indskrift, som i vore dage er blevet fremdraget, og hvortil jeg senere kommer nærmere tilbage.

Kun få år efter, i efteråret 734, døde kaganen, forgivet af en af sine ministre, just som han af den kinesiske kejser havde fået tilsagn om opfyldelsen af et ønske, han i mange år havde arbejdet ihærdigt for, nemlig at få en kinesisk prinsesse til ægte.

Også over ham rejstes der dels af hans sön og efterfølger, som af Kineserne kaldes *I-jen* (og hvis fuldstændige tyrkiske titel er *Täŋritäg täŋri jaratmiš tür(ü)k bilgä qaγan* »den Gudlignende af Himmelen indsatte Tyrkiske Vise Kagan«), dels af den kinesiske kejser et ganske lignende stort og pragtfuldt monument som over Kül tegin. Også dette er nu fremdraget, dog betydelig mere ødelagt.

Kun en halv snes år efter hans død stod det tyrkiske rige. Omtrent 745 blev det omstyrtet af en anden tyrkisk stamme, som nu æn tid kommer til at spille en hovedrolle i Centralasien, nemlig Ujgurerne.

Disses tidligere historie er ret ubekendt. Rimeligvis er *Ujγur* egentlig navnet paa et dynasti, der ikke længe för denne tid har gjort sig til herre over et antal af stammer, som har hørt hjemme nord for Tyrkerne, omkring floden Selenga. De fleste af disse stammer synes för den tid at have stået i nært forhold til eller hørt ind under en anden stor konføderation af stammer, som indskrifterne kalder *Oγuz*. Dette er et meget gammelt stammenavn, som for den ældre tids vedkommende ikke kan stedfæstes, men som også senere genfindes på mange for-

skellige punkter af det tyrkiske sprogområde, dels i den oprindelige form *Oγuz*, dels i formen *Uz*, dels endelig som *Oγur* i forskellige sammensatte navne på stammer boende i den østlige del af det nuværende Rusland, stammer hvis sprog har frembudt den ejendommelighed, at de har *r* for oprindeligt *z*, f. ex. *Onoγur* = *On-oγuz* »10-Oguz'erne«[1]). Disse Oguzer synes fra først af at have stået under Tyrkernes overherredömme, og også efter indstiftelsen af det nye rige synes de tyrkiske kaganer at have prætenderet overherredömmet. Men forholdet har åbenbart været ret løst og alt andet end venskabeligt, så at der stadig er tale om stridigheder og oprör.

Mere og mere er imidlertid Ujgurerne og deres herskerslægt gået frem i magt, og nu er det altså dem, der styrter det gamle tyrkiske rige og definitivt gör sig til herrer over Tyrkerne i store dele af Centralasien.

Hvad angår Tyrkernes forfatning og samfundsforhold må mærkes, at når vi taler om et tyrkisk eller ujgurisk »rige« (tyrkisk *ēl*), må dette ikke sammenstilles med et europæisk rige. Det er i virkeligheden kun en løs og meget skiftende sammenslutning af et större eller mindre antal af nomadestammer, som holdes sammen af en overhövding, hvis titel er kagan (*qaγan*), hvad der altså omtrent vil svare til vor titel »kejser«; hans øverste(?) hustru kaldes *qatun*. Ved siden deraf forekommer også en derfra forskellig titel khan (*qan*), der — som det navnlig tydeligt fremgår af Tonjukuk-indskriften og af Jenisej-indskrifterne — betegner en hövding over en enkelt stamme eller et enkelt folk, der ikke danner et uafhængigt rige. Hist og her træffes andre særlige benævnelser for sådanne

[1]) Ved talord foran folkenavne betegnes det antal af enkelte stammer, som vedkommende folk omfatter.

styrende hövdinge, f. ex. *uluγ erkin* »den store erkin«, indskrift I E 34, eller *jduq qut* »hellig lykke«, »hellig majestæt«, II E 25 (i senere form *jdjqut).*

Kaganens hverv består i at holde sammen på de ham undergivne stammer og så vidt muligt forøge dem, at ordne deres forhold indbyrdes og til ham samt hele administrationen, at være den øverste krigsherre i angreb eller forsvar og endelig at sysselsætte folket og skaffe det sit udkomme i så rigt omfang som muligt. De almindeligst anvendte midler hertil var at foretage røvertog til nabofolk, som f. ex. Kineserne, eller skaffe tribut fra disse, for at de derved kan købe sig fri for sådanne overfald.

Samfundsforholdene kan i det hele taget vist nok betegnes som hvilende på et ret aristokratisk grundlag, med skarp adskillelse mellem adelen (beg'erne, *bäg*, osmanisk *bej*) og det menige folk. Ved siden deraf havde Tyrkerne en lang række af rangtitler og titler paa höjere embedsmænd (*bujruq*) : *tegin* er en prins af kaganhuset; de höjeste embedsmænd er *jabγu* og *šad*, af hvilke der var to, en for den østlige del af riget, *Töliš*, og en for den vestlige del, *Tarduš*[1]). Endvidere findes *eltäbir,* en guvernør eller statholder over undertvungne stammer, *apa, tarqan, čur, tudun* o. a. titler. Også kinesiske titler forekommer, som *sängün* general (kinesisk *tsiang-kiün*), *tutuq* guvernør, o. a.

Tyrkernes religion var shamanisme, i alt væsentligt stemmende med hvad der findes hos de få nordtyrkiske stammer, navnlig i Altajbjergene, der endnu er hedninger, eller enkelte af disses nabofolk[2]). Efter disses anskuelser

[1]) Jeg kan ikke afgöre, om der har været to jabgu'er og to shad'er, eller om måske den øverste embedsmand i den østlige del af riget, Töliš, har haft titelen jabgu og i den vestlige del, Tarduš, titelen shad, og om det måske er disse to der sammenfattes under benævnelsen »de to shad'er« (jfr. Kül tegin-indskriften, E 27 og N II.).

[2]) W. Radloff, Aus Sibirien, 1884, II s. 1 ff.

består verden af et vist antal af lag. Sytten lag foroven danner himlen, lysets rige; syv eller ni lag forneden udgör underverdenen, mörkets rige. Imellem disse to ligger jordens overflade, hvor menneskene bor. Det höjeste væsen, der har skabt himmel og jord, med alt hvad der lever, og som styrer hele verden, bor i himlens øverste lag (*täŋri*, der betyder både himlen og denne himmelgud). De øvrige lag af himlen er beboede af en række gode væsner eller guddomme; blandt sådanne nævnes i indskrifterne flere gange *Umaj*, et endnu brugeligt navn på en kvindelig guddom, der særlig synes at have omsorg for börn (mon egentlig en lykkeguddom?). Her i et af de höjere lag er også paradis, hvor de afdødes sjæle opholder sig som mellemled mellem guderne og deres egne på jorden levende efterkommere. I de underjordiske lag bor på samme måde en række onde væsner, som søger at skade menneskene, og herhen kommer tillige efter døden de onde mennesker. Endelig er selve den beboede jord personificeret i en række venligsindede ånder, som under ét kaldes *jer-sub* (nu *jär-su*), egentlig »jord og vand«. De har særlig deres bolig på höje bjerge eller ved flodernes kilder — begge dele på tyrkisk kaldet *baš*, »hoved«. Sådanne steder betegnes derfor i indskrifterne ofte med tillægsordet *ǰduq* »hellig«, og her, ligesom f. ex. ved enhver overgang over et vanskeligt bjergpas eller en farlig ström, ofres til stedets guddomme med bön om eller tak for nådig velvilje. Til himlen vover menneskene ikke direkte at henvende sig, men kun igennem forfædrene i paradis. Ikke alle er dog i lige grad i stand til at sætte sig i forbindelse med disse; denne gave er fortrinsvis forbeholdt shamanerne.

Om begravelsesskikkene fortæller de kinesiske krøniker følgende, hvad dog sikkert kun kan have gældt for

særlig fornemme personers vedkommende, men da også i det hele synes at være i god overensstemmelse med hvad vi kan få ud af selve indskrifterne.

Når en mand er død, henlægges hans lig i hans telt. Alle hans slægtninge slagter da hver et får og en hest, der som et offer til ham lægges udenfor teltet. Derpå rider de alle syv gange rundt om dette, idet de udstøder höje klageskrig, og når de kommer foran indgangen til teltet, flænger de sig med en kniv i ansigtet, så at man ser blodet strömme ned sammen med deres tårer. Derpå fastsættes en gunstig dag til begravelsen. Hvis en mand er død om foråret eller sommeren, venter man med denne, indtil bladene er faldet af træerne; er han død om efteråret eller vinteren, venter man, indtil bladene atter er skudt frem. Först brænder man den afdødes livhest, hvis aske begraves sammen med liget, og ligeså alle hans brugsgenstande, hvorpå man graver en grav til ham. På selve begravelsesdagen bringer hans pårörende alle slags ofre og rider atter omkring og flænger sig i ansigtet ligesom umiddelbart efter hans død. Efter begravelsen opstiller man ved graven stene i et antal svarende til tallet på fjender, han i levende live har nedlagt (det må være disse, der på tyrkisk kaldes *balbal*).

Tyrkerne havde, för de kom i nærmere beröring med Kineserne, ingen fast tidsregning og næppe nogen tidsinddeling ud over de fire årstider. Men efter at de var kommet under indflydelse af den kinesiske kulturkreds, optog de, uvist når, disses kalender. Det kinesiske år er et måneår bestående ordentligvis af 12 måneder, hver på 29 eller 30 dage og hver begyndende med nymåne, i alt altså på 354 eller 355 dage. Hvert andet eller tredje år (7 gange i løbet af 19 år) indskydes efter bestemte astronomiske regler en skudmåned. Månederne betegnes

ved tal (ordenstal). Den første måned i året er den, i løbet af hvilken solen træder ind i fiskenes tegn (mellem 21. Januar og 20. Februar). I alt dette må det antages, at Tyrkerne fuldstændig har sluttet sig til Kineserne. Det enkelte år betegnes af Kineserne selv dels som det og det år efter den regerende kejsers tronbestigelse, dels efter sin plads i en sig gentagende, meget gammel cyklus af 60 år, dels endelig i gammel tid på samme måde efter en ligeledes ældgammel cyklus på 12 år. Denne har tidligere været udbredt over hele Øst- og Mellemasien, men er nu til dags så godt som overalt forlængst gået helt ud af brug. I denne sidste, der også har været optaget og benyttet af de gamle Tyrker og optræder nogle gange bl. a. i de to Orkhon-indskrifter, betegnes årene ved en række navne på dyr, nemlig: 1, rotte; 2, oxe; 3, tiger; 4, hare; 5, drage; 6, slange; 7, hest; 8, får; 9, abe; 10, höne; 11, hund; 12, svin. Da hvert af disse stadig gentager sig hvert tolvte år, så at f. ex. begyndelsesåret »rotte« efter vor tidsregning kan være .... 4, 16, 28 .... 676, 688, 700, 712, 724, 736 .... 1900, 1912 ($= 12\ n + 4$), og der aldrig angives numer for vedkommende cyklus, er denne betegnelse i höjeste grad relativ og siger ikke stort mere end »trykt i dette år«. Når f. ex. Kül tegin angives at være død i året »får« og begravet i året »abe«, vilde vi ikke være synderlig hjulpne, hvis vi ikke af den nöjagtige tidsangivelse i den kinesiske indskrift på samme monument ligesom i de kinesiske historiske kildeskrifter vidste, at dette var sket i årene 731 og 732 efter vor tidsregning, og om disse to år ved vi eller kan beregne, at de netop var årene »får« ($= 12\ n \div 1$) og »abe» ($= 12\ n$).

Det almindeligste i de to store Orkhon-indskrifter er dog, at året for en begivenhed blot betegnes ved angivelse af den afdødes alder på den tid da denne fandt sted. Med fuld nöjagtighed kan omregningen heraf til år efter

vor tidsregning alligevel ikke foretages; ti, selv bortset fra mulige småfejl i aldersangivelsen, kan vi ikke være sikre på, om denne — så meget mere som betegnelsesmåden derfor kan variere lidt i formen, uden at vi kan kontrolere den mulige betydningsforskel — er udtryk for det fyldte år eller det år, i løbet af hvilket man når den givne alder. Efter sammenligning med de fra kinesiske kilder kendte tidsbestemmelser synes vi dog for Kül tegins vedkommende i det hele nærmest at måtte gå ud fra 685 som kalkulatorisk fødselsår, og for Bilgä kagans vedkommende fra 684. Hvad der forøvrigt også kan komplicere forholdet noget, er, at det, ved angivelse f. ex. af visse åremål, i alt fald undertiden ser ud, som om Tyrkerne har regnet både begyndelses- og slutningsåret med, jf. f. ex. indskriften over Bilgä kagan, II S 9, hvor denne om sig selv siger »i 19 år var jeg shad og i 19 år [kagan]«. Nu ved vi, at han døde i den ottende måned (September) 734 og var blevet kagan efter farbroderen, der døde 22. Juli 716. Vi vilde da sige, at han regerede i 18 år, 716—734, og ligeledes at han var shad i 18 år, som det synes 698—716.

Endnu kan her blot tilföjes, at hovedverdenshjörnet for Tyrkerne er øst, mod hvilken side de altid vender sig; derfor betegnes øst også som »fremad«, vest er »bag til«, syd »til höjre«, nord »til venstre«, og kaganens trone opstilles altid således, at han ser imod øst, mod solens opgang.

Det er ikke nødvendigt på dette sted at dvæle ved de almindelige forhold vedrörende de i Mongoliet og ved Jenisejs øvre løb fremdragne gammel-tyrkiske indskrifter. Angående disse spörgsmål, indskrifternes udbredelse og gengivelser af dem samt det i dem anvendte ejendommelige runeagtige alfabet, dettes dechiffrering og op-

rindelse turde det være tilstrækkeligt her at henvise til dette binds s. 3 ff., s. 27 ff. og s. 70 ff. Den store masse af disse indskrifter, særlig alle fra det nordvestlige Mongoli og sydlige Siberien, er kortere eller længere gravskrifter over ubekendte mænd. Kun i det nordøstlige Mongoli er der efterhånden fremdraget 6 större mindesmærker med længere indskrifter af betydelig historisk interesse. Intet af disse mindesmærker er bevaret helt ubeskadiget. Navnlig er tre af dem, deraf to af ujgurisk oprindelse, så ødelagte af tiden eller menneskehænder, at der ikke kan gives nogen sammenhængende oversættelse. Derimod har jeg ønsket her at meddele en oversættelse på dansk af de tre andre, forholdsvis vel bevarede indskrifter, der tillige i historisk henseende ubetinget er de vigtigste. Dels har ingen af dem för været oversat på dansk, dels tror jeg, hvad de to af dem angår, nu at forstå mange enkeltheder rigtigere end da jeg i sin tid udgav dem med fransk oversættelse[1]). Den tredje af indskrifterne er först opdaget efter den tid. Oversættelserne har jeg søgt at göre så letlæselige som muligt, samtidigt med at holde dem så nær ved originalerne, som den store forskel mellem sprogene vilde tillade. Hvad indholdet angår, håber jeg at den i indledningen givne oversigt over Tyrkernes almindelige historie og deres kulturforhold i det hele vil være tilstrækkelig til forståelse af dem. Om videre enkeltheder vedrörende orientalske ord, navne o. l. henviser jeg til ordlisten i slutningen af afhandlingen.

---

[1]) Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par Vilh. Thomsen, Helsingfors 1896 (= Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, V. Citeres som IOD). De samme er i gentagne gange ændrede skikkelser oversatte af W. Radloff i Die alttürkischen Inschriften der Mongolei, St. Petb. 1895 (ATI), og samme Neue Folge, 1897. En række enkeltheder har jeg behandlet i min afhandling Turcica (ovf. s. 92—191, 196 f.).

DE TO ORKHON-INDSKRIFTER (I og II).

I nærheden af floden Orkhons gamle løb og indsøen Kosho Tsaidam (omtr. $47^1/_2{}^0$ nordl. bredde og $102^1/_2{}^0$ østl. længde Greenw.) har man for over tredive år siden, i omtr. en kilometers afstand fra hinanden, opdaget to store, gamle monumenter, som i århundreder må have henligget glemte og fuldstændig ukendte for europæiske videnskabsmænd (ovf. s. 4). Ved en beskrivelse af dem må det bedst bevarede, I, lægges til grund. Det har vist sig at være et mindesmærke rejst i året 732 efter vor tidsregning til ære for den tapre tyrkiske prins Kül tegin. Selve mindestenen er en stor, omhyggelig tilhugget, firesidet og opad svagt afsmalnende monolith af en slags kalksten eller dårligt og urent marmor, $3^1/_8$ m höj. De to sider er brede, 1,32 m forneden, 1,22 foroven, og har oprindelig vendt mod øst og vest; de to andre, syd- og nordsiden, er smalle, 46—44 cm brede. Hver af disse sider betegner vi med de internationalt vedtagne afkortninger af verdenshjörnernes (engelske) navne: S, E, N, W. Stenen afsluttes øverst som en temmelig höj bue mellem de to smalle sider, der synes ret grovt at fremstille to drager, og disse omslutter over hver af de brede sider en mindre, foroven i en spids udløbende og som følge deraf femkantet indskrifttavle. Nederst ender stenen med en lang og solid tap, der har været indpasset i en ganske tilsvarende fordybning i et fodstykke forestillende en skildpadde. Monumentet stemmer i hele sin form nöje overens med samtidige kinesiske mindestene, og selve tilhugningen af stenen og uden tvivl indhugningen af indskrifterne synes endog at være udført af kinesiske arbejdere (jf. nedf. s. 482 og I S 11).

Alle sider af stenen er fuldstændig dækkede med indskrifter i en höjde af c. $2^1/_8$ m. Vestsiden bærer en stor kinesisk indskrift (ovf. s. 5 f., 11, 16; E. H. Parker i IOD

s. 212 ff.) forfattet af selve den kinesiske kejser og forsynet med nöjagtig kinesisk datering svarende til den 1. August 732 efter vor tidsregning (IOD s. 173 f.). Dertil hører en kinesisk overskrift på den ovennævnte femkantede tavle. De tre andre sider er helt dækkede med tyrkiske indskrifter skrevne med det runeagtige alfabet; østsiden (E) indeholder 40 lodrette linjer, de to andre sider (S og N) hver 13. Endelig findes der særlige mindre indskrifter på kanterne mellem N og E, S og E, og S og W, samt på W ved siden af den kinesiske indskrift. Tavlen over E bærer blot et enkelt tegn, »kaganmærket«. Indskriften på sydsiden, der åbenbart er den först indhuggede (s. IOD s. 87 f.), udgör et hele for sig. Den har form af en trontale af kaganen rettet til alle hans undersåtter, med påmindelser om at være ham tro og advarsler mod at lade sig bedåre af Kineserne. Denne indskrift må utvivlsomt betragtes som en indledning til det store afsnit på østsiden, der umiddelbart fortsættes på nordsiden. Bilgä kagan, der helt igennem taler i 1ste person, giver her en kortfattet fremstilling af Tyrkernes historie fra de ældste tider af, men navnlig efter restaurationen og dernæst ganske særlig af begivenheder, i hvilke den afdøde prins har taget virksom del. Som karakteristisk for det rytterfolk, Tyrkerne var, kan fremhæves, at der ved omtalen af en eller anden kamp meget ofte angives navn på den eller de heste, han ved den lejlighed har redet på, og deres skæbne.

Da stenen opdagedes, lå den væltet med den oprindelige østside opad; den nedre del af denne side og i endnu höjere grad den oprindelige nordside har lidt i höj grad af vejr og vind, så at stenen på mange steder er forvitret og indskriften mere eller mindre forsvunden. Den er nutildags blevet rejst op igen på sin plads, men Kineserne har derefter bygget et skur udenom den, som kun er åbent på den ene side, som den kinesiske indskrift ven-

der til; på de andre sider havde de oprindelig bygget skuret så tæt ind til stenen, at man ikke kunde passere forbi; men efter at der er blevet klaget herover, er skuret blevet udvidet noget, således at man dog kan komme forbi, hvis man ellers kan skaffe lys.

Omtrent 40 m fra stenen findes et stort firkantet alter eller en offersten af granit; imellem denne sten og monumentet ligger en jordhöj omtr. 25 m lang, som indeholder en mængde af de karakteristiske kinesiske tagsten. Det er tydelig resterne af en sammenstyrtet bygning, og en sådan omtales netop både i de kinesiske kilder og i indskriften. Ved siden af denne forhöjning findes endvidere syv marmorstatuer, alle af kinesisk arbejde, men åbenbart fremstillende Tyrker, en af dem vel den afdøde; som i alle lignende tilfælde er hovederne med forsæt slået af som følge af senere folkeslags fanatisme, og der er ikke spor tilbage af dem.

På den anden side af monumentet står der först to nu i höj grad ødelagte dyreskikkelser med hovederne vendt mod hinanden, som oprindelig må have betegnet indgangen til begravelsespladsen. Der synes endvidere at være spor af, at hele denne plads har været omgivet af en jordvold som indhegning (jf. I W 2). Udenfor den nævnte indgang begynder en lang række af nu alle mere eller mindre sønderslåede stene, der har strakt sig i lige linje over omtrent $4^1/_2$ km, med en indbyrdes afstand af 10—12 m; det har været råt antydede menneskeskikkelser, der alle har vendt ansigterne mod øst. De har åbenbart været det, som Tyrkerne kaldte *balbal* (se ovenfor s. 475). Af en grav er der intet som helst spor, men prinsen må dog formodentlig have været begravet her eller et sted i nærheden.

Angående Kül tegins død i 731 og opstillingen af monumentet over ham siger de kinesiske krøniker følgende:

»I det nittende år i K'ai-yüan-perioden (d. v. s. i 731) døde Küe-te(k)-kin. Kejseren befalede Chang Kü-yi, der havde titlen kin-wu-tsiang-kiün, (i indskriften *Čaŋ säŋün*, I N 13) og Liü-Hiang (*Likäŋ*, I N 12) at rejse derhen med et dekret, forsynet med det kejserlige segl, for at overbringe den store kagan hans kondolance og nedlægge offergaver. Han befalede at indhugge en indskrift på en sten, at rejse en statue af den afdøde og bygge et tempel (en mindehal, en »forfædrenes hal«). På de fire vægge skulde der males slagbilleder. Han overdrog sex af sine egne fremragende kunstnere at male dem nöjagtigt og naturtro og således at man der i landet aldrig havde set noget lignende og så at kaganen måtte blive bevæget, når han så dem.« Alt dette er i fuld overensstemmelse med hvad vi kan få ud af de tyrkiske indskrifter.

Den anden af de to store Orkhon-stene (II) er rejst i året 735 over Bilgä kagan, der døde 734. I hele sin indretning og opstilling svarer den ganske til den förste, dog har den været nogle cm större på hver led, hvorfor østsiden indeholder 41 linier, hver af de smalle sider 15; den har ikke blot ligesom I været væltet, men er tillige slået i flere store stykker; desuden har den helt igennem lidt endnu meget mere end I, således at ret store partier er fuldstændig forvitrede og udviskede. Også omgivelserne stemmer nöje overens med hvad der fandtes ved I, således rester af en bygning, rester af 4 hovedløse statuer og en række af *balbal*-stene, som dog har været mindre end ved Kül tegins monument. Også denne sten har på sin oprindelige vestside en kinesisk indskrift, hvoraf nu kun spredte partier kan læses. Af de tyrkiske indskrifter på de andre 4 sider stemmer den på nordsiden fuldstændig overens med den på det förste monuments sydside, dog med en længere tilföjelse henimod slutningen. Af indskriften på østsiden er lin. 2—24 (II E 2—24), på yderst

få afvigelser nær, en fuldstændig gentagelse af den tilsvarende indskrift på østsiden af I lin. 1—30 (I E 1—30). Også hvad der følger derefter stemmer mere eller mindre med I, uden dog at være nöjagtig identisk dermed, og således at den har indeholdt et og andet, som ikke er omtalt i I eller först har fundet sted efter den tid, som denne stammer fra. Karakteristisk er det, at det helt igennem er den afdøde kagan der fremstilles som talende i förste person, blot med undtagelse af de to förste linier på østsiden, der er stærkt beskadigede, og dernæst sydsiden (II S) lin. 10—15, hvor den nye kagan pludselig uden overgang optræder som den talende person, samt endelig i den lille indskrift på den bevarede øverste del af tavlen over den kinesiske indskrift (II W). Den forsvundne nederste del af denne tavle har utvivlsomt båret nogle kinesiske skrifttegn (sml. ovf. s. 146 note 2).

Også tilblivelsen af dette mindesmærke omtales i de kinesiske krøniker, der siger, efter at have omtalt kaganens død i efteråret 734: »Kejseren viste stor sorg derover og befalede Li-ts'ün (indskriftens *Lisün*, II S 11) at overbringe hans kondolance og hans offergaver. Man benyttede denne lejlighed til at bygge et tempel (en »forfædrenes hal«), og kejseren befalede sin hofhistoriograf Li-hiung (eller Li-jung) at forfatte indskriften til stenen.«

OVERSÆTTELSE AF I OG II[1])

SYDSIDEN AF I (I S) = NORDSIDEN AF II (II N)

Jeg den Gudlignende, Himmelbårne Tyrkiske Vise (Bilgä) I S 1
Kagan, jeg har besteget min trone(?). Hører fra begyndel- II N 1

[1]) Huller i indskrifterne betegnes ved [ ] med et större eller mindre antal punkter eller streger eller forsøg på ved konjektur at udfylde det manglende. Mellem ( ) sættes ord, der for större tydeligheds skyld, til forklaring ell. lign. indskydes i oversættelsen. — I almindelig gengivelse af tyrkiske ord og navne adskiller jeg som regel ikke bagtungelydene *q*, *γ* fra *k*, *g*, ej heller *ị* fra *i*; *ch* bruger jeg som på engelsk i betydningen *č* (*tsh*); *sh* = *š*.

sen til enden mine ord, først og fremmest I mine yngre brødre, mine broder- og søstersönner (?) og mine unge prinser, dernæst samtlige I min slægt og mit folk, I shadapit-beg'er til höjre, I tarkaner og bujruk-beg'er til
I S 2 venstre, Otuz- (ɔ: »Tredive-«) [Tatarer? — — —] Tokuz- (ɔ: »Ni-«) Oguzernes beg'er og folk! Lyt godt til disse mine ord, giv nöje agt på dem! Mod øst, mod solens opgang, mod
II N 2 syd, mod dagens midte, mod vest, mod solens nedgang, mod nord, mod nattens midte — alle folk indenfor denne (kreds) lyder mig; så vidt omkring har jeg ordnet alle
I S 3 folkene. Så længe den tyrkiske kagan hersker i Ötükän-bjergskoven uden denne nutidens vanart, lider riget ingen nød. Mod øst har jeg gjort hærtog indtil Shantung-sletten og er næsten nået til havet; mod syd har jeg gjort hær-
II N 3 tog indtil Tokuz-Ersin (?) og er næsten nået til Tibet; mod vest har jeg gjort hærtog hinsides Jenchü-ügüz (»Perle-
I S 4 floden«) indtil Tämir-kapig (»Jærnporten«); mod nord har jeg gjort hærtog indtil Jer-Bajirku'ernes land. Til alle disse lande har jeg ført (Tyrkerne). Ötükän-bjergskoven har ingen (fremmed) overherre; Ötükän-bjergskoven er det sted, hvorfra riget holdes sammen. Medens jeg har
I S 5 regeret her, har jeg forligt mig med det kinesiske folk.
II N 4 Det kinesiske folk, som i overflod yder guld, sølv, hirse (?) og silke (?), har altid ført indsmigrende tale og rådet over blødagtige rigdomme. Idet de har besnæret dem ved deres indsmigrende tale og blødagtige rigdomme, har de draget de fjerntboende folk nærmere til sig. Men efter at have slået sig ned i deres nærhed har disse dér fået deres
I S 6 lumskhed at mærke. De gode og kloge mænd, de gode og tapre mænd har de dog ikke rokket, og selv om en mand er faldet fra (os), har de dog ikke nået at bringe de besindige indenfor hans slægt eller hans folk på af-
II N 5 veje. Men ved at lade sig besnære af deres indsmigrende tale og blødagtige rigdomme er mange af eder, Tyrker-

folk, gået til grunde. Når et parti blandt eder, Tyrkerfolk, sagde: »Jeg vil bosætte mig i syd, dog ikke i Chugajbjergskoven, men på sletten«, så opmuntrede de vanartede I S 7
mennesker dette parti blandt eder, Tyrkerfolk, således: »Når de er langt borte, giver de dårlige gaver, når de er nær, giver de gode gaver;« således opmuntrede de dem. De tåbelige mennesker greb disse ord og drog ned i deres II N 6
nærhed, hvorved mange mennesker iblandt eder er gået til grunde. »Hvis du drager til hint land, Tyrkerfolk, vil I S 8
du gå til grunde; men hvis du forbliver i Ötükän-landet og udsender karavaner, vil du aldrig lide nogen nød. Hvis du forbliver i Ötükän-bjergskoven, vil du bevare et evigt rige, Tyrkerfolk, og du vil være mæt. Når du hungrer, husker du ikke hvad mæthed er; men når du engang er mæt, tænker du ikke på hvad sult er.« Uden at I S 9
tage mod eders kagans ord, han som, takket være de II N 7
ligesindede iblandt eder, har bragt eder på fode, er I vandret ud, fra sted til sted, og alle har I der vansmægtet og lidt nød. De af eder, som var blevet tilbage dér, har alle måttet drage fra sted til sted, til liv eller død. Efter himlens vilje og fordi det var mit höje kald, er jeg bleven kagan. Efter at være bleven kagan har jeg samlet hele I S 10
det uselige folk; det fattige folk har jeg gjort rigt, det fåtallige folk har jeg gjort talrigt. Eller er der måske nogen usandhed i disse mine ord? Tyrkiske beg'er og II N 8
folk, hører dette! Hvorledes du, Tyrkerfolk, har bevaret riget [ved at være lydig?], har jeg opskrevet her; hvorledes du er bleven delt, når du har være troløst, har jeg fremstillet her. Alt hvad jeg har haft at sige eder, har I S 11
jeg skrevet på denne mindesten (egl. den evige sten). Vid at lyde dette, I nulevende tyrkiske folk og beg'er! I beg'er, som hidtil har adlydt tronen, skulde I vel ville svigte?[1])

[1]) Herfra fortsætter II således: Så vidt omkring som [min fader]

Jeg [har ladet] mindestenen [tilhugge?]. Fra den kinesiske kejser har jeg ladet kunstnere komme og har ladet

---

II N 9 kaganen og min farbroder kaganen efter at have besteget tronen havde ordnet [og organiseret] folkene i de fire verdenshjörner, [lige så vidt omkring] har jeg selv ved himlens nåde, efter at have besteget tronen, ordnet og organiseret folkene [— — — —]. Türgish-kaganen har jeg med meget stor höjtidelighed sendt [prinsessen] min dat-
II N 10 ter til ægte. Tür[gish-kaganens] datter har jeg med meget stor höjtidelighed givet min sön til ægte. [Prinsessen] min yngre søster har jeg [med meget] stor höjtidelighed sendt [Kirgis(?)-kaganen] til ægte. [— — — — Folkene i de] fire [verdenshjörner har jeg bragt til at holde fred], til at bukke [deres hoved] og böje deres knæ. Ved nåde
II N 11 fra himlen foroven og jorden forneden [har jeg ført] mit folk, som man ikke (för) havde set med öjnene eller hørt om med ørene, til de foran, mod solens op[gang], til höjre, mod dagens midte, bagtil, [mod] solens [nedgang, til venstre, mod nattens midte liggende lande?]. Jeg har skaffet mine Tyrker, mit folk, deres [gule guld og] hvide sølv, silketöjer og hirse(?), rideheste og hingste, sorte
II N 12 sobler og blå egern, jeg har bragt det til at [mit folk]
II N 13 kan leve sorgløst. [— — — — —. Dersom du ikke skiller dig] fra denne din kagan, fra disse dine beg'er, fra [dette]
II N 14 dit [land], Tyrkerfolk, vil det gå dig godt, du skal vende hjem og ingen bekymringer have. [— — —] Fra den kinesiske kejser har jeg ladet kunstnere [komme. Min] anmodning har man ikke afslået(?). Man har sendt hofkunstnere. Jeg har ladet dem opføre en særskilt (? eller udmærket?) hal og har indvendig og udvendig [ladet dem anbringe] forskellige (? udmærkede?) malerier [— — —].
II N 15 Forstå at se (ɔ: læse) dette (alle) lige til de Ti Piles sönner og undersåtter. Mindestenen [— — — —].

dem arbejde. Min anmodning har man ikke afslået(?). Man I S 12
har sendt den kinesiske kejsers hofkunstnere. Jeg har ladet dem opføre en særskilt (? eller udmærket?) hal og har indvendig og udvendig ladet dem anbringe forskellige (? udmærkede?) malerier. Stenen har jeg ladet tilhugge; hvad det lå mig på hjerte at udtale, har jeg [ladet skrive — —]. Forstå at se (ɔ: læse?) dette [— —?] alle lige til de Ti Piles sönner og undersåtter. Mindestenen har jeg ladet tilhugge. For dem af eder(?) der måtte være ved at trække sig tilbage (i vinterlejr?) eller fra ufrugt- I S 13
bare (?) steder stræbe til græsning, har jeg på et ufrugtbart (?) sted ladet denne mindesten tilhugge og har skrevet dette. Når I ser den, da vid så meget: denne sten har jeg [— — — —]. Den der har skrevet denne indskrift, er hans søstersön (?) Jolig tegin.

ØSTSIDEN (I og II E)

[1]) Da den blå himmel foroven og den mörke jord for- I E 1
neden var skabte, da skabtes imellem dem begge menne-

---

[1]) II har her foran: Jeg den Gudlignende af Himlen indsatte II E 1
Tyrkiske Vise (Bilgä) Kagan (se s. 471, 483), dette er mine ord: Da min fader den tyrkiske Vise (Bilgä) [Kagan havde tiltrådt regeringen, så glædede og frydede sig — — —] Tokuz- (»Ni«-) Oguz'ernes . . . . . (?) berömmelige beg'er og folk. Efterat min fader kaganen er død [har jeg selv efter], den tyrkiske himmels [og den tyrkiske hellige Jer-sub's vilje?] som kagan tiltrådt regeringen over [dette rige]. Efter at jeg har tiltrådt regeringen, glædede og frydede II E 2
sig de tyrkiske beg'er og folk, der havde sörget, som om de skulde dø, og så med beroligede (?) öjne opad. Efter selv at have besteget tronen har jeg givet så mange vigtige love [for folkene] i de fire verdenshjörner [— — — — — — — —].

skenes sönner. Over menneskenes sönner satte sig (som herskere) mine stamfædre Bumin kagan og Istämi kagan, og efter at have sat sig (som herskere) styrede og ordnede de det tyrkiske folks rige og forfatning. Alle (folk i) de fire verdenshjörner var dem fjendske; men de gjorde hærtog imod dem og undertvang alle folk i de fire verdenshjörner, bragte dem til at holde fred og til at bukke deres hoved og böje deres knæ. Mod øst lod de dem bosætte sig indtil Kadirkan-bjergskoven, mod vest indtil Tämir-kapig (ɔ: »Jærnporten«). I så stor udstrækning herskede de imellem begge (disse yderpunkter), idet de ordnede de »blå« Tyrker (*kök türk*), der var uden herre og uden stamme(-organisation). Det var vise kaganer, det var tapre kaganer; også deres bujruk'er (ɔ: höje embedsmænd) har været vise, har været tapre. Både beg'er og folk var endrægtige. Derfor har de kunnet styre et så stort rige og, idet de styrede riget, kunnet ordne forfatningen. Efter deres skæbnes bestemmelse, døde de. For at overvære ligfærden og tage del i klagen kom østfra, fra solens opgang, det fjerne Bökli(?)-folk, Kineserne, Tibetanerne, Apar (?), Apurum (?), Kirgiserne, Üch- (ɔ: »Tre-«) Kurikanerne, Otuz- (»Tredive-«) Tatarerne, Kitajerne, Tatabi, så mange folk kom for at deltage i klagen og ligfærden. Så berömmelige kaganer var de. Efter dem blev deres yngre brødre kaganer og deres sönner blev kaganer; men de yngre brødre lignede nu ikke deres ældre brødre, sönnerne lignede ikke deres fædre. Det har været ukloge kaganer, der besteg tronen, det har været dårlige kaganer; deres bujruk'er har ligeledes været ukloge og de har været dårlige. På grund af usamdrægtighed mellem beg'erne og folket og på grund af det kinesiske folks list og snedighed og dets rænkesyge, og fordi det fik de yngre og de ældre brødre til at lægge råd op mod hverandre og satte splid mellem beg'er og

II E 3 I E 2 II E 4 I E 3 I E 4 II E 5 I E 5 II E 6 I E 6 II E 7

folk, bragte de det tyrkiske folks hævdvundne rige i op-
løsning og bragte undergang over dets retmæssige kaga- I E 7
ner. Adelens sönner blev kineserfolkets trælle, deres rene
døtre blev dets slavinder. De tyrkiske beg'er opgav deres
tyrkiske navne (eller titler?), og bærende kinesiske beg'ers
kinesiske navne (titler?) adlød de den kinesiske kejser og I E 8
tjente ham i halvtresindstyve år. For ham giorde de felt- II E 8
tog i øst, mod solens opgang, indtil Bökli kagan, i vest
gjorde de felttog indtil Tämir-kapig (»Jærnporten«); til
den kinesiske kejser erobrede de riger og magt. Hele det
menige tyrkiske folk sagde således: »Jeg har været et folk, I E 9
der havde sit eget rige; hvor er nu mit rige? Til hvem
vinder jeg rigerne?« sagde de. »Jeg har været et folk,
der havde sin egen kagan; hvor er min kagan? Hvilken II E 9
kagan er det jeg tjener?« sagde de. Idet de talte således,
gjorde de oprör imod den kinesiske kejser; men da de, I E 10
efter at have gjort oprör, ikke havde kunnet ordne og ind-
rette sig, underkastede de sig atter. Alle disse var (ikke
blot) ikke til sinds at yde (os) bistand, men sagde (endog):
»Lad os (hellere) dræbe Tyrkerfolket og udrydde det«;
men de gik (selv) deres undergang i møde. Men Tyrker-
nes himmel foroven og Tyrkernes hellige Jer-sub gjorde II E 10
således: for at Tyrkerfolket ikke skulde gå til grunde, I E 11
men for at dét (atter) skulde blive et folk, ophöjede de min
fader Elterish kagan og min moder Elbilgä katun, idet
de støttede dem fra himlens top. Min fader kaganen drog
ud sammen med sytten mand. Ved at høre rygtet om at I E 12
han drager frem udenfor (Kina), drog de der var i byerne
ud, og de der var på bjergene steg ned derfra, og da de
samlede sig, blev der halvfjersindstyve mand. Da himlen II E 11
gav dem styrke, var min fader kaganens hær som ulve
og deres fjender som får. Idet han gjorde tog mod øst
og mod vest, samlede han folk og sluttede dem sammen,
og der blev ialt syv hundrede mand. Efter at der var I E 13

blevet syv hundrede mand, ordnede han i overensstemmelse med mine forfædres indretninger folket, som havde mistet sit rige og sin kagan, folket, som var blevet til trælle og slavinder, folket, hvis tyrkiske indretninger var
II E 12 blevet opløste, og han satte mod i dem. Han ordnede
I E 14 nu Tölish- og Tardush-folkene og gav dem en jabgu og en shad. I syd var det kinesiske folk vor fjende, i nord var Baz kagan og Tokuz-(»Ni-«)Oguzernes folk vore fjender; Kirgiser, Kurikaner, Otuz-(»Tredive-«)Tatarer, Kitajer og Tatabier, alle var de os fjendske; [med] alle
I E 15 disse [måtte] min fader kaganen [kæmpe?]. Syv og fyrre-
II E 13 tyve gange drog han på hærtog og kæmpede i tyve slag. Efter himlens vilje fratog vi dem, der havde et rige, deres rige, og dem, der havde en kagan, berøvede vi deres kagan; han bragte fjenderne til at holde fred og lod dem bukke deres hoved og böje deres knæ. Efter at have vun-
I E 16 det et så stort rige og så stor magt døde han. For min fader kaganen oprejste vi Baz kagan som første *balbal*.[1]) Regeringen overtog så min farbroder kaganen. Efter at have besteget tronen ordnede min farbroder kaganen på ny det tyrkiske folk og bragte det på fode; de fattige
I E 17 gjorde han rige, de få gjorde han talrige. Da min farbroder kaganen havde besteget tronen, blev jeg selv shad over Tardush-folket.[2]) Sammen med min farbroder kaganen gjorde jeg hærtog mod øst indtil den Grönne flod (*jašïl ügüz*) og Shantung-sletten; mod vest gjorde vi hærtog indtil Tämir-kapig; indtil Kirgisernes land hinsides

---

II E 14 [1]) I det parallele sted i II indskydes her: Da min fader kaganen døde, blev jeg selv efterladt i en alder af otte år.

[2]) I stedet for den sidste sætning har II: [tjente jeg] selv [min farbroder kaganen, så længe jeg?] var tegin; [efter himlens
II E 15 vilje] blev jeg i min fjorten års alder indsat til shad over Tardush-folket.

Kögmän gjorde vi hærtog. I alt gjorde vi fem og tyve I E 18
hærtog og kæmpede tretten gange. Dem, der havde et
rige, fratog vi deres rige, dem, der havde en kagan, be-
røvede vi deres kagan; vi bragte dem til at böje deres
knæ og bukke deres hoved. Türgish-kaganen var af mine II E 16
Tyrker, mit folk. På grund af hans dårskab og fordi han I E 19
var svigefuld mod os, blev han dræbt og hans bujruk'er
og beg'er blev dræbte. De Ti Piles folk led ondt. For at
det af vore stamfædre styrede land ikke skulde være uden
herre, ordnede vi det fåtallige folk (? eller: Az-folket?)
[— — — —] der var Bars beg; vi gav ham her titel af I E 20
kagan og gav ham prinsessen min yngre søster til ægte. II E 17
Men de selv var troløse, kaganen blev dræbt og folket
blev trælle og slavinder. For at Kögmän-landet ikke skulde
forblive uden herre, kom vi, efter at have ordnet Az- og
(?) Kirgis-folket, og kæmpede, men vi gav dem [deres selv-
stændighed?] tilbage. Saa langt som hinsides Kadirkan- I E 21
bjergskoven i øst lod vi folket bo og organiserede det;
så langt som til Kängü-tarman i vest lod vi Tyrkerfolket
bo og organiserede det. På den tid havde slaverne selv II E 18
slaver, slavinderne havde selv slavinder; den yngre bro-
der vidste intet om den ældre broder, sönnerne vidste
intet om deres fader. Så stort var det rige og det magt- I E 22
område, som vi havde vundet og organiseret. Men, tyr-
kiske og oguziske beg'er og folk, hør dette! Hvis ikke
himlen foroven styrtede ned eller jorden forneden åb- II E 19
nede sig, hvem skulde da have kunnet ødelægge dit rige
og din magt? Tyrkiske folk! skælv og gå i dig selv! Det I E 23
er dig selv, der har været svigagtig og handlet fejgt mod
din vise kagan, der gennem din lydighed havde bragt
dig på fode, og mod dit gode rige, der havde været frit
og selvstændigt. Hvorfra er der vel kommet panserklædte
mænd og har splittet dig? Hvorfra er der vel kommet
lansebærende mænd og har slæbt dig bort? Du folk fra

den hellige Ötükän bjergskov, det var dig selv, der drog
I E 24 ud! Nogle af eder drog mod øst, andre af eder drog mod
II E 20 vest; men i de lande, hvor I drog hen, opnåede I kun det, at eders blod flød i strömme og eders knogler lå som bjerge. Eders ædle sönner blev trælle, eders rene døtre blev slavinder. Ved eders dårskab og fejghed fandt
I E 25 min farbroder kaganen døden. Som den förste lod jeg Kirgiser-kaganen oprejse som balbal. Himlen, der, for at
II E 21 Tyrkerfolkets navn og ry ikke skulde gå til grunde, havde ophöjet min fader kaganen og min moder katunen, himlen, der havde givet dem riget, den samme himmel har, for at Tyrkerfolkets navn og ry ikke skulde gå til grunde,
I E 26 nu indsat mig til kagan. Jeg blev ikke hersker over et velstillet (?) folk; jeg blev hersker over et folk, der indvendig var uden føde og udvendig var uden klæder, et usselt og svagt folk. Med min yngre broder Kül tegin har jeg forhandlet derom. For at det af min fader og min
II E 22 farbroder vundne folks navn og ry ikke skulde gå til
I E 27 grunde, for Tyrkerfolkets skyld, har jeg om natten ikke fået sövn og om dagen ikke fundet hvile. Sammen med min yngre broder Kül tegin og med de to shad'er har jeg virket indtil døden. Ved at virke således har jeg bragt folkene til ikke at være som ild og vand (ɔ: uenige). [Efter at jeg havde besteget tronen som kagan?] kom de
I E 28 folk, der var draget ud viden om lande, tilbage, døende,
II E 23 uden heste og uden klæder. For at bringe folket på fode har jeg [foretaget] tolv [togter] med store hære, mod nord imod Oguzerfolket, i øst mod Kitaj- og Tatabifolkene, i
I E 29 syd mod Kineserne, og jeg har kæmpet [— gange]. Efter himlens vilje og fordi jeg havde den höje værdighed og den lod, har jeg ført det døende folk tilbage til livet, det nøgne folk har jeg skaffet klæder, det fattige folk har jeg
II E 24 gjort rigt, det fåtallige folk har jeg gjort talrigt. Jeg har gjort det andre, der har et rige og en kagan, overlegent.

Alle folk i de fire verdenshjörner har jeg bragt til at I E 30
holde fred og høre op med fjendtligheder; alle har de
adlydt mig[1]) og tjener mig. Efter at have udrettet så meget
for rigets magt er min broder Kül tegin efter skæbnens
bestemmelse død. Ved min fader kaganens død blev min
broder Kül tegin [efterladt i en alder af] syv år. [I en
alder af ti år?] fik min broder Kül tegin mands navn I E 31
(ɔ: blev optagen blandt de voxne), til lykke for min mo-
der katunen, der ligner Umaj. I sexten års alderen ud-
rettede han følgende for min farbroder kaganens rige og
magt: vi gjorde tog mod Alti-(»Sex-«)Chub (?) og Sog-
derne og slog dem. Kineseren Ong tutuk [kom med en
hær på] fem[-ti tusend og vi kæmpede]. Kül tegin angreb I E 32
i stormløb med fodfolket og tog med væbnet hånd tu-
tuk'en med drabanter (?) til fange og bragte (?) dem væb-
net til kaganen. Hin hær tilintetgjorde vi der. I hans en
og tyve års alder kæmpede vi med Chacha sängün.
Först [angreb han ridende på] Tadik (?) chur's grå [hest;
denne hest] blev dræbt der. Anden gang angreb han I E 33
ridende på Ishbara Jamtar's grå hest; denne hest blev

---

[1]) Herfra fortsætter II således: I min sytten års alder gjorde jeg II E 24
et tog mod Tangut. Tangut-folket tilintetgjorde jeg, deres
unge mænd og husstand, deres heste og ejendom bortførte
jeg derfra. I min atten års alder gjorde jeg tog imod
Alti-(»Sex-«)Chub (?) og Sogderne og slog dem. Kinese- II E 25
ren Ong tutuk kom med en hær på femti tusend; jeg
kæmpede ved Iduk-Bash (»den hellige kilde« eller »bjergtop«) og jeg
tilintetgjorde der denne hær. I min tyve års alder gjorde
jeg et tog imod Bashmil-folket og dets Iduk-kut, da de
ikke sendte karavaner (med tribut), [— — — — —] jeg
fik dem til atter at underkaste sig og alle tilsammen at
komme til os. I min to og tyve års alder gjorde jeg tog
mod kineserne; jeg kæmpede imod Chacha sängün og II E 26

drædt der. Tredje gang angreb han ridende på Jäginsilig beg's brune hest Kädimlig; denne hest blev drædt der. Hans rustning og hans måne-diamant(-smykke) ramte de med mer end hundrede pile, men ikke én rörte (pan-
I E 34 ser-?)pladerne eller hans hoved [— — — — —] deres (? hans?) angreb mindes I alle, tyrkiske beg'er[1]). Hin hær tilintetgjorde vi der. Derpå blev Jer-Bajirku'erne under Ulug- (»stor«) erkin vor fjende. Vi splittede og slog dem ved søen Türgi-jargun. Ulug-erkin flygtede med
I E 35 nogle få mand. I Kül tegins [sex og tyve] års alder gjorde vi tog mod Kirgiserne. Idet vi banede os vej gennem sneen, der lå en lanselængde höj, drog vi op over Kögmän bjergskoven og overfaldt Kirgiserfolket, medens de
I E 36 sov. Kül tegin angreb i stormløb ridende på Bajirku's hvide hingst. En mand ramte han med pil, to mand gennemborede han, den ene efter den anden. I dette angreb kom han til at brække låret på Bajirku's hvide hingst. Kirgisernes kagan dræbte vi og erobrede deres

[1]) Jf. ovf., s. 114—122.

[hans hær på] 80,000 mand; hans hær tilintetgjorde jeg der. I min sex og tyve års alder blev Chik-folket tillige med Kirgiserne os fjendske; jeg gjorde et tog over Kemfloden imod Chik. Jeg kæmpede ved Örpän og besejrede deres hær. Az-folket [— — — —], jeg underkastede mig dem atter. I min syv og tyve års alder gjorde jeg et tog mod Kirgiserne. Idet vi banede os vej over sneen, der
II E 27 lå en lanselængde höj, drog jeg op over Kögmän-bjergskoven og overfaldt Kirgiserfolket, medens de sov. Jeg kæmpede med deres kagan i Songa(?)-bjergskoven og jeg dræbte deres kagan og indtog deres rige. I det samme år drog jeg imod Türgish-folket op over Altun-bjergskoven og hinsides Irtish-floden, og jeg overfaldt [Türgish-folket, medens de sov]. Türgish-kaganens hær kom

rige. I det samme år drog vi mod Türgish'erne op over
Altun-bjergskoven og sættende over floden Irtish. Tür- I E 37
gish-folket overfaldt vi, medens de sov. Türgish-kaganens
hær indtraf ved Bolchu som ild og storm, og vi kæm-
pede. Kül tegin angreb ridende på den grå hest Bashgu.
Den grå hest Bashgu [— — — — — — — —]. På tilbagevejen I E 38
derfra tog Türgish-kaganens bujruk'er Az(-folkets) tutuk
til fange. Vi dræbte da kaganen og indtog hans rige.
Hele det menige Türgish-folk underkastede sig. Dette folk
[— — — — —]. For at organisere Sogder-folket drog vi I E 39
over Jenchü-ügüz indtil Tämir-kapig. Derefter blev det
menige Türgish-folk oprørsk og drog bort mod Kängä-
räs. Vor hær havde hverken heste eller levnedsmidler
på raststederne; det var usle folk [— — — — —]. Det var I E 40
tapre mænd der havde angrebet os. Fortvivlende under
sådanne forhold udsendte vi Kül tegin med nogle få
mand, for at han skulde indhente dem. De leverede et
stort slag. Han angreb ridende på sin hvide hest Alp-
shalchi. Der dræbte og undertvang han det menige
Türgish-folk. Idet han drog tilbage [— — — — —].

NORDSIDEN (N)

[— —] han kæmpede med [—] og med Koshu tutuk I N 1
og dræbte alle hans mænd. Deres telte og ejendele hjem-

---

som ild og storm; vi kæmpede ved Bolchu; jeg dræbte II E 2
der kaganen og hans jabgu og shad og underkastede mig
deres rige. I min tredive års alder gjorde jeg et tog mod
Beshbalik; jeg kæmpede 6 gange [og sejrede?], hele deres
hær tilintetgjorde jeg. Hvilke folk er der inde? [— — —
— —] kom for at hidkalde [— —]; derved blev Beshbalik
frelst. I min en og tredive års alder blev Karluk-folket os II E 29
fjendsk, på en tid da det levede i frihed og uden be-
kymring. Jeg kæmpede ved den hellige kilde (eller:

førte han alle uden at levne noget. Da Kül tegin var i syv og tyve års alderen, kom Karluk-folket, der dengang var frit og uafhængigt, i krig med os. Vi kæmpede ved den hellige kilde (eller bjergtop; egl. »hoved«) Tamag.
IN 2 Kül tegin var, da dette slag fandt sted, tredive år gammel. Han angreb i stormskridt ridende på sin hvide hest Alp-shalchi. To mand gennemborede han, den ene efter den anden. Karluk'erne dræbte og undertvang vi. Az-folket kom i krig med os. Vi kæmpede ved søen Kara(?)-köl. Kül tegin var da en og tredive år gammel. Ridende
IN 3 på sin hvide hest Alp-shalchi angreb han i stormskridt. Han fangede Az-folkets eltäbir og tilintetgjorde der Az-folket. Da min farbroder kaganens rige var blevet oprørsk og folket havde fattet had(?) til ham, kæmpede vi med Izgil-folket. Ridende på sin hvide hest Alp-shalchi
IN 4 angreb Kül tegin i stormskridt. Denne hest styrtede der. Izgil-folket blev tilintetgjort. Tokuz-Oguzernes folk var mit eget folk. Da himmel og jord var i oprør, gjorde de opstand imod os. I ét år kæmpede vi fem gange.
IN 5 Først kæmpede vi ved (byen) Togu-balik. Kül tegin angreb i stormskridt ridende på sin hvide Azman. Sex mand gennemborede han med lansen, en syvende mand nedsablede han i hærenes nærkamp. Anden gang kæmpede vi med Ädiz'erne ved Kushlagak. Idet Kül tegin

---

bjergtop) Tamag, og jeg tilintetgjorde Karluk-folket og undertvang det. [I min to og tredive års alder — — — —] samlede Karluk-folket sig [og kom?; deres hær besejrede] jeg og tilintetgjorde den. Tokuz-Oguzerne var
II E 30 mit eget folk. Da himmel og jord var i oprør og da misundelse havde angrebet deres sind(?), gjorde de opstand. I et år kæmpede jeg fire gange. Først kæmpede jeg ved (byen) Togu-balik; efterat have ladet mine folk svømme over floden Togla [overvandt og tilintetgjorde]

angreb i firspring, ridende på sin brune Az, gennemborede
han én mand, ni mand nedhuggede han i kamptumme- I N 6
len(?). Ädiz-folket blev tilintetgjort der. Tredje gang kæm-
pede vi med Oguz-folket ved Bo[...]. Kül tegin angreb
ridende på den hvide Azman, og gennemborede (fjender
med lansen). Vi besejrede deres hær og undertvang deres
folk. Fjerde gang kæmpede vi ved Chush-bashi. Det tyr-
kiske folk var oprørsk og nær ved at være fejgt. Efter I N 7
at Kül tegin havde fordrevet(?) deres hær, der var kom-
met først, omringede og dræbte vi, ved Tonga tegins lig-
færd, Tongra(-stammens) alpagu'er af én slægt og(?) ti mand.
Femte gang kæmpede vi med Oguzerne ved Äzgänti-ka-
daz(?). Kül tegin angreb ridende på sin sortebrune Az. I N 8
To mand gennemborede han [— — —]. Denne hær blev
dræbt der. Efter at have overvintret i (fæstningen) Maga-
(eller Amga-) kurgan drog vi om foråret med en hær ud

---

jeg deres hær. Anden gang kæmpede jeg ved Andargu
(? eller Urgu?) og overvandt [og tilintetgjorde deres hær
— — —. Tredje gang] kæmpede jeg [ved Chush-Bashi].
Det tyrkiske folk var oprørsk og nær ved at være fejgt,
men jeg forjog(?) deres (fjendernes) hær, som havde fået II E 31
forspring og kom for at splitte os, og mange, som var
nær ved at dø, levede derved op igen. Der omringede og
nedhuggede jeg, ved Tonga tegins ligfærd, Tongra(-stam-
mens) jilpagu'er af én slægt. Fjerde gang kæmpede jeg
ved Äzgändi-kadaz; deres hær besejrede og tilintetgjorde
jeg der. [Deres heste] og deres ejendele [bortførte jeg der.
I min fyrretyve(?) års alder] blev der misvækst, efter at
vi havde overvintret i (fæstningen) Maga- (eller Amga-)
kurgan. Om foråret drog jeg imod Oguzerne; den første II E 32
hær var draget ud, den anden hær var hjemme. Tre
Oguzerhære kom for at overfalde os; i den mening, at
vi var blevet uden heste og hårdt medtagne, kom de for

mod Oguzerne; Kül tegin sendte vi bort for at føre befalingen hjemme(?). De fjendtlige Oguzer overfaldt lejren. Kül
I N 9 tegin gennemborede ni mand af dem, ridende på sin hvide Ögsiz (= »den moderløse«), og overgav ikke lejren. Min moder katunen tilligemed mine stifmødre, mine tanter og ældre søstre, mine svigerdøtre, mine prinsesser, — alle de af dem, der blev i live, vilde være blevet slavinder, og de af eder, der blev dræbte, vilde være blevet
I N 10 liggende i lejren eller på vejen. Hvis Kül tegin ikke havde været, vilde det have været ude med eder alle. Nu er min broder Kül tegin død. Jeg selv har sörget. Mine öjne er skönt seende, blevet som blindede, min tanke er, skönt bevidst, blevet som bevidstløs. Jeg selv har sörget. Men Menneskenes sönner er alle fødte til at dø, når
I N 11 himlen bestemmer tiden. Således sörgede jeg. Medens tåren kommer fra öjet og klagen kommer fra hjertet,

---

at overvælde os. Den ene af deres hære drog ud for at plyndre vore bopladser, den anden af deres hære kom for at kæmpe. Vi var få og vi var hårdt medtagne, Oguzerne [— — — — — — — —; da himlen] gav os styrke,
II E 33 besejrede og splittede jeg dem der. Ved himlens nåde og fordi jeg selv udrettede noget, [—] Tyrkerfolket [— — — —]. Hvis jeg ikke först havde udrettet så meget, vilde Tyrkerfolket være omkommet og gået til grunde. [Tyrkiske] beg'er [og folk], tænk på dette, vid dette! Oguz-folket
II E 34 [— — — — — — — —] drog jeg i felten; jeg ødelagde deres bopladser. Oguz-folket kom forenede med Tokuz-Tatarerne; ved Agu leverede jeg to store slag, deres hær ødelagde jeg, deres stammer undertvang jeg. Efter at have udrettet så meget [døde min farbroder kaganen (?)]. Ved [himlens] nåde [blev jeg] selv i min tre og tredive års
II E 35 alder [kagan — — — — — —] kagan[1]), der havde bragt

[1]) Hvilken kagan der her tales om, er uklart; mon Bögü kagan (s. 188 f.)?

har jeg atter og atter sörget, dybt har jeg sörget. Jeg tænkte, at de to shad'er, mine yngre brødre og brodersönner, mine sönner, mine beg'er og mit folk vilde græde, til deres öjne blev syge. For at deltage i ligfærden og klagen kom for Kitaj- og Tatabi-folkene Udar sängün. Fra I N 12
den kinesiske kejser kom Ishiji og(?) Likäng. De bragte i umådelig mængde kostbarheder, guld og sølv (i værdi af) en tümän (= ti tusend). Fra den tibetanske kagan kom en bölön. Fra de i vesten, mod solens nedgang, boende Sogders, Perseres(?) og Bukhara-stammers folk kom Näng (? eller Näk?) sängün og Ogul tarkan. Fra de Ti I N 13
Pile og min sön (svigersön? eller: fra mine sönner, de Ti Pile, og) Türgish-kaganen kom Makarach seglbevareren og Oguz Bilgä seglbevareren. Fra Kirgis-kaganen kom Tardush Inanchu chur. For at bygge hallen, udføre kunstværkerne (malerierne?) og indskriftstenen kom den kinesiske kejsers Chikan'er og Chang sängün.

[dem] på fode igen, blev troløs. Himlen foroven og den hellige Jer-sub og [— —] kagan's lykke var ham ikke gunstig stemt. Tokuz-Oguzernes folk forlod deres land og drog til Kina. [— — — — fra] Kina kom de [tilbage] til dette land. Jeg vil bringe dem på fode, tænkte jeg [— — — — — — —] folket [—] blev troløst, [derfor] gik II E 36
dets navn og ry til grunde sydpå i Kina, i dette land blev det til skam(?) for mig. Da jeg selv var bleven kagan, [bragte] jeg det tyrkiske folk [på fode — — — — — — — —]. [Der] kæmpede jeg og overvandt deres hær. II E 37
Nogle af dem underkastede sig atter og blev til et folk, andre fandt døden. Jeg drog ned langs Selenga —(?) og ødelagde der deres bopladser. [— — — — — —] Ujgurernes eltäbir flygtede mod øst med omtrent 100 mand [— — — — — —]. [— — —] Det tyrkiske folk led sult; jeg bragte II E 38
dem på fode ved at tage disse heste. I min fire og tredive

PÅ KANTEN MELLEM NORD- OG ØSTSIDEN (I NE)

Kül tegin døde i året »får« (731) den syttende (dag)[1]. Den niende måned den syv og tyvende holdt vi ligfærden. Hans hal, kunstværkerne (malerierne?) og indskriftstenen, alt indviede vi i året »abe« den syvende måned den syv og tyvende (= 21. august 732). Kül tegin døde i sit syv og fyrretyvende år. [— — — — —] Alle disse kunstnere lod tojgunerne og eltäbirerne komme.

PÅ KANTEN MELLEM SYD- OG ØSTSIDEN (I SE)

Den der har skrevet (ɔ: forfattet) denne indskrift, det er mig Kül tegins søstersön (?), Jolig tegin, der har skrevet den. Dvælende her i tyve dage har jeg skrevet alt på denne sten og disse mure. I viste altid större omhu end de andre (?) af eders prinser og tajgun'er. Nu er I død. [Vær i?] himlen ligesom (da I var) blandt de levende.

[1]) Måneden er ikke angivet; måske den förste måned i året.

års alder flygtede Oguzerne og gav sig ind under Kina; i harme drog jeg i felten [— — — — — — — — —].

Resten af østsiden og fortsættelsen deraf på sydsiden indeholder så store lakuner, at disse partier her udelades indtil II S 8:

II S 8 Kug sängün kom i spidsen for en hær på 40,000 mand; jeg mødte ham ved bjerget Tüngkär og slog ham og ned-
II S 9 huggede 3000 mand [— — — — —]. Efter at min ældste sön var død af sygdom, lod jeg Kug sängün opstille som balbal. I nitten år styrede jeg som shad, i nitten år var jeg kagan og styrede riget, en og tredive [år var
II S 10 jeg tegin?] Mine Tyrker, mit folk har jeg skaffet så meget godt. Efter at[1]) have udrettet så meget er min fader kaganen død i året »hund« (734) den tiende måned den sex og tyvende; i året »svin« (735) den femte måned den
II S 11 syv og tyvende holdt vi ligfærden [— — — — — — —]

[1]) Medens det hidtil overalt har været den afdøde kagan, der fremstilles som talende (undt. i II E 1—2), er det her pludselig den nye kagan, der uden nogen overgang tager ordet.

PÅ KANTEN MELLEM SYD- OG VESTSIDEN (I SW)

Tojgunerne (?), som har haft tilsyn med (?) Kül tegins guld, sølv, kostbarheder, ejendele og fire tusend stodheste [— — —] Min herre tegin'en [—] op til himlen [— — — — — —]. Stenen har jeg Jollig (sic!) tegin beskrevet.

PÅ VESTSIDEN TIL HÖJRE FOR DEN KINESISKE INDSKRIFT (I W)

(1) Inantshu apa jargan tarkan er mit navn. De [tyr]-kiske beg'er og det tyrkiske [folk] (2) betragtede fra indhegningen ligfærden. På grund af min broder Kül tegin's

---

Lisün taj-sängün kom i spidsen for 500 mand; de bragte vellugtende sager [— —] guld og sølv i umådelig mængde; de bragte ligkerter (?) og opstillede dem, de bragte sandeltræ [— — — —]. Alle disse folk skar deres hår og flæn- II S 12
gede deres øren og kinder. De bragte deres gode rideheste, deres sorte sobler, deres blå egern i utallig mængde, og alt dette ofrede de.

Slutningen af dette parti fra l. 13 indeholder blot en opregning af hvem der deltog i ligfærden og i hyldingen af den nye kagan.

PÅ KANTEN IMELLEM SYD- OG VESTSIDEN (II SW)

[Indskriften over den tyrkiske Bilgä] kagan har jeg Jolig tegin skrevet. [Den, der har ladet male og opsætte] alt dette, hallen, malerierne og billedstøtterne, er mig kaganens søstersön (?), Jolig tegin. I en måned og fire dage har jeg dvælet her og skrevet og ladet male [og ladet opstille].

OVER DEN KINESISKE INDSKRIFT PÅ VESTSIDEN (II W; s. 483)

[Da min fader] Bilgä kagan, [som har hersket] over [Tyrkerne, er død], vil jeg, når det bliver forår, når [himlens] pauker [lyder?] som — (?), når hjorten flygter på bjerget, atter sörge. Min fader [kaganens] sten har jeg selv som kagan [— — —].

[fortjenester] og fordi han har tjent mit rige, har jeg den tyrkiske Bilgä kagan taget plads i den mig forbeholdte midte for at holde vagt over min broder Kül tegin.

TONJUKUK-INDSKRIFTEN

Dette monument er fundet endel længere mod øst end de to foregående, omtrent ved 48° n. bredde og lidt over 107° østl. længde Gr., i nærheden af et sted, der skal hedde Bain Chokto, mellem poststationen Nalaikha og den höjre bred af Tola's øvre løb. Indskriften er anbragt på to endnu opretstående stenstøtter; på den förste og störste af disse begynder indskriften på den ene af de smalle sider, den der vender imod vest, og fortsættes rundt mod S, Ø og N; på den anden, hvis indskrift er en umiddelbar fortsættelse af den på den större sten, begynder den ligeledes på den vestlige side, men her er dette den ene af de brede sider. Den sidste sten er mere forvitret end den förste, og indskriften har fra begyndelsen af ikke været så omhyggeligt indhugget her som på hin. På begge stenene er indskrifterne anbragt i lodrette linier ligesom på Orkhon-indskrifterne, men der er den forskel, at medens linierne i disse sidste går fra höjre til venstre (ovf. s. 7 ff.), går de her fra venstre til höjre. Udstyret er heller ikke så kunstfærdigt som på Orkhon-indskrifterne; til en afslutning foroven findes der ikke noget tilsvarende her.

Nær ved de to stene findes en stensarkofag og fundamenterne til en bygning; endvidere står der omkring stenene otte åbenbart af kinesiske stenhuggere udførte figurer, hvis hoveder alle er slået af; endelig er der spor af, at det hele har været omgivet af en forhöjning af jord, der har været åben imod øst, og her begynder en

række af opretstående stenfliser, der strækker sig i en længde af omtrent 150 m. Det er altså et lignende forhold, som vi har set ved Orkhon-stenene, blot i noget mindre målestok.

Hele monumentet er åbenbart et gravmæle over den store tyrkiske statsmand og feltherre Tonjukuk, der virkede under de to første kaganer efter restaurationen og endnu i höj alder har levet under begyndelsen af Bilgä kagans regering[1]). Det må altså rimeligvis stamme fra årene omkring 720. Den ret lange indskrift er forfattet af ham selv, ligesom han selv helt igennem taler i første person; han har ikke blot været en begavet og virksom mand, men må tillige i sine unge dage være bleven vel oplært i Kina, hvor han var født. Den bekendte sinolog Fr. Hirth har ment at kunne påvise, at han, skönt af tyrkisk oprindelse, oprindelig havde det kinesiske navn A-shih-tö og under dette navn omtales i de kinesiske kilder (sml. I E 7 og ovenfor s. 190). Hvorledes det end har forholdt sig hermed, har han i hvert tilfælde fuldt sluttet sig til Elterish kagans rejsning og været en vægtig støtte for ham.

I indskriften giver han en kort beretning om det vigtigste, som han selv har udført; hvad der er sket under Elterish kagan omtales indtil lin. 18, derfra indtil lin. 48 omtaler han begivenheder under Kapagan kagan, og slutningen endelig, fra lin. 48 af, indeholder et almindeligt tilbageblik med stærk fremhævelse af egne fortjenester og formaninger til Tyrkerne.

Indskriften er udgivet på meget utilfredsstillende måde af W. Radloff i hans Die alttürkischen Inschriften der Mongolei, zweite Folge, 1899, hvortil slutter sig den ovenfor antydede store afhandling af Fr. Hirth, Nachworte

[1]) Blandt dem, der hyldede Bilgä kagan ved hans tronbestigelse i 716, nævner indskriften over denne, II S 14 (ikke medtaget i foranstående oversættelse, s. 501) *Tonjuquq bojla baγa tarqan*. Jf. T l. 7, samt l. 50, 58, 62, og ovf. s. 189 ff.

zur Inschrift des Tonjukuk. En del enkeltheder har jeg behandlet i min afhandling »Turcica« (ovf. s. 92—191, 198).

OVERSÆTTELSE AF TONJUKUK-INDSKRIFTEN (T).

T 1 W

1 Jeg, den vise Tonjukuk, var selv født til at høre til det kinesiske rige, ti det tyrkiske folk stod dengang under
2 Kina; og (jeg tænkte) »gid jeg ikke må opleve, at det tyrkiske folk får sig (blot) en khan(?)«. Men de løsrev sig fra Kina og fik sig en khan. De afsatte (imidlertid) atter deres khan og gav sig igen ind under Kina. Da har vel
3 himlen talt således: »Jeg havde givet dig en khan; men du har forladt din khan og igen underkastet dig«. Til straf for denne underkastelse lod himlen dem dø: det tyrkiske folk omkom eller vansmægtede og gik til grunde.
4 I selve det forenede(?) tyrkiske folks (gamle) land var der ikke mere noget ordnet samfund tilbage. Men de, der var forblevet uafhængige (ordret: i træ og sten), sluttede sig sammen, og de blev til syv hundrede. De to (tredje)dele af dem var beredne, en (tredje)del var til fods.
5 Den der som høvding anførte de syv hundrede mand, var shad'en. »Slut eder til mig«, sagde han, og blandt dem, der sluttede sig til ham, var jeg, den vise Tonjukuk. »Skal jeg nøde ham til (at opkaste sig til) kagan?« sagde jeg, og jeg tænkte: »Når man på lang afstand vil
6 skelne mellem magre tyre og fede tyre, kan man ikke afgöre, om det (i hvert tilfælde) er en fed tyr eller en mager tyr«[1]). Således tænkte jeg. Derefter, da himlen gav mig indsigt, nødte jeg ham til (at være) kagan. »Lad mig

[1]) Tonjukuks mening med dette ordsprogsagtige udtryk må vel være: jeg må være ham nær for at kunne bedömme, om han egner sig til at være kagan (»er en fed tyr«) eller ikke. Mærk forskellen mellem kagan og khan i l. 2 (ovf. s. 472).

da være Elterish kagan, når jeg har den vise Tonjukuk 7
bojla baga tarkan ved min side«. Mod syd slog han
Kineserne, mod øst Kitajerne, mod nord Oguzerne i stort
antal. Hans fælle i visdom og hans fælle i ry var netop
jeg. Vi boede da i Chugaj-kuzi og Kara-Kum.

T 1 S

Vi boede der, idet vi nærede os af storvildt og af harer, 8
og folkets munde var mætte. Vore fjender var rundt om-
kring ligesom rovfugle (?). Således var vor stilling. Medens
vi boede der, kom der en spejder fra Oguzerne. Spej- 9
derens ord lød således: »Over Tokuz-(»Ni-«)Oguzernes
folk har en kagan sat sig (til herre),« siger han; »til
Kineserne skal han have sendt Kuni sängün og til Kitaj-
erne skal han have sendt Tongra Sämig (eller Säm);
således skal han have sendt bud: 'Nogle få Tyrker skal
have sat sig i bevægelse; deres kagan skal være tapper, 10
og hans rådgiver skal være vís. Når disse to mænd bliver
i live, vil de dræbe eder, Kinesere, siger jeg; mod øst
vil de dræbe Kitajerne, siger jeg, og os Oguzere vil de
dræbe, siger jeg. Angrib da I, Kinesere, dem sydfra, og 11
I, Kitajere, angrib I dem østfra; jeg skal angribe dem
nordfra. I de forenede (?) Tyrkers land må ingen herre
have fremgang. Lad os, om muligt, tilintetgöre en (sådan)
herre, siger jeg'.« Efter at jeg havde hørt disse ord, kom 12
sövnen ikke til mig om natten og hvilen ikke om dagen.
Derefter gjorde jeg forestilling til min kagan; således
forestillede jeg ham: »Dersom disse tre, Kineserne, Ogu-
zerne og Kitajerne, slutter sig sammen, vil det være ude
med os; vi er ligesom fangne ved en sten efter skæbnens 13
vilje (?). At sammenbukke noget, så længe det er tyndt,
er en let sag; at rive det over, som endnu er fint, er
en let sag; men bliver det tynde tykt, er det et kraft-
stykke at skulle bukke det sammen, og bliver det fine 14

grovt, er det et kraftstykke at skulle rive det over. Vi må selv komme til Kitajerne i øst, til Kineserne i syd, til Vest(tyrkerne) i vest og til Oguzerne i nord med vor hær på to—tre tusend mand. Hvorledes kan det lade
15 sig göre?« Således forestillede jeg ham. Min kagan behagede at høre på den forestilling, jeg selv, den vise Tonjukuk, gjorde ham. »Før du dem efter dit forgodtbefindende,« sagde han. Idet vi vadede op ad Kök-Öng-(üg?), førte jeg dem til Ötükän-skoven. Med køer og last-
16 dyr kom Oguzerne langs Togla. Deres hær var [på tre tusend?], vi var to tusend; vi kæmpede og himlen var os nådig; vi splittede dem og de styrtede i floden eller blev dræbte på flugten. Derefter kom alle Oguzerne (og
17 underkastede sig). Ved at høre, at jeg (havde ført) den tyrkiske kagan og det tyrkiske folk til Ötükän-landet, og at jeg selv, den vise Tonjukuk, havde slået mig ned i Ötükän-landet, kom de i syd, i vest, i nord og i øst boende folk (for at slutte sig til os).

T 1 E

18 Vi var to tusend; vi havde to hære. For at göre erobringer var Tyrkerfolket og for at herske var den tyrkiske kagan nået frem til byerne i Shantung og til havet, men var gået til grunde. Idet jeg forestillede min kagan dette, fik jeg ham til at drage på felttog og til at nå frem
19 til Shantung-sletten og til havet. Tre og tyve byer hærgede han og blev liggende i lejr i Usin Bundatu(?). Den kinesiske kejser var vor fjende, de »Ti Piles« (d.v.s. Vest-
20 tyrkernes) kagan var vor fjende; yder[ligere] blev [Kirgisernes?] kraft[ige kagan vor fjende]. Disse tre kaganer holdt råd sammen og sagde: »Lad os mødes i Altunbjergskoven«, således holdt de råd: »Lad os rykke frem mod Østtyrkernes kagan«, sagde de; »hvis vi ikke
21 drager imod ham, vil han i ethvert tilfælde(?) — ti

[kaganen er tapper og] hans rådgiver er vís — han vil
i ethvert tilfælde(?) dræbe os. Lad os forenede alle tre
drage afsted og tilintetgöre ham«, sagde de. Türgish-
kaganen sagde således: »Mit folk skal være der«, sagde
han; »[Tyrkerfolket] er i uro«, [sagde han;] »de dem 22
underlydende Oguzer er oprörske«, sagde han. Da jeg
hørte dette, kom der ingen sövn til mig om natten, og
der kom ingen hvile til mig (om dagen). Da tænkte jeg:
dersom vi först drager mod [Kirgiserne? . . . . . .], sagde 23
jeg. Da jeg hørte, at der kun er én vej over Kögmän,
og at den var spærret (af sne), sagde jeg: »Det duer ikke,
at vi går ad den vej«. Jeg søgte da en vejviser og fandt
en mand af det fjerne Az-folk. [. . . .] »Mit land er Az«,
[. . . . . .] der var et raststed; man kan rykke frem 24
langs med Ani(?); Når man holder sig til den, kan man
rykke frem med én hest ad gangen. Ved at høre dette
sagde og tænkte jeg: »Hvis vi går den vej, er (sagen)
mulig«.

T 1 N

Dette forestillede jeg for min kagan. Jeg gjorde hæren 25
marchefærdig og lod den stige til hest. Hinsides Ak-
Tärmäl lod jeg dem samle sig[1]). Idet jeg lod dem stå
op på hestene, banede jeg os vej gennem sneen. Derpå
lod jeg dem stige opad til fods, medens de trak hestene
efter sig og holdt sig fast ved træerne (? eller træstave?).
Såsnart de forreste folk havde trampet (sneen) ned, lod 26
jeg (hæren) nå frem, og vi overskred (pashöjden) Ibar[.?].
Med möje steg vi så nedad. I ti nætter (ɔ: dögn) drog
vi afsted gennem (sne-)spærringerne på bjergsiden. Da
vejviseren havde ført os vild, blev han nedhugget. Me-
dens vi led nød, sagde kaganen: »Forsøg at ride til.
Dette er elven Ani; [lad os] ride [langs med den].« Vi 27

[1]) Om det her og i det følgende, indtil l. 48, fortalte sml. I E 35—40 og ovf. s. 183 ff.

red så nedad langs denne elv. For at holde mandtal lod vi dem sidde af og bandt (imidlertid) hestene til træer. Både dag og nat red vi afsted i galop og overfaldt
28 Kirgiserne, medens de sov, og åbnede (os vej?) med lanserne. Khanen og hans hær samlede sig; vi kæmpede og sejrede. Vi dræbte deres khan, og Kirgiserfolket overgav sig til kaganen og underkastede sig, og vi vendte tilbage. Vi kom over på denne side af Kögmän-bjerg-
29 skoven og vendte tilbage fra Kirgiserne. Fra Türgish-kaganen kom der en spejder; hans ord lød således: »'Lad os drage ud med hæren mod øst-kaganen', skal han (ɔ: Türgish-kaganen) have sagt. 'Hvis vi ikke drager ud, vil han — ti kaganen er tapper og hans rådgiver
30 er vís — så vil han i ethvert tilfælde (?) dræbe os', skal han have sagt. Türgish-kaganen er nu draget ud«, sagde han (ɔ: spejderen); »de Ti Piles folk er draget ud, alle som én«, siger han; »også Kineserne har nok en hær (rede)«. Efter at have hørt disse ord, sagde min kagan:
31 »Jeg vil drage hjem i ro«, sagde han; katunen var nemlig død; »og jeg vil holde hendes ligfærd«, sagde han. »Drag I afsted med hæren«, sagde han; »bliv liggende i Altun-bjergskoven«, sagde han. »Lad Inäl kagan og Tardush shad drage ud i spidsen for hæren«, sagde han.
32 Men mig den vise Tonjukuk bød han således: »Før du denne hær«, sagde han; »pålæg dem (ɔ: Vesttyrkerne) straf efter dit eget forgodtbefindende. Hvad skal jeg (ellers) pålægge dig?« sagde han; »når de er ved at komme, så lad spejderen (?) komme (til mig); dersom de ikke kommer, så bliv liggende rolig og indhent efterretninger og budskaber«, sagde han. Vi lå så i Altun-bjerg-
33 skoven. Der kom i hast (?) tre spejdere; deres budskab var et og det samme: »Deres kagan er draget ud med hæren, og de Ti Piles hær er draget ud, alle som én«, siger de; »de skal have sagt: Lad os samles på Jarish-

sletten«. Efter at have hørt disse ord sendte jeg kaganen bud derom. Fra khanen kom der bud tilbage: »Bliv lig- 34
gende rolig«, havde han sagt; »rid ikke afsted, hold godt vagt(?), lad eder ikke overrumple«. Sådan befaling sendte Bögü kagan til mig. Men til Apa tarkan (ɔ: overfeltherren) har han sendt et hemmeligt bud: »Den vise Tonjukuk er uberegnelig og selvrådig. Han vil sige: 'lad 35
os drage afsted med hæren', men föj ham ikke«. Efter at have hørt dette budskab, lod jeg hæren drage afsted, og jeg steg over Altun-bjergskoven, der hvor der ingen vej var, og vi gik over floden Irtish, der hvor der intet vadested var. Vi fortsatte (vor marche) om natten og nåede Bolchu ud på morgenen.

T 2 W

Man bragte en spejder; hans ord lød således: »På Ja- 36
rish-sletten har der nu samlet sig en hær på 100,000 mand«, siger han. Ved at høre disse ord sagde alle beg'erne: »Lad os vende om; for den rene er beskeden- 37
hed bedst«. Men jeg siger således, jeg den vise Tonjukuk: »Vi er nu kommet her efter at have overskredet Altun-bjergskoven, vi er kommet her efter at have sat over floden Irtish. De (fjender), der er rykket frem her, er 38
tapre, har man sagt; men de har ikke mærket os. Himlen og Umaj og den hellige Jer-sub må af hensyn til os have slået dem (med blindhed). Hvorfor skulde vi flygte? Hvorfor skulde vi være rædde, fordi de er mange? Hvor- 39
for skulde vi blive overvældede, fordi vi er få? Lad os angribe!« sagde jeg. Vi angreb og plyndrede (lejren). Den næste dag kom de, farende frem i glød som en steppe- 40
brand, og vi kæmpede. Deres to flöje var omtrent en halv gang mere end vi. Ved himlens nåde ræddedes vi ikke, fordi de var mange. Vi kæmpede, og idet vi fulgte 41
Tardush shad, adsplittede vi dem og fangede kaganen;

42 deres jabgu og shad dræbte de der; et halvt hundrede mand tog vi til fange. Samme nat sendte vi bud omkring til deres folk. Efter at have hørt dette budskab
43 kom de Ti Piles beg'er og folk og underkastede sig. Efter at have ordnet og samlet dem af beg'erne og folket, som var kommet (for at slutte sig til os), og da nogle få af folket var flygtede, lod jeg de Ti Piles hær drage
44 ud og vi drog selv ud, og vi forfulgte dem. Efter at være gået over Jenchü-ügüz (»Perlefloden«) [—] bjerget Tinäsi-ogli-jatigma-bängligäk [—?].

T 2 S

45 Indtil Tämir-kapig (»Jærnporten«) forfulgte vi dem; der fik vi dem til at vende om. Til Inäl kagan [— — —] Der
46 kom hele det sogdiske folk med Suk (?) som anfører og underkastede sig. Vore forfædre og det tyrkiske folk var (i sin tid) nået til Tämir-kapig og Tinäsi-ogli-jatigma-
47 bjerget, hvor der (dengang) ingen herre var. Da jeg nu
48 havde ladet (vor hær) nå til dette land, hjembragte den det gule guld og det hvide sølv, jomfruer og piger, — (?) og kostbarheder i overflod.
49 På grund af sin visdom og sin tapperhed kæmpede Elterish kagan sytten gange med Kineserne, syv gange med Kitajerne og fem gange med Oguzerne. Det var
50 mig som dér var hans rådgiver, mig der var hans krigsfører. Til Elterish kagan, den tyrkiske Bögü kagan, den tyrkiske Bilgä kagan [—]

T 2 E

51 Kapagan kagan [— — — — — —]. Uden at få sövn om
52 natten eller hvile om dagen og medens jeg har udgydt mit røde blod og svedt min »sorte« sved, har jeg viet dem mit arbejde og min kraft, og ligeså har jeg udsendt
53 dem på langfærd. Arkuj-karagu(?-garden?) har jeg gjort stor; en tilbagevendende fjende har jeg [— —]; min kagan

har jeg fået til at drage i felten. Ved himlens nåde har 54
jeg blandt dette Tyrkerfolk ikke ladet nogen panserklædt
fjende ride om eller nogen optömmet(?) hest løbe om-
kring. Dersom Elterish kagan ikke havde virket, og hvis
jeg selv, følgende ham, ikke havde virket, vilde der hver- 55
ken have været noget rige eller noget folk. Fordi han
virkede, og fordi jeg selv, følgende ham, har virket, er
både riget blevet et rige og folket et folk. Nu er jeg selv 56
bleven gammel, og jeg er bleven til års. Men dersom et
af en kagan styret folk i noget som helst land kun havde 57
uslinger (i spidsen for sig), hvilken ulykke vilde det da
ikke være for det! For den tyrkiske Bilgä kagans folk 58
har jeg ladet dette skrive, jeg den vise Tonjukuk.

T 2 N

Dersom Elterish kagan ikke havde virket, eller dersom 59
han ikke havde været til, og dersom jeg selv, den vise
Tonjukuk, ikke havde virket eller ikke havde været til,
vilde i Kapagan kagans og det forenede(?) Tyrkerfolks 60
land både samfund og folk og mennesker have været
uden herre. Fordi Elterish kagan og den vise Tonjukuk 61
har virket, har Kapagan kagan og det forenede(?) Tyr-
kerfolk blomstret, og denne (nuværende) tyrkiske Bilgä 62
kagan hersker til bedste for det forenede(?) Tyrkerfolk
og Oguzfolket.

ORD- OG NAVNELISTE

(Navne, om hvilke intet kan oplyses, medtages ikke. *Ä* sættes efter *a*, *ö* efter *o*, *ü* efter *u*; *į*, *q*, *γ* henholdsvis under *i*, *k*, *g*).

Alpagu (*alpaγu*), I N 7, en titel, officer, hærfører?
Altun-jïš, »Guld-bjergskoven«, vel Store Altaj.
Anį, T 24. 27, flod på nordsiden af Kögmän-bjergene; se s. 177 f.
Apa, höj rangtitel; *apa tarkan*, T 34, overfeltherre?
Apar Apurum, kun I E 4 (midten af 6. årh.), to folkeslag, der ikke nærmere kan bestemmes. *Apar* måske = Ἄβαροι, Avarer, s. 465.
Az, folk i Kögmän-bjergene af usikker nationalitet.
Ädiz, I N 5. 6, en oguzisk stamme.
Bajirku (*Bajirqu*, *Jer-* 'Land-'), oguzisk(?) stamme N eller NØ for Tyrkerne; Kinesernes *Pa-ye-ku*.
Balbal, se s. 475. 481. 482.
Balik (*balįq*), stad, by.
Bashmil, II E 25. 29, en med Tyrkerne beslægtet stamme, der i det 8. årh. boede i eller ved Beshbalik, kines. *Pa-si(k)-mi(t)*.
Bäg, beg, adelsmand, s. 473.
Beshbalik, (*Beš-balįq*, *Biš-b.*), »Fem-staden«, kines. *Peiting*, by af hvilken ruiner findes i nærheden af det nuværende Tsi-mu-sa, SV for Guchen, N for T'ien-shan.
Bilgä qaγan, »den vise kagan«, f. c. 684, shad 698, kagan 716, død 734; II, mindesmærke over ham; s. 470 f., 477. Af Kineserne kaldet *Me-ki-lien* eller *Pi(t)-kia kohan*, s. 6. 16.
Bojla, tyrk. rangtitel; jf. s. 344.
Bolchu (*Bolču*), ukendt lokalitet indenfor Vesttyrkernes område (deres eller særlig Türgish-stammens hovedboplads?).

Bögü qaγan, T 34. 50, sön af Kapagan kagan, der i faderens levetid havde fået titelen kagan, men med hele faderens slægt blev dræbt efter hans død 716; s. 188 f.
Bökli, I E 4, ukendt folk længst mod øst. *Bökli qaγan*, I E 8, er efter nogles mening navn på et bjerg.
Bölön, I N 12, = tibetansk *blon* (nu udtalt *lon*), höj embedsmand.
Bujruk, benævnelse på höje embedsmænd; s. 473.
Buqaraq, I N 12, Bukhara.
Bumïn qaγan, I E 1, Tyrkernes förste kagan (jf. T'u-men); s. 105 f.
Chang sängün (*Čaŋ säŋün*), I N 13, kinesisk general Chang Kü-yi, s. 482.
Chacha sängün (*Čača säŋün*), I E 32, II E 26, kinesisk general (se *sängün*) Sha-cha Chong-i, der også efter kinesiske kilder blev slået af Tyrkerne 706. Jf. s. 114 ff.
Chik (*Čik*), et i eller ved Kögmän-bjergene boende folk.
Chikan (*čïqan*), I N 13, måske kines. *chi*(*k*)-*kuan*, en embedstitel.
Chugaj (*Čuγaj*), T 7, I S 6, et sletteland, rimeligvis ved Hangaj-bjergenes sydlige udløbere; s. 469, jf. 169.
Chur (*čur*), tyrk. rangtitel.
El (*il*), en forening af stammer, et rige, s. 472.
Elbilgä (*Ilb.*) *qatun*, gift med Elterish kagan, men forøvrigt vist almindelig benævnelse på kaganens förste hustru.
Eltäbir (*il-*), tyrkisk guvernør ell. lign.
Elterish kagan (*Elteriš qaγan*), død c. 691; s. 469, jf. s. 184 ff. Af Kineserne kaldes han *Ku*(*t*)-*tu-lu*(*k*), i I og II altid (undtagen I E 11) blot »min fader kaganen«.
Erkin, *irkin* (med *uluγ* 'stor') I E 34, en fyrstetitel, s. 473.
Iduq qut, II E 25, fyrstetitel hos Bashmil-folket, s. 473.
Il se *el*.
Inäl eller *Inil qaγan*, T 31. 45, sön af Kapagan kagan, s. 189.
Istämi (eller *Ištämi*) *qaγan*, I E 1; se s. 466 f., jf. s. 105 f.
Izgil, I N 3. 5, en rimeligvis oguzisk stamme.
Jabgu (*jabγu*), höj værdighed, s. 473.
Jarïš-sletten, T 34. 36; mon = nuværende Charish, biflod til Ob?
Jašïl ügüz, »den Grönne flod«, flod i Kina, sandsynligvis Hoang-ho.
Jenčü-ügüz, »Perlefloden«, = Jaxartes, Sir Darja, s. 466.
Jer-Bajïrqu, »Land-Bajirku«, se *Bajirku*.

Jer-sub, »jord og vand«, s. 474.
Jɨlpaγu, II E 31, = *alpaγu*.
Jollig (*Jo(l)lɨγ*) *tegin*, I S 13, SE, SW, II SW, slægtning (søstersön eller fætter?) af Bilgä kagan og Kül tegin, har affattet indskrifterne I og II og ledet udførelsen af dem og af mindehallen.
Jærnporten, se *Tämir qapɨγ*.
Kadirkan (*Qadɨrqan*), I E 2. 21; s. 467.
Kagan (*qaγan*), suveræn hersker, s. 472.
Kapagan kagan (*Qap(a)γan qaγan*), T 51. 60. 61; s. 469 f., jf. s. 184 ff. I I og II kaldes han altid blot »min farbroder kaganen«, af Kineserne *Me-chuo* (Me-chüe).
Kara kum (*Qara qum*), »det sorte sand«, T 7; s. 469, jf. s. 169.
Karluk (*Qarluq*), I N 1, II E 29, folk af tyrkisk æt, der boede øst for ϙg ind iblandt Vesttyrkerne, mellem Altaj og Irtish's øvre løb; jf. s. 153.
Katun (*qatun*), kaganens hustru, s. 472.
Kem, *Käm*, Jenisej i dens øvre løb.
Khan (*qan*), se s. 472.
Kirgiser (*Qɨrqɨz*), boede dengang nord for Kögmän-bjergene, særlig på Abakan-sletten.
Kitaj (*Qɨtaǰ*), folk af tungusisk (eller mongolsk?) æt, vel omtrent i det nuværende Mandshuri.
Kögmän, de sajanske bjerge eller en del af dem.
Kök öng, T 15, se s. 169 f.
Kök Tür(ü)k, »de blå Tyrker«, I E 3; s. 107 f.
Kurgan (*qurγan*), fæstning.
Kurikan (*Qurɨqan*), I E 4, et ret langt N eller NØ for Tyrkerne (ved Bajkalsøen?) boende folk, der af Kineserne (*Ku-li-kan*) nævnes som en stamme af Ujgurerne.
Kutlug (*Qutluγ*), »lykkelig«, s. 469. Se *Elteriš*.
Kül tegin, tyrkisk prins, sön af Elterish kagan og yngre broder til Bilgä kagan, født c. 685, d. 731; mindesmærke I oprejst 732; s. 16. 470 f. 477. 479 ff.
Likäng, I N 12, = kines. Liü-hiang, sendebud ved Kül tegins ligfærd, s. 482.
Lisün, II S 11, = kines. Li-ts'ün, sendebud ved Bilgä kagans ligfærd, s. 483.
Maqarach, I N 13, sendebud fra Vesttyrkerne. Af indisk Mahārāj, s. 101 f. note.
Me-ki-lien, kines., = Bilgä kagan, s. 6. 470.
Me-chuo, *Me-chüe*, kines., = Kapagan kagan, s. 469.
Mo-han, *Mu-han*, tyrk. kagan 553—572, s. 106. 466.

Oguz (*Oγuz*), tyrk. folk, s. 471 f.; det omfattede 9 stammer, derfor ofte *Toquz-oγuz* »Ni-Oguzerne«.

On-oq, »de Ti Pile (ɔ: stammer)«, = Vesttyrkerne, også »de Ti Piles sönner« i modsætning til deres undersåtter af andre nationaliteter; s. 93 ff., 466 ff.

Ong tutuk, I E 32 f., II E 25, kinesisk guvernør og feltherre, vel = kin. Wang.

Orkhón, flod i det nordlige Mongoli, der fra Hangajbjerggruppen løber mod nord.

Ötükän (eller *Ütükän*), I S 4. 8, T 15. 17, Østtyrkernes centrum og kaganens sæde; s. 466. 469.

»*Perlefloden*«, se *Jenčü-ügüz*.

Sälängä, nu Selengá, flod i det nordlige Mongoli, der løber i østlig og nordlig retning, nord for Tyrkernes boliger, og optager bl. a. Orkhons og To(g)las flodsystemer.

Sängün (*säŋün*), af kines. *tsiang-kiün* 'general', s. 55. 473.

Sogd (*Soγd*, *Soγdaq*), Sogder, Sogdiana, øst-iransk folk og landskab; s. 466.

Shad (*šad*), höj værdighed, der beklædes af en prins af kaganhuset; s. 469. 473. Jf. *Tardush*.

Shadapit (*šadapit*), I S 1, en ikke nærmere bestemmelig klasse af höjadelen.

Shantung, kinesisk provins (landet »øst for bjergene«); på indskrifternes tid, under det kinesiske dynasti T'ang, forskellig fra den nuværende provins af samme navn og nærmest svarende til det nuværende Chi-li (hvor f. ex. Peking).

Tajgun (*-γun*), I S E, stormænd, af kines. *tai* 'stor'?

Taj-sängün, II S 11, kines. titel *tai-tsiang-kiün* 'storgeneral'. Jf. *sängün*.

Tamgachi (*tamγačï*), 'seglbevarer' (af *tamγa* bomærke, segl).

Tangut, II E 24, et ikke-tyrkisk folk S. for Tyrkerne.

Tardush, den ene og vistnok den vigtigste af de to stammer eller snarere administrative afdelinger, som Østtyrkerne omfattede (I E 14; jf. *Tölish*). *Tardush shad* er i indskrifterne = den senere Bilgä kagan, II E 15; s. 187 ff. 470. 473.

Tarkan (*tarqan*), höj rangtitel.

Tatabi, et mod øst boende folk, der altid nævnes i forbindelse med Kitaj og vel var beslægtet med disse; af Kineserne kaldet *Hi*.

Tatar, utvivlsomt Mongolerne. Det oftere foransatte *Otüz* 'tredive' betegner antallet af deres stammer.

Tämir-kapig (*-qapiγ*), »Jærnporten«, et fra gammel tid af berömt, meget snævert og af lodrette klipper begrænset pas mellem Sogdiana og Fergana (på vejen mellem Samarkand og Balkh), der endnu bærer spor af i fortiden virkelig at have været lukket med en jærnport. Det betegnes som (Vest-)Tyrkernes gamle vestgrænse. S. 466.

Tegin, prins af kaganhuset.

»*Ti Pile*«, se *On-oq*.

Togla (*Toγla*), II E 30, nu Tola, biflod til Orkhon.

Tojγun, I NE, = *tajγun*?

Tongra, tyrkisk (oguzisk?) stamme.

Tonjukuk (*Tonjuquq* II, *Toɟuquq* T), tyrkisk statsmand og feltherre, født i Kina omkring 650, levede efter 716, T 1 ff.; s. 54. 183—191. 170. 503.

Tölish, den ene af de to store stammer eller snarere administrative inddelinger, som Østtyrkerne omfattede (I S 14; jf. *Tardush*).

T'u-men efter kinesiske kilder grundlæggeren af det tyrkiske rige og dettes förste kagan, død 552; s. 105 f. 465 f. Jf. *Bumin*.

Tutuk (*tutuq*), af kines. *tu-tu*(*k*) 'guvernør'.

Türgish, en af Vesttyrkernes ti stammer, hvis hövding i de sidste år af det 7de årh. opkastede sig til kagan over de samlede Vesttyrker. Disses kaganer benævnes derefter i indskrifterne *Türgiš qaγan*, medens folket selv kaldes *On-oq*; s. 98 n. 3. 185 f.

Türk (eller *Türük*), af Kineserne kaldt *Tu-kiüe*; s. 46 n. 465 ff.

Ujgur (*Ujγur*), tyrkisk folk, hvis storhedstid begynder i midten af det 8de årh., s. 471.

Uluγ erkin, se *Erkin*.

Umaj, kvindelig guddom, s. 474.

Vesttyrker, se *On-oq*.